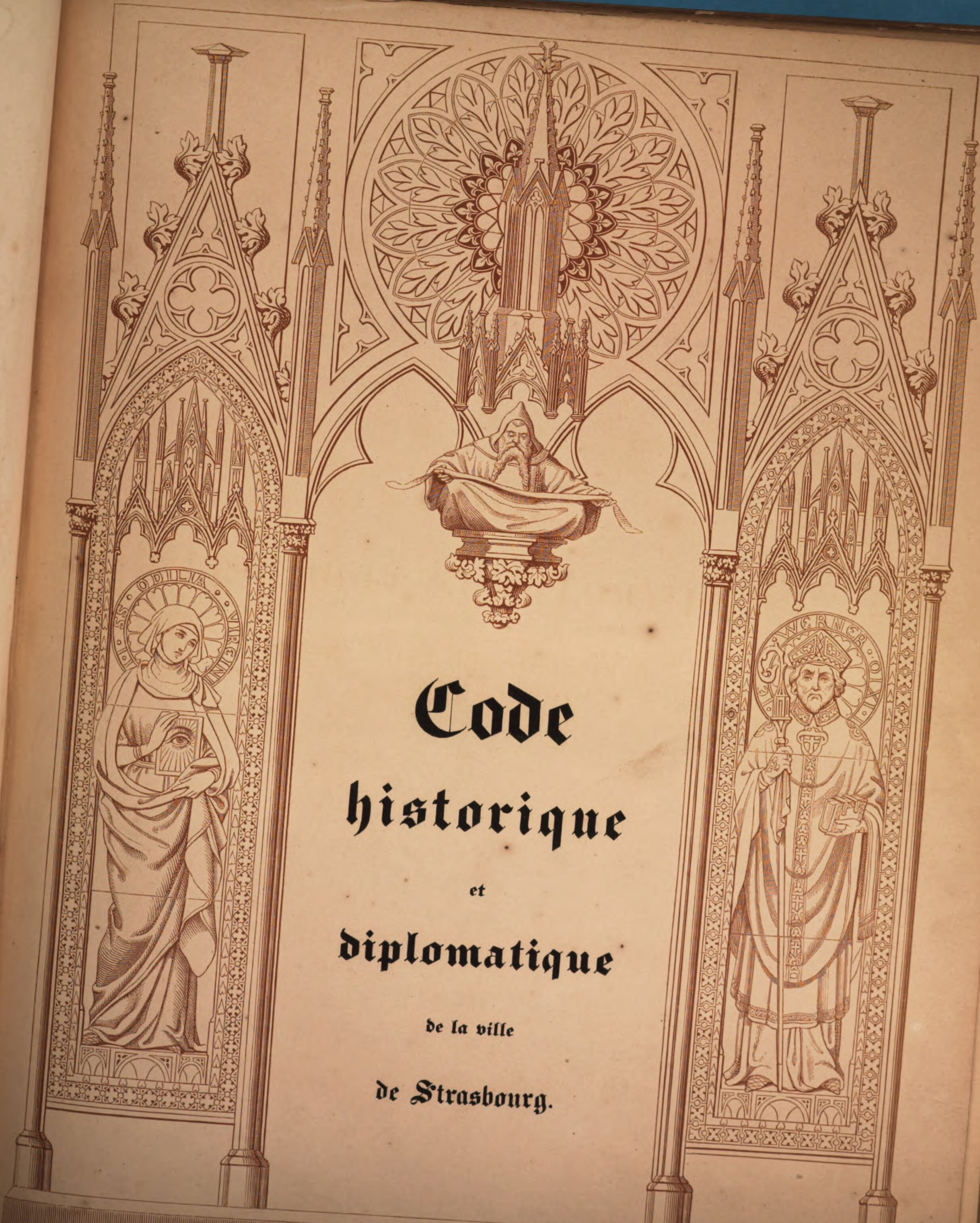
CODE
HISTORIQUE ET DIPLOMATIQUE
DE LA VILLE DE STRASBOURG.

76 G



Code historique et diplomatique de la ville de Strasbourg.

Klein del.

Strasbourg, imprimerie de G. Silbermann. 1842.

Brevière sep.

CODE

HISTORIQUE ET DIPLOMATIQUE

DE LA VILLE DE STRASBOURG.

TOME PREMIER.

IMPRIMÉ AUX FRAIS DE LA VILLE DE STRASBOURG.



STRASBOURG,
IMPRIMERIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.
1843.

Wb/49/5

Bayerische
Staatsbibliothek
MÜNCHEN

Bayerische
Staatsbibliothek
MÜNCHEN

INTRODUCTION.

Toutes les formes sous lesquelles se manifeste la vie sociale subissent la loi inflexible du temps, qui les entraîne dans son courant rapide. Après avoir longtemps résisté, celles-ci n'en subissent pas moins la loi qui domine toutes les choses humaines.

Les familles s'éteignent, les communes disparaissent, les nationalités périssent ou se transforment; mais quoique la vie de l'homme soit courte et fugitive, sa pensée et ses actions impriment une trace sur la destinée sociale.

Au milieu de ce mouvement, la tradition, sous toutes les formes, et avec des moyens de conservation toujours plus puissants, transmet d'âge en âge et de nation à nation, la somme des expériences, acquises au prix de luttes, d'erreurs et de travaux sans fin.

Si l'orgueil et la vanité ne demeurent pas toujours étrangers aux soins que les familles, les communes, les nations mettent à conserver la mémoire de leur

passé, c'est que les faiblesses de la nature humaine se mêlent aux plus généreuses inspirations.

Le culte du passé a cependant une origine plus pure que les mouvements de l'amour-propre : le trésor des souvenirs constitue l'héritage le plus précieux de l'humanité ; la tradition est la base de toute civilisation et la condition de tout progrès. Conserver de ce patrimoine commun la part plus spécialement confiée à notre garde, l'augmenter si nos forces le permettent, c'est accomplir à la fois un devoir de piété envers ceux qui nous ont précédés et envers nos descendants.

Sans doute il y a dans la vie des nations des époques de métamorphoses, de luttes, durant lesquelles les nécessités du jour dominent et absorbent l'attention et la force publiques. Dans ces moments de crise à peine si l'on songe au lendemain ; mais le passé en tout cas disparaît. Alors les souvenirs historiques semblent effacés ; de présomptueuses passions les dédaignent ; les esprits, entraînés par l'enthousiasme et par le fanatisme qu'inspirent les idées et les intérêts nouveaux, ont perdu le calme et la modération nécessaires pour apprécier sainement les annales de l'histoire.

Mais lorsque les luttes qui caractérisent ces époques de transition sont arrivées à leur terme, les esprits moins agités se plaisent à comparer les choses du passé avec le nouvel ordre social qui s'est élevé sur leurs ruines. Les uns prennent intérêt à mesurer la carrière que la société a parcourue avec une rapidité comparable à celle d'un ouragan ; d'autres demeurent frappés des inconvénients imprévus que présente l'application trop exclusive de certains principes posés d'une manière absolue, et se demandent si tous les changements opérés sont bien réellement des progrès et des améliorations ; ils se demandent si l'on n'a pas été trop loin et trop vite. Quelques-uns enfin se plaisent dans des souvenirs qui se confondent dans leur mémoire avec ceux de leur jeunesse et qui leur apparaissent avec le prestige des premières illusions.

La renaissance des études historiques caractérise les temps qui suivent les grandes luttes politiques, les grandes crises sociales. Le désir de comprendre la filiation des faits, de saisir l'enchaînement des effets et de leurs causes, est d'autant plus vif et plus légitime, que les modifications accomplies ont été plus graves et plus complètes. A ce titre, l'intérêt qu'inspirent les études historiques

ne devait jamais être ni plus vif ni plus général qu'aujourd'hui, puisque dans les temps auxquels nous touchons encore, s'est accomplie la transformation sociale la plus complète.

Au dix-huitième siècle, le mouvement des idées se dégagea de plus en plus des discussions religieuses et théologiques, qui avaient si longtemps prêté leur couleur aux luttes politiques; il se dirigea avec une énergie toujours croissante contre les institutions du moyen âge que la réforme avait laissées intactes. Ces institutions étaient profondément viciées et altérées; la corruption descendue d'en haut avait pénétré dans tous les rangs. Les formes anciennes étaient encore debout, mais l'esprit qui les avait animées, ne les pénétrant plus, la vie les avait quittées.

Une polémique à la fois élégante, spirituelle, audacieuse et révolutionnaire se fit une arme de tout : persiflage léger, mordante ironie, discussions graves et savantes, causeries de salon, correspondance, littérature, histoire, économie politique, philosophie, tout lui servait pour battre en brèche un état de choses destiné à périr.

Des idées, le mouvement passa dans les faits. De scandaleuses dilapidations avaient ruiné les finances; de honteuses concessions avaient compromis l'honneur national; l'inégalité des charges et des droits existait sans compensation; les classes privilégiées avaient depuis longtemps perdu les habitudes et les vertus de la vie publique. Des idées nouvelles et de vagues espérances fermentaient dans les classes inférieures et moyennes; les faits et les théories avaient donné naissance à de légitimes prétentions et soulevé de redoutables passions. Les petites combinaisons d'une politique de cour, les expédients dont on avait si souvent usé, ne purent écarter des dangers aussi graves. Les honnêtes intentions du prince ne pouvaient conjurer les malheurs, que les vices et les fautes de ses prédécesseurs avaient légués à son règne.

La révolution éclate; avec l'ancienne monarchie périssent les institutions communales et provinciales et toute l'organisation de l'ancienne société. Nul événement historique n'a jamais remué plus profondément la vie d'un peuple, nul n'a changé à un tel point la base de toutes les institutions, nul n'a modifié d'une manière plus complète les relations internationales.

La chaîne des temps était rompue : mœurs et lois, institutions et croyances

sociales, tout a changé depuis. De grands résultats furent achetés au prix de grands malheurs.

Pendant plus de vingt-cinq années l'histoire de France ne datait plus que de 1789. L'éclat des événements contemporains fit pâlir les souvenirs du passé; mais à mesure que cette époque de gloire et de malheurs sans exemple s'éloignait de nous, et que la nécessité d'appliquer et de développer les grands principes légués par elle, dirigeait les esprits dans la voie de l'organisation sociale et des progrès réguliers, l'intérêt que l'histoire du pays inspire à un peuple libre, s'est réveillé avec énergie et s'est élevé à la hauteur d'un intérêt national.

Des esprits d'élite ont pris l'initiative en imprimant aux études historiques une direction nouvelle. Ils ont compris que le temps d'une historiographie officielle et servile était passé. L'histoire d'une nation ne se résume point dans les faits et gestes de ses princes et de leur cour. Le récit des guerres et des batailles ne constitue pas les éléments les plus importants de l'historiographie. La valeur de l'histoire est tout entière dans sa vérité; elle perd son caractère élevé du moment qu'elle se met au service d'un intérêt ou d'un système quelconque.

Mais l'histoire d'une nation n'est vraie qu'autant qu'elle est complète et puisée aux sources, dont une saine critique détermine la valeur relative.

De savantes et laborieuses congrégations avaient déjà publié les documents les plus importants de l'histoire de France. Des réimpressions dirigées par des penseurs éminents ont rendu ces collections accessibles à un public plus nombreux; le gouvernement a continué cette œuvre en faisant publier une série de documents inédits; grâce aux ressources dont il dispose, il peut accomplir des travaux, dont l'exécution serait au-dessus des forces individuelles.

Les communes ne pouvaient rester étrangères à la publication des documents relatifs à l'histoire du pays; elles avaient à prendre leur part dans le dépouillement des archives du royaume; leur histoire est celle du peuple; elle n'est pas sans gloire et renferme de sérieux enseignements.

Les communes ont exercé une influence trop importante sur le développement social des temps modernes, pour que les documents de leur histoire locale ne fussent pas d'un intérêt général.

Quelle que soit l'origine des institutions municipales, qu'elles dérivent des anciens municipes romains, qu'elles datent de coutumes scandinaves, ou bien

que la puissance de certains rapports sociaux ait produit à différentes époques des institutions analogues, toujours est-il vrai que les constitutions communales, dès leur renaissance ou leur origine, protègent de plus en plus le développement du travail libre et les premières formes de son organisation. Elles ont rendu possible la formation des classes moyennes, elles ont préparé l'émancipation des classes inférieures, elles ont puissamment contribue à substituer le droit au fait et à la violence. L'affranchissement des communes a fortifié l'unité du pouvoir et limité la puissance féodale qui avait morcelé la souveraineté avec le territoire.

D'ailleurs les faits généraux qui ont exercé de l'influence sur les sociétés modernes se réfléchissent dans l'histoire des communes. La nature de ces faits est quelquefois plus facile à saisir lorsqu'ils se produisent resserrés dans le cadre étroit d'une histoire locale. Les vestiges qu'ils ont laissés dans le caractère des populations, dans leur langage, dans leurs mœurs, dans leurs croyances et leurs monuments, en font un commentaire précieux.

La ville de Strasbourg ne pouvait être la dernière à apporter le tribut de ses souvenirs aux travaux qui se poursuivent aujourd'hui en France. Elle avait à compléter les publications commencées par des hommes dont le nom est resté cher à la science et à notre cité. L'antiquité de Strasbourg, sa position spéciale et exceptionnelle, ses luttes intérieures, sa souveraineté qui l'a mêlée très-souvent à de graves intérêts, son incorporation politique à la France par une capitulation que la réunion de l'Alsace et le lâche abandon de l'empire avaient rendue nécessaire, la fusion de sa nationalité dans la grande nationalité française, fusion opérée par la révolution qui a changé la face de l'Europe, tout faisait un devoir à notre ville de s'associer à une œuvre nationale et de publier à son tour les documents que les ravages du temps ont respectés.

Strasbourg a participé à tous les grands mouvements qui se sont opérés en Europe; partout dans notre vieille cité et dans le pays qui l'entoure se trouvent disséminés les vestiges du passé.

Sur le sommet de nos Vosges plus d'un bloc druidique rappelle des temps qui n'ont point laissé d'autre trace, et la pioche vient se heurter souvent, dans l'enceinte de nos murs, contre quelques débris des solides constructions romaines qui rappellent l'ancien *Argentoratum,* municipe où stationnait la huitième légion. Ces retranchements se liaient à la ligne de défense qui courait le long

de la limite extrême de l'empire; d'excellentes routes militaires la rattachaient aux vastes provinces, que la préfecture des Gaules unissait entre elles au moyen d'une puissante organisation militaire et administrative. Dans les murs de cette cité se trouvait une importante fabrique d'armes blanches; elle était un siége épiscopal. Dès 346, la signature de son évêque Amandus est apposée aux actes du concile de Cologne. Julien, accouru des hauteurs de Saverne, refoula sous ses murs les Alemans dans les marais du Rhin et assura pour quelque temps encore la domination de Rome. Dans l'organisation que Constantin fit de l'empire, *Argentoratum* était comprise dans le premier arrondissement de la Germanie cis-rhénane *(Germania prima)*.

Mais ni les forts établis le long des frontières, ni la supériorité des armes, de la discipline et de la tactique de Rome, ni sa politique, ni ses alliances avec les barbares, ni le mécanisme puissant de son administration ne devaient opposer une résistance durable à l'invasion de tant de races différentes que la main de Dieu semblait pousser sur les provinces épuisées d'un empire que la religion chrétienne n'avait pu régénérer.

Les provinces rhénanes furent successivement dévastées par les barbares : les uns ne firent que les traverser, d'autres y cherchèrent un établissement. Vandales, Alains, Suèves, Huns, Bourguignons et Alemans se succédaient dans la première moitié du cinquième siècle, sur ces terres désolées. La défaite des Alemans à Tolbiac incorpora ces provinces à la monarchie franque.

Un fort, appelé *Strateburg,* fut élevé au commencement du siècle suivant sur les ruines de l'ancien *Argentoratum.* Dagobert II y rétablit en 675 un siége épiscopal. Un comte particulier y exerça les droits du roi, et après avoir fait partie des royaumes d'Austrasie et de Lorraine, Strasbourg fut réuni au royaume de Germanie par le partage que les fils de Louis le Débonnaire se firent des dépouilles de la monarchie de leur père (843). Henri l'Oiseleur réunit définitivement cette ville à l'empire germanique (925).

Le gouvernement intérieur de la ville avait passé successivement aux évêques. Investis des attributions les plus importantes de l'administration et de la juridiction, ils exerçaient un pouvoir d'autant plus considérable que les limites en étaient plus incertaines.

Dès 841 un diplôme du roi Louis I^er^ avait affranchi l'évêque, le chapitre et

l'évêché de la juridiction temporelle et de celle des comtes palatins ; par un diplôme de janvier 982, Otton II conféra à l'évêque Erchambaud l'exercice de la juridiction criminelle et civile, confiée jusqu'alors aux comtes dont l'office fut supprimé.

Les premières lois municipales datent de cette époque. Les évêques se servaient tour à tour de la politique et des armes pour affermir leur pouvoir et pour accroître leur autorité. Leur administration était en général douce et protectrice pour les classes inférieures. Ils ont conçu et exécuté, du moins en partie, les monuments religieux les plus importants.

La cathédrale, dont la fondation appartient, s'il faut en croire la tradition, aux premiers temps de la monarchie franque, agrandie et décorée par Charlemagne, avait été incendiée. Le roi Henri obligea Herrmann, duc de Souabe et d'Alsace, d'indemniser l'église des dévastations que ce dernier avait exercées à Strasbourg, dont il s'était rendu maître dans la guerre avec l'évêque qui favorisait l'élection du duc de Bavière au trône d'Allemagne (1002).

Wernher I^er^, le même à qui une charte récemment publiée avait accordé le droit exclusif de chasser le buffle, l'ours et le sanglier dans la vaste forêt qui couvrait le pays, de Vitewiller à Sélestat, de Pfaffenhofen jusqu'au Rhin, résolut de reconstruire en pierres de taille et d'après un plan grandiose l'église dédiée à la Sainte-Vierge. Il en jeta les fondements (1015) en même temps qu'il fit construire dans ses terres patrimoniales de l'Argovie le château de Habsbourg (1027).

L'église qu'il avait fondée fut partiellement détruite par divers incendies. Malgré ces désastres, les travaux furent repris et poussés avec activité, et la nef se trouva achevée vers la fin du treizième siècle. Alors Erwin de Steinbach conçut le plan admirable de la façade, qui devait être surmontée de deux flèches. Elle fut commencée sous l'évêque Conrad III de Lichtenberg. Jean Erwin, architecte, et Sabine, sculpteur, continuèrent après la mort de leur père Erwin, à diriger les travaux. Le plan primitif fut modifié, et Jean Hültz de Cologne termina la flèche en 1439 sous l'évêque Guillaume de Dietz. Cet admirable monument de l'architecture est tout à la fois l'expression sublime du sentiment religieux d'une époque entière ainsi que du développement historique d'un art qui lui doit ses plus grandioses inspirations.

Guillaume Ier rétablit à neuf Saint-Thomas. Sous Conrad de Hünebourg, les agrandissements de la ville, commencés dès 700, furent repris; ils ne furent terminés qu'en 1404. Des motifs de défense provoquèrent ceux qui furent entrepris plus tard.

Plusieurs évêques de Strasbourg s'étaient montrés favorables au développement des institutions municipales. Berthold de Teck était de ce nombre; il devait aux Strasbourgeois la victoire qu'il remporta à Bladoltzheim sur le comte de Ferrette et quatorze villes d'Alsace qui s'étaient déclarées en faveur de l'empereur Frédéric II et de son fils Henri (1228).

Malgré l'autorité et la puissance de ses évêques, Strasbourg n'a jamais été une ville épiscopale. Les évêques y exerçaient par délégation des droits régaliens, et les rois et empereurs continuèrent sans opposition de la part des évêques à accorder des droits et des priviléges à la ville. Les lois municipales du dixième siècle (ou plutôt *Jus sive leges curiæ argentinensis*) déféraient l'élection de l'avoyer au grand-chapitre, aux officiers de l'évêché et aux notables (*Burger*). D'après une convention conclue en 1220, l'avocatie de la ville ne devait être conférée à un empereur, à un roi, à un duc ou à leurs descendants. L'évêque Henri de Stahleck inféoda plus tard cette dignité aux dynastes de Lichtenberg, auxquels succédèrent les comtes de Hanau. La charge de prévôt était à la nomination de l'évêque, et la famille de Zorn la posséda longtemps par inféodation. Il en était de même du *burggraf*, du préposé aux péages et du maître de la monnaie.

D'ailleurs une série de diplômes établissent quels droits et priviléges étaient successivement accordés à la ville. Ainsi Henri V réduit en 1119 l'impôt que l'évêque prélevait sur les vins et qu'il qualifie de tyrannique. Lothaire accorde en 1129 aux Strasbourgeois le droit de ne pouvoir être distraits du juge de leur domicile. Philippe, fils de Frédéric Barberousse, déclare l'immédiateté de Strasbourg (*Reichs-Unmittelbarkeit*) et exempte les citoyens de Strasbourg et tous leurs biens situés en Alsace de toutes charges et services. Ces priviléges furent confirmés par Otton IV (1211), par Frédéric II (1236), par les lettres-patentes du roi Richard datées de Haguenau (1262).

En France le pouvoir royal, dans ses luttes avec la puissance féodale, s'était appuyé sur les communes. En Allemagne, les empereurs, dans leurs longs débats contre les prétentions de Rome, cherchaient, par un motif analogue, à favoriser

l'indépendance des villes et à les affranchir de la domination directe des évêques ou des dynastes puissants qui portaient ombrage à l'autorité impériale. Cet affranchissement ne s'opéra pas sans résistance. Ainsi l'évêque Henri de Véringen, qui avait vivement défendu les prérogatives temporelles de l'épiscopat, obtint de Frédéric II un édit qui annulla les magistrats et tribunaux séculiers institués sans l'approbation des évêques. Cet édit est resté sans exécution.

L'évêque Henri de Stahleck ayant reproché au magistrat sa tiédeur à réprimer les désordres, de nouvelles lois municipales furent arrêtées de concert par le magistrat, le conseil de l'évêque, le grand chapitre et les patriciens; elles eurent pour but de préciser davantage les rapports et les attributions des autorités épiscopale et municipale (1249).

L'extinction de la maison des Hohenstaufen, et le long interrègne depuis la mort de l'empereur Conrad IV jusqu'à l'élection de Rodolphe de Habsbourg, amenèrent un mouvement extraordinaire dans les états, les seigneuries et les communes de l'empire germanique. Chacun prit et garda ce qu'il put des droits régaliens et d'une souveraineté que des compétiteurs ambitieux s'étaient disputée pendant dix-neuf ans (1254 à 1273). La noblesse patricienne était à la tête du mouvement qui éclata dans Strasbourg, et qui avait pour but d'affranchir la cité de la domination temporelle des évêques.

Durant ces débats la ville se donna de nouveaux statuts sans le concours de l'évêque et de son chapitre, nomma son magistrat et ses chefs, leva des impôts, fit un traité avec les villes du Rhin. Cologne, Mayence, Worms, Spire, Bâle et Strasbourg s'engagèrent à se garantir respectivement contre toute violence et à empêcher que leur commune ne fût écrasée par de nouveaux péages et par des exactions. Les villes fédérées levèrent des troupes et armèrent cent bateaux qui de Bâle à Coblence devaient protéger la navigation. Les archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, les évêques de Worms, de Strasbourg et de Bâle furent dans la nécessité d'approuver ce traité que Guillaume de Hollande, élu roi d'Allemagne, confirma en 1255.

Les évêques ne pouvaient abandonner sans regrets et sans résistance un pouvoir qu'ils avaient si longtemps exercé. Une lutte vive, longue et sanglante s'engagea dès lors entre la ville et l'autorité épiscopale.

Walther de Géroldseck revendiqua les prérogatives de ses prédécesseurs, et

même au delà, sur le refus que la ville avait fait de lui prêter son appui dans une guerre contre l'évêque de Metz et le duc de Lorraine; il lança contre elle un interdit : les hostilités éclatèrent. L'évêque s'appuya sur l'alliance de l'archevêque de Trèves, des abbés de Saint-Gall et de Murbach, du landgrave d'Alsace et de Rodolphe de Habsbourg; mais ce dernier se déclara peu de temps après en faveur de la ville. Le 8 mars 1262 l'armée épiscopale fut vaincue dans la bataille d'Oberhausbergen. Walther de Géroldseck, d'un caractère violent et passionné, ne survécut que peu de temps à cette cruelle défaite.

Le 21 avril 1263 la ville conclut un traité avec l'évêque Henri de Géroldseck, successeur de Walther, avec le grand-chapitre et les chapitres de Saint-Thomas et de Saint-Pierre-le-Jeune. Cette transaction reconnaît et sanctionne tous les droits et priviléges que les empereurs et rois avaient accordés à la ville, et confirme tous les anciens usages, lors même qu'ils ne seraient point fondés sur des titres positifs. L'évêque conserva la nomination du *burggraf,* du prévôt, du préposé aux péages et du maître de la monnaie. La ville fit maintenir son droit de constituer son magistrat, de faire des statuts et des actes d'administration intérieure.

Ces modifications ne profitèrent guère qu'aux nobles : ils entrèrent seuls au sénat; le magistrat se renouvelait lui-même et dégénérait en oligarchie. L'administration de ces patriciens était dure et oppressive, leur esprit hautain; l'insolence de leurs procédés exaspéra les plébéiens. Une première lutte s'engagea, et le succès des patriciens aggrava l'oppression des classes moyennes et inférieures (1308). Une division violente éclata entre les deux familles les plus puissantes, entre les Zorn et les Mülnheim, à la suite d'une rixe sanglante qui s'était élevée vers la fin d'un bal (1332).

Le patriciat, divisé en deux camps ennemis, menaçait de livrer la ville aux fureurs d'une guerre intestine. Les bourgeois et les artisans s'émurent à la pensée d'une lutte qui attirait dans la ville les parents, amis et vassaux que ces deux familles avaient au dehors. Ils s'adressèrent au jeune Sicke, qui était stettmeistre, et au magistrat, leur demandèrent la garde de la ville, les clefs, la bannière, le sceau, promettant de garantir la ville et de se protéger eux-mêmes. Après avoir obtenu ce qu'ils demandaient, les bourgeois et artisans se réunirent et instituèrent un nouveau sénat, dans lequel ils élurent des bourgeois patriciens, même en

dehors des familles qui s'étaient attribué exclusivement le droit de renouveler le sénat. Ils firent entrer un membre de chaque tribu de métier dans le sénat; ils instituèrent d'après l'ancienne coutume quatre stettmeistres, un antwergmeistre (ammeistre) comme chef des artisans. Rulman Swarber, Rodolphe Judenbreter, Henseler de Schœnecke et Jean Clobeloch furent ainsi nommés stettmeistres, et Burcard Twinger fut nommé antwergmeistre. Pendant que cette révolution s'accomplit, les bourgeois et artisans étaient sous les armes et tenaient les portes de la ville fermées. Ainsi le pouvoir passa des nobles aux artisans (1332). Les deux partis qui avaient amené cette collision furent désarmés et respectivement consignés. Les portes demeurèrent fermées et la bourgeoisie resta sous les armes. Cette révolution au profit de la démocratie ne s'accomplit point sans quelques excès : les maisons où les curies des nobles se réunissaient (*Trinkstuben*) furent démolies, ainsi que les châteaux d'Erstein et de Schwanau (1333). Au retour de cette expédition les bourgeois et artisans instituèrent un nouveau sénat, nommèrent deux stettmeistres, Rulman Swarber et Rodolphe Judenbreter, et Burcard Twinger, ammeistre : c'étaient les chefs du parti démocratique; ils furent nommés à vie. Une charte, rédigée en 1334 et appelée *Schwœrbrief*, détermina la nouvelle constitution, et la bourgeoisie jura solennellement de la maintenir. Cette cérémonie se renouvela toutes les années sur la place devant la cathédrale.

Des négociations furent entamées avec la noblesse sous la médiation des princes voisins : les nobles renoncèrent au droit oligarchique d'élire les membres du sénat; ils y conservèrent le tiers des siéges.

Des révolutions analogues éclatèrent à Zürich et dans beaucoup d'autres villes.

En 1348 une maladie épidémique, appelée la *peste noire*, décima la population; le fléau, avant de tomber sur l'Alsace, avait déjà ravagé l'Italie et la France. La fureur populaire accusa les Israélites de ces malheurs, et leur imputa le crime d'avoir empoisonné les puits et les sources. Quelque fausse et absurde que fût cette accusation, la torture arracha des aveux aux pauvres Juifs. La persécution avait commencé à Berne; Bâle, Fribourg, Strasbourg s'engagèrent dans la même voie. L'évêque de Strasbourg avait réuni à Benfeld les États provinciaux d'Alsace; la majorité se prononça pour des mesures de violence et de vengeance. Les députés de Strasbourg, le magistrat, surtout les deux

stettmeistres et l'ammeistre, naguère encore les chefs de la démocratie, et investis à vie de leurs fonctions, résistèrent avec énergie à une résolution injuste et barbare, mais qui flattait les passions de la foule, donnait satisfaction à des intérêts impurs et cachait peut-être des vues de réaction politique.

Le peuple s'arma et s'insurgea : en vain le magistrat populaire chercha-t-il à calmer son effervescence; il fut entraîné par la violence de la corporation des bouchers. Les deux stettmeistres et l'ammeistre furent contraints de donner leur démission; l'ammeistre Swarber fut injustement accusé de corruption et condamné à l'exil. Environ neuf cents Israélites furent brûlés vifs. L'hôtel de la Préfecture se trouve sur l'emplacement de cette horrible exécution, et la rue qui y conduit porte encore aujourd'hui le nom de *Brandgasse*.

En 1365 des bandes de Bretons ou Anglais avaient ravagé l'Alsace; ils avaient bloqué la ville pendant plusieurs jours; ils se retirèrent à l'approche de l'armée impériale, commandée par Charles IV. Lors d'une seconde excursion, en 1375, le seigneur Enguerrand de Coucy s'était joint à eux, dans le but de revendiquer des domaines qu'il prétendait lui être échus par succession et que le duc d'Autriche retenait.

A la même époque de graves contestations éclatèrent de nouveau entre la ville et l'évêque Frédéric de Blankenheim.

L'alliance formée à Constance entre les villes du Rhin, de la Souabe, de la Franconie et de la Bavière en fut le motif ou le prétexte. La ville fut engagée dans une lutte sanglante contre son évêque, contre Robert, comte palatin, contre les comtes de Würtemberg et le margrave de Bade. Dans cette guerre, suscitée par les prétentions des grands feudataires, qui voyaient avec jalousie la puissance d'une ville qu'ils voulaient réduire, plus de cent cinquante villages furent incendiés en Alsace. En vain l'empereur Wenceslas promulgua la paix publique (*Reichsfrieden*), en 1389. La ligue des villes fut dissoute; mais les princes saisirent la première occasion pour assouvir leur vengeance. En 1390 la guerre recommença, et ne finit qu'en 1393. Les pertes de Strasbourg s'élevèrent à plus de trente-six millions de notre monnaie. L'évêque Frédéric de Blankenheim venait d'être élu à l'évêché d'Utrecht, et le jour de Sainte-Barbe 1395 la ville s'accommoda avec Guillaume de Dietz et avec son chapitre. Les points les plus importants furent réglés de la manière suivante : les évêques s'engageaient par

serment à respecter les droits et les libertés de la ville, et renonçaient aux prétentions que Frédéric de Blankenheim avait élevées; les actes d'aliénation relatifs aux propriétés épiscopales devaient être faits avec l'assentiment du magistrat; les tribunaux de l'évêque devaient rester dans la ville; les citoyens étaient affranchis de la juridiction civile des évêques, qui renonçaient au droit d'élever dans leurs domaines les tarifs des péages; les évêques et le clergé conservaient l'immunité de toute charge, et restaient affranchis de la juridiction civile de la ville (1395).

Les dilapidations de l'évêque Guillaume menaçaient de ruiner l'évêché. Le grand-chapitre et le magistrat firent arrêter l'évêque, le 4 décembre 1415, à Molsheim. Le concile de Constance s'en émut. Il fut enjoint au magistrat de remettre l'évêque en liberté. Un décret du concile sanctionna cette injonction par l'excommunication et l'interdit. La ville et le chapitre en appelèrent au pape; mais le décret fut mis à exécution. La ville parvint à se faire relever de cette sentence, et l'empereur Sigismond, dont elle implora la protection, lui imposa une amende de cent cinquante mille florins, sauf recours contre le grand-chapitre; elle paya de plus six mille florins d'or à la chambre apostolique pour la confirmation de son évêque, qui établit sa résidence à Saverne.

Les familles nobles, blessées dans leur orgueil et dans leurs intérêts par la révolution de 1332, avaient conservé de vives rancunes. Le statut de 1362 les avait soumises à l'impôt et aux autres charges publiques. Elles résistaient à ces innovations et réclamaient les priviléges et les offices qu'elles considéraient comme une partie de leur patrimoine.

Le magistrat plébéien traita ces priviléges d'abus et d'usurpation. Il reprocha aux nobles les exactions qu'ils avaient commises, l'état d'oppression dans lequel ils avaient tenu les bourgeois et les artisans, les excès dont ils s'étaient rendus coupables et qui avaient provoqué les réformes dont ils se plaignaient à tort.

De 1419 à 1420 plus de cent nobles quittèrent la ville et renoncèrent à leurs droits de bourgeoisie. Ils guerroyèrent avec la commune et l'on se fit beaucoup de mal de part et d'autre. Les émigrés trouvèrent un puissant appui dans la haine que l'évêque Guillaume avait vouée aux Strasbourgeois.

Cette lutte fut enfin apaisée par la médiation de l'archevêque de Mayence et du margrave de Bade. Dans le traité de Spire (1422) il fut convenu que ceux

des nobles qui avaient renoncé à leur droit de bourgeoisie seraient admis à l'acquérir de nouveau sous condition d'acquitter les droits d'usage et qu'ils seraient rétablis dans l'exercice de leurs prérogatives dès qu'ils auraient fait leur soumission au magistrat et prêté serment d'observer les lois existantes.

D'autres stipulations confirmèrent les droits et priviléges de la ville, la libre jouissance de ses domaines, sa juridiction civile, sa franchise de tout impôt étranger, le *statu quo* du tarif des péages épiscopaux. La commune acquit de plus le droit de frapper monnaie. Déjà à diverses reprises elle avait acquis temporairement cette prérogative. L'évêque Conrad la lui avait concédée pour dix ans (1298). Son successeur, l'évêque Jean, la lui avait vendue pour six et puis pour dix autres années. Après le traité de Spire, la ville exerça ce droit aussi longtemps qu'elle resta souveraine. Des lettres-patentes de l'empereur Maximilien, datées de Botzen (20 janvier 1508), lui avaient concédé le droit de frapper des monnaies d'or. Enfin, à l'instar des autres villes immédiates et des États de l'empire, les contestations dans lesquelles Strasbourg se trouvait engagé devaient être portées devant des arbitres (austrègues). Les villes de Bâle, de Worms et d'Ulm étaient désignées à cet effet (lettres-patentes de Sigismond, 1435).

La ville avait siége et droit de suffrage aux diètes de l'empire; elle a exercé ce droit dès le commencement du quatorzième siècle. Sous l'empereur Maximilien elle fut comprise dans le cercle du Haut-Rhin. Elle devait fournir et entretenir comme État de l'empire, un contingent de quarante cavaliers et de deux cent vingt-cinq fantassins.

A l'époque où la ville acquérait ainsi les prérogatives les plus importantes de la souveraineté, Jean Gutenberg, qui s'y était établi, inventait l'art de l'imprimerie, destiné à marquer une époque nouvelle dans l'histoire de l'humanité.

L'orgueilleuse ambition de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, menaça tous ses voisins.

Bientôt un danger commun à tous rapprocha ceux que des intérêts et des prétentions opposées avaient si longtemps divisés. La ville, son évêque et les nobles contractèrent pour dix ans un traité d'alliance avec Sigismond, archiduc d'Autriche, avec René, duc de Lorraine, avec les cantons helvétiques, les villes de Bâle et de Mühlhausen, avec sept villes impériales d'Alsace, avec la noblesse, les abbés et les prélats d'Alsace (1474).

En l'année 1469 l'archiduc Sigismond avait engagé au duc de Bourgogne la Haute-Alsace et le Sundgau. Ce dernier en avait confié le gouvernement à Pierre de Hagenbach qui souilla son administration par des actes d'une tyrannie cruelle et par les excès d'un cynisme odieux. Strasbourg, Bâle et quelques autres villes firent à l'archiduc les fonds nécessaires pour retirer son engagement; le duc de Bourgogne refusa le remboursement. Dès lors les alliés commencèrent les hostilités dans la Haute-Alsace; ils s'emparèrent de quelques bourgs et châteaux. Pierre de Hagenbach avait résolu d'exterminer toute la population de Brisach, lorsqu'il fut arrêté. Des délégués de la Suisse et de Strasbourg reçurent la mission de le juger. Ils le condamnèrent à avoir la tête tranchée. La sentence fut exécutée, et l'on voit encore aujourd'hui à la bibliothèque de Colmar cette tête aux lèvres minces et pincées, noircie par le temps, mais parfaitement conservée.

Les fortifications de la ville furent considérablement augmentées à cette époque; car si les chances de la guerre avaient tourné contre les fédérés, la commune fortement engagée dans la lutte contre Charles eût été menacée des plus graves dangers. Les troupes strasbourgeoises prirent part aux batailles de Granson, de Murten et de Nancy où s'accomplirent les destinées du duc de Bourgogne.

A la même époque le magistrat défendit avec énergie l'indépendance de la commune et ses franchises contre les prétentions des tribunaux secrets de la Westphalie (*Vehmgericht*); dans l'année 1460 les maîtres et sénat de Strasbourg avaient été sommés par les francs-juges (*Freygrafen*) Jean Manhoff, Regenhard Lorinde et Dietmar Molner de comparaître devant le for libre, sous le tilleul de Sachsenhausen (*an den fryen Stul under die Linden zu Sahssenhusen*). Ces sommations furent réitérées malgré l'appel porté devant l'empereur par la ville. Strasbourg forma dès lors une alliance avec divers princes, seigneurs et villes, dans le but de mettre un terme aux usurpations des tribunaux de la Westphalie. En l'année 1461 un nommé Jacques de Dingsheim était chargé des citations adressées au nom du tribunal secret à différents bourgeois de Strasbourg, et les avait affichées clandestinement à la porte d'une église. Il fut condamné à mort et noyé en exécution de cette sentence. En l'année 1472 Jean de Mordenbach et Gœtthart Rinnd furent condamnés pour le même fait et subirent la même peine.

Les documents qui constatent ces faits se trouvent tant à la bibliothèque qu'aux archives de la ville.

Pendant toutes ces luttes, la constitution s'établit sur des bases de plus en plus solides et fut définitivement fixée en l'année 1482. Elle fut observée jusqu'à la révolution et ne subit d'autres modifications que celles que la réforme, quelques traités et la capitulation de 1681 ont amenées dans les attributions politiques du magistrat.

Ces institutions qui durant tant de siècles ont assuré la liberté politique et civile de nos pères furent l'œuvre du temps, le résultat précieux d'une série de transactions intervenues entre des intérêts et des droits opposés. La constitution a dû ses développements et sa durée non-seulement à l'énergie de la bourgeoisie, mais surtout à la modération et à l'esprit de conciliation dont elle donna des preuves nombreuses. Au milieu des luttes les plus passionnées et après d'éclatants succès, elle n'a jamais commis la faute d'imposer à ses adversaires d'intolérables sacrifices; presque toujours elle eut la sagesse de respecter des droits acquis, incontestables, et de ne demander que les concessions qui dans la situation donnée étaient nécessaires et inévitables.

La division des pouvoirs, les rapports respectifs des autorités, la nature et la limite de leurs attributions, les principes sur lesquels reposaient l'organisation sociale et la représentation de la commune et de ses intérêts collectifs, la forme juridique de ses institutions, en un mot tous les éléments organiques de la constitution, avaient été successivement déterminés, d'une manière conforme à la nature des choses, par l'influence des faits et des situations données.

Aussi toutes ces institutions avaient-elles de profondes racines dans les mœurs, dans les intérêts, dans les habitudes, dans les croyances. Elles étaient dans une relation intime avec tous les éléments de l'existence sociale. Elles se modifient et se développent à mesure que la société se modifie et se développe. L'histoire de leurs transformations témoigne d'un sincère attachement aux anciens usages et coutumes, et ne saurait être détachée des faits historiques qui les expliquent et les justifient.

La constitution politique, administrative et civile de Strasbourg, arrivée à son dernier degré de développement, présente un tout organique d'une nature très-complexe. Les éléments dont la constitution est formée se trouvent entre eux dans des rapports multipliés et quelquefois fort délicats; ils ne pourront être appréciés d'une manière exacte et complète que lorsque tous les documents

relatifs à leur histoire seront dépouillés et publiés. Ce n'est donc qu'avec réserve et non sans avoir longtemps hésité, que je me permets de rappeler ici les traits les plus importants de la constitution communale de notre cité.

Dès les temps les plus anciens, les actes de la ville, lorsqu'ils règlent des intérêts importants et généraux, commençaient par la formule suivante : « Nous maîtres, sénat et commune de Strasbourg » (*Wir der Meister, der Rat und die Gemeine von Strasburg*).

Les trois éléments de la constitution se résument dans ces expressions de *Meister, Rat und Gemeine* (maîtres, sénat et commune).

Les attributions politiques, administratives et civiles des maîtres, du sénat, des colléges qu'il s'adjoignit plus tard, la durée des fonctions, la nature des différentes magistratures, enfin la représentation de la commune et sa part dans l'exercice du pouvoir législatif, judiciaire et administratif, tels sont les points les plus importants que le cours des événements, des concessions impériales, des transactions avec les évêques et les nobles, et les stipulations de toute la bourgeoisie, ont successivement réglés.

La bourgeoisie était divisée en trois classes : les nobles, les bourgeois ou notables (*Burger*) et les artisans.

Les nobles étaient primitivement associés et répartis dans plusieurs curies (*Trinkstuben*), plus tard dans une seule. Ils avaient droit de bourgeoisie et devaient être plus tard immatriculés au directoire de la noblesse immédiate de la Basse-Alsace.

Les *Burger* ou notables formaient une classe intermédiaire entre la noblesse et les artisans. Le statut de 1362 les astreignait à s'affilier à une tribu des corps de métiers : ils paraissent avoir été désignés par l'expression de *Zudiener;* quelquefois ils étaient appelés *Constoffler :* cependant cette dernière désignation convenait plus spécialement aux membres des curies nobles.

Les artisans étaient membres des tribus formées par les corporations des divers métiers et professions ; ils se réunissaient dans leurs tribus respectives : le nombre en a varié de dix à vingt-huit. La constitution de 1482 le fixa définitivement à vingt. Des hôtels qui étaient une propriété communale étaient affectés aux diverses tribus : ces édifices ont été vendus révolutionnairement comme domaines de l'État. Des règlements particuliers (*Ordnungen*) déterminaient

l'organisation de chaque corps de métier; un syndic, nommé *Antwergmeister* et plus tard *Zunftmeister,* dirigeait la tribu. Depuis 1332 la division des tribus prit un caractère politique, et le corps des échevins devint la représentation de la commune; le sénat et les magistratures, prises dans son sein, en formaient le gouvernement.

Avant la révolution de 1332 les membres du sénat, d'abord au nombre de douze au moins, et depuis 1322 au nombre de vingt-quatre, étaient tous de l'ordre de la noblesse. Ce corps se renouvelait lui-même. Certaines familles s'étaient attribué un droit de suffrage exclusif; de temps à autre quelques notables plébéiens y étaient appelés exceptionnellement. Sa constitution était oligarchique. La commune et ses représentants n'étaient guère consultés. Toute l'autorité municipale était entre les mains du sénat. Un maître (*Meister, Magister burgensium*) le présidait. En 1263 il est question pour la première fois de quatre maîtres (*Meister*).

La révolution démocratique de 1332 changea cet état des choses; toutefois, durant un siècle encore, beaucoup de points de la constitution restèrent indéterminés, et ne furent définitivement fixés que dans l'intervalle de 1433 à 1482.

En 1349 les deux stettmeistres et l'ammeistre avaient résisté noblement à la cupide persécution que la noblesse dirigeait contre les israélites, en se servant des aveugles passions populaires. Ces magistrats avaient été contraints à se démettre de leurs charges. L'on dressa une nouvelle charte : il y fut stipulé que la fonction d'ammeistre serait annuelle; qu'elle était incompatible avec la qualité de noble, et que ce magistrat devait être choisi exclusivement dans les corporations des métiers.

Le sénat était composé de onze chevaliers ou écuyers, de dix-sept notables (*Burger*) et de vingt-huit membres élus dans les corporations des métiers. Quatre stettmeistres devaient être élus dans les cinquante-six personnes qui formaient le sénat; chacun d'eux avait pendant trois mois la présidence de ce corps. En 1371 les quatre stettmeistres et l'ammeistre furent élus pour dix années; mais en 1381 on revint au règlement de 1349.

Durant les contestations de la ville et de la noblesse le sénat n'était plus composé que de quatorze nobles et de vingt-huit plébéiens, et l'on statua que

l'ammeistre sortant pouvait être nommé stettmeistre pour l'année suivante (1419 à 1425).

Les nobles et les plébéiens entraient au sénat, les premiers dans la proportion d'un tiers, les seconds pour les autres deux tiers. La même proportion a toujours été observée depuis, même dans la composition des chambres du magistrat et dans les fonctions auxquelles la noblesse participait.

En 1433 et 1434 on régla de nouveau le mode de nomination des sénateurs, des vingt-un, des assesseurs et des échevins. Chaque tribu avait à nommer quinze échevins, qui nommaient le sénateur représentant de la tribu. Les sénateurs plébéiens avaient à proposer trois candidats pour les fonctions d'ammeistre. Ces candidats devaient être libres de tout lien féodal, ne point avoir exercé cette charge dans les cinq années qui précédaient leur présentation, ni appartenir à une tribu dont un membre avait été revêtu de ces fonctions pendant le même laps de temps. Conformément à l'esprit des institutions démocratiques, le sort devait désigner parmi ces trois candidats l'ammeistre régent. L'ancien sénat devait élire les quatre stettmeistres parmi les sénateurs nobles. Un règlement de 1456 statua que la moitié des sénateurs nobles et plébéiens devaient nommer alternativement les stettmeistres. En 1463 et 1471 le nombre des sénateurs fut réduit. Enfin la charte de 1482, sanctionnée dans l'assemblée générale des échevins, fixe le nombre des sénateurs à trente, dont dix nobles et vingt plébéiens, l'ammeistre régent non compris.

Le sénat devait être renouvelé annuellement par moitié. Les sénateurs sortants ne pouvaient être réélus qu'après deux années. L'ancien sénat procédait à l'élection des nouveaux sénateurs nobles, et nommait parmi ces derniers deux nouveaux stettmeistres; le nombre des stettmeistres fut porté plus tard à six. Le nouveau sénat élisait l'ammeistre. Les dix sénateurs plébéiens étaient élus par le corps des échevins pour deux années; ils devaient être âgés de vingt-cinq ans, jouir du droit de bourgeoisie, être membres de la tribu dont les représentants sortaient du sénat, être de vie et de mœurs irréprochables.

Le stettmeistre régent présidait le sénat et recueillait les votes; il avait la garde du grand sceau de la république; il signait les décrets qui étaient expédiés, tant en son nom qu'en celui du sénat.

L'ammeistre était chargé de la convocation du sénat, et lui soumettait les

affaires à traiter; il donnait le premier son vote et dirigeait les débats. L'ammeistre exerçait de plus une juridiction de police simple; sa compétence pouvait être invoquée par les parties.

Le sénat avait l'empire (*imperium*) et l'autorité suprême; il vérifiait les pouvoirs, exerçait la haute juridiction autrefois déléguée aux évêques; il faisait les actes les plus importants de la juridiction gracieuse.

La ville conserva, même après la capitulation de 1681, la haute juridiction criminelle. Le conseil souverain d'Alsace la lui contesta; mais différentes décisions du conseil d'État reconnurent ce droit de la manière la plus formelle.

Le sénat formait un jury qui offrait à la société, comme à l'accusé, toutes les garanties désirables d'indépendance et de lumières. Toutes les pièces de procédure étaient lues à l'audience; le rapport de l'affaire était présenté soit par un, soit par trois avocats généraux; selon l'importance et la gravité de la cause, ces magistrats prenaient des conclusions motivées.

Le sénat exerçait également une juridiction civile et gracieuse; il pouvait déléguer une partie de ses attributions judiciaires à des dicastères; nous en ferons plus tard l'énumération.

Les parties pouvaient interjeter appel contre des sentences, lorsque l'objet de la demande dépassait mille francs. Ces appels étaient portés devant la chambre impériale ou le conseil aulique. Les empereurs Maximilien I^{er} et Rodolphe II déléguèrent le collége des Treize aux fins de statuer sur ces appels, lorsque l'objet de la demande était inférieur à une valeur de six cents florins d'or monnaie rhénane (*delegirtes Kammergericht*).

Après la capitulation les appels étaient portés devant le conseil souverain d'Alsace. Les appels, dirigés contre les sentences rendues dans les seigneuries de Strasbourg, par les baillis de la ville, étaient portés devant le sénat. Les frais de procédure étaient très-modérés; l'administration de la justice n'avait nul caractère de fiscalité.

On n'est pas fixé sur l'origine du collége des Treize; cependant il est établi que son institution est antérieure au quinzième siècle. Les membres de cet ordre furent au nombre de neuf, puis de douze. L'ammeistre les présidait, et de là ils reçurent le nom de collége des Treize. Sa composition était la suivante : quatre nobles d'armes ou de familles notables, dont un stettmeistre; quatre

anciens ammeistres; quatre citoyens versés dans les affaires publiques. Tous les échevins pouvaient aspirer à l'un de ces quatre derniers siéges.

Cet ordre était présidé par le stettmeistre régent et par l'ammeistre. La régence du stettmeistre ne durait que trois mois; à l'expiration de ce temps elle passait à un autre de ses collègues. La régence de l'ammeistre était annuelle. Ce dernier convoquait le collége, et lui soumettait les affaires à traiter. Le stettmeistre régent recueillait les votes.

Le collége des Treize était investi des plus hautes attributions gouvernementales et formait le sénat politique de la cité. Il était composé d'hommes d'une grande expérience, choisis dans des ordres différents et habitués par le maniement des affaires déjà gérées à les envisager de différents points de vue. Ce collége, dont les membres étaient nommés à vie, conservait, au milieu du mouvement inséparable des institutions démocratiques, l'esprit de suite si nécessaire à la bonne gestion des affaires publiques; il était le dépositaire et le gardien des maximes gouvernementales et des précédents qui les avaient développées; il dirigeait avec sagesse et prudence les graves intérêts que la constitution lui avait confiés. Un siége au collége des Treize était la plus haute récompense que la république pouvait décerner au citoyen qui avait donné dans la vie publique la mesure de son aptitude et de son dévouement.

Les Treize avaient le pas sur tous les autres ordres de l'État, et formaient le premier corps de la magistrature.

Ce conseil avait les deux départements les plus importants, celui de la guerre et celui des affaires étrangères. Il statuait sur toutes les questions de défense et de fortification; il réglait la composition de l'armée, formée d'une milice bourgeoise et d'une milice soldée (*armentaris, equites, stipendiarii*), déterminait les mesures de gestion et celles d'administration militaire. Il dirigeait les négociations avec les empereurs, rois, électeurs, princes et États de l'empire, traitait avec les puissances étrangères de la paix et de la guerre, et faisait les alliances politiques et commerciales; en cas d'alarme et de trouble, le conseil des Treize prenait le commandement suprême de la ville; en un mot, ses attributions, toutes politiques, étaient combinées de manière à donner de la suite et de l'unité aux grandes mesures internationales et d'ordre public.

Il a déjà été observé que le collége des Treize exerçait, en vertu d'une délégation

impériale, les fonctions d'une chambre d'appel, et qu'il connaissait, dans les limites que nous avons indiquées, des appels portés autrefois devant le conseil aulique ou la chambre impériale. Cette concession avait été faite dans l'intérêt d'une bonne et prompte justice; elle épargnait aux citoyens des frais et des lenteurs. Les parties pouvaient, d'un commun accord, proroger la compétence de cette juridiction.

Après la capitulation, ce collége perdit les attributions qui étaient une conséquence de la souveraineté politique de Strasbourg; il continua néanmoins à traiter les affaires les plus importantes avec les ministres du roi, les commandants militaires, les intendants d'Alsace. Les affaires qui n'exigeaient point le secret devaient être communiquées au magistrat tout entier.

On avait institué en 1425 une commission de quatre-vingt-quatre membres, à l'effet de reviser les statuts de 1322. Son travail fut adopté et sanctionné par les représentants de la commune. Les plaintes qui avaient provoqué cette révision se renouvelèrent. Le magistrat et les échevins nommèrent l'année suivante une commission de treize citoyens, chargée de reviser de nouveau ce code; elle ne tarda pas à reconnaître que les règlements arrêtés étaient convenables et suffisants, mais que le mal provenait de ce qu'ils n'étaient ni observés ni exécutés. Pour remédier à ces abus, elle proposa d'instituer le collége des Quinze (*die Herren Fünfzehner*) et de lui donner la puissance nécessaire pour assurer l'exécution de la constitution, des lois et des règlements d'administration publique.

Les représentants de la commune agréèrent et sanctionnèrent cette proposition. Le nouveau collége devait être composé de cinq membres nobles et de dix membres plébéiens. La commission qui avait été instituée fit les premières nominations. Il fut arrêté qu'à l'avenir le collége nommerait directement aux places devenues vacantes. Le droit de se renouveler soi-même ou l'hérédité sont les moyens les plus efficaces pour assurer l'indépendance d'un corps constitué d'après un principe aristocratique. Si les attributions du sénat et du corps des échevins, et les rapports entre le conseil des Treize et des Quinze n'avaient point formé contre-poids à la constitution puissante de ces deux derniers colléges, la lutte qui s'est engagée une seule fois et accidentellement entre ces deux corps eût eu pour résultat inévitable de concentrer le pouvoir dans l'un des deux, et de donner au pouvoir un caractère oligarchique.

D'après un règlement de 1554, il fallait avoir siégé au sénat pour pouvoir être nommé membre du collége des Quinze. La même tribu ne pouvait y avoir deux membres. Les étrangers étaient exclus de cet ordre. Il fallait avoir accompli sa trente-troisième année pour y être admis.

L'importance des attributions de cet ordre était telle que l'assemblée des échevins et le magistrat estimèrent qu'il fallait lui délivrer des lettres de protection (*Schirmbriefe*), par lesquelles ils s'engageaient à maintenir les décisions que ce collége jugerait convenable de prendre, et de protéger individuellement les membres de l'ordre. Plus tard la contexture de ces lettres fut insérée dans la constitution que le peuple et tous les corps de l'État promettaient d'observer sous la foi du serment.

Quarante années après l'institution des Quinze, ce corps fit partie intégrante du magistrat dans les assemblées générales.

En l'année 1441 les Quinze revisèrent les anciens statuts; ils en firent deux corps, l'un fut appelé *Rechtsbuch* (corps de droit) et l'autre *Ordnungenbuch* (corps des règlements). Ils furent chargés de veiller au maintien et à l'exécution de la constitution et des dispositions consignées dans ces deux codes. Ils avaient de plus une haute surveillance administrative; ils devaient exercer un contrôle actif sur les membres du magistrat et sur tous les fonctionnaires publics. Ils avaient toutes les attributions de la haute police. Ils dirigeaient et surveillaient toutes les administrations financières, telles que les douanes, l'octroi, les péages, pontérages, etc. L'inspection et l'administration du trésor, de la monnaie, des caves, des perceptions en nature leur étaient confiées. La gestion supérieure des intérêts industriels leur était dévolue, ainsi que la rédaction des projets de lois et règlements. Ce collége, lorsqu'il était spécialement convoqué à cet effet, pouvait, mais à l'unanimité des suffrages, opposer son veto à l'abrogation d'une loi, lors même qu'elle avait été proposée par le magistrat et sanctionnée par le suffrage des représentatants de la commune.

C'était devant ce corps que l'ammeistre venait prêter serment de remplir ses fonctions avec zèle et fidélité. Comme assemblée judiciaire ce collége statuait sur les appels interjetés contre les décisions rendues par les juridictions des métiers et tribus (*Handwerks- und Zunftgerichte*).

Quatre membres, dont deux nobles et deux plébéiens, étaient délégués

en qualité d'édiles. D'autres étaient chargés de l'inspection des bâtiments et propriétés, de la monnaie, des blés, des moulins, des vins, des pharmacies, de la typographie, du service des incendies, etc.; fonctions désignées par des dénominations spéciales (*obere Bauherren, obere Münzherren, obere Korn- und Mühlenherren, obere Weinherren, etc.*).

Le collége élisait annuellement son président, qui était chargé des convocations.

Le troisième ordre de la magistrature était celui des Vingt-et-Un (*die Herren Ein-und-Zwanziger*).

Il paraît, que dès les premiers temps de la fondation de la république strasbourgeoise, l'usage s'était introduit d'appeler aux délibérations importantes du sénat ceux de ses anciens membres dont le concours était jugé utile. On les appelait les *anciens* (*die ältern Herren*); ils avaient voix consultative.

Cet état de choses dura jusqu'au milieu du quinzième siècle; cet usage était fixé et régularisé.

On statua plus tard, que l'élection désignerait ceux des anciens sénateurs qui devaient être appelés aux délibérations. Ceux d'entre eux qui avaient obtenu les honneurs d'une double élection étaient nommés à vie. Il paraît que les membres de cet ordre avaient été au nombre de vingt et un, de là le nom qu'il a conservé depuis. Il est d'une institution plus ancienne que celle des deux autres colléges perpétuels des Treize et des Quinze. Après la création de ces deux derniers ordres, les magistrats qui en faisaient partie ne siégeaient pas de droit dans l'assemblée générale du sénat; cependant il était admis que le nombre des magistrats, appelés extraordinairement à ses délibérations, devait s'y trouver en nombre égal à celui des sénateurs, l'ammeistre y compris : vingt-sept ou vingt-huit magistrats (ce dernier cas arrivait lorsque l'ammeistre régent n'était pas membre ordinaire de l'un des deux colléges). Le nombre des sénateurs, l'ammeistre y compris, était de trente et un. Pour rétablir la proportion entre le nombre des magistrats appelés extraordinairement et les membres ordinaires du sénat, on compléta l'assemblée générale en y appelant trois ou quatre anciens sénateurs qui n'étaient ni des Treize, ni des Quinze. On les nommait Vingt-et-Un simples (*Ledige Einundzwanziger*). Cet ordre se trouvait ainsi composé des Treize, des Quinze, de quatre, de cinq, mais rarement de six magistrats étrangers à ces deux colléges, dont un noble, un autre ancien ammeistre et deux ou trois

notables (*cives honestiores* comme dit Bernegger). Ces derniers prenaient part aux délibérations secrètes des Treize et des Quinze avec voix délibérative dans toutes les affaires dont il n'était point référé au sénat. Les deux colléges et leurs assesseurs, nommés simplement Vingt-et-Un, entraient en corps dans les assemblées du magistrat sous l'ancien nom des Vingt-et-Un. On désignait les trois ordres sous le nom des trois chambres secrètes (*die drei geheimen Stuben*); de fait ils ne formaient que deux colléges, celui des Treize et des Quinze, et un seul corps dans les assemblées générales. Les chefs et présidents des tribus étaient choisis dans ces trois ordres : ils s'appelaient *Oberherren*.

Tous les membres de ces trois ordres étaient nommés à vie. Ils étaient désignés collectivement sous le nom de *gouvernement permanent* (*stabile regnum, das bestændige Regiment*).

Les trois ordres réunis fixaient le montant des dépenses publiques et arrêtaient le budget de la république. Ils fixaient les traitements et appointements et réglaient les pensions, ordonnaient les constructions, exerçaient un contrôle suprême sur les administrations financières. Une commission spéciale, nommée dans les trois ordres, élaborait les projets qui devaient être présentés à leurs colléges réunis.

Il était pourvu de la manière suivante aux vacances survenues dans les trois ordres, soit par décès, soit par démission, soit pour cause d'indignité ou de forfaiture. S'il y avait un siége vacant au collége des Treize, cet ordre élisait un membre des Quinze; le collége des Quinze se complétait par l'élection d'un membre des Vingt-et-Un ou d'un sénateur. L'ordre des Vingt-et-Un se complétait par la nomination d'un sénateur ou d'un ex-sénateur.

Le nombre des magistrats nommés à vie était de trente et un. Il ne devait être dépassé sans nécessité. Lorsqu'après la capitulation de 1681 l'alternat religieux fut établi dans les fonctions publiques, ce nombre ne suffisait pas toujours aux exigences de ce principe nouveau.

Il a déjà été observé que les membres des deux colléges ainsi que les Vingt-et-Un étaient de droit et comme corps unique (Vingt-et-Un) assesseurs des assemblées générales du sénat que l'on désignait sous le nom de *sénat et Vingt-et-Un* (*Ræth und Einundzwanziger*).

L'assemblée générale du sénat arrêtait les règlements généraux et ceux

d'administration publique qui devaient être soumis à la sanction des échevins ou des Trois-Cents (*CCC viri*). Elle convoquait le conseil des échevins ou des Trois-Cents et arrêtait les affaires dont cette assemblée devait être saisie. Elle recevait les comptes des trésoriers de la ville, nommés parmi les anciens sénateurs (*die drei Herren vom Pfennigthurm*).

Les colléges institués avaient des secrétaires nommés par le magistrat, qui seul pouvait les révoquer. Il était d'usage de les choisir soit parmi des licenciés et docteurs en droit, soit dans le corps des échevins.

Ces ordres et le sénat formaient le gouvernement; ils réunissaient les attributions politiques, administratives et judiciaires. Ils avaient l'initiative législative, et représentaient l'État dans ses rapports internationaux.

La commune était plus directement représentée par le corps des échevins ou des Trois-Cents (*die Schöffen*) qui participaient aux attributions du pouvoir législatif et avaient le droit d'accorder ou de refuser leur sanction aux projets de lois, statuts et règlements d'administration publique qui devaient leur être soumis. Tout le magistrat se rendait en corps à l'assemblée générale des échevins. Il y tenait le premier rang. L'organisation plus spéciale de ce corps important de l'État date de 1433.

La république de Strasbourg, dit Mathias Bernegger, est constituée dans l'intérêt de la liberté de tous les citoyens, et non dans l'intérêt des nobles et des échevins. Tous les citoyens sont admissibles aux magistratures et aux honneurs selon leur ordre et leur rang. Il n'y a d'exception que pour ceux qui manquent de bonnes mœurs. Égaux devant la loi, ils sont unis entre eux par la communauté du droit.

La bourgeoisie de Strasbourg était divisée en tribus, dont le nombre fut définitivement fixé à vingt en l'année 1482. Cette division était à la fois sociale, industrielle et politique.

Chacune de ces tribus était présidée par un curateur choisi parmi les membres du magistrat perpétuel, et représentés par quatorze échevins. Chacune de ces tribus avait sa juridiction particulière (*das Zunftgericht*, espèce de conseil de prud'hommes); le nombre des juges qui composaient les tribunaux des tribus et le mode de leur nomination variait selon les statuts particuliers des différentes tribus.

Le magistrat désignait annuellement divers membres de ces tribus (*Zünftige*, *Zunftbrüder*) chargés des diverses inspections industrielles (*Brod, Fleisch, Mühlen, etc., Schauere*). Les échevins de chaque tribu nommaient le sénateur chargé de la représenter au sénat.

Le corps des échevins exerçait les attributions d'une seconde chambre législative. L'initiative attribuée au magistrat, les formes qui devaient être observées dans la rédaction des projets de lois, statuts et règlements, la discussion préalable à laquelle ils étaient soumis et dans les colléges, et dans l'assemblée générale du magistrat préservaient contre d'intempestifs amendements, contre l'entraînement des pensées démocratiques et contre la précipitation des mesures qu'elles inspirent facilement dans les assemblées nombreuses.

Le corps des échevins statuait sur la réception de nouveaux bourgeois, car la délégation du droit de bourgeoisie conférait des droits politiques. Il prononçait sur l'établissement des impôts, sur les projets d'acquisition ou d'aliénation des domaines de la république.

Le magistrat ne pouvait point modifier les décisions prises par l'assemblée des échevins; elles étaient souveraines.

Les sages combinaisons entre les institutions aristocratiques et démocratiques que présente la constitution de Strasbourg furent le résultat de l'expérience et des transactions survenues entre des intérêts opposés. Du point de vue théorique cette constitution mérite les éloges qu'Érasme, Wimpheling et d'autres lui ont donnés.

Les membres du magistrat (*Ræth und XXI*) excerçaient par délégation des attributions administratives et judiciaires dans les colléges suivants :

1° Le collége des députés (*collegium deputatorum, die beordneten Herren*). Des avocats, des conseillers, des syndics assistaient ce magistrat. Ce comité permanent était chargé de l'expédition des affaires importantes dont il devait être référé aux ordres du sénat réuni (*Ræth und XXI*).

2° Le collége chargé de la surveillance des affaires placées dans le département de la guerre (*die oberen Machtherren*).

3° Le collége des fortifications et du génie militaire (*die Fortifikationsherren*).

4° Le collége chargé de la surveillance du domaine public (*die Allmendherren*).

5° Le collége de la chancellerie (*die Canzelleyherren*).

6° Le collége chargé de la conservation des hypothèques et priviléges, etc.

Les juridictions spéciales dans lesquelles siégeaient les membres délégués du magistrat étaient les suivants :

1° Le tribunal censorial (*Polyzeigericht*). Il avait la haute censure sur les mœurs publiques et privées des citoyens. Il était chargé de veiller à l'exécution des lois et des mesures somptuaires qui avaient de l'importance dans une république fondée sur les mœurs des classes distinctes par leur organisation sociale et leurs droits politiques. Ce tribunal devait réprimer et le luxe et tout ce qui pouvait porter atteinte à une décence rigide. Il était chargé de réprimander tout acte de paresse, de pétulance, de fraude et d'impiété.

2° Le tribunal matrimonial. Dans une république la constitution de la famille et la sainteté du foyer domestique sont liées de la manière la plus intime aux destinées de l'État. Aussi les attributions de cette importante juridiction, que la réforme avait exclusivement attribuée au pouvoir civil, était confiée aux personnages les plus importants de la cité. Ce tribunal était composé d'un stettmeistre, d'un ammeistre, d'un Treize, d'un Quinze et de deux sénateurs ou assesseurs du sénat. Il statuait sur toutes les questions relatives à la validité des mariages et aux droits, obligations et devoirs qui en résultent.

3° Le tribunal clientelaire (*das Schirmgericht*) était chargé de fixer le cens de ceux qui ne pouvaient ou ne voulaient point acquérir le droit de bourgeoisie, et qui cependant jouissaient du patronage de la cité.

4° Le tribunal des tutelles (*das Vogteygericht*) composé de trois juges, anciens sénateurs. Il statuait sur toutes les questions relatives à la gestion et aux comptes de tutelle.

5° Le tribunal supérieur des corps de métiers (*obere Handverkherren*).

Les membres du petit sénat, ceux des dicastères inférieurs (*Untergerichte*), l'un des trois trésoriers de l'État, l'un des trois répartiteurs de l'impôt (*Dreyer des Staats*) étaient choisis, soit parmi les échevins, soit parmi ceux qui se trouvaient agrégés à ce corps en raison des fonctions qu'ils avaient exercées.

Le petit sénat était composé de six nobles et de onze échevins au nombre desquels l'ammeistre sortant se trouvait de droit. Ce collége statuait sur les affaires testamentaires, sur les questions de succession, sur les affaires possessoires, les servitudes rurales et urbaines, sur les obligations et fidéjussions jusqu'à concurrence d'une valeur de mille francs.

Le *Stattgericht* (tribunal de la cité) était présidé par un juge nommé à vie, assisté de ses citoyens, élus à cet effet par leurs tribus respectives.

Le tribunal des sept (*Sibenzünftige, Siebenergericht*) reprenait les voies de fait et injures.

Les magistrats qui siégeaient dans ces tribunaux étaient renouvelés chaque année par moitié.

L'évêque avait exercé jusqu'au seizième siècle une partie de la juridiction criminelle et civile; il nommait encore le *Burggraf* et le prévôt. L'évêque Érasme supprima la juridiction de ce dernier (*Stokgericht*), sous condition que deux échevins (*Spettschœffen*) seraient adjoints au siége du prévôt. Cette dernière cour de justice subsista jusqu'au traité de Haguenau (1604).

Le mouvement religieux et ses conséquences politiques amenèrent les dernières modifications importantes dans les institutions de la ville : les habitants de Strasbourg se déclarèrent pour la réforme, et adhérèrent généralement à la confession présentée par les États protestants d'Allemagne à la diète de l'Empire, que Charles V avait tenue dans la ville d'Augsbourg. Les noms de Sébastien Brandt, de Geiler de Kaisersberg, de Bucer, de Hédion, de Capiton et de quelques autres se rattachent au mouvement de cette époque mémorable, point de départ de l'histoire moderne. La fondation de la bibliothèque (1531), celle du Gymnase (1538), celle de l'académie (1566), transformée en université (1621), datent de la même époque.

Depuis lors l'histoire de la ville de Strasbourg se trouve liée aux événements de l'histoire générale. Je dépasserais les limites de cette esquisse, en rappelant les guerres, les alliances, les traités et les malheurs qui depuis 1546 jusqu'au traité de Westphalie ont uni les destinées de la ville à celles des puissances belligérantes.

Les documents diront mieux que je ne pourrais le faire les causes, les motifs et les situations qui ont amené la capitulation de 1681. L'année suivante on commençait à construire la citadelle. Cette capitulation réservait à Strasbourg son immédiateté, sa constitution, ses seigneuries et ses domaines. Le traité de Ryswick confirma la cession de la ville. L'autorité du roi y établit un préteur royal (1685) et un atelier monétaire royal (1693). La nuit du 4 août mit fin à l'ancienne constitution de la ville, et le 18 mars 1790 il fut procédé à l'installation d'une nouvelle municipalité.

Le conseil municipal de Strasbourg a cru remplir un devoir de piété patriotique en votant l'impression des documents les plus intéressants de ses archives. Le premier volume servira d'introduction; il renferme l'exposé que les chroniqueurs Closener et Kœnigshoven ont fait de notre histoire locale. Cette réimpression est due aux soins de MM. Strobel et Louis Schneegans.

Dans la publication ultérieure des documents, une première série comprendra les chartes, diplômes et titres relatifs à l'histoire politique de la ville. Une seconde série, publiée simultanément avec la première, comprendra, 1° les titres, diplômes et documents relatifs à la constitution politique, administrative et civile de la commune; 2° les titres et documents relatifs à la juridiction de la ville; 3° le droit strasbourgeois; 4° les documents et titres relatifs aux monuments de la ville.

G. F. SCHUTZENBERGER,

Maire de Strasbourg, membre de la chambre des députés.

Première Partie.

Chroniques d'Alsace.

NOTICE

SUR

CLOSENER ET TWINGER DE KOENIGSHOVEN

ET

LEURS CHRONIQUES.

CLOSENER.

Le 9 mars de l'année de grâce 1262, se rencontrèrent, dans la vaste plaine qui s'étend entre Strasbourg et les villages de Hausbergen[1], tout près du village supérieur, les armées de la ville et de l'évêque Gauthier de Geroldseck, avides l'une et l'autre d'en venir aux mains. Averti qu'une forte troupe, sortie de grand matin de Strasbourg, sous les ordres du brave Raimbault Virnenkorn, dit Liebenzeller, démolissait le clocher de Mundolsheim, situé sur une hauteur qui domine les routes de Brumath, de Haguenau et de Hochfelden, et d'où l'évêque aurait pu faire un mal immense à la ville, le prélat avait rassemblé son armée en toute hâte, au son du tocsin. Craignant de se voir échapper encore une fois les bourgeois, comme lui avait échappé, l'année dernière, à Breuschwickersheim, la troupe commandée par Rodolphe de Habsbourg, il accourut avec impétuosité de Dachstein, à la tête de ses cavaliers pour atteindre l'armée ennemie. A l'exemple de tant d'autres de ses confrères, l'ambitieux prélat avait voulu profiter des désordres de l'empire, pour ressaisir et consolider de nouveau entre ses mains le pouvoir dont avaient joui ses prédécesseurs. Pour réduire à l'état de ville épiscopale la cité qui s'efforçait de son côté à étendre sa puissance

naissante, il n'avait pas craint, lui ministre du Dieu de paix, d'échanger la crosse contre la dague, et de remplacer les litanies et les messes de la cathédrale par le fracas des armes et les clameurs des combats. La guerre durait depuis plus d'un an. Guerre de ravage et de désolation, comme toutes les guerres du moyen âge, elle avait mis à feu et à sang l'Alsace entière ainsi que les domaines de l'évêché et ceux des dynastes de Geroldseck de l'autre côté du Rhin. Aussi tardait-il à Gauthier de rentrer enfin triomphant dans sa métropole, et il brûlait de mettre fin, par un coup décisif, à cette lutte, déjà trop longue à son impatience. Au moment où il déboucha du ravin de Hausbergen avec ses chevaliers, dont les cottes de maille et les lances resplendissaient aux rayons du soleil, la troupe de Liebenzeller tournait le fossé d'Oberhausbergen, que les chevaux n'avaient pas pu franchir. Les bourgeois faisant face à la ville pour exécuter cette manœuvre, le prélat impétueux crut déjà n'avoir à poursuivre que des fuyards. Mais, après avoir fait le tour du fossé, et s'être réunis à la troupe que le prévôt Nicolas Zorn, le vieux, amenait de la ville au secours de ses concitoyens menacés, les Strasbourgeois se hâtèrent de faire front à l'armée épiscopale, et d'étendre en ligne de bataille leurs rangs formidables, les bannières déployées. Bientôt le varlet Marx d'Eckwersheim, bouillant de bravoure, s'élance des rangs des Strasbourgeois et donne le signal du combat. Un instant après ce ne fut plus qu'un carnage épouvantable, un bruit confus de coups de glaive et de haches d'armes, de cris de guerre et de râlements de mourants. A peine l'évêque, qui avait combattu en preux chevalier, et qui avait eu deux chevaux tués sous lui, réussit-il à s'élancer sur le troisième, et à se sauver à toute bride du champ de bataille. Près de soixante-dix comtes et seigneurs, le frère de l'évêque, Hermann de Geroldseck, landvogt d'Alsace, parmi eux, couvraient de leurs cadavres les champs ensanglantés de Hausbergen. Soixante-seize autres nobles, le landgrave d'Alsace, Sigebert de Werde, et le maréchal de Hünebourg à leur tête, les mains garrottées des liens dont ils avaient voulu lier celles des bourgeois rebelles, ouvraient la marche triomphale des vainqueurs, rentrant à Strasbourg au son des cloches et aux acclamations de la foule.

La victoire de Hausbergen décida de l'issue de cette guerre mémorable; elle assura à jamais l'indépendance de Strasbourg de la souveraineté épiscopale. Du jour de la bataille datent la puissance et la célébrité depuis lors toujours croissantes de la république de Strasbourg.

Mais ce n'est pas là le seul intérêt qui s'attache pour nous à la victoire de 1262. Cette victoire, dès lors le fait d'armes le plus éclatant des fastes militaires de nos ancêtres, nous offre à nous un attrait tout autre encore; car ce fut elle qui provoqua, peu après, le premier essai historique tenté à Strasbourg. Le même événement qui venait de décider du sort de la jeune république, devint aussi, pour ainsi dire, le fondement sur lequel s'éleva peu à peu l'édifice imposant de notre histoire provinciale.

Vingt-huit ou vingt-neuf années après la bataille de Hausbergen, un digne citoyen, du nom d'Ellenhard, dit le Grand[1], depuis 1262 un des directeurs de la fabrique de

[1] Elnhard ou Ellenhard appartenait à une des premières familles patriciennes de Strasbourg, dont on retrouve de bonne heure le nom parmi les *Hausgenossen* ou directeurs de la monnaie, et qui fournit fréquemment des membres au sénat et des chanoines à nos chapitres. Il est toujours nommé le grand Ellenhard : *der grosze Ellenhard, magnus seu major Ellenhardus*, sans doute pour le distinguer d'autres membres de sa famille. Ainsi que nous le disons au texte, il était depuis 1262 un des directeurs de la fabrique de l'OEuvre-Notre-Dame de Strasbourg; et le jour de la bataille de Hausbergen il avait rempli les fonctions de centurion (*wartmann*) ou de commandant de poste à l'une des portes de la ville. Il résulte d'un titre existant du temps de l'abbé Grandidier aux archives de l'évêché à Saverne, qu'en 1395, au moment où Erwin de Steinbach poussait avec ardeur la construction de la façade de l'église cathédrale, Ellenhard et sa femme Gisèle, peut-être pour contribuer comme tant d'autres fidèles à faire avancer l'*œuvre glorieuse* d'Erwin, firent donation à la fabrique de Notre-Dame d'une maison sise près du palais épiscopal, que lui et ses ancêtres avaient tenue en fief de l'évêché. Ellenhard doit avoir été un homme dans la force de l'âge au temps de la bataille de Hausbergen, car il vivait encore dans les premières années du quatorzième siècle. En effet, en 1303 nous le voyons faire une nouvelle donation à l'OEuvre, à titre d'anniversaire pour lui et feu sa femme Gisèle. Le titre se trouvait autrefois aux archives du grand chœur de la cathédrale.

La relation sur la guerre de l'évêque Gauthier avec la ville n'est pas le seul ouvrage dont nous sommes redevables au zèle patriotique d'Ellenhard.

En 1776 le savant Pelzel de Prague découvrit à la bibliothèque du comte de Kolowrat, dans la ville de Brzesk en Pologne, un volume petit *in-folio* de deux cent quatre-vingt-seize pages en parchemin, écrit en 1292 par ordre du grand Ellenhard, comme l'indiquait la mention ainsi conçue, placée en tête du livre : « *Anno Domini MCCLXXXXII* « *Ellenhardus magnus hunc librum scribi fecit et alia multa compilavit diversa...* » Plus tard, on ignore de quel droit, Pelzel vendit le manuscrit pour une douzaine de ducats à l'abbé-prince de Saint-Blaise dans la Forêt-Noire, d'où ce précieux volume a disparu, probablement lors de la suppression de l'abbaye dans la révolution, sans que nous sachions ce qu'il est devenu.

Ellenhard n'était donc pas, à proprement parler, l'auteur des compositions réunies dans son *Chronicon*. A lui appartient seulement l'honneur d'en avoir conçu l'idée et provoqué la compilation. Il y est toujours nommé directeur de la fabrique de l'OEuvre-Notre-Dame et de l'église du Saint-Esprit : « *Procurator seu gubernator fabrice ecclesie Argentinensis et procurator sancti spiritus in Argentina.* » Dans un passage du manuscrit il est représenté comme un des citoyens les plus sages et les plus instruits de Strasbourg. Godefroy d'Ensmingen, notaire à la cour épiscopale de Strasbourg, est nommé, dans différents endroits, comme ayant été le rédacteur d'une grande partie des compositions renfermées dans le volume.

Grandidier, qui avait trouvé le précieux manuscrit aux archives de l'abbaye de Saint-Blaise, et auquel l'abbé, son ami, l'avait donné en communication, a publié dans l'*Almanach d'Alsace* de 1785 (p. 298 et suiv.) une notice détaillée sur le *Chronicon Ellenhardi*. C'est à lui que nous avons emprunté en majeure partie les détails qu'on vient de lire. Nous allons indiquer, d'après lui et d'après la notice placée par Pelzel dans la préface de la publication que nous rappellerons tout à l'heure, les ouvrages que renfermait le volume d'Ellenhard.

C'étaient les suivants :

1° Une description géographique du globe terrestre; une histoire abrégée de la création ; une description du zodiaque ; un exposé des divisions du temps; une chronologie succincte de l'histoire sainte, grecque et romaine; et enfin un catalogue des papes et des empereurs, s'arrêtant à Martin IV et à Rodolphe I, et suivi d'un catalogne de tous les archevêques et évêques de la chrétienté.

2° Un traité d'Albert-le-Grand, évêque de Ratisbonne, le physicien ou alchimiste célèbre du moyen âge, sur les impressions ou effets de l'air. On y lisait : « *De impressione œris.—Passiones œris que a Philosophis impressiones vaporum*

l'OEuvre de Notre-Dame, auquel avait été confiée la garde d'une des portes de la ville le jour du combat, résolut de conserver à la postérité le souvenir fidèle d'événements si

«in alto vel in imo generatorum dicuntur..... Explicit liber de impressionibus Domini Alberti Episcopi Ratisponensis, «quem scribi fecit magnus Ellenhardus Procurator fabrice maioris Ecclesie.»

3° et 4° Deux petites chroniques d'Alsace ou du diocèse de Strasbourg, commençant l'une en 1140 et l'autre en 1132 et se terminant toutes deux à l'année 1292, renfermant des détails curieux sur l'histoire d'Alsace et sur l'histoire générale de l'empire. Le dernier fait rapporté dans la seconde était la construction des nouvelles orgues de la cathédrale de Strasbourg, faite par maître Guncelin de Francfort en 1292. *«Tunc*, est-il ajouté, *fuerant procuratores fabrice Lucas «miles et Ellenhardus maior.»*

5° Une histoire abrégée de l'empire germanique depuis Frédéric II jusqu'à l'élection de Rodolphe de Habsbourg. Le manuscrit porte qu'elle fut compilée par Godefroy d'Ensmingen, notaire à la cour épiscopale de Strasbourg, à la prière et par ordre d'Ellenhard.

Grandidier assure que cette chronique est à peu de choses près, pour le style et le contenu, l'ouvrage publié par Urstisius sous le titre de: *«Fragmentum historicum incerti auctoris.»* (Voyez *Germaniæ historicorum illustrium etc., pars altera*, p. 74 à 93 incl., 1585).

6° Une histoire détaillée des empereurs Rodolphe de Habsbourg et Albert d'Autriche, allant jusqu'en 1298, également composée, jusqu'à l'année 1291, par le notaire épiscopal Godefroy d'Ensmingen.

Arrivé à l'année 1290, l'auteur se fait connaître en ces termes: *«A tempore Richardi regis usque ad hunc locum «compilatum est ex mandato Ellenhardi procuratoris fabrice Ecclesie argentinensis per Gotfridum notarium curie «argentinensis de Ensmingen, et quia premissa a tempore triginta annorum et amplius per prefatum Ellenhardum et ad «eius mandatum, procuratoris videlicet fabrice predicte, nec non procuratoris pauperum prebendariorum Sancti-Spiritus «in Argentina, sunt conscripta, merito pro eo et compilatore est orandum, unde quilibet fidelis supra scripta prospiciens «et legens oracionem dicat dominam cum salutacione virginis gloriose in remedium animarum suarum, ut ipse ex hoc «meritum consequatur apud Deum.»*

Ici, à ce qu'il paraît, le livre se terminait dans l'origine.

Plus bas, à l'année 1291, après la continuation de l'histoire jusqu'à cette année, on lit encore: *«Istud est per Gotfridum «notarium curie argentinensis compilatum ad preces et mandatum Ellenhardi maioris procuratoris fabrice Ecclesie «argentinensis nec non procuratoris Sancti-Spiritus in Argentina.»*

Après l'année 1291 le nom de Godefroy d'Ensmingen ne revient plus. L'ouvrage est continué jusqu'à l'année 1298. Il est terminé par cette mention: *« Hec procuravit scribi magnus Ellenhardus civis argentinensis, ipsi honor et gloria «cum salute.»* Il paraît que les dernières feuilles étaient l'ouvrage d'un autre compilateur, qu'Ellenhard chargea de continuer la composition de Godefroy, peut-être après la mort de ce dernier.

Le savant Pelzel a publié cette composition, non moins importante pour l'histoire d'Alsace que pour l'histoire générale de l'empire, sous le titre de: *«Magni Ellenhardi Chronicon quo res gestæ Rudolphi Habsburgici et Alberti Austriaci «regum Romanorum egregie illustrantur ex codice membraneo coaevo, nunc primum edidit Franciscus Martinus «Pelzel. Prag. 1777.»*

7° Une relation de la guerre entre l'évêque Gauthier de Geroldseck et la ville de Strasbourg, composée sur le témoignage de ceux qui avaient pris part aux différents combats livrés durant cette guerre, et surtout sur celui du grand Ellenhard. Suivant Pelzel, le manuscrit commençait en ces termes: *«Anno Domini MCCLX feria tercia «post Dominicam Reminiscere obiit Dominus Henricus de Stahelecke Episcopus Argentinensis, etc.»* Il se terminait par ces mots: *«Hec scripta sunt et compilata de guwerra predicta anno Domini MCCLXXXXI feria quinta in Paschis.»*

C'est la même relation dont il est question au texte, et dont nous avons, sans nul doute, conservé une copie dans la chronique latine de Kœnigshoven. Grandidier indique à tort l'année 1381, comme ayant été celle de la compilation

importants dans l'histoire de sa ville natale. Il fit donc rédiger, sans doute par Godefroy d'Ensmingen, notaire à la cour épiscopale de Strasbourg[2], la relation de la guerre entre

de ce récit. Le manuscrit ne nomme point celui qui en fut le rédacteur. Il est cependant très-probable que ce morceau remarquable est encore dû à la plume de Godefroy d'Ensmingen, le compilateur habituel d'Ellenhard.

Grandidier, il est vrai, ajoute que cette composition pourrait bien aussi être l'ouvrage du carme Pierre, qu'on dit être le rédacteur d'une notice sur la guerre de la ville de Strasbourg contre l'évêque Gauthier. Des auteurs, entre autres Vossius, *de Historicis latinis*, p. 488; Bruschius, *Catalogus Episcoporum Argentinensium*, p. 67; Fabricius, *Bibliotheca medii ævi*, t. V, p. 719, Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. II, p. 345, § 637, attribuent en effet la rédaction d'une telle composition à un moine qu'ils appellent *Petrus de Argentina Carmelita*. Bruschius, entre autres, dit à l'endroit cité: «*Huius belli totam historiam Carmelita quidam Petrus copiose descripsit, in Chronicis Argentoratensibus*.» Toutefois il paraît qu'il existe ici quelque confusion. Le récit attribué par ces auteurs au carme Pierre, semble être identique avec celui de la chronique d'Ellenhard, lequel, suivant nous, est plutôt l'ouvrage de Godefroy d'Ensmingen, l'historiographe habituel d'Ellenhard. Du moins la narration sommaire que donne Bruschius, comme tirée des *chroniques* du carme Pierre, s'accorde en tous points avec le récit plus étendu que Closener assure avoir traduit sur l'original d'Ellenhard, dont il suit entièrement la marche. Dans tous les cas, il ne s'y trouve rien qui ne soit aussi dans le texte de Closener.

Nous verrons bientôt que ce chroniqueur, différant et de Grandidier et de Pelzel, indique le dimanche de Pâques de l'année 1290, comme ayant été l'époque de la rédaction du récit de la chronique d'Ellenhard. Cette indication, comme on voit, s'écarte de celle de Pelzel, en ce que Closener met 1290, tandis que Pelzel écrit 1291, et que Closener marque un autre jour. Ici donc la différence n'est pas très-importante. Quant à l'année 1281, indiquée par Grandidier, elle est sans nul doute une faute typographique. L'année 1290 ou 1291, désignée par Closener et Pelzel, avec la mention du jour, comme ayant été celle de l'achèvement de la notice composée pour Ellenhard, nous paraît devoir l'emporter, parce que l'une et l'autre s'accordent mieux avec la date de la confection de la chronique d'Ellenhard, et surtout avec les morceaux de cette chronique dont Godefroy d'Ensmingen se nomme expressément l'auteur.

Il nous paraît donc plus vraisemblable que Godefroy était aussi le rédacteur de la relation dont nous nous occupons en ce moment, et que le carme Pierre de Strasbourg n'a fait que copier dans sa chronique le texte original de Godefroy d'Ensmingen, inséré dans la chronique d'Ellenhard. Néanmoins il est à remarquer, que le nom de Godefroy, qui reparaît à plusieurs reprises dans le livre du directeur de la fabrique de Notre-Dame, ne se trouve pas dans ce document.

Toutes nos recherches pour découvrir les traces de la notice attribuée à *Petrus carmelita*, ou quelque indication plus précise, ont été infructueuses jusqu'à ce jour. Nulle part, nous n'avons non plus pu découvrir des détails, ni sur la vie de cet historien, ni sur sa chronique.

Un examen plus approfondi de la chronique d'Ellenhard aurait pu lever toutes les difficultés. Mais malheureusement ce précieux volume, qui contenait les premiers essais composés sur notre histoire provinciale, paraît être perdu sans retour.

Après cette longue interruption, revenons au volume d'Ellenhard. Il contenait:

8° Une relation ou une espèce de procès-verbal sur quatre-vingt-sept miracles opérés en 1280 dans la cathédrale de Strasbourg par l'intercession de la sainte Vierge, également rédigée par Godefroy d'Ensmingen sur la prière d'Ellenhard, en 1290. C'est peut-être une copie de ce document que nous lisons dans la chronique latine de Kœnigshoven à la feuille 144^{a}. Enfin sur la dernière feuille du volume d'Ellenhard se trouvait:

9° Un catalogue des évêques de Strasbourg depuis saint Amand jusqu'à Conrad de Lichtenberg, catalogue que Grandidier assure avoir été presque entièrement d'accord avec celui de Kœnigshoven.

[2] Cf. note 1, n° 7.

Ainsi que nous l'avons déjà indiqué à la note précédente, Godefroy d'Ensmingen paraît être l'*auctor incertus* du *fragmentum historicum* publié par Urstisius. Un savant distingué d'Allemagne, qui nous a assuré avoir eu entre ses mains un manuscrit ancien de cet ouvrage, peut-être celui de la chronique d'Ellenhard, et qui l'a soigneusement

la ville et l'évêque Gauthier de Geroldseck, et principalement celle de la bataille. Closener nous apprend dans sa chronique, que le document latin, composé à la prière d'Ellenhard, sur les dires des personnes qui avaient été témoins des événements ou qui y avaient pris une part active, et surtout d'après les souvenirs d'Ellenhard, fut terminé le dimanche de Pâques (2 avril) de l'année du Seigneur 1290[3]. Suivant l'indication contenue dans le manuscrit, c'eût été, assure-t-on, le vendredi de la semaine de Pâques (4 mai) de l'année 1291[4].

Ce document fut sans nul doute le premier travail sur l'histoire de Strasbourg; du moins c'est l'essai le plus ancien dont il soit fait mention dans nos chroniques, et qui soit parvenu jusqu'à nous[5]. Ajoutons dès maintenant, que cette relation dramatique du plus haut intérêt n'est pas composée sans talent. Le récit, rédigé non sans art et goût, est très-animé; les événements se suivent sans interruption et dans leur ordre naturel, et l'ensemble nous présente un tableau complet plein de vie et d'agitation.

Un siècle après la bataille de Hausbergen, année par année, un patricien de Strasbourg, non moins fier qu'Ellenhard de la gloire de son antique cité, et appartenant à la famille qui allait donner à l'Alsace son chroniqueur le plus distingué, pria un prêtre savant, de

compulsé avec le texte d'Urstisius, nous a assuré qu'il ne peut pas y avoir de doute à cet égard. Il s'accorde à dire avec Grandidier, que non-seulement la rédaction est la même, mais que Godefroy y déclare expressément en être l'auteur.

3 Le passage de Closener se trouve à la page 72 de la chronique. Il est conçu en ces termes : « *Nu sol man wiszene* « *daz dirre krieg uñ strit beschriben sint uñ wurdent zu latine von biderber lüte gesege, uñ sunderliche von gesegede* « *des groszen Ellenhartes vor dem münster, eins burgers von Strosburg, der des tages do der strit waz gesetzet waz zu* « *wartmanne. Uñ wart die geschrift gar vollebrohte von diseme kriege an dem osterdage, do man zalte von Gottes* « *geburte MCCXC ior.* »

Nous transcrivons cet extrait de la copie de M. Strobel. Une autre copie de la chronique de Closener, que nous avons entre nos mains, diffère de ce texte, en ce qu'elle a : « *an deme mendage noch deme osterdage do man zalte von Gottes* « *geburte MCCXC ior.* » Mais il serait possible que la mention du lundi fût une erreur du copiste, qui l'a peut-être transposée, parce que l'indication de cette même journée revient plus bas, où il est question de l'achèvement de la traduction de Closener. Nous suivons de préférence la version de M. Strobel, parce que nous savons quel soin ce digne savant a apporté à sa copie.

Quant à la différence dans l'indication de l'année de l'achèvement du récit composé pour Ellenhard, voyez ce que nous avons dit à ce sujet à la note 1.

4 Cf. note 1, n° 7.

5 Nous en avons bien certainement conservé une copie dans la chronique latine de Kœnigshoven, où la relation de cette guerre se trouve à la feuille 163ᵃ et suiv., sous le titre : « *Relacio de conflictu in Hugesbergen.* » Du moins le récit de Kœnigshoven commence par la même phrase par laquelle commençait le récit d'Ellenhard d'après Pelzel, et son texte s'accorde presque mot à mot avec la traduction que Closener composa sur l'original, ainsi que nous allons le voir. A la fin de son récit, Kœnigshoven ajoute: « *Explicit hec guerra;* mais malheureusement cette phrase n'est pas achevée : l'auteur renonça à indiquer la source à laquelle il avait puisé sa relation, et barra les trois mots cités.

M. Strobel vient de publier ce document remarquable sous le titre : « *Godofredi ab Ensmingen relatio de conflictu in* « *Husbergen. Zum Druck befördert durch W. A. Strobel. Strassburg*, 1841. »

traduire en langue vulgaire le récit que Godefroy d'Ensmingen avait rédigé en latin sur les instances et par l'ordre du grand Ellenhard. Ce fut Closener, dont nous allons essayer de tracer la biographie, qui sur la prière du bourgeois Jean Twinger[6], traduisit en allemand la relation latine d'Ellenhard, ainsi qu'il a soin de nous l'apprendre lui-même à la fin de son récit inséré dans sa chronique. Closener acheva son travail le lundi après le dimanche de la sainte Trinité, c'est-à-dire le 13 juin, de l'année 1362[7].

Ce fut là, sans doute, le premier essai écrit en langue vulgaire sur l'histoire de Strasbourg. Ce travail, du reste, accompagnait un autre plus étendu, dont s'occupait Closener au moment même où il traduisit la relation d'Ellenhard, et qu'il termina peu de semaines après cette traduction. Nous parlons de la compilation de sa chronique allemande, à laquelle nous reviendrons tout à l'heure avec plus de détail.

A partir de Godefroy d'Ensmingen, le compilateur de plusieurs compositions historiques insérées dans la chronique d'Ellenhard, et vraisemblablement aussi l'auteur inconnu du fragment historique publié par Urstisius[8], l'histoire d'Alsace trouva de plus en plus des admirateurs et des écrivains. C'est à l'impulsion donnée par Ellenhard et son digne ami, et à l'impulsion réitérée un siècle plus tard par le stettmeister Jean Twinger, que Strasbourg fut redevable de cette riche série de chroniques et autres compositions historiques, de ces travaux des *scriptores rerum alsaticarum*, dont le savant Koch projetait la publication au siècle passé, et dont on ne peut relire la longue liste sans un sentiment mêlé de douleur à la vue des faibles débris que nous avons conservés. Dans les premières années du quatorzième siècle, quarante et un ans après que Closener eut achevé sa chronique,

[6] Ce Jean Twinger est sans nul doute le même qui figure au nombre des *stettmeister* sur les listes du sénat dans les années 1357, 1363 et 1369; c'est le même aussi que Kœnigshoven appelle son maître généreux: « *Dominus meus* « *generosus*, » et qu'il dit être mort en 1376. (Voyez Chronique latine, au registre à la lettre J). Ce fut sans nul doute aussi ce respectable citoyen qui inspira à son jeune parent cet amour ardent pour l'histoire d'Alsace, et nous valut ainsi la plus riche et la plus intéressante de nos chroniques. (Voyez ce que nous dirons à ce sujet dans la biographie de Kœnigshoven.)

[7] Voici la suite du passage cité à la note 3: «*Do noch durch bete willen Iohannes Twingers, eins burgers zu Strosburg,* «*broht es Friderich Klosener, ein priester zu Stroszeburg von latine zu tütscher sprochen, do man zalte von Gotz* «*geburte MCCCLXII ior, an deme mendage noch dem sunnendag der drivaltekeit.*»

Peut-être la finale que nous lisons dans la chronique allemande de Kœnigshoven (fol. 163[a]), après le récit de cette guerre emprunté à Closener, finale qui ne se trouve ni dans la chronique latine du même, ni chez Closener, était-elle celle du travail rédigé en 1290 d'après ce dernier. Cette péroraison, dont le style convient parfaitement à un document du genre de celui que fit composer Ellenhard, est ainsi conçue: «*Also gewan dirre krieg uñ strit ein ende do mitte die* «*burgere ervohtent uñ erwurbent nutz uñ ere der stette, uñ ir selbes uñ ir nochkumen grosse friheit uñ selikeit. Wan* «*hette der bischof die reht uñ friheit erkobert die er meinde zu Strosburg zu habende, so were Strosburg sin eigen* «*worden, uñ in sinre gewalt gewesen also Mollesheim oder Dachenstein, das doch Got uñ sine libe muter die do patrona* «*ist uñ frowe des münsters uñ der stette, nüt woltent verhengen, noch für bas niemer gestattent, also wir in wol* «*getruwent. In Gottes nammen Amen.*»

[8] Voyez ce que nous avons dit à cet égard aux notes 1 et 2.

les dominicains de Colmar terminèrent leurs annales[9]; et vers la fin du même siècle maître Albert de Strasbourg rédigea sa célèbre chronique[10]. Ce fut à ces sources, aux ouvrages réunis par les soins d'Ellenhard et aux travaux des chroniqueurs les plus accrédités de son temps sur l'histoire générale de l'empire et du pontificat, dont Kœnigshoven rappelle les noms dans son introduction et dans le cours de ses compilations[11], que Closener puisa les matériaux lorsqu'il eut entrepris le travail, que personne encore n'avait tenté avant lui, d'écrire en langue vulgaire l'histoire de l'Alsace, et surtout celle de l'antique et illustre capitale de cette province. Plus tard encore, profitant des travaux de tous ses devanciers, et prenant pour base la chronique de Closener, qu'il comprit, pour ainsi dire, tout entière dans la sienne, Kœnigshoven compila sa précieuse chronique, la plus riche et la plus importante que nous possédions. Bientôt, l'essor une fois donné, nobles, patriciens et bourgeois s'empressèrent à l'envi de composer ou de faire rédiger des compilations semblables, en se servant de celles de Closener et de Kœnigshoven, déposées toutes deux à la fabrique de l'OEuvre-Notre-Dame. De là surgit alors cette foule de chroniques de famille, ne formant le plus souvent que des continuations, parfois informes, de l'ouvrage de Kœnigshoven, et dont un assez grand nombre est encore conservé à la bibliothèque de la ville de Strasbourg.

Après cet exposé, dont nous devions faire précéder la biographie de notre chroniqueur, pour indiquer quel fut son point de départ, venons-en maintenant à Closener lui-même.

Malheureusement nous ne possédons que très-peu de données sur la vie de cet historien. M. Strobel a déjà, dans une courte composition sur Closener et sa chronique, publiée en 1829[12], réuni tous les détails qu'il a pu rassembler sur les destinées de cet auteur, outre ceux que celui-ci nous fournit lui-même dans ses ouvrages. Nous allons les rapporter ici à notre tour, en les combinant avec les renseignements que nous transmet Closener lui-même, et en y ajoutant les données nouvelles que nous avons pu découvrir.

Fritsche[13] (Frédéric) Closener ou Klosener[14] vécut à Strasbourg au quatorzième siècle,

9 Cette compilation intitulée : « *Chronici Dominicanorum Colmariensium*, » a été imprimée par Urstisius, dans la seconde partie de son ouvrage déjà cité, p. 5 à 62 incl. Elle va jusqu'en 1303.

10 Cette chronique portant le titre « *M. Alberti Argentinensis Chronicon*, » se trouve également dans l'ouvrage cité à la note précédente, p. 97 à 166. Elle s'arrête à l'année 1378.

Suivant Oberlin la plus grande partie de la chronique d'Albert de Strasbourg serait l'ouvrage de Mathias de Neuenbourg. (*Mathias de Nuwenburg*.)

11 Voyez les noms de ces chroniqueurs dans la notice sur Kœnigshoven.

12 « *De Frid. Closneri, Presb. Arg. Chronico germanico breviter agit Adamus Gualtherus Strobel. Arg.* 1829. »

13 *Fritsch* ou *Fritsche* est une contraction du nom allemand *Friederich* (Frédéric).

14 L'auteur lui-même écrit son nom tantôt avec un *C*, tantôt avec un *K*. A la page 72, à la fin du récit déjà plusieurs fois cité, il se nomme *Friderich Klosener*, tandis qu'à la dernière page il écrit : *von Fritschen Closener*. Kœnigshoven écrit également *Closener*, ainsi que nous allons le voir. Dans d'autres documents, on trouve alternativement *Klosener*,

sous les épiscopats de Bertholde de Buchecke (1328 à 1353) et de Jean de Lichtenberg (1353 à 1365). Il naquit sans doute vers la fin de la première quinzaine de ce siècle. Il était issu d'une famille noble ou patricienne que l'on voit figurer de bonne heure au nombre des soixante-onze familles nobles parmi les membres desquelles les évêques choisissaient exclusivement les *Hausgenossen* ou directeurs de la monnaie. Luck, dans son ouvrage généalogique, et Specklin, Herzog et Wencker, dans leurs chroniques, en font foi. Le premier nous apprend de plus que la famille des Closener se nommait aussi très-souvent de Benfeld, ce qui semblerait indiquer qu'elle tirait son origine de cette ville[15]. Luck nous a conservé dans son précieux ouvrage les noms d'un grand nombre de membres de cette famille. C'est chez lui aussi que nous avons découvert les noms des parents de notre chroniqueur, noms que Luck a trouvés lui-même dans un document de 1366. Nous voyons par l'extrait qu'en a tiré le savant archiviste, que Frédéric Closener était né de *Sifrid* (Sigefroi) Closener, bourgeois à Strasbourg, et de Marguerite Spirer, et que sa mère vivait encore dans ladite année 1366[16]. Dans l'enquête dressée après la

Klosner, Closener, Closner et même *Glosner*. Il paraît qu'on écrivait aussi parfois *Closeman*, puisque ce nom figure dans la liste des membres de la famille Closener, que nous trouvons dans Luck et que nous allons reproduire.

Le nom *Closener* vient évidemment du mot allemand *Klause* (cellule, ermitage), mot qui s'écrit *Close* ou *Klose* en allemand du moyen âge. *Closener* veut donc dire un homme vivant dans une cellule, un ermite (*ein Klausner*). Le nom *Closeman*, que Luck donne à plusieurs membres de cette famille, et qui pour lui est synonyme de celui de *Closener*, ne laisse plus de doute sur l'étymologie du nom.

15 *Wappenbuch*, vol. *C* et *K*, mot *Closner*. Le manuscrit de Luck se trouve à la bibliothèque de Strasbourg.

16 Voici les noms tels qu'ils sont enregistrés par Luck : « 1366, *Greta relicta quondam Sifridi dicti Closner civis* « *Argentinensis, Fridericus Præbendarius chori Ecclesiæ Argentinensis filius, et Catharina dicta Spirerin soror* « *prefatæ Gretæ.* »

Voici les noms d'une série de membres de la famille Closener que Luck a transcrits d'anciens documents. Dès l'année 1300, assure cet auteur, les Closener figurent parmi les *Hausgenossen*. En 1310 on trouve un Jean Closener au nombre des directeurs de la monnaie, qui n'étaient choisis, comme on sait, que parmi les *Constoffler* ou nobles. Luck cite ensuite, outre les Closener dont nous avons déjà fait mention : 1347, Catherine, fille de Jean Closener, chevalier, épouse de Jean Wusten de Breuschwickersheim; 1352, Marguerite, fille de feu Hugues Stœsser, bourgeois à Strasbourg, épouse de Nicolas Closener; 1355, *Nesa* (Agnèse), fille de feu Gœtzon Weisbrœtlin, varlet à Strasbourg, épouse de Jean Closener; 1356, Jean *Closzeman*, membre du sénat; 1359, Agnèse Weisbrœtlin, veuve de feu Jean *Closeman* (c'est sans doute le même qui figure dans les livres anniversaires de Saint-Thomas : « 9 *Kal. Iunii obiit Iohannes dictus Closeman* « *laicus. Mieg, monumenta in Ecclesiis Arg. mscr.* p. 54ª »); 1368, Nicolas Closener, varlet, fils de feu Jean Closener, chevalier à Strasbourg; 1371, Nicolas Closener, et Agnèse, fille de feu Gœtz Weisbrœtlin, veuve de feu Jean Closener, épouse de Rodolphe de Hüttendorf; 1385, *Sifrid* (Sigefroi) Closener; 1386, Marguerite Closenerin, veuve de feu Pierre Gœselin de Rosheim, et Jean Closeman, prébendaire du chapitre de Saint-Pierre-le-Jeune (sous la date des 13 kalendes d'août, on lisait dans les livres mortuaires de Saint-Pierre-le-Jeune : « *Obiit Iohannes Kloseman prebendarius.* » *Mieg*, p. 388); 1394, Jean Closener; 1397, Claire Closenerin; 1399, Nicolas Closener, fils de feu Sifrid Closener, et Alexis *Closeman*, varlet à Strasbourg; 1401, il est fait mention de feu Nicolas Closener, varlet, beau-frère de Jean Stœsser, chevalier, et d'Alexis Closener, varlet, fils de Nicolas et de feu Marguerite, sœur dudit Jean Stœsser; 1423, Henri Closener, mort en 1433 (*Dominica Judica*), vicaire à la cathédrale; mort de la demoiselle Metza Closenerin de

révolution qui eut lieu en 1332, à l'occasion de la rixe sanglante entre les familles de Zorn et de Mülnheim, nous voyons déjà figurer un prêtre du nom de *Sifrid* (Sigefroi) Closener, qui sans nul doute était un proche parent du chroniqueur[17]. Frédéric fut un des derniers rejetons de sa famille. La ligne mâle des Closener s'éteignit en effet peu de temps après lui, dans la personne de Henri Closener, d'abord recteur de l'église de *Bledensheim* (Blæsheim), plus tard vicaire et prêtre prébendaire du grand chœur de la cathédrale, et que Luck dit être mort en 1433[18].

Frédéric Closener se donne le titre de prêtre dans les deux passages de sa chronique, où il parle de lui-même. Il était d'abord vicaire au grand chœur de la cathédrale de Strasbourg[19].

Le premier ouvrage de Closener, son vocabulaire, dont Kœnigshoven nous a conservé le souvenir dans son propre glossaire, paraît dater du temps de ce vicariat[20].

Plus tard, après que l'évêque Bertholde de Buchecke eut fait construire, en 1340, en dehors de la cathédrale, dans l'angle formé par le bas côté méridional et le bras de la croisée, la chapelle dédiée à Sainte-Catherine, et l'eût richement dotée, Closener obtint le premier la prébende de l'autel consacré à cette sainte dans la même chapelle[21], position qui lui assigna le premier rang parmi les membres du grand chœur[22].

Une vingtaine d'années après son élévation à la dignité de prébendaire de l'autel de

Dieffenbach, connue pour avoir fait des donations considérables au couvent de Sainte-Claire au Marché-aux-Chevaux; enfin 1437, mort d'Agnèse Closenerin, femme de Nicolas Geyszer (3 *ante Adolphi*), qui paraît avoir été la dernière de sa famille.

Ajoutons que dans les archives de Saint-Thomas nous avons trouvé la mention de l'anniversaire d'une Anne Closenerin (voyez *Registrande* B, fol. 285ª, et *Registrande* C, fol. 58ᵇ). Cet anniversaire se célébrait aux cinq Ides d'août (voyez la copie des livres anniversaires de Saint-Thomas, dans l'ouvrage manuscrit de Mieg de Bofzheim : « *Monumenta in ecclesiis Arg.*, p. 55).

Luck nous a conservé les armes de la famille Closener. Herzog les a reproduites d'après lui. Les Closener portaient de gueule à la bande d'argent, le champ supérieur de l'écu chargé d'une étoile placée au-dessus d'une demi-lune, toutes deux d'or.

17 Voyez cette enquête dans les additions de Schilter à Kœnigshoven, p. 783 et 790.

18 Voyez aussi note 15 et l'opuscule déjà cité de M. *Strobel*, p. 5, note 2.

Au seizième siècle on trouve une autre famille Closener établie à Strasbourg ; mais on assure que cette famille était d'origine plébéienne.

19 Cela résulte d'un passage du Vocabulaire de Kœnigshoven, conservé à la bibliothèque de la ville, et que nous allons transcrire dans la note suivante. Kœnigshoven y nomme Closener : « *Vicarius ecclesie Argentinensis.* »

20 Voici ce passage du Vocabulaire de Kœnigshoven, dans lequel ce dernier indique, dès le commencement, celui de Closener comme la source principale où il a puisé le sien : « *Et specialiter de quodam libro seu vocabulario per « dominum Fridericum Closener, vicarium ecclesie Argentinenensis, subtiliter compilato, extorsi ac collegi hunc librum « vocabularium, de significacione nominum nuncupatum.* » Cf. *Schilter, Thesaur. Antiq. Teuton.*, t. III, p. 36.

21 Strobel, *l. c.*, p. 5. On a vu à la note 15 que Luck nomme Closener : « *Prebendarius Chori Argentinensis Ecclesiæ.* »

22 *Materne Berler*, dans sa chronique manuscrite, fol. 106ª, atteste que tel était le rang occupé jadis par le prébendaire de l'autel de Sainte-Catherine.

Sainte-Catherine, Closener s'occupait de la compilation de sa chronique. Déjà nous avons eu occasion de dire qu'il composa la traduction de la relation de Godefroi d'Ensmingen sur la bataille de Hausbergen, insérée dans sa chronique, au mois de juin de l'année 1362. Peu de semaines après, le neuvième jour après la fête de Saint-Pierre dans l'équinoxe, c'est-à-dire le 8 juillet de la même année, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même, il termina sa chronique. Peut-être y mettait-il la dernière main au moment où l'on chantait matines à la cathédrale, et où se firent ressentir les secousses d'un tremblement de terre, dont il fait mention au même alinéa final où il parle de l'achèvement de son ouvrage[23].

Dans tous les cas, quoiqu'il n'ait plus rien ajouté à la chronique, Closener survécut encore de quelques années à la confection de cette dernière.

En effet, nous savons que deux années plus tard il acheva une autre compilation qu'il avait entreprise sous les auspices de son chef et protecteur, l'évêque Jean de Lichtenberg, celle de son *Directorium chori*, formant un code des cérémonies et des usages observés depuis un temps immémorial à la cathédrale de Strasbourg. Cet ouvrage de Closener fut le premier travail complet entrepris sur cette matière. Dans la première moitié du douzième siècle, Baldulfe, chanoine et chantre de la cathédrale, avait bien déjà entrepris de rassembler par écrit une partie des coutumes ecclésiastiques de Strasbourg; mais son œuvre n'avait pas été complète, et tout avait été à refaire depuis le long espace de temps qui séparait Closener de ce premier essai. La même année 1364 le code, que Closener venait de terminer, fut reconnu et adopté comme règle par l'évêque, le doyen et tout le chapitre, et le manuscrit déposé aux archives du grand chapitre, sur l'ordre du chef du diocèse. On sait que cet ouvrage fut achevé le douzième jour du mois de mars de la dite année[24].

L'année de la mort de Closener n'est point connue. Toutefois, en admettant, comme cela est probable, qu'en 1364, il eût dépassé l'âge de cinquante ans, puisque depuis 1340 il était prébendaire de l'autel de Sainte-Catherine, on peut avancer avec toute vraisemblance qu'il décéda vers la fin du quatorzième siècle[25].

[23] Voici l'alinéa final de Closener : « *Do man zalte MCCCLXII ior do kam ein ertbidem zu Strosburg, an dem IX* « *tage nach S. Peters dage zu sungihten des morgens do man mettin zu dem munster helte gesungen in der tagmesze.* « *Desselben tages wart ouch dis buch vollebroht von Fritschen Closener eime priester zu Strosburg.* »

[24] M. Strobel (p. 6, note 4) s'exprime à ce sujet dans les termes suivants : « *Cum enim vidisset maximam antiquarum* « *consuetudinum cæremoniarumque partem nondum scriptis esse consignatam (exceptis iis quas Baldulfus, Canonicus* « *et Cantor ejusdem Ecclesie jam anno 1135 contulerat) et quæ jam scriptæ essent, variis extare in locis, ita ut facile* « *deperderentur, eas omnes in unum congessit codicem, et 12mo martis die anni 1364, ad finem opus perduxit. Hic* « *codex, quem anno 1364 Episcopus et Decanus cum toto capitulo approbavit, in archivo Capituli majoris asservabatur* « *reconditus.* »

[25] On assure dans une note manuscrite, que nous avons lue et dont on n'indique pas la source, que Closener vivait encore en 1384, et que le jour de sa mort fut un 29 octobre.

Sa chronique, un passage de Kœnigshoven en fait foi[26], fut déposée à la fabrique de l'OEuvre-Notre-Dame, sans doute de son vivant encore. Le texte de Kœnigshoven autorise à croire que ce fut le volume de Closener que l'on désignait dans l'origine sous le nom populaire de *Chronique de l'OEuvre-Notre-Dame*, ou du moins qu'il partagea ce titre avec le sien, qui y fut également déposé dans la suite[27].

De nos jours la chronique de Closener enrichit la bibliothèque royale de Paris d'un manuscrit d'une haute importance pour l'histoire d'Alsace, et dont la place se trouverait plus naturellement à la biblothèque de Strasbourg.

Le peu de renseignements que nous venons de réunir, sont tout ce que nous avons pu découvrir sur la vie du chroniqueur qui eut le mérite d'avoir le premier rendu accessibles aux laïcs les fastes de nos annales strasbourgeoises, avant lui exclusivement rédigées dans la langue savante que les clercs possédaient presque seuls alors.

Nous avons déjà, dans le cours de cette notice, eu occasion d'indiquer les ouvrages

26 Le passage de Kœnigshoven cité au texte se trouve dans l'édition publiée par Schilter en 1698, p. 299. Kœnigshoven s'y réfère à la *chronique conservée à l'OEuvre-Notre-Dame* relativement aux *leys* que chantaient les flagellants de 1349, et dont il ne transcrit qu'une faible partie dans ses chroniques. Or, ces chants ne se trouvent dans leur entier que dans la chronique de Closener, ainsi que nous aurons encore occasion de le dire. Dans sa grande chronique originale allemande, Kœnigshoven n'en transcrit pas plus que dans l'édition publiée par Schilter. Il est donc hors de doute, comme M. Strobel l'a déjà avancé (p. 11 de l'opuscule cité), que la chronique à laquelle se réfère Kœnigshoven dans l'édition de Schilter, ne peut être aucune autre que celle de Closener. Remarquons toutefois que la grande chronique allemande et la chronique latine de Kœnigshoven ne contiennent pas le renvoi cité à la section relative au grand pèlerinage des flagellants.

Le savant Oberlin est donc évidemment dans l'erreur, comme il s'en doute lui-même, quand, dans sa dissertation sur Kœnigshoven (p. 20), il s'efforce de démontrer que Kœnigshoven, dans le passage cité, se réfère à sa propre chronique, déposée à l'OEuvre-Notre-Dame. Cela ne peut pas être, puisque, ainsi que nous l'avons dit, aucune de ses chroniques ne renferme les chants à l'occasion desquels il fait le renvoi en question. C'est qu'Oberlin ignorait entièrement l'existence de la chronique de Closener, ou du moins n'en connaissait aucunement le contenu.

27 Le célèbre prédicateur de la cathédrale, Geyler de Kaysersberg, parle de la chronique de l'OEuvre-Notre-Dame dans deux endroits de ses ouvrages: «*Liss die Cronika uff unser Frawen hauss, wie Piramis* (*Trebeta*) *von seiner Mutter* «(*Semiramis*) *ward angefochten, und wie er gein Trier floch.*» (*Brœsœmlin*, fol. 12.) — «*Es ist kein freund sicher vor* «*dem anderen, dann die mutter vor dem sun, sie seient den vol tüffeln, doch so weisst man von Semiramis ze sagen, lyss* «*die cronik, die uff unser Frawen hauss zu Strassburg ligt ze tütsch, man hat es auch in dem latin. Dise ding solten* «*ir ewere Kind leeren, dass sie wissten wie die stat gebuwen wer. Es ligt da, und weiss niemand nicht darumb, sie* «*nemen nit etwas das es an das leicht kem, sie solten fünfftzig gulden geben das man es wüsst, also sein wir kegel.*» (*Narrenschiff*, fol. 75.)

Il est cependant évident que dans ces deux passages Geiler parle de la chronique de Kœnigshoven ; car il y est aussi question de la chronique latine; et puis celle de Closener ne contient pas l'histoire de Sémiramis, à laquelle le prédicateur du quinzième siècle fait allusion, tandis que cette fable se trouve au long dans toutes les chroniques de Kœnigshoven. Du reste il semble résulter des termes de Geiler que de son temps on ne connaissait qu'une seule chronique, dite de l'*OEuvre-Notre-Dame*, celle de Kœnigshoven, et que celle de Closener en avait dès alors disparu, ou du moins qu'elle était reléguée dans quelque endroit caché. Il paraît que la chronique qu'on désignait au seizième siècle de préférence sous le nom de *Chronique de l'OEuvre-Notre-Dame* était la chronique abrégée de Kœnigshoven, déposée à la fabrique, dont Schilter a depuis publié le texte.

de Closener qui sont parvenus jusqu'à nous, ou dont nous avons conservé des souvenirs. Ce sont :

1° Le vocabulaire latin-allemand : *Vocabularium seu nomenclator*, dont Kœnigshoven fait mention dans les termes les plus honorables dès l'entrée de son propre vocabulaire, encore existant à la bibliothèque de Strasbourg. Ce chroniqueur parle de l'ouvrage de Closener, dont il avoue avoir tiré grand profit, comme d'un travail composé avec beaucoup de soins : il l'appelle une compilation subtile[28].

2° La chronique allemande, que nous allons examiner plus en détail tout à l'heure; et

3° Le *Directorium chori* ou Code des lois et coutumes du grand-chapitre de l'église cathédrale, qui reçut en 1364 l'approbation de l'évêque et du grand-chapitre[29].

Voyons maintenant de plus près la chronique de Closener.

Le volume, d'un format *petit in-folio*, se compose de soixante feuilles de parchemin, donnant le nombre de cent vingt pages. Ces dernières sont écrites sur deux colonnes. L'écriture est d'une main ferme, correcte et même belle.

Laissant de côté le récit de la création du monde, ainsi que l'histoire de l'antiquité juive, grecque et romaine, par lesquels les historiens du moyen âge commencent d'ordinaire leurs compilations, Closener ouvre son livre par le catalogue des pontifes de Rome depuis Jésus-Christ, *le premier et suprême pape de l'univers* (p. 1), et son apôtre saint Pierre, jusqu'à Clément VI, qui transféra le Saint-Siége à Avignon (p. 1 à 9 incl.).

Puis il arrive aux empereurs romains. Dans ce chapitre il traite d'abord des anciens empereurs romains d'Occident et d'Orient, depuis Jules-César, ensuite des empereurs francs, et enfin des empereurs allemands, en entrecoupant parfois son récit par des faits étrangers à l'histoire générale, ayant trait tantôt à une famine, tantôt à une récolte abondante, et tantôt à un tremblement de terre. L'histoire de Rodolphe de Habsbourg est exposée avec beaucoup plus d'étendue que celle de ses prédécesseurs. On voit qu'en la rédigeant, l'auteur avait sous les yeux la chronique d'Ellenhard, qu'il traduit parfois littéralement, et dont il suit presque entièrement la marche. L'histoire des empereurs s'arrête à l'année 1355, qui est celle du couronnement de Charles IV (p. 9 à 52).

Closener passe ensuite à l'histoire d'Alsace et de Strasbourg, qu'il commence par le catalogue des évêques de Strasbourg, depuis saint Amand jusqu'à Jean de Lichtenberg, se bornant, à peu d'exceptions près, à indiquer les noms des prélats (p. 52 à 53).

Après cette liste, le chroniqueur revient sur ses pas, et nous retrace dans un long chapitre, l'histoire de la guerre que la ville de Strasbourg eut à soutenir, depuis 1261 jusqu'en 1263, contre l'évêque Gauthier de Geroldseck (p. 53 à 72). Le dimanche, fête de

[28] Voyez note 20.

[29] Voyez texte et note 24.

la Purification de Notre-Dame, 2 février de l'année de grâce 1261[30], Gauthier, depuis près d'un an promu à l'évêché de Strasbourg, tient son entrée solennelle dans sa métropole, entouré de princes, de comtes, de prélats et de seigneurs, et suivi d'un cortége de plus de deux mille chevaux. Peu après des dissensions éclatent entre l'évêque et la ville, non moins jaloux l'un que l'autre de leurs droits et priviléges, et également portés à les étendre; Gauthier prononce l'excommunication contre les bourgeois rebelles; les cérémonies du culte cessent; sur l'ordre de l'évêque tout le clergé sort de la cité impie. Bientôt le bruit des armes retentit à Strasbourg et dans tout le diocèse; puis, ce sont des expéditions, des échauffourées, des dévastations sans nombre, interrompues à plusieurs reprises par des trèves de peu de durée. A la fin l'issue de cette lutte longue et sanglante est décidée dans les plaines de Hausbergen, et Gauthier, rongé par les soucis, les regrets et les remords, va rejoindre dans la tombe son frère Hermann, le landvogt, et tant d'autres braves morts pour lui au champ d'honneur; la ville transige avec son successeur pacifique, et règle définitivement les droits mutuels de l'évêché et de la république. Ce récit est sans contredit une des parties les plus importantes de la chronique. Nous avons déjà fait remarquer que le texte de Closener est la traduction fidèle du document que fit rédiger Ellenhard en 1290 ou 1291. Une seule fois, dès le commencement, le traducteur interrompt le récit de ce dernier, en intercalant un court alinéa relatif aux flagellants qui passèrent par Strasbourg en 1261. Closener fait suivre le récit de la guerre de Gauthier, de l'histoire des successeurs de ce prélat, jusqu'à Jean de Lichtenberg. Le dernier événement qu'il relate est l'acquisition du landgraviat d'Alsace, faite en 1358 par Jean, pour l'évêché.

Viennent ensuite plusieurs sections relatives à des sujets divers.

D'abord ce sont les incendies qui affligèrent à diverses époques la ville de Strasbourg. Closener rapporte plusieurs des sinistres qu'eut à essuyer la cathédrale de Notre-Dame, racontant avec le plus de détail, d'après Ellenhard, l'incendie qui menaça cette basilique d'une destruction complète en 1298, le matin du jour de départ de l'empereur Albert, au moment où l'immortel Erwin, dignement soutenu par l'évêque Conrad de Lichtenberg, poussait avec ardeur l'érection de son portail admirable. L'incendie qui consuma Rosheim en 1132 trouve également sa place dans cette section. L'auteur la termine par l'incendie qu'essuya la cathédrale en 1140, qu'il place à tort à l'année 1142 (p. 76 à 77).

Puis c'est le tour des guerres, des expéditions, des batailles, des siéges, des victoires et des autres prouesses de nos ancêtres. Là vous les voyez, ces braves bourgeois, toujours prêts à saisir les armes pour la défense de leurs priviléges et la gloire de la patrie, sortir de la ville, tantôt passant le Rhin avec la rapidité de l'éclair, tantôt s'enfonçant dans

30 Le texte latin de Kœnigshoven indique cette date. Dans sa chronique allemande, Kœnigshoven, ainsi que Closener, met le dimanche de la Chanteleure. C'est le même jour, 2 février.

quelque vallée des Vosges, et faisant écrouler sous les coups formidables de leurs béliers les créneaux et les donjons des castels des barons féodaux qui infestaient les routes et détroussaient les voyageurs, ou les emportant à l'assaut, la lance et l'épée au poing (p. 77 à 81).

Ensuite l'auteur retrace les persécutions atroces qu'essuyèrent à diverses époques les descendants du peuple de Moïse (p. 82 à 92). Une section spéciale est consacrée à l'histoire de la grande persécution que ce peuple malheureux eut à subir en 1349, dans cette année mémorable, qui vit à la fois à Strasbourg la peste, l'extirpation des Juifs, une révolution et les processions des flagellants. Arrivée du fond de l'Asie à travers la mer, la peste noire décime les populations de l'Europe. Soudain un cri s'élève de toutes parts : les Juifs, dit-on, ont empoisonné les fontaines, et sont cause de cette immense mortalité qui enlève des milliers de victimes dans des tourments affreux. Ce cri d'accusation répété par mille voix devient un arrêt de mort contre les enfants d'Israël ; les tourments de la torture arrachent à plusieurs de ces infortunés l'aveu d'un crime qu'ils n'avaient point commis ; le signal du carnage est donné, et bientôt, le long du Rhin, depuis Bâle jusqu'à Cologne, la fureur populaire s'assouvit dans le sang de milliers de victimes ; les efforts des magistrats éclairés de Strasbourg avaient échoué, à la diète de Benfeld, devant la haine aveugle de l'évêque et des députés des autres villes ; les documents constatant les obligations contractées envers les Israélites sont dévorés par les mêmes flammes qui consument les corps des créanciers ; toutes les dettes envers eux sont déclarées annulées ; les richesses des victimes deviennent la proie de leurs bourreaux : ce fut là, comme dit le chroniqueur, le poison qui tua les enfants d'Israël.

A peine les bûchers sont-ils éteints, que toutes les cloches de Strasbourg sont mises en branle : les frères de la croix entrent dans la ville précédés de leurs bannières et de leurs cierges, et font retentir les airs de leurs chants lugubres ; leur procession traverse les flots épais de la population strasbourgeoise, et va se prosterner à genoux d'église à église ; puis, les cloches retentissent une autre fois : les flagellants sortent de la ville, se dirigent vers la plaine des bouchers, et là, au milieu d'une foule compacte, frappée d'admiration à la vue de ces hommes qui s'infligent des mortifications sanglantes pour la rédemption du genre humain, les frères se livrent à la cérémonie de la flagellation, pendant que le chant de plusieurs d'entre eux appelle les pécheurs au repentir et à la pénitence ; et le peuple, déjà saisi de stupeur par les horreurs de la peste, assiste à cette scène tragique au milieu du plus profond silence, uniquement interrompu par des sanglots et des gémissements ; les larmes redoublent à la lecture du message divin que l'ange du Seigneur avait apporté du ciel pour sauver le genre humain menacé de destruction par Dieu. Mais bientôt l'enthousiasme excité par les flagellants se refroidit ; poursuivies à la fois par le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, leurs confréries se

retirent à la fin au milieu de l'indifférence générale. L'histoire des flagellants se liait naturellement à celle des persécutions des juifs : les mêmes terreurs qui avaient précipité les premiers dans les flammes avaient aussi donné naissance à la secte des flagellants. Une longue section est consacrée au grand pèlerinage qui mit la chrétienté entière en émoi dans l'année 1349 de sinistre mémoire, tandis que deux courts alinéas rappellent le passage des flagellants en 1261, déjà mentionné plus haut, et leur réapparition en 1296 (p. 83 à 97).

Ce chapitre, avec celui relatif à la guerre de la ville avec l'évêque Gauthier de Geroldseck, forme sans contredit la partie la plus curieuse de la chronique de Closener. Non-seulement ce chroniqueur nous a-t-il conservé la série complète des leys que chantaient les frères de la croix de 1349, pendant qu'ils se rendaient processionnellement au théâtre des tourments volontaires qu'ils s'infligeaient de leurs propres mains et pendant la durée de la flagellation ; mais lui seul nous a conservé dans son intégrité le texte allemand de la prédication dont ils donnaient lecture après cette cérémonie, et qui provoquait surtout les larmes et les gémissements de la foule attendrie. Ces documents sont d'un haut intérêt pour l'étude d'une des phases les plus importantes et les plus caractéristiques de l'histoire du moyen âge, autant que pour celle de l'histoire littéraire du quatorzième siècle.

Un autre tableau, non moins sombre que celui des flagellants, restait à tracer, celui des populations, en proie aux horreurs de la peste, ébahies par la colère de Dieu, qui s'était manifestée par des tremblements de terre, des inondations, des tempêtes, des éclipses de soleil et d'autres phénomènes extraordinaires par lesquels s'annonçait la fin prochaine du monde. Une section spéciale nous dépeint sous de noires couleurs les ravages de la peste noire, qui traversa l'Europe d'un bout à l'autre pendant les années 1348 et 1349, et qui en fit un vaste champ de mort et de détresse. Elle se termine par un alinéa concernant la mortalité qui régna en 1358 (p. 97 et 98).

Il ne suffisait pas d'avoir rappelé les hauts faits des Strasbourgeois, allant par monts et vaux démolissant les tours des castels gothiques, ou résistant en rase campagne au choc souvent terrible des armées des princes et barons féodaux, des évêques et des villes, et parfois du saint-empire germanique lui-même ; il fallait aussi dérouler à nos yeux le drame si instructif des dissensions intestines agitant la ville ; il fallait encore nous montrer la révolution se promenant par les rues de Strasbourg, et la brave bourgeoisie, affranchie du joug que l'autorité épiscopale avait voulu faire peser sur patriciens et plébéiens, gagnant pied à pied le terrain sur les nobles et les patriciens, qui seuls avaient profité de la victoire de 1262, et qui depuis des siècles détenaient exclusivement le pouvoir gouvernemental. Une section entière est consacrée à l'histoire des efforts tentés par les bourgeois et les artisans pour forcer les patriciens à partager avec eux la direction des affaires publiques (p. 98 à 105). Un premier essai de la bourgeoisie échoue : une troupe

d'artisans, dont la boisson avait échauffé les têtes, et qui avaient juré de ne plus endurer davantage l'insolence de la noblesse et les dégoûts dont elle les abreuvait chaque jour, alla se précipiter sur les épées des nobles, prévenus à temps de l'orage qui menaçait de fondre sur leurs têtes; cette fois l'émeute populaire expira encore impuissante aux pieds des dictateurs de Strasbourg, et le joug patricien pesa encore une fois de toute son ancienne lourdeur sur les classes plébéiennes; mais l'heure de la délivrance ne tarda pas à sonner. En 1332, pendant une fête, une rixe éclate entre les partisans des deux familles rivales des Zorn et des Mülnheim; les glaives sont brandis, le sang coule, toute la ville est en alarme; la prudence et l'énergie de la bourgeoisie réussit à faire tourner en sa faveur les divisions de la noblesse; l'oppression a atteint son terme; les plébéiens s'érigent en juges de ceux qui jusqu'alors leur avaient commandé en maîtres; ils s'arrogent le droit d'entrée au sénat, et la noblesse se voit réduite à accepter la paix que lui présentent les bourgeois naguère si méprisés (p. 98 à 102). Mais les révolutions ne se terminent pas en un jour, le roulement de leur tonnerre se prolonge au loin: aussi bien des commotions durent encore ébranler la république de Strasbourg, avant qu'elle pût voir sa charte gouvernementale définitivement arrêtée. La révolution que provoqua en 1349 l'exaspération produite par la peste et par les tentatives des chefs du gouvernement pour protéger les Juifs contre la fureur populaire, est l'objet d'un long chapitre rempli de détails curieux (p. 102 à 105).

Après ces scènes pleines d'agitation et de tumulte, le chroniqueur vous montre soudain une autre face de la vie du moyen âge. Des églises, des monastères, des chapelles et d'autres maisons religieuses s'élèvent de toutes parts; les mêmes populations, qui naguère plongeaient les mains dans le sang des Juifs, et s'armaient pour renverser l'ancien régime du gouvernement, sont saisies tout à coup d'un sentiment profond d'humilité; dociles à la voix des prélats, elles accourent et posent pierre sur pierre pour assurer le salut des âmes, en contribuant à élever de quelques assises la maison de Dieu, le monument d'expiation entrepris par les pères. La fondation et l'histoire des chapitres, couvents, églises et autres édifices religieux remplit une section, qui ne laisse pas que d'offrir quelques détails intéressants, mais qui cependant, sous le rapport de la richesse et de l'étendue des données, reste loin derrière le chapitre correspondant de la chronique de Kœnigshoven (p. 105 à 106).

Puis nous abordons une nouvelle section renfermant des faits divers, entremêlés sans ordre; là vous trouvez pêle-mêle les ravages causés par les inondations, les tremblements de terre, les tempêtes, les disettes, et puis la fondation du couvent de la Chartreuse, près de Strasbourg, la construction du bâtiment de la recette de l'OEuvre-Notre-Dame, le rétablissement des orgues de la cathédrale, l'érection de l'ancienne horloge, remplacée plus tard par celle que le moyen âge rangeait au nombre de ses merveilles, et d'autres phénomènes ou événements encore (p. 106 à 110).

Puis tout à coup le bruit des armes et des combats retentit de nouveau à vos oreilles; vous trouvez dans une autre section l'histoire de la guerre entre l'évêque Bertholde de Buchecke et les puissants dynastes de Lichtenberg, suscitée par Jean de Lichtenberg, afin de s'assurer par les armes la prévôté du grand chapitre que lui disputait un rival parent et favorisé du chef du diocèse (p. 110 à 112).

Enfin, revenant une dernière fois sur ses pas, Closener retourne à l'histoire générale de l'empire par laquelle il avait commencé son livre. D'abord il nous montre le roi Philippe mettant le siége devant Strasbourg; puis il expose la lutte de ce prince avec son rival, Otton de Bavière, et sa fin tragique; vient ensuite l'histoire des successeurs de Philippe, les luttes de l'empereur Frédéric II avec les pontifes de Rome et ses compétiteurs au trône impérial, l'histoire de Guillaume de Hollande; puis enfin, après avoir retracé l'extinction de l'illustre famille de Hohenstauffen, les destinées de Mainfroi et la mort de l'infortuné Conradin, dernier rejeton de cette race de héros, vaincus l'un et l'autre par Charles d'Anjou, le cruel frère du saint roi Louis IX, Closener s'arrête à Rodolphe de Habsbourg, pour l'histoire duquel il renvoie au long chapitre placé dans la première section relative à l'histoire générale (p. 112 à 120).

Ici, peut-être, la chronique était terminée, lorsque le neuvième jour après celui de Saint-Pierre dans l'équinoxe, de grand matin, pendant qu'on chantait la messe à la cathédrale, des secousses répétées d'un tremblement de terre effrayèrent les habitants de Strasbourg. Closener ne put résister à l'envi de relater cet événement après l'histoire des empereurs, et mit à la suite la mention importante, déjà citée, qu'il acheva son livre le même jour 13 juin de l'année 1362.

Tel est le cadre sommaire de la chronique de Closener.

Il suffit de ces courtes indications pour faire voir qu'il ne faut point chercher dans cet ouvrage l'application d'un système méthodique. C'est une compilation telle qu'on les rédigeait communément au moyen âge. Dans ces siècles, où la science de l'histoire était encore dans son enfance, on ne se piquait guère d'un grand ordre dans la disposition des récits historiques. Classer les faits d'après l'ordre des matières; les relater dans leur enchaînement chronologique; présenter ainsi, par l'énumération successive des événements, le tableau complet des différentes époques; en indiquer la cause, et faire ressortir les hautes instructions que l'histoire offre à toutes les générations, c'étaient là autant de choses inconnues aux hommes laborieux, qui s'occupaient de travaux historiques au fond des cloîtres ou à l'ombre des cathédrales du moyen âge. L'étude des modèles immortels de l'antiquité classique n'avait pas encore pénétré les ténèbres et épuré le goût de ceux qui tentaient les premiers essais pour reconstituer la science de l'histoire au milieu de la barbarie. Qu'on ne s'étonne donc point de l'absence de toute tendance scientifique dans notre chronique. Closener, à l'exemple des auteurs

contemporains, se contente souvent de rassembler tous les faits dont il pouvait se saisir; entassant par fois pêle-mêle des événements qui n'ont aucune liaison ou corrélation entre eux; tantôt plus bref, tantôt plus étendu; s'arrêtant ici avec longueur sur des choses d'un minime intérêt, et passant ailleurs avec rapidité sur les événements les plus importants; n'observant, le plus souvent, d'autre suite dans la disposition des faits que celle dans laquelle il les avait lui-même découverts dans les compilations de ses devanciers qui ne se distinguaient guère de la sienne propre, ni par un ordre plus méthodique, ni par un goût plus cultivé.

Toutefois il y aurait injustice, si l'on voulait, à raison de ces défauts, ne prononcer qu'un verdict de condamnation sur les compilateurs des compositions historiques du moyen âge. N'oublions jamais que c'est à ces hommes infatigables, pâlissant sur leurs pesants volumes, que nous sommes redevables d'avoir conservé des données précieuses sur une époque si importante dans l'histoire du développement de l'esprit humain, dont nous ne posséderions aucunes notions sans eux. L'histoire du passé chrétien ne saurait être puisée que dans ces récits contemporains, quelque informes qu'ils soient, et dans les chartes et documents de l'époque. D'ailleurs ces récits, malgré tous leurs vices, n'en suffisent pas moins, le plus souvent, pour nous représenter le tableau complet des vicissitudes et des phases diverses par lesquelles passa l'humanité dans les siècles de la féodalité; et là où ils laissent quelque chose à désirer, l'œil exercé trouve presque toujours l'enchaînement véritable des faits entremêlés et entrecoupés dans tous les sens. A nous il appartient d'en tirer les conséquences morales, intellectuelles et sociales, et les hautes leçons d'expérience qui en résultent pour l'humanité entière, et que les historiens d'alors, satisfaits d'avoir réuni le plus de faits possibles, négligeaient d'en tirer eux-mêmes ou étaient loin souvent de deviner.

La chronique de Closener, en particulier, quoiqu'on y regrette l'absence presque totale de toute méthode scientifique, n'est pas une compilation entièrement dépourvue d'art, de goût et de talent. La langue de notre compatriote est en général concise, claire, en harmonie avec le sujet exposé; l'expression se distingue même par une certaine énergie et un caractère tout particulier, tout individuel; le style, parfois, ne manque pas de noblesse, de grâce et d'élégance; la narration toujours simple, ne trahit aucune recherche; on peut même dire que dans plusieurs chapitres le récit a une certaine chaleur ou verve, et nous offre de l'attrait indépendamment du haut intérêt qui s'attache aux événements retracés par l'auteur. Qu'il nous suffise d'indiquer la section relative à la guerre entre l'évêque Gauthier et la ville, déjà si fréquemment citée dans le cours de ces pages, celles relatives au grand pèlerinage des flagellants en 1349, aux révolutions politiques de 1332 et 1349, à plusieurs expéditions militaires, faites par nos ancêtres, à la guerre entre l'évêque Bertholde et les seigneurs de Lichtenberg, sans parler d'une foule de petites

notions éparses dans tout le livre, qui ne laissent pas que de présenter un vif intérêt, et que l'on chercherait vainement ailleurs. Il est inutile d'insister davantage sur l'importance incontestable de l'ouvrage de Closener pour l'étude de l'histoire de la langue allemande.

Il est une dernière circonstance qui assigne à la chronique de Closener une place toute spéciale et un mérite tout particulier. Nous ne saurions ici passer sous silence cette circonstance que nous avons déjà touchée : il n'y a que justice à la relever. C'est que la compilation du prébendaire de l'autel de Sainte-Catherine est sinon la première, du moins une des premières compositions historiques écrites en langue vulgaire, non-seulement en Alsace, mais dans l'Allemagne en général. Closener conservera à jamais le mérite d'avoir rendu accessible aux classes non savantes de la population de Strasbourg, la connaissance et l'étude de l'histoire alsacienne. Personne avant lui n'avait raconté avec tant de détails les événements les plus importants de nos fastes strasbourgeoises. Aussi peut-on dire, jusqu'à un certain point, que Closener a été le fondateur, le père de l'histoire d'Alsace et de Strasbourg ; et c'est là, à notre avis, un mérite qui en vaut bien d'autres. N'oublions jamais que la chronique de Closener a servi de base aux compilations postérieures ; qu'elle fut la source à laquelle puisèrent depuis, plus ou moins directement ou indirectement, à commencer par Kœnigshoven, tous les chroniqueurs qui essayèrent d'imiter l'exemple de Closener et d'écrire les annales de notre antique cité.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à indiquer en quelques mots les destinées du volume de Closener.

Nous avons déjà dit qu'il était déposé autrefois à la fabrique de l'Œuvre-Notre-Dame. Il en disparut à une époque que nous ne saurions préciser. Toutefois cette époque était antérieure à la révolution ; car, du temps de Schœpflin, la chronique ne se trouvait déjà plus à l'Œuvre, et tous les efforts de ce savant, pour en découvrir l'existence et le lieu de dépôt, restèrent infructueux[30].

Depuis, la chronique de Closener a été acquise par M. Van Praet pour la biblothèque du roi, où elle se trouve en ce moment, sans que l'on connaisse le lieu où elle était déposée avant cet achat. Elle porte le nº 15,444 du catalogue de Paris.

30 Il paraît cependant que du temps d'Urstisius la chronique de Closener se trouvait encore à Strasbourg ; cela semble également résulter des citations de quelques auteurs anciens mentionnés par M. Strobel, à la page 12.

Urstisius parle de Closener et de Kœnigshoven à la fin de l'introduction dont il fait précéder la chronique d'Albert de Strasbourg. Il cite en outre Closener avec Kœnigshoven parmi les auteurs dont il a consulté les ouvrages pour la composition de sa chronique de Bâle, publiée en 1580, et nomme expressément Closener dans deux autres endroits de cette chronique, dans laquelle on reconnait fréquemment des récits empruntés à cet historien. (Voyez *Wurstisen, Basler Chronick*, au registre des auteurs consultés, et liv. III, ch. 1, p. 138 et 139 ; ch. 2, p. 144.)

Il paraît qu'Urstisius avait entre ses mains, ou l'original même de la chronique de Closener, ou du moins une copie.

KŒNIGSHOVEN.

La chronique de Closener était donc terminée en 1362. Elle fut comme le premier jalon posé dans une route nouvelle, dans laquelle les successeurs ne se firent pas attendre. L'impulsion une fois donnée, un mouvement ascendant en fut la conséquence naturelle et nécessaire.

Le premier qui entra dans la voie que venait de frayer le prébendaire de l'autel de Sainte-Catherine, et qui essaya de continuer l'œuvre si heureusement commencée par Closener, en édifiant sur les bases jetées par ce dernier, fut Jacques Twinger de Kœnigshoven, le chroniqueur le plus célèbre de l'Alsace.

Entourée dans l'origine d'une popularité immense, comme l'attestent encore les nombreuses copies qui en ont été tirées, et les fréquentes citations qu'on en trouve dans des ouvrages anciens; ensuite presque oubliée pendant des siècles aux archives de la fabrique de l'OEuvre-Notre-Dame, où elle était allé rejoindre le volume de Closener, la chronique de Kœnigshoven a retrouvé sa popularité primitive, depuis que Schilter en a publié, en 1698, la version abrégée, conservée de son temps à la même fabrique[1]. Désormais le nom de Kœnigshoven restera un des plus chers à l'Alsace.

Déjà en 1789, peu de temps après le jour néfaste, où une foule barbare avait jeté par les fenêtres de la chancellerie les trésors amassés dans nos archives, le chroniqueur favori de Strasbourg et ses ouvrages, heureusement échappés à la destruction, furent l'objet d'une savante dissertation d'Oberlin[2]. Essayons à notre tour le même travail, en faisant usage de la composition remarquable d'Oberlin, et en ajoutant aux données rassemblées par le docte professeur les renseignements nouveaux que nous avons été assez heureux de découvrir[3].

[1] « *Die alteste teutsche so wol allgemeine als insonderheit Elsassische und Straszburgische Chronicke von Jacob von* « *Kœnigshoven, priestern zu Straszburg, von Anfang der welt bisz ins Jahr nach Christi Geburth MCCCLXXXVI* « *beschrieben. Anjetzo zum ersten mal heraus und mit historischen Anmerkungen in Truck gegeben von D. Johann* « *Schiltern, Strasb. MDCXCVIII.* »

[2] « *Q. D. B. V. Jacobum Twingerum Regiovillanum vulgo Jacobum de Kœnigshoven, Præside Jeremia Jacobo* « *Oberlino Log. et Metaphys. Prof. P. O. Cap. Thom. Can. solemni eruditorum examini subjicit auctor Simon* « *Fridericus Hollænder, Argentinensis, Die XVII. septembris A. R. S. MDCCLXXXIX. Arg.* »

L'auteur de cette dissertation académique n'est point celui indiqué au titre, mais bien, suivant l'usage reçu à l'ancienne université de Strasbourg, le Président de la soutenance, le professeur Oberlin.

[3] Ayant eu récemment des recherches à faire aux archives de Saint-Thomas, à une époque où nous ne nous rappelions plus en détail de la monographie d'Oberlin sur Kœnigshoven, nous y découvrîmes toutes les données que le savant professeur avait déjà réunies dans son excellent travail; nous les y retrouvâmes plus tard, non sans un certain sentiment de regret. Toutefois parmi les documents dont nous crûmes un instant pouvoir nous attribuer la

En dehors de Strasbourg, vers l'ouest, à quelques centaines de pas de la porte anciennement appelée *porte Blanche*, s'élève une hauteur d'où l'on jouit d'une vue admirable, tant sur la ville accroupie à vos pieds avec ses tours et ses clochers, que sur la vallée du Rhin si pittoresquement encadrée par la ligne bleuâtre de la Forêt-Noire et des Vosges. Sur cette butte se trouvait jadis un des palais des rois francs d'Austrasie, dont la tradition a perpétué le souvenir jusqu'à nos jours [4]. Dans la langue populaire on désignait communément ce château ou castel sous le nom de *Kœnigshof*, cour ou château des rois. Le site étant des plus agréables, et des terres fertiles couvrant tout le plateau, des habitations ne tardèrent pas à surgir à l'ombre du palais des descendants de Dagobert. Bientôt ce fut tout un village dont les maisons touchèrent jusqu'aux portes de la ville, et qui, à raison de la proximité du château royal, prit le nom de *Kœnigshoven* [5].

Plusieurs familles nobles ou patriciennes de Strasbourg portèrent le nom de Kœnigshoven. Sans doute elles avaient habité dans l'origine le village, ou y possédaient de grands biens. Elles joignaient à leurs noms patrominiaux le titre nobiliaire qu'elles empruntèrent au village de Kœnigshoven, qui tenait lui-même son nom du terme populaire sous lequel on désignait la demeure des rois francs. La famille des Twinger, à laquelle appartient notre chroniqueur, était du nombre. Les autres étaient celles des Schultheiss, des Kempf et des Kœfelin. La famille Twinger fournit souvent des membres au sénat de la ville, et, surtout depuis le commencement du quatorzième siècle, nous en voyons plus fréquemment encore figurer le nom parmi ceux des familles auxquelles les évêques de Strasbourg déléguaient l'exercice du privilége de la direction de la monnaie. Elle s'était fixée dans la

découverte, il en est plusieurs qui ont échappé aux recherches d'Oberlin, entre-autres la donation faite par Kœnigshoven au chapitre de Saint-Thomas, portant institution de son anniversaire, et que nous publions plus bas pour la première fois.

En commençant ce travail nous ne pouvions pas nous cacher tout ce qu'il y a de défavorable pour nous de venir après un prédécesseur tel qu'Oberlin; mais ce ne pouvait être là un motif de reculer devant la tâche qui nous était imposée. On voudra bien nous tenir compte de cette circonstance et ne pas juger avec trop de rigueur les redites auxquelles nous étions réduits par la force naturelle des choses. Nous serons satisfaits si l'on ne méconnait point les efforts que nous avons tentés pour donner de l'intérêt à un sujet presque épuisé dans un travail antérieur justement renommé, et pour le présenter sous un jour nouveau.

[4] V. *Schœpflin*, *Alsatia illustrata*, t. II, p. 301. *Silbermann*, *Local-Geschichte der Stadt Strasburg*, p. 140.

[5] En 1282, Gœsselin Kurnagel, chevalier attaché au chapitre de Saint-Thomas, fonda sur ladite colline, dans une terre appartenant à la collégiale une chapelle dédiée à Saint-Gall et la pourvut d'une bonne prébende. Presqu'un siècle plus tard, en 1360, Nicolas Spender, prévôt de Saint-Thomas, remplaça cette chapelle par une petite église. Il était sur le point d'y établir un couvent de femmes, lorsque la mort vint l'empêcher de réaliser ce projet. (V. *Kœnigshoven*, dans sa grande chronique allemande, fol. 203[a]). Au seizième siècle ce second oratoire de Saint-Gall fut démoli à son tour, et tout le plateau transformé en cimetière, destination qu'il a conservée jusqu'à nos jours.

Le village de Kœnigshoven fut détruit en 1392, dans la guerre que Strasbourg eut à soutenir contre l'évêque Frédéric de Blanckenheim et ses nombreux alliés. (V. *ibid*, fol. 172[a]).

ville longtemps avant la naissance du chroniqueur. S'il faut en croire Wencker, l'hôtel de la famille Twinger, dit *Zu dem von Kœnigshoven*, était situé dans la Grand'rue, entre ceux des familles *Stubenweg* et *zu der Megede*. Une autre maison, appelée du nom de Twinger : *Zu dem Twinger* ou *der Twingerin Hus*, était située au delà de la rivière, en face du pont de Saint-Thomas [6].

Fréquemment aussi, et dès le treizième siècle, on trouve dans les listes du sénat et dans les chartes le nom de Kœnigshoven sans indication du nom générique. Il paraît cependant que cette dénomination était prise également par les différentes familles qui portaient en commun le nom nobiliaire de Kœnigshoven, sans qu'aucune d'elles pût se l'attribuer exclusivement ou de préférence aux autres. Peut-être aussi les quatre familles qui se nommaient de Kœnigshoven n'étaient-elles, comme Wencker est également porté à le croire, que des branches d'une seule et même race, qui se distinguaient entre elles par le nom patrominial qu'elles ajoutaient au titre nobiliaire de Kœnigshoven [7].

[6] Cf. *Schilter*, dans son introduction à la chronique de Kœnigshoven, § XI, *Luck*, *Wappenbuch*, vol. C et K, aux mots *Kœnigshoffen* et *Kempf*, et *Oberlin* dans sa Dissertation, p. 2, texte, et note 5.

Dans son ouvrage manuscrit : *De Comitibus provincialibus seu Landgraviis Alsatiæ*, conservé à la bibliothèque de Strasbourg, où Wencker a réuni des détails curieux sur Kœnigshoven et sa famille, détails dont Oberlin a déjà tiré profit, le savant archiviste dit au sujet de la famille Twinger (ad p. 3^b) : « *Familia vero avita et equestris de* « *Kœnigshoven, ex qua Jacobus Regiovillanus progenitus, dudum antea in urbe domicilium suum habuit, nominatim* « *in domo nuncupata* ZU DEM VON KOENIGSHOVEN NEBEN DEM HOFF ZUM STUBENWEG AN DER OBERN STRASSEN « GELEGEN (*ein andermal* ZU DER MEGEDE GENANNT BEI DER, ETC.), *quod nomen gentilitium a curia sive prædio* « *familiæ propria, et in banno villæ regiæ vel palatii huius nominis quodam sita, certiorem ducit originem quam ab* « *ipso palatio et ejus possessione. Indicat quoque Luckius, verbis apud Schilterum citato loco* (*in Præfatione*) *allegatis :* « ANNO 1246 LEBTE EUPHEMIA VON KOENIGSHOFEN, HUGONIS VON MITTELHUSS HAUSSFRAW, DIE EINEN HOF ZU « KOENIGSHOFEN ZU EINEM SEELEN-GERAEHT VERMACHT. *Twinger agnomen est familiæ quo hæc linea ab aliis ejusdem* « *gentis distinguebatur. Hinc curia dicta* ZUM TWINGER *in platea vulgo* HORNECKEN GÆSSEL *sita.* » (Cf. note 10.)

« *Ex ista nobili familia suspicor etiam fuisse Burckhardus Zwinger seu Twinger, primus* (*ut vulgaris est opinio*) « *consul qui* ANTWERGMEISTER ODER AMMEISTER *dicebatur civitatis Argentinensis, electus primitus anno* 1332 « *e nobilium ordine sive Constoffelariis et dein rursus anno* 1333. *Conf. Kœnigshofen in Chronico, cap. V, f.* 95 *et sq.* »

[7] Voyez les listes du sénat de Strasbourg, publiées par Schilter à l'endroit cité § X. Un nommé Jean de Kœnigshoven, que l'on y voit figurer parmi les membres du sénat de 1231 et années suivantes, est sans nul doute le même qui avait signé, en 1220, comme témoin la sentence prononcée par l'évêque Bertholde sur les dîmes de Sainte-Aurélie (Voy. ce titre au livre salique du chapitre de Saint-Thomas portant la suscription *Registrande* A, fol. 7^a. Schœpflin l'a publié dans son *Alsatia diplomatica*, t. I, p. 343, n° 421), et le même aussi qui figure parmi les témoins qui souscrivirent en 1247 la charte par laquelle l'évêque et le grand-chapitre de la cathédrale s'engagèrent à ne jamais conférer l'advocatie de Strasbourg à aucun prince de sang impérial ou royal, ni à un autre *personnage illustre;* charte que le pape Innocent IV confirma l'année suivante par une bulle, dont l'original existe encore aux archives de la ville. (*V. D. G. — B.* 89, n° 48.)

Luck, dans son ouvrage généalogique, semble admettre une famille noble alsacienne spéciale portant le nom de Kœnigshoven, et lui consacre une division distincte (*Wappenbuch*, vol. C et K, mot *Kœnigshoffen*). Mais déjà les deux écus différents qu'il a placés en tête de la liste des membres de cette famille dont il a trouvé la mention, et plus encore ses notes mêmes, prouvent clairement qu'il a confondu dans cette division les noms de personnes appartenant à des familles différentes, ou du moins à des branches distinctes, qui n'avaient rien de commun entre elles que le nom de

Pour nous ils est plus que probable que Burcard Twinger, le chef de la révolution de 1332, qui fut alors élu ammeistre ou *Ammanmeister*, et qui exerça ces fonctions jusqu'en 1346, fut un des ancêtres du chroniqueur, ou du moins, que ce dernier appartenait à une branche de la même famille[8].

Kœnigshoven, dont elles faisaient suivre leur nom patrominial ou qu'elles prenaient souvent sans le faire précéder de ce dernier. Le premier écu, attribué par Luck à la famille Kœnigshoven, est au champ d'azur à deux fasces d'argent, chargées de cinq tourteaux de gueule posés 3 et 2 dans les deux fasces. Suivant le second, reproduit par Hertzog dans sa chronique d'Alsace (*Edelsasser Cronick*, liv. VI, p. 181), les Kœnigshoven auraient porté d'argent au chef de sable chargé de trois cônes d'or assis sur leurs bases ; l'écu, surmonté d'un casque panaché d'argent et de sable, supporte un buste ou hommelet habillé de noir, avec ou sans collet blanc, dont la tête est coiffée d'un chapeau pointu à l'oriental, à revers blancs retroussés, tantôt tout noir, tantôt reproduisant les trois cônes d'or de l'écu. Hertzog, à l'exemple de Luck, assigne ces armes à une famille spéciale, appelée de Kœnigshoven, et les attribue expressément au chroniqueur Kœnigshoven. Mais, *ni* Luck, ni Hertzog n'indiquent d'autorité pour une assertion que nous croyons au moins hasardée, et dont nous démontrerons tout à l'heure le peu de fondement relativement à notre chroniqueur. Du reste, ainsi que nous l'avons déjà dit, on voit par la liste même des personnes de la famille de Kœnigshoven, donnée par Luck, que cet auteur y a réuni et confondu les noms de membres des familles Twinger, Kempf, Schultheiss et Kœfelin. Le premier écu représenté par Luck se retrouve plus bas, où il est attribué par l'auteur lui-même à Jean Kœfelin, qui vécut en 1292. Le sceau auquel il l'a emprunté portait, suivant lui, l'inscription : « *S.* (*sigillum*) *Joannis* « *de Künigshoffen.* » Ajoutez à cela, que les familles Kœfelin et Schultheiss ne sont pas l'objet d'une division spéciale chez Luck. Suivant lui, les Kempf, nommés de *Angeredt* (*von Angeredt*), et qui prenaient fréquemment aussi le nom de Kœnigshoven, portaient d'argent chargé d'une croix de gueule renversée ancrée aux quatre branches. Le second écu, attribué par Luck aux Kœnigshoven, le même que Hertzog a reproduit, paraît être celui des Schultheiss qui s'appelaient également de Kœnigshoven, et dont Luck ne reproduit nulle part les armes. Au volume Z, il est vrai, il représente les armes d'un Jean Zwinger (Twinger) de 1394, mais ce ne sont point celles de la famille Twinger de Strasbourg, dont nous nous occuperons tout à l'heure. L'écu attribué par Luck à Jean Twinger est au champ d'azur à la fasce d'argent.

Il est à remarquer qu'après la mort de notre chroniqueur, le nom de Kœnigshoven ne se retrouve plus guère ; ce qui semble indiquer que les différentes familles, ou les branches de la famille qui le portaient, prirent de préférence leur nom patrominial distinctif, sans doute pour éviter des confusions que la simple dénomination de Kœnigshoven eût rendues trop fréquentes depuis que les familles étaient devenues plus nombreuses.

[8] L'épitaphe de Burcard Twinger se voyait jadis en dehors de la cathédrale, près du portail qui donne entrée dans le bas côté méridional dans la cour dite des maçons (*Steinhütte*), où elle avait été transportée en 1536. Dans l'origine elle s'était trouvée près de la chaire, où Twinger avait été enterré en 1348. Cette pierre sépulcrale avait beaucoup souffert, et depuis longtemps elle a entièrement disparu. Elle était entourée de l'inscription suivante : « ANNO DOMINI « M.CCC.XLVIII.XVII K.................. ARDUS DICTUS TWIN... M...STER SCABINORUM CIVITATIS ARGENTINENSIS. » Les armes du défunt étaient sculptées dans l'intérieur de l'inscription. Cette épitaphe, dont on peut voir le dessin dans les *Monumenta argentinensia* (manuscrit de Mieg de Bofzheim, p. 274[b]), a été publiée par Hertzog dans sa chronique (liv. VIII, p. 46), et par Pastorius dans son ouvrage sur les ammeistres de Strasbourg (*Kurze Abhandlung von den Ammeistern der Stadt Strasburg*, Strasb. 1761, p. 6.)

L'écusson de l'épitaphe de Burcard Twinger fait foi que le défunt portait d'or à la fasce d'azur accompagnée de trois oiseaux ou merlettes de gueule, posés 2 au-dessus de la fasce et 1 en pointe. Les mêmes armes se voyaient anciennement à Saint-Nicolas sur l'épitaphe de la veuve de Jean Twinger, dont nous avons déjà cité le nom dans la notice sur Closener, et sur lequel nous allons revenir tout à l'heure, avec celles de la défunte même (Voy. *Mieg*, p. 501[b]). Cela prouve donc évidemment que le stettmeistre Jean Twinger était de la famille de l'ammeistre Burcard, et que les armes, telles que nous venons de les décrire, étaient celles de la famille des Twinger.

Déjà le nom de Jean Twinger, qui fut stettmeistre en 1357, 1363 et 1369, s'est présenté sous notre plume. Le digne citoyen qui le portait est bien certainement le même qui engagea Closener en 1362 à traduire en allemand la relation de la guerre de l'évêque Gauthier de Geroldseck, que le grand Ellenhard avait fait rédiger en latin au siècle précédent, et

Si donc l'écusson que Hertzog attribue, d'après Luck, à la famille de Kœnigshoven, et qu'il dit expressément avoir été celui de notre chroniqueur, a appartenu en réalité à ce dernier, celui-ci, comme le fait remarquer Oberlin (p. 3), n'aurait pas été de la même famille que le héros de la révolution de 1332. Malheureusemet l'épitaphe du chroniqueur Jacques Twinger de Kœnigshoven à Saint-Thomas ne porte point d'écu; de sorte qu'il est impossible de vérifier si les armes du chroniqueur étaient les mêmes que celles des pierres sépulcrales de Burcard Twinger et de la veuve de Jean Twinger, ou bien celles que lui assigne Hertzog. Mais quand on se rappelle que ni Luck ni Hertzog n'avancent aucune preuve de leur assertion, et que dans le texte déjà cité de la chronique latine, Kœnigshoven nomme Jean Twinger son patron, et semble évidemment indiquer par là que l'ancien stettmeistre était son parent, il est plus que vraisemblable que ces hommes ont tous les trois appartenu à la même famille. Nulle part, cependant, Kœnigshoven dit que Burcard Twinger ait été son aïeul ou parent. Mais l'absence de cette mention ne saurait être invoquée comme une preuve contre notre opinion, pas plus que la circonstance, qu'on ne trouve jamais les noms de l'ammeistre Burcard accompagnés de celui de Kœnigshoven. On sait que le chroniqueur et d'autres membres de la famille Twinger écrivaient indifféremment Twinger ou Kœnigshoven, et Wencker assure avoir vu le nom du stettmeistre Jean Twinger suivi de celui de Kœnigshoven. En citant, à l'endroit déjà allégué, le passage de la chronique latine de Kœnigshoven, relatif à ce magistrat, il ajoute en effet après les premiers mots *Johannes dictus Twinger : « qui alibi* HANS TWINGER *vel* « TWINGER VON KOENIGSHOVEN, STETTMEISTER, *vocatur.* »

Nous n'ignorons pas que des auteurs prétendent que Burcard Twinger était issu d'une famille plébéienne; et qu'on ajoute même qu'il avait fait partie de la tribu des boulangers. Mais d'une part, ces auteurs ne sauraient invoquer aucun témoignage ancien et exprès en faveur de leur assertion, et d'une autre part, les raisons dont on se prévaut pour établir cette assertion sont loin d'être probantes.

En effet, Kœnigshoven dit bien (fol. 219ª) que Burcard Twinger fut ammeistre des artisans : « *Der was ammeister* « *von den antwerken ;* » mais ces termes n'indiquent aucunement qu'il ait été choisi parmi les artisans, et que par conséquent il était roturier lui-même; ils disent seulement que Burcard Twinger était *Ammeister,* c'est-à-dire chef ou supérieur, des tribus. D'ailleurs Closener (p. 99) et Kœnigshoven (fol. 217ᵇ) expliquent eux-mêmes le sens de la phrase citée. Tous deux nous apprennent, contrairement à l'assertion des auteurs qui prétendent que la dignité d'ammeistre ne fut créée qu'après la révolution de 1332, que ces fonctions ont existé bien avant cette révolution; mais, ajoutent-ils, l'un et l'autre, en termes exprès, elles ne donnaient antérieurement au titulaire d'autre pouvoir que celui de convoquer les échevins : « *Wol hette man einen Amanmeister gehebet, aber es stund kein gewalt an ime, wande daz er die schœffel samete,* « *so man üte mit in wolde* » (Cl. et K., *l. c.*). Du reste, Closener et Kœnigshoven, en indiquant les noms des stettmeistres et de l'ammeistre de 1332, ont soin de faire précéder le nom de Burcard Twinger de la particule *her* (sire, *dominus*), qui ne se donnait qu'aux nobles et aux patriciens annoblis; tandis que les deux chroniqueurs, en parlant, quelques pages plus loin, de l'ammeistre Betscholt, élu après la révolution de 1349, disent simplement Betscholt le boucher : « *Betscholt der metziger,* » sans lui donner le titre de sire qu'ils venaient de donner à ses deux prédécesseurs (Cl., p. 104; K., fol. 219ª). Betscholt, comme l'assurent avec raison des auteurs (Voy. par exemple Hertzog, liv. VIII, p. 52), fut le premier ammeistre plébéien depuis 1332. Kœnigshoven l'indique clairement; car, en parlant de l'élévation du boucher Betscholt à la dignité d'ammeistre, il dit que ces fonctions revinrent alors aux artisans : « *Ūn kam do das ammeistertum* « *wider an die antwerg* » (fol. 219ª); ce qui fait voir clairement que les deux ammeistres antérieurs étaient sortis des rangs des nobles et patriciens. Une dernière remarque fera cesser toutes les difficultés : c'est que dès avant la révolution, dans l'année 1332 même, Burcard Twinger était membre du sénat, lequel ne se composait alors que de nobles. (Voyez liste du sénat de 1332, dans la chronique manuscrite de Wencker, vol. I, 2ᵉ part., p. 35ª.)

le même aussi qui, suivant Luck, était fils de Philippe de Kœnigshoven et remplissait en 1359 les fonctions de procureur ou directeur du couvent de Saint-Nicolas [9]. C'est évidemment lui encore que Kœnigshoven, au registre de sa chronique latine, appelle *son maître généreux (dominus meus generosus)*, et dont il indique l'année de la mort. Cette mention de Kœnigshoven, unique dans sa chronique, et les termes mêmes dans lesquels elle est conçue, indiquent évidemment qu'un certain rapport d'intimité avait existé entre ces deux hommes qui portaient le même nom. Et pour nous il est hors de doute que ce rapport n'était pas uniquement basé sur des sentiments de reconnaissance et de respect de la part du chroniqueur, mais sur une liaison plus étroite encore. Les expressions de la chronique latine autorisent à croire que le stettmeistre Twinger était, sinon l'aïeul direct, du moins un proche parent de l'historien. Le mot *dominus* signifie, sans nul doute, patron ou chef de la famille Twinger, dont le chroniqueur Jacques faisait partie. La mention de la mort de la veuve de Jean, que Kœnigshoven a soin d'ajouter, et les relations qui s'établirent, après le décès de l'ancien stettmeistre, entre ses filles et leur oncle Burcard Twinger d'une part, et le chapitre de Saint-Thomas d'autre part, rendent la supposition plus vraisemblable encore. En se rappelant que Jacques Twinger était membre du chapitre au moment où se formèrent ces relations, on trouvera au moins vraisemblable que ces rapports durent leur origine à cette circonstance [10]. Toutes ces

Personne, du reste, ne saurait révoquer en doute la noblesse de la famille Twinger. On sait non-seulement qu'elle faisait partie des *Constoffler*, c'est-à-dire des nobles, mais aussi des *Hausgenossen* ou directeurs de la monnaie, que les évêques ne choisissaient que parmi les membres des familles nobles et patriciennes. La réception du chroniqueur Twinger au chapitre de Saint-Thomas, qui se distinguait par la noblesse de ses chanoines, serait une autre preuve encore s'il en était besoin.

Pour nous, il est donc plus que probable, comme Wencker l'a déjà timidement avancé, que l'ammeistre Burcard Twinger, le héros de la révolution de 1332, et le stettmeistre Jean Twinger, étaient l'un et l'autre des ancêtres du chroniqueur, ou du moins de la même famille que lui. Tous les trois homonymes professaient un égal respect pour les principes proclamés par la révolution plébéienne de 1332, et prouvaient un égal attachement aux conséquences de cette révolution.

Il paraît d'ailleurs qu'il existait aussi à Strasbourg une branche plébéienne de la famille Twinger. Un titre de 1290, conservé jadis aux archives de Saint-Thomas, faisait mention d'un Jean Twingerlin, pêcheur à Strasbourg. Le titre portait le nº 1173. (Voyez *Briefbuch*, vol. II, audit nº 1173.)

[9] Voyez la notice sur Closener, texte et notes 6 et 7.

Le passage allégué de Luck se trouve au vol. C. et K., au mot *Kœnigshoffen;* il est ainsi conçu : « 1359. *Joannes* « *filius Philippi de Kœnigeshoffen, civis argentinensis, procurator monasterii Sancti Nicolai.* »

[10] Le passage de la chronique latine dont il est question au texte, est celui dont nous avons déjà fait mention dans la notice sur Closener; il se trouve au registre à la lettre J (fol. 48ᵇ). Il est conçu en ces termes : « *Johannes dictus Twinger* « *civis argentinensis et dominus meus generosus obiit MCCCLXXVI vigilia Sancti Laurencii. Deinde anno domini* « *MCCCXCV. V kalendas maii obiit domina Nesa Twingerin uxor prefati Johannis Twinger.* »

Nous avons déjà dit que la pierre sépulcrale de cette dernière se voyait jadis à l'église de Saint-Nicolas. Mieg nous en a conservé le texte et le dessin (p. 501ᵇ); seulement il indique à tort l'année 1381, comme ayant été celle du décès de la

conjectures réunies semblent ne plus permettre accès au doute. Nous serons donc dans le vrai, en disant que Jean Twinger, cet homme respectable qui stimula la verve patriotique de Closener, et dont le nom restera inséparable désormais de celui d'Ellenhard dans l'histoire de l'origine de nos annales alsaciennes, tenait de près à notre chroniqueur, non moins par les liens de la parenté que par la conformité des sentiments patriotiques. Les termes déjà allégués du chroniqueur permettent de croire que le stettmeistre Twinger exerça de bonne heure une influence puissante sur l'esprit et les tendances de son jeune parent, le clerc Jacques Twinger, et qu'il contribua à lui inspirer cet amour brûlant de la patrie qui, depuis l'ammeistre Burcard, sans doute l'aïeul de Jean, était resté héréditaire dans la famille des

veuve Twinger. On sait qu'Agnèse était fille de Jean Gürteler. Aussi les armes des Gürteler étaient-elles sculptées sur l'épitaphe avec l'écu des Twinger (Voy. *Wencker* à l'endroit cité).

On ne saurait insister assez sur l'importance de la mention de la mort des conjoints Twinger dans la chronique latine de Kœnigshoven. Cette mention, la seule de ce genre qui s'y trouve, et les termes dans lesquels elle est conçue, suffiraient déjà pour faire voir que des liaisons étroites avaient uni le chroniqueur aux défunts. D'autres circonstances encore concourent à démontrer que les liens entre Jean Twinger et l'historien étaient les liens du sang ; ce sont, ainsi que nous le faisons ressortir dans le texte, les relations qui s'établirent entre le chapitre de Saint-Thomas et les filles du stettmeistre Jean Twinger.

Dans un titre des Archives de Saint-Thomas, daté du 4 septembre 1381 (*II nonas septembris*), nous voyons d'abord les demoiselles Nesa (Agnèse) Claire et Anne, filles du même Jean Twinger, stipuler, pour le cas de leur prédécès, un droit de retour en faveur de leur parente, Adelaïde née Twinger, veuve de Sigefroy Clobeloch, d'une rente de trois livres quatre onces, assise sur une maison située dans la rue des Juifs, et dont Adelaïde leur avait fait donation.

Puis, le 8 mars 1397, Guillaume Twinger, bourgeois à Strasbourg, frère de feu la veuve Adelaïde Clobeloch, passe vente à Jacques Twinger, chanoine, et Hugues Groshans, summissaire du chapitre de Saint-Thomas, agissant au nom de ce dernier, de tous les droits qui lui compètent sur ladite maison grevée de la rente de trois livres quatre onces, que servait alors Hélène, veuve du chevalier Jean dit *Langhans* Lœselin ; et les sœurs Claire et Anne Twinger, de leur côté, cèdent au chapitre le droit d'usufruit dont elles jouissaient sur la même rente. (Voyez Livre salique *Registrande* A., fol. 388a, et *Registrande* C., fol. 40a.)

Ensuite, dans un titre, daté du 12 janvier 1431 (*II idus januarii*), Catherine de Kœnigshoven s'engage à servir ladite rente ; et enfin, dans un dernier document du 5 juillet 1452 (*III nonas julii*), nous voyons un bourgeois de Strasbourg, nommé Jean Widman, acheter de Catherine de Kœnigshoven la même maison appelée *zu dem Batzendorf*, grevée de la rente sus-alléguée.

En 1396, le 14 mars (*II idus marcii*) nous retrouvons les trois sœurs, Claire, Dyna et Enneline, filles de Jean Twinger, faisant donation au chapitre de Saint-Thomas d'une rente de deux livres assise sur la maison dite *der Twingerin hus*, située au delà du pont de Saint-Thomas, au quai, à condition de célébrer leur anniversaire (Voy. mêmes archives, *Registrande* A., fol. 155a ; *Registrande* C., fol. 80a ; et *Registrande* AA., fol. 20). Toutes les quatre sœurs, Agnèse, Claire, Dyna et Enneline avaient institué leur anniversaire à l'église de Saint-Thomas (Voy. *Registrande* C., fol. 80a). Dans les livres des anniversaires de cette église, on lisait dans la section relative au mois de janvier, sous la date des 5 ides, c'est-à-dire du 9 janvier : « *O. Nesa et Clara Twingerin. Visitatio J. O.* ; » et dans celle de mars, sous la date des 16 kalendes, c'est-à-dire du 14 février : « *O. Dyna et Ennelina Twingerin. J. D.* » (Voy. Mieg, p. 45a et 48b).

Ajoutons enfin, que dans un titre de 1395, conservé aux Archives de la ville de Strasbourg (V. D. G. Lad. 40, liasse n° 6), il est question de feu Jean Twinger, comme ayant été jadis locataire d'un jardin situé devant le couvent de Sainte-Élisabeth, immeuble acquis en vertu de ce titre par un tonnelier appelé *Vetter Hans*.

Twinger. Qui sait même si ce n'est pas à ses conseils et à ses encouragements que nous devons les précieux travaux de Kœnigshoven?

Notre chroniqueur du reste ne fut pas le premier membre de sa famille reçu au chapitre de Saint-Thomas. Dans le registre des biens qu'il dressa en 1398, nous trouvons un Jean Twinger prébendaire de l'autel de la chapelle de Saint-Érard [11]. Les termes de la mention du registre semblent indiquer que Jean Twinger faisait encore partie du chapitre de Saint-Thomas du temps de Jacques. Peut-être contribua-t-il à en ménager l'entrée à ce dernier, déjà connu par ses travaux historiques.

Au registre de la chronique latine, Kœnigshoven a soin de nous indiquer lui-même les époques principales de sa vie [12].

Jacques Twinger de Kœnigshoven, car tel est son nom entier et véritable [13], naquit à

[11] Archives de Saint-Thomas, registre des biens (*Registrande* C., fol. 14ª). On y lit: « *Idem Hensz dat IIII sex.* « *de bonis prebende in capella sancti Erhardi quam habet Johannes Twinger.* »

Dans la liste des chanoines de Saint-Thomas, qu'on trouve dans l'ouvrage déjà souvent cité de Mieg, p. 152ª, il figure un Jean Twinger. Il se pourrait cependant que le prénom Jean ne fût qu'une erreur de plume, et que Mieg eût voulu écrire Jacques: car le nom du chroniqueur, certainement plus connu que celui de Jean, ne se retrouve nulle part sur cette liste.

[12] Ces détails se trouvent audit registre, à la lettre J (fol. 48ª). Transcrivons dès maintenant en entier ce passage remarquable. Il est ainsi conçu: « *Jacobus Twinger compilator huius libri natus fuit anno domini MCCCXLVI.* « *Ordinatur in presbyterum anno domini MCCCLXXXII. Fit canonicus sancti Thome anno MCCCXCV. Obiit* « *anno........*

[13] Cela résulte des chroniques, d'un grand nombre de documents des Archives de Saint-Thomas et d'autres titres encore, où le nom de Kœnigshoven est à plusieurs reprises écrit en toutes lettres.

Dans la chronique latine, à la page 1, notre chroniqueur se nomme lui-même: « *Ego Jacobus de Künigeshoven,* « *clericus argentinensis;* » plus loin, au registre de la même chronique, au passage que nous avons transcrit à la note précédente, il se nomme: *Jacobus Twinger;* et enfin, à la dernière page, il ajoute la mention suivante: « *Iste liber est* « *Jacobi Twinger canonici sancti Thome argentinensis.* » En combinant ces trois passages on trouve le nom entier du chroniqueur.

Dans la grande chronique allemande, ce dernier revient en toutes lettres, dès l'entrée de l'introduction: « *Her umb* « *wil ich Jocop Twinger von Künigeshoven ein priester zu Strosburg...* » Puis encore, au registre de la même chronique à la lettre J, fol. 277ª, on lit: « *Jocop Twinger ein priester zu Strosburg mahte dis buch MCCCLXXXII;* » et enfin, dans la note écrite sur la dernière page de cette chronique, constatant la donation qu'en a faite l'auteur à la fabrique de l'OEuvre-Notre-Dame, il se nomme encore: « *Jacobus Twinger presbiter canonicus ecclesie sancti Thome argentinensis.* »

Dans l'édition publiée par Schilter, on lit seulement, dans l'introduction comme au registre, le nom Jacques de Kœnigshoven: « *Jacob von Künigeshoven, ein priester;* » mais Schilter assure, que dans un manuscrit de la chronique de Kœnigshoven, différent de celui qu'il a rendu public, manuscrit qui appartenait de son temps au sénateur Zetzner, et qui dans l'origine avait été la propriété de la famille de Dunzenheim, nom sous lequel Schilter le désigne, l'auteur s'appelait: « *Ich Jacob Twinger von Kœnigshoven.* » (Voy. l'édit. de Schilter, préface, § X et p. 1 du texte en marge).

Dans le vocabulaire, à l'endroit où il s'en nomme l'auteur, Kœnigshoven s'appelle: *Jacobus Twinger, presbyter argentinensis.* »

Dans un titre publié par Wencker, et auquel nous reviendrons plus tard, notre chroniqueur est appelé: « *Jacobus dictus de Künigeshoven nuncupatus Twinger.*

Strasbourg[14] en l'année 1346[15]. Son père s'appelait Fritsche ou Frédéric de Kœnigshoven et sa mère Metza[16]. La circonstance que Kœnigshoven embrassa la carrière ecclésiastique semblerait faire croire qu'il était un cadet de famille, à moins que, comme cela est fort possible, une vocation particulière ne l'eût porté à entrer dans une carrière qui seule pouvait le mettre à même de cultiver avec succès les études historiques.

Il paraît que Kœnigshoven se sentit de bonne heure un goût prononcé pour ces sortes

Enfin, l'épitaphe du chroniqueur le nomme simplement *Jacobus dictus Twinger.*

Il est à remarquer, en outre, que dans tous les titres des livres saliques de Saint-Thomas, où Kœnigshoven figure en qualité de chanoine de cette collégiale, il ne porte que le nom patrominial de Twinger; mais que, dans un titre inséré dans l'un de ces livres, et dans lequel notre chroniqueur figure comme notaire public, il exprime son nom entier : « *Jacobus Twinger de Künigeshoven.* » Nous transcrirons plus bas la mention importante qui termine le titre en question.

L'identité de la personne à laquelle s'appliquent tous ces textes, et d'autres encore qui attribuent à notre chroniqueur tantôt le nom de Twinger, tantôt celui de Kœnigshoffen, tantôt tous les deux à la fois, est à l'abri de toute incertitude et de toute contradiction. Il suffira de ces courtes indications pour démontrer l'erreur palpable de Schilter qui révoquait en doute l'authenticité du nom de Twinger qui se trouvait au manuscrit appartenant à la famille Zetzner, ainsi que celle des quelques mots attestant que la chronique latine est la propriété de Jacques Twinger, chanoine à Saint-Thomas. Cette ligne, comme Schœpflin et Oberlin l'ont déjà assuré, est bien certainement de la main de Kœnigshoven. Il est vrai que la grande chronique allemande originale de 1382, dans laquelle l'auteur exprime son nom en toutes lettres, et dans laquelle il s'attribue trois fois le nom de Twinger, était entièrement inconnue à Schilter. Mais il a échappé à ce savant que ce nom se retrouve également dans la chronique latine qu'il avait à sa disposition, même en faisant abstraction de la mention de la dernière page de la chronique latine, dont il niait l'authenticité. En effet, à l'aide du passage cité de l'introduction, portant *Jacobus de Künigeshoven,* et de celui du registre portant *Jacobus Twinger,* il eût été facile à Schilter de composer le nom entier Jacques Twinger de Kœnigshoven. (Voyez ce que nous disons au sujet de l'épitaphe du chroniqueur à la note 38.)

Urstisius (2e partie, p. 96 et 110), Vossius (*de historicis latinis*, liv. III, ch. II) et d'autres auteurs écrivent à tort *Kongelshoven*, *Kœngelshofen et Kongelshofius.*

Guilliman (dans son ouvrage *de Episcopis Argent.*) fut le premier qui traduisit le nom de Kœnigshoven par *Regiovillanus.* Ce terme répété par Obrecht, Schœpflin, Oberlin et d'autres, a depuis été consacré par l'usage.

[14] Il le dit lui-même dans l'édition de Schilter, à l'entrée du ch. IV, p. 229 : « *Wan ich bin von Strosburg geborn.* » Il est digne de remarque, toutefois, que cette mention manque à l'endroit cité et dans la grande chronique allemande et dans la chronique latine. Dans le cours de ces deux chroniques, Kœnigshoven se dit seulement prêtre de Strasbourg ou à Strasbourg.

[15] Voyez note 12.

[16] Oberlin cite à la page 4, note 13, un extrait tiré des livres anniversaires de l'église de Sainte-Aurélie, qui en fait foi, et qu'il dit avoir été conservé par Luck dans son ouvrage généalogique. Le passage était ainsi conçu : « *III nonas « septembris Fritsch de Küngesshoven et Metza eius uxor et dominus Jacobus Tuwinger* (*sic* chez Oberlin) *canonicus « sancti Thome filius eorum legaverunt plebano XVIII den....* »

Nous avons vainement cherché dans Luck le passage que nous venons de transcrire d'après Oberlin; mais à sa place nous en avons trouvé un autre ainsi conçu : «..... *O.* (*obierunt*) *Fritsche de Künigeshoffen et Metza eius uxor pro quarum « animarum remedio Jacobus Twinger canonicus sancti Thomæ filius eorum dedit fabricæ sanctæ Aureliæ......* » (*Wappenbuch*, vol. *K*, mot *Kœnigshoffen*). C'est le même que Wencker a transcrit dans son ouvrage sur les *Landgraves*, *ad* p. 3b.

d'études, et que dès sa jeunesse l'histoire d'Alsace, et spécialement celle de sa ville natale, offrait un vif intérêt à sa curiosité. Simple clerc encore, nous le voyons déjà entreprendre un travail d'une grande étendue, qui exigeait nécessairement des études antérieures, des recherches laborieuses et une riche collection de matériaux. Le titre de clerc que se donne Kœnigshoven dans l'introduction de sa chronique latine fait voir en effet que cette compilation est sa plus ancienne. Peut-être fut-ce par elle qu'il débuta dans la carrière des lettres. La disposition du volume, le peu d'ordre et de méthode qui y règnent, accuseraient du reste à eux seuls un travail entrepris dans la jeunesse, un premier essai, que l'auteur a cependant continué dans la suite, ou plutôt dont il paraît s'être servi plus tard pour y consigner une foule de notices, dont plusieurs, rédigées en langue allemande, ont passé dans ses autres compilations.

A l'entrée de son ouvrage, Twinger indique le but qu'il s'est proposé en le composant. « Il existe bien, dit-il, un grand nombre de livres traitant de l'histoire des pontifes et « des rois romains ou d'autres événements; mais je n'en ai vu qu'un petit nombre, ou « presqu'aucuns, qui s'occupent des faits arrivés dans les temps plus récents. Outre « cela, le souvenir de ces événements s'efface avec le temps et se perd facilement, tant « à cause du peu de durée de la vie humaine, que de la fragilité des choses de ce monde, « s'il n'est point conservé et ranimé à l'aide du témoignage écrit. Pour ces causes, moi « Jacques de Kœnigshoven, clerc à Strasbourg, quoique disposant de peu de talents, j'ai « recueilli dans cet ouvrage, en les classant d'après un certain ordre chronologique, « quelques fleurs ou d'autres choses utiles et amusantes, extraites de diverses chroniques, « et principalement des *miroirs historiques* et des chroniques des frères Vincent et Martin, « réputées les plus vraies dans les temps modernes, et notamment quelques faits mémorables « ou célèbres qui se sont passés dans la ville ou le diocèse de Strasbourg[17].» Outre les deux chroniques auxquelles Kœnigshoven dit avoir puisé dans son introduction, il indique encore dans le cours de son ouvrage celles d'Eusebius, d'Orosius, de Gotfridus et de Josephus[18].

Plus tard, voyant que la langue latine ne rendrait sa chronique accessible qu'aux clercs,

17 Voici l'exorde de l'introduction de Kœnigshoven : « *Licet de historiis pontificum et regum romanorum seu aliarum « rerum gestarum multos revolveremus libros, paucos tamen vel quasi nullos de rebus moderno tempore gestis vidi « compilatos, quamvis humanum genus transacta postponens novis maxime dilectetur. Insuper quum ea, que geruntur « in tempore, propter vite brevitatem, humanitatis quoque fragilitatem similiter cum tempore memorie nomen perdent, « nisi redivivio litterarum testimonio annotentur. Hiis de causis ego Jacobus de Künigeshoven, clericus argentinensis, « licet minimus, quosdam flores seu aliqua alia in historiis utilia et delectabilia de diversis libris cronicorum, et « specialiter de speculis historialibus et cronicis fratrum Vincencii et Martini, que moderni reputant veriora, in presens « opusculum excerpendo collegi, et precipue aliqua, que in civitate vel dyocesi Argentinensi gesta sunt, vel in fama « celebriori feruntur, ad certum ordinem temporum redegi....*»

18 Voyez fol. 1^{a}, 1^{b}, et aux notes écrites sur l'avant-dernière feuille.

Kœnigshoven, vivement encouragé par les instances de ses concitoyens, recommença son travail en langue vulgaire, dans l'intérêt des laïcs sages, non moins désireux que les clercs de connaître l'histoire de leur patrie. Voici du reste l'exorde de son introduction, où il expose, en termes semblables à ceux dans lesquels il s'est exprimé dans la préface de la chronique latine, les motifs qui l'ont engagé à entreprendre ce travail et le but qu'il a eu en vue. « On trouve bien écrits en latin, y dit-il, un grand nombre de chroniques, « c'est-à-dire des livres du temps, qui racontent la vie des empereurs, des papes, des « rois et d'autres princes et seigneurs, et rapportent les événements mémorables qu'ils « ont accomplis ou qui se sont passés de leur temps; mais en langue allemande il a été « écrit très-peu de livres de ce genre, quoique les laïcs prudents aiment autant connaître « toutes ces choses que les clercs savants. D'un autre côté, les hommes trouvent plus de « charmes à lire des choses nouvelles que des anciennes, et cependant il existe le moins « d'écrits sur les batailles, les expéditions et d'autres événements mémorables qui ont eu « lieu plus récemment. Pour cette cause, moi Jacques Twinger de Kœnigshoven, prêtre à « Strasbourg, je veux écrire en allemand, d'après les chroniques composées par Eusebius, « Martinus, Sigebertus, Vincentius, et d'après d'autres livres encore, certains faits qui « me paraissent les plus remarquables et intéressants, et principalement certains faits « qui ont eu lieu à Strasbourg, en Alsace et dans les pays voisins[19]. »

Kœnigshoven, en composant sa chronique allemande, tira profit des nombreux matériaux qu'il avait déjà rassemblés dans sa compilation latine, en y réunissant une foule de données nouvelles. Plusieurs sections, qu'il avait d'abord inscrites dans sa chronique latine, se retrouvent, presque dans les mêmes termes, dans sa compilation allemande[20]. Il ne fit pas un moindre usage de la chronique de Closener, dont il copia

[19] *« Men vindet geschriben in latyne vil kroniken, das sint buecher von der zit, die do sagent von keysern, bebesten, « künigen uñ von andern fürsten uñ herren, wie ir leben si gewesen, uñ von ellichen nenhaftigen dingen, die von in, « oder bi iren ziten geschehen sint. Aber zu dütsche ist lützel sollicher buecher geschriben, wie doch das die klugen legen « also gerne lesent von semelichen dingen also gelerten pfaffen, ouch hant die menschen me lustes zu lesende von nüwen « dingen denne von alten, uñ ist doch von den striten reysen uñ andern nenhaftigen dingen die bi nüwen ziten sint « geschehen aller minest geschriben.*

« Har umb wil ich Jocop Twinger von Künigeshoven, ein priester zu Strosburg, us den cronicken die Eusebius, « Martinus, Sigebertus und Vincencius gemaht hant, uñ us andern buechern zu dütsche schriben etliche ding die mich « aller fürnemest dunkent uñ lüstlich, und sunderliche von ettelichen nenhaftigen dingen die zu Strosburg uñ zu Elsas « uñ in den landen do umb beschehen sint....»

Dans un endroit de sa chronique latine, où Kœnigshoven intercale en allemand l'histoire de l'invasion des Armagnacs en Alsace, il exprime en termes plus formels encore la même pensée, qu'il choisit cette langue pour complaire aux laïcs, et sur la prière expresse de ces derniers. A la feuille 221ª nous lisons : «.... *de quibus ad peticionem laycorum propter « novitatem temporis hoc affectancium legere, volo primo scribere in thetunico, demum in latino, ut tam clericis « quam laycis in hoc valeam complacere.»* Mais la relation latine manque.

[20] Entre autres, la grande expédition dans la Turquie (*Eine grosze Reyse in die heydenschaft*); la guerre entre la ville

presque littéralement des divisions entières[21]. Sans qu'il en fasse mention, il l'a, pour ainsi dire, reproduite tout entière dans sa propre chronique. D'un autre côté l'auteur ne mit pas moins à profit les expériences qu'il avait acquises pendant la composition de sa chronique latine, et chercha à éviter les défauts qu'il trouva sans doute à cette dernière. Aussi sa compilation allemande offre-t-elle non-seulement une plus grande richesse que son premier essai, surtout relativement à l'histoire d'Alsace et de Strasbourg en particulier, mais elle se distingue de plus par plus d'ordre et un plan plus méthodique.

La distance de plusieurs années sépare sans doute les deux compilations. Kœnigshoven nous apprend lui-même, au registre de sa chronique allemande, qu'il *fit ce livre en l'année* 1382; en d'autres termes, qu'il le commença dans ladite année. Nous verrons plus bas qu'il le continua de sa main jusqu'en 1415.

La même année 1382 Kœnigshoven avait été ordonné prêtre, ainsi qu'il nous le dit lui-même au registre de sa chronique latine. Sa promotion eut lieu avant qu'il mît la main à son ouvrage allemand; car partout il s'y donne le titre de prêtre.

Quatre années plus tard, en 1386, nous trouvons notre chroniqueur à Drusenheim, en qualité de recteur de l'église de ce lieu, consacrant encore ses loisirs à écrire l'histoire d'Alsace. Ce fut là qu'il compila la chronique allemande abrégée, qui porte la date de 1386, la même que Schilter a publiée en 1698[22]. Cette chronique, beaucoup moins étendue que celle de 1382, ne va pas au delà de l'année 1386, indiquée au registre comme étant celle de sa confection. Elle paraît du reste avoir été composée sur un plan plus restreint, afin de pouvoir être répandue plus facilement; et certes, si telle a été l'intention de l'auteur, le but a été complétement atteint en réalité. S'il faut en croire Wencker, Kœnigshoven aurait entrepris ce nouveau travail non-seulement sur les prières de ses concitoyens, mais encore sur une invitation expresse du sénat et des administrateurs de l'Œuvre-Notre-Dame; assertion que les paroles du chroniqueur, si

et l'évêque Frédéric de Blankenheim; la grande guerre entre les comtes de Würtemberg et les villes de la Souabe; les guerres entre les archiducs d'Autriche et les Suisses; celles entre les rois de France et d'Angleterre; l'histoire des deux invasions des Anglais en Alsace, etc.

21 Nous nous bornons à citer les sections principales; ce sont celles relatives à la guerre entre l'évêque Gauthier de Géroldseck et la ville de Strasbourg; à la révolution de 1332; à celle de 1349 et tout ce qui s'y rattache. Nous serions conduit trop loin si nous voulions indiquer les passages moins importants que Kœnigshoven a empruntés à Closener.

22 Dans son ouvrage *de Comitibus provinciliabis seu Landgraviis Alsatiæ, ad* p. 3[b], Wencker assure que dans plusieurs exemplaires de cette chronique allemande, on lisait cette mention : « *Jacobus rector ecclesie in Trusenheim,* » ou « *Jacob Kirchherre zu Trusenheim mahte dis buch MCCCLXXXVI.* »

Oberlin, de son côté (p. 4, note 16), assure que dans la chronique de Franck on lit à la feuille 286 : « *Sonderliche* « *That und Fæll so sich zu Strassburg und anderswo zugetragen haben aus der geschriebenen Chronick H. Jacobs* « *Kirchherren zu Drusenheim.* »

désireux de complaire à ses concitoyens laïcs, ne rendent que vraisemblable; une leçon ancienne de cette chronique l'attestait en termes formels[23].

Twinger ne tarda pas à retourner de Drusenheim dans sa ville natale. Il paraît y avoir été rappelé dès 1386, pour prendre place au grand-chœur de l'église métropolitaine. La chronique wormesine du moine anonyme de Kirschgarten lui donne le titre de vicaire de la cathédrale de Strasbourg[24], et Wimpheling, dans la dédicace de son ouvrage sur les évêques de Strasbourg, l'appelle à son tour prébendaire du grand-chœur de cette église[25]. Suivant Wencker il aurait même été attaché en cette qualité à l'autel de la Sainte-Vierge, dans la superbe chapelle qu'Erwin de Steinbach avait construite en 1316 près du jubé, deux années avant sa mort, et dont la collation appartenait à l'OEuvre-Notre-Dame. Luck attestait en outre, d'après Wencker, avoir lu dans des documents le nom de notre chroniqueur suivi du titre de garde des sceaux de l'évêque de Strasbourg[26]. Kœnigshoven remplissait de plus les fonctions de notaire apostolique et impérial. Un titre du 18 mars 1394, inscrit de sa main dans un des livres saliques du chapitre de Saint-Thomas, en fait preuve[27].

[23] Après avoir parlé de la chronique latine de Kœnigshoven, et rappelé les éloges que Schilter donnait à cette compilation, Wencker continue en ces termes: « *Ex hoc apparatu contexuit dein anno 1386 chronicon suum germanica « lingua, et quidem auctoritate publica, prout ipse ex parte indicat in manuscripto quodam chronici hujus germanici « vetusto, in quo verbis in proœmio positis,* DURCH DER LEYGEN WILLEN, *statim additur* MINRE HERREN ZU STROSBURG. « *Facta itaque compilatio ista quod certo scio ad preces nempe inclyti magistratus civitatis patriæ ac prefectorum seu « gubernatorum fabricæ ecclesiæ maioris Argentinensis quæ vulgo* FRAUEN-HAUSS *dicitur, ut et patronorum suorum « Twingerorum præsertim prænominati Johannis Twingeri.* »

On a vu, que la mention expresse dont parle Wencker, constatant que Kœnigshoven a composé sa chronique sur la demande du sénat, et que Wencker dit avoir lue dans une copie ancienne, ne se trouvait ni dans l'original de la chronique de 1386, ni dans celle de 1382; dans l'une et dans l'autre il est seulement exprimé que l'auteur les a entreprises pour rendre service à ses concitoyens laïcs. Quant à l'intervention du stettmeistre Jean Twinger, elle ne peut plus avoir eu lieu en 1382 ou 1386, parce que ce digne magistrat était alors mort depuis plusieurs années. Nous avons exposé plus haut la part qui lui revient probablement dans l'œuvre de son parent le chroniqueur.

[24] *Dominus Jacobus de Künigeshofen, vicarius ecclesiæ Argentinensis.* » Voyez *Chronicon Wormatiense auctore monacho Kirsgartensi anonymo,* dans LUDEWIG, *Reliquiæ manuscriptorum omnis ævi, diplomatum ac monumentorum ineditorum*, t. II, p. 9 et 149.

[25] « *Jacobus de Künigshoven, argentinensis chori prebendarius.* » *Catalogus Episcoporum argentinensium,* dédicace p. 1.

[26] Après avoir parlé de la chronique allemande de Kœnigshoven de 1386, Wencker continue : « *Author erat tunc « temporis adhuc præbendarius chori majoris Ecclesiæ Argentinensis, capellanus atque presbyter in capella beatæ « Virginis sub ambone dictæ ecclesiæ sita, et fabricæ pro ipsius structura tenenda et confovenda, a tempore suæ « erectionis semper unita. Nuncupatur etiam noster Jacobus de Künigeshofen* VICARIUS ECCLESIÆ ARGENTINENSIS *in « Chronico Wormatiensi monachi Kirsgartensis apud Ludewigium, t. II.* RELIQ. MSC. DIPLOM. *p. 9, quod alias « quoque notum. Hoc addimus quod a Luckio et in documentis aliis notarius apostolicus atque Episcopi sigillifer :* « BISCHOFFLICHER INSIEGELER, *dicatur.* »

[27] Ce titre établissant, qu'en cas de diminution des revenus des prébendes canonicales du chapitre de Saint-Thomas,

L'année suivante, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans sa chronique latine, Kœnigshoven fut nommé membre de ce chapitre, un des plus riches et des plus recherchés de l'Alsace; et certainement le chroniqueur le plus célèbre de Strasbourg était digne sous tous les rapports d'être reçu dans ce corps non moins renommé par la science et les talents que par la noble origine de ses chanoines. Il fut un des membres les plus distingués du chapitre décoré généralement et à bon droit du nom de *chapitre docte*[28].

Avec cette nouvelle dignité commence une nouvelle période dans la vie de Kœnigshoven; avec elle un nouveau cercle d'action s'ouvrit pour lui. Ses travaux, jusqu'ici consacrés en majeure partie à l'histoire alsacienne, se partagèrent désormais entre son étude favorite et les devoirs que lui imposaient ses fonctions de chanoine, ou plutôt les devoirs qu'il s'imposa lui-même dans l'intérêt du chapitre. Aussi la constance de son zèle et de son dévouement à l'antique collégiale lui valut-elle le beau nom que ses confrères firent plus tard inscrire sur sa tombe, celui de *fidèle chanoine de Saint-Thomas*[29].

En effet, le nouveau chanoine s'empressa aussitôt de donner à ce chapitre des preuves de son attachement, et des soins qu'il était prêt à prendre pour contribuer, autant que cela dépendait de lui, au maintien de l'ancienne prospérité de l'église. La preuve s'en trouve dans plusieurs volumes in-folio, en majeure partie écrits de la main de Kœnigshoven, et qui attesteraient, à défaut de ses chroniques, le zèle infatigable de notre compatriote. A peine entré au chapitre, la journée du chanoine Twinger se passa presque entière aux archives de la collégiale. Là nous le retrouvons entouré de volumes lourds et poudreux, de diplômes, de chartes et de contrats, de parchemins et de sceaux, enregistrant et transcrivant avec soin les titres de toutes espèces attestant les priviléges, les droits, les propriétés, les rentes et revenus du chapitre, afin de mettre plus d'ordre dans la gestion des affaires de l'église.

Dès l'année 1396 nous voyons notre chroniqueur occupé à renouveler les livres saliques ou cartulaires de la collégiale, et deux années plus tard à recomposer le registre général

par suite de pertes occasionnées par stérilité ou par des procès, les prébendes du doyen et de l'écolâtre sont également à réduire proportionnellement, est inscrit dans le livre salique (*Registrande*) B. La mention dont il est question au texte se trouve au bas de la page 119ᵃ. Elle est conçue en ces termes : « *Et ego Jacobus Twinger de Künigeshoven* « *Argentine commorans publicus apostolica et imperiali auctoritate notarius quia declaracioni recognicioni promissioni* « *renunciacioni de omnibus et singulis aliis dum sicut premittitur tempore et loco prescriptis fierent et agerentur presens* « *interfui cum testibus predictis eaque sic fieri vidi et audivi idcirco presens instrumentum exinde manu mea scriptum* « *in hanc formam redegi publicam signoque meo consueto signavi in testimonium premissorum rogatus et requisitus.* »

28 Schoepflin, *Alsatia illustrata*, t. II, p. 295; Grandidier, *Histoire de l'Église de Strasbourg*, t. I, p. 387.

Oberlin assure que dans un titre daté de 1397, conservé aux Archives du chapitre de Saint-Thomas, auquel il donne à tort le nº 837, on lit l'attestation suivante : «.... *prebendam canonicalem Dominus Jacobus dictus Twinger in ecclesia* « *Sancti Thome obtinere et dudum habuisse.* »

29 Nous transcrirons plus bas le texte de l'épitaphe de Kœnigshoven.

des biens, rentes et autres revenus [30]. Ces travaux, continués par Kœnigshoven jusqu'à sa mort, ne manquèrent certainement pas d'exercer une heureuse influence sur l'administration des affaires temporelles de Saint-Thomas. Depuis lors aussi *le fidèle chanoine* paraît fréquemment dans les contrats passés par le chapitre, soit comme témoin, soit comme chargé de pouvoir. La connaissance qu'il devait avoir acquise des affaires dans l'exercice de ses fonctions de notaire le rendait en effet plus apte que tout autre de ses collègues à représenter le chapitre et à en surveiller les intérêts. Nous ne finirions pas si nous voulions rapporter ici la série interminable des titres dans lesquels nous avons trouvé le nom du chanoine Jacques Twinger agissant dans l'une ou l'autre des deux qualités indiquées ci-dessus.

Jaloux de la prospérité de l'antique collégiale, Kœnigshoven s'efforça sans doute aussi de tout son pouvoir à en augmenter les revenus, en engageant ses connaissances à imiter l'exemple donné depuis des siècles par un si grand nombre de fidèles et à se montrer favorables au chapitre. Nous avons déjà eu occasion de parler des rapports qui s'établirent, vraisemblablement par son intermédiaire, entre ses parents, les héritiers du stettmeistre Jean Twinger, et la collégiale; rapports qui ne laissèrent pas que de tourner au profit de cette dernière [31].

Au milieu des occupations que lui imposèrent ses fonctions de chanoine, qui l'appelèrent tantôt aux archives du chapitre et tantôt dans sa stalle du chœur de l'église auprès de ses collègues, Kœnigshoven ne négligea point ses travaux historiques. La richesse de ses récits

30 A la dernière page du registre des biens, renouvelé par Kœnigshoven en 1398, intitulé: « *Specificacio bonorum* « *et censuum ecclesie Sancti Thome Argentinensis,* » portant aujourd'hui la suscription *Registrande* C, on lit: « *Hii* « *sunt redditus quos capitulum reemit et luebat a granario nostro vulgariter die das cappittel het abe gelœset uñ* « *gelidiget von dem spicher tempore mei Jacobi Twinger canonici qui talia signavi et hunc librum ac alios diversos* « *libros de bonis ac censibus et copiis instrumentorum huius ecclesie scripsi scilicet ab anno domini MCCCXCVI* « *usque in hodiernum diem.* »

Le registre lui-même a été composé en 1398, comme l'atteste la mention suivante placée à la première page après l'intitulé : « *Incipit registrum seu demonstracio omnium decimarum reddituum et censuum spectancium ad capitulum* « *dicte ecclesie Sancti Thome et ad chorum ac ad denarios Sancti Nicolai et alias qualitercunque tam annone quam* « *denariorum in civitate Argentinensi et extra.... Et scripta et renovata sunt hec per Jacobum Twinger canonicum* « *anno domini MCCCXCVIII°.* »

Oberlin assure (p. 5, note 23) que de son temps on lisait en tête du livre salique A la mention suivante : « *Incipit* « *registrum et tabula omnium literarum et instrumentorum ecclesie nostre Sancti Thome Argentinensis in libris nostris* « *conscriptorum.... et scriptum ac renovatum est hoc registrum seu tabula per Jacobum Twinger canonicum anno* « *domini MCCC° nonagesimo septimo.* »

Les premières pages du registre qui commencent le livre salique A n'existent plus. Toutes les feuilles relatives à la lettre A, et une partie de celles concernant la lettre B, ont disparu. Elles ont sans doute été arrachées ou brûlées lors de l'incendie qui éclata, il y a quelques années, d'une manière si inexplicable, à la recette du chapitre.

31 Voyez note 10.

sur les événements contemporains, l'étendue des relations concernant les faits qui eurent lieu pendant qu'il était chanoine à Saint-Thomas, prouvent que cet homme infatigable, malgré ses nombreuses occupations au chapitre et ailleurs, sut toujours se ménager assez de temps pour continuer ses chroniques latine et allemande.

Outre ces travaux il entreprit un autre ouvrage, qui forme comme un appendice à ses chroniques : c'est son vocabulaire ou glossaire latin-allemand. Suivant la mention placée dans l'original écrit de la main de Kœnigshoven, cet ouvrage, qu'une copie de la fin du quinzième siècle assure avoir été composé dès 1390 et qu'une autre atteste être de 1408, remonterait à l'année 1399. L'auteur nous apprend dans l'introduction qu'il entreprit cet ouvrage dans l'intérêt de tous ceux qui ne connaissent point la signification véritable des mots et se trompent facilement pour ce motif; il ajoute que pour la rédaction de ce vocabulaire il se servit d'un travail qu'il avait fait dans sa jeunesse, sans doute pour sa propre instruction, et qu'il s'aida en outre de plusieurs glossaires renommés de son temps, et principalement du vocabulaire de Closener, qu'il appelle une compilation subtile. Il y dit en outre qu'il destine son ouvrage surtout aux jeunes gens, mais aussi à d'autres personnes; qu'il le soumet à la révision des savants, lesquels, dit-il, sont priés d'en relever les erreurs, retrancher les superfluités et suppléer les omissions; liberté d'action illimitée, qu'accordent peu d'auteurs et que lui dictait sans doute sa modestie[32].

32 Voici l'introduction du manuscrit qui paraît être l'original de la main de Kœnigshoven : « *Quoniam ignorantes « virtutes vocabulorum de facili paralizantur id est decipiuntur, ut scribit philosophus primus elencorum, idcirco « ego Jacobus Twinger presbyter Argentinensis, licet insufficiens ob communem parvulorum vel eciam aliorum « utilitatem de diversis libris grammaticalibus scilicet catholicon Huwicione et speculo grammatico, et specialiter de « quodam libro vel vocabulario per dominum Fridericum Closener vicarium ecclesie Argentinensis subtiliter compilato, « extorsi et collegi hunc librum vocabularium de significacione nominum nuncupatum, in quo simplices et vulgares « significaciones diversorum nominum pueriliter posui secundum laycalem seu maternam linguam obmittendo eorumdem « nominum derivaciones nec non declinaciones causa brevitatis. In eis plures versus notabiles de veteri et novo grecismis, « nec non de synonimis et equivocis ac aliunde collectis. Et subiicio hunc librum correccioni sapiencium rogans « eos ut suppleant defectus et radant excessus et emendant errores. Ut autem istud quod a lectore in hoc libro queritur « facilius inveniatur posui vocabularium in ordinem alphabeti. Et est ordo alphabeti non solum in primis literis nec « non in secundis sed eciam in ceteris sequentibus usque in finem eorum.* »...... « *Compilatus est autem presens liber « seu eius materia sub anno incarnacionis Domini M° CCC° nonagesimo nono per prefatum dominum.* »

A la fin on lit ces mots : « *Explicit volumen exposicionis vocabulorum domini Jacobi Twinger canonici ecclesie « Sancti Thome Argentinensis. Deo gracias.* »

L'ouvrage, non moins proprement écrit que tout ce qui est de la main de Kœnigshoven, comprend 188 feuilles de papier, écrites sur une seule colonne, c'est-à-dire que la traduction allemande est placée en regard des mots latins. Il se trouve dans un grand volume *in folio*, commençant par un ouvrage sur la voie du salut véritable, et se terminant par une collection d'homélies.

L'introduction que nous venons de transcrire diffère en plusieurs points de celle d'une copie que Jean Birtzeman ou Birtzscheman, natif de Schlestadt, chanoine de Saint-Arbogaste, avait écrite en 1472, pendant qu'il était encore moine au couvent d'Yttenweiler, d'après une copie d'un nommé Pierre Scheider. Cette leçon qui fait partie de la bibliothèque

En même temps que Kœnigshoven accomplissait ces travaux, les livres saliques de Saint-Thomas se remplissaient de plus en plus. Vraiment, à la simple vue de ces volumes, écrits en grande partie de sa main, qui tous, à l'exception d'un seul, sont d'une dimension prodigieuse, et qui sont encore conservés au chapitre de Saint-Thomas, on a de la peine à comprendre comment cet homme, occupé de travaux historiques, qui exigeaient souvent de longues et pénibles recherches, chargé d'un grand nombre d'emplois, qui tous lui imposaient des devoirs et réclamaient plus ou moins son temps; comment, dis-je, Kœnigshoven a pu exécuter tous ces travaux et suffire aux devoirs de tant de charges diverses.

En effet, outre les fonctions que nous avons déjà indiquées, nous avons encore trouvé la mention de deux autres dont Kœnigshoven était également revêtu.

Il résulte d'un titre conservé aux archives de Saint-Thomas, et portant la date de 1396, que le chanoine Jacques Twinger remplissait alors, conjointement avec Raimbault Hüffelin le vieux, varlet à Strasbourg, les fonctions d'administrateur ou de gouverneur de l'hospice dit *hospice de Phyne (Phynen-Spittel)*, du nom de la fondatrice, la demoiselle Phyne; hôpital dont André Klemme, dit Winsticher, était alors receveur[33]. Depuis sa création cet établissement se trouvait placé sous le patronage du chapitre de Saint-Thomas.

de Schœpflin, propriété de la ville de Strasbourg, indique l'année 1390, comme ayant été celle de la confection du vocabulaire par Kœnigshoven.

Une autre leçon, faite en 1422, par un nommé Eberhard, curé à Danckelsheim ou Dankratzheim, fait partie de la riche collection de manuscrits de l'ancienne commanderie de Saint-Jean, qui appartient également à la ville, et d'où provient aussi l'original; suivant elle, l'original de Kœnigshoven n'aurait été rédigé qu'en 1408. L'introduction de cette leçon varie encore des deux autres; elle ne renferme notamment pas la mention importante du glossaire de Closener. Elle ajoute entre autres, aux sources citées dans les deux autres, l'ouvrage de Briton. De même que la version de Birtzeman, elle porte après les mots *secundum laycalem seu maternam linguam: terre et patrie nostre seu Argentine* (Birtzeman écrit: *scilicet diocesis Argentinensis*). Enfin, après les mots *causa brevitatis*, que le manuscrit du moine schléstadien réunit à tort à la phrase suivante, on lit dans la copie du curé Eberhard: « *Insuper ad meliorem intellectum* « *et memoriam firmiorem vocabulorum in hoc libro positorum applicavi eis plures versus notabiles*, etc., » phrase qui manque dans le texte original et dans celui de la copie de Birtzeman.

Oberlin atteste (p. 29, note 1), que dans un autre exemplaire du vocabulaire on lisait: « *Dominus Jacobus Twinger* « *canonicus ecclesie sancti Thome civitatis Argentinensis*, » et que le nom de l'auteur se retrouvait à la dernière page avec l'année 1419.

[33] Ce titre, dont l'original porte le n° 1361, et qui se trouve transcrit au livre cartulaire *Registrande* A, fol. 191ᵇ, est daté du 11 février (*III idus februarii*) 1396. En voici les premières lignes, dans lesquelles il est question de notre chroniqueur, comme remplissant les fonctions de directeur de l'hospice de Phyne: « *Coram nobis iudice curie* « *Argentinensis constitutus Andreas dictus Klemme alias Winsticher, presbyter Argentinensis, procurator hospitalis* « *quondam domicelle Phyne Argentinensis, pro se et successoribus suis in huius modi suo procuratoris officio universis*, « *nomine eiusdem hospitalis, de consensu et voluntate expressis Reimboldi dicti Hüffelin, senioris, armigeri, et Jacobi* « *dicti Twinger, presbyteri canonici ecclesie sancti Thome Argentinensis, gubernatorum dicti hospitalis, similiter* « *coram nobis constitutorum, confessus fuit*, etc. »

Un autre titre, publié par Wencker, fait voir qu'en 1411 Kœnigshoven, sans doute encore en qualité de membre du même chapitre, remplissait les fonctions de gouverneur ou recteur de la chapelle de Saint-Gall, située près de Kœnigshoffen, sur la butte où s'était élevé jadis le palais des rois francs, dont il a été question au commencement de cette notice, et qui était propriété du chapitre avec toutes ses dépendances. C'est un contrat emphytéotique passé en 1410 devant la cour épiscopale de Strasbourg, par Jean Henri, prêtre et chapelain de Saint-Gall, à Albert Armbruster, bourgeois à Strasbourg. Il y est dit expressément que le contrat a lieu du consentement et avec l'autorisation de Jacques de Kœnigshoven, dit Twinger, prêtre et chanoine à l'église de Saint-Thomas, gouverneur de ladite chapelle[34].

Quelques années auparavant nous voyons figurer Kœnigshoven parmi les légataires de Frédéric Bohardi, prévôt de Saint-Thomas († 1413). Par son testament, daté du 19 septembre 1406, ce prélat légua au chanoine Jacques Twinger son meilleur chapeau, son meilleur surtout, son écuelle de bois ornée d'argent et cinquante florins[35].

Quatre années plus tard le *fidèle chanoine* fonda son anniversaire à l'église de Saint-Thomas, et transcrivit aussitôt de sa main, dans le livre salique du chapitre consacré à la collection de cette espèce de documents, le titre portant institution de son anniversaire. Le 15 avril de l'année 1410 Jacques Twinger comparaît devant la cour épiscopale de Strasbourg, et déclare, en élevant un brin de paille et en en touchant, suivant l'usage d'alors, le doyen du chapitre, Jean de Rinstette, faire donation et transférer à la collégiale, pour le salut de son âme et purement et simplement pour Dieu, une rente annuelle de deux florins d'or, achetée par le chapitre du sénat de la ville de Strasbourg avec quarante florins fournis par le donateur, ladite rente à prendre dans une autre de vingt-huit florins, avec tous les droits qui en dépendent, sous condition qu'à l'avenir les chanoines et prébendaires de l'église de Saint-Thomas célébreraient annuellement, l'avant-dernier jour de février, sa mémoire tant qu'il vivrait, et son anniversaire après sa mort au jour où il décédera. Les deux florins devaient être consacrés aux vêpres et aux messes célébrées pour les morts la veille de la

[34] *Apparatus archivorum*, p. 30.

Voici les termes du passage allégué au texte. Le contrat, y dit-on, est conclu : «*de consensu et voluntate expressis* «*domini Jacobi dicti de Künigeshoven nuncupati Twinger, presbyteri canonici ecclesie sancti Thome Argentinensis,* «*gubernatoris dicte capelle* (*sancti Galli site in Künigeshoven extra muros Argentine*).»

Le titre est daté, quant aux parties principales, du 5 juillet (*III nonas julii*) 1410; mais l'intervention de Kœnigshoven n'a lieu que l'année suivante, le 11 août (*III idus augusti*).

[35] Le testament, daté du 19 septembre (*XIII calendas octobris*) 1406, se trouve encore aux Archives de Saint-Thomas, *Lad. QQQ legata et testamenta,* n° 883. Les objets légués y sont ainsi désignés : «*Caliendrum et superpellicium meos* «*meliores et obam ligneam cum argento ornatam.....*»

fête de toutes les âmes, et partagés par portions égales entre les chanoines et prébendaires présents au chœur[36]. Nous verrons plus bas que cet anniversaire se célébrait le jour de Saint-Jean-Évangéliste.

De nombreux documents, inscrits aux livres saliques de Saint-Thomas, et remontant aux années 1415, 1416, 1417, 1418 et 1419, prouvent que Twinger continua avec persévérance la transcription des titres concernant le chapitre. On en trouve encore de sa main qui sont datés de 1420. Le dernier, dont nous avons pris note, est du 18 décembre[37].

[36] Ce titre, dont l'original porte le n° 919, est transcrit, de la main de Kœnigshoven lui-même, au livre salique *Registrande* B, fol. 57ᵇ. Nous le rendons public pour la première fois; il est ainsi conçu :

« *Donacio Jacobi Twinger canonici reddituum duorum florenorum in reddilibus emptis a civitate, spectant ad* « *memoriam et anniversarium ipsius Jacobi Twinger.*

« Coram nobis judice curie Argentinensis constitutus dominus Jacobus Twinger canonicus ecclesie sancti Thome « Argentinensis in anime sue remedium et salutem, necnon pure et simpliciter propter deum, pro se et eius heredibus « universis donacione et tradicione irrevocabili pura libera et perfecta, extra proprietatem et manus suas donavit, et « libere resignavit, honorandis viris dominis decano et capitulo ecclesie sancti Thome predicte, redditus annuos duorum « florenorum bonorum et legalium in auro per eosdem dominos decanum et capitulum cum pecunia ipsius Jacobi « Twinger videlicet cum XL florenis inter redditus XXVIII florenorum a prudentibus viris magistro et consulibus « civitatis Argentinensis comparatos prout in instrumento super eisdem redditibus XXVIII florenorum thetunice « confecto, et sigillo magno dicte civitatis Argentinensis sigillato, per nos viso continetur, nec non omnia iura ipsi « Jacobo donatori competencia modum in quemcunque redditibus donatis in eisdem se donasse et libere resignasse « dictus donator presentibus publice est confessus, ita et in hunc modum videlicet quod domini decanus canonici et « prebendarii dicte ecclesie pro tempore existentes memoriam prefati Jacobi donatoris, omni anno quam diu vixerit « III kalendas marcii habeant, et eosdem duos florenos donatos equaliter dividant in vigiliis et missis defunctorum « inter canonicos et prebendarios chori ibidem presentes, quodque eciam domini canonici et prebendarii chori ecclesie « prescripte qui pro tempore fuerint post obitum eiusdem Jacobi anniversarium ipsius Jacobi donatoris singulis annis « die quo occuret cum vigiliis et missis defunctorum prout ibidem moris est peragere teneantur, et quod eciam eosdem « redditus duorum florenorum inter canonicos et prebendarios chori ipsius ecclesie presentes, et huiusmodi anniversarium « peragentes, equaliter distribuantur sine dolo. Transtulit eciam donator antedictus pro se et eius heredibus universis per « calami porrectionem ut est moris in magistrum Johanem de Rinstette decanum dicte ecclesie presentem coram nobis, « et suo ac aliorum canonicorum et prebendariorum ipsius ecclesie nominibus recipientem, omne ius possessionem « proprietatem et dominium vel quasi que sibi in redditibus donatis ac XL florenis cum quibus iidem redditus ut « premittitur comparati sunt competebant aut competere poterant modo quovis constituens se dictus Jacobus donator et « eius heredes universos warandos et debitores principales huiusmodi donacionis per ipsum in modum pretactum facte « erga dominos donatarios prescriptos adversus omnem hominem, ut est moris. Promisit quoque dictus Jacobus donator « pro se et eius heredibus universis huiusmodi donacionem ratam gratam et firmam perpetuo tenere, nec contra facere « vel venire aut hoc fieri procurare per se vel alios quocunque modo in iudicio vel extra in posterum vel ad presens hac « condicione adiecta quod postquam predicti redditus XXVIII florenorum reemuntur quod tunc XL floreni de pecunia « ex huiusmodi reempcione recepta converti debent in alios redditus duorum florenorum cedendos ad usus prenotatos. « Renunciavit etc. Et in premissorum testimonium sigillum curie Argentinensis presentibus est appensum. Actum XVII « kalendas maii anno domini MCCCCX.

Le titre est barré. En marge on lit le mot *reemptum*, pour indiquer que la rente donnée par Kœnigshoven a été rachetée.

[37] Un titre daté du 18 décembre (*XV calendas januarii*) 1420, se trouve dans la *Registrande* B, fol. 175ᵃ. Dans la *Registrande* A, fol. 386ᵃ, il s'en trouve un autre du 4 septembre (*II nonas septembris*) 1420.

Kœnigshoven mourut le jour de Saint-Jean-Évangéliste, c'est-à-dire le 27 décembre, de l'année du Seigneur 1420, ainsi que l'attestaient les livres mortuaires du chapitre, et que l'atteste encore son épitaphe conservée dans l'église de Saint-Thomas[38]. L'inscription de cette pierre sépulcrale, incrustée dans le mur qui sépare le dôme du transept méridional, est conçue en ces termes :

ANNO DOMINI MCCCCXX IPSA DIE BEATI
JOHANNIS EVANGELISTE OBIIT DOMINUS
JACOBUS DICTUS TWINGER FIDELIS CANONICUS
HUIUS ECCLESIE. ORATE PRO EO.

Kœnigshoven avait atteint l'âge de soixante-quatorze ans. Huit jours avant son décès, Jean Gerbot était encore entré au chapitre en vertu de la nomination de Twinger, en remplacement d'un chanoine nommé Jean Meisterlin[39]. Kœnigshoven lui-même eut pour successeur au chapitre Étienne Zorn, qui devint plus tard chantre de Saint-Thomas, et qui fut remplacé à son tour, en 1447, par Frédéric de Wigersheim (Wickersheim)[40].

Deux années après la mort de Kœnigshoven, le 13 mars 1422, son ancien collègue Nicolas Merswin vendit au chapitre de Saint-Thomas une rente d'une livre, assise sur la maison canonicale dite *zu dem Remer* (au Romain), qu'occupait ledit Merswin. Cette maison, est-il dit au document, située en face de l'église, à côté de celle dite *zu dem Hovekrote,* qu'avait habitée jadis Jacques Twinger, exigeait une prompte réparation. Seize

La notice latine sur l'église de Saint-Thomas, que Kœnigshoven a insérée dans un des livres saliques du chapitre, (*Registrande* A, fol. 376 et 377) est également continuée de sa main jusqu'à l'année 1420.

38 Dans les livres anniversaires de l'église de Saint-Thomas, la mort de Kœnigshoven et son anniversaire étaient marqués au mois de janvier, sous la date des sixièmes kalendes (27 décembre). On y lisait, d'après Mieg, « *VI kalendas (januarii) obiit Jacobus Twinger presbyter canonicus. Visitacio in antiquo capitulo* (*Mieg*, p. 61[a]). »

Nous avons déjà dit que Schilter niait que le nom de Twinger fût celui du chroniqueur Kœnigshoven. Aussi révoquait-il en doute que l'épitaphe que nous venons de transcrire fût celle du chroniqueur, puisque, au lieu du nom de Kœnigshoven, on y lit simplement celui de Twinger, et il penchait plutôt pour la négative. Il est inutile de démontrer cette nouvelle erreur de Schilter, qui ne possédait aucune donnée sur la vie de l'historien dont il publia l'ouvrage. Ce que nous avons exposé jusqu'ici rend toute démonstration superflue. Disons seulement que la date des derniers faits relatés dans la chronique latine de Kœnigshoven, la seule que l'auteur avait gardée entre ses mains jusqu'à sa mort, et la date des derniers titres inscrits de la main de Kœnigshoven dans les livres saliques du chapitre, coïncident parfaitement avec la date de la pierre sépulcrale.

L'épitaphe de Kœnigshoven se trouvait dans l'origine dans le mur du jardinet, devant la maison du sacristain, en venant de la rue de l'Ail (Voy. Mieg, p. 115[a]; Hertzog, liv. VIII, p. 313; Schilter, Préface, § XI).

39 Voy. Mieg, p. 16[b] : « *Johannes Gerbot successit Johanni Magistro filio Johannis Magistri in canonicatu P. ex* « *nominatione Jacobi Twinger in vigilia Thome apostoli,* 1420. »

40 *Ibid.* : *Stephanus Zorn successit Jacobo Twinger in canonicatu S. ex electione capituli a.* 1420. » Ce que Wencker transcrit à son tour : « *Ei in canonicatu successit Stephanus Zorn ex electione capituli* (*De Landgraviis ad.* p. 3[b]). »

schellings, à prendre dans cette rente, devaient être consacrés à l'anniversaire de feu le chanoine Jacques Twinger, et les quatre autres à celui du chanoine Jean-Guillaume Vœltsche[41].

[41] Ce document se trouve *Registrande* B, fol. 29ª. En voici la partie relative à l'anniversaire de Kœnigshoven :

« *Redditus I libre de curia canonicali* zu dem Romer *vendidit et dat Nicolaus Merswin canonicus quorum XVI solidi* « *spectant ad annum gracie quondam Jacobi Twinger et IIII solidi ad annum gracie Johanis Wilhelmi Vœltsche.*

« Coram nobis judice curie Argentinensis constitutus honorandus vir dominus Nicolaus Merswin canonicus ecclesie « sancti Thome Argentinensis, ob urgentem necessitatem et restauracionem curie canonicalis quam a dicta ecclesia « obtinet, nuncupata *zu dem Romer* subscripta, pro se et eius heredibus universis de consensu et voluntate honorabilium « dominorum Burchardi Burggrave prepositi, Gossonis dicti Schilt decani et capituli predicte ecclesie coram nobis « presencium, vendidit et libere resignavit eisdem dominis, videlicet decano et capitulo eiusdem ecclesie, sibi et « successoribus suis in ipsa ecclesia universis, ac eidem ecclesie cum pecunia ad officium porte dicte ecclesie, videlicet « ad annum gracie quondam domini Jacobi dicti Twinger canonici dicte ecclesie et ad anniversarium suum annuatim « circa festum sancti Johanis ewangeliste, a dominis predictis cum vigiliis et missis pro defunctis in dicta ecclesia ut « moris est perpetuo peragendum spectante ut dicitur, et ad annum gracie quondam Johanis Wilhelmi Vœltsche « canonici ipsius ecclesie, idem cedit V kalendas Julii peragendum, ementibus redditus annuos unius libre denariorum « Argentinensium usualium ad per octavas dictorum anniversariorum ut perfertur fiendum similiter distribuendum super « dicta curia eiusque area edificiis attinentibus et iuribus suis universis, sitis in civitate Argentinensi ex opposito ecclesie « sancti Thome predicte iuxta curiam canonicalem ipsius ecclesie nuncupatam *zu dem Hovekrote,* quam dominus Gosso « de Kagenecke canonicus dicte ecclesie obtinet et pridem quondam dominus Jacobus dictus Twinger predictus obtinuit « ex una, et ex parte altera iuxta curiam canonicalem ipsius ecclesie dictam *zu dem Hugeswilre* quam dominus Gosso de « Mülnheim scolasticus sepedicte ecclesie inhabitat, de quibus cedunt redditus annui ac perpetui decem solidorum « denariorum Argentinensium officio porte dicte ecclesie, pro media parte ad festum sancti Gregorii pape, ac pro reliqua « media parte ad festum sancte Marie Magdalene in dicta ecclesia ut dicitur peragendum. De quibus redditibus unius « libre iam venditis redditus sedecim solidorum ad anniversarium predicti quondam Jacobi Twinger et residui redditus « quatuor solidorum ad annum gracie predicti quondam Johanis Vœltsche ut prefertur peragendum distribui debent « annuatim secundum modum chori. Quosquidem redditus iam venditos prefatus venditor pro se et eius heredibus « universis dominis decano et capitulo dicte ecclesie pro tempore existentibus singulis annis in festo sancti Gregorii « pape de curia canonicali eiusque area prescriptis solvere et dare ac easdem curiam et eius aream in edificiis bonis « conservare et tenere promisit, etc., etc., etc.

« Et in premissorum testimonium sigillum curie Argentinensis ad peticionem dictarum partium presentibus est « appensum. Actum III idus Marcii anno domini M^mo^CCCC° vicesimo secundo. »

Le même titre se retrouve vers la fin de la même *Registrande* B, fol. 193ᵇ; seulement la rente y est-elle assise sur des biens situés aux bans de Geispolsheim et de Hertenheim, et sur une rente que devait la ville de Mutzig au constituant Nicolas Merswin. Il porte cette suscription :

« *Redditus I libre den. festo Gregorii pro anno gracie Jacobi Twinger et Wilhelmi Foelschen dat Nicolaus Merswin* « *canonicus huius ecclesie videlicet XVI solidi.* »

La date du titre est la même que celle du document dont nous venons de transcrire le commencement.

L'anniversaire de Kœnigshoven se célébrait le 27 décembre (*VI kal. januarii*), le jour de Saint-Jean l'Évangéliste. Il en est fait mention au Registre des biens et revenus (*Registrande* C, fol. 73ᵇ) en ces termes : « *Item* 16 *solidi* AD ANNIVERSARIUM *Jacobi Twinger canonici* VI° KALENDAS JANUARII. » La phrase était originairement écrite de la main de Kœnigshoven. Les mots soulignés ont été ajoutés après sa mort; les premiers, *ad anniversarium*, ont été mis à la place de *pro memoria*, qu'avaient écrits Kœnigshoven, et qu'on a grattés. La lettre *p* avec le signe indiquant le mot *pro* est encore lisible.

Dans le cours de cette notice nous avons déjà indiqué les différents ouvrages que nous a laissés Kœnigshoven, outre ses travaux contenus dans les livres saliques de Saint-Thomas[42]. Ce sont : la chronique latine commencée pendant qu'il était encore simple clerc; la grande chronique allemande entreprise en 1382; la chronique allemande abrégée, compilée en 1386, dont Schilter a publié le texte; et enfin le vocabulaire latin-allemand composé en 1399.

Nous n'avons ici à nous occuper spécialement que de la grande chronique originale allemande.

Cette chronique forme un volume petit in-folio, de deux cent quatre-vingt-six feuilles de papier, écrites sur une seule colonne. Sauf un petit nombre de passages, écrits de la même main qui continua aussi les livres de Saint-Thomas après la mort de Kœnigshoven, tout le volume est de la main de l'auteur[43]. L'écriture en est très-lisible, correcte, on peut même dire belle; à l'exception des quelques passages ajoutés par Kœnigshoven dans ses dernières années, elle se distingue par une grande égalité et un caractère tout particulier d'élégance, qui la fait reconnaître au premier coup d'œil, malgré la ressemblance des manuscrits de cette époque[44]. Le volume est encore très-bien conservé; il est seulement un peu brûlé aux angles; mais heureusement le texte n'en a nullement souffert. Ces brûlures datent vraisemblablement de l'incendie des anciennes archives ou de la chancellerie en 1686, où la chronique avait sans doute été transférée de l'OEuvre-Notre-Dame. Le volume échappa cette première fois aux flammes comme il échappa en 1789 à une autre journée de funeste mémoire dans l'histoire de nos archives.

Le style de Kœnigshoven n'est pas moins soutenu que son écriture. Sa langue est moins dure, plus sonore et plus flexible à la fois que celle de Closener; son accentuation se distingue de celle de ce chroniqueur au point que l'on croirait parfois reconnaître un idiôme différent dans les deux ouvrages, quoiqu'il n'y ait entre eux qu'une distance de vingt ans. La narration de Kœnigshoven est simple et naturelle; rien n'y accuse ni prétention, ni recherche; là où le récit l'exige, elle est même d'une richesse d'expression

[42] Les livres saliques de Saint-Thomas ne contiennent pas seulement des titres et des contrats concernant les intérêts pécuniaires du chapitre, ils renferment aussi une foule de documents remarquables relatifs à l'histoire de l'église et du chapitre de Saint-Thomas, et même des documents d'une haute importance ayant trait à l'histoire de Strasbourg et de l'Alsace. A la fin du volume (*Registrande*) A nous avons découvert entre autres une notice latine sur l'histoire de l'église de Saint-Thomas écrite de la main de Kœnigshoven, plus étendue encore que la section de sa grande chronique allemande relative à Saint-Thomas, laquelle a été évidemment composée d'après cette notice latine. Nous la publions dans notre *Essai historique et descriptif sur l'église de Saint-Thomas.*

[43] Kœnigshoven le dit en termes exprès dans la note écrite sur la dernière page, dans laquelle il constate la donation par lui faite de sa chronique à la fabrique de l'OEuvre-Notre-Dame. Nous en transcrirons plus bas le texte entier.

[44] C'est la même main que celle qui écrivit la chronique latine, mais plus ferme, plus correcte et plus soignée. On la reconnaît aussi sans peine dans les livres saliques de Saint-Thomas renouvelés par Kœnigshoven.

qui ne laisse pas que de dénoter un talent poétique dans le rédacteur; très-souvent même notre chroniqueur sait donner à son style un caractère tantôt élégant et gracieux, tantôt noble et digne, et puis encore mâle et sévère, selon que le tableau qu'il trace exige des couleurs plus riantes ou plus sombres.

L'auteur, procédant avec beaucoup plus d'ordre et de méthode que dans sa chronique latine, divise lui-même son ouvrage en six chapitres.

Avant d'en aborder le premier, Kœnigshoven expose dans une courte introduction, dont nous avons déjà transcrit l'exorde, les motifs qui lui ont fait entreprendre cette chronique, le but qu'il s'est proposé d'atteindre par la composition du livre, les sources principales auxquelles il a puisé, et enfin la division et le cadre sommaire de l'ouvrage[45]. Quoique le nom de Closener ne figure point dans cette introduction, Kœnigshoven, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'a pas moins tiré un profit immense de l'œuvre de ce chroniqueur, dont il copie à diverses reprises littéralement le texte, ainsi que des chroniques d'Ellenhard, des Dominicains de Colmar, d'Albert de Strasbourg, qu'il passe également sous silence. A l'exemple de Closener, il en a fait un usage fréquent, pour la rédaction des chapitres relatifs à l'histoire d'Alsace, comme cela se voit facilement en compulsant les textes. Toutefois Kœnigshoven a ajouté dans ces chapitres une foule de notions qu'il a tirées d'ailleurs, et son ouvrage, malgré les fréquents emprunts, lui appartient néanmoins en entier. On ne saurait méconnaître dans son travail l'étude et les recherches dans les archives. L'histoire contemporaine lui appartient sans partage. C'est là que sa chronique présente le plus de richesse, d'intérêt et de ressources; là il devient plus spécialement source, et l'on peut dire que si dans les récits empruntés en partie à ses devanciers on a parfois des inexactitudes à lui reprocher, son récit, à peu d'exceptions près, ne laisse rien à désirer sous le rapport de la fidélité et de la vérité.

Après l'avant-propos, qui ne prend pas deux pages entières, Kœnigshoven commence sa chronique et entre en matière.

Prenant les choses de plus haut que ne l'avait fait son devancier Closener, Kœnigshoven, à l'exemple de la plupart des historiens contemporains, ouvre son premier chapitre par l'histoire de la création du monde (fol. 1^b à 34^b). Dieu, dit notre chroniqueur dans sa langue naïve, ne pouvait se résoudre dans sa bonté extrême à jouir seul et pour jamais du trésor de la félicité ineffable qui émane de lui en toute éternité. Il créa donc le ciel et la terre, peupla les cieux des neuf chœurs d'anges, couvrit le sol de la terre, richement parsemé de fleurs, d'arbres, de plantes, de mers, de fleuves, de ruisseaux et de montagnes, d'animaux de toute espèce, et donna enfin, après avoir tout terminé, le

[45] Nous en avons transcrit l'exorde à la note 19.

jour d'abord à Adam et puis à sa compagne chérie[46], auxquels il destinait tout le bonheur du paradis. Mais Lucifer, le premier des anges, déchu et expulsé du ciel pour avoir voulu être l'égal de Dieu son créateur, ne pouvant supporter la vue d'un bonheur que lui-même avait perdu, chercha à en priver le couple du paradis en le souillant par le péché. On sait comment il s'y prit, et qu'il réussit sans peine à l'aide des insinuations perfides qu'il murmura à l'oreille d'Ève sous la forme du serpent. Adam et Ève, pour avoir manqué au commandement de leur créateur et bienfaiteur, sont chassés du paradis sous la menace des peines terribles qui depuis ont atteint toute leur postérité. Puis le chroniqueur fait passer à nos yeux tout le cycle de l'histoire biblique, racontant successivement les destinées des enfants d'Adam et d'Ève, le meurtre d'Abel par Caïn, l'histoire de Noé et du déluge, de la tour de Babel, de la fondation de l'orgueilleuse Babylone et de celle de sa rivale Ninive par les descendants de Noé. Dès ici il nous montre Trebéta, fils de Ninus et de Sémiramis, fuyant à travers les mers pour échapper aux instances de sa mère, qui nourrissait pour lui des flammes criminelles, et fondant la ville de Trèves, l'aînée des cités de la Germanie. Puis, après quelques mots sur l'histoire de la Perse, de l'Égypte, de la guerre de Troyes et de la Grèce, il revient à celle du peuple élu. Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, le grand Moïse, ramenant le peuple de Dieu de l'Égypte, les destinées des Juifs sous les juges et sous les rois, les prédictions sinistres des prophètes, la chute du royaume de Judée, la captivité à Babylone, le sort des rois de Jérusalem, celui d'Hérode en particulier, la libération des Hébreux par le grand Cyrus, vainqueur de Babylone, sont tour à tour l'objet de la narration de Kœnigshoven. Arrivé à Cyrus, il nous retrace ensuite, dans une première subdivision, l'histoire des rois de Perse jusqu'à la défaite de Darius par Alexandre-le-Grand (fol. 21^a^ et 22^a^). Une seconde subdivision a trait à la guerre de Troyes et à la fuite d'Énée, après la prise de la capitale de Priam par les Grecs; et dès à présent Kœnigshoven se hâte de nous tracer une première fois le pendant ordinaire de la fable de

[46] Nous ne pouvons point passer sous silence un passage caustique et naïf à la fois, dans lequel notre auteur indique les motifs de la loquacité des filles d'Ève. L'homme, dit-il, a été formé de terre, la femme d'une côte : or mettez dans un sac de la terre et dans un autre des os, remuez-les, et les os renfermés dans le second feront certainement plus de bruit que la terre placée dans le premier : «WAR UMB FROWEN ME KLAFFENT DENNE MAN. — *Also balde nu Adam « beschaffen wart do furte in got in das paradys dar inne entslief er zehant wan er jung was, uñ do nam ime got ein « rippe us der siten, uñ mahte dar us frowe Eva. Dar umb het noch ein ieglich man eines rippes minre denne eine frowe. « Hie von ist nüt unbillich do frowen bynander sint ob sü me redent uñ klaffent denne die manne, wan die frowe ist « zum ersten us eime rippe uñ beyne beschaffen, uñ der man us erden. Der nu lützel beine dut in einen sag uñ in reget « unde schüttelt, so toenet es me, denne der in vol erden stiesse. Ouch ist zu wissende das die frowe dar umb wart usser « eime ryppe gemaht, uñ nüt us des mannes fuessen das sü ut solte gerwe under dem manne sin, noch usser sime « houbete das sü nüt über in were, sunder sü wart beschaffen usser eime ryppe, das ist ein glyt mitten in dem menschen, « dar umb das frowen uñ man mittenander in mittel uñ in allen guten dingen süllent mittenander glich uñ eis sin, also « ob sü ein lip uñ zwo selen werent.* »

Trebéta, en ayant soin de rattacher l'origine des Francs à la race de Priam (fol. 22[a] à 27[a]). Cet épisode achevé, il revient, après avoir laissé une page en blanc, au grand roi de Macédoine, dont il raconte alors les hauts-faits, en ajoutant l'histoire des rois qui se partagèrent les vastes provinces de l'empire d'Alexandre (fol. 28[a] à 34[a]).

Après ce prélude obligé dans une chronique, Kœnigshoven passe à l'histoire des empereurs romains. Cette histoire fait l'objet du second chapitre (fol. 34[a] à 95). Jules-César, le premier empereur de Rome, soumet Trèves, bâtie jadis par le fils de la reine Sémiramis; puis Cologne, Mayence, Strasbourg, toutes autant de colonies fondées par ce prince et ses descendants; construit sur les rives du Rhin les forts de Boppart, d'Ingelnheim et d'Oppenheim; jette un pont sur le Rhin à Mayence, et vient au temple d'Ebersheimmünster en Alsace rendre grâce de ses victoires au dieu Mercure. Auguste et Tibère succèdent à Jules, immolé par le fer de Brutus (fol. 40[a]). Pilate, le gouverneur romain dans la Palestine, fait part à Tibère du sort et des miracles de Jésus-Christ; et le peuple romain, dit le chroniqueur, offensé de ne pas avoir reçu ces nouvelles avant le monarque, tourne sa colère contre le Fils de Dieu, crucifié par les Juifs, et ses adhérents. De là, dit Kœnigshoven, les persécutions des chrétiens. Suivent alors les successeurs de Tibère. Sous Néron saint Pierre et saint Paul souffrent leur martyr à Rome. Le nom de Sénèque est rappelé dans quelques lignes (fol. 43[a]). Sous Vespasien l'ancienne capitale de la Palestine, la ville de David et de Salomon, l'illustre Jérusalem, est prise par Titus, afin que les prédictions des prophètes, renouvelées par Jésus-Christ, soient accomplies. Les chrétiens à leur tour souffrent des persécutions atroces, jusqu'au jour où Constantin-le-Grand se fait baptiser pour vaincre ses ennemis (fol. 49[a]). Sa mère, sainte Hélène, désireuse de voir le pays que sanctifia le Sauveur par sa présence, découvre la vraie croix. Le pouvoir des pontifes de Rome, enrichis et protégés par les successeurs de Constantin, augmente de plus en plus. En 385 Gracien livre bataille aux Germains sous les murs de Strasbourg (fol. 53[a]). Plus tard, après la mort de Théodose-le-Grand, l'empire est partagé entre ses fils Honorius et Arcadius. La décadence avance à pas rapides sous les faibles successeurs de Théodose. Les Huns et les Goths fondent sur l'Europe amollie. Thierry de Berne, le grand Théodoric, le héros favori des chroniqueurs, est l'objet d'un épisode (fol. 55[a] à 56[b]). Genséric, appelé d'Afrique par l'impératrice Eudoxie, entre en vainqueur dans l'ancienne capitale du monde, et s'établit au Capitole avec ses hordes de Vandales; c'en est fait de l'empire d'Occident (fol. 58[a]). Puis Kœnigshoven passe aux empereurs d'Orient. Après l'histoire des iconoclastes, il nous montre Boniface convertissant la Germanie au christianisme (fol. 63[a]). Bientôt après Mayence devient le siége d'un archevêché. Quelques siècles plus tard Charlemagne ressuscite l'ancien empire romain, détruit par les barbares (fol. 64[a] à 66[a]). Sous Charles III, roi de France, une grande armée païenne (les Normands) ravage les Gaules et la Germanie: Cologne, Trèves, Liége, Strasbourg,

Tongres, sont saccagés l'une après l'autre, avec d'autres villes encore. Sainte Richarde, la chaste épouse de Charles-le-Gros, reléguée par son époux, fonde l'abbaye d'Andlau (*fol.* 68[a]). L'empire tombe des mains impuissantes des princes carlovingiens dans celles des rois d'Allemagne, dont l'histoire est successivement racontée par Kœnigshoven. Le saint empereur Henri II, frappé par l'ordre et la solennité des cérémonies célébrées dans la cathédrale de Strasbourg, que l'évêque Werinhaire I[er], le fondateur du château de Habsbourg, d'où sortit l'illustre famille impériale de ce nom, était occupé à relever depuis 1015, veut un instant se faire recevoir au nombre des chanoines, et, sur le refus de Werinhaire, il fonde la prébende du roi du chœur, pour être du moins représenté au chapitre (fol. 72[a]). Les rois se succèdent et descendent dans la tombe. La race des Hohenstauffen, à laquelle Henri IV avait donné le duché de Souabe et d'Alsace, monte sur le trône impérial. Le roi Philippe met le siége devant Strasbourg, détruit Molsheim, Epfig et le château de Haldenbourg sur la colline de Mundolsheim (fol. 77[b]). Frédéric II brave les foudres du Vatican, et combat les compétiteurs au trône que lui suscite la haine des papes. Sa race illustre s'éteint : la tête du jeune et infortuné Conradin tombe à Naples sous la hache du bourreau de Charles d'Anjou. Puis le trône impérial devient vacant. Pendant une quinzaine d'années il ne se trouve pas de main ferme capable de tenir les rênes du gouvernement déchu. A la fin Rodolphe de Habsbourg, l'ami fidèle de la ville de Strasbourg, ceint la couronne des rois romains, et, le glaive au poing, ramène quelque ordre dans l'empire (fol. 79[a]). Son successeur Adolphe assiége Colmar, qui refuse de le reconnaître (fol. 81[a]), et peu s'en faut que lui et Albert, le fils de Rodolphe, n'en viennent aux mains en Alsace pour décider auquel des deux doit rester en définitive la couronne. Plus tard Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche se rencontrent également près de Strasbourg, et la retraite de Louis empêche seule que l'Alsace ne devienne le champ de bataille où se décide le sort des deux princes rivaux (fol. 85[a]). A cette occasion déjà éclate à Strasbourg la jalousie entre les deux familles ennemies des Zorn et des Mülnheim, rangées du côté des deux compétiteurs au trône. Puis Louis de Bavière, excommunié par Rome, lutte contre les papes. Les dissensions entre le saint-siége et l'empire font naître de profondes divisions dans le clergé; à Strasbourg, comme ailleurs, les cérémonies du culte sont interrompues dans plusieurs églises, tandis que dans d'autres le chant des messes et des litanies continue malgré l'excommunication prononcée par le pape. Puis enfin Charles IV, assis en grand ornat devant le portail du transept méridional de la cathédrale de Strasbourg, la couronne impériale sur la tête, le sceptre et la pomme de l'empire aux mains, investit l'évêque Bertholde de Buchecke des droits régaliens et des fiefs de l'empire attachés à son évêché (fol. 89[a] à 91[a]). De son temps les premiers Anglais (Wallons ou Bretons) descendent dans les plaines d'Alsace par la montée de Saverne (fol. 91[a]).

Kœnigshoven termina dans l'origine ce chapitre par la déposition de Wenceslas et l'élection de Robert de Bavière en 1400 (fol. 94[b]). Plus tard il ajouta quelques lignes pour renvoyer à la chronique de Henri Riff, où, dit-il, ces deux événements se trouvent plus amplement décrits. Mais ce passage est barré, ainsi que deux autres, l'un relatif à l'élection de Robert, et le second au séjour de Sigismond à Strasbourg et à l'incendie de la tour aux Pfennings en 1414 [47].

A la feuille 95[a] une main postérieure continua Kœnigshoven, en ajoutant l'histoire de l'empereur Robert et celle de l'empire jusqu'à la mort de Frédéric III, arrivée le jour de l'Assomption de l'année 1493.

Les feuilles 97[a] à 106[a] inclusivement sont en blanc.

Le troisième chapitre contient l'histoire des pontifes de Rome (fol. 106[a] à 144[a]). Il commence par une histoire de Jésus-Christ, le premier des papes, dont la réception au purgatoire par les prophètes et la victoire sur le purgatoire, avant sa résurrection, ne sont pas oubliées (fol. 106[b] et 107[a]). L'histoire de saint Pierre et de ses successeurs, les représentants de Jésus-Christ sur terre, est continuée jusqu'au concile de Constance. Vous trouvez là entre autres Léon IX, le seul pape que l'Alsace ait fourni à la chrétienté, consacrant, à son retour du concile de Mayence, les églises de Saint-Pierre-le-Jeune à Strasbourg, d'Eley, d'Altorf et de Hohenbourg; quelques détails sur les croisades, la translation du saint-siége à Avignon, sa réinstallation dans la ville éternelle, et les dissensions des papes jusqu'à l'année 1414 [48].

La main de Kœnigshoven s'arrête à cette année (fol. 144[a]). Une main étrangère continua plus tard l'histoire ecclésiastique jusqu'à l'élection de Paul II en 1460 (fol. 147[b]), en intercalant une traduction allemande de la grande bulle du jubilé publiée par Clément VI en 1350 (fol. 145[a]), à l'endroit où il parle de celui célébré sous Nicolas V, en 1450.

Au quatrième chapitre notre chroniqueur aborde enfin l'histoire d'Alsace (fol. 148[a] à 175[b]). A partir de là son travail gagne toujours davantage en intérêt; car tout ce qui précède ne contient rien de nouveau ou de bien important, sauf les données relatives à l'histoire d'Alsace, dont Kœnigshoven a entremêlé son histoire des empereurs, et sur lesquels nous avons cru devoir appeler plus particulièrement l'attention du lecteur.

[47] Voici le passage relatif à la chronique de Riff: « *Item wie die kurfürsten vir uñ noch etwie dicke verschribent « fürsten, herren uñ stetten, uñ wie men do zu enhourtete das stet in Heinrich Ryffen kroniken.* »

Celui concernant l'incendie de la tour aux Pfennings revient plus tard, avec quelques changements, à la section relative aux incendies.

[48] Kœnigshoven renvoie ici au passage concernant l'empereur Sigismond et le concile de Constance, passage qui devait se trouver à la feuille 95[a]; mais il ne s'y trouve rien. Il ajoute que la même chose suit immédiatement, c'est-à-dire à la feuille 144[a] : « *uñ ouch hie geschriben stet;* » mais il ne suit non plus rien de sa main. Tout ce qui a été ajouté aux feuilles 144[b] à 147[b] est de la main de son continuateur.

Suivant l'expression de Kœnigshoven, ce chapitre traite des évêques de Strasbourg et un peu des rois francs. Il commence par l'histoire des monarques francs. Ici revient, dès les premières lignes, la fable déjà rapportée au premier chapitre, sur l'origine des Francs. Énée, fuyant de Troyes, vient, après une longue et pénible traversée, s'établir en Italie. Plusieurs siècles après l'arrivée du prince troyen, les empereurs, menacés par les Alains, promettent l'affranchissement de toutes charges et impositions au peuple qui combattrait et repousserait ces ennemis dangereux. Les valeureux descendants des Troyens, les Sicambriens, répondent à cet appel, et pour prix de la victoire ils reçoivent la récompense promise. De là, dit Kœnigshoven, ce peuple, d'une origine non moins noble que les Romains, reçut le nom de *Francs, c'est-à-dire Français*. Pharamond, de la race de Priam, est leur premier roi. Clovis, le premier de ses successeurs qui embrasse la foi chrétienne, fonde *en grande dignité et liberté* la première cathédrale de Strasbourg (fol. 149[b]). Dagobert-le-Grand construit le château près de Kirchheim, appelé la Nouvelle-Troyes, sans doute par respect pour les souvenirs fabuleux de l'origine des Francs. Plus tard il fonda aussi l'évêché de Strasbourg (*ibid.*). Saint Amand est le premier chef de ce siége, qui naît et se développe sous la protection et grâces aux libéralités des rois francs d'Austrasie (fol. 150[a]). Saint Arbogaste et saint Florent illustrent l'un après l'autre le siége récemment érigé (fol. 150[b] et 151[a]). Du temps du second de ces prélats le duc Ettichon, le parent du roi Hildéric, fonde les couvents de Hohenbourg et de Niedermünster (Bas-Moutier), dont sa fille, sainte Odile, la patronne célèbre de l'Alsace, devient la première abbesse (fol. 152[b]). Un second évêché, suivant Kœnigshoven, est fondé à Honau par le duc Adalbert, fils d'Ettichon et frère de sainte Odile; plus tard l'abbaye de Honau, transformée en collégiale, est tranférée à Rhinau, après que le Rhin en eût miné et emporté les édifices, et plus tard encore, après que ceux de Rhinau eussent été à leur tour engloutis par le fleuve, à Saint-Pierre-le-Vieux à Strasbourg, érigé en chapitre (fol. 153[a] et 153[b])[49]. Puis Kœnigshoven retrace avec peu de détail l'histoire des successeurs de saint Arbogaste. Sa relation cependant devient plus attrayante lorsqu'il arrive à Henri de Véringen (1202), (fol. 156[b]). A partir de là les détails augmentent et le récit du chroniqueur présente un intérêt toujours croissant. Des sections déjà assez étendues sont consacrées à Henri de Véringen, ainsi qu'à Bertholde de Decke (1223), (fol. 157[a]) et à Henri de Stahlecke (1238), (*ibid.*). La longue section contenant l'histoire de Gauthier de Géroldseck (1260 à 1263) et de sa guerre avec la ville est transcrite presque mot à mot de Closener (fol. 157[b] à 163[a]). Viennent ensuite Henri de Géroldseck (1263), (fol. 163[a]), Conrad de Lichtenberg (1273), le protecteur du grand Erwin de Steinbach, et qui posa la première pierre du portail de la cathédrale

49 Honau n'était point, comme le dit Kœnigshoven, le siége d'un évêché rival de celui de Strasbourg : c'était une abbaye; mais les abbés de Honau, comme ceux d'autres abbayes fondées par les Écossais, étaient des abbés mitrés.

(fol. 163[b]); Frédéric de Lichtenberg (1299), (fol. 164[a]); Jean I[er] de Dirpheim, le premier évêque donné à Strasbourg par le saint-siége (1306), (fol. 164[b]); Bertholde de Buchecke (1328), (fol. 165[a]); Jean II de Lichtenberg (1353), qui acheta le landgraviat d'Alsace pour l'évêché, et sous l'épiscopat duquel les Anglais ravagèrent une première fois l'Alsace (fol. 167[a] et 167[b]); Jean III de Lyne ou de Lützelbourg (1366), (fol. 168[a]); Lambert de Burne (1371), sous l'épiscopat duquel les Anglais reparurent pour la seconde fois (fol. 168[a]), et enfin Frédéric de Blankenheim (1375), dont la guerre perfidement suscitée à la ville de Strasbourg en 1392 est longuement décrite (fol. 168[a] à 175[b]), qui tous sont l'objet de sections plus ou moins étendues. Kœnigshoven continue l'histoire des prélats jusqu'au départ humiliant de l'ambitieux Frédéric, nommé évêque d'Utrecht, en 1393.

Une autre main ajouta dans la suite l'histoire des successeurs de Frédéric de Blankenheim jusqu'à Robert de Bavière, dont l'entrée solennelle, le jour de Saint-Valentin 1449, clot le chapitre (fol. 175[b] à 176[b])[50].

Les feuilles 177[a] jusqu'à 184[b] sont en blanc.

Le cinquième chapitre, le plus étendu de tous, traite plus particulièrement de l'histoire de Strasbourg et de l'Alsace, de la conversion de ce pays à la foi chrétienne, de la fondation des chapitres, couvents et églises à Strasbourg et dans l'évêché, et enfin des guerres, expéditions, révolutions et autres choses mémorables (fol. 185[a] à 268[b]).

Dans la première section Kœnigshoven retrace les commencements de l'histoire d'Alsace, ce qu'il nomme *l'origine de l'Alsace et de Strasbourg*, et rappelle les souverains dont ils ont successivement dépendu. Reprenant de nouveau les choses à Noé, à la fondation de Babylone par Nemrod, le petit-fils de ce patriarche, à celle de Ninive par Ninus, le fils de Nemrod, il nous ramène une seconde fois à Trebéta, le fils de ce dernier et de Sémiramis, fuyant Ninive, bâtissant la ville de Trèves et donnant l'origine à la langue allemande (fol. 186[a]). Puis s'élèvent Strasbourg, Cologne, Mayence et Bâle, colonies fondées par Trèves, soumises toutes quatre à la métropole commune (fol. 186[b]). Le temple de Mercure, érigé sur l'emplacement où saint Materne, suivant la légende, construisit plus tard l'église chrétienne d'Ebersheimmünster, remonterait à ces premiers temps (*ibid.*). Jules César vient y faire ses sacrifices, et soumet le pays. Les Romains se mêlent aux habitants. Les Francs succèdent aux Romains; ils se rendent maîtres de Trèves, Cologne, Mayence, Worms, Strasbourg et Bâle, des Gaules et de la Germanie, depuis l'Aquitaine jusqu'à la Bavière, et se mêlent à leur tour avec les indigènes (fol. 187[a]). Après cela le chroniqueur énumère les maîtres qui ont tour à tour régné sur l'Alsace, en rappelant de nouveau la domination de Trèves, de Rome et des rois francs mérovingiens. Hildéric,

50 Le continuateur de Kœnigshoven renvoie pour les détails plus amples sur cette cérémonie à un volume appartenant alors à la ville, et qu'il appelle le Livre-Rouge : « *der statt buch das man nennet das rote buch.* »

l'un d'entre eux, élève l'Alsace au rang de duché, en faveur d'Ettichon, époux de sa parente Béreswinde (fol. 182[b]). Adalbert, un des fils d'Ettichon, le fondateur des abbayes de Saint-Étienne de Strasbourg et de Honau, lui succède. Sa race s'éteint peu après lui, ses deux fils, ainsi que ses filles, s'étant voués à l'état monastique. Charles-Martel réunit alors l'Alsace au royaume des rois francs (fol. 188[a]). Plus tard cette province, d'abord échue au royaume d'Allemagne, reçoit des ducs particuliers, qui gouvernent aussi la Souabe. Burcard de Souabe (920) en est le premier (fol. 188[b]). Suit alors la liste de ses successeurs. Plus tard encore l'empereur Henri IV concède le duché de Souabe et d'Alsace en fief à son gendre Frédéric de Stauffen (*ibid.*), dont la famille conserva le duché jusqu'à la mort de l'infortuné Conradin, après laquelle ce duché retomba à l'empire (fol. 189[a]). L'interrègne vient ensuite. L'évêque Jean de Lichtenberg réunit le landgraviat d'Alsace à l'évêché (*ibid.*). Kœnigshoven termine cette section par une mention importante, que nous ne pouvons nous refuser de rappeler ici. « Du temps de ces ducs « et landgraves d'Alsace, dit-il, vers l'an 1100, la ville de Strasbourg, ainsi que d'autres « grandes villes rhénanes, acquit son indépendance des rois et des empereurs, tant en « reconnaissance des services rendus à l'empire, qu'à prix d'argent. Depuis lors la ville « ne releva plus que de l'empire. Désormais elle n'était plus tenue que de fournir son « contingent quand le chef de l'État entrait personnellement en campagne. — Ensuite, « ajoute le chroniqueur, d'autres droits, appartenant aux évêques ou à des seigneurs, « furent successivement rachetés par la ville, du consentement de ces princes, des « évêques et du grand-chapitre de la cathédrale (fol. 189[b]). »

Dans une seconde section Kœnigshoven raconte la conversion de l'Alsace et de Strasbourg au christianisme (fol. 190[a] à 192[b]). La légende de saint Materne est rapportée au long d'après la *Lombardica historia*. Vers l'année 60, dit-on, saint Materne, envoyé par saint Pierre, vient en Alsace avec ses compagnons Euchère et Valère; il détruit le temple de Mercure à Ebersheimmünster, et le remplace par une église chrétienne. Repoussé de Strasbourg, il retourne à Ebersheimmünster; en route, près d'Eley, il est surpris par la mort et enterré par ses compagnons. Ces derniers, craignant la férocité des païens de Strasbourg, se rendent en toute hâte à Rome auprès de saint Pierre, et lui font part de la mort de leur maître; mais sur l'ordre de l'apôtre ils reviennent aussitôt en Alsace, se rendent auprès de la tombe de saint Materne, suivis d'un cortége nombreux de chrétiens et de gentils, rouvrent la fosse, et remettent à saint Materne le bourdon à la main, en lui ordonnant, au nom de l'apôtre, de continuer sa sainte mission. Saint Materne sort alors de la tombe, à la vue d'une foule immense, qui se fait aussitôt baptiser. Ce miracle touche même les cœurs des païens endurcis de Strasbourg, qui acceptent alors sans résistance l'Évangile, d'abord repoussé par eux. Saint-Pierre-le-Vieux, en dehors de Strasbourg, et Dompierre, près de Molsheim, sont fondés par saint Materne

en l'honneur de saint Pierre du vivant de ce dernier. Puis l'apôtre de l'Alsace convertit Cologne et Tongres, et reste pendant trente années encore évêque de ces trois villes. Comme il avait passé trente jours dans la tombe, il devait encore demeurer autant d'années sur terre. Mais les persécutions que les empereurs romains font essuyer aux nouveaux chrétiens font retourner les peuples d'Alsace au paganisme, auquel ils restent adonnés jusqu'à ce que Clovis leur ramène l'Évangile, et couvre le pays d'églises et de couvents. Quelques détails sur la conversion de la Saxe, de l'Angleterre, de la Bohème, de la Hongrie, et sur le retour de Rome au paganisme, terminent cette section.

Dans la section suivante Kœnigshoven raconte les agrandissements successifs de la ville de Strasbourg, donnant à ce sujet des détails que l'on ne trouve nulle part si complétement réunis (fol. 193[a] à 194[b]). Deux faits, l'un relatif aux gros sols que l'on frappa pour la première fois en 1396, et l'autre à la construction du mur près de la tour dite *Güldenthurn*, en 1412, ont été ajoutés postérieurement à cette division.

Puis l'auteur passe à l'histoire des églises, chapitres, couvents et autres établissements religieux fondés à Strasbourg et dans l'évêché (fol. 195[a] à 204[b]). Cette division contient de riches données que l'on chercherait vainement dans une autre chronique. Les renseignements fournis par Kœnigshoven sur nos églises ont depuis servi de base aux chroniqueurs postérieurs. Dans cette section il a placé quelques alinéas relatifs à la construction de la tour aux Pfennings et de la maison commune ou *Pfaltz*, à la rédaction du Code législatif de Strasbourg, à la fondation de la douane et de la foire si rapidement abolie (fol. 202[a] à 202[b]).

Ensuite il passe aux incendies qui ont eu lieu à Strasbourg (fol. 205[a] à 206[b]), ajoutant plus tard quelques détails sur l'incendie de la tour aux Pfennings, en 1414, pendant le séjour de l'empereur Sigismond, et faisant suivre cette division de quelques autres détails sur les incendies qui éclatèrent dans différentes villes d'Alsace, notamment sur les sinistres épouvantables qui consumèrent la ville de Rosheim en 1132 et en 1385 (fol. 208[a]).

Après cela il retrace les persécutions qu'eurent à subir les enfants d'Israël depuis la prise de Jérusalem (fol. 209[a] à 211[b]). L'histoire des persécutions de 1298, de 1337 et de 1349 est racontée d'après Closener. Dans la division relative à cette dernière, Kœnigshoven réunit dans un même tableau l'histoire de la peste, de l'extermination des Juifs et de la révolution opérée à Strasbourg. Il termine en ajoutant la rentrée des Juifs dans la ville en 1368, et leur mise à contribution par le sénat en 1386.

L'histoire des flagellants de 1349 se rattachait naturellement à cette division (fol. 212[a] à 213[a]). Kœnigshoven ne donne cependant qu'un mince extrait de la relation si curieuse de Closener, en y ajoutant quelques détails nouveaux. Les flagellants de 1261 et de 1298 sont également rappelés d'après Closener à la fin de cette section (fol. 213[a]).

Kœnigshoven fait suivre ce tableau, déjà si lugubre, de l'histoire des pestes, des épidémies, des grandes pluies et des inondations, et de celles des processions faites pour en implorer la fin (fol. 214a à 216a). La peste de 1349, déjà touchée, en passant, quelques feuilles plus haut, est l'objet d'une division spéciale (fol. 216a). Le fait le plus récent est relatif à la procession faite en 1415, dans la semaine de Pâques, à cause de l'inondation qui causa tant de dommages dans tout le pays, et dont les prières des fidèles amena aussitôt la fin, suivant l'assurance de notre chroniqueur. Ce fait, qui se trouve fol. 215b, est le dernier en date consigné de la main de Kœnigshoven.

Vient ensuite le tour des révolutions et des dissensions intestines de Strasbourg, pour lesquelles Kœnigshoven suit encore en partie Closener, en intervertissant seulement de temps à autre la marche du récit (fol. 216b à 221a). La première tentative d'insurrection du peuple en 1308, l'outrecuidance de la noblesse, l'échauffourée de 1332 entre les Zorn et les Mülnheim dans un hôtel de la rue Brûlée, les conséquences de cette révolution, la prise d'Erstein et de Schwanau, l'histoire des premiers stettmeistres et ammeistres (fol. 216b à 219a), la révolution de 1349, les changements introduits en 1372 et 1382, l'expulsion de la ville de Kantzeler, de Philipps Hans et de Wassicher en 1385, la condamnation de Conrad Müller en 1393 (fol. 219a à 221a), les dissensions sanglantes entre les familles des Rebstock et des Rosheim en 1374, la formation de nouvelles tribus en 1372, sont successivement exposés avec plus ou moins de détails. Le fait ajouté postérieurement et relatif au changement introduit en 1411 dans la composition du petit-sénat et à l'extension donnée à la compétence de ce corps judiciaire termine cette section (fol. 220b).

Après les agitations à l'intérieur viennent les guerres à l'extérieur; après le tumulte des rues et des assemblées populaires, le bruit des batailles et les ravages des campagnes (fol. 222a à 230b). La bataille livrée par Gratien près de Strasbourg, en 385, ouvre la section; elle est suivie de l'énumération des châteaux presque innombrables pris et démantelés par les Strasbourgeois sur les deux rives du Rhin. Ici encore Kœnigshoven transcrit fréquemment le récit de Closener.

Quant à l'histoire de la première invasion des Anglais en 1365, l'auteur renvoie à celle de Charles IV, où il en a déjà traité (fol. 231a). La seconde apparition de ces troupes de brigands, en 1375, est l'objet d'une division assez étendue (fol. 231a à 232b).

Puis le chroniqueur consacre une autre section au récit des guerres entre la maison d'Autriche et les Suisses (fol. 233a à 237a). Après la relation de la bataille de Sempach en 1386, il nous trace la longue liste des comtes et barons d'Alsace qui périrent avec le duc Léopold dans cette journée mémorable (fol. 236a).

Une section beaucoup plus étendue encore est consacrée à l'histoire de la guerre qui éclata en 1389 entre les comtes de Würtemberg et les villes de Souabe; de la ligue des

seigneurs, des villes souabes et des villes rhénanes, et de la part que prit Strasbourg dans ces dissensions, contrairement aux exhortations de quelques membres du sénat, qui rappelèrent en vain le conseil transmis par les ancêtres aux villes rhénanes de ne pas se mêler des guerres des Souabes; des dangers et des pertes que lui causèrent la trahison du comte de Linanges, l'invasion des ducs de Bavière et les hostilités du margrave de Bade (fol. 238ᵃ à 245ᵇ).

Cette section, transcrite de la chronique latine, est suivie d'une autre, copiée de la même chronique, sur la grande expédition des chrétiens en Turquie, sous la conduite de l'empereur Sigismond, en 1396, et la bataille de Nicopolis, cette dernière réminiscence des croisades (fol. 246ᵃ à 247ᵃ).

Puis Kœnigshoven raconte successivement la prise de Rosheim par le duc de Lorraine en 1220; le sort du roi de Chypre, passant par Strasbourg en 1363, à son retour d'Avignon, où il avait conféré avec le pape et le roi de France d'un projet de croisade (fol. 247ᵇ), et les guerres entre les rois de France et d'Angleterre (fol. 248ᵃ).

A la page suivante une main postérieure commença une histoire des Hussites, qui s'arrête à l'année 1432 (fol. 248ᵇ à 249ᵃ).

Les pages 249ᵇ à 256ᵃ sont en blanc.

Deux courts alinéas du continuateur de Kœnigshoven sont consacrés aux invasions des Armagnacs en Alsace en 1439 et 1444 (fol. 256ᵇ).

Après le fracas des batailles et les ravages des expéditions militaires, Kœnigshoven nous fait assister aux craquements des tremblements de terre et aux dévastations causées par ces phénomènes en Alsace. Le fait le plus récent se rapporte à l'année 1372 (fol. 257ᵃ à 258ᵃ).

Puis il passe aux dégâts causés par les tempêtes, les ouragans, les grands froids et les inondations (fol. 259ᵃ à 260ᵃ). Le dernier fait de la main de Kœnigshoven est relatif à l'inondation de 1404, auquel son continuateur ajouta un alinéa sur celle de 1422 (fol. 260ᵃ).

Une dernière section enfin a trait aux orages, aux temps de disette ou de riches moissons (fol. 261ᵃ à 262ᵃ). Cette division, toute de la main de Kœnigshoven, s'arrête à l'année 1398.

Les feuilles 262ᵇ à 268ᵇ inclusivement sont en blanc.

Le sixième et dernier chapitre comprend le registre des matières contenues dans le volume, classées par ordre alphabétique. Le fait le plus récent écrit de la main de Kœnigshoven est la procession faite à l'occasion de l'inondation de 1415, et dont il a été question plus haut (fol. 278ᵇ).

Le cadre sommaire que nous venons de tracer de la chronique de Kœnigshoven suffit pour démontrer la richesse de la compilation du chanoine de Saint-Thomas.

Dès l'année 1409 l'auteur avait fait donation de sa chronique à la fabrique de

l'OEuvre-Notre-Dame, où il ajouta sans doute les passages peu nombreux postérieurs à cette année. Une note, inscrite à la dernière page de la main de Kœnigshoven, atteste que cette donation eut lieu, pour le salut de l'âme du donateur, le jour de Saint-Grégoire, c'est-à-dire le 12 mars, sous la condition expresse qu'elle resterait déposée à jamais à l'OEuvre-Notre-Dame et qu'aucune partie n'en pourrait être aliénée. Cette note est ainsi conçue : « *Notandum. Honorandus vir dominus Jacobus Twinger presbyter canonicus* « *ecclesie sancti Thome argentinensis donavit sano corpore in remedium anime sue fabrice* « *ecclesie argentinensis hanc cronicam per ipsum de diversis materiis compositam et manu* « *eius propria scriptam tali condicione quod eadem chronica hinc in antea in perpetuis* « *temporibus remaneat apud fabricam prescriptam et nequaquam ab eadem alienetur. Hec* « *donacio fiebat ipsa die beati Gregorii pape anno domini MCCCC nono.* »

De nos jours cette chronique est conservée à la bibliothèque de Strasbourg avec la chronique latine, le vocabulaire de Kœnigshoven et une collection nombreuse de copies plus ou moins divergentes entre elles, presque toutes tirées de la chronique imprimée par Schilter.

Il n'existe plus à Strasbourg de copie entièrement conforme à la grande chronique allemande. Le manuscrit que Schilter appelle la chronique de Dunzenheim provenant du stettmeistre Conrad de Dunzenheim, manuscrit qui de son temps était la propriété du sénateur Zezner, et qui du temps d'Oberlin se trouvait à la bibliothèque du baron de Senckenberg, paraît avoir été celui qui se rapprochait le plus de la grande chronique originale[51]. Un autre manuscrit, qui n'est cependant ni une copie de cette dernière, ni de celle de Dunzenheim, fait partie de la bibliothèque de Schœpflin. Le manuscrit, dont l'écriture et la langue accusent évidemment une époque plus récente, présente de grandes lacunes. Toutefois il s'accorde avec l'original, ainsi que la chronique de Dunzenheim, en ce que l'auteur y exprime son nom entier, qu'il indique l'année 1382 comme étant celle de la compilation, que les articles du registre vont jusqu'en 1415 et que le texte est plus étendu que celui de la chronique allemande de 1386[52].

L'étendue déjà trop considérable de cette notice ne nous permet plus d'y ajouter tous les détails sur les autres ouvrages de Kœnigshoven que nous nous étions proposé de joindre à notre travail, ainsi que sur les copies de la chronique allemande conservées dans les diverses collections de la bibliothèque de Strasbourg. Nous devons à regret nous borner à quelques lignes.

Nous avons déjà eu occasion de remarquer que dans la chronique latine il règne

[51] Cf. *Schilter*, préface, § XXII, et *Oberlin*, p. 17.

[52] Cf. *Oberlin*, à l'endroit cité; seulement cet auteur indique ici encore à tort l'année 1414 comme celle du terme de la compilation de Kœnigshoven.

beaucoup moins d'ordre que dans la chronique allemande, et que la disposition du livre suffirait à elle seule pour faire voir que c'est par lui que Kœnigshoven ouvrit ses travaux historiques.

La chronique latine se divise en huit chapitres.

Dans le premier l'auteur donne une table chronologique et périodique des âges du monde. Il y retrace l'histoire des Juifs depuis Adam jusqu'à Cyrus, et l'histoire des rois perses et des rois Ptolomée d'Égypte jusqu'à Jules César (fol. 1[a] à 5[a]).

Le second chapitre comprend le catalogue des pontifes, des rois et des empereurs païens et chrétiens. Le catalogue des papes s'arrêtait dans l'origine à Jean XXIII et à l'année 1410. Kœnigshoven ajouta plus tard la déposition de ce pontife par le concile de Constance en 1415, sa mort en 1419 et l'élection de Martin V en 1417. Une autre main ajouta plus tard Eugène IV, et continua jusqu'à la mort de Martin V en 1432. Le catalogue des empereurs romains se terminait d'abord à l'année 1354, au séjour de Charles IV à Strasbourg. Kœnigshoven ajouta postérieurement la mort de cet empereur en 1378, le règne de Wenceslas, de Robert, de Sigismond, jusqu'à la mort de Wenceslas en 1419 (fol. 5[b] à 16[a]).

Dans le troisième chapitre Kœnigshoven traite de l'étymologie des noms des peuples des différentes parties du globe terrestre et des divisions de celui-ci (fol. 17[a] à 28[a]).

Le quatrième renferme le catalogue des évêques de Strasbourg, contenant par fragments le catalogue en vers ou le panégyrique qu'Erchambaut composa de ses prédécesseurs, suivi de l'oraison de cet évêque (fol. 29[a] à 38[a]). Cette division, qui n'allait d'abord que jusqu'à Frédéric de Blankenheim et à l'année 1375, a été continuée plus tard par Kœnigshoven jusqu'à l'élection de Guillaume de Dietsch, dont il n'indique pas la date.

Le cinquième chapitre, disposé par ordre chronologique, contient le registre des matières renfermées dans le volume (fol. 39[a] à 63[a]).

Le sixième chapitre est consacré à la conversion de l'Alsace et de Strasbourg au christianisme. Il renferme la légende de saint Materne, l'histoire de saint Arbogaste, la généalogie et l'histoire de sainte Odile et de sainte Attale, la fondation des abbayes de Saint-Étienne à Strasbourg et de Honau, et une copie de la donation faite par Dagobert à l'église de Strasbourg (fol. 64[a] à 68[a]).

Le septième chapitre contient l'histoire de Mahomet (fol. 68[b] à 75[b]). L'auteur y ajouta plus tard, en langue allemande, l'histoire de la grande expédition des chrétiens dans la Turquie en 1396 (fol. 76[a]); celle de l'expédition faite en 1410, par l'ordre teutonique, dans la Prusse (fol. 76[b]); celle de la guerre de 1408, entre la ville de Liége et son évêque (fol. 78[a]); celle enfin de la guerre de 1415, entre les rois de France et d'Angleterre (fol. 79[a]).

Dans le huitième et dernier chapitre Kœnigshoven reprend alternativement l'histoire

des papes et des empereurs, en entremêlant son récit d'une foule de faits étrangers, dont le plus grand nombre est relatif à l'histoire d'Alsace (fol. 80^a à 254^a). L'histoire des pontifes s'arrête à Jean XXIII et va jusqu'en 1415 (fol. 234^b), et celle des empereurs à la mort de Charles IV en 1378 (fol. 219^a). Dans ce chapitre on trouve réuni pêle-mêle le récit d'événements de toutes espèces, dont nous nous bornons à indiquer les principaux, pour donner une idée du contenu de la division et du désordre extrême qui y règne. L'auteur paraît y avoir simplement consigné les faits tels qu'ils lui tombaient sous la main sur la première page venue; il semble même que, depuis le moment où il avait conçu le plan plus méthodique de sa chronique allemande, l'ouvrage latin ne lui servit plus pour ainsi dire que de dépôt de matériaux. Là se trouvent l'histoire de la cathédrale de Strasbourg, et celle d'autres édifices religieux et civils de la ville et de l'évêché, souvent rédigée en allemand; l'exposé des miracles opérés, en 1280, par la Sainte-Vierge dans l'église métropolitaine de Strasbourg (fol. 144^a à 145^b); la relation de la bataille de Hausbergen et de la guerre de Gauthier de Géroldseck avec la ville, copiée sans nul doute sur l'original de la chronique d'Ellenhard (fol. 163^a à 167^b); puis, en allemand, la guerre entre les ducs d'Autriche et les Suisses, et la bataille de Sempach, jusqu'à la paix conclue en 1389 (fol. 168^a à 169^b); la rixe entre les Zorn et les Mülnheim, que l'auteur raconte une seconde fois en latin (fol. 195^b); les révolutions arrivées à Strasbourg depuis 1382 jusqu'en 1385 (fol. 170^a à 172^a); l'histoire du bannissement de Kantzeler et de ses deux consorts en 1385 (fol. 172^a et 172^b), et la série des incendies qui éclatèrent à Strasbourg (fol. 173^a et 173^b); puis, reprenant le latin, et après de longs récits concernant presque exclusivement l'histoire des empereurs d'Allemagne, le chroniqueur expose l'histoire de la peste, des persécutions des Juifs, et des flagellants, en 1349 (fol. 211^a à 212^b et 213^b); puis encore, après un nouveau lambeau de l'histoire générale de l'empire, entremêlé çà et là de petits faits divers, il parle en différents endroits des conquêtes et des expéditions des Strasbourgeois (fol. 219^b, 220^b et 223^a); ensuite il traite, en allemand, des invasions des Anglais en 1375 (fol. 221^a à 222^b), des agrandissements de Strasbourg (fol. 221^a), de la guerre entre les comtes de Würtemberg et les villes de Souabe en 1386 (fol. 239^a à 244^a), et de celle entre l'évêque Frédéric de Blankenheim et la ville de Strasbourg en 1392 (fol. 244^a à 248^a). Terminons ce sommaire en faisant mention de trois copies de documents, insérées par Kœnigshoven dans sa chronique; ce sont celles de la prétendue charte de fondation de Haslach, par Dagobert II (fol. 251^b), du diplôme de Charlemagne, contre la réception des symoniaques à l'église de Strasbourg (fol. 226^a), et de la lettre de défi écrite par le roi d'Angleterre au roi de France et envoyée à Clément VI en 1395 (fol. 253^a). A la dernière page enfin (fol. 255^b), Kœnigshoven a consigné plusieurs notes tirées des chroniques d'Orosius et de Gotfridus.

Tout le volume, sauf un petit nombre de passages, est écrit de la main de l'auteur. Il

se compose de deux cent cinquante-six feuilles de papier, format petit in-folio, comme l'original de la chronique allemande. L'auteur, ainsi qu'on vient de le voir, l'a continué jusqu'en 1419. Kœnigshoven paraît l'avoir tenu chez lui jusqu'à sa mort. Le volume est parfaitement conservé.

Cette chronique était déposée dans l'origine à la fabrique de l'OEuvre-Notre-Dame avec celle de Closener et les chroniques allemandes de Kœnigshoven. Une mention de l'archiviste J. U. Frid, écrite dans l'intérieur de la reliure, atteste qu'au mois d'octobre 1635 elle fut transférée aux archives de la ville de Strasbourg, d'où elle a depuis passé à la bibliothèque.

Nulle part on ne trouve une mention quelconque d'une copie de cette chronique.

La chronique allemande abrégée est divisée en six chapitres, comme la grande chronique originale, dont elle suit entièrement la marche; seulement le texte et le registre ne vont pas au delà de l'année 1386, ainsi que nous l'avons déjà remarqué. Le premier chapitre se termine à l'histoire de Cléopâtre; le second, à l'élection de Wenceslas en 1376; le troisième s'arrête au pape Urbain VI et à l'année 1384; le quatrième, à la nomination de l'évêque Frédéric de Blankenheim en 1375, et le cinquième enfin, relatif à l'histoire d'Alsace, ainsi que le sixième, comprenant le registre, à l'année 1386. Une main postérieure a continué le second chapitre jusqu'au couronnement de Frédéric III en 1452; le troisième, jusqu'à Sixte IV, élu en 1471; le quatrième, jusqu'à l'avènement de l'évêque Guillaume de Honstein en 1506, et le cinquième jusqu'en 1505.

Schilter ajoute fréquemment en marge du texte des variantes et des additions tirées de la version du manuscrit de Dunzenheim. Il en donne d'autres, encore plus étendues, dans ses suppléments.

Il est à regretter que Schilter ne se soit pas astreint à rendre dans toute leur pureté la langue et l'ortographe de l'original.

Cette chronique abrégée, composée en 1386 par Kœnigshoven, était conservée jadis avec sa grande chronique à la fabrique de l'OEuvre-Notre-Dame. C'est elle qui paraît avoir été désignée de préférence sous le nom de *Chronique de l'OEuvre-Notre-Dame*[53]. Le grand nombre de copies qu'on en a tirées aussitôt après sa compilation indiquent clairement que cette chronique, composée par l'auteur sur l'invitation du sénat, comme

53 Voyez ce que nous avons dit à ce sujet dans la notice sur Closener, aux notes 25 et 27.
On se souvient que l'ouvrage de Closener portait dans l'origine la dénomination de *Chronique de l'OEuvre-Notre-Dame*.
Réparons ici une omission, en transcrivant le passage de la chronique abrégée de Kœnigshoven que nous avons cité à la note 26, où cet auteur renvoie évidemment à la chronique de Closener. Il se trouve à la page 299 de l'édition de Schilter, à la section relative aux flagellants de 1439, et il est ainsi conçn : « *und sungent manigerhande leis* « *die stont in der croniken uf unser Frowen hus geschrieben. Darumbe losse ich sü hie underwegen durch kürtze* « *willen.* »

l'atteste Wencker, fut accueillie avec une extrême faveur par le public strasbourgeois, si avide du temps de Kœnigshoven de connaître les événements les plus remarquables de l'histoire provinciale. Il en existe encore un grand nombre de leçons à la bibliothèque de Strasbourg.

C'est cette chronique abrégée qui depuis a servi de source principale aux compilations postérieures, comme on peut s'en convaincre par l'examen du plus grand nombre des chroniques manuscrites conservées à la bibliothèque de Strasbourg. Nous avons déjà dit que cet ouvrage, presque oublié au seizième siècle, a depuis reçu une nouvelle célébrité, par la publication qu'en a faite Schilter en 1698. Depuis cette époque il est resté entièrement populaire en Alsace.

Le volume, comme les autres, était de format petit in-folio; il se composait de trois cent dix-neuf pages de parchemin, écrites sur deux colonnes. A la différence de la grande chronique allemande et de la chronique latine, les lettres étaient de forme gothique allemande; elles étaient tracées avec élégance et précision et richement peintes. Nous ignorons si le volume existe encore. Du temps d'Oberlin il était encore soigneusement conservé à l'OEuvre-Notre-Dame. Mais, malgré tous nos efforts, nous ne sommes point parvenu à l'y découvrir. Il paraît cependant que le manuscrit existait encore à l'OEuvre il y a une dixaine d'années, puisqu'alors on nous a parlé d'une chronique manuscrite qu'on possédait encore peu d'années auparavant, mais qui avait été prêtée à quelqu'un qu'on ne pouvait plus désigner. C'est assez dire que la négligence a fait perdre ce document précieux, comme elle en a déjà fait perdre tant d'autres.

Schilter, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, n'avait aucune connaissance de la grande chronique allemande[54]; il niait même l'authenticité du manuscrit de Dunzenheim, qui allait au delà de celui qu'il publia et se rapprochait davantage de la grande chronique. Ce savant était également dans l'erreur, du moins en partie, en soutenant qu'il publiait la chronique de Kœnigshoven pour la première fois. Le docte orientaliste J. Schweighæuser a découvert au siècle passé, dans la bibliothèque des comtes de Brühl à Dresde, un exemplaire imprimé de la chronique de Kœnigshoven, sans indication du lieu et de l'année de l'impression, mais dont les caractères, suivant Schweighæuser, semblaient indiquer l'année 1475 environ. Ce volume, dont Koch a depuis donné une description détaillée, se composait de cent quatre-vingt-une pages en papier. Cependant il ne comprenait que les trois

[54] Il paraît que du temps de Schilter la grande chronique originale de Kœnigshoven se trouvait reléguée, à l'insu de tout le monde, dans quelque endroit écarté. Nous pensons, comme l'ont déjà supposé Oberlin et Hermann, qu'elle se trouvait alors parmi les papiers sauvés de l'incendie de la chancellerie de la ville, en 1686; supposition que les brûlures existant aux angles du volume ne rendent que plus vraisemblable. Peut-être aussi l'esprit qui régnait jadis généralement aux archives, et qui fréquemment refusait aux savants la communication des manuscrits originaux, faisait serrer soigneusement et tenir cachée cette chronique de Kœnigshoven.

premiers chapitres. La préface y manquait également. Le texte, assure-t-on, s'accordait plutôt avec la grande chronique de 1382 qu'avec celui de l'édition de Schilter[55].

On prétend de plus qu'une chronique publiée en 1488 à Prague, et qu'un nommé Beness de Horzowitz soutient avoir composée en 1399, n'est autre que celle de Kœnigshoven, quoique dans l'introduction le copiste bohémien ait substitué son nom à celui de notre compatriote[56].

Quant au vocabulaire de Kœnigshoven, nous nous bornons à renvoyer à ce que nous en avons dit à la note 33. Il serait à désirer que ce glossaire, dont le savant Scherz a tiré un profit immense pour la composition de son *Glossarium germanicum medii ævi,* publié en 1781 par Oberlin, fût enfin livré à l'impression, et que les diverses leçons qui en existent à la bibliothèque de Strasbourg fussent compulsées.

L. SCH.

P. S. Nous avons rapporté (p. 33), d'après Oberlin, que Luck attestait avoir vu des documents anciens dans lesquels notre chroniqueur figurait comme garde des sceaux de l'évêque.

Depuis le tirage des premières feuilles de notre notice nous avons de notre côté trouvé aux archives de la ville plusieurs lettres de l'évêque Frédéric de Blankenheim au sénat, et une autre du sénat à l'évêque, dans lesquelles il est question de *sire Jacques,* garde du sceau de la cour épiscopale de Strasbourg, lequel sire Jacques n'est personne autre que le chroniqueur Jacques Twinger de Kœnigshoven. Les lettres, qui ne portent pas la date de l'année de leur rédaction, mais qui paraissent avoir été écrites de 1380 à 1392, se trouvent dans la division du *caveau extérieur du conseil des Treize* (*V. D. G.,* corp. A, fasc. XIV, n^os^ 38, 39 et 64).

Dans le premier de ces documents l'évêque Frédéric intercède en faveur de son garde du sceau, sire Jacques, auprès du sénat, qui avait ordonné à ce dernier de tenir un cheval au service de la ville. Le prélat prie le magistrat d'exempter son garde du sceau de cette obligation, vu, dit-il, que le titulaire a déjà assez de charges à supporter et de travaux à exécuter pour lui, surtout à la cour ecclésiatique; qu'il ne jouit d'aucun traitement et d'aucune prébende dans la ville, à l'exception du traitement attaché à son office de garde du sceau, et qu'il s'est toujours montré empressé à rendre à la cité, et notamment à la curie du *Mühlstein,* tous les services qu'on lui a demandés.

[55] Voyez à cet égard des détails plus circonstanciés dans *Oberlin*, p. 24 et suivantes.

[56] Dobrowski en fait foi dans son ouvrage intitulé *Literærisches Magazin von Bœhmen und Mæhren.* Prague, 1786; cah. 2, p. 146 et suiv. Cf. *Oberlin,* p. 28.

Voici le texte de la lettre de l'évêque Frédéric :

UNSERN LIEBEN GETRUWEN DEM MEISTER UND DEM RATE ZU STRASZBURG.

F. Episcopus Argentinensis.

Unsern fruntlichen grus bevor lieben getruwen. Als von dez pfertz wegen als ir gebotten hant herren Jocob unserm ingesigeler zu habende und zu haltende, der stette und uch zu dienste, do lant wir uch wissen, daz der selbe unser ingesigeler mit uns und mit andern unsern sachen und sünderliche mit unserm gerichte, als ir das selbes wol moegent wissen, faste beswerct und bekümbert ist, ouch hett er einen pfennig geltes von pfründen in der stat nit, dann allein daz wir ym gebent von unserm ingesigel. Und dar umb so bitten wir uch ernstlich daz ir den selben unsern ingesigeler umb unsern willen dez dienstes von dez pfertz wegen wollent erlaszen, wann er uch und den uwern in allen andern sachen gern sol dun wasz er weiz daz uch lieb ist. Ouch hett er uns geseit daz er der Constovel zu dem Mülstein allezit dut und getan hett von der stette wegen waz ir lieb ist. Uwere entwurt. Geben zu Dachenstein uff sant Georien dage.

Ajoutons que dans une autre lettre (*V. D. G., ibid.,* fasc. XVI, n° 78) il est question de Kœnigshoven, lequel y est nommé *dominus et magister Jacobus Twinger*. Ce document, le seul où le chroniqueur porte le titre de *magister,* est daté de l'année 1380. Il est donc antérieur de deux ans à l'ordination de Kœnigshoven comme prêtre, et prouve qu'alors déjà notre chroniqueur avait le grade de maître en théologie, ou peut-être en Droit canon, puisqu'aux treizième et quatorzième siècles on donnait de préférence le titre de *magister* à ceux qui étaient maîtres-ès-décrèts. La circonstance que plus tard il devint garde du sceau de la cour épiscopale de Strasbourg et notaire apostolique, rend cette dernière supposition très-vraisemblable. Le document prouve d'ailleurs qu'en 1380 Kœnigshoven jouissait déjà d'un grand crédit à Strasbourg, puisqu'il y est fait mention de lui comme étant intervenu dans une affaire d'une haute importance, dans le procès suscité à la ville en cour de Rome par l'évêque Lambert après sa promotion à l'évêché de Bamberg, procès dans lequel ce prélat avait impliqué personnellement plusieurs préteurs, sénateurs et bourgeois de Strasbourg.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Le conseil municipal et l'administration ayant exprimé le désir que le *Code diplomatique de la ville de Strasbourg,* dont la composition et l'impression venaient d'être votées, fût précédé d'un recueil de passages extraits de nos anciennes chroniques qui présentassent une vue générale sur l'histoire de l'Alsace, on a cru ne pas pouvoir mieux faire que de commencer cette collection par les chroniques de Closener et de Kœnigshoven. Si la circonstance que ce sont les plus anciennes chroniques d'Alsace écrites en langue vulgaire n'avait pas à elle seule été suffisante pour dicter ce choix, la célébrité qui s'attache à juste titre à l'ouvrage de Kœnigshoven n'aurait pas manqué de le déterminer.

Toutefois, comme, d'après l'intention manifestée par les fondateurs, le recueil ne doit contenir que des documents relatifs à l'histoire de Strasbourg et de l'Alsace, on a dû se borner à reproduire les chapitres ou sections des deux chroniques qui se rapportent à cette histoire.

On s'y est décidé d'autant plus facilement par la considération que l'histoire ancienne, racontée par Kœnigshoven dans l'esprit de son époque, ne saurait de nos jours avoir d'importance que pour l'histoire littéraire et philosophique du moyen âge : elle n'aurait donc en aucun cas pu trouver ici sa place.

Quant aux chapitres des deux chroniques relatifs à l'histoire générale de la papauté et de l'Empire, le rejet souffrait déjà plus de difficulté. Mais à la fin on a dû s'y résoudre également, parce que cette partie des chroniques, empruntée presque entièrement aux compilations antérieures, bien qu'elle contienne parfois des détails nouveaux, ne saurait cependant pas en définitive être comptée parmi les sources proprement dites de l'histoire générale.

D'ailleurs la marche à suivre était rigoureusement tracée à l'avance. On s'est donc borné à extraire des chapitres relatifs à l'histoire générale les faits qui se rapportent à celle de l'Alsace, et à les combiner avec les faits tirés des chapitres concernant spécialement cette histoire, pour laquelle nos deux chroniques deviennent alors une des sources les plus importantes.

D'un autre côté, comme Kœnigshoven a tiré grand profit de l'ouvrage de son devancier Closener, et qu'il a pour ainsi dire enchâssé la compilation de ce dernier dans son propre travail, on a dû, pour empêcher les redites et la réimpression des mêmes textes, se décider à réunir les deux chroniques dans un même cadre, en choisissant de préférence, dans chacune d'elles, les passages qui s'y trouvaient d'une manière plus complète que dans l'autre. Les limites restreintes dans lesquelles devait se renfermer cette partie préliminaire du *Code diplomatique* ne permettant pas la publication intégrale de chacune des deux chroniques, cette méthode était la seule admissible.

Closener ayant été la source de Kœnigshoven pour la relation d'un grand nombre d'événements, son texte a dû obtenir la préférence là où ce dernier l'a simplement copié; néanmoins, dans ces cas, on a eu soin d'ajouter les additions ou variantes importantes faites par Kœnigshoven au récit de son prédécesseur. Ces additions, ainsi que celles qu'on a tirées de Closener et ajoutées au texte de Kœnigshoven, là où la narration de celui-ci est la plus complète, sont toujours placées entre des astérisques, et les variantes en outre entre parenthèses.

Après chaque passage se trouvent indiqués l'auteur et la feuille ou la page de sa chronique d'où il est extrait.

Puis, toutes les fois que le récit a été compulsé sur les deux chroniques, le nom de l'auteur qui fournit le corps de la narration se trouve placé en tête, et le nom de celui qui ne sert que pour des additions ou des variantes est mis à la suite.

La chronique de Kœnigshoven n'étant numérotée que par feuilles, nous désignons par *a* et *b* les *recto* et *verso* ou les pages de ces feuilles.

Quant aux extraits pris dans Closener, les indications sont tirées de la copie de M. Strobel, qui a toujours soin de marquer en marge la pagination de l'original.

La lettre *C* indique Closener, la lettre *K* Kœnigshoven.

Nous désignons par *cont.* (*continuatio*) les passages ajoutés postérieurement à la chronique du second de ces auteurs.

Le peu de passages marqués des lettres *K. L.* sont extraits de la chronique latine de Kœnigshoven ou compulsés avec les passages corrélatifs de cette chronique.

Quant aux chapitres de Kœnigshoven que nous ne pouvions pas découper d'une manière chronologique, et par lesquels nous ouvrons la collection, le chiffre de la feuille où commence le récit dans l'original se trouve placé en tête.

Le peu de passages marqués par des astérisques au chapitre relatif aux églises et fondations, passages que nous ne pouvions pas faire suivre de l'indication de la source au milieu du texte, sont tirés de Closener. Un seul, dans la section concernant l'église de Saint-Pierre-le-Jeune, est emprunté à l'édition de Schilter, parce qu'il nous a échappé d'abord que ce passage est également tiré de la chronique de Closener.

Du moment que les chroniques ne devaient pas être reproduites dans leur intégralité, il était naturel de préférer l'ordre chronologique à la division adoptée par les chroniqueurs; et cela d'autant plus, que la marche suivie dans les originaux, loin d'indiquer aucune méthode générale, accuse au contraire très-souvent un désordre extrême. Non-seulement cette disposition de l'ensemble répondait mieux à la pensée du conseil municipal et de l'administration, suivant laquelle cette réunion de textes extraits de diverses chroniques ne doit former pour ainsi dire qu'une espèce d'introduction historique à la partie principale du *Code,* comprenant les chartes, diplômes et autres documents, lesquels ne sont au fond que les pièces justificatives de cette histoire écrite par les contemporains; mais d'un autre côté encore la méthode chronologique, fréquemment employée de nos jours dans des publications du genre de la nôtre, offre l'avantage incontestable d'indiquer mieux que toute autre la succession et l'enchaînement des événements, tout en présentant aussi plus de facilité aux recherches.

Les sections et passages empruntés à la chronique de Closener ont été tirés de la copie de cette chronique, prise avec une scrupuleuse exactitude par M. Strobel sur l'original même, et dont nous avons déjà eu occasion de faire mention. Toutefois on a également demandé conseil à une seconde copie fournie par M. Bernard, ancien élève de l'école des chartes, aujourd'hui attaché à la bibliothèque du Roi.

N'oublions pas non plus de faire remarquer que la chronique de Kœnigshoven dont nous publions le texte est la grande chronique originale restée inédite jusqu'à ce jour, et dont l'existence était entièrement ignorée du temps de Schilter. Notre version a été transcrite sur l'original même. Il suffit d'ailleurs d'une rapide comparaison des deux éditions pour se convaincre que la nôtre l'emporte, et quant à la richesse des détails et quant à la fidélité du texte, sur la leçon abrégée assez incorrectement publiée par Schilter.

Quant à l'orthographe, pour laquelle ni Closener ni Kœnigshoven ne suivent une règle constante, nous nous sommes attachés à rendre scrupuleusement le texte original, en reproduisant jusqu'aux variations que l'on remarque souvent d'une ligne à l'autre, et parfois dans une même ligne dans l'orthographe du même mot; seulement, pour éviter à notre publication un aspect trop disgracieux, nous n'avons mis des lettres capitales qu'aux noms propres.

Ajoutons enfin que dans l'origine on avait eu l'intention d'accompagner le texte original

des chroniques d'une traduction française. Cette traduction était même déjà entièrement terminée; mais dans la suite on a cru devoir y renoncer par un double motif : d'une part pour ne pas prolonger davantage le retard que la publication de la première partie du premier volume du *Code diplomatique* a subi pour des causes indépendantes de la volonté des compilateurs ; et d'autre part, parce qu'en faisant suivre les chroniques d'une traduction, on aurait, jusqu'à un certain point, pris l'engagement d'en faire autant pour la seconde et principale partie du recueil, renfermant la longue série des documents; ce qui évidemment aurait conduit trop loin, surtout lorsqu'on songe qu'une publication de ce genre, contenant des titres originaux rédigés dans plusieurs langues, n'est guère de nature à pouvoir devenir ce qu'on appelle un livre populaire, c'est-à-dire mis à la portée du grand public.



Chroniken

von

Closener und Königshoven.

Hie vohet ane die vorrede dirre croniken von keisern, bebesten uñ vil andern dingen.

(K. 1ª.)

Men vindet geschriben in latyne vil kroniken: das sint buecher von der zit, die do sagent von keysern, bebesten, künigen und von andern fürsten uñ herren, wie ir leben si gewesen uñ von etlichen nenhaftigen dingen, die von in, oder bi iren ziten geschehen sint. Aber zu dütsche ist lützel sollicher buecher geschriben, wie doch das die klugen legen also gerne lesent von semelichen dingen also gelerten pfaffen. Ouch hant

die menschen me lustes zu lesende von nuwen dingen, denne von alten, un̄ ist doch von den striten, reysen un̄ andern nenhaftigen dingen, die bi nuwen ziten sint geschehen, aller minest geschriben.

Har umb wil ich Jocop Twinger von Künigeshoven, ein priester zu Strosburg, us den croniken die Eusebius, Martinus, Sigebertus un̄ Vicencius gemaht hant, un̄ us andern buechern, zu dütsche schriben, etliche ding, die mich aller fürnemest dunkent un̄ lüstlich, und sünderliche von ettelichen nenhaftigen dingen, die zu Strosburg un̄ zu Elsas, un̄ in den landen do bi geschehen sint. Und wil ouch zu iedem dinge setzen die zale der iore von gottes gebürte, das men gerechen un̄ wissen müge, wie lange es si, das das geschach, oder aber bi weles keisers oder küniges ziten es geschehen si. Wan es sprichet meister Huge von Florencie : das ein geschehen ding, von dem men nüt kan gesagen, in welem iore, oder bi weles küniges oder fürsten ziten es geschehen si, das sol men haben für eine fabule, un̄ für eine sage mere, un̄ nüt für eine wore rede.

Hie vohet ane das cappittel das seit von Strosburg un̄ von diseme lande bi dem Ryne.

(K. 185 a.)

In disem capittel wil ich sagen von weme die stat Strosburg und dis lant bi dem Ryne sinen ursprung un̄ anefang het, un̄ wie un̄ zu welre zit es zu cristem glouben bekert wart. Item un̄ von weme und in welre zit die stifte, kloester un̄ kirchen zu Strosburg un̄ in dem lande des bystumes gemaht un̄ gestiftet sint. Item ouch von stryten, reysen und geschoellen un̄ anderungen und von andern nenhaftigen dingen, die do geschehen sint, also her noch wurt geseit.

Do got die welt lies under gon von ire sunden un̄ untügene wegen bi Noes ziten, un̄ nieman lebende bleip, denne Noe selbe ahteste in der arken, das geschach vor gotz gebürte XXIX hundert ior un LVII ior, do lebete Noe noch der syntfluth IIII hundert ior, un̄ mahtent er un̄ sine drige süne in den selben

ioren also vil kinde, das sü sich muestent teilen in menig lant in der welte. Cham, Noes sun, mahte einen sun genant Chus, der Chus gebar Nemroht, den ersten künig in dirre welte. Dirre künig Nemrot bleip bi den sinen in dem lande Sennaar uñ zu Babilonie, uñ was in der stat zu Babilonie der erste künig, uñ buwete ouch die stat Babilonie bi dem turne Babilon, uñ mahte einen sun genant Belus. Der Belus mahte einen sun genant künig Nynus. Dirre Nynus det vil stryte uñ nemhaftiger dinge, der umb nennent in etliche den ersten künig in der welte, wan von sime vatter Belus uñ Nemrot wuste men nüt vil zu sagende, wie das sü vor ime worent künige gewesen. Dirre künig Nynus buwete die grosse stat Nynive driger tageweiden wit, uñ nam eine künigin zu der e von Caldea uñ mahte mit der einen sun genant Trebeta. Dirre Trebeta wart gar ein schoenre stoltzer man. Do noch nam künig Nynus ein ander wip zer e, genant Semyramis, die was von Japfet, Noes sunes, geslehte. Do starp künig Nynus, uñ richsete dise künigin Semyramis, noch ires mannes tode XLII ior zu Babilonie uñ in dem lande do umb, wan sü was gar ein menlich stritber wip, uñ betwang manig lant das ir man künig Nynus nüt betwingen moehte. Sü was ouch also unküsche, das sü den vorgenanten Trebeta, iren stiefsun, wolte zu der e nemen uñ twingen das er bi ir slieffe. In etlichen buechern stet geschriben das er were ir reht sun, uñ nüt ir stiefsun. Nu was dirre Trebeta frum uñ gereht, uñ wuste wol das es unzimelich were uñ wider die nature, das er solte bi sinre muter also sloffen, uñ entseite sich gegen ir so er lengeste moehte.

WIE TRIERE SINEN URSPRUNG HET UÑ DIS LANT.

Ze jungest wolte die künigin Semyramis nüt enbern, ir sun Trebeta mueste bi ir sloffen. Do floch er von ir, uñ sah sin ein gros schif uf das mer, und nam zu ime vil diener uñ spise uñ harnesch uñ was er bedurfte, wan er ein grosser herre was, uñ bat got, das er das schif solte wisen, etwo in ein verre lant, do er vor sinre muter bosheit uñ unküscheite wol moehte behut sin uñ one sorge. Sus fur er uf dem mere her uñ der, uñ kam zu jüngest, also es got wolte, do der Ryn in das mer flühsset, uñ do fur er den Ryn uf, uñ kam uf die Musele uñ uf das velt do nu Triere ist. Do gefiel ime die gegene wol, wan sü gar schoene uñ lüstliche was, von welden, weiden, uñ von süsseme

wasser, uñ mit schoenen hohen bergen umb griffen, also werent es muren. Do ging er us dem schiffe, uñ wart mit sinen wisesten zu rote das sü sich do woltent nyder lossen, also sü ouch dotent. Uñ do sü etwie lange do gewonetent, do buwete er eine schoene stat uñ nante die Triere, noch sime nammen Trebeta. Dis geschach bi Abrahames ziten, uf zwei tusent ior vor gotz gebürte. Do noch mahte Trebeta vil schoenre bürge uñ palaste ime uñ den sinen zu Triere uñ do umb, uñ satte rihter uñ ambaht lüte über sin volg, uñ ordente alle ding, also men sich in einre grossen stat sol halten, wan er was gar ein wiser herre.

DIE KÜNIGIN KAM GEIN TRIERE UÑ WART ERSTOCHEN.

Under disen dingen hette die künigin Semiramis erforschet uñ befunden das ir sun Trebeta was zu Triere, uñ do wolte bliben un nüt wider gein Babilonie zu ir kumen. Do von wart sü zornig, uñ mahte sich uf mit eime grossen volke, uñ fur ouch über mer her zu ime gein Triere. Do zogete Trebeta gegen sinre muter, mit grosser herschaft, uñ mit pfiffen, busunen uñ aller hande seitenspil, uñ enpfing sü gar herliche uñ det der glich wie er sü gar gerne sehe, und wie er leben wolte noch allem iren willen. Hie mitte gestillete er der muter zorn, das sü früntlichen mittenander sprochetent, wie doch sü in der meinunge dar was gefarn das sü den sun wolte vertriben oder doeten. Do noch furte er die fürsten uñ die herren die mit der muter kumen worent uf sine bürge umb Triere, uñ hies in gute herberge geben uñ wol bieten, uñ furte sine muter mit etlichen dienern uñ juncfrowen in die stat zu Triere uñ mahte in eine herliche wurtschaft. Uñ do sin muter wol gas uñ getrang, do furte er sü in eine heimeliche kammer uñ det der glich wie er bi ir wolte sloffen, also sü dicke an in gefordert hette, uñ do sü alleine in der kammer worent do erstach er sine muter, uñ also wart er ihr entladen.

WIE DÜTSCHE SPROCHE SICH ERHUP.

Do noch nam er zu ime die herren uñ das volg, die mit der muter dar worent kumen uñ det in gar tügentliche das sü in gerne hettent zu eime herren. Uñ also sü zu samene worent kumen von verren landen

und von maniger hande sprochen, do gebot er under dem volke, das sü alleine soltent dütsche sproche üben uñ halten, uñ keine ander sproche, wan er sü aller liebest hette.

STROSBURG UÑ VIER ANDER STETTE WURDENT VON DEN VON TRIERE ANE GEFANGEN UÑ GEMAHT.

Do noch kam ouch zu ime vil ander volkes von über mer her, die do hortent sagen von sinre wisheit uñ frumkeit, uñ von der genühtikeit dis landes, und meretent sich von tage zu tage mit kinden uñ mit zu kumendem volke, das ir also vil wart, das sü zu Triere nüt landes genug hettent, von ackern uñ matten. Do buwetent uñ erbeitetent sü die lant do umb ie für basser, unde mahtent von tage zu tage ie für basser stette un doerffere in disen landen, uñ sunderliche bi dem Ryne mahtent sü nohenander dise fünfe nenhaftige stette: Koelle, Mentze, Wurmesze, Strosburg und Basel, uñ vil doerffer der bi. Doch worent dise fünf stette do zu mole nüt also gros uñ also wit uñ also wol gebuwen, also ignote, wan die stette bessernt sich von tage zu tage. Aber wie lange noch Triere, oder zu welre zit, dise stat Strosburg uñ die andern vier vorgenanten stette wurdent ane gefangen uñ gebuwen, das vinde ich nüt geschriben. Doch sint sü me denne XII hundert ior vor gotz gebürte gewesen. Sus ist Triere die erste uñ eilteste stat gewesen zu dütschen landen, uñ von dem herzogen Trebeta gebuwen, also vor ist geseit, uñ vormols was kein mensche hie dissit meres zu dütschen landen. Uñ dis lant Elsas uñ ander lant bi dem Ryne sint von den von Triere zum ersten geerbeitet, gebuwen uñ besessen.

VON ZABERN.

Auch sprechent etliche das die stat Zabern in strosburger bistum wurde von dem vorgenanten herzogen Trebeta zehant noch Triere gebuwen uñ dar umb sü Zabern die eilteste stat in disem bistum. Doch gloube ich das Strosburg eilter si.

DIE VON TRIERE WORENT HERREN ÜBER DIS LANT.

Do sich nu dütsche lant zum ersten erhup von den von Triere also vor ist geseit, do worent die von Triere gewaltig uñ herren über dütsche lant uñ noment ierlichen zins uñ stüre von den stetten uñ doerffern. Hie noch über vil iore die vorgenanten fünf stette Koelle, Mentze uñ Wurmesze, Strosburg uñ Basel, die gingent uf an eren uñ an gewalte, uñ wurdent so mehtig das sü fry uñ ir selbes woltent sin, uñ woltent den von Triere nüt me undertenig sin, noch zins geben. Uñ also gobent sü in drissig ioren nohenander keinen zins. Do kam ein gros hagel der erslug alle fruht uf den ackern uñ an den reben. Hie von erschrokent die fünf stette, uñ wondent das der hagel uñ das boese wetter were über sü kumen, der umb das sü iren herren zu Triere ungehorsam werent uñ den zins nüt hettent geben, uñ gingent zu rote uñ schicketent den von Triere die versessene zinse alle mittenander, uñ globetent den von Triere gehorsam zu sinde, uñ in den zins fürbas alle ior zu rihtende. Hie von danketent die von Triere irme apgotte Jupiter sere noch heideschem sitten, uñ wondent uñ gloubetent: er hette den hagel gemaht kumende über die fünf stette uñ hette zu broht das die selben fünf stette in werent wider undertenig worden.

DER TEMPEL ZU EBERSHEIMMÜNSTER.

In disen ziten buwetent uñ mahtent die von Elsas einen schoenen tempel den apgoetten zu Ebersheimmünster noch heideschem siten in Mercurius ere, wan Mercurius was der oberste apgot zu dütschen landen, uñ gar gnedig noch irme glouben, uñ ertent den gar vaste umb glücke uñ heil. Zu disem heideschem tempel vor gotz gebürte furent die heyden von verren landen umb gnode do zu erwerbende noch irme glouben, wan die gantz welt was do zu mole vor gotz gebürte itel heyden, wan das zu Jerusalem uñ in Judea ein wenig juden worent. Also worent vor gotz gebürte nuwent zwene glouben: heyden uñ juden, uñ kein cristen, wan do got geborn wart der was der erste cristen, uñ do ving alrest cristen gloube an, von ime uñ von sinen zwelfbotten.

DÜTSCHE LANT KAM UNDER DIE ROEMER.

In den ziten, uf fünfzig ior vor gotz gebürte, hettent die von Rome vil bi alle lant betwungen, one dütsche lant uñ Frangrich. Do von fur Julius der erste keyser zu Rome von der Roemer wegen us mit grossem volke uñ betwang lamparten uñ welsche lant.

Do noch fur er in dütsche lant, uñ belag die stat Triere, wan es die houbet stat was in dütschen landen, uñ ze jungest gewan er die stat mit verretnysze, uñ geschach das also.

In der stat zu Triere worent zwene herren, an den der stette gewalt stunt, die worent gar riche uñ kriegetent alle zit mittenander umb ire grossen herschafte. Der eine hies Dultemar, uñ der ander Signator. Do Signator sach das er Dultemar nüt moehte überkumen, do mahte er sich us der stat uñ wart Julius diener, uñ mit des helfe trug ane Signator das Dultemar der houbet man in der stat erslagen wart uñ die stat hine geben. Sus gewan Julius die stat, uñ dar noch das lant uñ lies die landesherren alle bliben bi iren eren also das sü Julio huldetent, uñ swurent also iren obersten herren zu hande. Nu was Julius ouch ein milter dugethafter man, uñ gap grosse goben von ime, do mit schuf er das ime alles volg gewillig uñ holt was.

Do noch bleip Julius zu Triere untz das ime Koelle, Mentze, Strosburg, uñ die stette alle in dütschen landen undertenig wurdent mit guten willen, uñ ouch die landesherren. Unde buwete uf dem Ryne menige gute vesten uñ stette, dem lande zu hute, Bochparten, Ingelnheim, Oppenheim. Uñ mahte zu Mentze gar eine breite brucke über den Ryn, uñ die wart do noch zehant von der Menzer untruwe zerbrochen.

Do Julius alles dütsche lant und ire herren hette betwungen, do fur er zum vorgenanten tempel zu Ebersheimmünster, uñ oppferte uñ dankete dem apgotte Mercurius sines glückes uñ gesiges noch heideschem sitten, und ernuwerte die bilde uñ den tempel. Uñ us dem selben tempel ist sither gemaht das herliche closter Ebersheimmünster, also her noch geseit wurt.

WIE STROSBURG UÑ ELSAS SINT VON DRIGER HANDE VOLKE UF KUMEN.

Also nu die Roemer hettent dütsche lant betwungen, do sattent sü lantvoegte uñ pflegere uñ ambahtlüte über die lant, uñ die worent das mereteil von Rome. Nu zu disen pflegern uñ lantvoegten in dütschen landen koment ire fründe uñ moge uñ vil volkes, von der genühtsamkeit wegen wines uñ kornes dis landes uñ wolgelegenheit an wasser, weiden, holtze uñ manigerhande andern dingen, also das manig tusent lütes von Rome uñ von Italia sich nyder liessent in dütschen landen uñ aller meist bi dem Ryne, uñ die wurdent under die Dütschen vermüschet.

DÜTSCHE LANT KAM VON DEN ROEMERN UNDER DIE FRANKEN.

Do noch über vil hundert iore, also men zalte noch gotz gebürte uf CCCCXX ior, do gingent die Roemer abe von tage zu tage, uñ die Franken uñ Franzosen, das worent geslehte die hie vor us Troeye furent, do Troye gewunnen wart, die gingent uf mit irme künige, an gewalte uñ an richtum, das der Franken künig, den men ignote nennet von Frangrich, hette me lant uñ lüte in dütschen uñ in welschen landen, denne der keyser oder die Roemer. Do von furent die Franken wider uñ für war sü woltent, und betwungent Triere, Koelle, Mentze, Wurmesze, Strosburg uñ Basel und alles dütsche uñ welsche lant mittenander, von Aquitania untz in Peyern, uñ liessent sich do die Franken nyder in den selben stetten uñ landen, die sü betwungen hettent, uñ vertribent uñ erslugent die herren uñ lantvoegte die von den Roemern worent über die lant gesetzet. Sus wurdent die Dütschen uñ die Franken, das sint edele Troeyer, under einander gemüschet das nu alle Dütschen bi dem Ryne heissent billiche Franken, von alter her. Aber bi nuwen ziten so heissent die aller meist Franken die do sint von Frankenlant, do inne Wurzeburg ist die houbet stat. Das selbe lant gewan den nammen Frankenlant von irme herzogen genant Franke.

Hie habe ich geseit wie Strosburg uñ Elsas, Koelle, Mentze, Wurmesze uñ das gantz lant bi dem Ryne ist uf kumen von driger hande volke : zum ersten von

den von Triere, dar noch vermüschet uñ gemeret von den von Rome uñ Italia, do noch aber vermüschet uñ gemeret von den Franken, das ist von dem volke das hie vor us Troeye kam, also vor ist geseit.

WELE ÜBER STROSBURG UÑ ELSAS SINT HERREN GEWESEN.

Zu glicher wise also Elsas uñ dütsche lant ist von maniger hande volke uf komen, also het ouch Elsas manigen herren gehebet. Zum ersten worent die von Triere herren über dis lant am Ryne uf XII hundert ior. Do noch, bi Julius des ersten keysers ziten, das was uf fünfzig ior vor gotz gebürte, kam Elsas uñ dütsche lant under der Roemer gewalt, also bi dem selben keyser Julius ist geseit, uñ also worent die Roemer herren über dis lant uf fünf hundert ior, uñ was Strosburg der Roemer kammer, do hin men der Roemer zinse samelte in disen landen.

Do noch also men zalte noch gotz gebürte uf fünftehalp hundert ior, do koment Elsas uñ dütsche lant usser der Roemer gewalt under die künige von Frangrich, die worent ouch herren über dis dütsche lant uf CC ior, uñ worent ouch etliche künige von Frangrich in Elsas gesessen, also bi sant Arbogast uñ künig Dagebreht geschriben ist.

Do noch also men zalte noch gotz gebürte DCLXXXV ior, do was ein künig zu Frangrich genant Hildericus des dirten Clodoveus sun, der mahte sinen mog Etich, sant Odylien vatter, einen herzogen über Elsas uñ dis lant, also bi sant Florencie geschriben stet. Dirre herzoge Ettich mahte Hohenburg uñ Nidermünster. Noch ime wart sin sun Adelbreht herzoge über Elsas, der stifte das closter zu sant Steffan uñ die stift zu Honowe, die ignote sint kumen zum alten sant Peter zu Strosburg. Der Adelbreht wart erschossen uñ lies zwene süne genant Lütfrit uñ Eberhart, uñ drige doehtere Sant Attala, Eugenia uñ Gerlindis. Dise drige doehtere wurdent heilge closterfrowen zu sant Steffan zu Strosburg, uñ dise zwene süne worent ouch herzogen über Elsas uñ worent zu Strosburg allermeist gesessen, uñ also worent sü uñ ir vatter, uñ do vor ir gros vatter herzoge Ettich, herzogen uñ herren über Strosburg uñ über dis lant uf LX ior.

DÜTSCHE LANT KAM UNDER DIE VON FRANGRICH ZU DÜTSCHEN LANDEN.

Do noch kam Karle Martello, ein herzoge zu Oesterich uñ zu Frangrich, des grossen Karlen atte, uñ betwang die vorgenanten zwene herzogen, das sü uñ Elsas uñ Swoben lant, uñ Friesen, uñ Sahssen, uñ vil ander lant, ime muestent undertenig sin uñ starp noch gotz gebürte DCCXLII ior. Do noch sin sun künig Pipinus was künig uñ herre über die selben lant, uñ ouch über Frangrich XVII ior, also bi sant Florencien geschriben stet. Do noch des selben Pipinus sun, Karle der grosse, XLVII ior. Do noch des Karlen sun Ludewig XXV ior. Dirre Ludewig was keyser uñ herre, also ouch sin vatter der grosse Karle was, über dütsche uñ welsche lant uñ über Frangrich, also bi den keysern von in geschriben stet, uñ worent von dütschem geslehte, und aller meist gesessen zu Oche, Wurmesze, Mentze uñ bi dem Ryne, das do zu mole hies nyder Frangrich, uñ zu latyne *orientalis Francia*. Uñ das lant hies oeber Frangrich, uñ zu latyne *occidentalis Francia*, do ignote ein künig von Frangrich ist gesessen.

FRANGRICH HORTE ZU DÜTSCHEN LANDEN.

Uñ also gehorte ober Frangrich, das ist welsch Frangrich, zu disem dütschen lande, uñ nüt dütsche lant gein Frangrich, wan sü iren künigen her zu dütschen landen zu den ziten muestent dienen, untz das das dütsche Frangrich uñ welsch Frangrich von einander wurdent geteilet, uñ geschach das also.

Do men zalte noch gotz gebürte DCCCXL ior do starp der vorgenante keyser Ludewig uñ wart zu Metze begraben, uñ lies drige süne genant Lotharius, Ludewig uñ Karle. Dise drige süne, noch vil kriegen uñ striten die sü under einander hettent umb die lant die ir vatter besas, do über koment sü uñ deiletent dieselben lant under sich, uñ wart Lotharius keyser uñ herre zu Rome uñ Italia. Der ander sun Ludewig wart künig uñ herre zu Peyern uñ Swoben uñ über alles dütsche lant, uñ Karle der dirte sun wart künig zu Frangrich, das noch ein künig von Frangrich besitzet. Uñ also wurdent dütsche laut uñ welsch Frangrich von einander geteilet, das ir keis me zum andern

gehorte. Uñ worent do noch die dütschen künige mehtiger denne die künige von Frangrich, uñ erwurbent ouch die dütschen künige mit ire fromekeit, das das roemesche rich an sü kam, also bi keyser Karlen dem grossen uñ keyser Otten von Sahssen voellekliсher geschriben stet.

DIE KEYSER GOBENT DIS LANT UÑ SWOBEN DEN HERZOGEN UÑ ANDERN HERREN.

Do noch also dütsche lant uñ Frangrich wurdent von einander geteilet, also vor ist geseit, do worent künige uñ keyser herren über Strosburg uñ Elsas und über die andern dütsche lant. Die selben künige oder keyser die denne zu ziten worent mahtent ire kint uñ ire brüder oder ander ire fründe uñ moge, oder die, die es umb sü verdienetent oder kouftent, ein teil zu herzogen, ein teil zu groven uñ frigen uñ lantgroven oder zu andern herschaften. Die selben herzogen uñ groven uñ ire kint uñ lehens erben worent denne herren in den landen die in also gegeben wurdent.

Nu losse ich ander lant under wegen, uñ sage von den herzogen die do zu Swoben uñ Elsas sint gewesen, wan es zu samene gehorte, uñ losse ouch under wegen die frigen uñ grofen in disen landen, wan ir bi alten ziten also vil was, das ie über zwo myle weges oder drige was eine sunder grofeschaft: also worent in dem bistume zu Strosburg uf X grofeschaft, uñ usser mossen vil rittere uñ knehte. Dis losse ich alles under wegen uñ sage von den herzogen die zu Swoben uñ Elsas sint gewesen sit der zit also das rich an die Dütschen kam, uñ sint das dise hie noch geschriben herzogen.

VON DEN HERZOGEN ZU SWOBEN UÑ ELSAS.

Burkart von Swoben wart herzoge noch gotz gebürte DCCCCXX ior, uñ wart erslagen noch gotz gebürte DCCCCXXVII ior. — Herman von Swoben, der starp noch gotz gebürte DCCCCXLIX ior. — Lütolf des ersten keyser Otten sun von Sahssen, der starp DCCCCLVII. — Conrot von Sahssen, der starp DCCCCXCVII ior. — Ernest von Swoben, der was keyser Conrotz des andern stiefsun, der det wider den keyser, uñ wart erslagen MXXX. — Herman, Ernestes bruder, der starp MXXXIX, uñ was keyser Conrotz

stiefsun. — Otte von Swinfurt, der starp MXLVIII. — Rudolf von Rynfelden, der starp MXCII, er wart erslagen. — Behtolt von Zeringen, der mahte uf sime eygen die stat uñ burg zu Friburg, uñ wart zu Mollesheim erslagen, noch gotz gebürte MCXXIII. Do lech keyser Heinrich der vierde das selbe herzogentum zu Swoben sime dohtermanne genant Friderich von Stouffen. — Conrot von Stouffen, des Friderіches bruder, der wart ouch künig MCXXXVIII. — Friderich des vordern Friderіches sun von Stouffen. — Philippus, keyser Friderіches sun des ersten, was herzoge zu Swoben, uñ also keyser Heinrich der sehste gestarp, do wart dirre Philippus uñ Otte ein herzoge von Sahssen in missehelle an das rich erwelet noch gotz gebürte MCXCVIII ior. Do fur dirre Philippus uf den bischof von Strosburg, uñ verbrante Mollesheim uñ vil bürge, uñ belag Strosburg, also bi den keysern ist geseit, uñ wart erslagen noch gotz gebürte MCCVIII ior. — Conrot von Stouffen, keyser Friderіches sun des andern, was herzoge zu Swoben uñ wart roemesch künig bi sines vatter ziten noch gotz gebürte MCCXXXVII ior, uñ wart ime vergeben noch gotz gebürte MCCLII. Uñ Heinrich der lantgrove zu Elsas starp ohne lehens erben noch gotz gebürte MCCXXXVIII ior. Do vielent die lehen wider an ire herren, ein teil an das rich, uñ ein teil an dis bistum.

DER HYNDERSTE HERZOGE.

Conradinus, des vorgenanten kunig Conrotz sun, der was der hynderste herzoge zu Swoben, der fur mit den Dütschen in das künigrich zu Sicilien, uñ meinde es gehorte ime zu in erbes wise, uñ streit mit dem künige von Sicilien uñ gewan den strit. Do furent die Dütschen dem roube noch in dem strite, uñ fur Conradinus under sin gezelte, do kam ein harst von Sicilien uñ vingent disen Conradinum, uñ enthoubetent in, noch gotz gebürte MCCLXVIII ior, uñ lies keinen lehens erben. Also viel das herzogentum zu Swoben an das rich.

DAS RICH STUNT OSTÜR.

Nu stunt das rich do zu mole ostür wol XX ior, do under zoch sich ieder herre der stette uñ des landes das ime denne gelegen was. Also nam der bischof von Strosburg Hagenowe, Ehenheim, Offenburg, Gengenbach uñ Colmer uñ vil bürge uñ doerfer. Das selbe det ouch der marggrove von Baden, uñ der von Wurtenberg uñ ander grofen in Swoben die noment die stette uñ lant die in gelegen worent, uñ behubetent sü untz das grove Rudolf von Habesburg künig wart, der betwang die herren uñ groven alle, die des riches ütschet inhendes hettent, das sü es muestent wider geben, also ouch bi dem selben künig Rudolfe ist geseit, uñ also behup er des riches stette zu Swoben uñ in Elsas, das kein herzoge me do wart, uñ das selbe herzogentum ein ende nam.

DIE LANTGROVESCHAFT ZU ELSAS.

Hie noch über vil ior nam ouch ein ende die lantgrofeschaft zu Elsas wan sü wart umb Johans den hyndersten lantgrofen kouft an das bistum, noch gotz gebürte MCCCLVIII ior, also bi bischof Johans von Liehtenberg ist geseit.

DIE VON STROSBURG WURDENT FRY.

Hie zwüschent, die wile herzogen uñ lantgrofen hie worent, noch gotz gebürte uf XI hundert ior, do erwurbent die von Strosburg und die andern grosse stette am Ryne mit irme dienste uñ mit gelte umb die keyser uñ künige, das sü gefriget wurdent, uñ under keyme herren me soltent sin, denne das sü eime künige oder keyser, so er selber reyset, dienent mit einre sicher summen glefen, also es denne gemaht wart. Ouch vil reht, die bischofe uñ anderr herren zu Strosburg hettent, die wurdent do noch von tage zu tage abekouft, mit wille uñ gehelle uñ mit bestetigunge der fürsten uñ herren uñ des cappittels der hohen stift, also es denne dar zu gehorte.

WIE STROSBURG UN̄ ELSAS BEKERT WURDENT.

(K. 190a.)

Sit vor ist geseit wie Strosburg un̄ dis lant sinen ursprung het, un̄ was herzogen un̄ herren do sint gewesen, so wil ich nu sagen wie un̄ wele zit Strosburg un̄ dis lant zu cristem glouben bekert wart, wan es vor heyden worent.

In den ziten vf LX ior noch gotz gebürte, do sant Peter der oberste under den zwelfbotten den bebestlichen stul hielt zu Rome, do kam sant Paulus zu ime, un̄ dise zwene bredigetent cristen glouben zu Rome un̄ in der gegene do umb. Die andern zwelfbotten brediget ouch cristen glouben in andern landen, also sü der heilge geis wisete. Do nu sant Peter erkante in dem geiste, das die zit sinre martel begunde nohen, do besamelte er alle sine jungern zu Rome, die ouch begirde hettent cristen glouben zu bredigende, un̄ sprach zu in: lieben brüder, unser herre Ihesus Cristus het mich un̄ die andern junger gesendet in die welt also schoffe under die wolfe zu würkende un̄ zu merende die fruht un̄ den somen, den er vor geseget un̄ geplantzet het. Also wil ich üch ouch senden in die welt, sit irs begerende sint. Un̄ gap in den gewalt zu bindende un̄ zu entbindende un̄ zeichen zu tunde, und sante sü us in manig lant. Er schickete sant Appollinarem gein Ravenne, un̄ sant Marcialem gein Aquitanie, und sant Clemens gein Metze, un̄ die andern in ander lant. Also wart sant Materne mit sinen zweigen gesellen Euchario un̄ Valerio, die do priester worent, von sant Peter gesant in dütsche lant bi dem Ryne.

VON SANT MATERNEN.

Do nu sant Materne un̄ sine zwene gesellen von Rome koment untz in oeber Elsas, do vingent sü ane dem volke zu bredigende cristen glouben. Do nu das volg, wie doch sü heyden worent, sohent die zeichen, un̄ die wunder, die sant Materne und sine gesellen vollebrohtent, wan sü mahtent doten uf ston, un̄ erlidigetent besessen lüte, un̄ ernertent menigen menschen von sime siechtagen, do liessent sü sich touffen, un̄ enpfingent cristen

glouben. Do noch nam sant Materne das volg zu ime, das er bekert hette, uñ kam zu dem heideschen tempel zu Ebersheimmünster, von dem do vor geseit ist, uñ zerbrach der apgoette bilde uñ mahte us dem tempel eine kirche den cristen. Uñ mahte us dem volke das er bekert hette etwie manigen priester uñ pfaffen, die do soltent zu der selben kirchen gehoeren, uñ soltent das volg in der gegene do umb wisen uñ leren in cristem glouben, also sü ouch dotent.

SANT MATERNE KAM GEIN STROSBURG.

Do noch ging sant Materne in die stat gein Strosburg, uñ bredigete do das gotz wort uñ cristen glouben. Do kertent sich die burger nüt dran uñ hettent es für ein gespoette, wan in den stetten let sich das volg nüt also balde underwisen also in den doerffern do das volg einfaltig ist. Sant Materne stroffete die burgere umb iren unglouben und hertikeit, unde wolte us den heideschen tempeln zu Strosburg kirchen machen, also er zu Ebersheimmünster hette geton, do wurdent die burger zornig uñ vertribent in uñ sine gesellen us der stat mit grosser smocheit. Dis littent sü gedultekliche, uñ kertent wider gein Ebersheimmünster zu ire kirchen, die sü nuwelingen gebuwen hettent, uñ zu dem volke das sü bekert hettent, und so sü underwegen sint, uñ nohe kument bi Benefelt, so stosset sant Materne ane ein grosser siechtage das er an stette starp.

SANT MATERNE STARP.

Do wurdent sine zwene gesellen sere betruebet, uñ noment den doten lip uñ trugent in über die Ylle an eine heimeliche stat, do nieman wonete, uñ begrubent den lip mit grossem schrigende, do von heisset die selbe stat Eley, das ist gesprochen ein gros geschrey. Do nu dise zwene iren herren begrubent, do vorhtent sü sich von der grymekeit wegen der heyden zu Strosburg, uñ fluhent uñ gingent wider gein Rome zu sant Peter, uñ seitent uñ clagetent dem, wie ir meister sant Materne dot were, uñ alle ding wie es in ergangen was. Sant Peter sach sü froelich ane, uñ sprach zu in : wissent ir nüt, das ich üch dicke habe vor geseit do ir von mir schiedent, das ir muestent

vil liden umb cristen nammen, uñ do mitte kumen in das ewige rich. So wissent ouch das unser bruder Maternus sloffet, do von nement minen stap, uñ gont balde wider umb an die stat do ir in begraben hant, uñ legent ime den stap in sine hende, uñ sprechent zu ime : bruder Materne, sant Peter der zwelfbotte enbütet dir, das du in dem nammen des vatters des sunes uñ des heilgen geistes uf standest, uñ das ambaht das dir bevolhen ist zu bredigende vollefuerest. Do noment dise zwene sant Peters stap uñ sinen segen, uñ schiedent froelichen dennen, uñ koment in XV tagen von Rome wider in Elsas, uñ besameltent do die gloubigen menschen uñ zougetent in sant Peters stap, uñ seitent was sant Peter sü hette geheissen, uñ gingent do zu sant Maternen grabe, uñ gingent mit in vil volkes die sant Materne vor bekert hette. Ouch koment dar etliche heyden von Strosburg die do woltent lugen wie es erginge. Do sü alsus zum grabe koment, do dulbent die zwene Eucharius uñ Valerius das grap uf, uñ fundent sant Maternen lip noch do frisch uñ wol smackende, uñ sü leitent ime sant Peters stap in sine hende uñ sprochent also sü sant Peter hette geheissen.

SANT MATERNE ERSTUNT.

Do det sant Materne sine ougen uf uñ erstunt uñ ging mit dem stabe us dem grabe. Do schrey das volg von frouden uñ lobetent alle got von disem zeichen, do hies sant Materne das volg swigen uñ sprach : ir lieben brueder, ich was also ir wol wissent von disem ellenden leben gescheiden uñ in die ewige ruwe gesetzet. Nu bin ich von sant Peters gebettes wegen wider in dis leben kumen uñ sol noch also menig ior leben uñ bi üch sin, also menigen dag ich bin in disem grabe gelegen. Nu was er drissig tage in dem grabe gelegen. Noch dirre rede wart aber gros lop uñ froude under dem volke, uñ was heyden do worent die liessent sich alle touffen.

STROSBURG WART CRISTEN, UÑ DIE ERSTE KIRCHE ZU STROSBURG ZUM ALTEN SANT PETER.

Zu hant kam dise mer gein Strosburg, und in ander stette und doerffer, uñ vil lütes begertent gloubig zu werdende. Hie von ging sant Materne in die stat Strosburg, uñ det grosse zeichen uñ bekerte die burgere zu

cristem glouben, uñ mit ire helfe buwete er eine kirche ussewendig der stat in sant Peters ere, die wile sant Peter noch do lebete, uñ die selbe kirche heisset zum alten sant Peter, uñ ist die erste kirche die zu Strosburg gemaht wart, uñ was do zu mole ussewendig der stat, wan die stat was kleine, uñ hette nuwent begriffen von sant Steffan untz in kremer gasse, uñ der snyder grabe der was do zu mole der stette grabe, und der stette ringmure stunt do, also das der holweg uñ vischemerket uñ sant Martin stundent ussewendig der stat, also ouch von sant Arbogast ist geseit. Wie aber die stat gewittert ist, das wurt zehant hie noch geseit.

Sus wart Strosburg von sant Maternen uñ von sinen gesellen bekert zu cristem glouben noch gotz gebürte uf LXIIII ior.

VON DUMPFIETER.

Do noch durch bette des volkes in den doerffern mahte sant Materne ein kirche bi Mollesheim ouch in sant Peters ere uñ nante die noch welscher sproche Dompeter, das ist gesprochen *Domus Petri*, uñ zu dütsche sant Peters hus, wan es sant Peters kirche ist, uñ nennet men es nu gewonlichen Dompfieter.

Also sint drige kirchen zu Strosburg uñ in dem bystum von sant Maternen gestiftet in sant Peters ire, die wile sant Peter noch do lebete und zu Rome bobest was. Und sint das die drige kirchen Ebersheimmünster, zum alten sant Peter uñ Dumpfieter, von den do vor ist geseit.

Do noch ordente sant Materne priestere uñ pfaffen dem volke zu Strosburg uñ in dem lande, die das volg soltent wisen uñ leren, uñ iñ dem nuwen enpfangen cristen glouben bestetigen, uñ ordente alle ding uf das beste, uñ fur do enweg gein Triere mit sinen gesellen wan es die houbet stat was in dütschen landen, uñ bekerte sü ouch zu cristem glouben, uñ die von Koelle uñ von Tungers, uñ was in den drigen stetten bischof XXX ior untz an sinen dot, uñ was zeichen er do det, uñ in wele wise er sü bekerte das losse ich durch der kurze willen under wegen.

Dirre sant Materne was der wittewen sun den unser herre erkickete von dem tode, von dem das evangelium seit das man liset in der vasten, uñ an dem XVI

sunnentage noch pfinkesten. Also wart sant Materne zwurent erkicket, ein mol von gotte selber, das ander mol mit sant Peters stabe also vor ist geseit.

DIE VON STROSBURG UÑ ANDER LANT WURDENT WIDER HEYDEN.

Also nu Strosburg uñ Elsas uñ vil ander lant durch die welt, hie dissit uñ ginesit meres von den zwelfbotten, uñ von iren Jungern uñ helfern, wurdent zu cristem glouben bekert, also von in geschriben stet *In omnem terram exivit sonus eorum et cetera*, do woltent die von Rome und die keysere uñ künige uñ andere grosse fürsten uñ herren, nüt cristen werden, uñ blibent in dem heideschen glouben vil hundert ior, unde hassetent uñ durchehtetent die cristen groesliche. War umb sü das dotent das stet geschriben bi dem keyser Tyberiūs. Do nu die roemeschen keyser, uñ sunderliche die zwene Dyoclecianus uñ Maximianus, also sere die cristenheit durchehtetent uñ marteltent, das dicke uf einen dag hundert werbe tusent cristen gedoetet uñ gemartelt wurdent, do erschrokent uñ verzagetent vil bi die gantze cristenheit, uñ ouch die von Strosburg, uñ wurdent wider umb zu heyden, das cristen gloube vil bi gerwe vertilget wart noch gotz gebürte uf CCC ior. Also ouch die Juden wurdent durch die welt verbrant uñ abegeton vil bi gerwe in dem iore do men zalte noch gotz gebürte MCCCXLIX ior. Also her noch wurt geseit.

Sus wurdent die von Strosburg wider heyden also sü uf III hundert ior worent cristen gewesen, uñ blibent ouch do noch heyden, uf dirtehalp hundert ior untz das Clodoveus der erste cristen künig von Frangrich sich lies touffen uñ cristen wart noch gotz gebürte uf funf hundert ior. Der brohte Strosburg uñ Elsas uñ Frangrich uñ die lant do umb wider in cristen glouben, uñ stifte vil stifte uñ cloester, uñ zum ersten das münster zu Strosburg in grosser würdikeit, also in dem anefange des capittels bi den künigen von Frangrich ist geseit. Uñ also die kirche zum alten sant Peter was die erste kirche zu Strosburg do Strosburg zum ersten von sant Maternen bekert wart, also was unser frowen münster zu Strosburg die erste kirche, noch dem also die heiden hettent alle kirchen zerstoert, uñ wider umb cristen wurdent uñ wider umb ane vingent kirchen zu machende.

VON DEN KIRCHEN, STIFTEN UN̄ CLOESTERN ZU STROSBURG.

(K. 195ª.)

Vor ist geseit wie Strosburg het sinen ursprung, uñ bekert ist, unde gewitert worden. Nu will ich sagen von den stiften, cloestern unde kirchen zu Strosburg, von wemme uñ wele zit sü sint gestiftet worden.

VON UNSER FROWEN MÜNSTER.

Unser frowen münster, die hohe stift zu Strosburg, wart zum ersten mole ane gefangen uñ gestiftet, in hoher würdikeit uñ friheit, von eime künige von Frangrich genant Clodoveus, do men zalte noch gotz gebürte fünf hundert und zehen ior, also in dem cappitel bi den künigen von Frangrich geseit ist, uñ ist die erste uñ eilteste kirche zu Strosburg uñ in dem bistum, die do gemaht wurdent noch dem also Strosburg uñ Elsas anderwerbe bekert wurdent, also ouch vor ist geseit. Doch was das münster, do es zum ersten mole gemaht wart, nüt als gros uñ also kostper an gebuwe, also es ignoten ist, wan hie vor mahte men die kirchen vaste mit holtzwerke, uñ mit slehten steinen, uñ men hette nüt not umb kostper steine, noch umb grosse gezierde.

Do nu das münster also es zum ersten mole gemaht wart, gestunt uf fünf hundert ior, do kam ein gros übel wetter mit tunre uñ blixende zu Strosburg, uñ von dem selben tunre verbrante unser frowen münster und sant Thomans munster, bede gerwe abe untz in den grunt, uñ wol die halbe stat, uf einen dag noch gotz gebürte tusent und syben ior.

DAS NUWE MÜNSTER WART ANEGEFANGEN.

Do noch samelte men gelt, steine uñ gezüg, ein ander münster zu buwende, uñ in dem iore do men zalte noch gotz gebürte MXV ior, do ving men das münster das ignoten ist, von grunde uf, an̄e zu machende mit eime tieffen starken fundamente, uñ mit kostpern steinen uñ

gezierden, und ging von tage zu tage uf, das der kor uñ das münster one die zwene vorder türne wurdent geweilbet uñ gedecket unde vollebroht noch gotz gebürte MCCLXXV ior.

Do noch über zwei ior an sant Urbans tage, do ving men ane zu machende den nuwen turn des münsters wider die brediger, uñ wart vollebroht untz an den helm, noch gotz gebürte MCCCLXV ior. Hie zwüschent wart der ander turn wider den fronhof, der do heisset der alte turn ane gefangen uñ gebuwen uñ gerwe vollebroht.

WIE DICKE DAS MÜNSTER VERBRANT IST.

Die wile men nu das nuwe münster mahte also vor ist geseit, und ouch sither, so ist es etwie dicke ein teil verbrant. Zum ersten mole brante das nuwe münster ein teil an dem turne, do men zalte noch gotz gebürte MCXXX ior. Zum andern mole brante es noch gotz gebürte MCXL ior. Zum dirten mole brante es noch gotz gebürte MCL ior. Zum vierden mole brante es noch gotz gebürte MCLXXVI ior. Zum fünften mole brante es gar schedeliche mit CCCLV hüsern die umb das münster stundent, uñ geschach das also. Do men zalte noch gotz gebürte MCCLXXXXVIII ior, an unser frowen tage der eren * alse sü starb,* was herzoge Obreht von Oesterich über naht zu Strosburg gelegen mit eime grossen volke, wan er striten wolte mit künig Adolf von Naszowe umb das roemesche rich, also er ouch det, uñ do der herzoge des morgens fruege an unser frowen tage der eren enweg us der stat fur mit sime volke, do hettent die stalknehte das lieht in eime stalle nüt wol versorget oder geloeschen. Also, *die wile man mettin sang, und in der selben mettin vier letzen worent gelesen,* ging ein hus ane in dem fronhofe zu bürnende, *bi dem schupfen, das hies der Stemphin hus,* und brante das gantze ende in dem fronhofe abe, und die kirdewangasse, uñ von dem selben füre ging ane das seyl, das von der winden am münster her abe in den fronhof do zu mole hing, uñ drug das seyl das für hyn uf untz in die winde, uñ in das münster, das das münster ane ging uñ brante gar schedeliche. Do verbrantent die glocken uñ die orgeln, uñ die dach, uñ was do obewendig der geweilbe was, uñ vil andere gezierde indewendig des münsters, uñ von der hitze sprungent vil stücke us, von den steynen uñ von den sülen in dem münster.

Es brante ouch vor dem münster untz sant Erhartz cappelle, uñ der snyder grabe zu beden siten untz an die münsze, uñ die sporer gasse her wider uf, *und des Hauwartz hus*, untz an das Kusen hus *zu der site* uñ der gegen über untz an das hus zum pryol, uñ die hüsere hynder den brot karrichen brantent ouch alle, untze an das vorgenant hus zum pryol, *uñ die drescheler uñ die scherer vor dem münster.* Es brante ouch die duchloube vor dem münster, uñ die kreme vor sant Martin, uñ also was der hüser die do verbrantent CCCLV.

ÜBERHENGE.

Do noch verbot men, wer do buwen wolte, der solte keinen überhang machen, denne einen, uñ mahte eine benemede dran, wie lang er solte sin, *des maht man ein zeichen an die mure uf der grete,* wan vormols mahte iederman an sin hus also menigen überhang über ein ander, also er wolte, uñ also lang uñ gros also er wolte.

Do noch also men zalte noch gotz gebürte MCCCLII ior, do verbrantent aber sporrer gasse uñ der snyder grabe, als her noch wurt geseit. Do gebot men, das nieman keynen überhang, klein oder gros, me solte machen über die almende.

DIE GROSSE GLOCKE, ORGELE UÑ URLEYGE WURDENT GEMAHT.

Do nu das münster alsus verbrante, do mahte men wider die glocken und die orgele uñ andere gezierde. Aber die grosse glocke, do mit men den doten lütet, die wart gemaht noch gotz gebürte MCCCXVI ior. Uñ die orgele wart noch disem brande über XXVI ior ane gefangen, uñ in drigen ioren vollebroht, uñ koste CCCL libr. den. Das urley mit den drigen künigen in dem münster wart ane gefangen noch gotz gebürte MCCCLII ior, und wart do noch vollebroht in zweigen ioren.

Do man zalt MCCCXXVII ior in den ziten do her Cunrat Ripelin und her Reimbolt von Achenheim, rittere, pfleger worent, und her Johanes Urselinger schaffener des werkes unserre frowen zu Strosburg, do wurdent die orgeln gemaht von meister Clawes Karlen, der was ein zimberman und ein lutere leye. Das werke kostet CCCCL libr. den.

Do man zalt MCCCLII ior, do wart das urley zum münster angevange zu machende und wart dernoch wol über II ior vollebroht.

DIE ZIT GLOCKE.

Do noch also men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXII ior, do wart die zit glocke uf dem münster gemaht, die do die stunden sleht.

DER SEHSTE BRANT.

Do noch also men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXXIIII ior, an sant Gerdrut obende, in der vasten, do zimberte men etwas an der orgeln uf dem münster, uñ der hert uñ smydestag stundent bi der orgeln. Nu wart das für bi den orgeln eines nahtes nüt wol betrachen uñ versorget, der umb in der naht ging die hülzin büne ane, do uffe der hert stunt, und verbrante, uñ die orgel do mitte, uñ das blygin dach uñ gesperre oben uf dem münster, uñ alles das holtzwerg, das do gebuwen was von den zweigen türnen untz an den kor, uñ geschach gros schade am münster. Doch kam men den zweigen türnen, uñ dem kore zu helfe, das in nüt geschach.

DIE NUWE ORGELE.

Do nu die orgeln uñ das münster über dem mitteln geweilbe alsus verbrantent, also vor ist geseit, do ving men anstette wider ane zu buwende mit grossem kosten, uñ mahte zum ersten die orgel wider mit groesser gezierde uñ kosten, denne sü vor was gewesen, uñ wart die orgel vollebroht in dem ersten iore noch dem brande, uñ koste uf tusent pfunt pfennige.

DER TUNRE SLUG IN DAS MÜNSTER.

Do men zalte noch gotz gebürte MCCCC ior, do slug der dunre in das münster, uñ ouch in sant Thomans kirche uf einen dag, uf sant Ypoliten dag. Doch geschach nüt gros schade, denne das die winde uf

dem münster mit ihren sülen uñ leytern von dem wetter vil bi gerwe zerbrach, uñ über sant Thomans kor ein loch wart durch das dach, uñ etwie manig sparre zerspieltent uñ zerbrochent, das men es mueste wider machen.

DES HEILIGEN GEISTES GLOCKE.

Do men zalte noch gotz gebürte MCCCCVII ior, do brach des heilgen geystes glocke uff dem münster das sü nüt me ze lütende was. Und in dem selben iore an sant Michels ahtest, das ist II non. octobr. do wart ein ander glocke gossen die ouch heisset des heilgen geystes glocke, und kostete uf IIII C güldin, und ist die selbe glocke LXIII centener swer.

UNSER FROWEN WERG.

Do men zalte noch gotz gebürte MCCLXII ior, do strittent die burger von Strosburg mit bischof Walther von Geroltzecke, zu Husbergen uñ gewunnent den strit also bi dem selben bischofe ist geseit. Do underzugent sich die dumherren der hohen stift unser frowen werkes uñ etlicher ander dinge, die der bischof vor zu sinen henden hette, also sü ouch billich tun soltent. Uñ der noch über drissig ior, also die alten erber dumherren der vorgenanten stift sohent das die nuwen jungen dumherren unser frowen werg nüt mit truwen meindent, uñ me iren eygen nutz denne des werkes nutz suhtent, do vorhtent sü, das das werg zerginge, als ouch vil lihte geschehen were, were es nüt versehen worden. Her umb botent sü den meister uñ rot zu Strosburg, das sü sich des werkes ane nement uñ es versorgetent mit pflegern uñ schaffenern also es notdürftig were. Das dotent sü durch bette der vorgenanten erbern dumherren. Und also kam die pflegnysse uñ versorgunge unser frowen werkes des münsters zu Strosburg us des bischofes hant an das capittel der hohen stift, uñ dar noch durch ir bette willen an meister uñ rot zu Strosburg noch gotz gebürte MCCXC ior.

Do men zalte noch gotz gebürte MCCCXLVII ior, do wart unser frowen hus in dem fronhofe gemaht, also der Heilman von Noerdelingen schaffener was unser frowen werkes, uñ wurdent zwei hüser wider flahsgasse abe gebrochen, das die gasse deste witer wurde.

VON SANT THOMANS KIRCHE ZU STROSBURG.

Sant Thomans münster zu Strosburg ist der eiltesten kirchen eine uñ wenne oder von wemme sü würde zum ersten ane gefangen uñ gestiftet, das vindet men nüt geschriben. Doch gloube ich do Strosburg uñ Elsas uñ ander lant die von den zwelfbotten uñ von den LXXII Jungern und iren helfern bekert wurdent zu cristem glouben, uñ do noch von der durchehtunge uñ martel wegen die die keyser von Rome den cristen dotent, wider umb heyden wurdent, uñ do noch anderwerbe von dem künige Clodoveo wurdent wider broht zu cristem glouben, also do vor ist geseit von der bekerunge dis landes, do begundent die cristen von tage zu tage zu nemen uñ uf gon uñ sich meren. Des frowetent sich die wisen uñ gelerten in Schottenlant, die von alter her worent cristen gewesen uñ bliben, wan sü in den inseln uñ landen verre von Rome worent, das die keyser sü nüt moehtent getwingen noch gedurchehten, uñ die selben von Schottenlant hettent grossen ernest zu den cristen, die nuwelingen bekert worent, uñ vorhtent das sü von einfaltikeit wegen wider vielent in heideschen glouben, do inne sü erzogen worent uñ gewonet hettent, wan sü nüt gute lerer noch brediger bi in hettent. Her umb vil wiser uñ gelerter manne von Schottenlant, durch minne uñ liebe die sü zu den nuwen cristen hettent sü zu underwisen uñ bestetigende in cristem glouben gingent in dise lant. Uñ also koment ir etliche gein Strosburg, und mit der burgere uñ erbere lüte stüre uñ helfe buwetent sü eine kleine kirche uñ ein brueder hus oder closter an der stat do ignote ist sant Thomans kirche. Do wonetent sü inne, uñ enpfingent uñ herbergetent die, die umb die selbe sache zu bredigen, zu in koment von Schottenlant. Uñ also wart sant Thomans closter, uñ menig closter durch die welt von den Schotten gemaht, die noch sint genant der Schotten closter.

Hie noch also men zalte noch gotz gebürte uf sybende halp hundert ior, do wurdent sant Arbogast uñ sant Florencie nohenander bischofe zu Strosburg, die hettent vil heymelicheit uñ wonunge bi den bruedern zu sant Thoman iren landes lüten. Uñ durch ir heilikeit willen gap künig Dagebreht den selben bruedern vil doerffer, uñ gutes, uñ sant Florencie der erwelete sine begrebede bi in.

VON DEM BISCHOFE ADELNOCH.

Hie noch also men zalte noch gotz gebürte DCCCXXXVIII ior, do was ein bischof zu Strosburg genant Adelnoch, der hette ouch vil früntschaft zu den bruedern. Der brach der brueder kirche oder closter abe, wan es alt uñ nyderfellig was, uñ buwete wider dar ein nuwe kirche uñ lit ouch zu sant Thoman begraben, in dem erhebeten holen steine der do stet in der kafzen nebent dem fronalter. Uñ der umb wan er ouch ist gewesen noch den Schotten ein stifter sant Thomans kirchen, do von erbütet men ime ere mit visitieren uñ den rouch geben, also sant Florencien, so es hochgezit ist.

UNSER FROWEN MÜNSTER UÑ SANT THOMANS MÜNSTER VERBRANTENT.

Do noch also men zalte noch gotz gebürte MVII ior, do verbrante sant Thomans kirche, uñ ouch unser frowen münster gerwe, mit briefen uñ buechern uñ ornamenten, also do vor ist geseit. Do samelte men gelt uñ steyne uñ holtz uñ ander gezüg das do zu notdurftdig was, uñ mit helfe bischof Wilhelmes, ving men ane sant Thomans kirche von grunde uf wider zu buwende. Uñ also men zalte MXXXI ior, do was die kirche etwas vollebroht, uñ wihete sü der vorgenant bischof Wilhelm, uñ mahte us den bruedern uñ münichen weltliche dumherren. Uñ in dem selben iore, ving ane der vorgenant bischof Wilhelm zu buwende die kirche zum jungen sant Peter von grunde uf.

Do noch von iore zu iore mahte men etwas fürbasser an sant Thomans kirche. Item der voerder turn do die glocken inne hangent wart gemaht noch gotz gebürte MCCC ior. Der selbe turn wart do noch zweiger bünen hoher gemaht noch gotz gebürte MCCCLXVI ior. Do noch wurdent die glocken eines gademes hoeher gehenket noch gotz gebürte MCCCLXXXXVIII ior. Item die steynen sülen uñ gewoelbe in der kirchen wurdent gemaht noch gotz gebürte MCCCXXX ior. Item der turn über dem kor wart erhoehet uñ der umbgang der umb gemaht MCCCXLVII ior. Item do men zalte MCCCC ior an sant Ypoliten dag, do slug der tunre in unser frowen münster die winde enzwei, uñ über sant

Thomans kore ein loch in das dach uñ ging ane zu bürnende. Do kam zestunt ein ungehür gros regen, der verloeschete das für.

ZUM JUNGEN SANT PETER.

Zum jungen sant Peter was hie vor eine kleine lütkirche in sant Columben ere gewihet. Do noch also men zalte noch gotz gebürte MXXXI ior, also der vorgenant bischof Wilhelm hette sant Thomans kirche gewihet, do ving er aber ane zu buwende uñ mahte us sant Columben kirche die stift zum jungen sant Peter, uñ gap gülte zu der stift uñ ordente das ahte dumherren do soltent sin. Noch des bischofes tode wart ein bischof genant Hetzel der mahte sehs dumherren pfrunden do. Also wurdent der dumherren XIIII, also sü noch sint. In den selben ziten worent keyser Heinrich der dirte uñ bobest Leo bynander zu Mentze, uñ do der bobest Leo gein Rome fur, do wihete er underwegen vil kirchen, uñ gap vil aplos uñ friheit den kirchen uñ den herren uñ den stetten. Also kam er ouch gein Strosburg, uñ wihete do die kirche zum jungen sant Peter, uñ gap den dumherren sine bebestliche sydin kappe die men noch do het in grossen eren. Do noch also men zalte MCCXX ior do wart der nuwe kor uñ die nuwe kirche dran gemaht.

DER TUNRE SLUG ZUM JUNGEN SANT PETER.

Also men zalte MCCCXXXVII ior an dem meyge obende, do slug der tunre in den turn an der kirchen zum jungen sant Peter, das der selbe turn indevendig uñ der helm mit den glocken verbrante.

Do noch also men zalte MCCC.... ior do wart bi dem selben turne gemaht eine nuwe sacristyge, do inne sich die vicarien ane dunt.

DIE STIFT ZUM ALTEN SANT PETER.

Die kirche zum alten sant Peter zu Strosburg wart zum ersten von sant Maternen gestiftet noch gotz gebürte LXIIII ior. (Sehe Seite 16.) Die stift der herren von Rynowe zum alten sant Peter wart zum ersten

gestiftet zu Honowe noch gotz gebürte DCCXX ior. Uñ wart do noch gezogen gein Rynowe, uñ der noch von Rynowe gein Strosburg. (Sehe unten, beim Jahre 720.)

SANT STEFFAN.

Sant Steffans closter. (Suche bei der Geschichte des Herzogs Adelbert und der heiligen Attala.)

SANT AURELIE.

Sant Aurelie was eine heilige juncfrowe under den eilf tusent megeden, die furent von Basel den Ryn her abe gein Koelle. Do starp sant Aurelie under wegen bi Strosburg, uñ wart do begraben, noch gotz gebürte CCXXXVII ior. Die andern wurdent do noch am sehsten tage zu Koelle gemartelt.

Do wart do noch über LX ior sant Mauricius uñ sine gesellen gemartelt von dem keyser Dyocleciano. Do wurdent die von Strosburg wider heyden, also do vor ist geseit. Uñ do sü wider cristen wurdent, do buwetent sü sant Mauricien uñ sant Aurelien zu eren, an der stat do sant Aurelien begraben was, ir kirche, noch gotz gebürte uf sehstehalp hundert ior.

DÜTSCHEN HERREN.

Der dütschen herren hus wart gestiftet von den dütschen herren noch gotz gebürte MCCLXXXVI ior.

ZUM GRUENEN WERDE.

Der Johanneser hus zum gruenen werde wart gemaht zum ersten von hern Wernher dem marschalke in ere der heilgen drifaltikeit das geistliche dumherren do soltent sin. Do noch kam es in der Johanneser hant zu Doroltzheim, die sattent einen münich oder bruder dar lange zit. Dar noch koment die Johanneser dar, noch gotz gebürte MCCCLXXI ior, uñ her

Rulman Merswin mahte us der alten kirchen eine nuwe kirche und kor, und bleip bi den Johannesern untz an sinen dot.

VON DEN BREDIGERN UN̄ VON SANT DOMINICUS.

Brediger orden ving ane sant Dominicus in Frangrich noch gotz gebürte MCCXI ior, un̄ wart der orden confirmiert von dem bobeste Honorio noch gotz gebürte MCCXVI ior, un̄ starp sant Dominicus noch gotz gebürte MCCXXI ior.

Do noch also men zalte MCCXXIIII ior, do koment etwie manig brediger gein Strosburg un̄ mahtent mit der burgere helfe ein kirchelin ussewendig der stat, do sant Elsabet closter stunt, un̄ wonetent do uf XXVI ior. Do noch koment sü in Strosburg an die hofestat, do sü ignote sint, un̄ vingent ir closter un̄ kirche ane zu buwende noch gotz gebürte MCCLIIII ior. Un̄ in dem nehesten iore do noch hettent sü messe un̄ gotzdienst in ire nuwen kirchen, und wart die selbe kirche gewihet noch gotz gebürte MCCLX ior. Aber der kor zu den bredigern wart in dem grunde ane gefangen noch gotz gebürte MCCCVIII ior, un̄ vollebroht un̄ gewihet MCCCXLV ior.

Do man zalt MCCLV ior, do wart von bischof Heinriche von Stahelecke der erste stein geleit an der bredier münster zu Strosburg, an dem dirten tage noch sante Johanes tag zu sünegihten. Do man zalt MCCLX ior do wart der bredier kirche gewihet under bischof Walther von Geroltzecke, unde wihet sü bischof Jocob von Metze, wande bischof Walther nüt bestetiget was. Das geschach zu eim generale capittel. Do man zalt MCCCVIII ior, do wart der kore zu den brediern angevangen. Do man zalte MCCCXLV do wart der bredier kore gewihet an dem dirten tage noch des heilgen crutzes tage zu herbeste. (Cl., f. 105.)

VON DEN BARFUSSEN UN̄ SANT FRANCISCUS.

Barfussen orden erhup sich zum ersten von sant Francisco bi Assis, das lit drige tageweide von Rome, noch gotz gebürte MCXCVIII ior, un̄ er hies vor Johannes e er bekert wart, un̄ starp noch gotz gebürte, MCCXXV ior.

Do noch über fünf ior, do koment etwie manig barfusse gein Strosburg, uñ mahtent mit der burgere helfe eine kirche an die hofestat, do sü ignote sint.

Do noch also men zelte noch gotz gebürte MCCLXXXI ior, do ving bruder Conrot den kor ane an der selben kirchen zu buwende mit erber lüte helfe, uñ vollebrohte in in zweigen ioren.

AUGUSTINER.

Augustiner orden erhup sich zum ersten von sant Augustino, der do ein heyden was uñ von sant Ambrosien wart zu cristem glouben bekert, noch gotz gebürte CCCXCI ior. Der noch über syben ior wart er ein bischof zu Iponi, uñ starp noch gotz gebürte CCCCXXXVIII ior.

Do noch also men zalte MCCLXV ior do koment die Augustiner gein Strosburg an die hofestat do sü ignoten sint, uñ mahtent ein kirchelin do, uñ die lüte worent in gnedig, das sü zehant ir nuwe kirche uñ kor vollebrohtent uñ etwas rich wurdent.

Item, der Augustiner capelle genant zum heilgen grabe die buwete bruder Johans von Schaftoltzheim uñ wart vollebroht und gewihet noch gotz gebürte MCCCLXXIIII ior.

VON UNSER FROWEN BRUEDERN.

Do men zalte noch gotz gebürte MCCCXXVI ior, do koment unser frowen brueder gein Strosburg an die hofestat do sü ignote sint, uñ worent vormols etwie menig ior gewesen uf bünde gesselin, nüt verre obewendig. Item ir nuwe kor uñ kirche die sü nu hant, die wurdent ane gefangen noch gotz gebürte MCCCL ior, uñ vollebroht uñ gewihet, do men zalte MCCCLXXII ior.

SANT AGNES.

Sant Agnes wart gemartelt zu Rome noch gotz gebürte CCLX ior. Item sant Agnesen closter uñ kirche wart gebuwen uñ gewihet noch gotz gebürte MCCXLVIII ior.

SANT MARKES.

Sant Marcus der ewangeliste wart zu Allexandria gemartelt noch gotz gebürte LXIIII ior. Item sant Marx closter uñ kirche zu Strosburg wurdent gebuwen noch gotz gebürte MCCLXI ior.

SANT KATHRINE.

Do men zalte noch gotz gebürte CCCIX ior, do wart sant Kathrine gemartelt zu Allexandria von dem keyser Maxencio. Item sant Kathrinen closter zu Strosburg wart gemaht und gebuwen noch gotz gebürte MCCXLII ior.

SANT JOHANS ZU DEN HUNDEN.

Do men zalte von gotz gebürte MCCLII ior, do wart das closter zu sant Johans zu den hunden in Crutenouwe gestiftet uñ gemaht.

SANT NICLAUS.

Do men zalte noch gotz gebürte MCCLII do wart das closter zu sant Niclaus zu den hunden in Crutenouwe gestift uñ gemaht.

VON DEN WILHELMERN.

Do men zalte noch gotz gebürte MCLV ior, do erhup sant Wilhelm, ein herzoge von Aquitanie, der wilhelmer orden ane, uñ starp do noch in dem nehesten iore. Item der wilhelmer closter zu Strosburg in Crutenouwe wart gestiftet uñ gemaht noch gotz gebürte MCCCII ior.

DIE RUWERIN.

Do men zalte noch gotz gebürte do wart der Ruwerin closter gestiftet uñ gemaht.

SANT CLOREN UF DEM WERDE.

Do men zalte MCCXCIX ior, do koment die frowen von sant Cloren uf dem werde von Hagenowe gein Strosburg, an die hofestat do sü nu sint uñ mahtent zum ersten ein klein kirchelin. Do noch vingent sü ane zu buwende ein schoene closter uñ kirche, das wart vollebroht noch gotz gebürte MCCCLXX ior, uñ dar noch über sehs ior gewihet.

SANT CLOREN AM ROSSEMERKETE.

Do men zalte noch gotz gebürte MCCLXX ior, das wart das closter uñ kirche zu sant Cloren uf dem rossemerkete gemaht.

DIE KIRCHE ZU ALLEN HEILGEN.

Do men zalte noch gotz gebürte MCCCXXVIII ior, do stifte her Heinrich von Mülnheim, ein burger zu Strosburg, die kirche zu allen heilgen in steinstrosse mit gebuwe uñ mit fünf priester pfrunden, uñ vollebrohte es ouch bi sime lebende. Sither hant die von Mülnheim ouch der gemaht syben pfrunden, das nu zwelf pfrunden uñ zwelf priester do sint, die alle zit singent uñ lesent also uf andern stiften.

MARGREDEN.

Do men zalte MCCLXX... ior, do wart das closter zu sant Margreden gezogen von Eckeboltzheim an die stat gein Strosburg do es ignote ist, uñ wart ir kirche gewihet uñ vollebroht MCCCXXII.

ELZABET.

Sant Elsabet was des küniges dohter von Ungern, uñ des lantgrofen wittewe von Hessen, uñ starp noch gotz gebürte MCCXXXI ior. Zu den selben ziten buwetent die brediger eine kirche ussewendig sant Elsabet turn, die wart gewihet noch gotz gebürte MCCXXXVIII ior, uñ wonetent die brediger do vil ior. Do noch also men zalte noch gotz gebürte MCCLI ior, do zugent die brediger us dem closter an die hofestat do sü ignote sint, uñ koment do frowen in das selbe closter. Der noch also men zalte MCCCLXXXXII ior, do wart Strosburg belegen in bischof Frideriches kriege, do vohrte men das sich die vigende wurdent legen in das selbe closter. Der umb brach men das selbe closter abe, uñ det die closter frowen halber in das closter zu sant Markes, uñ die andern in das closter zu sant Niclawes zu den hunden, uñ men teilete ouch alles ir gut uñ gülte in die vorgenanten zwei cloester gliche.

Hie vohet ane das vierde cappittel das seit von allen den bischoven von Strosburg, und ouch etwas von den künigen von Frangrich.

(K. 148a.)

Hie wil ich sagen von den bischofen von Strosburg, uñ ouch von den künigen von Frangrich. Do von wil ich voran etwas mit kurzen worten begriffen wie die selben künige von Frangrich iren ursprung hettent, uñ herren worent über dütsche lant uñ welsche lant.

Es beschribet Eusebius in sinre Croniken, das noch dem also Troye zerstoert wart, das was uf zwelf hundert ior vor gotz gebürte, do furent Priamus, Anthenor uñ Eneas, die do worent künige und herren zu Troeye gewesen, von Troeye enweg, in ein ander lant, mit grossem volke. Uñ Eneas kam gein Ytaliam uñ gein

Rome. Von dem hant die Roemer iren adel. Die andern koment uf dem mere gein Meotidas Paludes, das ist, ginesit Prüslant, und liessent sich do nyder, uñ begriffent uñ betwungent die lant do umb, untz in Ungerlant, uñ buwetent do eine grosse stat, genant Sicambria, do von wurdent die selben Troeyer genant Sicambri. Do noch über vil hundert ior, also men zalte noch gotz gebürte CCCLXX ior, do was ein keyser genant Valentinianus. Dem selben keyser uñ den Roemern woltent die heiden genant Alanen nüt undertenig sin noch zins geben. Do von gebot der keyser: weles volg stritte mit den vorgenanten Alanen, uñ sü betwünge, die wolte er zehen ior lossen fri sitzen one allen zins. Her umb mahtent sich die von Sicambria uf, uñ strittent mit den Alanen uñ vertribent sü. Do von worent die von Sicambria, das sint Troeyer, do noch fry zehen ior, das sü keinen zins noch stüre den Roemern noch dem keyser durftent geben. Do gap in der keyser einen nammen, das sü nüt me soltent heissen Troeyer oder Sicambri, sunder sü soltent heissen Franci, das ist Franzosen, also sü ouch noch genant sint.

DIE FRANKEN UÑ FRANZOSEN SATTENT SICH WIDER DEN KEYSER.

Do nu die zehen ior us koment, do hiesch in der keyser sinen gewoenlichen zins. Wan sü nu grym uñ starg worent, do woltent sü keynen zins geben, uñ erslugent des keysers botten, die in den zins hieschent. Do wart der keyser zornig, und schickete gros volg wider die Franken uñ Franzosen, das was do zu mole ein volg, uñ streit das volg des keysers mit den Franken, das zu beden siten vil volkes wart erslagen. Je ze jungest moehtent die Franken den Roemern nüt widerston, uñ fluhent von Sicambria in dütsche lant, uñ wonetent etwie lange zu Türingen, uñ hettent zwei houbet under in, das worent zwene herzogen. Und do die zwene herzogen gesturbent, do wurdent sü zu rote, das sü woltent künige haben, also ander lant hettent, die minre werent denne sü.

DER ERSTE KÜNIG VON FRANGRICH.

Und mahtent do einen künig under in, der was genant Faramunt von des obgenanten Pryamus von Troeye geslehte. Dis was der erste künig von Frangrich. Do noch furent die Franken ouch in welsche lant, untz

an das wasser Lyguris in Lamparten, uñ vertribent, uñ erslugent do die herren uñ die lantvoegte, die von den Roemern über die lant worent gesetzet, uñ betwungent die lant under sich. Also rochent sich die Franken wol an den Roemern.

DIE FRANKEN GINGENT UF.

Zu disen ziten gingent die Roemer abe an gewalte, uñ die Franken gingent uf mit irme künige an gewalte uñ an richtum, das der Franken künig, den men ignote nennet von Frangrich, hette me landes uñ lüte in dütschen uñ in welschen landen denne der keyser uñ die Roemer. Ouch furent die Franken wider uñ für gein Swoben, Metze, Koelle, Triere, Mentze uñ gein Strosburg, uñ in die andern stette do umb, uñ betwungent die. Do noch betwungent sü dütsche uñ welsche lant mittenander, von Aquitania untz gein Peyern, das sü muestent irme künige von Franken undertenig sin.

VON UNDERSCHEIT ZWÜSCHENT FRANZOSEN UÑ DEN FRANKEN.

Do noch liessent sich die Franken nyder in den selben stetten uñ landen, die sü betwungen hettent, uñ die sich in welschen landen nyder liessent, uñ kint mit den walhen den lantlüten mahtent, die kint wurdent genant Francigene, das sint Franzosen, also sü ouch noch heissent, die in Frangrich sint. Aber die Franken die sich in dütschen landen nyder sattent uñ kint mit den Dütschen mahtent, die kint uñ ire nochkumen heissent Franken von der Troeyer ursprunge. Sus wurdent die Dütschen uñ die Franken, die do zu mole der Roemer sproche hettent, undereinander vermüschet, das nu alle Dütschen sint eigenliche Franken genant, one Swobe, Peyger, Sahssen, Thüringer uñ Friesen, die heissent nüt Franken. Aber die ander Dütschen, uñ allermeist die do sint bi dem Ryne und in den landen do umb, uñ in Frankenlande, do inne Wurzeburg ist die houbet stat, das gewan den nammen Franken, von irme herzogen genant Franke. Die heissent alle Franken, es si zu Strosburg oder anders wo bi dem Ryne.

DIE DÜTSCHEN SINT ALSO EDEL ALSO ROEMER.

Hie bi mag men merken, das die Franken also edel sint also die Roemer, wan die Franken hant iren nammen und ursprung von den edeln Troeyern, die mit den Dütschen wurdent vermüschet, uñ von eime keyser wurdent Franken genant, also vor ist geseit. Also ouch die Roemer habent iren adel und ursprung von den Troeyern.

Dar zu also die Roemer hie vor mit striten uñ frumikeit erwurbent das sü einen keyser mahtent, uñ das roemesche rich under in hettent, also hant ouch die dütschen Franken uf dem Ryne erworben mit ire frumekeit, das das selbe rich an sü kam bi des grossen Karlen ziten, also bi dem selben Karlen uñ bi dem grossen Otten ist geseit. Dis habe ich nüt dar umbe geseit, das ich die dütschen Franken für ander lüte welle ruemen, sunder ich sage es dar umb, das etliche edellüte von Elsas oder anderswo von dem Ryne, die har umb nüt enwissent, uñ sich lieber nennent von dem Ryne denne Franken, uñ doch ir adel von alter her nüt kumen ist von dem Ryne, sunder er ist kumen von den Franken, das ist von den edeln Troeyern, die do noch wurdent von dem keyser genant Franken, das ist frum, also vor ist geseit. Dis losse ich ligen, uñ kume wider an die erste rede von den künigen von Frangrich.

DÜTSCHE LANT KAM US DER ROEMER GEWALT.

Der vorgenant künig Faramunt starp noch gotz gebürte CCCXXX ior. Do wart sin sun Crinitus kunig uñ richsete XX ior. Noch des tode richsete sin sun Moroveus X ior, do noch Hildericus des selben sun XXIIII ior in dütschen landen. Dirre Hildericus was der mehtigeste under den voerdern künigen von Frangrich. Er gewan Koelle, das vor hies Agripina, uñ mahte ime undertenig Triere, Menze, Strosburg uñ alles lant bi dem Ryne, das vor under die Roemer gehorte von des ersten keysers Julius ziten. Dirre Hildericus starp noch gotz gebürte CCCCLXXXIIII ior. Uñ sin sun Clodoveus, das ist Ludewig in unser sprochen, wart künig uñ richsete XXX ior. Dirre künig wart noch mehtiger denne sin vatter. Er vertreip alle Roemer die in

dütschen landen worent von der Roemer wegen über die lant gesetzet. Er betwang ouch der Gothen künig, uñ zoch der Gothen lant an sich. Noch do was dirre künig Clodoveus ein heyden, uñ ouch sin volg. Hie noch nam dirre künig zu der e Gothilt des küniges dohter von Bürgundien. Dise Gothilt was eine selige cristen frowe uñ seite irme manne dicke von cristem glouben. Doch wolte er nüt cristen werden. Uñ under disen dingen wart er stritende mit den Dütschen, uñ verlor den strit, uñ wart von den Dütschen vertriben her und der. Do sprach sine frowe Gothilt zu ime : alle die wile er ein heyden were, so moehte er den dütschen cristen nüt ane gefigen. Noch vil reden globete dirre künig sinre frowen, were es das er den Dütschen ane gesigete, so wolte er cristen werden. Uñ zehant do noch betwang er die Dütschen noch allem sime willen, uñ wart cristen mit allen sime volke, noch gotz gebürte fünf hundert ior.

DER ERSTE CRISTEN KÜNIG VON FRANGRICH STIFTE DAS MÜNSTER ZU STROSBURG IN UNSER FROWEN ERE.

Uñ do er also was cristen worden, do buwete er Cristo uñ sinre muter zu eren vil stifte uñ kloester in dütschen landen. Er stifte ouch zum ersten unser frowen münster zu Strosburg in hoher würdikeit unde friheite. Do noch starp dirre künig Clodoveus vol aller guter werke noch gotz gebürte DXIII ior, uñ lies vier süne, die teiletent das künigrich in viere, uñ worent alle viere mehtige künige. Uñ der jungeste sun hies Lotharius, der was der oeberste under sinen bruedern, uñ richsete fünfzig ior, uñ wart gar mehtig, uñ starp zu Swesson in Frangrich noch gotz gebürte DLXIII ior. Der lies ouch vier süne, die teiletent irs vatters künigrich aber in viere, uñ wart der eilteste sun genant Günthar künig zu Parys, uñ in den landen do umbe. Uñ der ander sun wart künig zu Aurelion, uñ der dirte zu Anastrasia, das ist bi Metze, uñ der vierde sun genant Hilpericus wart zu Swesson in Frangrich, uñ richsete XXIII ior. Dis Hilpericus frowe brach ir e. Do von vorhte sü iren man, uñ schuf mit zweigen jungelingen, das sü iren man künig Hilperich erslugent, noch gotz gebürte DLXXXVII ior, uñ besas sü das künigrich mit irme jungen süne Lothario. Dirre junge Lotharius richsete XLIIII ior uñ vollebrohte vil kriege

uñ strite, uñ betwang sine brueder, uñ zoch ir lant uñ künigrich zu sime künigriche, uñ starp noch gotz gebürte DCXXXI ior.

VON KÜNIG DAGEBREHT.

Do wart Dagobertus der grosse, des selben Lotharien sun gewaltiger künig, uñ regieret uff XXXIIII iore, über drü künigrich genant Burgundie, Anastrasia uñ Frangrich oder Franken. Dirre künig Dagobertus was ein vorhtsam mehtiger künig, uñ mahte friden in allen landen. Er betwang die Sahssen, und doetete alle die knaben die lenger worent denne sin swert.

NUWE TROEYE.

Dirre Dagobertus oder Dagebreht wonete vil in dütschen landen, uñ aller meist in Eilsas zu Rufach, uñ uf einre vesten genant Ysenburg, und buwete zu Kircheim bi Marley eine schoene vesten uñ burg, uñ nante die Nuwe Troeye, uñ meinde die also gut zu machende also Troeye hie vor was gewesen. Hie noch uf hundert ior Karolus Martello, des grossen Karlen atte, fur in dütsche lant, uñ betwang die Sahssen uñ Swoben uñ den ganzen Ryn uñ zerbrach dise vesten. Der noch wart sü wider gebuwen, doch nüt also gut also vor. Do noch also men zalte noch gotz gebürte MXXII ior, do sattent sich die landvoegte uñ herren zu Elsas uñ bi dem Ryne wider keyser Heinrichen der ein heilge wart. Do fur der selbe keyser Heinrich gein Elsas, uñ zu andern vesten gewan er ouch die vorgenante vesten Nuwe Troeye, uñ das lant uñ vil ander lant, also bi dem selben Heinriche dem andern geschriben stet, uñ zerstoerte vil vesten uñ ouch Nuwe Troeye. Wie gros uñ starg dise vesten was, das erzougent noch wol die zervallen muren.

Der vorgenant künig Dagebreht was ouch ein herre über Strosburg uñ Eilsas uñ über alle lant do umb, wan zu disen ziten hortent dise dütsche lant alle under einen künig von Frangrich, uñ er was ouch dütsche, uñ worent dise lant vaste vermüschet mit welscher sprochen also das Strosburg uñ Eilsas bi halber welsch was, wan sü mit den Franken die der Roemer sproche hie vor hettent vermüschet worent, also vor ist geseit.

SANT FLORENCIE UN̄ KÜNIG DAGEBREHT STURBENT.

In den selben ziten (DCLXVI) starp ouch der vorgenant künig Dagebreht und lies zwene süne, Sigebreht un̄ Clodoveum. Dis was der Sigebreht den sant Amandus toufte un̄ sant Arbogast erquickete von dem tode, und wart künig zu Anastrasia bi sines vatters lebetage, noch gotz gebürte DCXLV ior. Der ander sun Clodoveus wart künig an sines vatter stat in dütschen landen un̄ in Frangrich, un̄ nam eine frowe zu der e, hies Mehthilt von Sahssen, un̄ er was ein unküscher boeser herre. Do von wart er unsinnyg vor sime tode, un̄ do er XV ior gerichsete, do starp er noch gotz gebürte DCLXXX ior, un̄ richsetent do noch nohenander sine drige süne Lotharius, Theodricus unde Hildericus.

VON SANT OTILIE UN̄ SANT ATTALE UN̄ VON KÜNIGEN VON FRANGRICH.

Bi dis Hildericus ziten, noch gotz gebürte DCC ior, lebetent sant Odylia zu Hohenburg, un̄ sant Athala zu sant Steffan, un̄ wurdent vil kloester gebuwen also her noch wurt geseit.

Der noch worent dise künige zu Frangrich nohenander: Clodoveus, Hildebertus, Clodoveus, Lotharius, Hildericus, Theodricus un̄ Hildericus. Dirre Hildericus wart von dem künigriche gestossen, un̄ wart beschorn also ein münich, un̄ in ein closter geton, noch gotz gebürte DCCLI ior. Un̄ kam das also.

In den ziten dirre nehesten vorgeschriben syben künige, do noment die künige von Frangrich also vaste abe, an gewalte un̄ an gute, das sü lützel lant noch lüte me hettent, un̄ keine wurdikeit me hettent denne den nammen das sü künige hiessent. Nu was ein geslehte zu Frangrich, genant die grossen von dem huse, die hortent dise künige ane, un̄ worent herzogen unde pflegere über das künigrich. An den stunt das lant un̄ der gewalt mittenander un̄ gobent eime künige von Frangrich nuwent das sü woltent, also ignote Lamparten stet an den herren von Meyelon. Nu was zu disen ziten einre in dem selben geslehte genant Pipinus oder Piping, des grossen Karlen vatter. Der vollebrohte vil strite, un̄ hielt das künigrich in grossen eren un̄ friden, un̄ schickete do den bischof von Wurzeburg un̄ andere prelaten zum bobeste Zacharias, das sü den

bobest soltent frogen: ob der solte künig sin zu Frangrich, der den gewalt uñ richtum do hette, uñ das künigrich in eren uñ friden hielte, oder der, der ein künig hiesse uñ doch keinen gewalt hette, uñ keinen nutz schieffe. Do antwurte der bobest: der sol künig sin zu Frangrich, der dem künigriche aller nützest were.

Hie von entsattent die fürsten uñ herren zu Frangrich den vorgenanten unnützen künig Hildericum, uñ dotent in in ein closter, uñ erweletent disen Pipinum an das künigrich, uñ wart von sant Bonifacio dem bischofe von Mentze zu eime künige gewihet uñ gesalbet, also eȿ hie vor gewonheit was. Do noch gebot der bobest das dirre Pipinus uñ sin sun Karolus der grosse uñ ire nochkumen von irme geslehte ewikliche soltent künige sin zu Frangrich. Also wart dirre Pipinus künig zu Frangrich uñ richsete XVIII ior. Do noch richsete sin sun Karolus der grosse XXXIII ior, in dütschen und in welschen landen, uñ wart do zu keyser gemaht noch gotz gebürte DCCCI ior.

Wie es do noch erging mit disem Karlen uñ sinen nochkumen, das stet bi dem selben keyser Karlen geschriben uñ bi den andern keysern. Do von losse ich es hie under wegen, uñ wil wider ane vohe zu sagende von den vorgenanten herzogen uñ geslehten genant die grossen von dem huse, wan sü herren worent dis landes.

Von

kriegen, striten uñ reysen

die hie vor geschehen sint,

von anderungen uñ geschoellen, von kirchen, stiften uñ cloestern, von brenden, sterbotten, ertbidemen, grossen winden uñ wassern, von ungewitter uñ missewahs und genühtiger zit, uñ vil andern dingen.

Anno 385. — Ein strit bi Strosburg. — Bi dis keysers Gracianus ziten stunt uf eine grosse gesellescbaft von Dütschen uñ Walhen, uñ verhergetent die lant, uñ sünderliche sattent sü sich wider den keyser uñ das rych. Do das der keyser befant, do zogete er gegen in mit eime grossen volcke, uñ koment zu samene bi der stat Strosburg am Ryne, uñ strittent do hertekliche mittenander uñ hette der keyser gar vil minre volkes denne die gesellescbaft, und überwant sü doch mit gottes helfe, wan er ein gut cristen man was, uñ erslug der selben gesellescbaft uf drissig tusent man zu tode, die übrigen entrunnent kume. Sus wart dütsche lant uñ ouch das rych entladen dirre boesen gesellescbaft bi Strosburg noch gotz gebürte CCCLXXXV iore. (K. 53ª.)

452. — Von den Hünen uñ Gothen. — Do men zalte CCCCLII ior, do fur eine grosse gesellescbaft durch dütsche und welsche lant, die nante men do zu mole die Hünen und die Gothen, aber nu sint es Ungerer. Dise gesellescbaft verhergetent ouch alle lant uñ gewunnent Strosburg uñ alle stette uf dem Ryne uñ ouch Rome. Ze jüngest wurdent sü von den Roemern uñ von her Dieterich

von Berne vertriben uñ erslagen, also bi dem keyser Archadio vollеklicher ist geschriben. (K. 222ª.)

470. — Ein sterbotte do von die crüzewuche wart uf gesetzet. — Do men zalte noch gotz gebürte CCCCLXX ior, do was gros sterbotte uñ ander ploge zu Vienne in Frangrich. Es kam ouch ein ertbydeme das kirchen uñ hüser der nyder vielent. Got verhing ouch umb der lüte sünde, das wolfe uñ ander wilde tier unsinnig uñ besessen wurdent uñ in die stette lieffent, uñ die lüte do inne verossent. Do satte uf der bischof von Vienne Mamertus die crützewuche das men drige tage vor dem nontage solte mit crüzen gon, uñ got uñ sine heilgen ane rueffen, uñ vasten, umb fride, uñ das got die junge fruht des veldes liesse wol geroten uñ gemeret werden. Do noch wart dise ufsetzunge ouch von dem bobeste bestetiget. (K. 214ª.)

591. — Ein sterbotte zu Rome, uñ der crüzegang an sant Marx tage. — Do men zalte noch gotz gebürte DLXXXXI ior, do kam ein usser mossen gros sterbote von dem gestanke des luftes uñ der doten diere, die in dem grossen wasser ertrunken worent, also bi dem bobeste Pelagius uñ Gregorius ist geseit. Dirre sterbot was so gros das die lüte an den strossen uñ in den geselleschеften nyder vielent uñ worent dot, uñ uf einen dag zu Rome vant men LXXX menschen dot ligen uf den strossen. Uñ wenne ein mensche nyesete so fur die sele von ime uñ was dot. Do von gewone men zu sprechende so nyeset: got helfe dir.

Ouch zu der selben zit wenne ein mensche gewete so viel er nyder uñ was dot. Do von kam die gewonheit, das men ein crüze für den munt machet, so men gewet, uñ do satte sant Gregorie uf den crüzegang uñ das vasten das men dut uf sant Marx dag. (K. 214ª.)

600. — Nuwilre. — Do men zalte DC ior, do wart das closter zu Nuwilre gestiftet von hern Sigewalde dem bischove von Metze. Do noch uf II hundert ior, do wart das selbe closter verbrant unde verherget, uñ wart von dem bischofe sant Pirmin wider gemaht. (K. 204ª.)

640. — Von sant Amando dem ersten bischove zu Strosburg. — Bi des küniges

Dagebertes ziten fur der heilge edel priester sant Amandus gein Rome noch applos, uñ bleip von andaht in sant Peters münster zu Rome über naht. Do erschein ime sant Peter in dem sloffe uñ sprach zu ime : er solte faren zum künige Dagebreht von Frangrich, uñ solte den stroffen umb sine sünde. Also fur sant Amandus zum künige, uñ det das ime enpholhen was. Under disen dingen gebar dis küniges frowe genant Mehthilt von Sahssen ein kint, das toufte sant Amandus, uñ wart genant Sigebertus. Disen jungeling erquickete sant Arbogast von dem tode, also her noch wurt geseit.

Der künig Dagebreht gewan sant Amandum gar liep uñ mahte in einen bischof zu Trichte bi Oche. Do sant Amandus was drü ior do gewesen, do belangete den künig noch sant Amando uñ schickete noch ime. Do kam sant Amandus, uñ wart dem künige uñ der künigin also liep, das sü in nüt woltent von in lossen us dem lande Eilsas. Her umb mahtent sü zu Tricht einen andern bischof, uñ mit der pfafheit wille mahtent sü in bischof zu Strosburg, das er deste neher bi in were, wan zu den ziten welete die pfafheit einen bischof noch ires küniges rote oder geheisse, uñ den bestetigete denne der künig oder der erzebischof, uñ kertent sich nüt an den bobest, uñ was vormols zu Strosburg, noch zu Honowe kein bischof gewesen, uñ horte Elsas in Metzer bistum.

Strosburg wart ein bystum. — Sus wart Strosburg ein bistum, uñ was dirre sant Amandus der erste bischof zu Strosburg, uñ was also heilig das ein blinde wart gesehen von dem wasser do mit er sine hende wusch, uñ det vil zeichen und wunder, die in *Lampartica historia* geschriben stont.

Er was nüt lange bischof zu Strosburg, wan sine undertonen woltent sinre lere nüt volgen, also er gerne hette gesehen. Der umb gap er das bistum uf, uñ kam in ein closter noch gotz gebürte DCXL ior.

Do noch worent zu Strosburg dise hie noch geschribene bischove : sant Justus, sant Maximinus, sant Valentinus und Solarius. Was dise dotent, das vinde ich nüt geschriben. (K. 150ª.)

666. — Sant Arbogast. — Do men zalte noch gotz gebürte sehs hundert uñ LXVI ior, do was sant Arbogast bischof zu Strosburg, uñ mahte eine cappelle uñ ein bettehus in der wiltnysze bi der Yllen bi Strosburg, do nu sant Arbogast closter ist, uñ wonete dicke do in sinre andaht, wan es gar eine heimeliche

gegene was. Do noch uf vier hundert ior, also alle stifte zu Strosburg uñ anderswo geistliche brueder uñ müniche worent, uñ bebeste unde bischove do mit in dispensiertent, das sü moehtent weltliche dumherren sin, also sü ignote sint, do worent zwene herren uf der hohen stift, die hettent so grosse consciencie, wie wol mit in dispensiert wart, so woltent sü doch geistlich bliben, uñ buwetent bi sant Arbogastes cappelle ein herlich closter in sant Arbogastes ere. Dar in koment sü, uñ blibent do inne untz an iren dot also geistliche dumherren, die men zu latyne nennet *canonicos regulares*, also noch der arbogaster orden ist. (K. 203b.)

668. — Von sant Arbogaste. — Sant Arbogast was der sehste bischof zu Strosburg, uñ was von Aquitania, uñ kam in grosse hulde uñ heymelicheit mit dem künige Dagebreht, das der künig nüt grosser frouden begerte, denne das er moehte mit sant Arbogast vil reden uñ sprochen, uñ sinen wisen rot haben.

Eines moles geschach das des küniges yeger uñ der knabe Sigebreht, des küniges sun, jagetent in den boeschen uñ welden an der Yllen bi Ebersheimmünster, uñ fundent einen grossen eber, dem jagetent sü noch mit den hunden einre hin der ander her, uñ do wart der knabe alleine ritende uñ kam ungewarnet gegen dem eber. Do schühete das ros gegen dem eber das der knabe abe viel uñ in dem stegereyffe gehing, uñ wart von dem pferde gedrettet, das er für dot bleip ligen. Do noch zehant fundent die jeger uñ des küniges diener den knaben erdrettet ligen uñ hubent in uf mit grossem leide uñ betruepnisze, uñ furtent in heim, uñ starp am andern tage. Wie gros iomer uñ leit do der künig und die künigin hettent, do were vil von zu sagende. Do schickete der künig noch sant Arbogast, also ime geroten wart. Do kam sant Arbogast zu dem künige, uñ noch vil rede uñ klage knuwete sant Arbogast für die lych uñ rufte unser frowe ane, sit sü das leben aller welte hette geborn, das sü disem knaben sin leben wider erwürbe. Do wart der knabe wider lebende, uñ stunt uf in den dotencleidern, die zoch men ime us, uñ det ime ane künigkliche cleider. Do vielent der künig uñ die künigin uñ alles ir volg sant Arbogast ze fusse, uñ danketent ime sinre gnoden, uñ do er weder golt noch silber wolte nemen, do gap der künig, noch sant Arbogastes rote, an unser frowen münster zu Strosburg Rufach mit ackern

welden uñ weiden mit aller zu gehoerde, uñ vil ander gueter, die die hohe stift uñ ein bischof zu Strosburg noch habent. Do noch furte sant Arbogast ein heilig selig leben, uñ det vil zeichen die in sinre legende geschriben stont.

Sant Arbogast erwelete sine begrebede bi dem galgen zu Strosburg. — Uñ do er siech wart uñ sterben wolte, do sprach er zu sinen undertonen, das unser herre Ihesus Christus were gemartelt, erstorben uñ begraben worden ussewendig Jerusalem an der stat do men boese lüte verderbete. Nu wolte er unserm herren noch volgen, uñ sprach, wenne er verfuere, so solte men in ouch ussewendig Strosburg begraben bi dem galgen. Dis muestent ime sine undertonen globen zu tunde. Also wart er noch sime tode begraben uf sant Michels bühel, das was do zu mole der henkebühel uñ stunt der galge do. Dis geschach noch gotz gebürte DCLXVIII ior.

Do noch det men den galgen dennen sant Arbogaste zu eren, uñ buwete über sin grap eine cappelle in sant Michels ere, und in der selben cappellen lag er vil ior lipheftig. Do noch wart das closter zu sant Arbogast uñ die stift zu Surburg in sinre ere gebuwen, uñ do wart sin lip uñ gebeine us sant Michels cappellen genomen, uñ in die selben zwo kirchen geleit, uñ sin houbet gap sant Florencie den bruedern zu sant Thoman. (K. 150b.)

672.— Haselo.— Do men zalte noch gotz gebürte DCLXXII ior, do erwarp sant Florencie umb den künig Dagebreht die gegene zu Haselo mit aller zu gehoerde uñ mahte ein bettehus, do also ist sither eine stift do gemaht. (K. 204a.)

676. — Von sant Florencien. — Noch sant Arbogastes tode wart sant Florencie bischof zu Strosburg und der was von Schotten lant. Dirre sant Florencie ving iung ane gotte zu dienende, uñ ging us sime lande in bilgerins wise, mit vier gesellen, uñ worent das dise: sant Arbogast, Fidelis, Theodatus und Hildolfus, uñ koment ze jungest in Elsas an die Brüsch, do nu Haselo lit. Do sprach sant Florencie er wolte do bliben. Also gingent sine gesellen für bas gein Strosburg, uñ bredigetent do, uñ sant Florencie mahte ein hüselin bi der Brüsche, uñ dalp die boume uñ die hürsten us, uñ mahte ein nuwe lende uñ ein korn velt, uñ segete korn uñ krut do hin, noch sinre notdurft. Do ohssent ime die wilden tiere das korn uñ das krut abe. Do steckete sant Florencie vier gerten umb das velt, uñ gebot allen wilden tieren, das sü uf sin nuwe velt nüt me enkement, also verre die vier

gerten gestecket werent. Also koment die wilden tiere der noch nüt me für die gerten uñ für das zil, uñ geschohent ouch vil ander zeichen do.

Des küniges dohter wart gesehende. — In disen ziten hette der vorgenant künig Dagebreht eine dohter, die was blynt geborn, uñ was ouch eine stummin. Und do der künig horte sagen von sant Florencien heilikeit, do sante er erber botten, uñ ein ros mit eime übergüldeten gedeckede zu sant Florencien, das er zu ime keme. Aber sant Florencie was demuetig uñ wolte das ros nüt, uñ sas uf einen esel uñ reit zum künige. Uñ do sant Florencie hin zu reit, uñ noch do verre was von der bürge, do wart des küniges dohter gesehende uñ hoerende, uñ rüfte mit luter stymmen, uñ das erste wort das sü sprach, do sprach sü also : sehent alle, wie sant Florencie dort her kumet, von des heilikeit mich got het gemaht sehende uñ redende. Do erschrokent der künig uñ die künigin von wunder uñ von frouden, uñ under des küniges dienern wart grosse froude, uñ alles volg lief us gegen dem heilgen manne, uñ enpfingent in gar erwurdikliche, uñ vielent ime zu fusse, von des zeichen wegen das got durch in gewürket hette. Her umb gap der künig sant Florencien die gebreite uñ die stat, do er inne wonende was, do nu Haselo lit lidekliche zu eigen, uñ gap ime ouch sin selbes gesesse zu Kircheim, mit allen zehenden nützen uñ zu gehoerden, der umb das sant Florencie und andere die bi ime woltent gotte dienen deste bas ir notdurft hettent. Do noch bat sant Florencie den künig das er ime sin lendelin underschiede, das er deste bas moehte wissen, wie wit uñ breit er hette. Do sprach der künig : was du mit dime eselin maht umb gefaren, untz das ich us dem bade gange uñ mine cleider anne getu, das sol alles zu dir uñ zu dinre wonunge gehoeren. Do wuste sant Florencie wol, wie lange der künig hette gewonheit in dem bade zu sitzende, uñ ilete enweg mit sime eselin, uñ fur über berg uñ tal vil me und verrer denne einre mit eime snellen pferde in zwurent also lange zit moehte han geton, uñ fur wider zum künige und kam ein zite also es beret wart.

Noch disen dingen starp sant Arbogast der bischof zu Strosburg. Do wart sant Florencie von allem volke, leygen uñ pfaffen, zu bischove einhellikliche erwelet, uñ vollebrohte do vil guter werke, uñ usrihtete sin volg tugentliche. Uñ ze jungest starp er zu Strosburg uñ wart also er hiesch in sant Thomans kirche begraben, noch gottes gebürte DCLXXVI ior. (K. 151a.)

680. — SURBURG. — Do men zalte noch gotz gebürte DCLXXX ior, do wart die stift zu Surburg gestiftet von Sigeberto dem künige von Frangrich den sant Arbogast erkickete von dem tode, des grossen Dagebrehts sun, also do vor bi sant Arbogast geschriben stat. (K. 204ᵇ.)

685. — VON SANT OTILIE UN̄ SANT ATTALE. — *Von sant Ottilien vatter herzoge Ettich.* — In disen ziten des küniges Hilderici, Clodoveus sun, un̄ Dagebrehtes sünes sun, noch gotz gebürte DCLXXXV ior, do was in dem vorgenanten geslehte (genant die grossen von dem huse) ein herzoge genant Athicus oder Adelricus, das ist zu dütsche Ettich, der nam eine frowe zu der e genant Berswinde, die was der künigin swester von Frangrich. Von dirre sippeschaft wegen mahte der vorgenant künig Hildericus disen Ettich zu eime herzogen über Elsas un̄ über die lant do umb. Do noch wonete dirre Ettich aller meist zu Ehenheim, un̄ uf der heideschen vesten genant Hohenburg in strosburger bistum, un̄ mahte mit sinre frowen Berswinde eine dohter genant Odylia.

Sant Otylia wart blint geborn. — Die selbe dohter wart blint geborn un̄ getouffet von sant Erhart dem bischove von Regelsburg, un̄ wart in dem touffe gesehende. Nu was dirre Ettich, sant Otilien vatter, ein gereht goetlicher man, un̄ andehtig gegen gotte. Do von mahte er usser sinre vesten Hohenburg ein rich frowen closter, un̄ buwete do zu alles das zu eime closter gehoeret. Un̄ do Otilie zu iren tagen kam, do gap er dis closter mit dem gute in ir hant, un̄ also wart sü eptissin in dem closter, un̄ hette uf CXXX frowen under ir, die do alle ein heilig selig leben fuertent.

Von Nydermünster. — Nu merkete sant Otylie das von der hoehede des berges zu Hohenburg wenig armer lüte zum closter koment, an den sü die werg der erbermede moehtent geueben. Do von det sü buwen under dem berge eine kirche und ein herberge, do inne men solte die bilgerin un̄ die armen menschen enthalten. Do dis die closter frowen sohent, do begertent sü das ouch ein closter do würde gebuwen, das ir ein teil do moehtent gewonen, wan sü hettent uf dem berge grossen gebresten an wasser, un̄ also wart ouch us der selben kirchen ein closter gemaht, genant Nydermünster, un̄ wurdent die frowen un̄ das gut glich geteilet in die zwei cloester Hohenburg un̄ Nydermünster. Dise teilunge det sant Otilie, un̄ gap ouch das gut der, also es ir ir vatter enpfolhen hette,

durch ires vatters seligen uñ geswüsterde seligen selen heil, uñ geschach dise teilunge uñ bestetunge dis selgeretes von den fürsten dis landes geschach noch gotz gebürte DCCVII ior.

Wie nu sant Otilie iren vatter us dem vegefür weynde, uñ was grosser zeichen uñ heilikeit sü det do noch, die stont in *Lampartica historia* geschriben.

Von sant Attalen vatter uñ von sant Steffan. — Nu hette der vorgenant herzoge Ettich, sant Otilien vatter, ouch einen sun genant Adelbreht, der wart noch sines vatter tode herzoge zu Elsas, uñ mahte mit sinre elichen frowen Gerlinda zwene süne Lütfridum uñ Eberhart, uñ drige doehter genant Attala, Eugenia uñ Gerlinda. Do dise, sant Attala uñ ir vorgenante zwo swestern, hortent sagen wie goetliche ir base sant Otilie lebete in dem convente zu Hohenburg, do liessent sü fründe uñ gut, uñ koment zu sant Otilien, das sü woltent bi ir leren ein selig küsches leben fueren. Do wart der herzoge Adelbreht zu rote, das er ouch wolte stifte uñ cloester buwen, also sin vatter hette geton, wan sine zwene süne worent goetlich, und sine doehter die woltent nunnen sin. Do von mahte er us sinre heidenschen bürge, bi sant Steffans brucke zu Strosburg, ein herlich frowen closter in sant Steffans ere, uñ mahte ouch das in dem selben closter soltent sin drissig frowen und vier dumherren, die do gotte diendent, uñ das noch sime tode vil sines gutz solte an das selbe closter vallen. Do wart sin dohter sant Attala in das selbe closter gefueret, uñ von allen frowen zu eptissen erwelet, wie doch sü es ungerne det, uñ sü fleis sich wie sü allen den swestern undertenig wart. Sü was barmherzig über die armen uñ herbergete die bilgerin, uñ übete sich sere mit vastende uñ bettende. Sü versmohete alle üppikeit dirre welte. Das selbe ermanete sü ouch ire swestern, das sü ouch also tun soltent. Sü hielt sich ouch also demuetikliche in dem closter, wie doch das sü eptissen was, uñ das closter mit aller gülte von irme vatter dar was kumen, so wolte sü doch die minneste sin under den frowen allen.

Wie sü zeichen det uñ ein heilig leben fuerte, das stet in ir legende geschriben. (K. 152b.)

700. — Wie Strosburg ist groesser und witer gemaht. — Vor ist geseit von wemme Strosburg uñ Elsas habe sinen anefang und ursprung, uñ wie es uñ ander lant zu cristem glouben bekert wurdent. Nu wil ich sagen, wie die stat

Strosburg het sither zu genomen an lüten, an eren uñ an gute, das men sü etwie dicke mueste wyter machen uñ begriffen.

Zum ersten, vor gotz gebürte uf XII hundert ior, untz noch gotz gebürte uf syben hundert ior, was Strosburg kleine und doch frum uñ mehtig von ritterschaft uñ an volke, uñ was also begriffen das der stette ryngmure uñ grabe gingent von sant Steffans brucke wider sant Andres do umb untz an den judenturn am roszemerkete, uñ am selben judenturne den graben uf nebent dem roszemerkete untz an die steinen brucke do men über get von münstergasze an den rossemerket, also die mure uñ der selbe grabe ignote stont, uñ was an der selben steynen brucken der stette porten eine. Von der selben brucken uñ porten ging die ringmure uñ der grabe do ignote der brediger closter ist, uñ durch die hüser die do stont an der erweyslouben uñ querhes über sporergasse, untz in den graben der ignote heisset der snyder grabe, do die sproch hüser in gont. Der selbe snyder grabe was der stette usserste grabe uñ an der ringmuren, uñ ging do zu mole also ignote untz in das wasser bi der schintbrucken. Nu von der schintbrucken untz an sant Steffans brucke hette die stat keyne ringmure noch graben denne das wasser die Brüsch. Hie bi mag men merken das der rossemerket uñ der holwig, uñ der vische merket uñ sant Martin, alles was ussewendig der stat. Uñ sant Erhardes cappelle in kremergasse, die lag innewendig an der ringmuren. Dis was der erste begrif der stette zu Strosburg.

Der galge stunt uf sant Michels bühel. — Zu den ziten stunt der galge uf dem bühel do ignote stet sant Michels cappelle bi den Augustinern. Do nu hie noch über vil iore sant Arbogast starp, do wart er noch sinre begirde under dem galgen begraben, also do vor von ime geschriben stet. Do noch sant Arbogaste zu eren, det men den galgen dennen, uñ mahte eine cappelle dar in sant Michels ere. Nu was die gegene bi dem alten sant Peter uñ bi sant Aurelien gar schoene uñ lustlich, uñ genühtig von matten, wasser uñ weiden. Her umb mahtent vil lüte garten uñ hüser do, uñ worent do gesessen, also das die ober strosse wart wol gebuwen mit hüsern uñ garten uñ aller hande gebu, von der münszen untz für den alten sant Peter ushin, uñ ouch die zwo kirchen do worent zum alten sant Peter uñ sant Aurelien.

Die erste witerunge der stette. — Der umb herzoge Adelbreht, sant Atteln vatter, herzoge uñ herre über Strosburg uñ dis lant, der wart mit dirre stat zu rote,

das men die oberstrosse mit iren hüsern uñ gebu solte umbe muren, uñ zu der stat in eine ringmure begriffen. Do von mahte men die stat witer uñ mahte ein ringmure uñ graben von der steynen brucken bi dem roszemerkete hyngonde ussewendig an den bredigern uñ an den pfennigturn wider den winmerket, also der selbe grabe noch ist uñ nu heisset der Rüntsüter grabe. Doch ging der selbe grabe nüt do zu mole bi den gerwern hin durch die steynen brucke an der oeberstrossen, also er ignoten dut, sunder er gie von dem pfennigturne wider die ellende herberge für sich us untz zum alten sant Peter, uñ von dem alten sant Peter durch die zolbrucke untz in die Brüsch. Sus wart die kirche zum alten sant Peter und die oberstrosse mittenander begriffen zu der stat, mit einre nuwen ryngmuren uñ graben zu der siten wider die almende, und bleip die almende uñ der winmerket do zu mole ussewendig der stat. Zu der andern siten hette die oberstrosse zu schirme das wasser von der bedecketen brucken, untz an die schintbrucke do der alte stette grabe in das wasser get.

Dise erste witterunge der stette, das die oberstrosse, das do zu mole ein vorstat was, wart umb muret uñ zu der alten stat begriffen, geschach von herzoge Adelbreht nach gotz gebürte uf syben hundert ior. (K. 193ª.)

Bischove. — Dis losse ich bliben, uñ kume wider an die rede von den bischoven, do ich es vor gelossen habe.

Sant Florencie, also vor geseit ist, do er starp, do hies er sich in sant Thomans kirche begraben zu Strosburg, wan er die selbe kirche uñ die brueder do liep hette, uñ aller meist us rihtete bi sime lebende.

Dar noch uf anderhalp hundert ior, was ein bischof zu Strosburg genant Recho, der det sant Florencien grap uf, uñ das er do vant von sant Florencien libe, das furte er gein Haselo. Do hettent die dumherren zu sant Thoman, also sü sprechent, das mereteil sant Florencien heiltumes vor dennen geton uñ verborgen, das es der bischof nüt enfant, uñ sü es zu sant Thoman noch hant. Uñ also ist glouplich, das von sant Florencien si ein teil zu sant Thoman uñ ein teil zu Haselo, do er schymber zeichen dut, uñ ouch zu sant Thoman.

Noch sant Florencien tode worent zu Strosburg nohenander dise noch geschriben bischove : Ansoaldus, Byulfus, Magnus, Aldus, Garoynus,

Landobertus, Rotharius, Radobaldus, Magnebertus, Labiolus, Gundoaldus, Gando, Witgernus, Wandelfridus. (K. 154a.)

720. — Von der stift zu Honouwe uñ Rynouwe, uñ wie es ein bistum was doch nüt lange. — In den selben ziten, noch gotz gebürt DCCXX ior, do wolte herzoge Adelbreht gotz dienst noch me meren, uñ buwete eine manne closter zu Honowe am Ryne, eine myle weges nydewendig Strosburg, uñ hies das der schotten closter, wan der mereteil der müniche in dem selben closter worent von Schottenlant, dennen ouch sant Florencie was, uñ worent gelerte lüte, uñ kundent wol cristen glouben bredigen. Der umb koment sü her von Schottenlant, das sü cristen glouben mertent uñ lertent, wan noch do in disen landen ein teil heiden worent, uñ das mereteil nuwelingen worent vor künig Dagebrehtes ziten cristen worden. Der vorgenant herzoge Adelbreht gap ouch an das selbe closter die stettelin uñ doerffer am Ryne bi Honowe uñ do umb, mit den zehenden, uñ mit welden, wasser, weiden uñ andern zu gehoerden, uñ Theodricus der künig von Frangrich satte einen appet in das selbe closter, der schreip sich etwenne appet, etwenne bischof, uñ hies Tubanus von Schottenland, uñ schreip sich etwenne appet uñ bischof mittenander.

Der erste bischof uñ appet zu Honowe. — Dirre Tubanus, der erste bischof uñ appet zu Honowe, starp noch gotz gebürte DCCLX ior. Des noch kumen: Thomas, der noch Steffan, der noch Surlech, alle von Schottenlant, schribent sich ouch bischofe uñ appet zu Honowe, uñ der noch schreip sich keinre me bischof. Also sint nuwent vier bischofe zu Honowe gewesen, uñ der noch nuwent epte, untz das das selbe closter uñ sant Thomans closter uñ vil andere cloester dispensiertent, das sü weltliche dumherren wurdent, uñ do wart ir oeberste ein probest uñ nüt ein appet.

Sus worent hie zwei bistum, eis zu Strosburg hie dissit Rynes, das ander zu Honowe ginesit Rynes, uñ hette iegliches sinen sundern bischof. Doch was das bistum zu Strosburg wol hundert ior e, denne das zu Honowe, wan künig Dagebreht mahte Strosburg zu eime bistum, also vor ist geseit, uñ noch Dagebreht der zehenste künig genant Theodricus mahte Honowe zum bistum, uñ werte uf LX ior. Do noch was kein bischof me zu Honowe, uñ wart ein bistum hie dissit un gynesit Rynes zu Eilsas, also es ignote ist.

Dis habe ich der umb geseit, das men nüt sol wenen, das die houbet kirche dis strosburger bistumes sige e gewesen zu Honowe oder zu sant Thoman, denne zu unser frowen münster, also etliche einfaltige lüte wenent, die her umb nüt enwissent, sunder zu unser frowen münster was etwie menig bischof gewesen, e das closter zu Honowe ein bistum wart, also vor ist geseit.

Die stift zu Honowe kam gein Rynouwe uñ do noch gein Strosburg. — Do nu das vorgenant closter zu Honowe eine weltliche stift wart, uñ us den münichen dumherren wurdent, do noch über vil iore, also men zalte noch gotz gebürte MCCLXXXXII ior, do det der Ryn den von Honowe gar we, uñ as die stift abe, das sü in den Ryn viel. Do wart die selbe stift gezogen uñ geleit in das stettelin gein Rynowe.

Do sü nu worent zu Rynowe uf hundert ior gewesen, do det in der Ryn aber also we, das sü muestent dennen ziehen. Also koment sü in die stat gein Strosburg, in die kirche zum alten sant Peter, do sü ignote sint, in dem iore do men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXXXVIIII ior. Dar noch über (XXX) ior wart ir nuwe kor ane gefangen uñ vollebroht uñ gedecket, in dem iore do men zalte von gotz gebürte (MCCCCXXXVII ior). (K. 153ª.)

734. — Schwarzach. — Do men zalte noch gotz gebürte DCCXXXIIII ior, do wart das closter zu Swarzach gestiftet von herzoge Ruthart, der do herzoge was zu Elsas, uñ wart gemaht hie dissit Rynes bi Kotzenhusen. Do noch also men zalte noch gotz gebürte DCCCXV ior, do wart das selbe closter verherget uñ verbrant von den rietschelken, wan gros unfriede was allewegen do umbe. Der umb mit helfe des groven Megenhartz wart das selbe closter über Ryn gezogen uñ gemaht nydewendig Liehtenouwe, do es ignoten stet. (K. 204ᵇ.)

740. — Morsmünster, Schutter, Gengenbach, Ettenheimmünster. — Do men zalte noch gotz gebürte DCCXL ior, do fur der heilge bischof Pirminius durch dütsche lant, uñ mit der weltlichen herren uñ fürsten helfe schuf er das etwie menig closter gestiftet wart, also Morsmünster, Schutter, Gengenbach, Ettenheimmünster. (K. 204ª.)

773. — Bischove. — Etto. Dirre was noch gotz gebürte DCCLXXIII ior, uñ

stroffete die dumherren zum münster umb ir symonye, wan die dumherren zu der hohen Stift noment vil geltes, so sü einen nuwen dumherren enpfingent, oder pfrunden oder ambaht enweg luhent, un̄ sprochent sü woltent das selbe gelt legen an das werg un̄ gebu des münsters, un̄ deiletent es denne ir etliche prelaten heimeliche under sich. Do dirre bischof Etto in das nüt kunde erwern, do fur er gein Rome zu künig Karlen dem grossen, un̄ klagete ime von den dumherren. Do verschreip künig Karle den dumherren, un̄ gebot in, das sü keine symonie me soltent triben, un̄ wenne sü einen nuwen dumherren enpfingent, von dem soltent sü nüt me nemen denne eine cappe, also noch uf stiften gewonlich ist.

Dis gebot hieltent die dumherren lange, das sü keine symonie geturstent nemen noch triben, wan sü vorhtent künig Karlen me denne den bobest oder den bischof. Wie sü aber ignote dunt, das wissent sü wol.

Ailidulfus, was der XXIII bischof.

803. — Remigius. Dirre stifte das closter zu Eschowe noch gotz gebürte DCCCIII ior, un̄ fur gein Rome, un̄ brohte sant Suffien un̄ vil ander heiltum in das selbe closter. (K. 154a.)

Do men zalte noch gotz gebürte DCCCIII ior, do was Remigius der bischof von Strosburg bi dem bobeste zu Rome, un̄ erwarp das ime der bobest gap sant Suffien lip, un̄ ire driger doehter libe, genant sante Fides, Spes und Caritas. Die furte der bischof von Rome untz gein Eschowe in das dorf, un̄ buwete do in ire ere ein herlich frowen closter, das ignoten do ist. Do noch über III hundert ior was ein bischof zu Strosburg genant Hetzel, der gap gros gut an das selbe closter un̄ mahte es gar riche, un̄ stiftete ouch sehs dumherren pfrunden zum jungen sant Peter, also do vor ist geseit. Item was die bischofe ignote den cloester gebent, das dürffent sü nüt gehalten tun. Doch worent die cloester in den tagen vil heiliger denne sü ignote sint, das men in gerne gap. (K. 203b.)

Recho. Dirre furte ein teil von sant Florencien heiltum gein Haselo, also bi keyser Karlen dem vierden un̄ bi sant Florencien ist geseit.

Uto, der erste an dem nammen. Dirre was ein wol gelert man von utengasse, der umb gewan die selbe gasse von ime den nammen.

Erlehardus.

Adalnoche. Dirre mahte sant Thomans kirche zu Strosburg zu einre stift, das vor ein closter was, uñ lit ouch do begraben, in dem sarke gegen dem frone altar, den men underwilent berouchet mit dem rouchvasse. (K. 154b.)

810. — Erstheim. — Do men zalte noch gotz gebürte DCCCX ior, do wart das closter zu Erstheim gestiftet uñ ane gefangen von der keyserin sant Irmengart, die do was keyser Ludewiges frowe, der des grossen Karlen sun was. Do noch wart das selbe closter von irme süne Lothario dem keyser vollebroht, in grossen eren uñ wurdikeit, das nuwent frygin uñ grefin drin koment. (K. 204a.)

Urbanus der erste ein Roemer was bobest VIII ior uñ XLI wuchen. Der bekerte vil lütes zu cristem glouben. Do von wart er dicke us Rome vertriben, uñ denne von den gloubigen wider umb heimeliche berueffet uñ enpfangen. Ze jungest do er vil geleit in der gevengnysze, do wart er enthoubtet noch gotz gebürte CCXXXII ior. Uñ ist ein grosser heilge, uñ lit lipheftig in dem frowen closter zu Erstheim in strosburger bistum. (K. 110a.)

814. — Keyser Karle merte ouch vier bistum mit grossen gülten uñ eren: das worent Triere, Mentze, Koelle uñ Strosburg. (K. 66a.)

823. — Von gros hagel uñ tunre. Uñ XXIII doerffer verbrantent. — Zu disen ziten, in dem summer, kam ein hagel uñ tunre. Uñ in dem hagel so vellet ein gros stücke yses her abe, das was XV schuhe lang, uñ VI schuhe breit, uñ zweiger schuhe dicke.

Und in Sahssen verbrantent XXIII doerfer von dem tunre uf einen dag.

Ouch kam ein ertbideme uñ ein gros wint zu Oche das vil hüser uñ kirchen dar nyder vielent. (K. 66b.)

840. — Bischove. — Bernolt. Dirre was noch gotz gebürte DCCCXL ior.

Uto der ander. Dirre ist der drissigeste bischof von dem ersten bischofe.

Ratoldus.

Grymolt.

875. — Radolt. Dirre was ein wiser man, uñ merte das bistum vaste, uñ starp noch gotz gebürte DCCCLXXV ior. (K. 154b.)

Von matschrecken. — Zu disen ziten kam eine schar matschrecken unzelliche, vil uñ gros, in welschen landen, die hettent sehs vettiche, uñ sehs fuesse, uñ zwene herte zene, uñ flugent dages vier mylen oder fünfe, uñ verossent die fruht uf der erden uñ boumen. Ze jungest warf sü der wint in das mer und ertrunkent alle. Do noch warf sü das mer her wider us uf die staden. Do wurdent sü stinkende, das der luft entreinet wart, uñ ein gros sterbotte uñ dürunge do noch kam. (K. 67[b].)

880. — Die heiden reisetent in die cristenheit. — Zu disen ziten kam ein gros heydensch volg in welsche lant, der wart uf fünf tusent erslagen. Die überigen fluhent enweg. Do noch mahtent sü sich aber zu samene uñ koment mit irme künige uñ mit grosser maht her wider in die cristenheit, uñ verhergetent uñ zerstoertent gantz Frangrich uñ Lutringen.

Do noch furent sü in dütsche lant uñ verhergetent ouch do die lant uñ gewunnent vil stette : Koelle, Triere, Lütich, Strosburg, Tungers uñ vil ander stette uñ zerbrochent die. Do schruwent die Dütschen uñ Walhe zu disem keyser (Karle der dirte), das er in zu helfe keme. Do zogete dirre keyser mit eime grossen volke wider dise heyden. Do erschrag der heidesche künig uñ sin volg. Also wart zu beiden siten der zwüschent geret, das der keyser uñ der künig mittenander über koment one striten, uñ das der heidesche künig uñ alles sin volg wart cristen. Uñ hup dirre keyser selber den künig usser touffe, uñ gobent ir kint zu samene zu der e, uñ war ein guter fride. (K. 68[a].)

881. — Andelo. — Do men zalte DCCCLXXXI ior, do wart das frowen closter zu Andelo gestiftet von der keyserin sant Richart die des dirten Karlen frowe was, uñ fur in das selbe closter, uñ bleip eine reyne maget, uñ furte ein goetlich leben untz an iren dot, also bi dem selben keyser Karlen geschriben stet. (K. 204[a].)

887. — Sant Richart die keyserin kam gein Andelo in das closter. — Zu den selben ziten hette dirre keyser (Karle der dirte) einen argwon uf sin wip sant Richart das sü solte ir e gebrochen haben mit dem bischove von Verzelle, wan sü ime heimelich was. Do entschuldigte sü sich, das sü weder des keysers, bi dem sü

XII ior was gewesen, noch keines andern mannes wip were ie worden, uñ das sü noch eine reine maget were, uñ das bewerte sü do mitte das sü ein gewihsset hemede ane det uñ do mitte ging in ein für uñ bleip unversert in dem füre. Do noch schiet sü sich von irme manne uñ stifte von nuvem uf das closter zu Andelo in strosburger bistum noch gotz gebürte DCCCLXXXVII ior, uñ kam in das selbe closter uñ begobete es groesliche. In dem selben closter starp sü ouch uñ dut zeichen uñ beget men ir hochgezit herliche. (K. 68a.)

888. — Bischove. — Regenhart was bischof XIII ior, uñ starp noch gotz gebürte DCCCLXXXVIII ior.

906. — Baldram von Peyern, was bischof XVIII ior, uñ wart bischof noch gottes gebürte DCCCLXXXVIII ior, uñ starp noch gotz gebürte DCCCCVI ior.

914. — Otbert, was bischof VIII ior uñ wart erslagen, noch gottes gebürte DCCCCXIIII ior, zu Rotenburg.

Gotfrit. Dirre was des grossen keyser Karlen swester sun, uñ was nuwent VIII wuchen bischof, uñ starp zu hant noch gotz gebürte DCCCCXIIII ior. (K. 154b.)

919. — Ein geselleschaft us Ungern drunkent blut. — Zu disen ziten was gar eine boese gryme geselleschaft zu Ungern. Do die hortent das der keyser (Arnulfus) dot was, der ir vormols vil hette erslagen, do mahtent sü sich aber uf mit eime grossen volke us Ungern, uñ furent durch die lant Swoben uñ Peyern, uñ in den landen do umb, uñ zerstoertent vil stette uñ doerffer uñ kirchen, uñ gewunnent ouch Triere, uñ erslugent do den bischof, uñ verhergetent ouch umb Mentze uñ am Ryne. Uñ wen sü vingent, es were man, wip oder kint, das erstochent sü uñ trunkent das blut, das die lüte deste wurst abe in erschrokent, uñ sich deste minre gegen in zu were sattent. Do streit dirre noch geschriben keyser (Ludewig) mit in, uñ wart zu beden siten vil erslagen. Doch gelag der keyser under uñ entran kume. Do noch dotent die Ungern noch meren schaden in dütschen uñ welschen landen, uñ wart ouch Basel von in zerstoert. Do mahtent sich vil herren zu samene uñ erslugent die Ungerer noch gotz gebürte DCCCCXIX ior. (K. 68b.)

927. — Zu disen ziten wart Burkart der herzoge zu Elsas uñ zu Swoben

landen in Italia erslagen, uñ wart do noch Herman das selbe herzogetum, noch gotz gebürte DCCCCXXVII ior. (K. 120b.)

934. — Bischove. — Richwin von Lutringen was bischof XVI ior. Dirre gap an die kirche zu sant Thoman einen dinghof zu Utenheim, mit den zinsen zu Utenheim, uñ gap an die andern stifte ouch viel zinse zu Utenheim uñ anders wo, uñ starp noch gotz gebürte DCCCCXXXIIII ior.

950. — Ruthart von Swoben was bischof XVI ior, uñ was ein wol gelerter goetlicher man. Er satte uf das die bruedere zu sant Thoman süllent gon an sant Aurelien obende zu sant Aurelien mit einre herlichen procession uñ eine vesper do singen, also es noch gewonlich ist. Er starp noch gottes gebürte DCCCCL ior.

965. — Uto der dirte, edel von geslehte was bischof XV ior, uñ starp noch gotz gebürte DCCCCLXV ior.

Erchenbaldus. Dirre was nüt edel uñ wart von sinre künste wegen bischof in dem vorgenanten iore, uñ beschreip die voerdern bischofe alle, wie sü hiessent uñ wenne sü sturbent, uñ mahte vil gut gedihte uñ gebet. Er wihete mit sante Ulrich vil bischove, in wihete in strosburger bistume XXXII kirchen uñ LXXXX cappellen.

Baldus was der XLII bischof. (K. 154b).

980. — Sant Adelheid. — Do noch die keyserin sant Adelheit, wie wol ir sun Otte der andere ouch keyser was, so det sü sich doch der welte abe, uñ furte ein heilig selig leben lange zit, uñ gap vil gutes durch got, uñ an kirchen. Ze jungest stifte sü das closter zu Selsze in strosburger bistum am Ryne, mit grosser würdikeit uñ richtum, do inne sü ouch lipheftig lit. (K. 70b.)

980. — Selsze. — Do men zalte noch gotz gebürte DCCCCLXXX ior, do wart das closter zu Selsze am Ryne gestiftet uñ gemaht von sant Adelheit, des grossen keysers Otten frowe, uñ sü starp ouch in dem selben closter, uñ lit do begraben. K. 204b.)

1000. — Bischove. — Wilderolfus. Disen ossent die müse uñ kam das also.

Zu den ziten det sant Attala zu sant Steffan zu Strosburg also grosse zeichen, das iederman zu irme grabe lief, uñ gros oppfer wart dar broht. Dar zu besattent ouch riche lüte ir hengeste harnesch uñ ander gut an sant Steffans kirche, also men vor det an unser frowen werg zum münster, uñ sant Steffans münster ging uf an eren uñ an richtum, das sü andern kirchen übertraf. Nu stunt do zu mole unser frowen werg uñ das münster zu Strosburg in eines bischoves gewalt, das ein bischof det uñ lies mit allem gute das zum münster gehorte. Nu verdros disen bischof Wilderolf das ime abeging an oppfer uñ an selgerete zu sime münster. Do von trug er an mit etlichen sinen dienern, das men sant Atteln lip solte heimeliche us delben, uñ anders wo in den grunt versenken, uf das men nüt me oppfer uñ gut gebe an sant Steffans kirche. Dis befant ein evangelier zu sant Steffan uñ verbarg sant Attalen lip, das in weder der bischof noch sine diener nüt kundent vinden. Do nam der bischof dem closter zu sant Steffan vil gutes uñ beging grosse hochfart. Do noch zehant kam gottes roche über disen bischof, das müse uñ ratten in bissent, uñ in nieman kunde gewern. Also floch er in ein schif uf das wasser. Do swumment die müse zu ime uñ nugent sin lebende fleisch. Do bihtete er uñ veriach das er dis an sant Attalen heiltum wol hette verschuldet, uñ starp noch gotz gebürte tusent ior. (K. 155ᵃ.)

Ertbideme. — Do men zalte M ior, do kam ein ertbideme durch alle lant, das in vil landen gros schade geschach. (K. 257ᵃ.)

1002. — Heinrich II. — Heinrich der ander ein hertzoge von Peyern richsete XXIIII ior uñ 2 monot. Der maht uñ stift das bistum zu Bobenberg uñ maht des korkuniges pfrunde zu Stroszeburg uf dem stifte, uñ broht wider vil verdorbene uñ verhergete kloster, uñ hette ein elich frowe, hies sant Kunigunt, mit der lebt er also das sü reine megede bliben alle beide uñ geheiligten beide, uñ do noch stunt das rich ostür II ior. (Cl. 18.)

1012. — *Dirre begerte ein tumherre sin zu Strosburg.* — Do noch kam dirre künig gein Strosburg. Do gefiel ime die ordenunge uñ regel der dumherren zu der hohen stift also wol, das er selber mit den herren ire bruderschaft wolte halten, wan es hohe grofen uñ frygen worent, uñ ein heilig selig geistlich leben

fürtent mit singende uñ lesende in gotzdienste. Do wider rietent es ime des riches fürsten, das er das nüt solte tun, von bekümbernisse des riches, das er mit grossem kumber in friden hielt.

Er mahte des korküniges pfrunde. — Do stifte er eine riche pfrunde uf derselben stift, uñ ordente, sit das er nüt selber moehte bi den dumherren bliben, das aber einre der die selbe pfrunde hette, solte an des küniges stat uf dem kor für in singen uñ lesen. Dar umb heisset noch die selbe pfrunde des korküniges pfrunde. (K. 72ª.)

1024 — 1033. — Zu disen ziten satte sich Elsas wider keyser Heinrich. Do fur er mit eime grossen volke gein Eilsas uñ betwang es, uñ gewan Nuwe Troeye des grossen Dagebrehtz burg bi Marley die do vor lange von Karolo Martello des grossen Karlen atte zerbrochen wart, uñ do noch wider gemaht, uñ nu aber zerbrochen. (K. 123ª.)

Bischove. — Altwicus.

1028. — Wernhart der erste, der was kriegber, und det einen grossen strit mit dem herzogen von Burgundien uñ gesigete. Er gap ouch vil buecher uñ gutes an die hohe stift, und starp noch gotz gebürte MXXVIII ior.

Wilhelm was bischof XIX ior, uñ wart erwelet noch gotz gebürte MXXVIII ior. Dirre buwete wider sant Thomans kirche zu Strosburg, die do verbrant was, uñ wihete sü noch gotz gebürte MXXXI ior. Und in dem selben iore ving er ane zu buwende die kirche zum jungen sant Peter, das vor eine cappelle was in sant Columben ere, uñ mahte uf der selben stift zum jungen sant Peter ahte dumherren pfrunden, uñ starp noch gotz gebürte MXLVII ior. (K. 155ᵇ.)

1045. — Leo IX. — Do man zalt MXLV ior, do wart das munster zu Hohenburg gewihet an sant Nyclawes dag von Leo dem bobeste in unserre frowen uñ sant Niclawes ere. (Cl. 108.)

Der bobest kam gein Strosburg. — Do noch fur der bobest wider gein Rome, uñ wihete under wegen vil kirchen, uñ gap vil aplos uñ friheite den stetten uñ herren, wan er gar ein demuetiger seliger bobest was. Er kam ouch,

also er den Ryn her uf fur, gein Strosburg, uñ was do etwie manigen dag, uñ wihete do die kirche zum jungen sant Peter, uñ gap grossen aplos do hin, uñ sine bebestliche sydin kappe, die noch do ist.

Er wihete ouch die kirche zu Eley, uñ das closter zu Hohenburg. Also det er ouch in andern stetten, untz er gein Rome kam. (K. 124b.)

1047. — Bischove. — Hetzel wart der noch bischof in dem selben iore. Der mahte sehs dumherren pfrunden zum jungen sant Peter. Also sint der dumherren XIIII. Do noch wihete bobest Leo der nünde die selbe stift, also do vor bi dem selben bobest Leo geschriben stet. Untze an dise zit schreip sich ein ieglich bischof von Strosburg, also er denne hies, von gotz gnoden ein unwürdiger hirte zu Strosburg. Dirre starp noch gotz gebürte MLXV ior.

1079. — Bernhart der ander was bischof XIIII ior. Dirre mahte eine klose bi dem iungen sant Peter, uñ starp noch gotz gebürte MLXXIX ior.

Theobaldus was bischof fünf ior. (K. 155b.)

1088. — Carthuser. — Do men zalte noch gotz gebürte MLXXXVIII ior, do erhup sich Carthuser orden, bi dem berge Carthuse, von dem berge sü ouch den nammen hant. Do noch also men zalte noch gotz gebürte MCCCXL ior, do worent drige erber manne genant Johans von Myssen, Gerhart von Sahssen uñ Wernher von Hessen, die kouftent ackere uñ matten bi der Brüsch obewendig Strosburg, uñ buwetent dar uf der Carthüser closter, do es ignoten stet. (K. 203b.)

1090. — Marbach. — Do man zalte MXC ior, do wart das closter zu Margbach gestiftet von dem frummen manne Burkart von Gebelswilre, des helfer was meister Manigolt von Lutenbach. Der noch über vier ior, ving man die kirche an zu buende. (Cl. 106.)

1091. — Friburg wart gebuwen. — Do men zalte MLXXXXI ior, do vinge her Berhtolt von Zeringen, ein hertzoge von Swoben, die stat zu Friburg ane, zu buwende uf sime eygen, das vor ein dorf was.

Do noch wart der selbe Berhtolt erschlagen zu Mollesheim do man zalte MCXXII ior.

Do noch also men zalte MCCLXX ior, do wart die burg zu Friburg gebuwen.
(Cl. 106. — K. 223[b].)

1095. — Ein sterbotte. — Do men zalte MLXXXXV ior do was ein sterbotte vihes uñ lüte durch alle welt. (K. 214[b].)

1100. — Bischove. — Otte was bischof XVI ior. Dirre fur gein Jerusalem, in einre merferte uñ wart ane gesprochen das er nüt hette rehten glouben, uñ e er das verantwurte, do fur er her wider heim uñ starp noch gotz gebürte MC ior.

Baldewin, was nuwent sehs wuchen bischof, und starp.

1123. — Cune wart bischof in dem vorgenanten iore, noch gotz gebürte MC. Und do er XXIII ior was bischof gewesen, do wart er uñ der bischof von Basel von ire bosheit entsetzet uñ vertriben, noch gotz gebürte MCXXIII ior.

1130. — Brune wart bischof gemaht an des vordern Cunen stat, bi ziten do man zalt von gottes gebürte MCXXX ior, uñ was ein guter seliger man.

Gebehart. Dirre det einen grossen strit mit dem herzogen von Swoben bi Gugenheim noch gotz gebürte MCXXX ior. Der noch über sehs ior strittent sü aber mittenander, uñ gesigete der bischof. Er starp noch gotz gebürte MCXLI ior. (K. 155[b].)

1132. — Der erste brant zu Rosheim. — Do men zalte noch gotz gebürte MCXXXII ior, do wart Rosheim das stettelin gewunnen und verbrant. (R. 208[a])

1136. — Do man zalte von gotz geburte MCXXXVI ior, do was ein groszer strit zwischent bischof Gerharten uñ hertzoge Friderichen zu Dunzenheim.
(Cl. 80.)

1139. — Do man zalt MCXXXIX ior, do starb Johanes der do was genant von den Ziten. Der hette gelebet CCCLXI ior, von kunig Karlen ziten, des diener er was. (Cl. 110.)

1141. — Bischove. — Burkart was bischof XXI ior, uñ wart erwelet noch gotz gebürte MCXLI ior.

Dirre gap gros gut an den spittel zu Strosburg. Er gap ouch den bruedern zu sant Thoman die kirche zu sant Aurelien, das do noch der bobest bestetigete.

Er kam ouch gein Haselo uñ beschowete sant Florencien schryn uñ heiltum mit vil epten uñ prelaten, uñ gap den von Haselo einen brief uñ urkunde, wie sant Florencie bi in lege. Dis geschach noch gotz gebürte MCXLIII ior. (K. 156a.)

1162. — Horburg. — Do men zalte MCLXII ior, do wart Horburg zerbrochen von grove Hug uñ der noch über vil ior wider gebuwen. (K. 223a; Cl 81.)

1178. — Do man zalte MCLXXVIII, do was ein strit zu Lagelnheim. (Cl. 81.)

1179. — Bischove. — Rudolf was bischof XVII ior.

Zu disen ziten tribent etliche bischove uñ prelaten vil symonie uñ ander bosheit. Do von besante der bobest Allexander der dirte fünf hundert bischove uñ eppete, uñ hette mit den ein concilium uñ gespreche, wie men dis moehte versehen, uñ die cristenheit einhellig machen von eines bobestes wegen, wan fünfe worent zu bobeste erwelet. In disem gespreche wurdent die bischove von Strosburg, von Basel, von Metze und vil ander bischove uñ prelaten entsetzet von iren bistumen uñ wurdikeiten von ire undete wegen. Dis geschach noch gots gebürte MCLXXIX ior.

1180. — Conrot wart in dem selben iore bischof, uñ was nuwent ein ior bischof, uñ starp noch gotz gebürte MCLXXX ior. (K. 156a.)

1181. — Vil wunderliche ding. — *Drige sunnen.* — Vor disen ziten erschinent wunderliche ding am hymel, drige sunnen, uñ drige mone, uñ do mitteln ein crütze, zu den ziten also fünf bebeste mittenander worent, also vor ist geseit.

Ertbideme. Item und koment vil grosser ertbideme durch alle lant das die grossen stette Anthiochia, Tripolis uñ Damaschke gerwe zerfielent uñ gros volg verdarp.

Vil erdrunkent. — Item zu Sicilien ging das mer hynder sich us, das uf fünf tusent menschen ertrunkent. (K. 127a.)

1190. — Bischove. — Heinrich was bischof IX ior, uñ starp noch gotz gebürte MCXC ior.

Eine falsche prophecie. — Bi disen ziten verschreip ein meister von dem gestirne

in alle lant, das in dem herbeste in dem iore noch gotz gebürte MCLXXXVI solte kumen ein wint, der alle bürge, hüser und boume der nyder würffe, uñ do noch ein gros sterbot uñ dürunge, uñ vil andere wunderliche ding. Uñ sprach ouch, das alle sternenseher in der cristenheit, uñ in der heidenschaft, uñ alle wise meistere wol erkantent, das dise ding also geschehen muestent. Hie von erschrag das volg, uñ mahtent etliche lüte hütten uf dem velde, uñ hüselin under der erden, do sü inne wonetent, uñ men mahte vil crüzegenge uñ gebet. Do nu der herbest kam, do was es gut wetter, uñ geschach der dinge keines, die men gewissaget hette.

Hie bi mag men merken, das der welte wisheit ist eine torheit vor gotte.

(K. 156ᵃ.)

1192. — Bischove. — *Dirre wart zu Strosburg gefangen.* — Conrot was bischof XII ior, uñ kam an das bistum noch gotz gebürte MCXC ior. Dirre satte sich wider etliche geslehte zu Strosburg. Do von wart er zu Strosburg gefangen, uñ in gefengnisze gehalten, untz er mit in über kam. Dis geschach noch gotz gebürte MCXCII ior.

Do noch über sehs ior wurdent zwene künige zu Frankefurt an das rich erwelet: Philippus ein herzoge von Swoben, und Otte ein herzoge von Sahssen. Nu hielt es dirre bischof mit künig Otten. Do samelte Philippus ein gros volg, uñ fur in Elsas uf disen bischof Conrot, uñ verhergete die erne gerwe, uñ das bistum, uñ gewan Mollesheim uñ Eppfiche uñ verbrante es, uñ belag ouch Strosburg, also bi den selben zweigen Philippus uñ Otto ist volleklicher geseit. Ze jungest wart dirre bischof mit Philippus versuenet uñ gerihtet mit grossem verluste, uñ starp noch gotz gebürte MCCII ior. (K. 156ᵇ.)

1195. — Do man zalte MCXCV ior do was grosze dürunge in dem lande.

(Cl. 107.)

1197. — Do man zalt MCXCVII do gab man 1 vierteil kornes umbe ein marg. Des selben iors starb keiser Heinrich. (Cl. 107.)

1199. — Mollesheim wart gewunnen uñ Strosburg belegen. — Do noch fur Philippus gein Elsas uf den bischof von Strosburg genant Conrot wan der selbe bischof hielt es mit dem vorgenanten Otten, uñ gewan Mollesheim uñ Eppfiche

uñ Haldenburg *uñ Ruffach* uñ zerstoerte die alle drü, uñ verhergerte die fruht in der ernen gerwe, uñ das bistum uñ das lant umb Strosburg *zwei ior annenander*. Do noch belag er ouch Strosburg VI wuchen der umb das sü in nüt woltent für einen künig haben. Doch schuf er wenig rotes do, denne das er des bischofes lant, uñ des groven lant von Habesburg verhergerte mit brande uñ roube, das edel lüte uñ stifte uñ kloester an iren zinsen uñ guetern zu Elsas sere geschediget wurdent. Dis geschach noch gotz gebürte MCLXXXXIX iore. Do mahtent Behtolt der herzoge von Zeringen uñ ander herren einen friden zwüschent dem künige Philippus uñ dem bischofe, also das der bischof solte dem künige zu eygen lossen die lehen die er von dem bistume hette, uñ solte in für einen künig han, uñ ime bistendig uñ beholfen sin. (K. 77[b]. — C. 112.)

1199. — Hohenburg. — Item Hohenburg das closter verbrante MCXCIX. (K. 198[a].)

1200. — Die ander witerunge der stette Strosburg. — Do noch uf fünfhundert ior, also men zalte noch gotz gebürte zwelf hundert ior, do wart die stat bi dem alten sant Peter wider die almende uñ das Bruch aber gewitert, uñ mahte men die ringmure uñ den graben gonde usbas von dem alten sant Peter, untze bischofes bürgetor wider den jungen sant Peter, untze zu dem Judenturne am rossemerkete, und also wart die almende, uñ zum jungen sant Peter uñ der rossemerket zu der stat begriffen, und umb muret das vormols ussewendig der stat was.

Gynesit Brüsch. — Ouch wart zu den selben ziten die vorstat gynesit Brüsch, do ignote sant Nyclawes kirspel ist umb muret, uñ zu der rehten stat begriffen, von der bedecketen brucken wider sant Elzabet turn, uñ den giessen do umb bi metziger turn, untz an das wasser bi sant Kathrinen closter, das von sant Johannese in die Brüsch flüsset bi sant Steffans brucke.

Metziger turn. — Do noch wan die stat nuwent einen graben uñ mure hette wider metziger owe uñ wider den Ryn, do mahte men den ussern metziger turn mit sinre muren uñ graben von sant Agnesen closter untz an utengasse, noch gotz gebürte MCCCXIII ior.

Der noch wart die selbe usserste mure uñ grabe fürbas gemaht, von utengasse untz an den turn in dem wasser bi sant Kathrinen, uñ ouch der selbe turn von

nuwem uf gemaht noch gotz gebürte MCCCXLIII ior. Und aber do noch wurdent die zinnen an der inren ringmuren umb die stat hoeher gemaht, und ein umbelouf wart an der selben inren ringmuren gemaht mit geblatteten steinen an dem gange vor den zinnen. Dis geschach noch gotz gebürte MCCCLXX ior. (K. 193ª.)

1200. — Die cappelle vor sant Arbogastes brucke. — Sant Markes capelle vor sant Arbogastes brucke buwete uñ stifte her Engelhart, ein dechan von sant Thoman, uñ det dar in erbere frowen uñ closenerin noch gotz gebürte MCC, uñ mahte das die bruedere zu sant Thoman alle ior an sant Marx tage, mit einre herlichen procession gingent zu der selben cappellen. Do noch wart der frowen vil do, die gotte dienetent uñ ein geistlich leben furtent. Do gobent in die herren von sant Thoman die selbe cappelle mit der cappellen gute zu eyge, uñ mit des bischoves wille buwetent sü sant Marx closter uñ koment do hin noch gotz gebürte MCCXXX.

Do noch gobent die selbe frowen zu sant Marx die vorgenante cappelle den herren zu sant Arbogast; noch gotz gebürte MCCXXXI ior, uñ die processio an sant Marx tage das men vor det zu der egenanten cappellen bi sant Arbogastes brucke, das dut men nu zu sant Marx closter, also es der bischof uñ die stift zu sant Thoman ufgesetzet hant. (K. 203ª.)

1202. — Bischove. — Heinrich von Veringen was bischof XXI ior, uñ was ein goetlicher, seliger man, uñ leite kriege uñ urlüge nyder. Er wart einhellekliche erwelet an das bistum noch gotz gebürte MCCII ior. Nu was zu disen ziten grosse zweigunge uñ krieg umb das bistum zu Mentze, das dirre Heinrich nüt moehte sine confirmacie genemen von dem erzebischove zu Menze, also es gewonheit was. Do von was er fünf ior bischof one confirmacie unbestetiget, das er nüt moehte gewihen noch ander ding getun, das eime bischove zu gehoeret. Ze jungest erwarp er von dem bobeste, das in der erzebischof zu der Hohense wihete und confirmierte.

Fünf hundert wurdent gewihet zu pfaffen uf einen dag. — Uñ do er her wider gein Strosburg kam, do wihete er pfaffen, und wan men fünf ior one wihen was gewesen in disem lande, do von wihete er uf einen dag zu Strosburg fünf hundert pfaffen. Under den worent CXIIII priester. Die andern wurdent

epísteler uñ ewangelier. Dirre bischof det sine wihete uñ alle ding selber, uñ starp noch gottes gebürte MCCXXIII ior. (K. 156b.)

1207. — Do man zalte MCCVII ior do gab man 1 vierteil wines umbe II sol. In der nehesten wochen do noch gab mans umbe II d. uñ ein leres vas umbe II lib. (Cl. 107.)

1212. — Do man zalte MCCXII do hettent dorehte kint eine merfart uf geleit, uñ woltent uber lant mit trucken fuszen gen Iherusalem sin gevarn. (Cl. 80.)

1214. — Do man zalte MCCXIV do wurdent die Wolfe erschlagen die rittere. (Cl. 81.)

1220. — Rosheim wart gewunnen, doch gesigetent si. — Do men zalte MCCXX ior, do mahte sich uf ein grosse geselleschaft von Walhen us des herzogen lant von Lutringen, uñ verhergetent vil landes, uñ gewunnent die stat Rosheim, uñ leitent sich do nyder, bi dem nuwen wine, das sü trunken wurdent, uñ also sü entslieffent, do mahtent sich die von Rosheim uñ ire umbesessen uf, uñ übervielent die Walhe, uñ erslugent sü alle. (K. 247b.)

1223. — Bischove. — Behtolt von Decke was bischof XV ior, uñ kam an das bistum noch gotz gebürte MCCXXIII ior. Do noch über vier ior belag er Bernstein einen monot uñ gewan es. In dem nehesten iore do noch wart gros krieg uñ missehelle zwüschent disem bischove uñ sinen mogen den grofen von Pfirt, das dis lant wol drü ior nohenander verherget wart mit roube und brande. Do sameltent dirre bischof uñ grove Albreht von Habesburg, der ouch vaste geschediget was, ein gros volg. Hie wider sameltent die von Pfirt ouch ein gros volg mit helfe grove Egen von Friburg, uñ mit helfe des riches XIIII stette, die alle den von Pfirt hulfent wider disen bischof. Also koment sü zu samene zu strite zwüschent Bladoltzheim uñ Hirtzfelt. Do fluhent die grofen von Pfirt mit den iren. Do yagete in noch der bischof mit den sinen uñ zoch in abe vil hengeste uñ harnesch, uñ ving ir vil. Dis lag swere den grofen von Pfirt, uñ des riches stetten, uñ ouch künig Heinriche, der keyser Frideriches des andern sun was, uñ mahtent sich aber uf uñ verhergetent uñ verbrantent des bischofes lant. Do wart der zwüschent geret, uñ der krieg gerihtet noch

gotz gebürte MCCXXX ior, uñ wurdent do der bischof uñ ouch der künig gute fründe, uñ mahte do der bischof guten friden in dem bistum uñ in dem lande untz an sinen dot, uñ beschirmete stifte uñ closter, uñ mahte die hohe stift richer denne keinre sinre vordern hette geton, uñ starp noch gotz gebürte MCCXXXVIII ior.

Dirre gap der stift zu sant Thoman die byennia. (K. 157ᵃ.)

1223. — Ein sterbotte. — Do men zalte MCCXXIII ior, do was ein gros sterbotte under dem vihe uñ den tieren uñ nüt under den lüten, uñ das werte III ior, also das das mereteil under dem vihe starp. (K. 214ᵇ.)

1224. — Do man zalt MCCXXIIII ior, do koment die bredier zum ersten gen Strosburg under bischof Heinrich von Veringen. Do worent sü uszewendig der stat. (Cl. 105.)

1228. — Der bischof uñ die von Strosburg gesigetent wider XIIII stette. — Do men zalte MCCXXVIII ior, do zogetent der bischof genant Behtolt von Decke uñ die von Strosburg us über die grofen von Pfirte. Do wider zogetent die selben grofen mit iren helfern, uñ mit XIIII stetten des riches, uñ strittent mittenander bi Bladoltzheim, und gesigete der bischof mit der von Strosburg helfe *uñ dem von Habesburg irme venre,* als vor bi dem selben bischofe ist geseit. *Das geschach XIIII naht vor sunegihten.* (K. 222ᵃ. — Cl. 81.)

Do man zalte MCCXXVIII ior, in deme monot des abrellen blutent die reben, uñ zu sant Iohannes tage zu sunegihten hette man zitig trübel. (Cl. 107.)

1232. — Do man zalt MCCXXXII do waz ein durhehtunge der ketzere. (Cl. 80.)

1238. — Bischove. — *Dirre gewan vil bürge uñ stette.* — Heinrich von Stahelecke was bischof XXII ior.

Zu disen ziten kriegetent keyser Friderich der ander, uñ der bobest mittenander. Do von gebot der bobest den kurfürsten, das sü disen keyser Friderich entsattent von dem riche, uñ erweletent lantgrofe Heinrich von Düringen an das rich. Der fur für Frankefurt, also nuwe künige dunt, uñ was bi ime vil fürsten uñ ouch dirre bischof mit eime grossen volke.

Nu hette keyser Friderich einen sun in dütschen landen, genant künig Conrot. Der kam mit eime grossen volke, uñ wolte den erweleten künig Heinrich von dem velde zu Frankefurt vertriben. Also strittent sü mittenander. Do gesigete künig Heinrich uñ dirre bischof uñ vertribent den künig Conrot, uñ gewan do der bischof Offenburg, Gengenbach uñ vil andere bürge uñ stette die künig Conrotz worent, also bi keyser Friderich dem andern ist geseit. Dis geschach in dem iore do men zalte noch gotz gebürte MCCXLVI ior.

Do noch starp dirre bischof noch gotz gebürte MCCLX ior. (K. 157ª.)

Vil bürge uñ stette gewunnen : Offenburg, Gengenbach, Wikersheim, etc. — Byschof Heinrich von Stahelecke zu Strosburg mahte sich ouch an künig Heinrich, uñ besas in Eilsas alle stette uñ bürge die keyser Friderich uñ sin sun do hettent, uñ gewan zwo gute bürge Wickersheim uñ Kronenberg, die sleyffete er zu grunde. Die andern kleinen bürge verbrante er.

Do noch gewan der bischof ouch Molberg, Husen, Ortenberg, Offenburg, Gengenbach uñ Kinzingental, uñ vil andere kleine stettelin. (K. 78ᵇ.)

1241. — Do man zalt MCCXLI do wart daz crütze gebrediet wider die Tartarye. (Cl. 80.)

1244. — Hohenburg verbrante aber noch gotz gebürte MCCXLIIII. (K. 198ª.)

1246. — Do man zalt MCCXLVI ior, an des heiligen krützes tag zu erbeste do strittent die von Kolmer uñ die von Rufach mit enander zu Dieffenbach. (Cl. 81.)

1247. — Do kunig Heinrich gestorben waz do warb der bobste Innocentius wie ein ander künig würde, uñ vant keinen under den fürsten der sich des riches wolt annemen wider keiser Friderichen uñ sinen sun künig Cunraten. Zu iungest kam der hertzog von Brobant uñ bote dem bobste uñ den bischofen zu tutschen landen sinre swester sun dar, grove Wilhelmen von Hollanden. Den welentent die bischof zu künig in der stat zu Kolle, uñ gelobentent ime bi irme eide daz sü im woltent helfen getrüwelich mit libe uñ mit güte, uñ mit irre helfe uñ anderre heren besas er ouch, uñ uf dem Rine die burge Werde uñ

Ingelnheim die gewan er alle an sich. Do worent die stete von Kolle, von Mentze uñ von Straszeburg mit ime. Aber Spire uñ Würmesze uñ andere stete uñ vesten uf dem Rine, in Swoben uñ in Peyern uñ Mentze die stat die worent mit keiser Friderich uñ sime sune kunig Cunrat. Der künig Cunrat, keiser Frideriches sun, hertete den krieg us wider den bobst uñ andere sine vinde, untz noch sins vatters tode uñ untz an sin selbes ende. (Cl. 21.)

1248. — Do man zalt MCCXLVIII do wart daz crütze gebrediet wider keiser Friderichen uñ alle sine helfere. (Cl. 80.)

Do man zalte MCCXLVIII ior, do brant daz closter zu Hohenburg in dem mertzen. (Cl. 108.)

1250. — Das rich stunt ostür XXIII ior. — *Künig Rudolf von Habesburg wart erwelet.* — Do noch stunt das rich ostür XXIII ior, untz das künig Rudolf von Habesburg künig wart.

Do das roemesche rich alsus ostür stunt uñ keinre under allen fürsten von dütschen landen sich wolte des riches underwinden, von vorhte wegen der herren, die do mit dem keyser Friderich uñ wider den bobest worent gewesen, uñ vil des riches stette hettent under sich gezogen, wan hie zu lande hette der bischof von Strosburg Hagenowe, Rosheim, uñ Kolmer uñ anders das des riches was in Elsas inhendes, also sine eigen slos. Zu glicher wise hettent ouch ander herren inhendes das in gelegen was. Do zwüschent wart das rich vaste verherget, uñ wurdent in dütschen landen uñ anderswo vil strossenrouber uñ moerder, uñ etliche edellüte begingent vil unzuhte. Dise klegede kam dicke für den bobest genant Gregorius der zehende, wie übel es in den landen stunde uñ die strossen verwuestet werent, das kouflüte uñ andere nüt gewandeln moehtent. Do gebot der bobest den kurfürsten, uñ gab in ein zil, das sü do zwüschent soltent welen einen roemeschen künig, also es were von alter gewonheit her kumen, oder er wolte das roemesche rich versehen mit der cardinale wille, uñ einen künig machen. Also koment die kurfürsten zu samene zu Frankefurt, uñ noment für sich vil fürsten uñ herren. Zu jungest erweletent sü grofe Rudolf von Habesburg zu künige noch gotz gebürte MCCLXXIII ior. (K. 79ᵃ.)

1251. — Do man zalt MCCLI ior, do koment die bridiere zu Strosburg an die hovestat do sü noch sint under bischof Heinrich von Stahelecke. (Cl. 105.)

1253. — Do men zalte MCCLIII ior, vier tage vor sant Margreden tage, gap men ein viertel rocken umb XVI sol. Uñ am nehesten tage do noch gap men ein viertel rocken umb VII sol, uñ ein viertel weissen umb IIII sol. (K. 261a.)

1254. — Der keiser Friderich lies einen kebes sun, der waz geheiszen Menfrit, der underwant sich zu Pulle uñ zu welschen landen der vesten vil die sin vatter betwungen hette. Nu starb in den zitten der bobest Inocencius. Noch dem wart Alexander. Bi des ziten lebete der gros meister meister Albreht der geborn waz von Lougingen. Der waz ein bredier zum ersten, dernoch wart er bischof zu Regensburg. Der bischof Albreht sas zu einem mole in siner zellen, do er dennoch in bredier orden waz, uñ hette einen tüfel für sich betwungen zu ervarende an ime heimeliche sache. Der stunt vor ime, in menschen wis, als er sü vormols dicke hette betwungen der kristenheit zu gute. Do kam von geschiht, daz der pfarrer von der stat für in ging, uñ trug unsers herren lichamen, wande er wolt einen siechen bewaren. Do viel der tüfel ouch mit dem bischof an sin knü. Der bischof froget in ob er in ouch vorhte. Des antwurtet ime der tüfel uñ sprach : weist du nüt daz geschriben stat, daz sich in gottes namen biegen sullent alle knü in hiemel uñ in erden, uñ in der helle. Dernoch kurtzelich ging der pfarrer herwider mit der schellen alse gewonheit ist. Meister Albreht viel aber uf sine knü, der tüfel bleib stonde. Do froget er in warumbe er nüt knüwete als e. Do sprach der tüfel : er ist, nüt da, wand er in bi dem siechen geloszeñ hat. Do besant meister Albreht den lutprister uñ fragete obe deme also were. Des veriach ime der pfarrer, daz er on unsern herren her wider waz gegangen. Darumbe riet meister Albreht ime uñ allen pfaffen, wenne sü unsers herren lichamen nüt trugent, daz sü die schelle nüt lütent. (Cl. 118.)

1256. — Die von Kolmer uñ von Rufach strittent. — Do men zalte MCCLVI ior, an des heilgen crüzes tage zu herbeste, do strittent die von Kolmer uñ die von Rufach mittenander zu Dieffenbach, uñ die von Kolmer gesigetent. (K. 222a.)

1257. — Ein strit bi Selse. — Do men zalte MCCLVII ior, do geschach ein strit zu Selsze. (Cl. 80. K. 223ᵃ.)

1258. — Do man zalt MCCLVIII ior, do waz alse groszes ungewitter, daz daz korn fulet in der ernen uñ die trubel rou uñ unzitig blibent. Derzu kam in dem herbeste ein kelte daz man die trubele must mit korben uñ mit secken uf die trotten tragen uñ mit schuhen tretten, so man daz dete so flos yse uñ wine mit enander. An dem nehesten ior dernoch do wus guter win. (Cl. 107.)

1259. — Do man zalte MCCLIX do gab man ein vierteil wines umbe III sol, in des von Dalmeszingen hof zu Strosburg, uñ I vierteil rocken umbe IIII sol. (Cl. *ibid.*)

1260. — Bischove. — Wie die stat zu Strosburg streit mit bischof Walther von Geroltzecke. — In dem iore, do man zalte von gottes geburte MCCLX ior, an dem zistag, noch dem sunnendage in der vasten, der do heiszet Reminiscere, der ist aht dage noch der groszen vastnacht, do starb bischof Heinrich zu Stroszburg geborn von Stahelecke, uñ do noch an dem samestage vor dem palmetage, wart erwelet zu bischof zu Strosburg, Walther von Geroltzecke, yensite Rines. Uñ der noch, in dem sumere, wart er besteteget uñ zu priester uñ zu bischof gewihet von deme bischof von Mentze. Der noch do man zalte von gotz geburte MCCLXI ior, an der liehtmesze, sang der bischof sin ersten mesze zu Stroszeburg in dem munster. Zu dem hochgezit koment vil groszer herren. Appet Berhtolt von sant Gallen kam dar mit M pferden. Do kam appet Berhtold von Murbach, des bischofs basen sun, mit D pferden. Der koment ouch vil andere grofen uñ herren.

Ein Geischelfart. — Der noch in der vasten koment geischeler, die hettent sich gesament in Duschan, uñ zu Rome, uñ in Lamparten, uñ koment in Tutsche lant, uñ koment gen Strosburg, ie zwene uñ zwen, mit enander gonde, uñ geischeltent sich an bloszen rücken. Der geischeler worent me wande MCC. Do wart ouch geschetzet uñ gezalet, daz von der stat zu Strosburg MD zu geischelern wurdent. Doch erwante die geischelfart do.

Der krieg uñ strit zwüschent disem biscove uñ der stat. — Do noch in dem selben ior vor den pfingsten, do erhub sich die miszehelle zwischent dem vorgenanten

bischove uñ den burgern zu Stroszeburg, umbe etlich reht die der bischof sprach daz sü im zu gehortent. Do daz nüt kunde verrichtet werden, wie das man vaste der zwischent fur uñ rette, in der pfingeste wochen an dem mentage, uñ an dem zinstdage, uñ an dem mittewoche, zogetent die burger zu Strosburg us, uñ zerstoertent uñ zerschleifetent den berg zu Haldenburg, unde fultent den graben der dar umbe ging, wand er gar tief waz uñ stark, wande sü vorhtent daz der bischof eine burg dar uf büwende würde, die in mohte schedelich werden.

Alle pfaffen furent us der stat. — Do noch gebot der bischof bi einre penen des bannes, unde beroubunge pfründen uñ ambahtes allen tumeherren, pfaffen uñ schülern, groszen uñ kleinen, daz sü soltent faren us der stat zu Strosburg. Daz dotent sü alle, *wan zu disen ziten hieltent sich ein bischof uñ sine pfafheit me zusamene denne ignote,* wand allein her Berhtolt von Ohsenstein der dechan waz zu deme tume, uñ her Heinrich von Geroltzecke an den Wasichen der senger waz, uñ ouch noch des bischofes tot bischof wart zu Strosburg. Der vor genante dechan, wand er alt waz uñ krankes libes, do bleib er mit des bischofes urlob. Aber der senger her Heinrich von Geroltzecke, der bleib wider dez bishofes wille uñ waz ouch wider in do ze mole, uñ ouch vor mols gewesen wider in an der walunge zu dem bistum. Do die pfaffeit alle sament us der stat kam, do verslug der bischof singen in der stat uñ verbot dinne alle kristenliche heilikeit, es were kinden oder sichen. Do schuffent die burgere daz drie pfaffen in die stat koment, die douftent die kint uñ verrihtetent die siechen, *uñ hettent gottesdienst,* wider des bischofes gebot. Do die dumherren uñ rittere *uñ edelknehte* die der stift ambahtlute worent, Kagen uñ Begere uñ Burggrofen uñ andere etwie vil us der stat furent, do noment sü mit in waz sü in baren pfenningen hettent *uñ in silberin geschirre.* Aber waz sü anders hettent, es were win, oder korn, oder fleische, oder ander habe, daz lieszent sü in der stat, uñ zeichetent daz uñ beschribent es, uñ schetzent wes es wert waz, wan sü hoffetent es solt in alles vergolten werden. Do sü alsus us der stat koment, do noment die burgere alles daz sü dinne hettent geloszen, uñ teiletent es under sich. Uñ der ritter hoeve uñ hüsere zerstortent sü untz in den grunt, uñ ir boume stumetent sie. Aber der tumherren hoeve die blibent lere stonde uñ wer do wolt der lief drin, uñ brochent abe slos uñ rigele uñ benke uñ pfaesten uñ waz man abe mohtent gebrechen daz drugent sü dar sü woltent.

Do samet der bischof ein groszes her, uñ hette zu helfe den bischof zu Triere, der sin ohem waz, der kam mit DCCC gewefetenter. Der appet von san Gallen mit vil volkes. Der appet von Murbach mit vil volkes. Grove Rudolf von Habesburg, der do noch romesche kunig wart, uñ andere groven uñ herren uñ edeler lute vil, also daz alles daz uszewendig der muren waz zu Stroszeburg, ouch in den nehsten dorfern do bi, daz waz alles wider die stat.

Mit dem volke besas er die stat zu Strosburg uñ besametent sich zum ersten bi Holtzheim uñ besoszent Lingolfesheim, daz doch krang waz, daz gewunnent sü mit solicher gedinge, daz die duffe worent soltent zogen in die stat mit allem deme daz sü hettent ungeschediget uñ unverseret. Die burg besatte der bischof mit den sinen. Do noch besas er die stat uñ schlug sine gezelt uf uf die matten swischen Eckeboltzheim uñ Kunigeshoven.

Do sü sich do hin geleitent, noch do waz der bischof von Triere nüt do, doch kam er desselben tages dar, uñ do er waz zu zogende, zwischent Hugesbergen uñ Eckeboltzheim, do ging sime here ein wagen noch, geladen mit harnesche uñ anderme gerete. Nu waz ein farende man in der stat geseszent der waz genant Bitterpfil, der nam etliche gesellen zu ime, uñ furent us der stat, uñ noment den wagen uñ furtent in in die stat. Do man daz in dem her bevant, do hette sich des bischofes gesinde von Triere noch do nüt gerwe abe gezogen uñ zogetent ir etwie vil die noch do gewefent worent, uñ noment etlich mit in diser lantlüte die sü ouch geweffent fundent, uñ worent die herren von Liehtenberg uñ der marschalg von Huneburg mit den iren, uñ andere etwie vil, uñ koment gar ungestumecliche gegen der stat, uñ do sü koment zu Kunigeshoven an die porten bi sante Aurelien, do worent der etwie vil, vil bi der merreteil die do hüten soltent in die stat gangen eszen, wand es waz in deme inbisze, doch fundet sü do brotbeckere uñ andere etliche der doch wenig waz, uñ hern Reimbolten genant der lange Reimbolt, des alten Liebenzellers bruder uñ andere doch wenig den die porte befolhen waz zu behütende. Die uszern koment sturmende geweffent uñ geritten an die porten, uñ kertent die an die do hütent uñ woltent uber iren willen in die vorstat. Die innern satten sich zu were, uñ wart do gevohten, daz den uszern wol LX pfert wurdent erstochen, aber den luten geschach *nüt*. Aber von den innern wurdent der armen drie erschlagen uñ wurdent gevangen der vorgenant lange Reimbolt

Liebenzeller uñ andere knaben, die do worent gangen in die gerten, daz sü woltent des bischofs here schowen. Uñ worent die, ein Reimbolt genant Frummolt, des vorgenanten langen Reimboltze bruder sun, uñ ein Bockelin vor dem munstere, uñ ein Eberhart Sicke, uñ etlich me, doch nüt vil. Diz geschach an sant Margreden tag.

Der noch an dem andern tage do gingent etliche geisteliche lüte do zwischent uñ mahtent einen friden zwischent deme bischof uñ der stat, untze noch ernen, uñ zerreit daz her, iederman wider dannan er kummen waz. Die wile der fride werte do rette man vaste do zwischent umbe süne, daz moht nüt sin, daz es iht gesünet würde.

Umbe den herbste do der friet us waz, do besamente der bischof *aber* sin her, der leit er ein teil gen Geistpoltzheim, ein teil gen Kochersberg, uñ daz merreteil gen Mollesheim, uñ waz uszewendig der muren waz, daz waz wider die stat. Wande her Otte von Ohsenstein der alte mit etlichen sinen Rittern, uñ her Burkart von Hohenstein mit zweyen rittern, uñ ein Walther von Gyrebaden mit zwein, uñ die brüder genant die Ringreven, die worent mit der stat, umbe iren solt, uñ andere soldener von uszewendig der stat, wol uf sehtzig, der worent ein teil zu fus, ein teil schützen, uñ ein teil geritten. Aber der bischof mit sime volke uñ mit den die er zu Lingolfesheim hette, lies des herbstes nüt ein tropfen wines in die stat kummen.

Ein genuhtige zit. — Uñ wus doch des herbestes alse vil wines daz man einen guten omen wines in allem deme lande gab umbe IIII phenninge uñ ein fuder vol wines umb ein leres vas, uñ waz daz des schult, wande kein win in die stat kam, do von waz er uszewendig wolfeil. Doch waz kein gebreste in der stat, wand man gab ein vierteil kornes umbe IIII schilling, uñ ein vierteil wines umbe IIII phenninge. Die wile der krieg alsus werte, do koment in die stat zu Strosburg grofe Rudolf von Habesburg der do noch romesche kunig wart, uñ grofe Gotfrit von Habesburg sin vetter, uñ grove Hartman von Kiburg des grofeschaft ouch dernoch viel an grove Rudolfen von Habesburg. Do kam ouch grove Kunrat von Friburg, uñ her Heinrich von Nuwenburg, der dumprobest von Basel, der do noch bischof zu Basel wart, uñ ouch mit grove Rudolfen von Habesburg groszen krieg wart habende. Do die vorgenanten herren in die stat koment do lüte man ein gloke, uñ besamete alles volke daz in der stat waz uf

den fronhof. Do swurent die herren offenliche vor allem volke zu der stat, daz sü der stat woltent beholfen sin wider allen menigelich, uñ sunderlich wider den bischof uñ sin helfere iemer die wile sü gelebetent. Des swur ouch die stat den herren daz selb zu gelicher wise. Do noch zogetent die burger dicke us, uñ brantent die dorfer uñ verherietent daz lant daz der fiende waz, sunderlichen des von Liehtenberg, uñ des von Geroltzecke yensit Rines, der des bischofes vatter waz, uñ des grofe Sigebrehtes von Werde, uñ der von Rotzenhusen, uñ anderre herren *die vigende worent.* Do wider verheriete der bischof alle die güter die der burger worent uñ in dem bistum logent. Ir ackere uñ ir reben, die teilet er under sin helfere uñ under sin dienere, also daz die gütere inen unde iren nochkummen eweclichen soltent bliben.

Do noch zu den winnahten, an sant Thumans dag von Kantelberg, zogetent die burgere us mit den *vorgenanten* groven uñ allen iren helfern, also daz wenig lutes bleib in der stat, und koment gen Bruschewickersheim, uñ woltent den rittere die do sitzent eine vesten an gewinnen von der inen vil schaden waz geschehen. Do sü zu dem dorfe koment do fundent sü daz dorf vol nüwes wines. Des drunkent die armen daz ir viel drunken wurdent, wanne sü des iores nüt nuwes wines gedrunken hettent. Dis wuste der bischofe vore uñ besamete alles sin volk in dem gantzen lande zu fus uñ zu rosze, wande er hette begaddet uñ geboten, wenne man die grosze glocke zu Mollesheim lüte, daz danne daz neheste dorf ouch solte lüten, uñ also ein dorf noch dem andern untze gen Schletzstat, uñ gen Rinowe, uñ gen Zabern, uñ gen Hagenowe. Mit dem lütende kam sin volg alles zu ime uñ fur gegen den burgern, uñ hette vil me volkes zu rosz uñ zu fusze wande die burgere, uñ kam uf den berg der do lit zwischent Wickersheim uñ Kolbotzheim daz sü enander ansihtig wurdent. Do noch koment sü alse nohe daz sü zusamene rettent. Do hette der bischof gerne mit den burgern gevohten. Do waz ein waszer der zwischent, daz waz so tief daz man nüt wol der durch moht gevarn. Wer daz waszer nüt gewesen, so wer ein strit do worden, uñ were ouch daz geschehen, so sprichet man daz der bischof wol hette den burgern angesiget, *der bischof hette es ouch vil weger gehebet denne die burgere.* Do die burger sohent daz süs unweger do hettent uñ doch der bischof nüt zu in mohte, do erschrockent sü uñ entsoszent sich uñ zogetent wider umbe heim. Noch do logent der armen etwie vil do

trunken, die woltent nüt us dem dorfe do die andern dannan furent, waz man in gerufte uñ sü gemanete. Do die burgere alsus us dem dorfe koment, do blibent der armen die do trunken worent wol X oder XV bi dem wine, uber die koment die vinde. Die trunkeneu grustent die fiende uñ butent in trinken. Die viende dankent in irs gruszes uñ hiewent in hende uñ füsze abe uñ schlugent sü zu tode. Do die burger alsus wider in die stat furent under wegen brantent sü daz selbe dorf Wickersheim, uñ Achenheim, uñ Schaftoltzheim, uñ Wolfsheim. Sus koment sü wider in die stat. Do noch furent die vorgenanten groven wider in ir lant.

Kolmer wart gewunen. — In den ziten stunt das romesch riche ostür daz kein romesche kunig waz, uñ waz der bischof gewaltig zu Kolmar uñ zu Keisersberg, daz sü niemanne anders undertenig worent wande dem bischofe. Nu was ein schultheisze zu Kolmar der hies Johanes, uñ waz der gar wol gefrünt uñ ouch gar geminnet zu Kolmar. Der wart von partien die zu Kolmar worent us der stat getriben, uñ det daz ein parte die an dem bischofe waz su Stroszburg. Der selbe Johanes fur zu grove Rudolf von Habesburg uñ zu grove Gotfrit sime vettern, uñ trug mit in an er wolte heimeliche in die stat zu sinen guten frunden gon, uñ wolt mit in anlegen daz man in eins nahtes ein porte uf solte tun, daz sü mit irme gesinde hinin furent uñ die stat gewunnent. Der schultheisze Johanes kam in eim fasze daz zu beden bodemen wol verschlagen waz in die stat, in eins dumherren hof der sin mog waz uñ ouch umbe die sache wuste. Do schiht er noch sinen frunden uñ trug die sache an als do vor geseit ist. Do die naht kam do hub grofe Gotfrit, der gar frumme waz uñ getorstiger waz danne grove Rudolf, wand er ouch iünger waz, mit sime gesinde gewarnet zwo acker lenge oder ein wenig fürbas von der stat gar heimeliche, uñ wartete dez zeichens wanne man die porte uf dete. Der selben nahte kam der schultheisze an die porte uñ schuf daz sü entschloszen wart, uñ ginge her us uñ sties eine bürde strowes an ein spere, uñ entzunte daz zu eim zeichen daz die porte entschloszen waz. Do daz die uszern sohent do kament sü uñ rantent gewalteclich in die stat zu der porten in. Nu waz ouch vor begattet daz in iegelicher gaszen ein burde strowes lag, die entzünte man alle daz sü deste baz gesehent, uñ waz umbe den ersten schlof. Do sü alsus in die stat worent kumen do rittent sü von einre gaszen in die andere mit bloszen swerten

uñ schrüwent Habesburg. Do daz schultheisze Johanes viende hortent uñ sin widerparte, etliche fluhent barfus uñ one bruch, uñ vielent uber die ringmure us, ein teil wurdent gevangen, ein teil erschlagen. Sus gewunnent sü die stat des sich daz merreteil der stete frowete. Do kam grove Rudolf in die stat, den noment die burgere zu eim herren, uñ huldetent ime untz daz er kunig wart, daz sü ouch do noch mugelichen soltent dun. Do noch wart ime Keisersberg ouch.

Keysersberg uñ Mulnhusen. — In den ziten worent partyen uñ miszehelle in der stat zu Mülnhusen die do zermol des bischofes von Strosburg waz, uñ ouch an daz bistum horte. Do die eine parte vernam wie es zu Kolmar waz ergangen, do schihtent sü heimelichen zu den vorgenanten grofen, uñ gelobetent in daz sü eins nahtes kement gewarnet, sü woltent in eine porte entschliszen, uñ woltent in die stat geben, uñ grofen Rudolfen zu eime herren nemen, alse die von Kolmar hettent geton. Wan der bischof der hette eine burg in der stat an eime ende uf der muren stonde, do hette er uffe sitzende einen schultheiszen der waz sinre basen sun, der hies der von Steinburne, der trenget das volk alse sere daz sü swerliche mit ime worent übersetzet. Sus gewunnent die grofen die stat zu Mulnhusen, uñ noment die burgere grofen Rudolfen zu eime herren, uñ bleib ir herre untze noch sime tode. Do daz erging, do satte sich die burg wider den grofen uñ die stat. Do belogent sü die burg uñ logent XII wochen dervor, wande sü gar veste und gut waz. Zeiungest der grove gewan die burg uñ vinge alle die die deruffe worent, uñ hielt ire etliche gevangen XII ior, die lies er lidig do er zu kunige erwelet wart. Do er die burg gewan, do brach er sü zu grunde abe durch bette wille der burgere zu Mulnhusen.

Sus waz alles Oberlant untze gen Basel wider den bischof, uñ mit der stat zu Strosburg, on allein Rufach die stat.

Darnoch die ritterschaft uñ edellüte die umbe Kolmar geseszen worent, uñ die burgere die drus worent vertriben, die trugent an mit rote des bischofes, daz sü die stat Kolmar wider woltent gewinnen, alse die groven *von Habesburg* hettent geton. Uñ koment eins morgens geweffent zu Kolmar an die porte, uñ hettentz ouch an geleit mit iren fründen uñ mit der parten die sü an in hettent. Uñ mit der helfe, do es dagete, do wart die porte entschloszen, do

rittent ir wol hundert in die stat mit ufgestürtzten helmen uñ mit bloszen swerten, uñ schrüwent: bischof von Strosburg. Do daz schultheisze Johannes vernam do wefent er sich so er erste mohte, uñ besamete sin guten frünt die er haben mohte, uñ ouch von anderm me volke ein teil, wande sü schliefent noch do vil nohe alle, uñ kam gegen in, uñ vaht mit in in der stat. Uñ zu dem ersten wart schultheisze Johannes erschlagen. Zehant geriet sich des schultheiszen parte merren, uñ der die innewendig worent. Uñ do sü den schultheiszen dot sahent, wand sü in gar liep hettent, do wurdent sü ergrimmet uber die uszern, uñ dotent in so getrange daz sie mustent fliehen. Ir ein teil fluhent wider us zu der porten do sü worent in kummen uñ entrunnent. Die anderen die do bliebent die wurdent alle erschlagen, man nam ir keinen gevangen. Es wurdent ouch etlich von den burgern erschlagen do zu stutze, die man argwenig hette. Etlich wurdent ouch geschlefet, an den galgen, uñ wurdent uffe reder gesetzet. Do zwischent weret alles der krieg zwischent der stat uñ dem bischof, uñ verheryetent daz lant zu beiden siten des Rines, waz do waz zwischent Brischowe uñ Selsze, mit brande uñ mit roube, und kunde den krieg nieman gesunen.

Wie der strit geschach. — In dem iore do man zalte von gottes gebürte MCCLXII ior, die wile der krieg alsus werete, an der nehesten mittewochen noch dem sunnendag in der vasten, der do heiszet Reminiscere, der ist aht dag noch der groszen vastnaht, do zogetent die von Strosburg us mit geriteme volke, waz sü haben mohtent, und wol mit den halben fuszgonden, mit steinmetzen uñ andern werkelüten, uñ brochent den kirchturn zu Munoltzheim, der waz gar stark uñ hoch von steinwerke, wande sü entsoszent daz sich der bischof deruf wurde verhalten uñ verlegende die wile der krieg werete, uñ in stroszen wurden verhaltende uñ verlegende die do gont von Brumat, von Hagenowe, von Zabern, uñ von Hochvelden gen Strosburg.

Die wile sü den turn brochent, do befant es der bischof uñ det die glocke lüten zu Mollesheim. Do noch lütent die andern * stette uñ doerffer * alle, alse do vor geseit ist. Zehant hat er sin volke besament daz er hete, wol uf CCC rittere zu rosse, uñ wol uf V tusent fusgonder, uñ kam von Dabichenstein zogende gegen der stat uñ waz begerende daz er mit den burgern solte striten. Wan er truwete wol daz er in solte angesigen uñ daz er ouch in kein ander wis des krieges moht ein ende han wand mit strite, uñ waz in ouch sere beruwen

daz er nüt zu Wickersheim sü hette an gekeret, also do vor geseit ist, uñ mit in gestritten. Uñ dar umbe so zoget er gar gireclichen uñ ungestumekliche gegen den burgern die zu Munoltzheim den turn brochent, uñ wolt mit in vehten. Do daz die selben burgere befundent, daz der bischof gegen in kam, do schihten sü balde louffende boten in die stat. Die lieffent alse wit die stat waz uñ ruftent der bischof zogete gegen den burgern die do zu Munoltzheim werent. Do sturnde man die glocken uber alle stat. Des zogetent die burgere alle us gegen deme bischof. Die wile warnetent sich die uszern burgere, uñ zogetent von Munoltzheim uf den berg zu Haldenburg, unde hieltent do mit ufgeworfenen baniern, uñ sohent daz die gantze stat gegen in her us zogete zu helfe. Des volkes waz so vil daz sü kume daz velt mohtent gesehen vor luten. Do die uszern burgere sohent die innern alsus kummen in engegen, do zogetent die uszern gegen dem dorfe obern Husbergen, also daz sü doch alles uf dem berge blibent, uñ hieltent zwischent Mittelhusbergen uñ Oberhusbergen, untze daz die innern noher zu in koment. Do zogetent sü den berg herabe, uñ woltent durch Oberhusbergen, do mohtent sü nüt durch daz dorf, wande es waz vergraben mit eim graben, do die pfert nüt wol uber mohtent. Do sü nüt uber den graben mohtent do kertent sü sich mit iren banern wider die stat uñ suchtent weg, wo sü über mohtent kummen gegen dem bischof. Do sü alsus nebent abe zogetent, do schein es glich alse woltent sü in die stat zogen. Do daz der bischof uñ die sinen sohent, do wondent sü sü woltent in die stat wichen, alse sü vor zu Wickersheim hettent geton, uñ wurdent dar uf alse frech daz sü uber die burger schrüwent : sü fliehent, sü fliehent. Des moles hub der bischof uf deme berge bi des Stubenweges boumgarte, uñ do er sach daz die burgere wider die stat sich kertent, als ob sü fliehen woltent, do zoget er ab dem berge gegen der stat uf das oebene velt mit sime gerittenen volke, wande sine fusgonden worent noch do nüt zu im kummen, uñ sterkete uñ mahete sin gesinde vaste mit groszen gelubden, uñ hielt do uf der oebene. Do zwischent hettent die burgere den graben umbevaren uñ kertent sich mit iren banern gegen dem bischof wider umbe, uñ zogetent zu im so nohe daz sü uf ein acker lenge von ime worent, do hieltent sü stille uñ ordetent uñ mahtent iren spitz uñ sterketent enander, uñ manetent die fusgonden uñ sprochent : sint noch hute starkes gemütes, uñ fehtent unerschrokenliche umbe unserre stette ere uñ umbe evige friheit unser

selbes, uñ unserre kinde unde aller unserre nochkummen. Do sich die uszern burgere alsus hettent gekeret gegen dem bischof, do koment die innern burgere die in zu helfe koment gliches zu in. Nu waz under den innern burgern houbetman her Clauwes Zorn der alte, den heiszent die uszern burgere mit den sinen willekomen sin mit grosen freuden uñ sunderlichen her Reimbolt Liebenzeller der alte, der grüst den Zorn uñ sprach : herre der Zorn min aller liebster, sint gotte willekome, ich begerete uch bi allen minen tagen nie so sere zu sehende als ich nu tu. Do die burgere alsus worent zu samene komen do kusent sü zwene die daz fusgonde volk soltent wisen wie sü soltent striten uñ wider wen sü striten soltent, uñ mahtent ein gebot daz die fusgonden den zweien soltent gehorsam sin, daz globetent die fusgonden alle uñ dotent es ouch. Die zwene worent her Hug Kuchenmeister uñ Heinrich von Ache, erbere burgere. Die hieszent *zum ersten* daz alle die schützen die do worent soltent sich sundern von dem andern volke, uñ soltent sich nütsit an den strit keren, uñ soltent nüwent ahten wie sü mit geschütze des bischofes lüte letzetent, die do zu zogetent uñ noch do nüt bi ime worent, daz eht sü zu dem strite nüt kumen moehtent, uñ waz also besorget wenne die halben schutzen schüszent, so soltent die wile die andern halben ire bogene in zihen, uñ waz ir geschetzet also vil wenne CL schuszent daz ouch alse vile die wile die armbrust inzugent. Alsus besorgetent sü sich wider den bischof uñ die sinen, uñ waz ir meinunge veste daran daz sü striten mit ime woltent. Daz selbe waz ouch dem bischofe zu mute gegen den burgern, uñ richtete sin her der uf mit guten manungen. Doch wider rietentz ime die besten uñ die wisesten die er hette. Die betrahtetent vor hin daz er nüt gesigen mohte gegen solicher kraft uñ menie so die burgere hettent, uñ do sü in sus warnetent do bestrofet er sü uñ sprach, sü werent zagen, woltent sü daz sü enweg furent. Doch blibent sü durch der eren willen, wie daz sü iren tot vorhin wustent so rittent sü doch in den strit. Do sü sich alsus zu beiden sitten hettent bereit uñ die helme ufgestürtzet uñ die swert us gezogen, do waz under den burgern einre, hies Markes von Eckeforsheim, ein edelkneht, der reit zum ersten an gegen den fienden mit einre glevene. Do kam ouch us des bischofes here einre mit einr gleven gerant gegen ime. Die zwene stochent also harte uf enander daz die spere beide zersprungent uñ ros uñ man zu beiden siten dernieder vielent, uñ die rosze beide blibent dot liegende. Do iletent die burgere

irme Marckese noch uñ hülfent ime uf daz er uf ein ander ros kam. Sus kam er hin, der andere wart zehant erschlagen. Uf den iletent ouch des bischofes gesinde gar frummekliche noch, one die fusgonden, wan die mohtent nüt zu in vor den schützen. Do die gerietenen under enander worent kummen, uñ etwielange hettent gestritten, do koment die fusgonden burgere den iren noch, so sü schiereste mohtent, uñ umbezugent daz her, fründe uñ fiende, uñ stochent der früude uñ fiende ros, wande sü in den noeten eins vor deme andern nüt wol erkennen mohtent, wande ouch des underwiset worent von dem alten Liebenzeller, daz sü soltent erstechen der fründe uñ der fiende ros alle sament, wande die burgere die werent nohe bi irre stat, so were der bischof verre von sinre heimute, uñ were ioch daz sü beide site zu fusze kement, so mohtent die burgere die uszern vil lihteklicher in die stat gediensen, wan die stat nohe waz, uñ der uszern ouch *minre* danne der innern, wenne daz die uszern der wenig waz die burger mohtent mit in bringen dannen zu irre heimute die verre waz. Sus erstochent sü der viende ros alle, daz des bischofes gesinde alles zu fusze kam. Der bischof streit uf den selben tag gewefent mit sin selbes hant, als ein frummer ritter, uñ wurdent zwei ros under ime erstochen. Do er uf daz dirte kam und sach daz er uberstriten waz, do floch er mit zweien rittern die uf in wartetent, uñ worent die her Burchart Mürnhart uñ her Wolfhelin Meyenris von Achenheim, des selben Burkartes geselle.

Do die burgere sohent den bischof fliehen do wart ein groszer geschre über in. Dez rantent im die gerittenen von der stat noch gegen des Stubenweges boumgarte, untze uf den berg, uñ woltent in han gevangen, uñ do sü in nüt mohtent erriten do kertent sü wider uf daz velt do der strit waz gewesen. Do zwischent worent alle ire fiende die sü lieszent uf dem velde ligen erschlagen, alse naket usgezogen daz keim die bruch an bleib. Unde der worent LX oder me rittere uñ andere edeler lüte. Under den waz her Herman von Geroltzecke des bischofes bruder, der waz gar ein frummer ritter uñ waz lantfoget under kunig Richart von Engellant, do er romesche kunig waz, von Basel untze gen Selze, zu beiden siten des Rines. Do wart ouch erschlagen der von Tiersberg des bischofes vetter, uñ der Waffeler der alte mit sinen zweien sünen die ritter worent, uñ drie gebrüdere von Eckerich, uñ drie Schollin von Enesheim, unde zwene Uszellin von Virdenheim, uñ der rot Burggrove, uñ ein Beger, uñ Johanes von Werde

ein ritter, uñ ein Johanes von Butenheim, uñ der Tierlin, uñ andere vil untz uffe LX, one die armen.

Do wurdent ouch LXXVI gefangen uñ wurdent zu der stat gefüret gebunden, mit iren eignin seilen die sü dar hettent broht daz sü die burgere mitte woltent han gebunden dannan zu furende. Under den worent her Sigebreht lantgrofe von Werde, uñ drie von Landesberg uñ von Andelahe, uñ der marschalk von Hüneburg, unde andere vil me danne LXX. Die andern alle die fluhent. Aber under den burgern wart nieman erschlagen wan einre, der waz ein metziger uñ hies Bilgerin, den furtent die do fluhent mit in gevangen, uñ do sü in brohtent gesunt untz gen Geispoltzheim, uñ do befundent daz ire frünt in deme strite erschlagen worent, do erschlugent sü ouch den metziger mit bedohtem mute.

Nu sol man wiszen daz in dem strite nieman waz wande die burgere, uñ nüt ire helfere, wenne allein der von Ohsenstein, uñ der von Hohenstein, uñ der von Girebaden, die ouch do vor sint genennet, uñ keinre von den grofen noch von den soldenern, wande sü worent alle vormols enweg gevaren. Do der strit alsus erging, do zogetent die burgere mit groszen freuden in die stat, uñ furtent die gevangen mit in. Die doten lieszent sü nacket ligen uf dem velde. Die wurdent in der naht von iren fründen uf gelesen uñ begraben.

Des morgens frühe zogetent die burgere us gen Lingolfesheim uñ fundent die burk lere, die verbrantent sü. Dannan furent sü gen Northus uñ verbrantent daz dorf garwe, uñ fohrt sich daz gantze bistum, wande war sü koment do schufent sü alles daz sü woltent on allen widersatz. Von Northus zogetent sü wider heim.

An deme andern tage schihte der bischof geisteliche lüte in die stat, daz sü soltent reden umbe fride uñ süne, uñ daruf lies er abe die gebot mit den er gotzdienest hette verboten, uñ erloubte zu singende uñ gotzdienst zu habende. Er enbot ouch den burgern daz sü die gevangenen tugentliche hieltent, die sü an dem strite hettent gevangen, uñ sunderlichen sinen bruder hern Herman den lantfoget, den wond er daz er gevangen were uñ noch lebende were, daz doch nüt enwas, wan er waz erschlagen, uñ waz alse sere verwundet under sime antlitze, uñ gestummelt an henden uñ füszen, daz man in nüt erkante under den andern toten, do man sü nacket uf hube von dem velde, uñ sü zu grabende furte gen Doroltzheim. Uñ do man die andern mit iomer uñ weinende begrup,

do wart her Herman von Geroltzecke in ein loch geworfen, wande man sine nüt bekennen mohte, do wonde man er were ein burger von Strosburg. Die burger suchtent under allen iren gevangen hern Hermanen den vorgenanten, wand sü werent fro gewesen daz sü in hettent gehaben in gevenckenisze. Do in nieman vant in der stat, noch uszewendig von des bischofes wegen, do dohtent die burgere etwer in der stat müst in heimelichen han, der in ouch heimelichen wolte widergeben, uñ gebutent offenlich wer in heimelichen hielte, uñ in nüt den burgern entwürtete, den uñ alles sin geschlehte solte man iemer me von der stat verwizen, uñ alles sin gut solte der stat gevallen sin. Aber wer in hette, uñ in den burgern wider gebe, deme wolt man C mark silbers geben. Do man in alsus niergent kunde vinden, do gedahtent die ussern wie einre zu Doroltzheim were in ein loch geworfen den nieman bekante, und zugent in herus, uñ beschiewent in, uñ erkantent an einr wunden, die hette er an eim beine, uñ ouch an andern zeichen, das ers waz. Do begrubent sü in mit groszen eren, uñ ouch mit leide, in deme kloster zu Doroltzheim, vor dem fronaltar.

Do diesen unfriden *uñ krieg* nieman kunde versunen, wie daz viel frummer lüte umbe süne wurbent, do verschlug der bischof aber singen *uñ gotzdienst* in der stat, als es vormols waz gewesen verschlagen. Nu worent die gevangen geleit uf den dormenter uñ den krutzegang zu deme munster, uñ hut man ire mit groszem fliesze uñ mit wahte. Der bischof hette do noch keinen gewalt, noch maht, uñ lag allein, uñ wer sich von den uszern mit der stat moht gesunen, der tet es, also daz alle dorfer uñ lantlüte furent in die stat, umbe ire notdurft su kouffende uñ zu verkouffende.

Die von Strosburg verbrantent vil doerffer. — Do daz gewerete unts noch der erne, do zogetent die burger us mit gewalt, uñ on allen widersatz, gen Obern Ehenheim, daz waz noch do nüt umbemuret, als es nun ist, uñ verbrantentse garwe. Dar noch furent sü gen Igmarsheim, uñ gen Bischofesheim, uñ gen Doroltzheim, uñ zu viel andern dorfern, die zu dem bistume hortent, uñ zerstortent sü alle. Do sü koment gen Mollesheim, die gobent in eine summe geltes, daz sü sie nüt verbrantent. Do zogetent sü fürbas gen Dabichenstein, uñ Arnoltzheim, uñ Kolbotzheim, uñ Butenheim, uñ Sultze, uñ Wolfgangesheim (*Wolfesheim*), uñ Holtzheim, uñ andere dorfer viel, die sü alle verbrantent. Sus zogetent sü heim mit groszen freuden. Do noch furent sü uber Rin, uñ

besaszent Willestette, daz waz gar wol mit holtze, uñ mit wickhüsern, uñ mit graben umbetullet, uñ waz ouch den burgern groszer schade drus geschehen, die wile der krieg werete. Daz gewunnent sü uñ beroubetentz, uñ furent wider heim mit freuden.

Do dis geweret untz an den herbest, uñ sich die uszern vil nohe alle gesunet hettent mit den burgern, also daz man win uñ korn, uñ andern koufmanschaft, in die stat furte, noch alter gewonheit, do kam kunig Richart von Engellant, der bi den ziten zu eime romeschen kunige waz erwelet, gen Hagenowe. Der warp umb ein sune swischent dem bischofe uñ der stat, uñ besante sü beide site für sich. Do koment die burgere dar mit LX verdahten rossen. Do der kunig gewarb umbe sune so er beste mohte, uñ doch nüt furgang mohte hon, do wart der bischof zornig uñ sties ein unbedohte rede us vor zorne, hette der rede geswigen gehebet, ime werent sine gevangen alle vergeben us komen, uñ wider worden, uñ waz dis die rede : nu aht ich doch nüt vil daz kein süne hie wurt, wande ich getrüwe wol, daz ich mit gotze helfe kurtzelich mine gevangen alle wider habe. Do die burgere diese rede hortent, do schetzetent sü waz daran geligen mohte, uñ furent on urloub wider heim, so sü beldeste moehtent, uñ gingent zu den gevangnen, uñ beschiewent ire bant uñ ire yserin ringe, uñ ire keten, do mitte sü gebunden worent, uñ fundent daz die bant uñ die ringe alle klugelich zerfigelt worent. Do suchtent sü under den betten uñ fundent die figele, uñ die seile uñ anders gezuges vil, domit sü woltent entrunnen sin uñ hin kummen sin. Sus gingent sü suchende von eime bette zum andern, uñ hubent daz stro uf untz uf die bune. Do sü alsus suchtent, do koment sü zu eins bette, der hies Cunrat von Schuttere, uñ woltent ouch do suchen, alse sü hettent den andern geton. Do det der selbe Cunrat der glich wie er sich were, uñ sprach der in uf hube, oder wie lutsel man in geregete oder wante, er müste sin sterben. An die wort kertent sü sich nüt, uñ hubent in uf. Do fundent sü under ime ein groszes loch, durch daz loch gingent sü alle naht in den kelre der under dem dormenter stot, mit eime groszen seile daz vol knopfe waz. Daz seil fundent sü ouch. Sie fundent ouch in deme kelre ein groszes loch gegraben durch die mure wider den bruderhof. Uñ wer es daz der bischof der rede hette geswigen, die gevangene werent des selben nahtes allesament entrunnen uñ us komen. Do dis geschah, do leitent sü den Cunrat

von Schuttere in ein turn, der waz genant zu den Undürtigen, und vermahtent die mure uñ die lochere wider, uñ verschluszent sü uñ behutent sü bas dan sü vormols hettent geton. Do die gevangnen sohent daz sü keine zu versiht hettent, daz sü iht erloset moehtent werden, welre do moehte, der sünde sich mit den burgeren, uñ loste sich do mite daz er zu den burgern swure, daz er mit in wolte sin, uñ wider den bischof. Alsus wart ir daz merreteil lidig geloszen. Do noch do die winnahten für koment, doch vor dem zwelften tage, do die burgere die gefangen hettent lidig geloszen, den grofen Sigebrehten von Werde, uñ die von Andelahe, uñ die von Landesberg, uñ andere vil, do zogetent die burgere einre naht us, die waz so kalt, daz nie kelter naht solte werden gesehen, gen Bischofes wiler uñ verbrantent daz dorf, uñ furent des morgens wider heim.

Der bischof starp. — Do dieser krieg gewerete untz an die vaste, do starb der bischof Walther, an dem schürtage *noch gotz gebürte MCCLXIII.* Man wil ouch daz er von leide sturbe. Uñ wart begraben zu Doroltzheim nebent sins bruder Hermanes grab. Do der bischof gestarb do wurbent die dumherren umbe ein sün gegen den burgern. Die süne wart also gemaht, vil nohe mit allen den uszern, daz aller schade, der zu beiden siten were geschehen, die wile der krieg geweret hette, der solt glich uf sin einre gegen deme andern. *Sus koment die dumherren uñ pfaffen uñ schüler alle wider in die stat, die uf II ior worent von des bischoves geheisse us der stat gewesen, uñ wart den dumherren ir schade den sü hettent an wine uñ an korne uñ an iren hoefen nüt uf gerihtet, wie das sü es wol verschriben hettent, also vor ist geseit.

Also gewan dirre krieg uñ strit ein ende, do mitte die burgere ervohtent uñ erwurbent nutz uñ ere der stette, uñ ir selbes uñ ir nochkumen grosse friheit uñ selikeit. Wan hette der bischof die reht uñ friheit erkobert die er meinde zu Strosburg zu habende, so were Strosburg sin eigen worden, uñ in sinre gewalt gewesen, also Mollesheim oder Dachenstein. Das doch got uñ sine libe muter, die do patrona ist uñ frowe des münsters uñ der stette, nüt woltent verhengen, noch für bas niemer gestattent, also wir in wol getruwent. In gottes namen, Amen.*

Do noch durch bete wille der burgere erweletent die dumherren einmütecliche zu bischof hern Heinrichen von Geroltzecke an Wasichen, der do senger waz gewesen zu Strozburg, uñ ouch in der stat bleib wider des bischofes wille,

alse do vor beschriben ist. Sus wart ein fride zwischent den burgern uñ den dumherren.

Nu sol man wiszene daz dirre krieg uñ strit beschriben sint uñ wurdent zu latine von biderber lüte gesege, die bi disen dingen zu gegene worent, uñ sü ouch sohent, uñ sünderliche von gesegede des groszen Elnhartes vor dem munster, eins burgers zu Strosburg, der des tages do der strit waz, gesetzet waz zu wartmanne. Uñ wart die geschrift gar vollebrohte von diseme kriege an deme mendage noch deme osterdage, do man zalte von gottes geburte MCCXC ior. Do noch durch bete willen Johanes Twingers eins burgers zu Strosburg broht es Friderich Klosener ein priester zu Stroszeburg von latine zu tütscher sprochen, do man zalte von gotz geburte MCCCLXII ior, an deme mendage noch deme sunnendag der drivaltekeit. (Cl. 53. — K. 157[b].)

1261. — Do man zalte MCCLXI ior do wart grosze genuhte fruhte uñ wines, daz ein ome wines galt II d., der beste VI d. Do gobent klostere, uñ alle pfaffeit bischof Walther daz vierdeteil aller irre frühte uñ irre nutze. Do von wart er ouch geschant, daz er der noch über ein ior sigelos wart gegen den von Strosburg an dem strite, also do vor geschriben stat. (Cl. 108.)

1263. — Heinrich von Geroltzecke an den Wassichen, wart durch der burgere bette willen einhellekliche erwelet zu bischove, in der vasten noch gottes gebürte MCCLXIII ior. Dirre was senger der hohenstift zu Strosburg und bleip ouch in der stat bi den burgern wider des bischoves wille, also do vor geseit ist. Uñ wan er von der burger bette wegen an das bistum kam, do von hielt er sich ouch zu den burgern, uñ nam zu an eren uñ an gute uñ gewalte bitz an sinen dot. Uñ also er was zehen ior bischof gewesen, do starp er noch gotz gebürte MCCLXXIII ior. (K. 163[a].)

1272. — Wegelnburg wart gebrochen. — Do men zalte MCCLXXII ior do wart Wegelnburg gewunnen und zerbrochen von den burgern von Strosburg, uñ von dem von Ohssenstein lantvogte in Elsas. (K. 224[a].)

Künig Rudolf waz grove Albrehtes sun von Habesburg, der do waz ein lantgrove des obern Elsases, uñ waz ein leiter uñ ein venre der stete zu

Stroszeburg, untz an sinen tot. Uñ het ouch die stat zu Stroszeburg mit sinre helfe manigen gesig behebet, bi den ziten do ein Heinrich von Veringen und ein Berhtolt von Tecke bischofe zu Stroszeburg worent. Do waz kunig Rudolfes muter des groven von Kiburg tohter. Uñ do kunig Rudolfes vatter gestarb, do trat kunig Rudolf an sins vatter stat, uñ wart ouch venre der stete zu Stroszeburg, uñ schuf daz man in vorhte durch alles Elsas uñ Swoben, mit helfe der stat zu Stroszeburg. Er gesiget ouch an grove Peter von Savoy, der gar rich uñ mehtig waz, uñ gewan ime an sine vestene Baden uñ Morsberg uñ Kiburg die burge, uñ Wintertur daz stetelin uñ zoch die groveschaft von Kiburg an sich, uñ treib den groven von Savoy wider umbe in sin lant, uñ zoget im noch mit funfzehen hundert rittern uñ mit helfe der stat zu Stroszeburg, uñ besas Berne uñ twang die daz sü im zu dieneste muestent sitzen. Er gesiget ouch gegen dem groven von Tockenburg uñ verdarbt in gar ze mole. Uñ die herren von Regensburg uñ von Giresberg uñ von Elingen, die twang er ouch. Dise ding tet er alle noch sins vater tode, e daz er kunig wart, uñ do von sprach man gemeinlich von ime daz kein herre were dann er. (Cl. 34.)

1273. — Dirre bischof wart erstochen vor Friburg. — Conrot von Liehtenberg wart in dem selben iore noch gotz gebürte MCCLXXIII erwelet zu bischove, uñ was bischof XXVI ior. *In dem selben iore wart ouch grove Rudolf von Habesburg zu eime romeschen kunige erwelet.* Dirre was ein frummer man uñ ouch kriegber, uñ erhoehete sin geslehte vaste.

Hie noch also men zalte noch gotz gebürte MCCLXXXIX ior, do kriegete grove Egen mit der stat Friburg, uñ belag die stat. Nu hette dirre grove Egen dis bischoves swester zu der e. Do von kam dirre bischof mit eime grossen volke sime swoger zu helfe uñ half ime Friburg beligen. Do zerwurffent die burger des grofen burg zu Friburg mit werken, uñ battelletent dicke mit den ussern. Also geschach das die von Friburg eines moles, *an der mittewochen noch sant Jacobes dag in der ernen,* battelletent mit den ussern, uñ ir vil wurdent erslagen, uñ rante der bischof in sime syden wambesche umb das her uñ hetzete uñ reysete sin volg vaste über die von Friburg. Under disen dingen, so louffet ein metziger us Friburg mit eime spiesse, uñ stach in den bischof, uñ lief enweg. Do zerging die reyse, uñ fur der bischof enweg, uñ starp

dirre wunden am vierden tage do noch, uñ wart begraben in sant Johans cappelle in dem münster, an sant Peters tage ad vincula, mit grossen eren uñ leyde, noch gotz gebürte MCCXCIX ior. (* Uñ starb der wunden do noch an sant Peters dag, so der ougest monot an vehet, der dez iores uf einen samestag geviel. An deme nehesten sunnendag der noch wart er begraben zu dem Tume, in sant Johanes Baptisten capelle, mit groszen eren, als es wol gezam.*)

Friburg. — Hie noch gingent die von Friburg uf, uñ grove Egen geslehte abe, untz das men zalte noch gotz gebürte MCCCLXVII ior, do belag grove Egen des obgenanten grove eygen sünes sun Friburg mit grossem volke. Also geschach ein strit an sant Lucas tage des vorgenanten iores, uñ wurdent der von Friburg uñ irer eitgenossen uf tusent erslagen. Do gesigete der grofe mit der von Strosburg uñ andere herren helfe, uñ muestent sich do von dem grofen kouffen, uñ sich geben in des herzogen hant von Oesterich, also her noch bi andern striten uñ reysen wurt vollеklicher geseit.

Die erste collecte un schetzunge der pfafheit zu Strosburg. — Dirre bischof Conrot was der erste der collecten uñ byennia uñ schetzunge det in sime bistume zu Strosburg über die pfafheit. Also das bistum was vaste verherget worden in den kriegen, die die vordern bischove gehebet hettent, do über kam er mit der hohen stift, uñ mit den andern stiften zu sant Thoman uñ sant Peter, uñ mit der gantzen pfafheit wille, das er vier iore nohenander die ane vingent noch gotz gebürte MCCLXXXXIIII ior, solte collecte uñ byennia, das ist die halben nütze, von allen pfründen uñ kirchen nemen, uñ nüt fürbas, uñ also brohte er es in die gewonheit, das die selben vier iore noch nüt ein ende hant. Do von het got vil lihte über in verhenget, das es ime erging vor Friburg also vor ist geseit. (K. 163[b]. — Cl. 72.)

1276. — Ein genüthig zit. — Des selben iores do wart alse vil kornes daz man I vierteil weiszen gab umbe XXVIII d., uñ I vierteil rocken umbe XVI d., uñ I vierteil gersten um X d., uñ XIIII eyer um I d., uñ I hun um II d., uñ VIII hering um I d. (Cl. 26.)

1277. — Die brediger muestent us Strosburg. — Do men zalte MCCLXXVII ior, do meindent die brediger sü hettent briefe von dem bobeste, das sü

moehtent ire vatter uñ mueter, uñ ire fründe erben also weltliche lüte. Do woltent die burgere von Strosburg, das die brediger soltent sich dirre briefe verzihen, uñ verbinden gegen der stette etliche ding zu haltende die men do zu mole an sü vorderte. Dis woltent die brediger nüt tun. Do hies men sü enweg ziehen. Do zogetent die brediger alle mittenander us der stat Strosburg mit irme crütze uf den pfinkest dag, uñ liessent ir closter uñ kirche lere ston, uñ beslossen, uñ worent drü ior us der stat. Hie zwüschent wus lang ror uñ gras uñ neszeln in ire kirchen uñ lichofe. Also dotent die burgere uñ brediger einen anlosz an hern Conroten von Liehtenberg den bischof von Strosburg. Der sprach den anlosz us, uñ urteilete das sich die bredigere nüt moehtent mit gotte verbinden zu den dingen die men an sü gefordert hette. Do fur her Claus Zorn von der stette wegen zu den bredigern, uñ furte sü do herlichen wider in die stat. (K. 199ᵃ.)

1278. — Ein lantfride. — Do noch fur künig Rudolf gein Strosburg uñ mahte einen lantfriden mit allen stetten uf dem Ryne.

In dem selben iore ertrang bi Rynowe künig Rudolfes sun uñ etwie vil sinre diener. Uñ was der sun XVIII ierig, uñ hette des küniges von Engenlant dohter zu der e. (K. 80ᵃ.)

Gemer wart gewunnen. — Do men zalte MCCLXXVIII ior, do wart Gemer der kirchof uñ das stettelin gebrochen von des riches stetten an sant Andres obende. Do noch über sehs ior wart die burg Gemer gewunnen, uñ der von Roppoltzstein duffe gefangen, uñ vil andere mit yme. (K. 222ᵃ.)

Von ungewitter uñ missewahs und genühtiger zit. — Do man zalt MCCLXXVIII ior, *do was es also kalt, das man zu Elsas* sach ys umbe sant Urbans dag, uñ sach umbe der XI tusent megede dag blitzen uñ dunren. Des selben iores verdarb der win uñ geriet Korn also wol, daz man gab ein vierteil *kornes umb ein untze d., uñ ein viertel* weiszen umbe III sol., uñ den rocken umbe ein untze d., uñ die gerste um XIII d. (Cl. 107. — K. 261ᵃ.)

Do man zalt MCCLXXVIII ior do oszent die müsze die fruht uf dem velde daz den lüten kum das dirteil zu nutze kam. Uñ des selben iores galt I vierteil rocken XVI sol., uñ I vierteil gersten X d., uñ I vierteil habern VIII d. (Cl 108. — K. 261ᵃ.)

1279. — Friburg wart belegen. — Do men zalte MCCLXXIX ior, do belogent künig Rudolfes süne von Habesburg die stat Friburg, mit des riches stetten, untz das sü die stat uñ den grofen von Friburg betwungent. (K. 223b.)

Ertbideme. — Do man zalt MCCLXXIX ior, an dem nehesten dag noch sant Gilgen dag, do kam ein ertbideme. (Cl. 109.)

Do man zalt MCCLXXIX ior, an dem sunnentage vor mittelvaste uñ II dage der noch, do kam also grosze kelte, daz alle frühte der boum verdarb. (Cl. 107.)

1280. — Der erste brant des holtzmerketes. — Do man zalte MCCLXXX ior, do brante *es am holtzemerkete gar schedeliche,* uñ erwant an des Sickelin (*Sicken*) hus in Kurdewangasse. (Cl. 76. — K. 205a.)

1282. — Cappittel. — Do men zalte MCCLXXXII ior, do hettent die barfussen ein gros gemein cappittel zu Strosburg. (K. 199b.)

Sant Gallen cappelle zu Künigeshoven. — Sant Gallen cappelle zu Künigeshoven mit der pfrunden uñ closen stifte her Goesselin Kurnagel ein ritter bi sant Thoman zu Strosburg, noch gotz gebürte MCCLXXXII.

Do noch Nicolaus Spender der probest zu sant Thoman buwete ein nuwe hus zu sant Gallen den closenerin, uñ wolte ein frowen closter do han gemaht, noch gotz gebürte MCCCLX. Also für kam in der dot, das es nüt geschach. Die selbe close gehoert an die stift zu sant Thoman, uñ sol men nieman drin enphohen denne mit der herren wille zu sant Thoman. (K. 203a.)

1285. — In dem iore do man zalt von gotz geburte MCCLXXXV ior, do nam sich einr an der ein trugener waz uñ sprach er were keiser Friderich, uñ vertoerete vil edeles volkes in tutschen landen, uñ hieltent in ouch etlich herren deruf uñ heisetent in kunig Rudolf zu leide, uñ hette sine wonunge uf dem Rine in eim stetelin, ist des bischofes von Kolle uñ heiszet Nüsen. In der veste bleib er II ior, uñ waz ein zogen zu ime von herren uñ von stetten, uñ brohte zu daz etliche des riches stete huldeten im, uñ worent daz Hagenowe uñ Kolmar uñ etlich me. Do noch fur der trugener gen Wetslar die stat, die dez riches ist, die enpfingent in unde huldetent ime. Daz selbe dothent ouch die von Frankenfurt uñ von Frideberg uñ von Geilnhusen uñ anderer stete

vil. Do die mere kunig Rudolf für kam, do duhte es in ein gespotte un̄ ahtete in für einen toren. Zu iüngste broht es der trugener der zu daz daz merreteil dez volkes gemeinlich begunde zwiveln welen sü woltent für einen herren haben. Do gedahtent die herren die dem riche getrüwe worent un̄ kunig Rudolf holt, daz waz grove Friderich von Liningen un̄ grove Eberhart von Katzenelnbogen, die iletent zu hant un̄ furent zu kunig Rudolf gen Elsas, un̄ fundent in vor Colmar, die stat hette er belegen, un̄ sprochent zu ime daz er darzu ware neme wie er den trugener vertribe, dette er daz nüt, schiere alles tutsches lant würde ime huldende un̄ sich an in ergebende. Do zwischent hette ouch der trügener kunig Rudolf enbotten daz er für inen keme uf einen benemeten tag un̄ sine lehen von im enpfinge alse von eim romeschen keiser. Do wart der kunig zornig un̄ fur gen Wetslar. Do daz die burger vernoment daz der kunig in zornes wise kam un̄ sü beligen wolte, un̄ ouch erkantent daz sü unreht hettent an im geton, do wurdent sü under inen selben zu rote daz sü iren rehten herren lieber wolten hon dann den trugener, un̄ santent der besten burger gegen ime, un̄ botent in sinre gnoden, un̄ ergobent sich an in, un̄ gelobetent im sü woltent im den trugener geben in sinen gewalt, daz er uszer im dete waz er wolte. Do daz vernoment des trugeners diener do schlichent sü alle von ime wann einer der bleib bi im. Die zwene wurdent dem kunige gegeben, un̄ wurdent gepineget in manigen weg un̄ zeiungest verbrant. Do kunig Rudolf alsus daz volke wider brohte an sich do fur er wider umbe gen Kolmar. Do daz die burger vernoment un̄ ouch wie der trugener verbrant waz, do entsoszent sü sich, wan sü misseton hettent un̄ botent sinre gnoden. Do begnodete er sü mit solicher gedinge daz sü im gobent vier tusent marg, daz sü un̄ andere do mitte gezühteget werent, daz ez nüt me geschehe. (Cl. 27.)

1287. — Do man zalt von gottes geburt MCCLXXXVII ior, do besas der hertzog von Swoben mit sins vatters helfe die burg zu Wiszenburg, wand die duff worent, die berobetent die stroszen. Die burg gewan er un̄ brach sü, un̄ schleufete sü un̄ den vels do sü ufstunt un̄ die druffe begreif die dote (er) in gevengnüsze. (Cl. 31.)

Do noch in dem selben iore schihet der bobest Honorius ein legaten in

tutsche lant, der waz genant Johanes ein bischof von Tuschan, uñ geleitet in der hischof von Basel, der ein barfusze waz. Der bescheis uñ vergiftet daz gantze rich in tutschen landen mit sinre symonie. Zu dem ersten mole lies er sich nieder zu Basel in der stat, uñ schuf do dar umbe er gesant waz. Doch allez under kunig Rudolfes schirme. Do bleib er etwie lange, uñ samente einen micheln schatze, uñ fur do gen Stroszeburg, do bleibe er III tage anenander, uñ nam do gut von den burgern, uñ bestete etlich friheit, die sü hettent vormols, uñ gab inen ouch etelich friheit von nüwem uf. Daz widerrufte er do noch one redelich sache, wande im villihte nüt alse vil gutes waz worden als er wolte. Dannan fur er gen Spire. Do noch gen Wormesze, allez mit kunig Rudolfes helfe, uñ do er etwie lange do waz gewesen, do leit er uñ gebot ein concilium, daz ist ein gespreche, gen Würtzeburg, uf einen benemeten dag. Zu dem concilio koment ertzebischove uñ bischove, ebbete uñ prelaten, uñ ouch vil leyen mit kunig Rudolf, der ouch do waz, uñ wondent vil wiser lere do von im enpfohen. Do hette er alle sine meinunge gerihtet uf die guldin uñ silberin münsze, die hett er für sin ougen gesetzet, uñ hette ouch alle sin zuversiht daran geleit, wand er verkoufte uñ vergrempete gotzgoben offenlichen do, uñ do er des concilies gesetzede vor alle menegelichen hette verkundet, do vordert er daz vierdeteil aller der nütze, die die prelaten in den nehsten IIII ioren niszen soltent. Do waz der bischof von Kolle der appellierte mit allen den die im zugehellen woltent, von dem legaten uñ sinen gesetzeten an den stule zu Rome. Do noch stund uf bischof Kunrat von Tullienst oder Tole, der waz genant der biderbe, von barfuszen orden, uñ waz bürtig von Tüwingen. Der seite dez legaten bosheit vor allen den die do worent, uñ stunt uf den toufstein uñ appellierte wider in uñ alle sin getot an den stule zu Rome. Do wart ein murmeln uñ ein runen uber den legaten, uñ griszgrametent alle uber in uñ woltent alle wider in sin. Do nam in der kunig uñ fürt in do er sicher waz.

Do er gesach die unstumekeit dutsches volkes, do wünschet er daz er zu Rome were. Do half im der kunig daz er gen Wormesze kam, uñ dannan gen Metze, uñ bleib do etwie lange. Darnoch mit dez hertzogen helfe von Lutringen kam er in Luthringen zu der nüwen stat. Dannan stal er sich heimelich uñ fur wider heim, uñ lut do den bischof von Tole für den bobest. Der kam dar uñ verantwurte sich getorsteclich vor dem bobest, uñ satte sich wider den

legaten zu kriegende. Do der legate gesach des bischoves geturstekeit uñ unlange mit im gekrieget hette, do lies er die sache ligen vor schame uñ gesweig ir mit groszen schanden. An den bischof von Kolle hette er kein vorderunge, wand er wüste wol daz er anders hette geworben, dan im der bobest bevolhen hette. Sus wart der seckelsnider gelestert vor den cardinalen uñ vor dem bobest, uñ wart dem bischof urloup geben wider heim zu varende mit groszen eren. Etliche sprechent dem bischof würde daz bistum genomen, uñ wart wider in barfuszen orden gestoszen. Do man zalt von gottes geburte MCCLXXXVII ior, noch sant Michels tag in dem monot, do kam er her zu lande. (Cl. 32.)

1288. — Korn wolfeil. — Do men zalte MCCLXXXVIII ior, do gap men ein viertel weissen umb III sol, uñ rocken umb II sol, uñ gerste umb XIII d., uñ habern umb III sol. d. (K. 261[b].)

1289. — Do man zalt von gottes geburte MCCLXXXIX ior, an dem nehesten tage noch sant Margreden tag, do zogete kunig Rudolf an dem XVI iore sines riches uf den ertzebischof von Bisentze, uñ uf grove Ottinen von Burgunne, uñ gemeinlich wider allez daz welsche lant, uñ wolt wider bringen dutsches landes ere, die do sere geswechet waz, von des flihendes wegen, daz do geschach an des bischofes parte von Basel, do er streit mit deme groven von Mumpelgart.

In der hervart hette kunig Rudolf VI tusent gerittenes volkes, under den worent zwei tusent uñ drü hundert verdahter ros. Do hett er hundert tusent fuszgenger uñ XVIII tusent uñ CCC wagene uñ karrich. Sus zoget er für die stat zu Bisentze uñ besas die uñ zerstoert in ir fruht uñ ire reben. Die dorfer beroubet er uñ verbrant sü, uñ verheryete daz ganze welsche lant an gute, an lüten uñ an vihe. Do kam grove Ottinus von Burgunne, mit andern sinen fründen uñ helfern, uñ worent die Robert oder Rupreht des küniges von Frangerich vetter, der ertzebischof von Bisentze, der grove von Schaluns, der grove von Artuse, der grove von Campanie oder Schampanie, der grove von Savoy, der grove von Insele, der grove von Ferrer, der grove von Mumpelgart, der herre von Rugemant, uñ anderre vil herren uñ groven, uñ et wie viel

bischove, der namen nu nüt kuntlich sint, uñ ouch etliche herrn von tutschen landen die wider ir selbs uñ alles dutschen landes ere mit den Walhen worent. Daz waz ein Walther des groven sun von Veldentz, der do waz genant von Geroltzecke yenesite Rines, der do noch kurtzelichen starb, uñ Cunrat Wernher der iunge von Hadestat, der do noch von kunig Rudolf wart beroubet dez geltes un dez ambahtes daz er hette zu Schletzstat, von des wegen er gewalt hette einen schultheiszen zu setzende zu Schletzstat. Die alle leitent sich unde schlugent ire gezelt uf, wol uf zwo milen von Bisentz, zwischent einen hohen berg un einen walt, uñ umbegrubent sich mit graben, uñ umbezugent sich mit groszen boumen, uñ dotent derglichen wie sü woltent vehten wider den kunig. Do wider die fürsten von tutsehen landen, bischof Cunrat von Liehtenberg zu Stroszeburg, der ein michel volke do het, uñ andere herren von tutschem lande, uñ von der stat zu Stroszeburg XL ritter mit verdahten roszen, uñ ire gesinde hieltent oben uf dem berge, uñ sohent ire viende, als herren die sich strite hant bereit, wie daz nieman zu inen kumen mohte, man neme danne groszen schaden dran. Doch worent die Tutsche des strites alse sere begerende, daz sü woltent an sü han gevohten. Das werete in der kunig uñ sprach, si mohtent im nüt entrinnen, sü woltent danne degedingen noch allen sime willen, daz sü im daz lant uf gebent uñ daz sü es wider von im in lehens wise entpfingen. Do die Walhe sohent daz sü den Tütschen nüt mohtent widerston, noch dem daz sü groszen schaden hettent von inen genomen, do underwant sich der grove von Schalun, daz er wolte degedings man sin, uñ wolte werben umbe einen friden zwischent kunig Rudolf uñ dem groven von Burgunne, uñ do der grove von Schaluns fur den kunig kam, uñ umbe fride rette, do gab inen der kunig drü geteilte, antweder daz sü von sime anegesiht fluhent, uñ sich wider in ir hule leitent, oder daz sü mit im striten woltent, oder daz sü mit ime überein kement noch allen sime willen. Das geschach, sü ergobent sich gar an des kuniges gnade, uñ swurent uf den heilgen, daz sü woltent kumen uber Rin in des riches lant gen Basel in die stat, uñ woltent do bi irm eyde uberein kummen. Dis dotent sü ouch dernoch alse sü gesworen hettent. Ouch der grove von Burgunne gab sin lant uf in dez kuniges hant uñ enpfing es wider von ime zu lehen. Under andern sachen e daz der kunig den vorgenanten groven uñ die sinen zu gnode enpfinge, do versunde

er Arnolden von Grille einen ritter mit dem groven von Burgunne, deme der selbe grove hette burge uñ vesten un dorfer verheryet uñ verbrant, also daz der grove dem ritter gab drü tusent mark für sinen schaden, uñ im sine burge uñ vesten wider maht, als sü vor worent. Umbe die süne hette künig Philippes von Frangrich XII ior geworben, uñ moht ez nüt zu bringen, daz kunig Rudolf in VIII tagen zu broht. (Cl. 33.)

Ein Türunge. — In dieser reise die do weret von sant Margreden dag untz an den fritag noch sant Adolfes tak, do wart gebreste manger hande dinge, der man nüt entruwete. Ein henneney galt IX d. Ein rossysin galt I sol uñ etwenne V sol. Ein roszenagel galt VI d. Ein rint galt V sol. Ein pfenning brot galt III grosze turnose. Zwey schof gab man umbe ein ey. Ein bette galt V sol. Wie grosz der hunger waz, doch starb nie kein mensche hungers an des kuniges parte. Aber an der andern parte sturben die lüte unzellich. In der selben reise maht der kunig nüwere ritter CCCC on XL.

Ein Ertbidem. — Do noch in dem selben ior an dem samsdag noch sant Matheus dag, do kam zu Stroszeburg ein also groszer ertbideme, daz die sullen in dem munster wagetent alse sere, daz man vorhte daz munster wolte vallen, uñ die gantze stat sich umbe keren. (Cl. 35.)

In dem selben iore do die reise vor Bisentz waz ergangen, do besas kunig Rudolf die burg Girsberg, dar umbe daz die herren von Girsberg einen ritter waz genant Sifrit von Gundoltzheim hettent erschlagen. Die wile dazs es werete kam dem kunig klegde für, daz etlich herren in Türingen daz lant sere schedegeten uñ ouch fromde lüte dinne beroubtent, do lies er daz here do ligen, uñ samet ein ander here, uñ kam mit maht gen Türingen... Do zwischent kunig Rudolfs here die do vor Girsberg worent bliben, die undertulbent den vels, uñ gewunnent die burg uñ zügent sü an daz rich, uñ vingent die lüte die duffe worent uñ leitent sü swerlieh gevangen. Daz leger werte von sant Adolfes tag, untz zu der lihtmesse hochgezit. (Cl. 35 u. 37.)

1291. — In dem iore do man zalt von gottes geburte MCCLXXXXI ior, an dem XVIII ior daz kunig Rudolf gerichsete hette, an dem sunnendag, vier wochen noch ostern, do besprach kunig Rudolf einen hof zu Frankenfurt, unlange e er starb, uñ wolt sinen sun den hertzogen von Osterrich zu kunige han gesetzet, dez

woltent die kurfürsten nüt loszen zu gon. Uf dem selben hove sas kunig Rudolf an sinen hündersten eren uf dem kunig stule in kuniglicher wete gekronet, uñ hette sin cepter in siner hant. Do der hof zerging, do fur er gen Ober Elsas, uñ do er unlange do gewaz do fur er gen Stroszeburg, uñ bleibe do VIII tage. Zehant wart er krankeheite gewar an sime libe. Do gesegent er die burgere uñ sprach : stat, du wol, uñ mine lieben burgere dünt wol, uñ schiet betrübet von inen, uñ fur gen Germersheim. Zehant leit er sich zu bette, uñ wuste wol, daz er kurtzelichen sterben muste, uñ besorgete die sinen, uñ segenete sine rittere uñ sine dienere mit weinenden ougen, uñ sprach daz sü sich daruf richtetent, es were kein zuversiht me an ime. Do schident die dienere von im schriende uñde weinende. Do noch fur er gen Spire in die stat, do vor alter die romeschen kunige spulgetent ire begrebde zu habende. Do kam er hin an dem samestage, do er also mornent sterben solte, uñ uf den sunnendag, do es sant Margarethen (*sant Michels*) tag waz, do starb er eins vernunftigen todes, daz er bescheidenlichen rette untze im die seele von dem munde schiet. An dem mentage wart er begraben zu Spire in dem münster mit groszen eren, als es wol gezam. Die wile er lebete do waz guter fride in allen tutschen landen. Zehant, do er gestarb, do wurdent alle friden zerbrochen, als were fride nie vormals gewesen. (Cl. 38. — K. 80b.)

Ertbidem. — Do man zalte MCCXCI ior, an dem dirten dage noch unserre Frowen mesz der iungern, do kam ein ertbidem spote an dem obende.

(Cl. 109.)

1292. — Adolf der grove von Naszowe wart erwelt zu eime romeschen kunig zu Frankenfurt einmüteclich von allen fürsten, in dem iore do man zalt von gottes geburte MCCXCII ior, an dem zinstag noch dem meye tag, uñ wart dernach in dem herbeste des selben iores zu Ouche gekronet. Do noch do man zalt MCCXCIII do besas er Kolmar die stat, die sich het wider in gesetzet, uñ twang sü, uñ ving dinne ein Anshelm von Rapoltstein uñ den schultheiszen uñ sinen sun. Den Anshelmen beroubete der kunig Adolf der burge zu Rappoltzstein uñ Gemere, uñ satte Heinrichen des selben Anshelmes bruder zu herren daruber. (Cl. 39.)

Do man zalt MCCLXXXXII ior, in der vasten, bi bischofes Cunrates ziten von Strosburg geborn von Liehtenberg, do wart die stift zu Rinowe von Honouwe

gezogen gen Rinouwe, wande der Rin ire kirche zu Honowe het abgeszen.
(Cl. 105.)

1294. — Do man zalte MCCXCIIII ior, an sante Margreden tag, do galt I vierteil rocken XIII sol, un̄ ein vierteil weiszen XIIII sol, un̄ uf den selben dag gobent die burgere zu Strosburg C vierteil kornes armen lüten durch got. Der noch uber aht dage an sant Marien Magdalenen dag, do vant man kein brot in der stat veile. Des selben tages wurdent alle brotbenke in der stat abgebrochen von dem gemeinen volke. (Cl. 108.)

1296. — Do von gottes gebürte worent MCCXCVI ior, do satte kunig Adolf grove Thebald von Ferrere zu lantgroven in Elsas, un̄ yenesit Rines satte er hern Hermannen von Geroltzecke zu lantfogte. Die zwen un̄ der alt von Bergheim schedigetent Elsas gar sere, hie diesite un̄ yensite Rines, un̄ dotent daz bischof Cunrat geborn von Lihtenberg zu Stroszeburg un̄ der stat zu leide. Do daz sohent die herren von Liehtenberg, von Ohsenstein, lantgroven von Elsas, groven von Friburg, von Liningen, von Zweinbrucken, grof Obreht von Heyerloch, diese herren swurent alle uf kunig Adolfes tode, umbe den ubermut den er beging, un̄ ouch daz sü also sere ubersetzet worent mit sinen feugeten, un̄ sunderlichen von dem druhseszen von Rimberg, der waz sin voget in Spirgowe. Nu hette der kunig den bischof von Mentze ouch erzurnet mit sime ubermute, do von swurent die vorgenanten herren alle zu dem bischove von Mentze. Der bischof von Mentze mit gehelle des kuniges von Behem, un̄ dez hertzogen von Sahsen, un̄ des marggroven von Brandenburg besant er hertzogen Obrehten von Osterrich, daz er keme uf einen benemeten dag zu Mentze in die stat. Do wolt man inen erwelen zu eim romeschen kunige, wande kunig Adolf mit sinen unteten beschuldet hette, daz man inen mugelich von dem riche verstoszen solte. Der bischof besant ouch die kurfursten daz sü uf den selben tage zu Mentze werent, umbe die selbe sache. Die fursten koment alle dar, oder aber ir erlich boten, on alleine der bischof von Triere, un̄ der pfalletzgrove von Peyern. Er besant ouch kunig Adolfen, daz er uf den selben tag dar keme, daz lant zu besorgende umbe gemeinen nutze. Hertzog Obreht von Osterrich nam mit ime den hertzogen von Sahsen, den hertzogen von Kernten, un den hertzogen von Opulie, dem der kunig von Behem sinen gewalt hette gegeben, an der walunge, un̄ zwen

marggroveu von Brandenburg. Er hette ouch zu helfe uf dem Rine bischof Gerharten von Mentze, bischof Cunraten von Stroszeburg, bischof Heinrichen von Kostentze, groven von Friburg, von Würtenberg, von Liningen, von Werdenberg, von Veldentze, von Zweinbrücke, von Ohsenstein, von Liehtenberg. Er hette ouch vil volkes von Osterrich, von Kernten, von Ungern uñ von Behemen, mit dem zoget er uber die Dunowe gegen dem Rine.

Do daz kunig Adolf vernam do samete er ein here, uñ hette zu helfe hertzoge Otten uñ hertzogen Rudolf von Peyern, den groven von Helfenstein, uñ andere herren vile, uñ wolt den hertzog Obreht weren daz er gen Mentze nüt enkeme uf den besprochen tag, uñ begegent im zu Ulme bi der Tunowe. Do daz der hertzoge vernam, do zoget er gedursteclich gegen ime. Do kunig Adolf vernam die maht die der hertzoge hette, do getorst er nüt zu velde bliben, uñ fur in die stat zu Ulmen. Süs fur der hertzoge für sich uñ kam an den Rin. Do der kunig des hertzogen geturstekeit sach, do besamet er alle die er moehte, uñ fur gen Brisach, die wile der hertzog noch do waz zu Waldeshut, uñ wolt ime do widerlegen, daz er üt gen Stroszeburg mohte kummen. Dowider samet bischof Cunrat von Stroszeburg ein groszes her. Der hette VIII hundert ritter mit verdahten rossen, one ir gesinde. Der zu koment die von Stroszeburg mit zehen tusent gerittenre uñ zu fusze dem hertzogen zu helfe, uñ begegetent ime zu Friburg, uñ enpfinget in do erlich. Do daz der kunig vernam, do besamet er des riches stete, Kolmar, Sletzstat, Nuwenburg, Mülnhusen, Brisach, Keisersberg, uñ allez daz lant, daz under dem lantfoget horte, uñ begegent dem hertzogen bi Kentzingen. Do wider zoget der hertzoge mit den sinen ouch gen Kentzingen, uñ hette gerne gestritten mit dem kunig. Do moht er vor eime waszer nüt zu im, daz heiszet die Elzahe. Hie diesit an daz waszer leit sich der hertzoge, zu der andern siten des waszers lag der kunig. Do der hertzoge sach daz er nüt moht vor dem waszer zu dem kunig kumen, do gab er dem kunig zwei geteilte, daz er neme, weles er wolte, antweders daz er hünder sich von dem waszer alse vere zogete, daz er hin uber zu ihm mohte kummen, oder aber der hertzog wolt hünder sich zihen ein mile von dem waszer, daz der kunig wol zu im mohte kumen. Der entweders wolt der kunig genomen, uñ sprach, so ich sehe daz ichs wege habe so kan ich mich wohl gerihten.

Do XII tage für koment, uñ hertzoge sach daz die zite zu Mentze begunde

13

Bayerische Staatsbibliothek MÜNCHEN

nohen, daz ime die fursten hettent gesetzet, do maht er sich uf die stroszen, daz er gen Mentz wolte. Do er gen Stroszeburg kam, do schluge im der bischof von Mentze den tag fürbas uf einen monot. Die wil lag der hertzoge zu Katzenhusen mit sime here, uf dem Rin, IIII milen von Stroszeburg. In dem selben monot besas kunig Adolf Rufach die stat, die des bischofe von Stroszeburg was, uñ zerstorte die gegen alle umbe mit brande uñ mit roube. Nu lage in der stat zu Rufach herre Johanes von Liehtenberg bischof Cunratz bruders sun, der patellete mit den uszeren, daz er sü shedegete me denne an XV hundert pferden groszen uñ kleinen, uñ an III hundert mannen die erschlagen uñ gevangen wurdent edel uñ unedele.

Do daz zil aber begonde nohen, der hertzoge zoget fürbas abe gen Mentze. Do zwischen waz dem bischof Kunrat von Stroszeburg uñ ouch den burgern fur kummen, daz der kunig hette gesprochen, so der hertzoge von Stroszeburg keme, so wolt er kole uñ latiche in dem garten zu Stroszeburg ropfen. Des zogetent der bischof uñ die stat mit heres kraft us uñ leitent sich ein mile von der stat zu Schaftoltzheim, uf die Brüsche uñ uf die strosze do der kunig har dan wolt zogen uñ woltent im die strosz weren, uñ brochent den turn zu Schaftoltzheim. Do daz der kunig vernam, do zoget er zu Brisach über die brücke, uñ zoget dannan eins tages gen Offenburg, daz worent VIII milen. An dem andern tage fur er von dannan untze gen Steinhach, daz worent VI milen. Dannan fur gen Spire. Do der hertzoge kam gen Mentze, do wart der dag aber fürbas ufgeschlagen II wochen, untze añ sant Johans obent zu sungihten. Der ufschlege nam der hertzoge groszen schaden, von kosten den er die wil hette. Do zwischent besas der hertzoge Altzein daz stetelin uñ gewan es ouch.

Do man zalt von gottes geburte MCCXCVIII ior, an sant Johanes obent, do entsattent uñ beroubetent die vorgenanten fürsten, von redelichen sachen, mit rehtem urteil, kunig Adolfen des romeschen riches, uñ erweltent an sine stat, hertzog Obrehten von Osterrich, uñ swurent im ouch. Do daz kunig Adolf vernam, do nam er zu im die stat zu Spire, uñ Wormesze, uñ Frankefurt, uñ Oppenheim, uñ sine volke daz er vormols hette, uñ begegent dem hertzogen in dem Wurmeszgouwe, do er von Mentze fur. Nu waz kunig Adolf also note zu striten, daz er sinre helfere nüt wolt beiten, wande er forhte daz im der hertzoge enginge uñ enpfluhe. Nu waz der kunig gar ein kunre man, uñ maht

sich eins morgens fruhe uf uñ reit den hertzogen an. Do geborte der hertzoge als ob er fliehen wolte, daz er doch nüt meinde, wan daz er dem kunige ein halde angewan. Do ilete der kunig mit sime here an in. Do hube sich ein strit der wert wol einen halben tag, do wart kunig Adolf erschlagen, man enwüste wie, wand er dri in sine waffen hette geweffent. Do wurdent uf in zwen wisze hentschuch geworfen, daz det einre der den kunig hinegab. Alse wart der kunig verraten uñ lage von einr wunden tot. Er waz doch des tages ein helt gewesen mit getate, daz iohent im die besten an dem strite. Do der kunig funden wart uf der wale tot ligende, do waz er also nacket, also do in sin muter gebar. *Uñ do Gebehart der bischof von Menze sach den künig Adolf nacket ligen uf dem velde, do weinde er, uñ sprach das das frumeste herze in der welte do erslagen lege. Uñ der selbe bischof was des kuniges Adolfes mog, uñ hette dis alles angetragen. Der umb vorhte der herzoge, er wurde die wale nüt stete haben, uñ sprach zum bischofe: Ir kument nüt von mir, min sache si denne gerwe us getragen.* Do wurdent ouch anderre vil mit im erschlagen uñ gevangen. Do wart gevangen kunig Adolfes sun, uñ der droszsesse von Rinberg, der do lantfoget waz in Spirgowe, uñ ein herre von Winsberg, uñ die herren von Eberstein, uñ von Usenberg, uñ der grove von Katzenelnbogen der kunig Adolfes oheim waz, uñ sin sun, uñ anderer edellüte also vil, daz ir waz wol uf DCC, under den worent LX groven. Die andern die do nüt erschlagen wurdent die fluhent. Under den fluhent ouch hertzoge Otte, uñ hertzoge Rudolf, zwen hertzogen von Peyern. Do der strit erging, do bleip der hertzog do noch uf dem selben velde ligende VIII tage. In dem selben strite her Otto von Ohsenstein, der hertzog Obrehtes venre waz, der erstih von hitzen. In der selben wise starb ouch kunig Adolfes venre, der von Ysenburg.

Zehant betwang der hertzog Obreht die stete uf dem Rine, uñ in der Weterowe unde anderte die lantfoegte. In Spirgowe satte er zu lantfogte groven Friderich von Liningen, in Elsas herrn Johansen von Lihtenberg, yensite Rines ein Otten, herrn Otten sun von Ohsenstein, der do in dem strit herstiht, in Swoben den groven von Würtenberg, in obern Swoben den groven von Werdenberg. Nu worent etlich under den gevangen die seitent dem hertzogen, daz in kunig Adolf hette geseit wes er sich vermeszen hette, uñ sprochent wer es daz kunig Adolf hette gesigte in dem strite, so wolt er den hertzogen, uñ bischof Kunrat

von Stroszeburg, uñ bischof Heinrich von Kostentze gebrant han, uñ waz hertzogen uñ groven do werent gewesen, die wolt er enthoubtet han. Die anderen alle rittere uñ edellüte, wolt er han geschloufet. Man sprichet ouch daz der bischof Gerhart von Mentze, geborn von Eppenstein, von des geheisze hertzog Obreht gen Mentze berüffet wart, sich nüt reht gegen dem hertzoge hilt, beide in der walunge uñ ouch in deme strite, uñ doch ze iüngste maht er us der notdurft ein tugent. Dirre strit geschachan sant Procellen uñ Martinianen dag, noch dem sungihttage, an eime berge der heiszet Dreise, bi eim kloster heiszet Rosental, uf eim velde daz heiszet der Hasenbuhel, des iors do man zalt von gottes geburte MCCXCVIII ior. (Cl. 40. — K 82ª.)

Sermersheim uñ Krax wurdent gebrochen uñ Liehtenouwe gebuwen. — Do men zalte MCCLXXXXVI ior in der vasten, do wart Sermersheim das stettelin gewunnen und zerbrochen uñ die burg Krax bi Andelo von bischove Conrot von Liehtenberg uñ von den von Strosburg, uñ die vesten worent hern Cunen von Bergheim des landvogtes der dem bischove uñ den burgern von Strosburg vil widerdriesses hette geton. Do noch fürte der bischof die steine enweg uñ buwete der us die stat Liehtenouwe das vor ein dorf was. (K. 223ª.)

Kolmer. — Do men zalte MCCLXXXXVI ior, do belag künig Adolf die stat Kolmer, uñ die von Liehtenberg uñ von Roppoltzstein uñ vil ander landesherren die worent in der stat, uñ soltent sü behueten von des bischofes wegen von Strosburg, wan er es zu den ziten ynne hette. Also wart dem künige eines nahtes eine porte uf geton uñ die stat gewunnen, uñ entrunnent die herren kume, doch wart der von Roppoltzstein gefangen. Den wolte der künig enthoubetet han, wan das er abe erbetten wart. (K. 224ᵇ.)

Ein ander geischelfart. — Do man zalte MCCXCVI ior, vier tage vor sant Gallen tag, do koment XXVIII geischeler gen Strosburg, in wiszen kleidern, uñ hettent ir antlute bedecket mit büttelduche, die geischeltent sich all umbe die stat zu allen kirchen uñ klostern. (Cl. 83. — K. 213ª.)

1297. — Genuhtige zit. — Do man zalt MCCXCVII ior, in deme herbeste, do wus als vil wines daz man ein leres vas umbe I lib. gab, uñ wer C lere vas hette gehebet, dem hette man L vas gefüllet mit wine umbe die andern L lere vas. Man gab ouch den viernen win vergebens enweg, daz die fas lere wurdent,

uñ man nuwen wine drin getete. Man rufet ouch offenlich in manigem kelre obe ieman wine vergebene wolte. Es verdarb ouch vil wines an den reben des gebresten halb der fasze. Des iors galt I vierteil kornes VII sol. (Cl. 107.)

1298. — Der erste brant in sporergasse uñ umb das münster. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCLXXXXVIII ior, do brante kurdewangasse, und kremergasse halber, uñ die duchloube vor dem münster, und sporergasse uñ der snyder grabe zu beden siten untz an die münsze, uñ die drescheler uñ scherer vor dem münster, uñ was an dem ende was, uñ die hüser die do verbrantent der worent CCCLV. Uñ von disem brande ging das münster ouch ane uñ verbrantent die glocken uñ orgeln also do vor bi des münsters brenden ist geseit. (K. 205 a.)

Kunig Albreht. — Albreht kunige Rudolfes sun kam an daz riche mit gewalt, alse dovor geschriben ist, des iores von gottes geburte MCCXCVIII ior. Uñ wande der kurfursten etlich nüt bi siner ersten walunge worent, daz man denne nüht moht gesprechen von ime, er besesze daz rich mit frevel, uñ nüt mit rehte, do gab er sin erste walunge uf in der fursten hant, die vormols in nüt gewelet hettent, uñ worent daz der bischof von Kolle, uñ der bischof von Triere, uñ der hertzoge von Peyern. Die fursten besprochent mit den andern fursten die in vormols erwelet hettent, einen hof zu Frankenfurt, noch sant Jacobes tag, einen kunig do zu welende, in dem selben iore. Do die fursten alle dar komen, do erweltent sü hertzogen Albrehten alle einmuteclich zu eime romeschen kunige, uñ swurent im do, uñ enpfingent ire lehen von im alse gewonlich und reht ist. Do bleib er II wochen zu Frankenfurt, durch der herren uñ fürsten bette wille untz daz die landesherren alle dar kement uñ ire lehen enpfingent.

Das münster zu Strosburg uñ vil hüser brantent. — Do noch fur er gen Stroszeburg, uñ bleib do etwie mangen tag. Do enpfingent ouch vil herren ir lehen von ime. Do noch an dem mentag vor unser frowen tag der erren, do schiet der kunigs *früge* von Stroszeburg, uñ wolte gen Oche. *Also hettent die renner oder knehte das lieht in eime stalle nüt wol versorget, das das hus ane ging, uñ der fronhof. Sporergasse, der snydergrabe uñ vor dem münster, uñ ouch das münster brantent, also bi des münsters brenden wurt geseit.

Also er nu von Strosburg schiet,* do furent mit im DC Ungerer mit bogenen, die schuszent hünder sich gar snelleklich. Sü hettent keinen harnesch an, uñ hettent lange hare geflohten als wip, uñ lange berte alse tutsche herren, uñ worent alse geturstig uñ alse snel daz kein waszer so dief waz sü rittent oder swemtent der durch. Er hette ouch DCCC sperknappen uñ geringe volke. Do furent ouch andere herren uñ edellüte mit im, mit M verdahten rossen. *Uñ der bischof Conrot von Strosburg hette ouch uf CCC rittere uñ knehte alle in eime kleide.* In dem here worent ouch wol DCCC frowen, do iegelich alle wochen I d. gab eim ambaht man, der daruber gesetzet waz, daz er sü beschirmen solte for gewalte. (Cl. 44. — K. 82ᵇ.)

Der Juden martel. — Do man zalte MCCXCVIII ior, do hub sich ein durhehtunge der Juden, die werte von sante Jocobes tag untz sant Matheus tag. Daz det ein edelman von Franken, der waz genant Rintfleische. Der hette ein michel volke gesamet uñ dote wol hundert dusent Juden, die zu Würtzeburg uñ zu Nürenberg worent, uñ in andern steten, uñ waz daz der umbe daz sü neiswas misseton hettent alse groeslich (*grosse bosheit hettent getriben mit*) an unsers herren lichame, daz got die plage uber sü verhing. Man hatte sü ouch durch alles dutsche lant gedurhehtet, wande daz es kunig Obreht stillete, do er an der widerferte waz von Oche her zu varende *gein Strosburg*.

(Cl. 82. — K. 209ᵃ.)

Ein gnühte zit wins. — Des selben iores waz wines alse gut genüht daz man gab einen becher vol wines umbe ein ey, uñ einen becher vol gutes wines umbe I d. (Cl. 44.)

1299. — In dem iore do man zalte MCCIC ior, an deme nehesten dage noch dez heiligen crützes tag zu herbeste, do wart Friderich geborn von Liehtenberg, bischof Cunratz bruder, dumprobest zu Strosburg, einmutekliche von allen dumherren erwelet zu bischofe. *In dirre walunge* waz zugegene kunig Albreht der romesche kunig, uñ bischof Gerhart von Mentze, uñ bischof Heinrich von Costentze *uñ vil ander herren.* Der selbe kunig Obreht satte ime sine kuniglichen lehen zu der selben stunt, daz me keim bischofe vormols me beschehen waz.

*Dirre bischof was ein glückeger frummer man, doch lützel gelert, uñ wart

von sinre fründe wegen an das bistum erwelet über sinen willen. Uñ do er sehs ior was bischof gewesen, do starp er* an sant Dummans obent, uñ wart begraben bi bischof Cunrat sime bruder in sante Johanes cappelle baptesten in deme münster, in dem iore do man zalte von gotz geburte MCCCVI ior.

(Cl. 72. — K. 164ᵃ.)

1300. — Liehtenouwe wart der von Strosburg. — Do men zalte MCCC... do verpfantent die von Strosburg die burg zu Liehtenouwe, uñ die halbe stat umb juncher Ludeman von Liehtenberg. (K. 223ᵃ.)

1302. — Do man zalte von gotz geburte MCCCII ior, an der mittevoche drie wochen noch ostern, mit urloub bischof Frideriches wart das munster zu Strosburg wider gewihet, von eime bischof der waz von Lacedonie, wand es vor entwihet waz, darumbe daz Johanes Horwor (Johans Horwer) ein burger hette uf dem kore gewundet einen Johanes Zitwan (Zittewan). Uf den dag hette man applaz, wer mit bihte uñ mit rüwe in daz munster gat, II ior uñ LXXX tage. (Cl. 73. — K. 164ᵃ.)

Do man zalte MCCCII ior do koment die Wilhelmer zu Strosburg uf die hovestat do sü noch sint. (Cl. 106.)

1306. — *Johans der erste von Dirpheim in Swoben, was bischof XXII ior, uñ der kam an das bistum also.*

Do bischof Friderich von Liehtenberg gestarb, do wart ein cappittel besprochen, einen bischof zu welende, uñ wurdent *in dem selben cappittel* viere erwelet zu bischofe, uñ worent die her Johanes von Florichingen, der dumprobst, uñ her Johanes von Ohsenstein, der schulemeister uñ korbischof waz, uñ her Johanes von Erenberg, ouch ein korbischof, uñ her Herman von Tierstein, ouch ein korbischof. Die wile daz bistum alsus in kriege stunt, do starb der probst von Florichingen, der under den vieren erweleten einr waz. Die den erwelet hetten, die erweltent einen andern an des stat, uñ waz der her Johanes von Sirke, der waz bischof zu Tole. Do daz geschach, do fur der selbe bischof uñ her Herman von Tierstein zu dem bobste, daz sü ir sachen do woltent us tragen. Do sü alle alsus werbende worent ire sache beide, *ein teil vor dem bobeste, uñ ein teil vor dem bischove von Mentze,* do schiht kunig

Obreht von des von Ohsensteins wegen, der sin mog waz, uñ under den die erwelet worent einre waz, uñ ouch umbe andere redeliche sachen, die daz rich an gingent, zu dem bobeste, her Johannesen von Zurich (*Dirpheim*), der dez kuniges cantzeler waz, uñ bischof zu Eistete waz, uñ schihet mit im den appet von Peris. Do die zwene botten bi dem bobeste worent, uñ ire sachen endeliche wurbent, die in befolhen worent, do weis man nüt wol wie daz dar zu keme oder waz den bobest dar zu brehte, iemer er satte den kantzeler an daz bistum zu Strosburg uñ den appet von Peris an daz bistum zu Eistete. Dis geschach uf einen dag disen zweien, die doch frumme lute worent uñ wolgelerte pfaffen. Uñ die wile sü obe dem dische soszent eszende, do braht man ir itwederme die brieve uber sin bistum geschriben uñ gebullet.

Der Johanes kantzeler waz unelich geborn, us Swoben von Dirbheim, daz doch nieme wart gesehen uñ gehort uf der stift. *Er was ouch der erste bischof den der bobest ie gegap uf die stift zu Strosburg, der nüt erwelet was. Wan vormols überkoment die dumherren einhellecliche umb einen bischof, uñ welen sü denne zu bischofe weletent, der nam sine bestetunge von dem bischofe von Mentze, uñ der bobest lies es gut sin, also er vil lihte noch dete, so die dumherren einhellig werent in der wale.

Dirre Johans cantzeler do er von dem bobeste wart bischof gemaht und gein Strosburg kam, do wart er von aller pfafheit erlichen enpfangen zum bistum. Er was biderbe uñ fridesam, uñ sinen armen lüten gnedig uñ allem lande geneme.

Er richete uñ besserte das bistum gar vaste uñ schuf das wol zwelf doerffer in sime bistum wurdent umbemuret uñ zu stetten gemaht, also Berse, Markoltzheim.

Der spittel zu Mollesheim. — Er mahte ouch einen erlichen spittal zu Mollesheim mit pfrunden der priester uñ der brudere uñ der siechen. In dem selben spittal wart er ouch begraben, do er starp noch gotz gebürte MCCCXXVIII ior.

Bi dis bischoves ziten was das bistum an dem hoehesten uñ aller besten, dar an es ie kam, wan es do zu mole unversetzet uñ unversert was.

Er besserte uñ mahte ouch die muren umb Mollesheim, Mutziche, Schirmecke, Dachenstein, Dambach, Benefelt, zum heilgen Crüze, Markoltzheim uñ Oberkirche ginsit Rines.* (Cl. 73. — K. 164ᵇ.)

1308. — Das alte geschoelle zu Strosburg zwüschent den edeln uñ den antwerken. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCVIII ior, am sehsten tage noch sant Jocobes tage in der ernen, do hettent die antwerg zu Strosburg bynander gezert uñ wol gedrunken, uñ meindent das her Claus Zorn der schultheisse zu Strosburg hette in vil widerdrieszes geton. Dar umb mahtent sich ein teil der antwerg uf gar ungestuemekliche, uñ woltent zogen zum Hohenstege uf die dringstube, über den schultheissen. Do zwüschent also die antwerg worent kumen under den pfennigturn, do hettent erber lüte die brucke abe geworffen das nieman der über moehte. Do zogetent die antwerg mit iren banern bi den barfussen umb, uñ woltent über der barfussen brucke über gon. Do lief der schultheisse mit sinen helfern abe der stuben zum Hohenstege gegen den antwerken, uñ welle von den antwerken über die brucke koment, die wurdent erslagen. Sus gesigetent die edeln uñ wurdent von den antwerken XVI erslagen. Do fluhent die andern, und under den wart ir vil die stat ewikliche verbotten, uñ in der stette ohte geton.

Zu dirre zit stunt der gewalt dirre stette mittenander an den edeln, uñ under den edeln wart etlicher so hochtragende, wenne yme ein snyder oder ein schuchsüter oder ein ander antwergman pfennige hiesch, so slug der edelman den antwergman uñ gap yme streiche dram.

Der herren übermut. — Sus kunde under den antwerklüten nieman bezalet werden, er mahte sich denne an einen edelman in der stat, dem er iores dienete, also zu den doerffern ein gebure sime herren dienet. Der beschirmete denne den antwergman vor gewalte uñ half ime das er bezalet wart. Sus was etlicher ritter zu Strosburg der grosse gülte hette, uf CCC oder CCCC viertel habern geltz von den antwerken die an in houbetent, uñ helfe von ime hettent. Dis werte also lange untz das die zwei geslehte, die Zoerne und die von Mülnheim, ein geschoelle mittenander hettent. Do wart der gewalt von den edeln gezogen, uñ wurdent nuwe gerihte gemaht, und von iedem antwerke einre in den rot gesetzet, das vor ungewoenliche was, also her noch wurt geseit. (K. 216a.)

Disen künig verdros das sich die von Strosburg herren nantent. — Heinrich kam *umbe die mittelvaste *von Spire her uf gein Strosburg, uñ fur zehant wider dennen. Do schicketent die von Strosburg ire botten dem künige noch, das er in solte ir friheit bestetigen. Do die botten zum künige sprochent : Unser herren

von Strosburg hant uns zu uwern gnoden gesant, das ir in ire friheite bestetigent also uwer vordern hant geton, do wolte in der künig kein antwurt geben, weder zu Strosburg noch zu Spire. Do furent die botten dem künige noch untz gein Kolmer. Do wurdent sü underwiset von eime der dem künige heimelich was, das sü vor dem künige nüt soltent die von Strosburg ire herren nennen. Also gingent die botten aber für den künig uñ sprochent : Gnediger fürste, uwer burger uñ diener von Strosburg hant uns zu uwern gnoden gesant umb ir friheit zu bestetigen. Entwurt der künig : Ich wuste nüt was herren ir meindent, do ir sprochent ir werent der herren von Strosburg botten. Aber sit ir nu sprechent ir sigent minre burger von Strosburg botten, die kenne ich wol, men sol üch tun, das ir gefordert hant. Also wurdent die botten wol usgerihtet. (K. 83b.)

1312. — Ver Finen spittel. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCXII ior, do wart gestiftet unde gemaht der siechen spittel in hornecken gesselin genant Ver Phynen spittel von hern Johannese in kalbesgasse uñ von juncfro Fynen sinre swester, also das men in dem selben spittal sol ewikliche spisen uñ ziehen zum minesten zehen armen menschen, die das almusen nüt mügent geheischen, uñ einen priester mit sime gesinde der die siechen versorgen sol und usrihten. (K. 200b.)

1314. — Berwerstein, Sultze uñ Beynheim wurdent zerbrochen. — Do man zalte MCCCXIIII ior, do zogetent die burger von Strosburg uñ die von Hagenowe für die burk zu Berwerstein, daz sü sü woltent besitzen, wande man die stroszen drabe hette beroubet, uñ underwegen, e daz sü zu dem sesze koment, do brachent sü den turn zu der eichen. Uñ do sü fünfe wochen do worent gelegen, do gewunnent sü die burg Berwersteine, uñ zerbrochent sü, uñ fundent sü wol geroten von aller spise, die deilte man under daz her. Man begreif ouch duffe XXV manne, die furte man gevangen gen Strosburg.

Do noch furent sü gen Sultze uñ besoszent daz III wochen uñ gewunnent es uñ zerbrochentz uñ vingent duff XXVI manne, die furt man ouch gen Strosburg gevangen.

Do daz erging do furent sü gen Beinheim uñ zerstortent ouch daz stetelin mit brande. (Cl. 77. — K. 224a.)

1316. — Der grosse spittel. — Der grosse spittel zu Strosburg der stunt zum ersten in kremergasse bi sant Erhardes cappelle, also es noch heisset zum alten spittel. Do men nu zalte noch gotz gebürte MCCCXVI ior do galt ein viertel rocken zu Strosburg XXX schillinge, uñ in dem lande II pfunt pfennige. Die türunge werte ein gantz ior. Von der dürunge uñ gebresten kam ein grosser sterbotte, das der spittel uñ gruben bi sant Erhartz cappellen wurdent alle vol mit doten gefüllet, uñ hette men zu enge me gruben zu machen. Do von wart der spittal ussewendig der stat gemaht, nebent unser frowen brueder closter.

(K. 200ᵇ.)

1319. — Der ander brant in sporergasse. — Do men zalte MCCCXIX ior do brante aber sporergasse und der snydergrabe. (K. 205ᵃ.)

1320. — Die künige logent bi Strosburg gegen enander. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCXX ior, do zogete künig Ludewig mit eime grossen volke den Ryn uf. Do das künig Friderich bevant do zogete er uñ sin bruder herzoge Lüpolt noch, uñ koment alle zesamene bi Strosburg, umb unser frowen dag der jünger. Do logent die zwene erweleten künige zu lantwer gegenenander uf der Brüsch bi Schaftoltzheim, Achenheim, Wickersheim und do umb etwie manigen dag, uñ woltent einen strit do besprechen.

Der bischof von Strosburg zogete mit sime her zu künig Frideriche. Die stat zu Strosburg noment die bestetunge ire friheite von künig Frideriche also von eime roemeschen künige. Der noch noment sü es von künig Ludewig ouch also.

Zoerne uñ Mülnheim. — Ein teil von Strosburg, also die Zoerne uñ die geslehte die zu in gehortent, die hieltent es mit künig Frideriche uñ hulfent ime uñ sime her, umb spise uñ umb ander ding, daz sü bedurftent umb ir gelt. Aber die von Mülnheim und die iren hieltent es mit künig Ludewige, uñ hulfent ime ouch also.

Her umb do künig Ludewig obe gelag uñ keyser wart, do wurdent sin die von Mülnheim wol ergetzet, wan der keyser lech in manig lehen und det in sunder früntschaft.

Do alsus die zwene kunige bi Strosburg logent mit irme volke do schickete künig Ludewig zu künig Frideriche, ob er bereit were zu dem strite. Antwurte

er jo, uñ sprach es were zit uñ billich, das sü iren sachen des krieges ein ende gebent. Uñ zehant sahs künig Fideriches volg abe den pferden, uñ woltent su fusse vehten. Do floch künig Ludewig das lant abe durch den forst wider Hagenouwe. Do zogete ime künig Friderich zwene tage noch, also enmoehte er in nüt erriten. Do von zogete er her wider heim gein Oesterich. (K. 85ª.)

1321. — Der pfennigturn uñ die pfaltze wurdent gemaht. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCXXI ior, do wart der pfennigturn zu Rüntbürger tor gemaht, das men der stette gut uñ schatz sol duffe gehalten.

Do noch zu hant in dem vorgenanten iore mahte men die pfaltze zu Strosburg, do der rot uf get. Uñ geschach das do von. In den ziten was ein Zorn schultheisse zu Strosburg, uñ was der gar mehtig. Unde worent die von Mülnheim ouch uf gangen das sü mehtig uñ gewaltig worent. Uñ do zu mole hette men den rot uñ das rothus do nu ist des bischoves hof in dem fronhofe. Der umb heisset es noch die alte pfaltze. Nu sprach der vorgenant Zorn der schultheisse, das die alte pfaltze in dem fronhofe were den von Mülnheim nohe gelehen uñ den Zoernen zu verre, wan were es das missehelle in dem rote würde zwüschent den Zoernen uñ den von Mülnheim also men dicke vorhte, so hettent die von Mülnheim ire dringstube nohe zum Mülnstein, do ire fründe uñ gesellen in zu helfe kement aber der Zoerne dringstube were zu verre der von. Dar umb solte men die pfaltze setzen mitteln in die stat, das sü beden geslehten were glich gelegen. Also geschach ouch das die pfaltze wart gemaht do sü ignote ist, noch gotz gebürte MCCCXXI ior. (K. 202ª.)

Do die gemaht wart, do maht man den uszern metziger durne uñ die mure uf der er stot, von oben herab untze an utengasze. Daz uberig teile der selben muren von utengasze untz an den turn der vornam uf der spitze stat uñ der selbe turn der mite, die wart gemaht noch dem groszen waszer, daz do waz do man zalte MCCCXLIII ior. (Cl. 106.)

1322. — Der stette reht buch. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCXXII ior, do wart der stette buch gedihtet uñ gemaht, do der stette reht uñ gesetzede inne stont zu Strosburg, do men uf der pfaltzen dicke ane zühet. Wan vormols hette men uf der pfaltzen kein buch, uñ men rihtete noch gewonheit oder

iederman noch sime sinne. Uñ der stette reht uñ gesetzede worent geschriben an vil briefen uñ zedeln, die men underwilen nüt vinden kunde, so men der noch rihten wolte, das dicke in dem rote missehelle wart.

Der umb erwelete men zu Strosburg zwelf wise manne, das worent her Reinbolt Hüffelin, her Goetze von Grostein uñ andere das ir zwelfe worent. Dise zwelfe swurent das sü woltent gon zum Grünen werde, uñ niemer us dem closter zu kumende sü hettent denne der stette gewonheit, gesetzede uñ reht also verre sü es wustent in ein buch verzeichent uñ geschriben, uñ ouch nuwe reht darzu gedihtet uñ gemaht, die sü denne aller nützest duhtent der stette. Uñ sprochent ouch die von Strosburg das sü hettent gewalt uñ friheite von künigen uñ keysern nuwe reht uñ geseztede zu machende in ire stat. Do dise zwelf wise manne uf einen monot in dem closter worent, uñ der stette reht uñ gewonheit hettent geton zu samene schriben in ein buch, do det men das selbe buch lesen vor dem rote uñ vor den schoeffen, uñ mit der wille uñ gehelle swur men das selbe buch zu haltende und der noch zu rihtende uf der pfaltzen.

Sither ist menig artikel in dem selben buche geandert uñ bas gelütert uñ gebessert, uñ ist der zu uñ der von geton, also es sich denne hiesch uñ notdürftig was, noch der zit uñ noch den louffen, die denne worent. (K. 202a.)

1325. — Sant Pulte wart gewunnen. — Also men zalte MCCCXXV ior, do besas herzoge Lüpolt von Oesterich das stettelin Sant Pülte uñ gewan es uñ zerbrach es zu grunde abe, wan Sant Pülte was des lantgroven zu Elsas, der keyser Ludewiges diener was und vil wider den herzogen hette geton.

(K. 86b, 224b.)

Genuhtige zit. — Do man zalt MCCCXXV ior, do galt I vierteil rocken uñ I vierteil kabes krut, uñ I vierteil ruben alles gliche vil, iegelich vierteil IIII sol. uñ I gut mosze wines gab man umbe I d. (Cl. 108.)

1326. — Herzoge Lüpolt starp zu Strosburg. — Do noch fur herzoge Lüpolt für Spire uñ belag die stat Spire, uñ verhergete das lant do umb. Do seitent ime die arzete, das er sich ze vil arbeitete, uñ das es sin lip nüt lange mohte erzügen. Do fur er von Spire gein Strosburg, uñ wolte sich do mit den frowen sinre erbeite ergoetzen. Uñ also er was etwie manigen dag zu Strosburg in der

von Ohssenstein hof, do wart er siech uñ unsinnig, uñ starp on alle ruwe uñ bihte in dem merzen noch gotz gebürte MCCCXXVI ior.

Dirre herzoge Lüpolt uñ der vorgenant Friderich der zu künige erwelet was, uñ Heinrich, ir beder bruder, worent künig Obrehtz süne der do erslagen wart, uñ künig Rudolfes suner süne. (K. 86b.)

1327. — Der erste brant am ryntsüter graben. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCXXVII ior, do verbrante der ryntsüter grabe zu der ussersten siten abe, uñ zu der andern siten etwie menig hus. (K. 205b.)

1328. — Berhtolt geboren von Buchecke, eins lantgroven sun von Burgenden, wart erwelet einmüteklich (*von dem mereteil des cappitels*) zu bischofe von der hohen stift zu Stroszeburg, do man zalte von gottes geburte MCCCXXVIII ior, uñ wart erlich an sant Dummans tag *von dem volke uñ von der pfafheit* enpfangen uñ erhebet an daz bistum. *Er was ein dütsche herre, uñ was gar wise uñ frum uñ kuene, das men sinen glichen nüt wol moehte han funden.* Der waz an der ersten alse strenge *uñ herte* mit schetzende sine armen lüte *uñ pfafheit,* daz die dumherren uñ die burger *zu Strosburg* an in vordertent, er solt sü bewisen, war daz grosze gut kummen were, daz er uf hette genummen von dem bistume. Des nam er ein dag sich zu verenwurtende, uñ do die dumherren uñ die burgere zugegen sohsent, do sprach er. Der bobest gab mir dis bistum, daran woltent ir mich sumen uñ letzen. Do müst ich uch mit gaben uberkummen, daz ir mich lieszent ungesumet, uñ ob ichs daran geloszen hette, ich hette uch e noch me darumbe geben. Hettent ir mich nüt geschetzet, so durft ouch ich des bistum nüt darumbe geschetzet han wande ich do bares gutes nüt enhette, do müst ichs abe dem bistum nemen. Do hub er an uñ seitte was er jedemanne hette gegeben, den die do zugegen sohsent, beide pfaffen uñ leyen, den daz gut wart. Do sü die rede gehortent, do swigent sü uñ lieszent in genesen, *uñ frogetent in nüt me war sin gut keme.*

Do er von schulden kam, do wart er also geneme uñ liep dem lande uñ der stat, pfaffen uñ leyen, den richen uñ den armen, daz sü sinen keinen wandel gertent. Doch waz er sinen vienden gar harte, wand er waz der unerschrockenste menlichest man, mit geberde, mit worten uñ mit werken,

den man finden mohte. Er waz ouch uszermoszen wise, gutes rates, uñ wol gespreche, uñ mit der stat zu Strosburg wol vereinbert.

Tambach, Berse. — Er beszert ouch daz bistum sere mit buwe, wande bi sinen ziten wart Dambach umbemuret, daz vormols ein dorf waz, mit eim vesten kirchofe. Es wart ouch Berse umbemuret, daz vormols ouch ein dorf waz. *Und maht den zwingolf umb Oberkirch ginsit Riñes.*

Offenburg, Gengenbach koment an das bistum. — Er lost ouch Offenburg, uñ Ortenberg, uñ Gengenbach, uñ daz da zu hoeret an daz bistum, von deme marggroven von Baden, dem es pfandes stunt von dem riche. Er waz ouch ein getrüwer herre sinen fründen uñ sinen dienern, wand er sü zu groszen eren furderte, uñ sü mahte frumme uñ riche. Er stifte ouch ein capelle bi sime lebende, nebent dem münstere zu der rehten siten wider den fronhof. Do det er im ein grab in machen. Do daz grab gemaht wart, uñ ers gesach, do waz es schonre uñ kostberre, den daz grab do man an dem karfritage ierlichen unsern herren in leite. Do sprach er daz sol nüt sin, daz min grab gottes grab ubertreffe, uñ det do daz grab noch beszer machen, uñ schonre, uñ gab es unserm herren got zu eime heiligen grabe, *also es ignote ist, wan vormols was das heilge grap in dem kemmerlin gegen dem urley, do nu sant Richart alter stet*, uñ hies im do in derselben cappellen ein gefüger grab machen. In derselben cappelle stift er ouch vier erliche pfrunden, uñ det sü wihen in sant Katherinen ere, dez iores do von gottes geburte worent MCCCXLIX ior. (Cl. 74. — K. 165a.)

Zwene dumprobeste. — Zu disen ziten also men zalte noch gotz gebürte MCCCXXXVIII ior do starp her Gebehart der dumprobest zu Strosburg, uñ wurdent zwene an die probestye erwelet, Johans von Liehtenberg der hie noch bischof wart uñ Ulrich von Sygenowe bischof Behtoltz swester sun. Do wart Johans von Liehtenberg confirmiert von dem bischofe von Mentze, uñ dirre Ulrich von Sygenouwe confirmiert von bischof Behtolt. Also wart gros krieg umb die probestye, doch behup sü Ulrich von Sygenowe.

Der bischof wart gefangen. — Do noch gebot bischof Behtolt, das alle dumherren die do kirchen hettent, uñ ouch andere pfaffen die do priestere soltent sin, die soltent sich alle zehant zu priester wihen, oder er wolte sü berouben ire kirchen. Her umb wart grosse zweigunge uñ unrihtikeit zwüschent dem

bischove uñ der pfafheit. Uñ sunderliche her Conrot von Kirkel der küster uñ der vorgenant her Johans von Liehtenberg, dise zwene swurent zu samene mit den iren wider den bischof, uñ widerseitent dem bischofe, uñ trugent ane mit den iren, das her Rudolf von Hohenstein mit sinen helfern, die do worent des von Kirkel und des von Liehtenberg diener, vingent zu mitternaht den vorgenanten bischof Behtolt zu Haselo in des probestes hofe, uñ furtent in zum ersten gein Waldecke, uñ do noch uf die burg zu Kirkel. Do hielt men in in grosser hute. Dis befant der bobest uñ schickete herte briefe mit grossen penen uñ bennen über die, die den bischof hettent gefangen. Doch gobent sü nüt dar uf. Her Rudolf von Andelo was vicetum, der nam die eyde von des bischoves ambahtlüten uñ von sinen stetten uñ vesten, das sü ime uñ nieman anders soltent gehorsam sin, die wile der bischof gefangen were.

Zu der selben zit kam herzoge Albreht von Oesterich gein Strosburg uñ wolte Nuwilre uñ ander vesten die der von Liehtenberg worent han belegen, der umb das sü ouch schuldig worent an der gefengnisze. Do widerrietentz ime des bischoves ambahtlüte, das es nüt geschach. Uñ in der stat zu Strosburg worent wol die halben kirspel uñ pfaffen one syngen, die wile der bischof gefangen was. Die andern kertent sich nüt dran.

Zwene probeste zu sant Thoman. — Ouch zu disen ziten wurdent zwene erwelet zu sant Thoman zu probeste, her Sygelin von Mulnheim uñ her Ulrich Suesze, uñ die Zoerne zu Strosburg botent alle fur den Suessen. Do kerte sich der bischof nüt an und confirmierte den von Mülnheim. Der umb schuffent die Zoerne das dem bischove kein helfe me geschach von der stat Strosburg.

Zu jüngest do der bischof XVI wuchen gefangen lag, do wart er von sinen fründen usgetediget mit grosser burgschaft uñ sicherheit, das er dem von Kirkel solte geben tusent marg silbers uñ vier hundert pfunt pfennig geltz uf dem ingesigele uñ gerihte zu Strosburg, uñ hern Johannese von Liehtenberg tusent marg silbers, uñ dar zu schaffen die dumprobestye, uñ den von Hohenstein CCC marg silbers, also es ouch geschach, und vil ander ding, uñ wart do mit dem von Kirkel uñ von Liehtenberg gerihtet uñ gesuenet gentzliche. Do noch lech er die sengerye zum münster dem von Liehtenberg, uñ gehoert eime senger alleine zu des cappittels ingesigel zu gehaltende. Dis geschach noch gotz gebürte.....

In den ziten kam keyser Ludewig gein Kolmer, uñ under andern dingen wolte bischof Behtolt sine lehen von dem keyser nüt enpfohen, noch wolte in nüt für einen keyser haben, wan er von dem bobeste entsetzet uñ verbanet was.

Sletzstat uñ Nuwilre wurdent belegen. — Her umb manete der keyser des riches stette zu Elsas, das sü kriegen soltent wider den bischof, also sü ouch dotent. Do von belag der bischof Sletzstat uñ do noch Nuwilre mit grosser maht. Uñ hette zu helfe die herzogen von Osterich, den bischof von Basel, uñ die herren von Wurtenberg, uñ vil andere herren, und verbrantent die dorffer do umb, uñ huewent die reben abe, uñ dotent grossen schaden. Das selbe dotent des riches stette her wider umb, also das wenig kein dorf bleip zu beden siten, es wurde verbrant oder geschetzet gynesit Rynes uñ hie dissit Rynes.

Ouch wurdent die von Strosburg gar sere geschediget an iren guetern in dem lande. Do von gingent die von Strosburg zu rote, und enbuttent dem bischofe das er überkeme uñ sich rihtete mit dem keyser uñ mit des riches stetten, das das lant zu friden keme, dete er das nüt, so solte ime widerseit sin von den von Strosburg.

Do erschrag der bischof, wan er hette sich verkrieget, das er arm was worden, und vorhte das sine stette uñ vesten sich wurdent ergeben an die von Strosburg, uñ überkam mit dem keyser uñ mit den stetten, uñ det alles das der keyser wolte, wie doch er vormols zu Strosburg sprach : e er wolte den Ludewig für einen keyser han sit er entsetzet were, er wolte e sin bistum uf geben, uñ wider in sinen orden gon, do inne er vor was.

Wie er die guten vesten Hohenstein uñ Winstein gewan uñ zerbrach, uñ des marggroven lant von Baden verhergete, uñ ime Benefelt wart anegewunnen, uñ wie er Stouffenberg gewan uñ zerbrach, das stet hie noch geschriben.

Von collecten sant Thoman uñ sant Peter. — Dirre bischof Behtolt hette an der erste vil kriege, also vor geseit ist, und schetzete sine pfafheit vaste, uñ ouch die stifte sant Thoman uñ sant Peter zu Strosburg. Also appelliertent die stifte gein Rome, uñ woltent ime nütschet geben, uñ wart die sache unrihtig das sich leygen dran kertent. Also überkam er mit den stiften sant Thoman uñ sant Peter, das er in keine collecte wolte heischen denne mit iren willen. Dis überkumen geschach noch gotz gebürte MCCCXXXIIII ior. Der noch über X ior leite er aber collecte uf die stifte. Do appelliertent sü aber zu dem

bobeste, uñ wart die sache gros. Do schuf der rot zu Strosburg das der bischof uñ die stifte dotent einen anlos uf drige, der sprochent zwene, das die stifte nüt werent schuldig collecte zu gebende, also die ussprüche briefe bewisent, die dar über gemaht sint uñ geben wurdent noch gotz gebürte MCCCXLV ior.

Do noch hielt dirre bischof guten friden in dem lande uñ nam zu an eren und an gute, uñ richete sine fründe, uñ besserte das bistum vaste, mit dem das er abeloste Offenburg uñ Gengenbach, also vor geseit ist. Doch verkoufte uñ versatte er der gegen also vil uf dem bistume, do mit er das abeloesen det, das es weger were gewesen er hette nütschet abe geloeset.

Do er XXV ior was bischof gewesen uñ alt uñ krang wart uñ siech, do enpfalch er hern Johanne von Liehtenberg dem dumprobeste das bistum, wie wol er vil hette wider in geton also do vor geseit ist, uñ gap ime in sine gewalt die stette uñ vesten, der umb das noch sime tode der selbe her Johans von Liehtenberg an das bistum keme one kriegen uñ one widersatz, also ouch geschach.

Uñ do noch an sant Kathrinen obende noch gottes gebürte MCCCLIII ior, do starp dirre bischof Behtolt, uñ wart in sinre sant Kathrinen cappellen zum münster begraben mit grossen eren, die selbe cappelle er von sime eygen hette vier ior vor gemaht, *an sant Katherinen tag, von des tode daz gantze bistum betrübet was.* (K. 165b. — Cl. 75.)

Ludewig wart keyser uñ wurdent zwene bebeste. — Hie noch fur der künig gein Rome uñ wart von den Roemern herliche enpfangen. Der bobest was vor gebetten das er von Avion gein Rome keme uñ den künig zu keyser kroenete, oder aber ieman den gewalt enpfülhe den künig zu kroenende. Dis wolte der bobest nüt tun. Do mahtent die Roemer uñ der künig einen barfussen zu bobeste zu Rome. Der barfusse mahte vil cardinale uñ bischove, uñ kroenete künig Ludewig zu keyser also er was XIIII ior künig gewesen. Dis geschach noch gotz gebürte MCCCXXVIII ior. Von disem barfussen bobeste stunt uf vil irrunge in der cristenheit. Ze iungest ergap sich der barfussen bobest mit sinen cardinalen an den rehten bobest, uñ koment zu gnoden. Do wart der rehte bobest zu Avion noch zorniger über den keyser und verbien in noch me, uñ verslug singen in allen stetten do men in für einen keyser hette, uñ wer in keyser nante der solte zu banne sin.

Grosse zweigunge von singende. — Hie von wart grosse irrunge uñ zweigunge under der pfafheit in des riches stetten, uñ in frigen stetten, die disen keyser Ludewig für einen keyser hettent, wan etteliche pfaffen uñ das mereteil woltent des bobestes briefen gehorsam sin, uñ woltent nüt singen noch lesen, noch gotzdienst han, also die Augustiner, uñ vil bi alle oerden zu Strosburg uñ anderswo in frigen uñ in des riches stetten, die worent XVII ior one singen. Aber die Brediger uñ Barfussen zu Strosburg die sungent vil iore, an der erste wider des bobestes briefe.

Brediger furent us der stat. — Hynden noch liessent die brediger abe unde woltent ouch nyme singen. Do sprochent die burgere von Strosburg, sit das sü vor hettent gesungen, so soltent sü ouch fürbas singen, oder aber us der stat springen. Do zogetent die brediger us der stat, uñ liessent ir closter lere ston IIII ior.

Ouch zwegetent sich die pfafheit under einander so sere, das pfaffen uf einre stift, uñ müniche in eime closter, etteliche sungent, uñ etliche swigent. Der keyser was so gut uñ so tugenthaft das er keinen armen pfaffen det der umb bestigen. Doch twang er bischove uñ prelaten das sü muestent ir lehen von ime enpfohen. (K. 86ᵇ.)

Augustiner. — Do noch über vil iore wart keyser Ludewig von Peyern verbannen von dem bobeste uñ singen verslagen in allen stetten do men in für einen keyser hielte. Nu hette men in zu Strosburg für einen biderben keyser. Her umb worent etliche pfaffen geistliche uñ weltliche one singen, uñ sunderliche die Augustiner worent alle one singen XVII ior. Uñ do sü also nüt gotzdienst hettent, do ging das volg von in, und anderswo hin, das in nütschet wart geben noch geopffert, uñ wurdent sü arm das sü bi verdurbent.

Item do sü wider singende wurdent, do wart es aber wol umb sü stonde.

(K. 200ᵃ.)

1329. — Reise gen Stoufenberg. — Do men zalte MCCCXXIX ior, do hünderte her Reinbolt von Stouffenberg den ritter von Owe an sime teile zu Stouffenberg. Dis clagete er bischofe Behtolt, wan er sin diener was. Derumb fur der selbe bischof uñ die von Strosburg *an sant Bartholomeus tag* für Stouffenberg, uñ gewunnent es in ahte tagen, uñ zerbrochent die burg. Do noch des selben iores *umbe die sungihten* wart die burg wider gebuwen *von dem bischof uñ von

der stat,* uñ den von Stouffenberg wider geben umb etliche verbüntnysze die sü dotent. (K. 224b. — Cl. 78.)

1330. — Stolhoven uñ Baden wurdent belegen. — Do noch also men zalte MCCCXXX ior do schedigete der marggrofe von Baden das bistum gynesit Rynes uñ wo er moehte mit helfe des grofen von Wurtenberg. Der umb zogetent bischof Behtolt uñ die von Strosburg am meygetage für Stolhofen uñ Baden. Doch wart ir keys gewunnen, *wande man wil daz die an den der gewalt stunt zu Stroszeburg gemittet wurdent von dem marggrofen von Baden.* Aber sü verbrantent *uñ beroubetent* des marggrofen lant gar schedeliche. *(Ibid.)*

Men ving ane die stat besliessen. — In disen ziten do der bischof uñ die stat von Strosburg uf den marggrofen von Baden uñ uf den von Wurtenberg kriegetent, also vor geseit ist, do hup men ane die stat zu besliessende nahtes, die doch vormols naht noch dag nüt beslossen wart. Uñ die porten worent nohe alle one slos *uñ one rigel,* uñ keinre was so alt dem do gedohte oder gesehen hette die stat vormoles ie besliessen. Uñ was das boht uñ die erde vor den porten verhartet, das men sü nüt moehte han zu geton, wie not es ioch geton hette, men hette denne dar zu gerümet mit bickeln uñ mit howen. Dis geschach noch gotz gebürte MCCCXXX ior. *(Ibid.)*

1331. — Kolmer wart belegen und Benefelt gewunnen. — Do men zalte MCCCXXXI ior, do belag der herzoge von Oesterich die stat Kolmer mit helfe des bischofes von Strosburg uñ des bischofes von Basel, die zu dem herzogen verbunden worent. Uñ do sü alsus vor Kolmer lange gelogent mit grosser maht, do koment keyser Ludewig uñ der künig von Behem uñ der grofe von Wurtenberg und vil ander herren gen Hagenowe, uñ woltent den von Kolmer helfen. Under disen dingen reit bischof Behtolt us sinre stat Benefelt wider Mollesheim. Do wonde der von Wurtenberg das der bischof gein Strosburg wolte varen, und verhielt ime uf der strossen mit hundert glefen, uñ schihte zwene vorriter, die sache zu erspiehende. Uñ dise zwene koment an die porte gein Benefelt, uñ sohent nieman, wan die von Benefelt worent alle under ire louben bynander umb etwas rotes zu habende. Do enbuttent dise zwene den

andern, das nieman an der porte were, uñ das die porte offen stünde. Do kam der von Wurtenberg in die stat gerant mit den synen, uñ treip die von Benefelt us, uñ nam alles das do inne was, uñ behup Benefelt uf vier wuchen, uñ gap es do dem bischofe ler wider.

Der bischof belag Sletzstat. — Ouch kriegete der bischof mit des riches stetten, uñ belag Sletzstat uñ do noch Nuwilre, uñ hiewe in die reben abe uñ det in grossen schaden. Das selbe dotent des riches stette dem bischofe her wider umbe.

Sletzstat uñ Dambach stritent mittenander. — Eines moles fur her Rudolf von Ohssenstein mit des bischofes volke, uñ mit den von Tambach für Sletzstat, uñ noment das vihe do. Do zogetent die von Sletzstat noch, uñ errettetent das vihe, uñ slugent der von Tambach vil zu tode uñ vingent ir etwie vil. Ze jungest twungent die von Strosburg den bischof, das er den krieg mueste lossen rihten, also do vor bi dem selben bischofe Behtolt geschriben stet. (K. 225ª.)

Die Brediger muestent us Strosburg. — Die Brediger koment ouch us der stat MCCCXXXI, das sü nüt woltent singen keyser Ludewige. (K. 199ª.)

1332. — Daz gescholle zwischen den Mulnheimer uñ den Zornen. — Do man zalt MCCCXXXII ior, IIII wochen noch den ostern, an der mittewochen so die runtofel oder die martsche ist zu Strosburg noch dem naht masze (*naht ymbisze*), do erhub sich ein gescholle in der brantgasze zwischent den zwein geschlehten den von Mulnheim uñ den Zornen, *in eime garten do alle edellüte uñ edele frowen hettent ynne gedantzet.* An deme gestosze wurdent under den von Mulnheim zwene erschlagen, einre von Waszelnheim uñ ein Foltsche (*Voeltsche*). Under den Zornen wurdent VII erschlagen, die worent der Hetzel Markes, einre von Epfich, ein Huffelin, ein Hunesfelt, ein Süsze, ein Hohenloch uñ des schultheiszen knehte einre der hies Frowen kneht. Do daz gescholle geschach do vorhtent die erbern burgere uñ antwerglute daz die zwo parten würdent die landesherren in die stat zu in ladende mit den die stat mohte ubersetzet werden, uñ gingent zu dem iungen Sicken der des moles stettemeister waz, uñ zu den andern an den der gewalt stunt zu beden parten, uñ seittent in wes sü sich entsaszent, uñ botent sü do mitte daz sü in die stat befulhent uñ in schlüszel uñ insigel uñ banern gebent, untze daz sü wol mit enander versunet

wurdent, die wile woltent sü die stat versorgen, uñ sü uñ sich selber, uñ so daz geschehe, daz sü danne wider an ir rehte gingent. Daz dotent sü. Do zwischent warb man (*der lantvogt und her Goetze von Grostein*) umbe friden zwischent den zwein parten, untze uber die naht, uñ dernoch uber furbas untz das es gestillet wart zwischent in. *Hie zwüschent sterketent sich die zwei geslehte vaste mit herren in dem lande.*

Die anderunge des rotes zu Strosburg, das antwerg dar in koment. — Under der wile gingent die burgere uñ die antwerglüte dar, und sattent einen nüwen rat, uñ kusent derin erbere burgere, wer sü denne werent, daz vormols ungewonlich waz. Wande under den zwein parten worent etlich geslehte usgesundert die do kuren hettent des rotes, uñ kos man der alle ior XXIIII in den rote. Der worent IIII meistere iegelicher ein vierteil iores, uñ getorst ouch kein anderere burgere, wie frumme oder biderb er waz, in dem rote gesin, es were denne daz in der einer der die kure hette des iores hette drin gesetzet, daz er ouch wol dun mohte. Aber zu diseme nuwen rote kusent sü erbere burgere on underscheit, uñ darzu von iegelichen antewergke sattent sü ouch einen in den rotte, uñ beruftent alle burgere uñ antwerke, die swurent dem rote uñ der rot ouch in. Sü sattent ouch IIII meister noch der alten gewonheit, uñ einen ammanmeister, der ein houbet solte sin der antwerke, uñ des eit solt vor allen eiden gon, daz vormols ungewonlich waz. Wol hette man einen ammanmeister gehebet, aber es stunt kein gewalt an ime, wande daz er die schoffel samete, so man üte mit in wolte zu rot werden. Die vier meister worent her Ruleman Swarber, her Rudolf Judenbreter, her Hansel (*Hanseler*) von Schoennecke, her Johanes Klobelouch, der ammanmeister her Burkart Twinger. Do zwischent daz sü dise ding an trugent do hettent sü die stat porten beschloszen uñ besetzet mit hute der antwerke gewofent.

Der stette gewalt kam an die antwerke. — Sus kam der gewalt us der herren hant an die antwerke, daz doch den antwerken ein gros notdurft waz, wand die herren begingent groszen gewalt *uñ übermut* an in. Waz es daz ein snider, oder ein schuchsüter, oder ein kursener, oder waz antwerkmannes er waz, eime herren hiesche, daz er umbe in verdienet hette, oder daz er ime schuldig waz von koufende würtze, oder duch, oder war umbe es danne waz, wolt er, so galt er ime die schulde, wolt ers nüt gelten, so getorste in der arme man nüt

der umbe bekumbern in gerihtes wise. Hiesche ers ime danne zu dicke, so schlug er in dran, uñ ging dernoch keine beszerunge. Solichen gewalt uñ andern manigen unlüste begingent sü an armen lüten. Dis dotent sü doch nüt alle, wand ir maniger waz die niemanne keinen gewalt dotent.

Do die antwerke den gewalt alsus begriffent, do gebot man den zwein parten daz sü nüt zu samene soltent gon, uñ beschiet ieder parten ein zil, uber daz sü nüt getürstent wandeln noch gon, daz sü üt zu samene kement. Man nam in ouch allen iren harnesche *unde woffen,* uñ hut an allen porten, uñ uf dem waszer, daz nieman keinen harnesch offenlich noch verholn in die stat fürte. Es worent ouch alle stat porten beschloszen untz an die kleinen dürlin, uñ soszent ouch gewesent lute derunder, die lieszent wegene uñ karrich us uñ in, uñ lougetent ouch waz man us uñ in fürte. Do waz ouch hute uf den turnen, uñ sunderlichen nahtes wachetent uf iedem turne zwene die in dem rotte worent, ein burger uñ ein antwerkman.

Schosdor wurdent gemaht. — In den selben ziten maht man ouch an den porten schlosdor uszewendig unde indewendig, uñ die stegen die uf die turne gont satte man under die turne, die vormols uszewendig uf gingent. Man brach ouch die huser abe die an der porten turne worent gebuwen, daz man rume umme die turne hette X schuhe. Man hette ouch alle naht eine grosze scharwahte geritten volkes, die umbe stat furent mit liehtern, uñ zogetent an alle porten, uñ frogetent wer des nahtes von des rotes wegen duffe wachete.

Die dorglocke. — Man mahte ouch wanne man morgens uñ abendes die dorgloke lute, daz man danne die dor beslieszen uñ entslieszen solte. Man ging ouch alle tage zweimol in den rotte uf die pfaltze, zu primen uñ zu vespern. Die wile denne der rot uf der pfaltzen waz, so hütent ir die antwerg gewesent hie niedenan umbe pfaltze. Welre ouch ein rotherre waz, ez wer burger oder antwergmann, der ging uf die pfaltz oder war er ginge, selbe dirte oder me, mit bantzier uñ mit swerten.

Nüwe antwerke. — Man maht ouch vil lutes zu nüwen antwerken, die vormols kunstofeln worent, alse schüfelute, kornkeuffer, seiler, wagener, kistenere, grempere, uñ underkeufer, uñ winsticher, uñ obeszer. Man vermuret ouch etwie manig porten an der stat *also* zu bischofes burgetor, uñ uf der bünden *ein tor,* uñ zu sant Elzebeth, daz waz dernach wider uf gebrochen. Man maht ouch etliche

dor minre, danne sü vormols worent, als uf dem rossemerkete, uñ sant Andrese, uñ bi stoltzenecke, uñ an utengasze, uñ zu winkewilre. Man vestente ouch die bedekente bruke, uñ maht die spitze vor den turnen, *do nu erker uffe stont,* uñ anderes gebuwes vil an der stat. Do sü sich alsus wol hettent versorget, do noment sü die getoet des gescholles für sich, uñ erfurent waz iederman hette geton. Darnoch satte man in beszerunge uf us der stat zu varende, eime kurtze, dem andern lang, uñ wenne iegliches zil us keme, so solt er wider in die stat kummen, one des klegers urlob. Die furent alle us an sante Cloren dag.

Der herren dringstuben brach men abe. — Do noch brach man den herren ire drinkestuben abe, die do worent gebuwen uf die almende. Zum ersten die zum Hohenstege stunt gegen der stuben die sü nu hant uf dem graben an der Barfuszen mure, die wart abe gebrochen. Die zum Mulsteine, der stube waz eigen, doch hettent sü ein hültzen sumerhus uf der almende stond, daz sties uf die Brusch, daz wart abe gebrochen. Do noch erwurbent sü umbe die stat daz man sie lies wider druf buwen. Die stube zu dem schüffe, die stunt uszewendig des burnen an dem langen kelre uñ sties uf die Brüsche, die wart ouch abe gebrochen. Die stube zu dem brief stunt neben sant Niclauses brücke, wider den Saltzhof bi dem burne uñ sties uf die Brüsche, die wart ouch abe gebrochen. Die zum briefe zweietent sich dernoch uñ mahtent zwo stuben, die ein stunt an bundegeszelin, die ander an drenkgeszelin, *also sü ignote stet.* Der noch uber etwie manig ior do vereinbertent sü sich, uñ gingent aber wider zu samene, uf die stube *zum briefe* an dem drenkgeszelin.

Ersthein und Swanouwe wurdent gebrochen. — Do noch in der karwochen, uñ noch den ostern, brochent sü (*die von Strosburg*) Ersthein uñ Swanowe. Do sü von Swanowe koment do kusent sü einen nüwen rot umbe sant Jocobes dag, in der erne des iores do man zalte MCCCXXXIII ior, uñ sattent drie meister. Die meister soltent sin iegelicher bitz an sinen dot, uñ worent dis die meister, her Ruleman Swarber uñ her Rudolf Judenbreter, der solte iegelicher ein halb ior rihten, uñ her Burkart Twinger bleib ammanmeister. Uñ mahtent einen brief noch deme man solte sweren alle ior, daz vormols nüt gewonheit waz, uñ sattent derin artikele die sü nutzlich duhtent uñ sunderlich mahtent sü daz die herren ire kuren verswurent, uñ so man die fürglocke lute, daz die antwerg für daz munster sollent zogen gewefent, uñ so man die mortglocke lute, daz

alle meneglich sol fur daz munster zogen. Die selbe glocke lute man vormols so man einen menschen wolt verderben mit urteil des rotes. Sus mahtent sü nüwe (*vil nüwer*) gewonheit uñ gesetzede, alse der brief stot geschrieben. Den swur man alle ior in des bischofs garten *zu haltende,* der rot uñ alle meneglich. Daz sweren wart sider her gezogen für daz munster in dem iore do man zalt MCCCLVIII ior. (Cl. 98. — K. 217ª.)

Der stul kam gein Avion. — Johans der XXII von Ose wart zu Avion zu bobeste erwelet in dem ougeste noch gotz gebürte MCCCXVI ior, und was der erste der den roemeschen hof zoch gein Avion, do ouch der selbe hof bleip uf LX ior, untz das in Gregorius der eilfte wider gein Rome zoch. Dirre Johans was bobest XIX ior, uñ was ouch gritig noch gute. Der umb nam er sich ouch ane eine merfart zu machende, uñ gebot durch alle lant das men ime das zehende teil der nütze von allen pfrunden unde würdikeiten solte geben sehs ior nohenander, das er do mitte moehte die merfart deste bas vollebringen, uñ satte dar über in iedem bistume einen prelaten der das solte in nemen uñ enpfohen. Disem gebotte worent vil bistume gehorsam, uñ gobent das men in hiesch von des bobestes wegen. Aber die von Strosburg uñ andere bistume uf dem Ryne, die dotent schetzen alle kirchen uñ pfrunden noch ire gülte, uñ noment von ieder marg geltz einen schilling pfennige, uñ mit dem gelte appelliertent sü wider den bobest uñ gobent ime nütschet. Dis geschach noch gotz gebürte MCCCXXXII. Uñ mit dem gute das dem bobeste wart von etlichen bistumen do mitte richete er sine geswüstere uñ alle sine fründe. (K. 131ª.)

1333. — Swanouwe und Erstheim und Schutter wurdent zerbrochen. — *Do men zalte von gotz gebürte MCCCXXXIII ior, do hette her Walther von Tuwingen, herre zu Geroltzecke verpfendet, uñ inhendes das stettelin Erstheim, Schuttere, uñ Swannowe die burg, uñ geschach den von Strosburg uñ den in dem lande gros schade mit roubende, abe der burge zu Swannouwe. Der umb* an deme grunen dunrestage zu obende zogetent die von Strosburg us fur Ersthein daz stetelin, uñ an dem karfritag fruye do die sunne ufging, do gewunnent süs mit sturme uñ besattentz mit lüten untz daz Swannowe gewunnen wart, do noch brochent süs.

In dem selben iore do noch an sant Markes tage, do zogetent aber die von

Strosburg us für Swannowe, daz lage ein halb mile von Ersthein uf dem Ryne. Daz waz daz beste brouchus von gelegenheit uñ von buwe, uñ daz boeste von roube, daz man finden mohte. Do logent sie wol VI wochen vor, uñ gewunnentz an dem ersten tage des monotes der der erste ist noch dem meyen, uñ alle ober stete von Berne, von Lucerne, von Basel, von Friburg uñ andere stete vil, die alle do worent mit werken uñ mit katzen, die man zu allen enden zu treib. Sunderlich die von Strosburg furtent olber grien us der stat in dunnefesselin, die warf man mit eim werke in daz hus, uñ entsufert in ire burnen uñ alle ire wonunge, daz in gar wider wertig waz. Zu iungest meister Clawes Karle, der von Strosburg werkeman verbrant in gar ein schone ritterhus, daz in der burge stunt.

Do entwichent sü uf den turn. Nu worent wol LX man duffe, edel uñ unedel. Der degedingetent sich wol VII us, uñ gobent die andern in den tot, *uñ wart die burg gewunnen mit grossen listen uñ erbeiten.* Der wurdent XLVIII, etlich sprechent LIII enthoubetet. Drie wergmansmide uñ zimberlute, die duffe worent, wurdent geworfen mit dem qwotwerke gegen der burg, zwen uffenander gebunden, uñ einre alleine. Do noch brochent sü die burg *zu grunde abe.* Die von Strosburg gundent dem henker daz er ein altes mennelin daz unschadebar waz zu zehenden nam, und ein iunges rennerlin wart ouch lidig geloszen, wand es ein kint waz.

Die von Strosburg mahtent ouch mit schiffen eine brugge uber den Ryn, darüber man fur uñ reit, die wile daz sehs *vor der burg* werete, uñ *do noch* furent *die von Strosburg* deruber gen Schuttere, uñ verbrantent daz closter uñ daz stetelin, unde beroubetent uñ verbrantent daz lant daz der von Geroltzecke waz yensit Rins.

Do noch über vil ior wart das closter uñ das stettelin zu Schutter wider gebuwen, uñ wart von den von Strosburg anderwerbe gewunnen uñ zerbrochen noch gotz gebürte MCCCLXXII ior. (Cl. 78. — K. 225b.)

Die antwerge wurdent ritende. — Do man zalte MCCCXXXIIII ior, an der pfaffen vastnacht, die do viel an dem nehesten dage noch sant Agethen dag, do starb her Ruleman Swarber der meister, der noch do nüt ritter waz. An des stat wart zu meister erkorn sin bruder her Berhtolt Swarber ein ritter *uñ ein nütze man der stette.*

Under dem kam die gewonheit us daz die antwerglute uffe wegenen ritent, so man us zoget in reisen, wanne vormols gingent sü zu fus. (Cl. 101. — K. 218b.)

1334. — Hohenstein wart zerbrochen. — Do men zalte MCCCXXXIIII ior, do belag bischof Behtolt von Strosburg die burg Hohenstein, und zerbrach sü in den grunt abe. Uñ wart do noch nüt wider gebuwen. (K. 226a.)

Vinstingen wart zerbrochen. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCXXXIIII ior, do zogetent bischof Behtolt, uñ die von Hagenouwe für die burg Vinstingen, und do sü X wuchen der vor gelogent, do gewunnent sü die burg uñ zerbrochent sü, uñ die burg was eines ritters genant Smalstein, der dem byschofe uñ den von Hagenouwe hette dicke leide geton. (K. 226a.)

Win wart türe. — Do men zalte MCCCXXXIIII ior, do kam an sant Jergen tage eine so grosse kelte uñ ryffe, das der win vil bi aller an den reben erfror. Do von voerhtet men noch sant Jergen in den reben. (K. 261b.)

1335. — Ramsteyn und Drachenfels. — Do man zalt MCCCXXXV ior, do zogetent die von Strosburg us fur die burg Ramestein, an sant Peters obent noch dem sunegiht tage, uñ gewunnent (*zerbrochent*) sü. Sü gewonnen uñ brochent ouch Drachenfels uf der selben vart. (Cl. 79. — K. 226a.)

Grosse winde. — Do men zalte MCCCXXXV ior, vier tage vor aller heilgen tage, do kam ein also grosser wint, das er vil boume mit den wurzeln us warf uñ warf vil tach abe den hüsern, uñ glochüser uñ kemyn der nyder, uñ die crüze abe den kirchen, uñ det grossen schaden. (K. 259a.)

1337. — Der krieg zwischen bischof Bertholt uñ Lihtenberg. — Do man zalte MCCCXXXVII ior, an sant Peternellen dag, do starb grove Gebehart von Friburg, dumprobest zu Strosburg. An des stat wurdent zwen erwelet, der eine her Johanes von Liehtenberg, der sit mols bischof wart, uñ her Ulrich von Sigenowe, bischof Berhtoldes zu Strosburg geborn von Buchecke swester sun. Von der probestie walunge erhub sich groszer krieg, der wol III iore werete, wan der bischof gebot allen dumherren uñ pfaffen die gotz goben hettent, daz sü sich soltent wihen zu der nehesten frone vasten zu herbeste. Daz widertent die dumherren die an deme von Liehtenberg worent, uñ

sunderlichen her Kunrat von Kirkel der küster, der gar notveste waz, uñ appelliertent wider des bischofes gebot. Des worent der vicarien uf dem kore daz mereteil die gehullent zu den appelliernde uñ sungent wider des bischofes wille. Ir enteil worent dem bischof gehorsam uñ sungent nüt. Do verbot der bischof des kores gülte, die do zu der presentien dienet, uñ maht sü stellig alse wit daz bistum waz. Do mit leit er den gesang hin, daz man wol dierthalb ior uf dem kore ungesungen waz, untz daz der krieg erwant. Do mustent die vicarien alle an sine gnode komen, unde wurdent von ime absolvieret. Do noch e daz die frone vaste kam daz der bischof wihen solte, do ving in Rudolf von Hohenstein ein edelknehte uf der probestie hus zu Haselahe im Brüschdal eins nahtes in dem ersten schlofe, an dem dirten tage noch unserre frowen dag zu der jünger mesz. Dise gevengnisze geschach von des küsters wegen von Kirkel. Daz marhte man do bi, wande er wart gefüret uf sine vesten gen Waldecke, und must ouch do mit ime degedingen wie er us keme.

Do noch daz er us gevengnisze kam, do wihet er zu pfingesten des iors do man zalt MCCCXXXVIII ior, uñ welhe sich do nüt enwihetent, die greif der bischof an uñ nam ir ambaht uñ ir gotz goben. Des selben iores vor der ernen nam er ouch dem küster von Kirkel des bischofes gerihte, daz er im vormols hette gegeben do er bischof wart. Uñ wande er ime daz ingesigel nüt mohte angewinnen, do maht der bischof ein nüwe ingesigel von den wofen des bistumes uñ einen bischof stab der durch, uñ gebot in allem bistum, daz man briefe under dem nüwen ingesigel enpfinge uñ under dem alten nüt, uñ leite daz alte gerihte wüste, uñ zoch daz nüwe in sinen hof uf die alte pfaltze. Nu worent etlich lüte zwivelhaft under welem ingesigele man solte hantvesten versigeln. Des kam die stat uber ein, under welem ingesigel hantvesten gemaht würdent, so soltent sü kraft han. Do zwischent gewan der küster von Kirkel uñ der von Liehtenberg in des hertzogen von Heidelberg namme Brumat, uñ kriegetent der us uf daz bistum mit brande uñ brantschetzende. Dar zu erwurbent sü an den keiser Ludewige, daz er alles riches steten gebot, daz sü in hulfent, uñ den bischof dar zu twüngent, daz er sin lehen von dem keiser enpfinge. Daz widerte der bischof zu tunde, umbe die miszehelle die der bobest uñ der keiser wider enander hettent. Sus lief ein krieg under den andern, daz daz bistum sere geschediget wart. Doch widerstunt der bischof sinen fienden

uñ dem riche so kroeftekliche, daz in nieman dar zu mohte getwingen, untze daz der keiser die stat zu Strosburg so hohe manete uñ bate, daz süs im nüt mohte verzihen den bischof zu twingende, wie doch die stat noete wider den bischof det. Doch lies es der bischof nüt dar zu kummen, das die stat üt uf in zogete, wand er für kam es, uñ fur gen Spire zu dem keiser, uñ enpfinge sine lehen von ime.

Des iores do man zalt MCCCXXXIX ior, do sprach der keiser zu urteil, daz der von Liehtenberg solte dumprobest sin. Daz wolt der bischof nüt stete halten, uñ do er wider heim kam, do krieget er also vor. Do zwischen versunde sich der küster mit dem bischofe, also daz daz gerihte deme bischofe bleib uñ er dem küster der von gab alle ior CCCCL lib. d. strosburger. Do sich der küster alsus gesunde do bleib der von Liehtenberg us ligende uñ kriegete noch do etwie lange alleine. Do der ersach daz in der küster an guten trüwen hette geloszen, uñ er den bischof allein nüt moht us gekriegen, do nam er ouch tegedinge als er moehte, also daz die probestie dem von Sigenowe bleib. Darumbe gelobet der bischof dem von Liehtenberg, daz er in in andern sachen wolte fürdern, daz er ouch det mit gutem flisze, wann der noch starb der von Strosburg, der senger waz zu Strosburg. Do lech der bischof die sengerie deme von Liehtenberg. Do noch starb der von Fürstenberg der dechan, do wurdent zwene erwelet, her Obreht von Hürnhein wart erwelet von einre parten, von der andern parten her Johanes von Liehtenberg, den bestetigete der dumprobest von Sigenowe. Sus waz er senger, uñ dechan waz er in kriege. Die wile der krieg werete, do starb der dumprobste von Sigenowe. Do wurdent aber zwen erwelet, der von Krenkingen von der einen parte wart erwelet, von der andern parten her Johanes von Liehtenberg, den bestedigete der bischof. Sus waz er senger one widersatze, uñ dechan uñ dumprobest in kriege, alles uf der stift zu Strosburg. Do noch maht der bischof do er geriet kranken den von Liehtenberg zu pfleger des bistumes, uñ det im die ambaht lüte sweren, daz eht er deste sanfter zu dem bistum keme, noch sime tode. Als geschach es ouch, daz er on alle widerrede bischof wart noch bischofes Berhtoldes dot von Buchecke, uñ bleib der von Hürnheim dechan, uñ der von Krenkingen dumprobest. Die wile der krieg werete, von dem do vor geschriben ist, do belag der bischof Nuwilre daz stetelin, daz der von Liehtenberg ist. Er hub

ouch vor Ehenheim uñ vor Schletztat mit gewalt, uñ schedeget sü sere vaste. (Cl. 110.)

Do man zalt MCCCXXXVII ior, zwo wochen vor sant Johanes dag zu sunegihten, do ermordet ein Jude ein iuncfrowe, die hies Else uñ diende zu Strosburg der Feuterlerin uf der hovestat, die wart begraben zu sante Andrese. Do maht man ir ein erhebet grab, uñ sprach an der erste sü tete zeichen, uñ waz groszes geleufe dar, uñ hingent die alten wib vil waszes dar. Zuiungest do es veralte do verdorretent die zeichen, daz nüt drus wart. Der Jude wart geschleufet uf einre swinin hut uñ geradebrechet. *(Ibid.)*

Aber ein Juden martel. — Do man zalt MCCCXXXVII ior, do waz ein edelman zu Doroltzheim der hies der Unbehouwen, uñ einre zu Andelahe hies Zimberlin, die sametent ein michel volke, mit den besoszent sü Kolmar, uñ hieschent die Juden herus, uñ woltent sü han verderbet. Der wurdent die von Strosburg zu rote, daz sü woltent uf sü zogen. Do sü des gewar wurdent, do fluhent sü dannan, und wart nüt me derus. Die houbetman nantent sich kunig Armleder. (Cl. 82.)

1339. — Do man zalt MCCCXXXIX ior, an dem IX tage noch sant Peters dag zu sunegihten, do verlor die sunne iren schin, von mitten dage untze gunpleten. (Cl. 109.)

1340. — Do man zalt MCCCXL ior, do wart der Cartuser closter zu Strosburg angevangen zu büwende. (Cl. 106.)

1341. — Do man zalt MCCCXLI ior, an sante Alexius dage, do starb her Rudolf Judenbreter der meister. An des stat wart zu meister erkorn her Gosze Sturm. (Cl. 102.)

1342. — Do man zalt MCCCXLII ior, do besas bischof Berhtolt Schletzstat mit gewalt. (Cl. 112.)

1343. — Das grosze waszer. — Do man zalte MCCCXLIII ior do wart (der) Ryn also grosz, uñ ging alse sere us, daz nieman do zemol lebete der üt gedohte, oder ie hette gehoret sagen, daz er ie so grosz würde. Daz selbe waszer det ouch

vil schaden an den ryngmuren zu Strosburg, uñ erschraht ouch die klosterfrowen die uszewendig der stat in den clostern worent, daz sü nüt trawetent zu genesende (*das sü vorhtent ertrinken in iren cloestern*), uñ furent us den klostern in die stat zu iren frunden, untze daz daz waszer wider in gefiel. Dis waz umbe sant Jocobes tag in der ernen, vier tage dervor, uñ IIII dernoch.

Do dis wasser verlief in dem selben summer vier tage vor sant Bartholomeus tage uñ vier tage dernoch, do kam aber ein alse grosze waszer alse mans ie gesehen hette zu Strosburg, one daz neheste do vor. Wan daz vorder waszer waz wol zweier schuhe hoher oder anderhalbes schuhes wan die hunderste. Do noch maht man die uszer ringmure vor utengasze untz an den turn, und den turn in der mitte, do man zalt MCCCXLVI ior.

Es ging ouch untz undenan an die brucken die über die Brüsch gont das einre mitteln uf der schyntbrucken oder sant Thomans brucke wol sine hende wusch in der Brüsch. Es wurdent ouch zu Strosburg vil bi alle kelre vol wassers. (Cl. 106. — K. 259ª.)

Der ander brant dez holtzmerketes. — Do man zalte MCCCXLIII ior, an sant Alexius dag zu mettin zite, nohe vor dem tage, untze noch der primen, verbrantent LIII huser, uñ ging daz für an uf dem holtzmerkete an deme orthuse gegen deme huse zu Schoennecke, uñ enbrante daz selbe hus zu Schoennecke, untz an der Ründeszin hus an dem langen kelre, wider flasgasze erwant es, an dem geszelin zu dem Gyren, doch brant daz selbe geszelin wider daz waszer wol halber abe zu einre site. Zu der andern siten brant es garwe. Es erwant ouch zu der andern siten in flasgaszen an des Heilmannes hus, uñ in kurdeboumgaszen zu einre siten brante daz hus zu Ortenberg. Der gegen uber erwande es an deme huse zu der steinin süllen. In dem selben gesselin brantent die hüser alle one daz zu der steinin sullen. In spittalgesselin erwant es an dez Sickelins hus. Wider die metzige brante daz offen hus an dem orte. Es brante ouch daz hus zu Bubenecke uñ die dernebent wider die metzige. Die derhünder stont zu deme Affen, uñ dernebent die blibent. Es brantent ouch die huser bi der schintbrucken, uñ der metziger schinthus derhünder. Was zwischent disen enden waz daz brante alles. (Cl. 76.)

1347. — Do man zalte MCCCXLVII ior, an sant Peters dag zu sunegiht,

do starbe her Berhtolt Swarber der meister. An des stat wart erkoren her Cuntze (*Conrot*) von Wintertur zum Engel. (Cl. 102 — K. 219a.)

1348. — Do man zalte MCCCXLVIII ior, an dem sübenden tage noch sant Suphien tag, do starb her Burkart Twinger der ammanmeister, *uñ der was ammeister von den antwerken.* Doch hette er daz meisterdum uf geben drü ior vor sime tode, wand er von alter alse swach wart, daz er nüt me nützе der zu was, uñ geschach daz die wile her Berhtolt Swarber lebete. An des ammanmeisters stat wart erkoren her Peter Swarber, des vorgenanten Berhtolt Swarbers bruder. *(Ibid.)*

Karle kam gein Strosburg. — Noch dem also Karle vernam das keyser Ludewig dot was, do fur er umb und umb in die stette, uñ bat sü das sü in hettent für einen roemeschen künig, und kam ouch gein Strosburg noch gotz gebürte MCCCXLVIII iore, uñ wart do herliche enpfangen also ein künig. Uñ er bestetigete bischofe Behtolt sine künigliche lehen, uf den greten vor dem münster, uñ hette eine güldin krone uf sime houbete, uñ einen appfel uñ sceptrum in sinen henden also ein künig, uñ swur ime bischof Behtolt die manschaft also gewonheit ist. (K. 89a.)

Der Ryn wart beslossen III ior. — Do noch fur er (künig Karle) in die stette uf dem Ryne, uñ herren uñ stetten die ime gedienet hettent, den gap er zoelle uf dem Ryne. Do wurdent also vil nuwer zoelle uf gesetzet, das es die kouflüte die win oder ander koufmanschatz den Ryn abe furtent, nit moehtent erliden. Dis verdros die von Strosburg, wan sü gar vil uf dem Ryne hettent zu schaffende, uñ verslugent uñ beslussent den Ryn mit pfelen uñ einre ketten die über den Rin ging, das nieman moehte den Ryn weder uf noch abe kumen. Do der Ryn also III ior beslossen was, uñ die herren uñ stette sohent, das in weder die alten noch die nuwen zoelle werden moehtent, do über koment sü mit den von Strosburg uñ liessent die nuwen zoelle abe, uñ wart der Ryn wider uf geton in dem meygen noch gotz gebürte MCCCLI iore. (K. 90a.)

Ein schadebar ertbidem noch dem vil unglückes kam. — Do men zalte MCCCXLVIII ior, an sant Pawels tage also er bekert wart, do kam ertbidem in Elsas, der do nüt schedelich was. Aber in andern landen det er grossen schaden, das in etlichen stetten die lüte nyder vielent, also ob in geswunden were. Uñ diser

ertbideme kam vil tage nohenander. Uñ sunderliche zu Kerneten, do zerviel die grosse stat Villach, uñ me denne hundert bürge. Ouch vielent in etlichen landen die berge zu samene, uñ verfelletent stette uñ doerfer uñ was do zwüschent was, uñ verdarp also vil lütes das do von vil zu sagene were. Uñ in dem selben iore, uñ in dem nehesten iore do noch, do kam ouch ein grosser gemeiner sterbotte durch alle die welt. Von des selben sterbotten wegen wurdent ouch die Juden gebrant, uñ gingent die goescheler. (K. 257ª.)

Fründesberg. — Do men zalte MCCCXLVIII ior, do wart die burg Fründesberg zerbrochen von den von Strosburg, uñ von andern stetten die in dem bunde worent. (K. 226ª.)

1349. — Von dem grossen sterbotte uñ Juden brande. — Do men zalte MCCCXLIX ior, do was der groeste sterbotte der vor ie gewas. Das sterben ging von eime ende der welte untz an das ander, gynesit uñ hie dissit des meres. In der heidenschaft was der sterbotte groesser denne in der cristenheit. Menig lant starp gerwe us das nieman me do was. Men vant ouch menig schif uf dem mere mit koufmanschatz, do inne die lüte alle dot worent, uñ nieman die schiffe furte. Der bischof von Marsilien, uñ pfaffen uñ müniche, uñ alles volg do, das starp me denne das zweitel. In andern künigrichen uñ stetten starp so vil volkes, das es were gruwelichen zu sagende. Der bobest zu Avion lies alle gerihte under wegen, uñ beslos sich in eine kammer, uñ lies nieman zu ime, uñ hette allewegen ein gros für vor ime. Uñ wo von dirre sterbotte keme, das kundent alle wise meistere noch arzote nüt gesagen, anders denne das es were gottes wille. Und so der sterbotte ignote hie was, so was er denne anderswo, uñ werte me denne ein gantz ior. Dirre sterbotte kam ouch gein Strosburg in dem summer des vorgenanten iores, uñ sturbent do also men schetzete uf XVI tusent menschen. (K. 209ª.)

Daz grosze sterbote. — Do man zalt MCCCXLIX ior, do die geischeler gen Strosburg koment, do kam ouch ein gemeinre schelme uñ ein sterben under die lute dar, daz nieman von ime selben gedohte noch von hoersagende daz so groszes sterben ie do gewere. Uñ alle die wile daz die geischeler weretent die wile starb man ouch, uñ do die abegingent do minret sich daz sterben ouch. Daz sterben waz so gros daz gemeinlich alle tage in iegelichem kirspel

liche worent VII oder VIII oder IX oder X oder noch danne me, one die man zu kloestern begrub, uñ one die die man in den spital drug, der waz als unzellich vil daz man die spitelgrube die bi der kirchen stunt muste in einen witten garten setzen, wan die alte grube zu enge uñ zu klein waz. Die lute die do sturbent, die sturbent alle an büllen uñ an drüsen die sich erhubent under den armen uñ obenan an den beinen, uñ wen die büllen an koment, die do sterben soltent, die sturben an dem vierden tage, oder an dem dirten, oder an dem andern. Eteliche sturben ouch dez ersten tages. Es erbet ouch eins von dem andern. Do von in welhes hus daz sterben kam do hort es selten uf mit eime. Men lute ouch alle obende etwie manigeme mit der groszen glocken. Die summe wie manig werbe mitte gelütet wart die waz in einre wochen LXIII werbe.

In den ziten wart ouch verbotten daz man keinen toten solte in die kirchen zu begrebede tragen, noch solte sü uber naht nüt in den huser loszen, wande zehant so sü gestürbent so solt man sü begraben. Wande vormols waz gewonheit daz man die toten morgens erlich zu kirchen trug, *uñ lies sü in der kirchen untz men selmesse gesang.* Waz der dote guter lute so drugent in die guten, waz er gebürische so trugent in gebüren, weles antwerkes er waz so trugent in sine genoszen. Do daz sterben verging, do erloubete man die alte gewonheit wider uñ lies daz gebot abe. Do worent die lute in ein ander gewonheit kummen, so man einen toten solte zu grabe tragen so wolt es nieman gern von ime selben tun. So schametent sich gute lüte daz ir ungenoszen sü soltent tragen, oder daz sü knehten soltent lonen, die ire frunt zu grabe trugent. Dar umbe verbot mans wider umbe. Nu waz ouch ein gewonheit, wande man einen doten zu kirchen trug so stürmet man mit den glocken der kirchen, do man in begrub, gegen in. Daz selbe det man ouch so man den doten us der kirchen zu dem grabe trug. Man wil ouch daz von dem sterbende zu Stroszburg sturbe XVI dusent lütes, doch starb minr lutes do noch margzale, alse man sprach, wande in andern steten. Ouch wurdent etteliche lute erneret die die bullen hettent den sü us gingent uñ ir genosent. (Cl. 97. — K. 214ᵃ)

Von disem sterbotte wurdent die Juden in der welte verlümet uñ gezigen in allen landen, das sü es gemaht hettent mit vergift, die sü in wasser uñ in burnen soltent geton han, also men sü zech. Uñ der umb wurdent die Juden

verbrant von dem mer untz in dütsche lant, one zu Avion, do beschirmete sü der bobest. Do noch dümelte men etliche Juden zu Berne uñ zu Zovingen, die veriohent das sü vergift hettent in vil burnen geton, uñ vant men ouch die vergift in den burnen. Do verbrante men sü in vil stetten, und verschreip dise geschiht gein Strosburg, Friburg uñ Basel, das sü ire Juden ouch soltent verbürnen. Do meindent die mehtigesten in disen drigen stetten, an den der gewalt stunt, men solte den Juden nütschet tun. Do mahte sich zu Basel das gedigene uf für das rihthus, uñ betwungent den rot das die rotherren muestent sweren die Juden zu bürnende, uñ das sü in zwei hundert ioren keinen Juden soltent me in die stat lossen. Do wurdent die Juden in disen landen allenthalben gefangen, uñ wart ein dag beret gein Benefelt, dar koment der bischof von Strosburg, uñ alle landes herren von Elsas, uñ der vorgenanten driger stette botten. Do wurdent der von Strosburg botten gefroget, was sü duhte mit den Juden ze tunde, do entwurtent sü uñ sprochent sü wustent keine bosheit von iren Juden. Do sprach men aber zu in war umb sü ire burnen hettent beslossen uñ die eimer drabe geton, uñ wart ein gros hützen uñ schrigen über die von Strosburg. Also über koment der bischof uñ die herren uñ des riches stette, das men die Juden solte abe tun. Also wurdent sü in vil stetten gebrant, und etwo us getriben. Die wurdent denne von den geburen gefangen uñ erstochen oder erdrenket. (K. 209b.)

Die nuwe anderunge des rotes zu Strosburg von der Juden wegen. — Do man zalt MCCCXLIX ior, an sante Appollonien dag, der uf einen mendag geviel und dise drie meister zu Strosburg worent her Gosze Sturm, uñ her Cuntze von Wintertur, uñ her Peter Swarber ammanmeister, do wurdent sü alle drie verstoszen, uñ kam daz alsus. Die stat hette gut genomen von den Juden uñ hettent sü getroste uf ein zil, uñ hette in des briefe wol versigelt geben, uñ hettent ouch solichen friden, wer in ut hette geton, er must es swerlicher hon verbeszert, wan hetts eim kristen geton. Der uf lieszent sich die Juden, uñ wurdent also hochtragendes mutes daz sü niemanne woltent vorgeben, uñ wer mit in hette zu dunde der kunde kume mit in uber ein kummen. Dar umbe wurdent sü verhaszet von meneglichen. Der zu viel ein gezig uf die Juden daz zü soltent die bürnen uñ die waszer han vergiftet. Des murmelte daz volk gemeinliche uñ sprochent man solt sü verburnen. Des wolt der rot nüt dun

man mohte danne beweren uf sü das es wor were oder daz süs selber veriehen. Dar uf fing man ir etwie vil uñ kesteget sü sere mit dumende, der veriohend drie weis viere andere sachen der sü schuldig worent, dar umbe man sü radebrechte. Doch veriohent sü nie daz sü an der vergift schuldig werent. Do man etwie lange alsus mit in bekummert waz, do verbarrete man die Juden uñ der Juden gasze, uñ satte gewefente lüte do zu hute. Wande man forhte, geschehe daz man uber sie würde louffende, oder daz man sie ioch mit gerihte an würde grifend, daz sü danne die huser wurdent anstoszende oder andern schaden dunde, uñ daz man ir deste sicherere were, waz man ioch uszer in tun wolte, dar umbe behut man sü. Do sü alsus etwie lange behüte worent, uñ daz gemeine volke vaste uber sü ergrimmet worent, uñ sü gerne hettent gesehen toeden, do wider fristetent sü die meistere uñ der rot, uñ woltent sü nüt verteilen an den dot, sü mohtent sü danne mit rehtem urteil gewinnen, wande sü woltent nüt wider den trost brief tun den die Juden hettent von der stat. *Uñ sunderliche her Peter Swarber der sprach men hette gut genomen von den Juden, uñ hette sü getroestet uf ein zil, uñ hette in des besigelte briefe geben, das solte in die stat ouch halten, es were denne das men uf sü moehte bewisen des men sü zige, dar zu wer es das men dem bischofe uñ den landes herren volgete von der Juden wegen, so woltent sü her noch das men in aber mueste volgen.* Dez wolte daz gemein volke nüt erkennen, uñ sprochent underenander heimelich ie einre zu dem andern die drie meister mustent han gut von den Juden genomen, daz sü sü alsus fristetent wider alle menegliches wille, uñ woltentz nüt do für haben daz süs von gerehtekeit detent. Sus gebürt es sich daz die antwerke uf den vorgescriben dag noch eszende alle für daz munster zogetent gewefent mit iren banern. *Do wider weffetent sich ouch die edeln mit den iren.* Do daz die meister befundent do koment sü ouch dar uñ sprochent zu den antwerken, daz sü heim zogetent uñ morn uf die pfaltze kement für den rot uñ do vordertent waz sü woltent, daz wolt man alles dun. *Do zogetent die antwerg dannen uñ woltent heim. Do blibent die metziger alleine vor dem münster uñ woltent nüt dennen. Do das die andern antwerke befundent, do zogetent sü wider umb zu den metzigern für das münster.* Do woltent sü nüt dannan zogen uñ sprochent do offenlich zu den meistern sü woltent sü nüt me zu meistern haben, wand irs gewaltes were

ze vil. Sü woltent den gewalt minren uñ glichen, daz man alle ior einen ammanmeister solte haben, uñ vier meistere, der iegelicher ein vierteil iores rihtete. Do daz die meister hortent, do noment sü von den antwerken die erberstent etwie manigen uñ gingent in sant Geryen cappelle, uñ rettent mit den daz sü daz volke underwisetent heim zu zogende, do moht es nüt sin. Do die meister daz ersohent, do schiedent sü dannan. Do die antwerg alsus do gehiltent untz noch der vesper, do gingent von iegelichem antwerke zwen in des Gürtelers hof, uñ noment zu in von rittern uñ knehten uñ burgern die erbersten, uñ wurdent zu rote waz man dun solte. Do der rot ergangen waz, do gingent die selben uf die drinke stuben fur daz munster, do worent die zwen meistere uffe, der Sturm uñ der von Wintertur. Den ruftent sü herabe, uñ det her Clawes Lappe die rede von der antwerg wegen, uñ frogete die antwerke ob es ir wille were daz er do reden wolte von iren wegen. Do sprochent die antwerge io. Do sprach er zu den meistern : So forder ich von der antwerke wegen daz ir sü irre eide lidig sagent die sü uch hant gesworn, uñ daz ir uwere ambaht uf gebent uñ nüt me meister sint. Do sprochent sü gar bescheidenlich sü hettent nie den dag gesehen, hettent sü getrüwet oder gewillet daz sü si nüt hettent gerne zu meistern gehaben, sü woltent noete wider iren willen sin meistere gewesen. Do sprach der Sturm aber : Ich han daz grosze ingesigel nüt bi mir. Dunket es üch gut ich schike der noch, uñ gon wir die wile zu dem ammanmeister, uñ waz wir dun wellent daz dun wir mit enander. Das geviel in wol, uñ gingent mit enander in des ammanmeisters hof, uñ ruftent ime herus under die linden die in dem hof stat, uñ vorderte der Lappe an in daz er die antwerke irre eide lidig seitte die sü ime offenlich uñ heimelich hettent gesworn, wande die rede ginge do also er hette vil antwerglute heimelichen zu eiden getriben daz sü im mustent sweren, uñ vorderte do daz er daz ambaht uf gebe. Do froget er wes man in zige oder waz er geton hette. Do sprach der gros Hannes Markes : Ir besametent morgens vor dage die antwerke heimeliche, mit den widerwürfent ir waz man vormols waz zu rot worden uf der pfaltzen gemeinliche. Daz wolt der ammanmeister han verantwürtet. Do sprach der Sturm : Hie hoerte kein verentwürten zu. Wir zwene hant es geton, dunt ouch irs. Do hies der ammanmeister die briefe bringen die er gehielte von der stete wegen uñ gab sü in. Noch do worent die

meistere gewefent, wande daz sü die beckenhuben hettent abe geton. Sus worent die meistere entsetzet uñ gingent abe wege. Aber die antwerg blibent die naht vor dem munster wachende uñ hutende, uñ an dem obende *lieffent* ir etwie vil zu des ammanmeisters hof uñ suchtent in, doch fundent sü in nüt. Man wil hettent sü in funden es were ime ubel ergangen, wande er waz sere verhaszet *von den edeln uñ von den antwerken,* uñ waz daz dar umbe daz er sich nüt kunde den luten gelieben noch alse gemeinsam sin alse die andern meistere. Do von sprach man er wolte nieman vergut (*für gut*) haben, uñ wer zu hochtragende. Doch sprach man er were ein biderman, wie daz man in zehe er hette miet genomen, uñ ouch andere sachen, der must er aller schuldig sin, es wer wor oder nüt, wan daz ungelucke waz uf in gevallen. Man wolt ouch wer er alse geminnet gewesen alse die andern zwen meistere worent, er were untete halbe alse wol beliben an dem ambaht alse die andern meistere, die ouch sin me engultent daz sü verstoszen wurdent wand umbe ir untot.

Ein unmuessige wuche. — An dem zistage do entsatte man den rot allen uñ kos einen nüwen rot, uñ under den vier meisteren der iegelicher ein viertale iores solte rihten, uñ einen ammanmeister der ein iore solt ammanmeister sin. Die meistere worent her Clawes von Bulach, her Gosze Engelbreht, rittere, Johanes zu dem Trübel, Klein Fristche von Heilgenstein, burgere. Der ammanmeister Betscholt der metziger. Do der rot gesetzet wart, do hies man die antwerg hein zogen von dem munstere. An der mittewoche swur man den rot (*swur der nuwe rot*). An dem dunrestage swur man *dem rote* in deme garten. An deme fritage ving man die Juden.

Men brante die Juden. — An dem samestage, *das was sant Veltins dag,* brante man die Juden *in irme kirchofe uf eime hültzin gerüste,* der worent wol uffe zwei tusent, alse man ahtete. Wele sich aber woltent lon touffen die lies man leben. Es wurdent ouch vil iunger kinde von dem fur genomen, uber irre muter uñ irre vetter wille, die geteuffet wurdent. Waz man den Juden schuldig waz daz wart alles wette, unde wurdent alle pfant uñ briefe die sie hettent uber schulden wider geben. Daz bar gut daz sü hettent daz nam der rot uñ teilet es under die antwerg noch martzal. Daz waz ouch die vergift die die Juden dote, *wan werent sü arm gewesen, uñ werent in die landes herren nüt schuldig gewesen, so werent sü nüt gebrant worden. Do nu dis gut geteilet wart under

die antwerg do gobent etliche ir teil an unser frowen werg oder durch got, noch ires bihters rote.*

Man verteilet ouch *am fritage* dem ammanmeister lib uñ gut, uñ teilet mit sinen kinden, als ob er dot were, uñ deilete der rot daz gut under sich. *Also wart dem rote sines gutes uf sibenzehen hundert pfunt, das teiletent die nuwen rotherren under sich, also es hie vor gewonheit waz, das man die besserungen under die rotherren teilete. Etlicher gap sin teil dem ammeister wider, etlicher gap es durch got, die andern behubent es. Men erteilete ouch dem alten ammeister das er bi vier mylen nüt solte zu der stat kumen.* Dez zoch er gen Benfelt, do starb er ouch uber etwie manig ior der noch, *uñ was liep uñ wert under den herren in dem lande.* Die andern zwene meistere wurdent verteilet, daz ir iegelicher in X ioren nüt solt in den rot kummen. *Doch blibent sü in der stat, uñ nam men sü dicke zu rote zu heimelichen guten sachen,* uñ schihte sü zu dage uñ zu stunden, uñ hette sü lieb uñ wert alse andere erbere burgere in irre mosze. Sus erging die anderunge one schlege uñ one stosze. Des selben iores zu sunegihten erhub sich die geischelfart uñ daz grosze sterben zu Strosburg von dem do vor geschriben stot. (Cl. 102. — K. 210ᵃ.)

Sus wurdent die Juden gebrant zu Strosburg, uñ des selben iores in allen stetten uf dem Ryne, es werent frige stette oder des riches oder der herren. In etlichen stetten brante men sü mit urteil, in etlichen one urteil. In etlichen stetten stiessent die Juden ire hüser selber ane, uñ verbrantent sich dinne.

Die Juden koment wider gein Strosburg. — Zu Strosburg wart verurteilet das in hundert ioren kein Jude solte in die stat kumen. Doch e zwenzig ior für koment, do koment der rot uñ schoeffele über ein das men die Juden wider enpfing in die stat XX ior. Also koment die Juden wider in die stat zu Strosburg, noch gotz gebürte MCCCLXVIII ior. Do die XX ior us koment, do muestent die Juden wider enweg, das men keinen Juden me wolte han zu Strosburg, noch gotz gebürte MCCCLXXXVIII ior.

Hie zwüchent also men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXXVI ior, do muestent die Juden der stette geben XX tusent gülden, uñ vor uñ noch nam men den Juden gros gut abe. Das gut was so unglückig, das do noch zehant wurdent also grosse kriege uñ unfride, das das selbe gut, uñ ander gros gut, die stat verkriegen mueste, uñ vil zinse uf der stat verkouffen. (K. 211ᵇ.)

Die grosze geischelfart. — Do man zalte MCCCXLIX iore, *also men vaste starp uñ die Juden brante,* vierzehn naht noch sungihten oder uf die mosze, do koment gen Strosburg wol CC geischeler die hettent leben uñ wise an in, als ich hie ein teil beschribe. Zum ersten sü hettent die kostbersten fanen von semet düchern, ruch uñ glat, uñ von baldecken, die besten die man haben moehte. Der hettent sü vil lihte X oder VIII oder VI, uñ vil lihte alse manig gewunden kertzen, die trug man vor, wo sü in die state oder in dorfer gingent uñ stürmede alle glocken gegen in, uñ gingent den fanen nach ie zwen uñ zwen mit enander, uñ hettent alle mentel an, uñ hüteline uffe mit roten crützen, uñ sungent zwene oder viere eine leis vor, uñ sungent in die andern noch. Der leis waz alsus :

Nu ist die bette vart so her
Crist reit selber gen Iherusalem.
Er fürt ein krütze an siner hant,
Nu helf uns der heilant.
Nu ist die bette vart so gut,
Hilf uns herre durch din heiliges blut,
Daz du an dem crutze vergoszen hast,
Uñ uns in dem ellende geloszen hast.
Nu ist die strosze also breit
Die uns zu unsere lieben frowen treit,
In unsere lieben frowen lant
Nu helfe uns der heilant.
Wir sullent die busze an uns nemen,
Daz wir gote deste bas gezemen,
Aldort in sines vatters rich,
Des bitten wir dich sünder alle gelich.
So bitten wir den vil heiligen Crist
Der alle der welte gewaltig ist.

So sü alsus in die kierchen koment, so knüwent sü nider uñ sungent :

Ihesus wart gelabet mit gallen
Des sullen wir an ein crütze vallen.

Zu dem worte fielent sü alle krütze wis uf die erde, daz es klaperte. So sü ein wile also gelogent, so hub ir vorsenger an uñ sang :

Nu hebent uf die üwern hende
Daz got dis grosze sterben wende.
*Nu habent uf uwer arme,
Das sich got über uns erbarme.*

So stundent (sü) uf. Daz dotent sü dri stunt. So sü zu deme dirten mole uf gestundent, so ludent die lüte die brüdere, eins lut XX, eins XII oder X, iegeliches noch sinen staten, uñ furtent sü heim, uñ büttentz in wol.

Nu waz dis ire regel. — Wer in die bruderschaft wolte uñ an die busze tretten, der muste XXXIIII dage dinne sin uñ bliben, uñ dar umbe so must er han alse

vil pfenninge daz im alle tage IIII pfenninge an geburtent, die wil er in der busze waz. Daz worent XI sol uñ IIII d. Der umbe getorstent sü nieman heischen noch fordern, noch in kein hus kummen, so sü zum ersten mole in ein stat, oder in ein dorf koment, man lude sü danne uñ fürt sü one ir heischen drin. Do noch mohtent sü wol in die hüser gon, die wile sü in der stat worent. Sü getortent ouch zu keiner frowen gereden. Welre aber daz brach daz er zu einre frowen rette, der knüwet für iren meister uñ bihtet es ime, so satte ime der meister busze, uñ schlugen mit der geischeln uf den rücken, uñ sprach :

Stant uf durch der reinen martel ere,
Uñ hüt dich vor der sünden mere.

Sü hettent ouch eine gesetzede daz sü pfaffen moehtent under in han, aber ir keinre solte meister under in sine, noch an iren heimelichen rot gon. Wenne sü nu woltent büszen, alse nantent sü daz geischeln, daz waz zum tage zume minsten zwei mole, früge uñ spoete, so zogetent sü zu velde us, uñ lüte man die glocken, uñ sametent sü sich, uñ gingent ie zwen uñ zwen, iren leich singende, alse do vor geseit ist, uñ so sü koment an die geischelstat, so zügent sü sich us barfus untze in die brüch, uñ dotent kietele, oder andere wisze duch umbe sich, die reichetent von dem gürtel untz uf die fusze, uñ so sü woltent an vohen zu buszende, so leitent sü sich nieder an einen witen ring, uñ wernoch iegelicher gesundet hette dernoch leit er sich. Waz er ein meineidiger boswiht, so leit er sich uf eine site, uñ recket sine drie vinger uber daz houbet her für. Was er ein ebrecher so leit er sich uf den buch. Sus leitent sü sich in maniger hande wis, noch maniger hande sunde, die sü geton hettent. Do bi erkante man wol welre leyé sünde ir iegelicher begangen hette. So sü sich alsus hettent geleit, so vinge ir meister an, wo er wolte, uñ schreit uber einen, uñ rürt den mit sinre geischel uf den lip, uñ sprach :

Stant uf durch der reinen martel ere,
Uñ hüt dich vor der sünden mere.

Süs schreit er uber sü alle, uñ uber welen er geschreit, der stunt uf uñ schreit dem meister noch, uber die vor im logent. So sü zwene uber den dirten geschritent, der stunt denne uf, uñ schreit mit in uber den vierden, uñ der

vierde über den funften vor ime. Sus dotent sü dem meister noch mit der geischeln, uñ mit den worten, untz das alle uf gestundent uñ uber enander geschritten. So (sü) alsus worent uf gestanden zu ringe, so stundent ir etwie maniger, die die besten senger worent, uñ vingent einen leys an zu singende. Den sungent die bruder noch, alse man zu tantze noch singet. Die wile gingent die brudere umbe den ring, ie zwen uñ zwene, uñ geischeltent sich mit geischeln von riemen, die hettent knoepfe vornan, dar in worent nolden gestecket, uñ schlugent sich uber ire rücke, daz maniger sere blutete. Nu ist der leisz oder leich den sü sungent:

Nu tretent her zu die buszen wellen,
Fliehen wir die heiszen hellen,
Lucifer ist ein bose geselle,
Sin mut ist, wie er uns vervelle,
Wande er hette daz bech zerlon,
Des süllen wir von den sunden gon.
Der unsere busze welle pflegen,
Der sol bihten uñ wider wegen,
Der bihte rehte lo sunde varn,
So wil sich got uber in erbarn.
Der bihte rehte lo sunde ruwen,
So wil sich got selber im ernüwen.
Ihesus Crist der wart gevangen,
An ein krütze wart er erhangen,
Daz crütze wart von blute rot,
Wir klagen gotz martel uñ sinen tot.
Durch got vergieszen wir unser blute,
Daz si uns fur die sünde gut.
Daz hilf uns lieber herre got, (*Repetitio.*)
Des biten wir dich durch dinen tot.
Sünder wo mit wilt du mir lonen,
Drie nagel uñ ein dürnin kronen,
Daz crütze fron, eins speres stich,
Sünder, daz leit ich alles durch dich.
Waz wilt du liden nu durch mich.
So rufen wir us lutem done,
Unsern dienest gen wir dir zu lone,
Durch dich vergiszen wir unser blut,
Daz si uns für die sünde gut,
Daz hielf uns lieber herre got,
Des bitten wir dich durch dinen tot.
Ir lügener ir meinswerere
Dem hoheste got sint ir unmere,
Ir bihtent keine sünde gar,
Des muszent ir in die helle dar.
Do vor behüt uns herre got,
Des biten wir dich durch dinen tot.

Nu knüwetent sü alle nider, uñ spiendent ir arme krutze wise unde sungent:

Ihesus der wart gelabet mit gallen,
Des sullen wir an ein krutze vallen.

Nu vielent sü alle krutze wis nider uf die erde uñ logent ein wil do, untz daz die sengere aber an hubent zu singende, so knüwetent sü uf die knü, uñ hubent ir hende uf, uñ sungent den sengern noch alse knüwende:

Nu hebent uf die uwern hende,
Daz got dis grosze sterben wende.
Nu hebent uf die uwern arme
Daz sich got uber uns erbarme.
Ihesus durch diener namen drie
Du mach uns herre vor sünden fri.
Ihesus durch dine wunden rot,
Behüt uns vor dem gehen tot.

Nu stundent sü alle uf, uñ gingent umbe den ring, sich geischelnde, alse sü vor mols hettent geton, uñ sungent alsus:

Maria stunt in groszen noeten,
Do sü ir liebes kint sach toeten,
Ein swerte ir durch die sele sneit,
Daz lo dir sunder wesen leit.
Des hilf uns lieber herre got,
Des biten wir dich durch dinen tot.
Ihesus riefe in hiemelriche
Sinen engeln alle geliche,
Er sprach zu in vil senedeclichen
Die cristenheit wil mir entwichen,
Des wil ich lon
Die welt zergon,
Des wiszent sicher one wan.
Do vor behüt (uns) herre got, (*Repetitio.*)
Des bitten wir dich durch dinen tot.
Maria bat irn sun den süszen,
Liebes kint, lo sü dir büszen,
So wil ich schicken daz sü müszen
Bekeren sich,
Des bit ich dich.
Viel liebes kint, des gewer du mich.
Des bitten wir sünder ouch alle gelich.
Welich frowe oder man ire e nu brechen,
Daz wil got selber an sie reche.
Swebel, bech uñ ouch die gallen,
Guszet der tüfel in sie alle,
Fur war sie sint des duvels bot.
Do vor behüt uns herre got (*Repetitio.*)
Des bitten wir dich durch dinen tot.
Ir mordere ir strosroubere
Uch ist die rede enteil zu swere,
Ir wellent uch uber nieman erbarn,
Des muszent ir in die helle varn.
Do vor behüt..... (*Repetitio.*)

Nu knüwetent sü, uñ vielent denne uñ sungent, uñ stundent denne wider uf, uñ hettent alle geberde alse sie vor mols hettent gehabet von deme sange: Ihesus der wart gelabet mit gallen, untz an den sang: Maria stunt in groszen noeten. So stundent sü danne aber uf uñ sungent diesen leich sich geischelnde:

O we ir armen wucherere
Dem lieben got sint ir unmere,
Du lihest ein marg al umbe ein pfunt,
Daz zühet dich in der helle grunt,
Des bistu iemer me verlorn,
Der zu so bringet dich gottes zorn.
Do vor behüt..... (*Repetitio.*)
Die erbidemet erklunget die steine,
Ir herten hertzen ir sullent weinen,
Weinent tougen mit den ougen,
Schlahent uch sere
Durch Cristus ere,
Durch (in) vergieszen wir unser blut,
Daz si uns für die sünde gut.
Daz hielf (uns) lieber herre got,
Daz biten..... (*Repetitio.*)
Der den fritag nüt envastet,
Uñ den sundag nüt enrastet,
Zwar der müsze in der helle pin,
Eweklich verloren sin.

Do vor behüt..... (*Repetitio.*)
Die e die ist ein reines leben,
Die hat got selber uns gegeben,
Ich rat frowen uñ ir mannen,
Daz ir die hochfart laszet dannen,
Durch got so lant die hochfart varn,
So wil sich got uber uns erbarn.
Des hilf uns lieber herre got (*Repetitio.*)
Des bitten wir dich durch dinen tot.

Nu knüwetent sie aber uñ vielent und sungent, uñ stundent denne wider uf, uñ hettent alle geberde alse sü vor mols hettent gehebet von deme sange: Ihesus der wart gelabet mit gallen, untz an den sang: Maria stunt in groszen noeten. Sus waz daz geischeln us. So leitent sü sich denne nider, alse sü hettent geton do sü an vingent, uñ schrittent uber enander, uñ hieszent enander uf stan, alse do vor, uñ gingent denne in den ring, uñ dotent sich wider an. Die wile sü sich us uñ an dotent, so gingent biderbe lüte uñ hieschent an dem ringe den lüten daz sü die bruder stürtent zu kertzen uñ zu vanen, do mit wart in vil geltes. So sü dis alles hettent geton uñ sich wider gekleidet hettent, so stunt ir einre der ein leye waz, uñ lesen kunde uf ein berfrit, uñ las diesen noch geschriben brief:

Der geischeler bredic. — Dis ist die botschaft unsers herren Ihesu Christi, die von hiemel her abe komen ist, uf den altar der guten herren sant Peter zu Iherusalem, geschriben an eine marmelsteinin tafel, von der ein lieht erschein als eine blickze. Die tavel haet gottes engel uf gerecket. Do daz ersach daz volke gemeine, do fielent die lüte nider uf ir antlitz, uñ schrüwent kyrieleyson, daz ist alse vil gesprochen alse herre erbarme dich uber uns. Die botschaft unsers herren sprach also:

Ir menschenkinder, ir hant gesehet uñ gehoret waz ich verbotten habe, uñ habent daz nüt behütet, dar umbe daz ir ungereht uñ ungeloubig sint, uñ ouch nüt behütet habent minen heiligen sunnendag, uñ habent daz nüt gebuszet uñ gebeszert, unde ouch von üwern sunden nüt enwoltent lon, die ir begangen hant, uñ hant wol gehoret in deme evangelio: Hiemel uñ erde mus vergan e mine wort iemer vergant. Ich han üch gesant von korne, von wine, uñ oley genug, wol noch rehter mosze, uñ daz hab ich uch alles genomen von üwern ougen umbe üwere bosheit, und um üwere sünde, uñ umbe üwere hochfart, wand ir nüt behutet habent minen heiligen sunnendag, uñ minen heiligen fritag mit vasten und mit fieren. Dar umbe gebüt ich den Sarracenen uñ andern

heideschen lüten, daz sü vergieszent üwer blut uñ vil gevangen mit in fürent. Es ist in kurtzen iaren vil iomers geschehen, ertbidemunge, hunger, feuer, matschrecken, rappen, muse, schür, rifen, froste, blitzen, groszes strites vile, daz hab ich uch alles vor gesant, dar umbe daz ir nüt habent behütet minen heiligen sunnendag. Sit ir danne also blint sint, an den ougen uwerere sele, uñ uwer oren so toub, daz ir nüt wollent horen die wort miner stimme, dar umbe han ich uch an gesant viel smertzen uñ plagen, uñ dar viel tiere wilde sollent freszen uwer kinder. Ich han uch gesant durre iar, uñ regen mit güsen, uñ groszer waszer, uñ habe daz ertrich gekrenket, daz es unfruhtber worden ist. Ouch han ich uber uch gesant daz heidensche volke, daz üwer kinder hant gevangen. Ich schuf daz ir durres holtz vor hunger mustent eszen one brot in manigen landen, uñ die danzapfen uñ haselzapfen, unde daz krut in den garten unde nebent den stroszen, daz mustent sü vor hungers not eszen, selig waz der dem es werden mohte, dar umbe daz ir nüt behütet hant minen heiligen sunnendag uñ ouch minen fritag. O ir ungetruwen, uñ ir ungeloubhaftigen, bedenkent ir uch nüt, daz min gottes zorn uber uch komen ist, umbe uwer bosheit, der ir uch gewenet hant. Ich hette mir gedaht, daz ich zerstoren uñ zerteilen wolte die wite welte umbe uwern ungelouben, daz ir uch nüt verston wellent uf mine heiligen wort des heiligen ewangelii, daz ich gesprochen han, daz hiemel unde erde müsze vergon, mine wort vergont niemer. Der worte hant ir vergeszen, uñ hant nüt behütet minen heiligen sunnendag, uñ minen heiligen fridag, mit vasten uñ mit andern guten werken. O ir vil armen bedenkent ir nüt daz crütze gottes unde sprechent also, wir sind brudere uñ sint doch nüt ware brudere. Ir sint einander fient, uñ machent enander gevatterschaft, und haltent sü nüt alse ir zerehte süllent. Dar umbe gedaht ich daz ich uch zerteilen wolte in die welte wite von enander. Daz hat mich geruwen, durch uwern willen nüt, sunder me durch die menie miner heiligen engele, die mir zu füsze sint gevallen uñ mich erbetten hant, daz ich minen zorn von uch gewendet han, uñ ich min barmehertzekeit mit uch geteilet han. O ir viel armes geschlehte, daz ich den helleschen luten den Juden han geben die alten e uf deme berge Synai, uñ die behaltent iren samestag, aber ich habe uch geben die e des heiligen touffes mit miner sele selber, uñ ist ouch daz ir nüt behaltent den heiligen sunnendag, uñ ouch den heiligen fritag, uñ ander

hochgezitlich tage miner lieben heiligen, so wil ich über uch laszen gan minen zorn, daz die wolfe uñ andere wilde tire freszent uwere kinder, uñ wil dun daz ir iungen sterbent, uñ daz der Sarracenen rosze fusze uch ertreten muszent, uñ an uch rechent die tage miner heiligen ufferstanunge. Werlich die worheit sag ich uch, behaltent den heiligen sunnendag, von dem samestage zu mitteme dage, bitz an den mendag zu liehten morgen. Ich gebüt uch priestern uñ brüdern, daz sü setzent crützeverte, vasten uñ betten, daz sol sin an eime fritage. Gloubent mir, uñ behaltent ir nüt min gebot, so wil ich loszen vallen blutigen regen, dicker alse der schür hagel. Ich hatte gedaht an dem zehenden tage dez sübenden monen, daz ist an dem sunnendage noch unser frowen tage, alse sü geboren wart, daz ich getotet wolt haben allez daz lebendig waz uf erden. Daz hat mich wendig gemachet mine liebe muter Marie uñ die heiligen engel Cherubin uñ Seraphin, die nüt abe stont für uch zu bittende. Durch die habe ich uch vergeben uwer sünde, uñ mich erbarmet uber uch sünder. Ich swere uch bi minen heiligen engeln, daz ich uch senden wil etliche tier uñ gefügel, daz ir nie vor gesehen hant, unde die sunne würt alse vinster daz ein mensche daz ander toetet.

Ich kere min antlitze von uch uñ würt unmenschliche klage mit maniger stimmen. Uwer selen sullent dorren von deme füre daz nüt endes hat. Ich wil uber uch wisen ein gruwelich volk, die uch schlahent uñ verwüstent uwer lant, umbe üwer sünde. Ich swer uch bi minre rehten hant, daz ist, bi mime gotlichen gewalte uñ bi miner wirdekeit, ist, daz ir nüt behaltent minen heiligen sunnendag, uñ minen heilgen fritag, ich verderbe uch so gar, daz uwer niemer me gedoht wirt uf erden. Verware sprich ich, ist daz ir uch bekerent von uwern sunden, so wil ich uber uch dun minen heiligen segen, so bringet daz ertrich fruht mit gnoden, uñ würt alle die welt erfüllet mit miner wirdekeit. Ich wil in geben mine grosze froude, also daz ir üwers nüwen mit dem viernen hin bringent, uñ wil mines zornes gen uch vergeszen, uñ wil erfüllen alle üwere huser mit miner gotlichen güte, uñ wenne ir kument für min gerihte, so wil ich uch mine barmhertzekeit mitte teilen, mit den uszerwelten in deme ewigen riche. Amen.

Ich schaffe welich mensche nüt geloubet an die botschaft, der würt in die ahte verbannen mins vaters von himel. Aber wer es geloubet, deme kummet

min segen in sin hus. Sehent wer der mensche ist, der sinen ebengenoszen erzurnet hat, der sol sich versunen mit ime, e danne er enpfahe minen heiligen lichamen. Wer den andern noetet oder reiszet zu sweren an deme sunnendage, der ist verfluchet mit deme der den eit sweret. Die gerihte an mime sunnendage hant, sint verbannen iemer eweclíche. Wiszent daz ich gewalt habe uber alle creature in himel uñ in erden, uñ im abgrunde uñ an allen steten, uñ ir sint so gar ungetrüwe uñ verstant daz ir nüt verstant die rüwe, noch abblas uwere sunde nüt enpfahent. Dar umbe haltent ir nüt minen heiligen sunnendag, uñ ouch den fritag, uñ andere mine gebot, uñ sint so gar vol dumbes sinnes, uñ sint one witze, uñ verstont nüt die ewige rüwe, uñ die ewigen freude. Die tage die sint min, ich habe sü geschaffen, uñ alle zit. Ich han uch gegeben alles daz ir hant, uñ ir erkennent nüt die tagezite, oder mich selber, uñ etliche creature erkennent iren schepfer. O ir armen, ir tumben, ir erkennent nüt üwern schoepfer, do von wer uch beszer, daz ir nüt geschaffen werent, daz ir nüt besitzen süllent das ewige leben. Sehent mine tage sint bi ewigen ruwen alle zit, uñ die creature die mir dienet, die sol würdig sin zu enpfohende, die selben eweklichen rüwen, uñ ir armen ir erbent nüt mine rüwe. Ir haltent nüt min heiligen sunnendag uñ ander hochgezit tage miner lieben heiligen. Uñ wer der priester ist, der den brief miner botschaft hat, und den nüt enliset, vor deme volke, uñ den birget in siner haltunge, der ist gottes fient uñ behaltet nüt sin gebot. Ia sint es etteliche priester, die dar umbe priester werdent daz sü wol eszen uñ trinken wellent, uñ gottes wort nüt bredien wellent, daz kummet in alles uf ir houbet vor gottes gerihte. Ist daz ir horent mine stimme uñ haltent min gebot, und uch kerent von üwern sunden, so verfluch ich uch nüt iemer uñ iemer. Werlich ich swere uch bi miner zeswen hant, uñ bi minen hohen armen, uñ bi den tugenden miner engele, ist, daz ir behaltent minen heiligen sunnendag uñ minen fritag, daz ich uch gelobet habe daz leist ich uch vollekliche. Wer der mensche ist, der gern zu kirchen got, uñ sin almusen, uñ ander lob mir erzeuget, der arbeit wil ich ime danken, mit maniger liebe, in deme tage mines gerihtes uñ an deme ende. Alle die wucherere uñ alle die do gesuch nement uñ die dar noch stellent, uber die kummet gottes zorn, ob sü nüt beszernt. Werlich alle ebrecher uñ ebrecherin, die sint mit enander verlorn uñ vertamet eweklichen, obe sü nüt beszernt uñ buszent, uñ alle die

hochgezitlich tage miner lieben heiligen, so wil ich über uch laszen gan minen zorn, daz die wolfe uñ andere wilde tire freszent uwere kinder, uñ wil dun daz ir iungen sterbent, uñ daz der Sarracenen rosze fusze uch ertreten muszent, uñ an uch rechent die tage miner heiligen ufferstanunge. Werlich die worheit sag ich uch, behaltent den heiligen sunnendag, von dem samestage zu mitteme dage, bitz an den mendag zu liehten morgen. Ich gebüt uch priestern uñ brüdern, daz sü setzent crützeverte, vasten uñ betten, daz sol sin an eime fritage. Gloubent mir, uñ behaltent ir nüt min gebot, so wil ich loszen vallen blutigen regen, dicker alse der schür hagel. Ich hatte gedaht an dem zehenden tage dez sübenden monen, daz ist an dem sunnendage noch unser frowen tage, alse sü geboren wart, daz ich getotet wolt haben allez daz lebendig waz uf erden. Daz hat mich wendig gemachet mine liebe muter Marie uñ die heiligen engel Cherubin uñ Seraphin, die nüt abe stont für uch zu bittende. Durch die habe ich uch vergeben uwer sünde, uñ mich erbarmet uber uch sünder. Ich swere uch bi minen heiligen engeln, daz ich uch senden wil etliche tier uñ gefügel, daz ir nie vor gesehen hant, unde die sunne würt alse vinster daz ein mensche daz ander toetet.

Ich kere min antlitze von uch uñ würt unmenschliche klage mit maniger stimmen. Uwer selen sullent dorren von deme füre daz nüt endes hat. Ich wil uber uch wisen ein gruwelich volk, die uch schlahent uñ verwüstent uwer lant, umbe üwer sünde. Ich swer uch bi minre rehten hant, daz ist, bi mime gotlichen gewalte uñ bi miner wirdekeit, ist, daz ir nüt behaltent minen heiligen sunnendag, uñ minen heilgen fritag, ich verderbe uch so gar, daz uwer niemer me gedoht wirt uf erden. Verware sprich ich, ist daz ir uch bekerent von uwern sunden, so wil ich uber uch dun minen heiligen segen, so bringet daz ertrich fruht mit gnoden, uñ würt alle die welt erfüllet mit miner wirdekeit. Ich wil in geben mine grosze froude, also daz ir üwers nüwen mit dem viernen hin bringent, uñ wil mines zornes gen uch vergeszen, uñ wil erfüllen alle üwere huser mit miner gotlichen güte, uñ wenne ir kument für min gerihte, so wil ich uch mine barmhertzekeit mitte teilen, mit den uszerwelten in deme ewigen riche. Amen.

Ich schaffe welich mensche nüt geloubet an die botschaft, der würt in die ahte verbannen mins vaters von himel. Aber wer es geloubet, deme kummet

min segen in sin hus. Sehent wer der mensche ist, der sinen ebengenoszen erzurnet hat, der sol sich versunen mit ime, e danne er enpfahe minen heiligen lichamen. Wer den andern noetet oder reiszet zu sweren an deme sunnendage, der ist verfluchet mit deme der den eit sweret. Die gerihte an mime sunnendage hant, sint verbannen iemer ewecliche. Wiszent daz ich gewalt habe uber alle creature in himel uñ in erden, uñ im abgrunde uñ an allen steten, uñ ir sint so gar ungetrüwe uñ verstant daz ir nüt verstant die rüwe, noch abblas uwere sunde nüt enpfahent. Dar umbe haltent ir nüt minen heiligen sunnendag, uñ ouch den fritag, uñ andere mine gebot, uñ sint so gar vol dumbes sinnes, uñ sint one witze, uñ verstont nüt die ewige rüwe, uñ die ewigen freude. Die tage die sint min, ich habe sü geschaffen, uñ alle zit. Ich han uch gegeben alles daz ir hant, uñ ir erkennent nüt die tagezite, oder mich selber, uñ etliche creature erkennent iren schepfer. O ir armen, ir tumben, ir erkennent nüt üwern schoepfer, do von wer uch beszer, daz ir nüt geschaffen werent, daz ir nüt besitzen süllent das ewige leben. Sehent mine tage sint bi ewigen ruwen alle zit, uñ die creature die mir dienet, die sol würdig sin zu enpfohende, die selben eweklichen rüwen, uñ ir armen ir erbent nüt mine rüwe. Ir haltent nüt min heiligen sunnendag uñ ander hochgezit tage miner lieben heiligen. Uñ wer der priester ist, der den brief miner botschaft hat, und den nüt enliset, vor deme volke, uñ den birget in siner haltunge, der ist gottes fient uñ behaltet nüt sin gebot. Ia sint es etteliche priester, die dar umbe priester werdent daz sü wol eszen uñ trinken wellent, uñ gottes wort nüt bredien wellent, daz kummet in alles uf ir houbet vor gottes gerihte. Ist daz ir horent mine stimme uñ haltent min gebot, und uch kerent von üwern sunden, so verfluch ich uch nüt iemer uñ iemer. Werlich ich swere uch bi miner zeswen hant, uñ bi minen hohen armen, uñ bi den tugenden miner engele, ist, daz ir behaltent minen heiligen sunnendag uñ minen fritag, daz ich uch gelobet habe daz leist ich uch vollekliche. Wer der mensche ist, der gern zu kirchen got, uñ sin almusen, uñ ander lob mir erzeuget, der arbeit wil ich ime danken, mit maniger liebe, in deme tage mines gerihtes uñ an deme ende. Alle die wucherere uñ alle die do gesuch nement uñ die dar noch stellent, uber die kummet gottes zorn, ob sü nüt beszernt. Werlich alle ebrecher uñ ebrecherin, die sint mit enander verlorn uñ vertamet eweklichen, obe sü nüt beszernt uñ buszent, uñ alle die

bi gotte sweren frevelliche, uñ daz nüt beszernt, sint ouch verlorn, wan die sint uñ heiszent gottes marteler. O ir vil armen, ist daz ir nüt gebent uwern zehenden reht, gottes zorn geht über uch. Wer die sint die zu der kirchen gont, an mime heiligen sunnendage uñ an andern heiligen dagen, uñ ir almusen teilent mit den armen, die erwerbent erbarmunge mins vatters.

Wan der brief der heiligen botschaft von dem engel gelesen wart uñ er in in der hant hielt, do kam eine stimme vom himel unde sprache : Gloubent ir mit rüwenden hertzen an üwern schoepfer, uñ an die guten botschaft, die ich uch enbotten habe, wan hin ir uch trostent zu fliehende, do mag sich nieman verbergen vor minen ougen. Do stunt uf der patriarche mit sinen priestern uñ daz volk gemeine. Do sprach der engel : Horent gemein uñ vernement, wand ich uch swere bi den tugenden unsers herren Ihesu Christi, uñ bi siner muter der reinen meyde, uñ bi den tugenden aller engele, uñ bi den kronen aller marteler, daz die botschaft keines menschen hant geschriben hat, wan der kunig vom himel mit siner hant, uñ wer daz nüt geloubet, der ist verkert, uñ verbannen, uñ gottes zorn kummet über in. Wer es aber geloubet, der sol gottes erbarmunge haben, uñ sin hus in dem ewigen lebende, unde wer die botschaft gottes abeschribet, uñ von stat zu stat, uñ von huse zu huse, uñ von dorfe zu dorf, den brief sendet, min segen kummet in sin hus. Welich priester diese botschaft hoeret, unde schribet oder deme volke kündet, uber den sol gen min segen, uñ sol sich frowen mit minen uszerwelten iemer in mime riche ewekliche. Amen.

Nu swigent uñ horent, so wil ich uch sagen von der bruderschaft, uñ von der wallefart, wie sü har komen ist, von dem engel des almehtigen gottes, wie daz got der welte kunt dete, daz sü in erzürnet hette, uñ schreib an ein tavel die waz marmelsteinin, uñ sü sante bi eim sim engel gen Iherusalem. Die botschaft kunte der engel. Mit uf gerecketer hant, hub er uf die tavel uñ sprach also : O ir armes geschlehte, war umbe erkennent ir nüt uwern schoepfer. Wiszest uñ wilt du nüt forhten gotz zorn, so wil er über uch laszen ergan sinen zorn, uñ sinen gewalt. Do daz volk ersach die tavel, do die botschaft anstunt, do erschein die tavel uñ erluhte daz munster, glicher wis als ein blickze. Do erschrag daz volk so sere daz sü nider fielent uf die antlitze, uñ do sü wider koment zu in selber waz totent sü. Sü gingent zu enander uñ berietent sich, waz sü dar zu detent,

daz got lobelich were, uñ daz er vergesze sines zornes. Do berietent sü sich, uñ gingent zu dem kunige von Cecilien uñ bottent in daz er in riete, waz sü dar zu detent daz got sins zornes gegen in vergesze. Do riet in daz sü vielent uf ire knie uñ betent den almehtigen got, daz in kunt dete, waz sü dar zu detent, uñ wie sü sich mit im versunetent, daz er vegesze sins zornes gegen der armen cristenheit. Daz volk det als er in riete uñ vielent uf ir knie, uñ botent got mit gantzem ernste. Do sprach der engel: Mensche, alse du wol daz weist, daz got XXXIIII ior uf ertrich ging, uñ nie lieben dag gewan, ich geswige siner groszen marter die er durch dich erliten hat an dem krütze, daz hestu im nüt gedanket, uñ wilt im ouch nüt danken. Wiltu dich nu mit got versunen, so solt du wallen XXXIIII tag uñ solt niemer guten dag noch naht gewinnen, uñ solt vergieszen din blut, so wil er sin blut niemer an dir lon verloren werden, uñ wil vergeszen sins zornes gegen der armen cristenheit. Dis hub an der kunig von Sicilien, uñ vollebrahte die wallefart mit sime volke gemeinliche, bitze zu dem kunige von Krakouwe, der vollebraht sü bitz zu dem kunige von Ungern, der kunig von Ungern bitz zu dem von Miszen, der von Miszen bitze zu dem von Brandenburg, der von Brandenburg bitz zu dem von Ysenach, die von Ysenach bitz zu den von Würtzeburg, die von Würtzeburg zu den von Halle, die von Halle zu den von Esselingen, die von Esselingen zu den von Kalwe, von Kalwe gen Wile, von Wil gen Bulach, die von Bulach die vollebrohtent die wallefart zu den von Herrenberg, uñ gen Tuwingen, uñ gen Rotenburg, uñ ist also kummen uf den Rin in alle stete grosze uñ kleine, uñ in Elsas. Nu furent wir die von Liehtenowe dise wallefart. Nu bittent got daz er uns kraft uñ maht gebe uñ sinne unde witze, daz wir sü also vollebringent, daz es gote uñ siner lieben muter Marien uñ allen engeln uñ allem himelschen her ein lob si uñ allen den ein trost si, zu libe uñ zu sele, die uns oder unsern brudern, die die wallefart geton hant, uñ ietzentan dunt, uñ noch dun wellent, gutelichen geton hant, uñ noch wol tunt, daz den got den ewigen lon welle geben, uñ alle die selen noch hüte der von getrostet werdent, von allen iren erebeiten. Daz helf uns der vatter, uñ der sun, uñ der heilige geist. Amen.

Allen den sol wesen kunt, die diesen brief gesehent oder gehorent lesen, daz von Pullen bitze zu Sicilien, uñ in Cippern, uñ von Cippern bitz zu Tuschan, uñ in Kadan, zu Jenue bitz gegen Avion, uñ nider von Avion bitz zu Loyn von

Loyn bitz zu Rome, uñ nidewendig in allen iren gebieten uñ in Badouwe, uñ in iren gebieten der dirte mensche nüt lebet. Nu ist der dot kumen bitz gen Bern, uñ in Kernden, uñ in Osterrich, uñ har bitz in Elsas. Wer do stirbet oder tot ist, die ligent alle nüt lenger bitz an den dirten dag uñ hant andern keinen sichdagen, danne drie. Der erst ist, welhen menschen würt in dem houbet we, mit groszer hitze, der stirbet zu hant, der ander heiszet daz kalte, der dirte sint klein drüsen, uñ werdent den lüten under beiden armen uñ obewendig den knie in der grosze als ein haselnus, uñ von den sichtagen ist gar vil lütes dot in den landen, uñ von den sichdagen sol nieman erschrecken. Wer do erschricket der ist dot zu hant. Für die sichtagen ist gut oley von wiszen lylien uñ oley von tillesomen alzehant heisz gemachet und ein wüllin wis duch genomen, uñ dar in geleit, uñ dar us gedrucket, so mans aller heiszest geliden mag, IIII oder V (stunt), uñ uf den siechen geleit. Eszich uñ sure spise ist für den sichtagen gut.

Hie hette der brief ein ende, so der gelesen wart so zogetent sü wider in die stat, zwen uñ zwen iren fanen uñ iren kertzen noch, uñ sungent den ersten leich : Nu ist die bettefart so here, uñ lute man die groszen glocken gegen in, uñ sü in daz munster koment, so vilent sü krutze wis nider III (stunt) also do vor geschriben ist. So sü uf gestundent so gingent sü an ir herbergen oder war sü woltent. Man sol wiszen daz die erste bruderschaft die zu Strosburg kam, die koment eines morgens uf Metzigerowe, uñ geischeltent sich do. Der noch gingent sü erst in die stat. Aber die bruderschaft die do noch dar koment die gingent gemeinlich alle e in die stat, danne sü sich geischeltent, uñ hiltent ouch alle die wise die do vor geschriben stot. Doch hettent etliche maniger hande andere leisze die wil sü zogetent, aber zu der busze hieltent sü alle einen leis.

Man sol wiszen wanne die geischelere sich geischeltent, so waz daz groste zu loufen uñ daz groste weinen von andaht, daz ie kein man solt gesehen. So sü denne den brief losent, so hub sich grosze iomer von dem volke, wande sü gloubetent alle es were ware, uñ so die pfaffeit sprochent, wo bi man erkennen solte daz die geischelfart gereht were, uñ wer den brief besigelt hette, so antwurtetent sü uñ sprochent, wer die ewangelie hette besigelt. Süs brohtent sü die lute dar zu, daz sü der geischeler worte me geloubetent denne der

pfaffen. Uñ die lüte sprochent ouch zu den pfaffen waz kunnent ir gesagen, dis sint lute die die worheit furent uñ sagent. Uñ wo sü in die stette koment, do viel vil lütes zu in, die ouch geischeler wurdent beide leyen uñ pfaffen, doch underwant sich sin kein pfaffe der üt geleret waz. Do trat ouch manig bider man in die geischelfart in sinre einvaltigen wise, der nüt den valsche erkante der dinne verborgen lag. Do vil ouch vil maniger bewerter bosewihte zu denne biderber lüte, die do noch also bose wurdent, oder boser danne vor. Etliche blibent ouch biderbe der noch, der waz aber nüt vil. Ettelichen liebet die bruderschaft also wol, so sü si zei mol vollebrahtent so vingent sü si wider an. Daz geschach dar umbe wanne sü gingent die wile muszig uñ arbeitent nüt, wande wo sü hin koment, wie vil ir denne waz, so lüt man sü alle uf, uñ bot es in uszer moszen wol, uñ waz vil lütes die sü gerne hettent geladen, mohtent sü ire bekomen sin, also wert worent sü. Die burgere in den steten, die gobent in von der gemeinde gelt, do mit sie vanen uñ kertzen kouftent. Die bruder noment sich ouch an groszer heilikeit, uñ sprochent es geschehent grosze zeichen durch iren willen. Zum ersten sprochent sü, ein bider man hette in geben trinken, us eim vasze mit wine, uñ wie vil sü drus gedrunkent, so waz es alles vol. Sü sprochent ouch ein martelbilde zu Offenburg geswitzet hette, uñ unser frowen bilde zu Strosburg hette ouch geswitzet. Sülich me seittent sü vil die alle gelogen worent. Sü sprochent ouch die rinder hettent zu Ersthein gerette. Daz kam alsus. Einre der waz zu Ersthein der hies Rinder, der waz alse swach von siechtagen, daz er one sprechen lag. Nu kam es, die wile die geischeler do worent, daz sich der siche beszert uñ redent wart. Do seit eins dem andern Rinder ist redende worden. Do sprochent die geischeler, die rinder in den stellen werent redend worden. Daz erschal als wit daz lant waz, daz einveltig lute wondent es wer also. Sü noment sich ouch an die beseszenen lute zu beswerende. Do sprach ir einre, do er eins beswur: Du versniter dufel, du mus herus, uñ soltestu ioch dine muter gesnien. Mit den heiligen worten hettent sü e C dufel in eins broht, denne sü einen mohtent han uszer im broht. Sü trugent ouch ein ertrunken tot kint uf der owen umbe iren ring do sü sich geischeltent, uñ woltent es lebendig han gemaht. Es geschach aber nüt.

Dise geischelfart weret langer danne ein vierteil iores, daz alle woche, etwie

manig schar kam mit geischelern. Dar noch mahtent sich frowen uf, uñ furent ouch after lande, uñ geischeltent sich. Do noch furent iunge knaben uñ kint ouch die geischelfart.

Do noch woltent die von Strosburg nüt me gegen in sturmen, uñ woltent in ouch keine stüre geben zu kertzen uñ zu fanen. Man wart ir ouch alse müde, daz man sü nüt me alse gedihte zu hüse lüt, als man hette geton. Sus gerietent sü als unwert werden, daz man lutzel ahte uf sü hete. Do gerietent die pfaffen sagen den falsche, uñ die trugene, do mit sü umbe gingent, uñ daz der brief ein lugen waz den sü bredietent. Wand an der erste hettent sü daz volg an sich broht, daz man nieman verhoren wolt der wider sü rette. Welre pfaffe ouch wider sü rette, der mohte kume genesen vor dem volke. Doch wart ire vart nie so gut, pfaffen rettent allewegen derwider. Zeiungest verbot man daz kein fromde geischeler zu Strosburg kummen getorste. Aber vor mols die wile die geischelfart werete, do hettent etliche antwerkelute ein bruderschaft uf gesatte, die nüt afterlande furent, uñ geischeltent sich nuwent in der stat, in her Eberlins garte von Mulnheim, uñ so die selben ein liche hettent der ein bruder waz, so gingent sü sich geischelnde zu dem opfer, uñ andere gewonheit hettent sü under in selben uf gesetzet. Daz wart in alles also verboten, daz sü keine bruderschaft getorsten han, uñ sich ouch nüt offenliche getorstent geischeln, wan wer sich geischeln wolte, der solt sich in simé hus geischeln heimelich.

Zu Strosburg kam me denne tusent man in ir geselleschaft, uñ sü teiletent sich zu Strosburg. Eine parte ging das lant abe, die ander parte das lant uf, uñ kam so vil volkes in ir bruderchaft, das es verdros den bobest, uñ den künig, uñ die pfafheit. Uñ Karle der roemesche künig verschreip dem bobeste, das er etwas hie zu gedehte, anders die geischeler verkertent alle welt.

Bischof Bertholt von Buchecke zu Strosburg der verbot es ouch in sinem bistum mit geistlichen geboten, wand der bobst allen bischofen gebot, daz sü si solten abetun, umbe manchen ungelouben, den sü hieltent in dem geistlichen schine, uñ sunderlichen daz ein leye dem andern bihtete. Dis han ich beschriben als es zu Strosburg ergangen ist, uñ als es do waz, alse waz es ouch uf dem Rine in allen steten, daz selbe waz in Swoben, in Franken, in Westerrich, uñ in vil gegen dutsches landes. Sus nam die geischelfart in eime halben ior ein ende, die do solte noch irre sage han gewert XXXIIII ior. (Cl. 83. — K 212ª)

1350. — Die von Zürich vingent LXX von Strosburg. — Zu disen ziten, also men zalte MCCCL ior, hettent Waldener von Sultze einen krieg mit den von Zürich, uñ wart der von Zürich etwie maniger gefangen uñ beroubet zu Elsas von den vorgenanten Waldenern. Her umb vingent die von Zürich hundert burger von Basel, und LXX von Strosburg, die do woltent zu unser frowen zu den Einsideln sin gangen, wan es was des iores die grosse vart zu den Einsideln. Dise gefangen wurdent us genomen uf ein zil mit grosser burgschaft. Hie zwüschent hielt men tage unde stunden mit den von Zürich. Also hieschent sü so umbescheidenliche gros gut, das men in die gefangen wider entwurtete, uñ do verbundent sich die von Strosburg, von Basel, von Friburg, von Brisach ze samene zum herzogen von Oesterich, uñ der herzoge zu in, und wart ein gesworn bunt gemaht fünf ior, uñ rüstetent sich der vorgenant herzoge uñ die stette uf mit eime grossen volke, uñ woltent für Zürich ziehen, dar zu der bischof von Strosburg uñ von Basel woltent ouch mit den stetten sin gefaren. Hie von entsossent sich die von Zürich uñ schicketent die gefangen alle lidig uñ losz, wider heim, uñ wart die reyse wendig. (K. 233[b].)

Ein verretnysze zu Zürich. — Do men zalte MCCCL ior do wolte sich grofe Johans von Habesburg rechen an den von Zürich wan sü ime sinen vatter hettent erslagen in eime strite, uñ trug ane mit etlichen sinen fründen zu Zürich, das er solte kumen sü woltent ime die stat in geben. Also kam er eines nahtes in die stat, mit vil geweffenter. Do wurdent es die von Zürich gewar uñ mahtent sich zestunt uf uñ vingent den grofen Johans, und erslugent vil sinre diener, uñ sattent vil von Zürich uf reder, die do schuldig worent an dirre verretnysze. (K. 233[a].)

1351. — Die erste reyse für Zürich. — Do men zalte MCCCLI ior do belag herzoge Albreht von Oesterich die stat Zürich mit grosser maht, uñ muestent die von Strosburg, von Basel und von Friburg ouch für Zürich ziehen, wan sü mit dem herzogen in dem bunde worent, also vor ist geseit. Ouch koment zu dem herzogen die grofen von Wurtenberg, uñ vil andere herren, das der herzoge hette vor Zürich zwei tusent glefen uñ XX tusent geweffenter. Do hettent die von Zurich bi in von Switzern di von Urach, von Underwalden uñ von Lucerne, die alle zu den von Zürich verbunden worent. Do alsus der

herzoge vor Zürich lag, do det er uñ die von Zürich einen anlos von aller missehelle wegen, und fur das volg von Zürich wider heim. Do der anlos us gesprochen wart do woltent die von Zürich den anlos nüt halten, uñ liessent die XVI bürgen der besten von Zürich die sü gein Brucke zu pfande uñ zu sicherheit het geleit den anlos ze haltende, die liessent sü in der gefengnysse bliben uñ verderben, uñ ging der krieg wider uf, uñ die Switzer betwungent des herzogen tal Glarys uñ zugent es an sich. Hie wider so leite her Burkart von Erlebach des herzogen houbet man CC glefen gein Baden ussewendig der stat, uñ die glefen worent von Strosburg, Basel und von Friburg. Dis befundent die von Zürich uñ woltent die glefen bi naht über vallen han, uñ am winaht tage zu naht zogetent die von Zürich heymeliche us mit fünf tusent geweffenter fusgenger uñ CC gerittens volkes, uñ do sü nohe bi Baden koment, do entrunnent die CC glefen in die stat zu Baden. Do verbrantent die von Zürich was ussewendig Baden was, uñ noment das vihe, uñ zogetent wider heim.

Ein strit. — An sant Steffans tage zu obende do zogetent in noch die vorgenanten CC glefen uñ ouch CCC gerittens volkes uñ ahte hundert fusgenger geweffent us Brucke uñ us Baden, und koment zu den von Zürich uñ strittent mittenander untz das die naht den strit schiet, wan es obent was uñ zehant vinster wart, uñ des herzogen volkes wart uf hundert erslagen, uñ der von Zürich wart uf CCCC erslagen. Do noch verhergetent uñ verbrantent die von Zürich uñ ire helfere des herzogen lant an vil enden uñ gewunnent Züge das stettelin. (K. 933b.)

1352. — Die ander reyse für Zürich. — Do men zalte MCCCLII ior umb die sünigihten, do besamelte der herzoge alles das volg das er haben moehte, uñ belag Zürich mit zwei tusent glefen, uñ X tusent fusgenger geweffent, under den worent Ludewig der marggrofe von Brandenburg, uñ grofe Eberhart von Wurtenberg houbet lüte. Do wart das volg undereinander stoessig, und fur der von Würtenberg uñ vil volkes enweg. Zu jungest wart über tragen das die von Zürich globetent keinen burger me enpfohen von des herzogen lüten, uñ liessent grofe Johans von Habesburg lidig us der gefengnisse, uñ gobent ime wider die Marg uñ Ramprehtzwilre, und gobent dem herzogen wider das tal Glarys, uñ Züge, uñ Lucerne, uñ wart ein gesworn fride uñ süne gemaht zwüschent

dem herzogen uñ den von Zürich. Do noch hielt der herzoge also herte mit schetzunge, die von Lucerne uñ Züge uñ von Glarys, das sü von dem herzogen slugent, uñ woltent nyme des herzogen sin, uñ sü alle uñ ouch die von Berne verbundent sich zu den von Zürich und zu den Switzern, und ging der krieg wider uf. (K. 234a.)

Her Hanneman von Liehtenberg wart von sime süne gefangen. — Do men zalte MCCCLII ior, do versmohete her Hanneman von Liehtenberg sine biderbe eliche frowe, uñ die was eine von Lyningen, uñ hing sich an ein unelich boese wip genant ver Lyse, uñ mahte mit der vil kint, knaben und doehter, uñ der doehter eine gap er zu der e hern Goetzen von Grostein, eime ritter zu Strosburg. Dis verdros hern Heinrichen von Liehtenberg, des vorgenanten hern Hannemans sun, uñ grofe Emichen von Lyningen der elichen frowen bruder, uñ vingent die vorgenante frowe Lyse. Do wurdent sü erbetten das sü sü liessent gon, uñ dotent sü versweren, das sü niemer me keme zu her Hanneman von Liehtenberg. Doch brach sü den eyt, uñ ging zehant wider zu ime also vor, uñ mahte das die eliche frowe uñ ir elichen kint wurdent us getriben uñ sü uñ ir kint alleine bi hern Hanneman blibent. Her umb der vorgenant grofe von Lyningen uñ her Heinrich von Liehtenberg furent mit iren helfern uf die burg Liehtenberg, uñ vingent hern Hanneman von Liehtenberg, uñ wurffent frowe Lyse zu eime venster us abe der burge zu tode. Do noch mueste her Hanneman grosse sicherhtei geben, das er sinen sun nüt enterbete, der umb das er in gefangen hette, uñ wart do lidig gelossen. (K. 227a.)

Der ander brant in sporergaszen. — Do man zalt MCCCLII ior, an dem funften dag noch sant Michels tak, do enbrante ein fure in sporergasze umbe vesper zit, uñ brante untz an die münsze uñ die selbe zile herabe, uñ erwant an deme hus zum stegereuf, uñ der gegen uber an Fritschen Halsbergers hus. Uñ zu der selben siten brante die gasze uf untz an die pfaltze uñ III hüser under den kremen, uñ die huser uf dem graben brantent zu beiden siten, wand allein daz orthus do der becherer sitzet wider sant Martin. Do noch verbot man daz nieman keinen uberhang me machen sol uber die almende. (Cl. 77.)

1353. — Johans von Liehtenberg dem wart das bistum in gegeben do bischof Behtolt siech was, also vor ist geseit. Do von wart er noch des selben

bischoves tode einhellekliche zu bischove erwelet am nehesten tage noch sant Andres tage noch gotz gebürte MCCCLIII ior, uñ was bischof XII ior uñ XV wuchen. Er was gar demuetig uñ flissig uñ ernesthaft an gotz dienste. Er wihete selber sine pfaffen uñ kirchen, uñ det ouch ander ding selber die ein bischof tun sol, das do ander bischove von boeser gewonheit sich beherent uñ enpfelhent den suffraganien uñ wihebischoven zu tunde.

Lantgroveschaft. — Er koufte ouch an das bistum die lantgroveschaft zu Elsas noch gotz gebürte MCCCLVIII ior. Zu der selben lantgroveschaft gehorte Sant Pülte, Frankenheim, Erstheim, Werde, uñ vil andere doerffer uñ vesten. Doch versatte er der gegen, also vil zinse uf dem bistume, das es vaste besser were gewesen, das er nüt hette gekouft noch verkouft.

Er mahte uñ stifte ein closter zu Dachenstein mit dumherren sant Augustines orden. Er half sinen fründen vaste. Do von versatte er Rufach mit aller zu gehoerde, uñ gap es zu estür sines bruder dohter hern Symundes von Liehtenberg. Er schetzete ouch die pfafheit vaste mit collecten, uñ brohte es in die gewonheit, das bischove alle ior wellent collecten han.

Dirre bischof Johans verbant sich an der erste zum keyser Karlen. Des erschrag die stat Strosburg uñ vorhtent das er mit dem keyser würde der stat eine smocheit tun, der glich er ouch det, wan er me rehtes mutete an die stat, denne er vormols det, uñ besorgete sich ouch die stat uf den krieg, mit graben, geschütze uñ anderme gezüge uñ lüten. Do sach doch der bischof das er one die stat Strosburg nüt vil nützes kunde geschaffen in sime bistume, der umb lies er den keyser abe uñ hielt sich do noch zu der stat.

Von den ersten Engenlendern. — Bi sinen ziten, also men zalte noch gotz gebürte MCCCLXV ior, an sant Ulriches tage do koment die ersten Engenlender in dis lant, uñ dotent grossen schaden.

Do noch kam der keyser mit grossen volke, uñ vil stette, ouch gein Strosburg uñ woltent die Engenlender erslahen. Also entrunnent sü us dem lande. Do furent der keyser uñ die stette wider heim, uñ geschach von den fründen also vil schaden also von den Engenlendern.

Nu was dirre bischof ein barmherziger, semfmuetiger man uñ der schade ging ime vaste zu herzen, der den armen lüten geschehen was in sime bistume von den Engenlendern uñ von den andern, uñ wart siech uñ starp an des

heilgen crüzes tage zu herbeste, uñ wart begraben in sant Johans cappelle in dem münster zu Strosburg, do ouch vormols zwene bischove von Liehtenberg sines geslehtes sint begraben, in dem iore noch gotz gebürte MCCCLXV ior.

Men wonde dirre bischof were heilig. — Und noch sime tode meinetent etliche er were heilig uñ dete zeichen. Hie von wart sin grap zehant behenket mit vil wahsses uñ kertzen. Doch ime ersten iore wart der heilikeit uñ der zeichen vergessen, das men kein wahs me dar hing.

Noch dis bischoves tode kundent die dumherren der hohen stift nüt einhellig werden umb einen bischof zu welende, wan der dumprobest von Kyburg hette an der wale etliche die in zu bischove woltent han. Do hette der dechan von Ohssenstein ouch etwie manigen an ime, uñ zwüschent disen zweigen stunt grosse missehelle uñ krieg uf umb das bistum, uñ wolte keinre dem andern entwichen, wie doch einre dem andern wolte gros vorteil han geton. Do dise missehelle umb das bistum gewerte me denne ein ior, uñ nüt kundent über kumen umb einen bischof, do schickete der bobest einen bischof gein Strosburg, einen Walich genant Johans von Lyne, den mueste men zu Strosburg nemen. (K. 167ᵃ.)

Der grosze wint. — Do man zalt MCCCLIII, an sant Ambrosien dag, do wote ein also starker wint, daz er vil turn uñ huser uñ schuren endahte. Er warf ouch abe den kirchen uñ glockenhusern vil knopfe uñ krütze uñ vil starker boume us den grunden. Der wint waz so stark daz nieman keinen sterkern gedohte. (Cl. 108.)

Genuhtige zit. — Do man zalte MCCCLIII ior, an dem sübenden dage vor sante Margreden dage, do galt ein vierteil viernes kornes XVI sol. An dem andern tage dernoch galt es VII sol, uñ I vierteil nüwes weiszen IIII sol. *(Ibid.)*

1354. — Die dirte und die groeste reyse für Zürich. — Do men zalte MCCCLIIII ior, do kam keyser Karle in Elsas, do fur herzoge Albreht von Oesterich zum keyser uñ clagete ime, wie gros unreht die von Zürich uñ die Switzer ime detent, uñ bat den keyser das er ime beholfen were. Do fur der keyser gein Zürich uñ sprach zu in, das sü dem herzogen das syne liessent, Lucerne, Züge uñ Glarys. Do entwurtetent die von Zürich sü woltent dem herzogen tun was sü ime vom rehten tun soltent, aber sü woltent den von Lucerne, von Züge uñ

von Glarys beholfen sin, wenne sü hettent zu in gesworn, und sich gegen in verbunden. Do sprach der keyser, sü hortent an das rych uñ moehtent keine verbüntnisze getun, one eines küniges oder keysers wille, uñ der umb soltent sü den eyt uñ den bunt abelossen. Do entwurtetent die von Zürich, sü werent einfaltig, uñ verstundent sich nüt umb soliche sachen. Das sü gesworn hettent, das woltent sü ouch halten. Do der keyser nüt anders moehte an in haben, do rette er mit in, das er wolte kouffen Lucerne uñ Züge an das rich, wan von der selben zweiger stette wegen gros krieg dicke were uf gestanden, uñ wolte dem herzogen andere stette zu Oesterich geben die besser werent, der umb das dirre krieg verriht würde. Do dis der herzoge befant, do wart er zornig uñ sprach, er wolte e des keysers gut kouffen, denne der keyser moehte sin gut kouffen. Do sprach der keyser, er wonde dem herzogen hie mitte liebe tun, sit es in aber verdrüsse, so wolte er selber mit allen stetten des riches für Zürich ziehen mit dem herzogen. Do manetent der keyser uñ der herzoge alle ir stette uñ fründe uñ herren, uñ zogetent mit eime unzellichen volke für Zürich in dem ougeste. Die von Strosburg schicketent dem herzogen zu helfe hundert glefen der besten us der stat unde CCC geweffenter, der rittent ie sehsse uf eime wagen, wan sü worent in dem bunde mit dem herzogen. Das selbe dotent ouch die andern vorgenanten stette uf dem Ryne uñ in Swoben. Also lag ein gros unzelich volg vor Zürich, uñ verhergetent das lant do umb. Doch moehtent sü die stat nüt gewinnen. Nu hettent die von Zürich uñ die von Switze einen grossen graben gemaht, unverre von der stat, uñ leitent sich do underwilent zu velde. Do woltent die herren mit in gestritten han, uñ sprach der bischof von Costentze, er uñ sin volg werent Swobe, der umb soltent sü den vorstrit haben uñ den strit ane vohen, also es von alter her kumen were, uñ ouch der Swobe reht were. Do sprach der herzoge, er wolte den strit mit sime volke uñ mit sinre banner ane vohen. Do sprach der bischof, so wil ich den Swoben ir reht hie nüt minren, uñ furent er uñ die Swobe enweg, uñ also bleip der strit underwegen. Do nu der keyser und der herzoge uf syben wuchen vor Zürich gelogent, do wolte der keyser nüt lenger do bliben, uñ fur enweg. Do furent die andern ouch enweg. Do leite der herzoge sin volg in die stette do umb, uñ hies sü die strossen verhalten, das men keine spise den von Zürich brehte, uñ er fur ouch enweg, in der meinunge das er zehant wolte wider für

Zürich zogen. Do noch battelletent die von Zürich dicke mit des herzogen volke, das zu beden siten vil gefangen uñ erslagen wurdent. Ze jüngest wart doch der krieg verrihtet, aber die rahtunge werte nüt lange, wan sither vil kriege uñ strite sint gewesen zwüschent der herschaft von Oesterich uñ den Switzern.

(K. 234b.)

1355. — UNGEWITER. — Do man zalt MCCCLV ior, an dem andern tage des mertzen, do dunret es uñ blikzete, daz in der zit des iores ungewonlich ist.

(Cl. 107.)

1356. — VON KEYSER KARLE UND VON SANT FLORENCIEN. — In dem selben iore (also men zalte MCCCLVI ior) fur der keyser in vil stette, uñ kam gein Mollesheim uñ besach bischof Behtolt, der do siech lag.

Er kam ouch gein Haselo, und det sant Florencien schrin uf brechen, der me denne CCC ior in golde uñ silber beslossen was gewesen, uñ nam do von sant Florencien gebeine ein stücke. Do sprochent die dumherren zu Haselo zum keyser: Gnediger herre, gent uns das gezügnysze, das ir sant Florencien houbet uñ lip hant hie funden, wan die dumherren zu sant Thoman zu Strosburg die meinent sü habent sant Florencien, wan er bi in begraben wart. Der keyser wart mit dem bischove von Mentze, uñ mit vil andern bischofen uñ herren zu rote, die do zu gegene worent, uñ wan kein notarie do was, do mahte er etwie manigen notarien, uñ hies sü gezügnisse geben den herren von Haselo wie diese vindunge sant Florencien were ergangen.

Do noch gingent die herren zu sant Thoman ouch über iren sant Florencien schrin, uñ fundent do inne ein teil von sant Florencien heiltum. Do noch fur dirre keyser gein Andelo in das closter, uñ sach sant Lazarus heiltum, der do von dem tode erstunt, wan er zu Andelo lit, also sü sprechent. Do noch fur er gein Ersthein, uñ det sant Urbans schrin uf, der vor mols nie was uf kumen, uñ zu Hohenburg det er sant Otylien schrin uf. Also fur er umb uñ umb zu kloestern uñ stiften, do er gros heiltum truwete zu vindende, uñ nam von ieglichen heilgen ein glyd oder ein stückelin, uñ furte das mit ime gein Behem, uñ hielt es in grossen eren, uñ sunderliche hette er liep sant Florencien heiltum. Der umb mahte er zu Prage einen kospern alter in sant Florencien ere.

(K. 90b.)

DER GROSSE ERTBIDEM AN SANT LUX TAGE DO BASEL VERFIEL. — Do man zalt

MCCCLVI ior, an sant Lucas dag, umbe die vesperzit, kam ein ertbidem, der gar merkelich waz *in dütschen landen,* noch do vor naht kam etwie maniger die minre worent. Umbe die dirte wahteglocke kam gar ein ungefuger, der warf vil zierkemmin uñ wüpfele abe den hüsern, uñ ziborien uñ knopfe abe dem munstere. Dise ertbidem wurfent obewendig Basele wol LX burge dernider, uñ Basel die stat viel ouch dernider, die kirchen uñ die huser, die ringmuren uñ die turn. Der zu ging ein füwer an *zu Basel* mit dem vervallende, uñ brante etwie manigen dag, daz nieman in der stat mohte bliben, uñ mustent die lüte in den garten uñ zu velde ligen under gezelten, uñ littent die wile groszen gebresten uñ hunger, wand in ire spise uñ ir gut vervallen uñ verbrant waz. Do verdarb ouch vil lutes uñ vihes vom brande uñ vor vervallende. Dis ertbidemen werte daz ior umbe, daz man sin ie uber ein wile gewar wart, doch bescheidenlicher dan vor mols. (Cl. 109. — K. 257ᵃ.)

1357. — Selsze wart gewunnen. — Do man zalte MCCCLVII ior, do zogetent dez riches stete uñ die von Strosburg umbe die pfingesten fur Selsze, uñ gewunnent es, uñ zerstortentz, von geheisze der keiser Karlen von Behem, deme marggroven von Baden zu leide, deme es pfandes stunt von deme riche. Der noch uber zwei ior det es der keyser wider buwen, wie daz er vor mols hette gesprochen, es solte niemer me keine stat derus gewerden. (Cl. 80.)

Die von Strosburg flühent us der stat. — In dem meyen, an sant Suphien obent, do man zalt MCCCLVII ior, do kam ein ertbideme umbe munster gunplete zit, der waz groszer denne keinre vor mols gewesen waz, uñ det ouch merren schaden, an glochusern uñ an zierkemmin, denne die vordern hettent geton. Des erschrak sich daz volke zu Strosburg alse sere, daz menglich wolte sin zu velde us gezogen, uñ under gezelten uñ hütten gelegen, wande sü forhtent vervallen in der stat, alse die von Basel. Des gingent die burger zu rote, in des bischofes garte, wande sü forhtent daz sü uf der pfaltzen vervielent von ertbidemen, uñ gebütent daz nieman dar umbe vor der stat solt sin, wande frowen die gros kindes werent, uñ die in zugehortent. Wer aber garten mohte han in der ringmuren, der leite sich drin under gezelte. Man gebot ouch abe zu brechende alle hohe zierkemmin uñ wüpfele, die uf den husern stundent. Man verbot ouch mannen uñ frowen siber uñ gold uñ ander gezierde zu tragende,

wande allein rittern wart golt nüt verboten. Daz gebot wart dernoch uber etwie lang wider abegeloszen.

Crüzegang an sant Lucas tage. — Do daz ior umbe kam, do sattent die burger einen krutzegang uf an sante Lucas dag, daz man solt unsers herren lichamen tragen, uñ soltent alle die, die do werent in dem rote, mit krutzen gon bar fus in growen menteln uñ kügelhüten, uñ pfundige kertzen an den henden tragen, uñ so der krutzegange zerginge, so soltent sü die kertzen unserre frowen opfern *in dem münstere,* uñ die growen kleider armen lüten geben. Dis sattent sü uf alle ior zu tunde uf den selben dag, *uñ dar zu XX viertel kornes in brote geben zu einre spenden armen lüten uñ in die gotz hüser.* (Cl. 109. — K. 257b.)

Ungewiter. — Do man zalt MCCCLVII ior, an dem dirten tage des mertzen, do dunret es. (Cl. 107.)

1358. — Ein sterbote. — Do man zalt MCCCLVIII ior, do kam ein gemein sterben zu Strosburg, daz waz nüt also grosz alse daz vorder, doch waz es nüt vil kleiner. Daz kam von Niderlant her uf. Do kam das erste von Oberlande her abe. Zu disen zwein sterboten gebrast armen luten begrebede zu dem munster. Der umbe maht man der noch einen nüwen lichofe bi der steinhütten. Daz geschach in dem iore do man zalt von gotz geburte MCCCLX ior. (Cl. 98.)

Das koufhus am saltzhofe. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCLVIII ior, do wart das koufhus am saltzhofe gemaht, uñ wart die gewonheit erhaben, die men do inne haltet, uñ wurdent die kouflüte betwungen, das sü iren koufmanschatz muessent drin fueren, wan vormols fur ieglicher koufman mit sime koufmanschatz in weles wurtes hus er wolte, uñ geschach in dicke schade von stelende uñ von andern dingen. (K. 202b.)

Do man zalt MCCCLVIII ior, do hettent die brediere ein gros capitel zu Strosburg. Der worent wol CCCL. (Cl. 112.)

1359. — Eine reyse für Hagenowe. — Do men zalte MCCCLIX ior, do zogetent bischof Johans von Liehtenberg und die burger von Strosburg für Hagenouwe, uñ brochent in ussewendig den graben und den burnen der in die stat geleit was, uñ dotent in ouch anders grossen schaden mit burnende uñ verhergende an den hoefen die ussewendig der stat stundent. Das selbe dotent ouch die von

Hagenowe her wider umb in der von Liehtenberg lande. Do men eine wuche vor Hagenowe gelag, do fur men dennen, wan es was gar kalt. (K. 226[b].)

1360. — Reise gen Sletzstat. — Do man zalt MCCCLX ior, do zoget bischof Johanes von Liehtenberg fur Sletzstat mit gewalt, un̄ hett ein leger do, wande sü hettent einen schriber gevangen in sinre gebiet un̄ furtent in mit in heim, unde sattent in uf ein rat *wider des bischofes wille.* (Cl. 79. — K. 226[b].)

Ellende herberge. — Do men zalte MCCCLX ior, do ving her Oettelin ein priester zum munster ane zu heischende gelt zu stüre zu einre ellenden herbergen, do men arme bilgerin inne gehielte. Also samelte er zu hant also vil geltz, das er eine ellende herberge stifte uf sant Elsabet gasse, un̄ wan es nu armen bilgerin nüt wol do gelegen was, der umb zoch er die ellende herberge an den winmerket, do sü ignote ist. (K. 200[b].)

1362. — Vil wurdent zu antwerken gemaht. — Do man zalt MCCCLXII ior, do wurdent zu Strosburg die goltsmide, un̄ die duchscherer, un̄ die feszeler, un̄ anderre vil zu antwerken gemaht, die vormols kunstofeler worent. Doch wart kein sunder antwerg uszer in gemaht, wande man stiesze (sü) zu andern antwerken, daz die alte zale der antwerke unverwandelt blibe. (Cl. 112. — K. 221[a].)

Erweissen türe. — Do man zalte MCCCLXII, do *worent erweissen also türe, das* Klein Fritsche von Heiligenstein, ein burgerlin zu Strosburg, gab ein pfunt figen gewihtes umbe ein pfunt erweiszen gewihtes, un̄ schetzetent die kornkeufer daz die erweiszen eins helbelings beszer worent wan die figen, noch dem alse do zu mole gultent die beden gewerde. (Cl. 108. — K. 261[b].)

Do man zalt MCCCLXII ior, do hettent die barfuszen ein grosze capitel zu Strosburg. Der barfuszen worent me danne DCC gezaleter. (Cl. 112.)

Do man zalt MCCCLXII ior, do kam ein ertbidem zu Strosburg, an dem IX tage noch sant Peters dag zu sungihten, un̄ waz daz des morgens, do man mettin zu dem munster hette gesungen in der tagemesze. Des selben tages wart ouch dis buch vollebroht von Fritschen Closener eime priester zu Strosburg. (Cl. 120.)

1363. — Der grofe von Blankenberg wart gefangen. — Do men zalte MCCCLXIII ior, do ving her Hügelin von Bulach un̄ Oberlin Widenboesch den grofen von

Blankenberg in sime eygen lande, uñ furtent in gein Hohenfels. Do schickete die stat von Strosburg ein geritten volg us uñ berantent die vesten, uñ schuffent das der von Blankenberg gein Strosburg kam. Die wile er nu zu Strosburg was, do kam es von ungeschihte das der herzoge von Probant gein Strosburg kam, uñ der half ime us tedingen, also das er von des von Bulach wegen zu keyme schaden kam, wan er ein burger zu Strosburg was, uñ in gefangen hette one der stette wisse und willen, aber Widenboesch der was nüt burger, dem wurdent wol funf tusent gülden. Do noch in dem nehesten iore fur der selbe von Blankenberg uf die Hohenstein gein hangenden Buetenheim, uñ slug uf LX geburen zu tode uñ ving etwie vil, uñ die edeln fluhent uñ entrunnent kume uf ire vesten. (K. 227b)

Ertbidem. — Do men zalte MCCCLXIII ior zu sunigihten do kam ein ertbideme zu Strosburg umb tagemesse zit. (K. 258a.)

Ein sterbotte. — Do men zalte MCCCLXIII ior, do kam in dem summer ein sterbotte zu Strosburg der werte lange. (K 214b.)

Der künig von Zipern kam gein Strosburg. — Do men zalte MCCCLXIII ior, do wolte der bobest Urbanus der fünfte eine merfart machen, uñ verschreip das vil herren also kament zu ime gein Avion, der künig von Frangrich, uñ der künig von Zipern, uñ swurent vor dem bobeste dise merfart zu tunde uñ zu werbende also verre sü moehtent. Dis geschach in der karwuchen.

Do noch umb sant Ulriches tag des vorgenanten iores, kam der künig von Zipern, von Basel her abe gein Strosburg. Do wart er herlichen enpfangen, uñ wart ime gros ere erbotten mit stechende uñ anderm hofierende, uñ sprach er wolte gein Oche zu unser frowen, uñ der noch zum keyser die merfart werben. Also gebrast ime koste, uñ fur wider heim gein Zipern. Do sprach sin bruder, er verzerte zu vil gutes after lande zu farende, uñ mahte das künigrich arm. Her umb in dem nehesten iore hie noch wart der künig erslagen von sime bruder mit verretnysse, uñ wart nütschet us der merfarte. (K. 247b.)

Der kalte winter. — Do men zalte MCCCLXIII ior, an sant Thomans tage vor winahten, do ving ane eine grosse kelte uñ gefrüste, das werte untz in den merzen, das es nie enpfror, untz sant Gregorien tage. Der Ryn was ouch also herte über froren das men allen last der über furte untz in den merzen. Uñ die Brüsch die über fror zu drigen molen, uñ ie so sü enpfror so gefror sü in der

naht wider umb. Uñ an sant Peters tage cathedra, do gefror die Brüsch gantz einre naht, das doch umbillich ist. Die stoerke die an sant Peters tage soltent kumen sin, die koment erst noch sant Gregorien tage. Des selben iores erfrurent ouch die reben uñ die boume gar schedeliche. Do wart ouch holtz also türe, wan men es uf dem wasser nüt moehte gein Strosburg bringen, das die stat gap ir holtz am ziegel ofen, zu kouffende den lüten, anders do wer gros breste an holtze gewesen.

Do wart ouch uf gesetzet des selben iores, in welem kouffe men solte das bürneholtz geben, zaleholtz uñ wellen. Es was ouch der lengeste winter von dem men ie gehorte sagen. Uñ der abrille uñ meygen worent in guter mossen an gewitter, aber der howemont wart also kalt, das men ys vant an manigen enden untz sünigihten. Es wart ouch des gantzen summers nie warm eine wuche nohenander untz in den ougest, der was gerwe warm. (K. 259ª.)

1365. — Keyser Karle kam gein Strosburg. — In dem iore do men zalte von gotz gebürte MCCCLXV ior, an sant Iergen tage, do kam dirre keyser Karle gein Strosburg uñ enpfing men in gar herliche, uñ stundent alle angwerg zu Strosburg geweffent uñ gezieret in münstergasse dem keyser zu eren, wan er durch die selbe gasse her in fur.

Er fur gein Avion zum bobeste. — Do noch fur er gein Avion zum bobeste genant Urbanus der fünfte, uñ schuf mit dem das er wolte. Do klagete ime der bobest, das er eines moles e er bobest wart, fur zu den herren von Meyelon, uñ brohte den briefe von des bobestes wegen. Dise briefe gefielent dem herren von Meyelon nüt wol. Do von mueste dirre Urbanus die briefe essen, uñ vil andere smocheit werent ime geschehen von den herren von Meyelon, uñ bat den keyser, das er dise smocheit nüt ungerochen liesse. Also globete der keyser dem bobeste das er es rechen wolte, uñ fur her wider zu dütschen landen, uñ kam aber gein Strosburg an sant Peters uñ Paules tage, uñ fur den Ryn abe gein Sels uñ lag do stille.

Von den ersten Engelendern. — Zehant donoch an sant Ulriches tage noch gotz gebürte MCCCLXV ior, die wile der keyser zu Selse lag, so kumet ein gros volg uñ geselleschaft her ins Elsas genant die Engenlender, der houbet man hies der erzepriester, ein ritter von Springhirze. In dem selben volke worent also men

schetzete uf XL tusent pfert uñ füsgenger. Uñ in der naht koment die selben Engenlender by Strosburg, uñ verbrantent etwie manig hus zu Künigeshoven. Des morgens hubent sü ussewendig der stat bi dem galgen, uñ do umb, uñ erbuttent sich zu strite. Do fluhent alle dorflüte in die stette uñ uf die vesten. Das volg zu Strosburg zogete geweffent für das munster, ein teil zu rosze, ein teil zu fusse, so beste iederman moehte. Die metziger zu Strosburg die meindent sü woltent hin us zu den Engelendern uñ mit in striten. Das widertent die andern herren uñ antwerke, wan der Engelender zu vil was. Do noch leitent sich die Engenlender in die doerffer umb Strosburg, uñ in dem bistume umb uñ umb, uñ was sü fundent, das was verlorn. E aber sü in das lant koment, do was das lant gewarnet, uñ hettent die herren vaste gefloehet uñ die iren. Aber die geburen hettent keinen glouben der an, das die Engenlender oder ieman geturste in das lant kumen. Do von floehetent die geburen nüt vil, uñ wurdent sere geschediget uñ wart ir vil gefangen. Uñ was lüte die Engenlender begriffent, den dotent sü grosse martel ane umb gut. Sü schetzetent die richen umb gülden uñ umb hengeste uñ umb duch, wan alles ir werben was umb gut. Die armen die nüt hettent gülden zu gende, die schetzetent sü umb roszysen uñ rossenagel uñ umb schuhe. Aber die von Strosburg liessent der dinge keys us der stat fueren, der umb die armen geschetzet wurdent. Die frowen uñ doehter die sü vingent mit den begingent sü also ungewonliche unküscheit, das es schemeliche were zu sagende. Sü verbrantent gar wenig doerffer, wan die do selber ane gingent von liehtern uñ füre das sü liessent in den doerffern unversorget. Doch truewent sü, sü woltent das lant gerwe abe bürnen, men gebe in denne gut. Die von Strosburg meindent der in gut gebe, so kement sü zum andern mole aber, also gap men in nütschet.

Es geturste ouch nieman gewandeln in dem lande one ir geleite uñ wortzeichen, uñ wen sü trostent dem hieltent sü es, wie wol men in nüt wol getruwete, wan es boesewihte worent.

Von beingewant uñ spitzen huben. — Ir kleider worent lang uñ kosper, uñ hettent guten harnesch uñ beyngewant. Do von kam der sitte us zu Strosburg, das men lange kleider uñ scheken, uñ beingewant, uñ spitze huben geriet machen, das vor zu Strosburg ungewonlich was. Aber die armen under den Engelendern gingent barfus uñ nackent. Was sü junger knaben vingent, die behubent sü bi

in zu rennern. Dis volg stürmete menig stettelin uñ vesten, doch gewunnent sü keyne, wan sü hettent nüt gezüges do zu. Do sü alsus in dem lande logent uñ herschetent mit gewalt one allen wider satz, do sprochent die geburen dis geschehe von des keysers geheisse, wan er zu Selsze lag, also vor ist geseit, wie doch er lihte her an unschuldig was. In disen dingen enbütet der keyser den von Strosburg, das sü ire fründe uñ helfer besendent, er habe ouch gesendet zu allen fürsten uñ herren, uñ zu des riches stetten, uñ habe sü hohe gemanet, das sü zu ime kument mit grosser helfe, das boese volg zu vertribende. Also kam von herren uñ stetten ein unzellich gros volg ze samene zum keyser. Do fur der keyser mit dem volke von Selsze her uf gein Strosburg.

Der keyser uñ die von Strosburg zogetent uf die Engenlender. — Do zogetent die von Strosburg uñ bischof Iohans von Liehtenberg us, mit irme volke zum keyser, uñ der keyser uñ die stat uñ der bischof slugent ir gezelte uf, uñ logent by nander bi sant Arbogast unde Eckeboltzheim uf dem velde, uñ in den doerffern do umb.

Ein missehelle. — Zu disen ziten geschach das einre von Strosburg wart mit des keysers diener eime wortende uñ missehellig. Do wart der keyser zornig, uñ wolte die von Strosburg alle han über fallen uñ erslagen. Do vielent der bischof uñ etliche herren dem keyser zu fusse uñ versundent es.

Der keyser schonde der Engelender. — Die wile der keyser uñ die von Strosburg alsus zu velde logent, do worent die Engenlender umb Benefelt, Dambach uñ Sletzstat, uñ do umb, uñ zogetent ie ein wenig fürbasser enweg. Do der keyser uñ die stette wol ahte tage stille gelogent, do sprochent die von Strosburg uñ ander stette zum keyser, was sumen wir uns hie, war umb ylen wir nüt zu dem boesen volke den Engenlendern, das wir sü erslahent, e sü uns entrinnent. Do sprach der keyser es sol noch menig fürste uñ herre zu mir kumen, der sullent wir beiten, so mügent wir deste sicherlicher striten. Do sach der keyser das dis verziehen geriet menglichem verdriessen, uñ mahte sich uf mit dem volke, und mit den von Strosburg, uñ iletent den Engenlendern noch untz gein Kolmer uf hin. Do fluhent die Engelender, uñ furent eines tages verrer denne der keyser uñ die stette in etwie manigem tage moehtent getun.

Es geschach me schade von den frunden denne von den vigenden. — Do noch furent der keyser uñ die herren uñ stette her wider umb iederman in sin heymut,

uñ geschach groesser schade zu Elsas von des keysers volke, uñ von den fründen, denne von den vigenden was geschehen. Sus koment die Engelender enweg, do sü uf vier wuchen hettent geherschet in Elsas, uñ wart das lant verherget an korne uñ an wine uñ an frühten, wan dise reyse vor ernen uñ in der ernen was, uñ wart korn türe das ein viertel bi ein pfunt galt.

Türunge. — Do noch in den andern ioren kam missewahs uñ müse die die fruht verossent, das dise türunge wol VI ior annander werte. Und wenne korn underwilent abe slug in einre ernen, das ein viertel kam an VIII sol. oder an X sol d., so slug es in dem iore wider uf, also das ein viertel kornes die VI ior gewonlichen galt X sol oder XII sol, uñ dicke ein pfunt oder XVIII sol. Dar zu koment ouch sterbotte, also das noch disen Englendern vil unglückes kam in Elsas.

Aber noch den andern Engelendern die dar noch koment über zehen ior, kam kein breste noch türunge, wie wol es ein grosser volg was, uñ lenger in dem lande logent, denne die voerdern Engelender.

Von den selben andern Engelendern wurt her noch geseit. (K. 91ᵃ.)

Der brant in Sempaches hüsern am staden. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCLXV ior, do kriegetent die herren von Waltenheim uf die stat Strosburg. Do brach die stat den herren ein bürgelin abe zu Hochatzenheim. Do gewunnent die herren von Waltenheim sehs arme knehte, und gobent ieglichem III lib. d., das sü soltent in bilgerins wise gon in die stat in die besten würtes hüser, uñ so sü morgens von der herbergen schiedent, so soltent sü heimeliche lossen ligen ein für under dem bette stro oder anders wo, das die stat ane ginge. Also geschach das dirre knehte einre an der grossen vastnaht, ging in Sempaches hus am staden bi sant Niclaus kirche, das do zu mole eine genge herberge was, uñ do der kneht gezerte, do ging er in den stal, also ob er netzen wolte, uñ leite ein für in das howe uñ ging enweg. Dar noch über eine wile ging der stal ane, uñ ouch das hus uñ verbrantent gerwe. Die hüser der nebent hettent steynen gebel uñ kam men in ouch zu helfe das in nüt geschach. Do noch zehant befant men wie es ergangen was, uñ wurdent der knehte vier gefangen und verbrant. (K. 205ᵇ.)

1366. — Iohans von Lyne oder von Lützelnburg, ein Walich, wart durch

des keysers bette von dem bobeste gemaht bischof zu Strosburg, uñ wart an das bistum erlichen enpfangen XIIII tage vor sünigihten noch gotz gebürte MCCCLXVI ior, uñ was fünf ior bischof zu Strosburg. Do noch wart er bischof zu Mentze uñ starp do zehant. Er was der stoltzeste schoeneste man von libe uñ von antlyde den men vinden moehte, uñ was doch einfaltig uñ semftmuetig uñ unwise, und ahtete nüt wie es in dem lande ging, ehte men ime nuwent vil dar trug zu essende, wan er ein fros was, uñ eine gans oder einen cappen zu eime mole as. Er gap ouch morgens niemanne kein entwurte er hette denne vor ein suppe uñ ein hun gessen, oder anders also vil. Das bistum stunt me an sinen ambaht lüten denne an ime, und die rihtetent es us noch iren willen. Uñ von sinre einfaltikeit wegen nantent in etliche bischof Lylachen. (K. 168[a].)

Korn was türe. — Do men zalte MCCCLXVI ior, noch den ersten Engelendern, do was also vil müse uf dem velde das sü das korn me denne halber ossent, uñ wart korn dar noch türe vil ior. (K. 261[a].)

Friburg wart understanden. — Do men zalte MCCCLXVI ior, an unser frowen obende, in der vasten, do wolte grofe Eygen von Friburg, mit sinen helfern, die stat zu Friburg heimeliche erslichen uñ gewunnen han. Des wurdent die von Friburg gewarnet in der selben naht, und versohent es das es nüt geschach.

Do noch zwüschent ostern und pfinkesten, do brach die stat von Friburg die burg die obewendig der stat gelegen was, die horte grofe Eygen zu, uñ kriegetent zu beden siten vaste uffenander. Uñ die drige stette Brisach, Nuwenburg uñ Basel, die worent der von Friburg eitgenossen uñ hulfent in mit aller ir maht. (K. 223[b].)

1367. — Ein strit zu Friburg. — Do noch in dem andern iore zogetent die von Friburg us mit iren helfern, für die burg zum wiher, uñ gewunnent die, uñ vingent duffe zwene edelmanne von Strosburg, einen Zorn uñ einen Maler, die hettent mit dem kriege nüt zu schaffende, uñ wurdent doch in der gefengnisze erslagen uñ ermordet von den von Friburg unschuldekliche. Der umb die von Strosburg uñ alle landesherren rettent den von Friburg übel, uñ her Behtolt Zorn der erslagenen mog, der wolte disen mort rechen, uñ brohte zu samene uf hundert glefen, uñ fur zu grofe Egen von Friburg, uñ half ime kriegen uf die von Friburg. Dar zu besamelte grofe Egen sine fründe, uñ vil landesherren, den

marggrofen von Baden, die grofen von Salmen, von Lyningen, von Vinstingen uñ vil andere herren das ir zu samene wurdent uf fünf hundert glefen gutes volkes.

Hie zwüschent hettent sich die von Friburg mit iren eitgenossen ouch gesamelt, das sü hettent uf CCCC glefen gutes volkes, uñ uf vier tusent geweffenter, uñ leitent sich für Endingen, uñ stürmetent gar vientliche dran. Uñ do sü alsus do logent, do hortent sü sagen, wie das grofe Egen und die vor genanten grofen uñ herren alle kement mit grosser maht. Do erschrokent sü uñ ire helfere uñ woltent bi der naht von dem leger sin gezogen. Dis befundent die herren uñ jagetent in noch uf eine halbe myle, uñ koment zu samene uf eime berge bi Endingen und strittent do mittenander. Uñ die von Friburg uñ ir helfere fluhent zu hant, uñ ir wurdent uf tusent man erslagen, uñ ir vil fluhent in den Ryn, do ertrunkent ir uf CCCC, uñ wurdent ir uf CCC man gefangen. Aber in grofe Egen uñ in der herren schar die ime hulfent wart nieman erslagen noch gefangen. Sus gesigete grofe Egen mit sinen helfern an den von Friburg also vor geseit ist. Dirre strit geschach an sant Lucas tage noch gotz gebürte MCCCLXVII ior.

Ze jungest wart der krieg verrihtet also das sich die stat Friburg koufte von grofe Egen, wan er ir herre was, also er sprach, und noment den herzogen von Oesterich zu eime herren, der gap in das gut, do mitte sü sich kouftent von grofe Egen. (K. 223[b].)

1368. — Ein reyse für Hornberg. — Do men zalte MCCCLXVIII ior, do zogetent die von Strosburg uf die herren von Hornberg, und gewunnent den nuwen turn bi Hornberg, uñ do die von Strosburg gros gut verbuwetent am selben turne, do gobent sü in den selben herren wider, umb etliche verbüntnysse die sü gegen der stette dotent. (K. 223[a].)

Rotenburg. — Do men zalte MCCCLXVIII ior, do zogetent die von Strosburg für die burg Rotenburg, und gewunnent uñ zerbrochent sü. (K. 226[a].)

Korn was türe. — Do men zalte MCCCLXVIII ior an sant Ulriches obende do gap men ein viertel kornes umb I lib. d., uñ der noch am vierden tage umb VII sol, uñ ein viertel habern umb X sol d. Dar noch wol drü ior gultent weissen, rocken, habern, uñ gerste gliche, iegliches ein viertel zum minnesten X sol d. (K. 261[a].)

1369. — Der krieg zwüschent den von Wurtenberg uñ den swebeschen stetten. — Do men zalte MCCCLXVIIII ior, do erhup sich *ein krieg uñ* eine missehelle zwüschent grofe Eberhart von Wurtenberg, uñ des riches stetten zu Swoben, das die von Wurtenberg uf die stette kriegetent, uñ her wider umb die stette uf die herren von Wurtenberg. Uñ der krieg werte uf IIII ior, uñ wart Swoben lant also gar verherget, das wenig kein dorf was zu beden siten, es würde verbrant oder geschetzet, uñ sunderliche die von Wurtenberg dotent des riches stetten zu Swoben gar grossen unlust, smocheit uñ schaden. Sü rittent für die stette uñ verhergetent vor den stetten uñ in den doerffern was sü moehtent. Sü hiewent das krut mit den swerten abe, sü ertent die matten umb die zu den stetten gehortent uñ das velt, uñ segetent senef dar in, wan senef het die nature, wo er eimol geseget wurt, do wehsset er imer me das men sin nüt wol mag lidig werden. Sü hiewent in ouch die reben abe uñ die berenden boume, uñ semeliches unlustes uñ schaden dotent die von Wurtenberg gar vil. Aber die stette dotent nüt anders denne das sü vihe noment uf die herren, uñ roubetent uñ brantent uñ vingent die lüte, also men in offen kriegen dut. Sus wurdent in disem kriege uf XV C doerffer verherget uñ verbrant, uñ uf XIIII hundert menschen gefangen uñ erslagen zu beden siten.

Dirre krieg was der umb, das der von Wurtenberg meinde, die selben stette zügent ime vil lüte abe, die sü enpfingent zu usburgern, uñ hieltent ime vor die stat Wile, die ime ein keyser hette hie vor geben umb sinen dienst des er gute briefe hette. Dar zu irretent in die vorgenanten stette añ vil rehten die ime zu gehortent. Hie wieder meindent die selben stette sü hettent gute friheit von keysern uñ künigen das sü wol moehtent burgere enpfohen, uñ die vorgenante stat Wile gehorte an das rich uñ nüt an die herren von Wurtenberg, uñ werent mit der selben stat Wile in dem bunde, das sü in muestent helfen wider menglich. Dar zu geschehe in uñ iren usburgern dicke gros wider dries uñ smocheit von den von Würtenberg, uñ von iren vougten uñ ambahtlüten, das sü nüt wol geliden moehtent, uñ her umb was der krieg.

Der strit vor Rütelingen. — Die wile der krieg alsus werte, uñ menig battellen under in geschach, do rittent eines moles die von Rütelingen uñ ir soldener us ire stat, uñ noment in den doerffern das vihe das ire vigende was. Dis befundent die von Wurtenberg, uñ der junge grofe Ulrich von Wurtenberg

mahte sich uf mit eime grossen volke uñ erretetent das vihe, uñ rantent den von Rütelingen noch untz an die stat uñ sossent abe den hengesten uñ woltent zu fusse striten. Hie zwüschent hettent sich die in der stat alle heimeliche geweffent uñ zogetent zu einre andern porten us der stat, uñ die wile die voerdersten mittenander battelletent, do worent die von Rütelingen hyndenan zu an dise kumen, uñ umbe gobent die herren, das ir wenig keinre moehte der von kumen, uñ strittent do mittenander. Do logent die herren under, uñ sprang der von Wurtenberg uf sinen hengest uñ kam kume der von, uñ was wunt worden. Uñd uf sinre parten wurdent erslagen drige grofen uñ landesherren, das worent der von Swarzenberg, uñ der von Zolre, und der von Tuwingen *dictus der Scher.* Ouch wurdent erslagen LXXII rittere und edel knehte. Die andern die entrunnent. Aber der von Rütelingen wurdent kume uf XVI erslagen. Und in disem strite nam men zu beden siten nieman gefangen. Sus geschach dirre strit vor Rütelingen XIIII tage noch dem meygetage noch gotz gebürte MCCCLXXII ior.

Do noch zehant wart dirre krieg verrihtet und versuenet. Doch werte es nüt lange, also her noch wurt geseit.

Der grosse krieg zwüschent herren uñ stetten. — Do men zalte MCCCLXXVII ior, dar noch also der vorgenant strit zu Rütelingen geschehen was, uñ die von Rütelingen den herren ane gesigetent, uñ der junge von Wurtenberg kume der von kam, do gingent des riches stette in Swoben uf, an gewalte und an übermute, uñ die herschaft von Wurtenberg abe an richtum, uñ versattent vil lant uñ lüte, uñ verkouftent grosse gülte uñ zinse, die sü den burgern in den stetten jerlichen muestent geben. Uf die selbe gülte und zinse ging dicke gros schade von leistungen oder anegriffens wegen. Har umb noment sich die herren von Wurtenberg wider krieges ane, das sü des leistendes uñ der zinse über werent, uñ sprochent das die swebeschen stette nüt hieltent den friden also er beret were, uñ tribent ungewonlichen kosten uf die herren mit leistende uñ pfendende, me von mutwillen denne vom rehte. Hie wider meindent die selben stette das die herren hettent den friden gebrochen. Also ging der vorgenant krieg wider uf, das aber Swoben lant zu beden siten vaste verherget wart.

Die sache das stette ouch bünde mahtent. — Under disen dingen mahtent die landesherren uñ rittere uñ knehte zu Swoben und an dem Ryne vil bünde uñ

gesellescheſte under in selber. Etteliche nantent sich sant Gergen geselleschaft, etliche sant Wilhelmes geselleschaft, etliche die geselleschaft der panthier oder der lowen geselleschaft, uñ trug ieglicher an sime kleide ein pantier oder einen lowen von golde oder silber gemaht, oder ein ander zeichen also denne die geselleschaft hette in die er gehorte. Und der bischof von Strosburg uñ vil ander herren mahtent sich in der lowen geselleschaft.

Der rynesche bunt. — Dis entsossent sich etliche stette am Ryne, uñ trugent ane mit den von Strosburg, Ehenheim, Sletzstat, Hagenouwe, Wissenburg, Spire, Wurmesze, Mentze, Frankenfurt, uñ andern stetten, das sü sich zu samene verbundent, den vorgenanten gesellescheften zu wider stonde, uñ das hies der rynesche bunt.

Der swebesche bunt. — Das selbe dotent ouch die swebeschen stette uñ mahtent ouch einen bunt under in genant der swebesche bunt. Dise zwene bunde wurdent gemaht do men zalte MCCCLXXX ior. Do noch zehant zergingent die vorgenanten gesellescheſte alle, uñ wart nüt drus. Hie zwüschent uñ do noch lange werte alles der krieg zwüschent den herren von Wurtenberg uñ den swebeschen stetten. Do hettent die swebeschen stette gerne me helfe gehebet, uñ trugent ane mit den von Strosburg, uñ mit andern stetten die in dem ryneschen bunde worent, das sü sich soltent verbinden zu den swebeschen stetten. Do wider rietent es die edeln uñ die wisen zu Strosburg, uñ sprochent es were eine herte sache soltent die von Strosburg uñ die ryneschen stette helfen den Swoben ire kriege alle us tragen, die sü von alter her gehebet hettent, men moehte sin komen in grossen schaden uñ kumber. Uñ sprochent fürbas, sü hettent von iren vordern den alten uñ den wisesten dicke gehoert sagen, das die ryneschen stette soltent keinen bunt machen über Ryn zu den Swoben, oder zu andern, anders sü gewünnent niemer ruwe. Das half alles nüt. Etliche an den der gewalt stunt zu Strosburg wurdent gemuetet (*gewonnen durch bitten*) das sü durch brohtent das die ryneschen stette sich verbundent zu den swebeschen stetten. Also wart der rynesche bunt uñ der swebesche ze samene vereinbert uñ verbunden do men zalte MCCCLXXXIII ior.

Der herren bunt. — Do dis die grofen von Wurtenberg enpfundent, do trugent sü ane mit vil fürsten und herren, das die ouch mahtent under in einen bunt, uñ worent das dise : die sehs herzogen von Peyern genant also : Rupreht der

elter, pfaltzgrofe bi dem Ryne, Rupreht der junge, Clemme, Steffan, Friderich und Johans, herzogen uñ herren zu Peygern, item der erzebischof von Mentze, uñ die bischofe von Wurmesse, Wurzeburg, Bobenberg uñ von Strosburg. Doch der bischof von Strosburg nam us die stat Strosburg, wider die solte in die verbintnisse nüt bünden. Das selbe dotent ouch die von Strosburg gegen ime her wider umb in irme bunde. Item in der herren bunde worent ouch der marggrofe von Baden der junge, uñ der burggrofe von Nuerenberg, uñ vil andere herren.

Der bischof von Saltzburg wart gefangen. — Hie noch also men zalte MCCCLXXXVII ior, do was missehelle und krieg zwüschent den herzogen von Peygern, uñ dem ertzebischofe von Saltzburg, umb etliche lant uñ vesten uñ lüte, die iede parte meinde zu ir gehoeren.

Die erste sache des krieges. — Hie zwüschent wart geret uñ ein früntlicher dag bescheiden in ein closter. Dar koment herzoge Friderich von Peyern uñ der erzebischof von Saltzburg, also es beret was, uñ also der erzebischof wonde mit dem herzogen tagen, so wurt er uñ sine diener gefangen von herzoge Frideriche uñ in grosser hute behalten. Her umb wider seitent und reisetent die swebeschen stette uf die herzogen von Peyern dem bischofe zu helfe, wan er in irme bunde was. Ze jüngest wart der erzebischof us getediget umb LX tusent gülden uñ umb etliche verbüntnisse die er mueste tun gegen den herzogen. Do er also us der gefengnisse kumen was, do woltent sine stifte uñ capittele die verbüntnysse nüt halten, wan sü one iren willen beschehen was. Also ging der krieg wider uf zwüschent dem erzebischofe uñ dem herzogen. Hie von uñ ouch von andern dingen erhup sich grosse missehelle und krieg zwüschent den vorgenanten herzogen uñ stetten.

Die ander sache dis krieges zwüschent den herren uñ stetten. — In disen dingen wurdent kouflüte von Nuerenberg farende durch der herzogen lant, die kouflüte wurdent von herzoge Steffan und von herzoge Friderich der nyder geworffen, uñ wart in genomen ein gros gut. Do sprochent die swebeschen stette, die kouflüte werent wider reht anegriffen, uñ in dem zile uñ friden, e das ursagen were us gegangen das sü mittenander hettent. Hie wider sprochent die herzogen, sü wustent umb kein zil noch ursage, uñ die swebeschen stette hettent e in ir lant gereiset, uñ einen offen krieg mit in, uñ der umb hettent sü reht zu den kouflüten uñ zu den swebeschen stetten.

Ein anlos. — Noch vil reden geschach von diser nome wegen, uñ von aller missehelle uñ gespenne die die herzogen uñ die swebeschen stette mittenander hettent, ein anlos an herzogen Rupreht den eltern uñ an etliche me. Die sprochent hie noch den anlos us, das ein schade gegen dem andern solte glich uf sin, uñ alle gefangen lidig, uñ aller krieg uñ missehelle abe, uñ soltent herzoge Steffan uñ herzoge Friderich den kouflüten keren XII tusent gülden für ir nome uñ schaden, uñ ouch wider geben was von der selben nome noch verhanden were.

Der swebesche stette übermut. — Hie mitte wolte die kouflüte begnueget han. Do woltent es die swebeschen stette nüt gestatten, uñ sprochent do were in dem anlosze nüt usgesprochen wie oder zu welen zilen men solte die selben XII tusent gülden bezalen oder versichern, uñ schiedent unwurdekliche dennan uñ meindent der usspruch des anlosses wurde in nüt gehalten. Do von woltent sü fürbas kriegen. Do sprach der alte herzoge es werent XII tusent gülden balde verkrieget, do von durch friden willen, so wolt er den kouflüten VI tusent gülden dar lihen zu stüre, das dise sache gerihtet wurde. Dis woltent die stette ouch nüt uf nemen. Hie mitte ging der krieg wider uf. Dis geschach also men zalte MCCCLXXXVIII ior.

Do noch zehant manetent die swebeschen stette den ryneschen bunt umb helfe. Also schiketent in die von Strosburg XX glefen, uñ die andern stette ouch iegliche so vil glefen also in dem bunde die kleine summe beret was. Hie mitte brohtent die swebeschen stette zu samene ahte hundert glefen, mit den kriegetent sü uf die herzogen von Peygern uñ (uf die) von Wurtenberg. Das selben dotent die herren her wider umbe.

Der strit zu Wile. — Also geschach zu disen ziten das die vorgenanten ahte hundert glefen uñ uf zwei tusent fusgonder geweffent us den swebeschen stetten stürmetent einen kirchhof in Swoben genant Goeffingen bi der stat Wile, der kirchof was der herren von Wurtenberg. Do mahtent sich uf die zwene herren der alte uñ sin sun grofe Ulrich der junge, mit VI hundert glefen, die sü und der alte herzoge Rupreht, uñ der junge marggrove von Baden uñ ire helfere binander hettent, uñ uf zwei tusent geburen us der von Wurtenberg lande, uñ zogetent ouch zu dem vorgenanten kirchofe do die stette vor logent. Uñ do bede her einander sihtig wurdent, do sossent die herren ir das mereteil

abe iren hengesten uñ gingent ze fusse an das volg von den stetten, uñ sunderliche der junge von Wurtenberg drat für die andern an den strit. Do stelletent sich die stette zu gewer, das ritterlichen do gevohten wart zu beden siten.

Der von Wurtenberg wart erslagen. — Uñ zehant wart der junge herre grofe Ulrich von Wurtenberg erslagen, uñ ein grofe von Lowestein, einre von Zolre, einre von Werdenberg, uñ uf LX rittere uñ edelknehte die in noch volgetent, uñ wart der erste drug des strites den herren an gewunnen, das sü bi verzaget worent. Do sterkete sü der alte von Wurtenberg uñ schrey die herren ane uñ sprach : Sehent wie die stette fliehent, vehtent unerschroekenliche, sü sint zehant alle unser. Do wondent etliche die hyndenan bi dem strite worent, es were also, uñ begundent fliehen. Under disen dingen so kument die herren von Bitsche, uñ der vougt von Rosenfelt, zu gerant mit C glefen die worent geruwet, uñ entworhtent der stette her. Do wart zehant den stetten der drug wider ane gewunnen das sü underlogent. Also gesigetent die herren uñ behubent das velt. Hie mitte was der strit ergangen, uñ wurdent der von den stetten erslagen uf tusent man uñ uf VI hundert gefangen. Die andern entrunnent. Aber in der herren her wart erslagen der junge von Wurtenberg uñ andere also vor ist geseit, uñ etwie vil geburen. Dirre strit beschach an eime sunnentage fruege an sant Bartholomewes obende noch gotz gebürte MCCCLXXXVIII ior.

Es ging den stetten ein wenig wol an der erste, und wart Langenzenne uñ Windespach gewunnen. — Do noch zehant rihtetent sich die swebeschen stette uñ ir helfere wider uf den krieg. Uñ zum ersten die von Nuerenberg gewunnent Langenzenne uñ Windespach die zwei stettelin, uñ furtent dar us lüte uñ gut heym, und gewunnent ouch Altenberg uñ Schoenenberg zwo vesten. Item die von Esselingen furent für die stat Gretzingen uñ leitent do horscharen (*hinterhalt*). Do yletent die von Gretzingen her us, uñ in dem ilende wurdent der von Gretzingen uf hundert erslagen uñ gefangen. Zu glicher wise die von Rütelingen erslugent der von Trohtelfingen zwenzig, uñ vingent ir XXX. Uñ vil ander battellen uñ anegriffe geschohent zu beden siten, also her noch wurt geseit.

Windesheim uñ Swinfurt wurdent belegen, uñ ging den herren wol. — Zu disen ziten belag der bischof von Wurzeburg zwo stette des bundes in Swoben, Windesheim uñ Swinfurt, uñ hiewent abe die reben uñ die boume, uñ verhergerte alles das das vor den selben zweigen stetten was. Uñ do die von Swinfurt uf XIIII tage

belegen worent, do überkoment sü mit dem bischofe, uñ wart ein fride gemaht zwüschent in. Do bleip der selbe bischof uñ sine helfer ligende vor Windesheim uf IX wuchen uñ det in grossen schaden. Doch moehte er sü nüt betwingen, uñ wartete do wenne die Swobe die gar kuene uñ stoltz meindent zu sinde, in woltent von dem velde uñ leger triben.

Heiltburne wart belegen. — Do noch furent die herren für Heiltburne in Swoben, wan sü ouch in der stette bunde was, uñ hiewent do die reben uñ boume abe, uñ verhergetent was do vor der stat was, one das stiften kloestern uñ pfaffen zu gehorte, das liessent sü ston. Do nu die herren dennen koment, do lieffent etliche us der stat, uñ verhergetent das selbe ouch, uñ woltent nüt das stifte kloster oder pfaffen besser glücke hettent denne ander lüte.

Got rach. — Also kam ze hant do noch ein grosser sterbotte in Heiltburne, das do uf XVI hundert menschen sturbent an der bülen.

Die reyse uf herzoge Rupreht von Peygern, uñ die groeste sache dis krieges zwüschent herren uñ stetten. — Zu den selben ziten manete der swebesche bunt etwie dicke den ryneschen bunt umb helfe, und umb die grosse summe des bundes zu reisende in die herschaft von Peygern, uñ uf andere ire nehesten vigende uñ umbesossen. Do es nu die von Strosburg nüt lenger me mit eren moehtent verziehen, do gobent sü CC glefen, uñ andere stette ouch ir glefen, also in dem bunde beret was. Also koment zu Spire ze samene vor dem herbeste des selben iores uf IX hundert glefen des ryneschen bundes. Die furent in herzoge Ruprehtz lant des eltern, uñ wider seitent, uñ e das die drie tage des ursagendes us koment, das die herren und stette mittenander hettent, do verbrantent sü etwie vil doerffere, und herschetent drie tage in des herzogen lande. Hie zwüschent sterkete sich der herzoge mit volke, uñ furent die stette her wider heim. Do sprach der herzoge das die von Strosburg uñ die andern stette am Ryne den er nie leit hette geton, die hettent in vor der ursage ane griffen uñ geschediget in sime lande, er truwete das selbe uñ groessers in her wider umb ze tunde, also ouch geschach.

Richenshofen. — Do noch zehant trug ane der vorgenant herzoge mit juncher Otteman von Ohssenstein das er dem herzogen in gap, die stat uñ die vesten zu Richenshofen. Dar in leite der herzoge uf CCC glefen, die furent den gantzen winter do us uñ in wenne sü woltent, uñ verhergetent das lant uñ die dorffere

do umb, bi dem forste uñ bi Hagenouwe mit roubende und mit burnende, uñ sunderliche juncher Johans lant von Liehtenberg.

Hochvelden. — Ouch fur der vorgenant juncher Otteman von Ohssenstein mit etlichen der vorgeschriben glefen gein Hochfelden in die vesten, wan sü halber sin was, und gab sü ouch in hendes den selben glefen. Do nu die glefen Hochfelden in genoment, do furent sü wider enweg uñ liessent ein teil do, die die vesten behueten soltent. Die gingent zu hant us der vesten uñ roubetent uñ blunderten in dem dorffe. Do zwüschent lieffent die geburen von Hochfelden in die vesten, uñ noment die vesten in, uñ vingent die, die die vesten behut soltent han, uñ schihtent gein Strosburg uñ gein Hagenowe umb helfe. Die koment ouch zehant dar, uñ bestelletent die vesten, uñ furtent die gefangenen mit in enweg. Der worent uf zehen erbere.

Des kuniges reyse von Frangrich uf die herzogen von Gülich. — Zu den selben ziten vor dem herbeste also men zalte MCCCLXXXVIII ior, do zogete der künig von Frangrich mit den zweigen künigen von Sicilien uñ Naverre, und mit den herzogen von Lutringen, von Burgundie, von Bore uñ mit andern grossen herren, mit hundert werbe tusent pferden, under den worent uf XIIII tusent glefen, uf die zwene herzogen von Gülich uñ von Gelre sine viende, uñ lag bi Oche und bi Koelle uf fünf wuchen mit unzellicher grosser herschaft uñ gezierde, uñ moehte vor wasser uñ vor graben uñ vor ungewitter, das do ze mole one underlos gros was, nüt fürbasser kumen, uñ leit sin volg grossen hunger uñ bresten, wan das lant vor gewarnet was, uñ in die stette und vesten gefloehet hettent, das men ussewendig nüt vant. Doch ze jungest über koment die zwene herzogen mit dem künige von Frangrich.

Dis küniges volg von Frangrich entsossent etliche stette des bundes gar sere, uñ vorhtent er were der umb in dütsche lant kumen, das er sü wolte betwingen uñ roemescher künig werden, uñ ouch sit er hette herzoge Steffans dohter von Peigern zur e, das er dem selben herzogen wurde ze helfe kumen wider die stette. Do det der künig von Frangrich also ein frumer fürste uñ kerte sich nüt an den krieg, uñ fur mit allem sime volke wider heim in Frangrich. Doch meindent etliche, hettent die herzogen von Peygern des küniges volkes begert, er hette in volkes genug gegeben wider die stette. Do dotent die herzogen also wise lüte uñ woltent des küniges volkes nüt, wan sü one das den stetten starg genug

worent, uñ woltent sich nüt mit froemeden volke über laden, wan ie me die herzogen volkes hettent gehaben je minre die stette her us werent kumen zu reisende oder zu stritende, des doch die herren aller meist begerende worent, wan sü truwetent des krieges kein ende ze habende denne mit strite.

Das ander nyder lygen der stette bi Wurmesze. — Do noch, *zu den selben ziten, noch dem herbeste also men zalte MCCCXXXVIII ior,* mahtent sich uf die von Wurmesze, von Menze, von Spire, uñ von den andern nydern stetten des ryneschen bundes uf sehs hundert glefen, uñ zogetent uf herzoge Ruprelit den jungen von Peygern uñ brantent. Do besamelte der selbe herzoge heymeliche etwie vil glefen uñ fur selber mit in, und rante bi Wurmesze an der stette volg. Do flühent die glefen von den stetten an stette, und in der fluht wart ir uf CC erslagen uñ CCC gefangen.

LX wurdent verbrant in eime ziegelofen. — Ouch wurdent gefangen uf LX mutwilliger knehte des blutharstes, die det der herzoge verburnen in eime ziegelofen, uñ sprach zu in : Ir hant uf mich gebrant bi naht, so wil ich üch erlicher tun, uñ wil üch bi tage burnen. Dis alles geschach am nehesten fritage vor sant Martins tage des vorgenanten iores, also men zalte MCCCLXXXVIII.

Die stette verzagetent. — Noch den vorgeschriben zweigen nyder ligende, do gerietent sich die ryneschen uñ swebeschen stette vaste entsitzen, das sü nüt vil me reysetent uf die herren, denne do es in nohe gelegen was, das sü moehtent des selben tages wider heym kumen, uñ nüt durftent über naht usse sin.

Von den von Strosburg und dem marggrofen von Baden. — In dem selben iore umb sant Michels tag, do vingent ane die von Strosburg uñ der junge marggrove von Baden sere uffenander zu reysende, wan sü zu beden siten des krieges worent. Uñ die von Strosburg mahtent eine brucke über den Ryn mit schiffen. Die selbe brucke wart do noch mit pfelen geslagen uñ gemaht, also sü ignoten ist. Uñ dar über furent die von Strosburg uñ verbrantent uñ verhergetent des jungen marggrofen lant, uñ ouch das ynner riet. Das det ouch der marggrofe her wider umbe, mit sinen helfern die er hette ligende uf Stouffenberg, Geroltzecke, Tiersberg, uñ aller meist zu Stolhofen, uñ verbrante der burgere von Strosburg hoefe gynesit Rynes untz gein Kenle, uñ ouch vil doerffer hie dissit Rynes in dem nidern riete, von Beinheim den Ryn her uf untz gein

Gamelsheim. Also geschach zu beden siten gros schade von roubende uñ brande durch den gantzen winter untz pfinkesten das der krieg verrihtet wart. Doch geschach kein leger vor stat oder vesten. Item des marggroven lüte uñ diener, uñ ouch die andern herren stelletent gar sere noch lüten zu vohende, uñ wen sü vingent den pinigetent uñ schetzetent sü uf das hynderste. Aber die stette, die hieltent ire gefangen noch krieges reht.

Es ging wol den von Regensburg. — In disen ziten noch sant Martins naht furent eines moles des herzogen von Peygern volkes uf hundert glefen guter rittere und knehte für Regensburg, uñ noment das vihe do. Do furent die von Regensburg her us uñ erretetent das vihe, uñ strittent mit in, uñ gesigetent mit grossen eren, uñ erslugent des herzogen volkes uf XXX, uñ vingent ir uf XX erber, die andern fluhent. Dis was das groeste nyder lygen das den herren in disem kriege geschach.

Die von Rotenburg gelogent under. — Dar noch zu Rotenburg an der Tyber, do lieffent eines moles us der stat uf II C man von antwerken, uñ reysetent uf des bischofes lüte von Wurzeburg. Do mahte sich des bischofes harst uf heymeliche uñ rantent in noch untz gein Rotenburg an die stat, und erstochent ir vor der stat uf hundert ze tode, die andern entrunnent in die stat.

Des von Lyningen untruwe, uñ wie er Brumat hyne gap. — Do men zalte MCCCLXXXIX ior, do kam grofe Emych von Lyningen gein Brumat, wan es halber sin was, uñ halber eines burgers von Strosburg, uñ lut über disch ewie manigen burger von Strosburg uñ sprach zu den, uñ ouch zu den lüten zu Brumat, sü soltent sich nüt entsitzen, noch in oder ieman voerhten, wan er hette mit disem kriege nüt ze tunde. Ouch hettent sine doerffer uñ sine armen lüte yme geschenket vier tusent gülden das er in disem kriege solte stille sitzen.

Do noch zehant fur er zu herzoge Rupreht dem eltern, uñ nam von dem ouch vier tusent gülden, uñ globete dem herzogen in zu gebende das stettelin Brumat, das der herzoge moehte dar us kriegen uf die von Strosburg uñ uf das lant do umbe.

Do noch zehant brohte der herzoge ze samene uf tusent glefen. Under den worent houbet lüte der vorgenant grofe von Lyningen, der grove von Widon probest zu Oche, uñ die herren von Bitsche. Mit disem volke fur grofe Emych von Lyningen heymeliche gein Brumat uñ hyne gap verretenliche das stettelin

uñ die armen lüte. Dis geschach ahte tage vor unser frowen tage der liehtmesse des vorgenanten iores. Uñ also balde sü in Brumat koment, do roubętent sü was sü do fundent, es were der frunde oder der vigende, uñ vingent die manne, uñ die jungfrowen, uñ tribent mit den jungfrowen uñ frowen maniger hande unküscheit uñ mutwillen. Doch entrunnent vil manne uñ frowen die über die muren us fielent die wile die viende blundertent. Sü stürmetent uñ gewunnent ouch an dem ersten tage die vesten in Brumat, die der burger von Strosburg was, uñ vingent etwie manigen do uffe, wan sü ungewarnet uf der vesten worent, uñ nüt vil gezüges do uffe hettent.

Der erste ryt für Strosburg. — An dem andern tage hie noch furent etliche diser vorgenanten glefen nohe zu Strosburg uñ brantent zu Vendenheim, Schitingheim uñ in etwie manigem dorffe nohe bi der stat, uñ hettent heymeliche grosse horscharen geleit, ob die von Strosburg hin us werent gerant das sü sü denne über vallen woltent han. Also lüte men zu Strosburg die fürglocke, unde zogetent alle antwerg für das münster geweffent, uñ ein teil an die zinnen uñ muren also es vor bestellet was, uñ alles geritten volg zogete in das bruch bi Rotenkirchen, uñ hieltent do etwie lange sprochende was in ze tunde were. Uñ noch der wisesten rote furent sü her wider heim in die stat. Do dis die ussern enpfundent, do furent sü ouch wider gein Brumat, uñ behubent das stettelin uñ die zwo vesten in Brumat in hendes, uñ kriegetent dar us, uñ furent in dem lande regnierende mit roube uñ brande wo sü woltent, des sich die von Strosburg uñ in Elsas sere erschrokent.

Brumat wart zerbrochen. — Do die vigende also uf ahte tage geherschetent us Brumat, untz an unser frowen obent der liehtmesse, do wolte vil lihte unser frowe, irme hochgezite zu eren, disen mutwillen wenden. Also geschach das die viende under in selber stoessig wurdent, uñ under disen dingen so bürnet ein hus in der vorstat zu Brumat, uñ kam ein grosser wint, uñ trug das für über die mure in die stat, das Brumat an manigen enden wart bürnende. Do entrunnent die viende kume us der stat von dem füre, doch verbrantent in vil hengeste uñ harnesch. Also koment die viende enweg uñ zerrittent.

Do furent die von Strosburg uñ von Hagenowe gein Brumat, und verbrantent das überige volles abe, uñ zerbrochent uñ sleiffetent die muren uñ die stat zu Brumat uñ die zwo vesten do inne, das sich die viende nüt me do soltent

enthalten, uñ semeliche verretnysze dis landes nyme do geschehe. Wan usser mossen grosser schade do geschach, wan die doerffer bi der Sornen uñ do umb hettent alle in Brumat geflochet. Das wart allessamt gerwe verlorn.

Do noch furent die von Strosburg in grofe Emychen lant von Lyningen uñ verbrantent yme etwie manig dorf.

Der ander rit für Strosburg. — Do noch zu mittel vasten des vorgenanten iores brohtent herzoge Rupreht der elter, uñ sine helfere aber ze samene uf VIII hundert glefen von Dütschen uñ Walheln. Under den worent boubet lüte die herren von Bitsche, von Lyningen, der margrove von Baden, der von Blankenheim des bischofes bruder von Strosburg, uñ Otteman von Ohssenstein, uñ vil andere. Die furent in Elsas uñ verbrantent die doerffere von Husbergen uñ von Eckeboltzheim, untz gein Mollesheim, uñ Westhofen, uñ furent herschende in dem lande wo sü woltent uf drige tage. Des ersten tages also sü über die steige her in das lant koment, do hieltent sü hünder Husbergen mit grossen horscharen, uñ furent ir ein teil do umb rennende uñ burnende. Do lute men zu Strosburg eine gloke, do zogetent die antwerg für das münster uñ uf die muren uñ turne, also es den ganzen krieg bestellet was, und alles geritten volg zu Strosburg furent geweffent in das bruch bi Cronenburg, uñ die soldener von Strosburg, uñ ander junge gesellen, die rittent us der stat zu den vienden etwie dicke also nohe das sü mittenander rettent. Doch hutent sich einre vor dem andern das kein battellen do geschach. Do enbuttent die viende den von Strosburg, ob sü mit in striten woltent, sü woltent in velt geben. Do wart der botte gefroget, wo sine herren woltent velt geben. Do sprach der botte er enwuste. Do hies men in wider enweg faren, uñ frogen, wo und wenne sine herren woltent velt geben, so wolte men ime denne entwurten. Do fur der botte enweg zu den sinen, uñ kam zehant her wider, uñ sprach, sine herren woltent velt geben zu strite zwüchent dem galgen uñ Husbergen, am sunnentage zu nehest, das was am sunnentage vor dem palme tage. Do sprochent die von Strosburg aber zum botten, sage dinen herren, wellent sü ire hengeste von in tun in das neheste slos, und ze fusse vehten, das sü nüt zu uns uñ von uns rennent, also dicke es in fuege, so wellent wir mit in striten. Also fur der botte enweg uñ kam der noch kein antwurt her wider. Do zogetent die von Strosburg her wider heim, uñ furent die viende gein

Geispoltzheim uñ Enesheim, uñ logent do über naht. Do ving in der naht Geispoltzheim ane zu bürnende, das die viende kume us dem füre entrunnent uñ vil hengeste uñ harnesch do verlurent.

Do noch am dirten tage do furent die viende enweg us dem lande. Do trabetent in noch die soldener von Strosburg uf iren fus, eine tageweide, das die viende sich muestent ze samene halten untz das sü usser lande koment.

Do noch zehant in der karwuchen, do furent die soldener, uñ andere von Strosburg, uf II hundert glefen, us in Westerich uf die herren von Bitsche, uñ uf andere ire viende, uñ verbrantent do etwie manig dorf, uñ noment das vihe uñ zogetent wider heim. Do noch furent die von Strosburg für Stolhofen, in des marggrofen lant, uñ noment ouch do vihe uf zwei tusent gulden wert.

Die von Frankefurt gelogent der nyder. — Do noch uf vier wuchen noch ostern des vorgenanten iores also men zalte MCCCLXXXIX ior, also die herren uñ stette tage hieltent mittenander zu Egern vor dem roemeschen künige von des krieges wegen, do zogetent die von Frankefurt us mit XV hundert geweffenter ze rosse uñ zu fusse, uf die herren von Cronenberg uñ uf andere ire viende, uñ schedigetent die mit brande, uñ woltent der von Cronenberg walt do bi han abegehowen. Des mahtent sich die herren von Cronenberg uf mit etlichen iren helfern, uñ woltent den walt beschirmen, uñ battelletent mit den von Frankefurt, uñ gelogent die von Frangfurt obe zum ersten mole, uñ vingent der herren etwie vil, uñ wondent mit freuden wider heim varen. So kumet des herzogen harst, der zu Oppenheim lag, ouch her zu gerant mit II hundert glefen, uñ mit eime grossen geschrey uñ mit herhoernern, uñ slahent an die von Francfurt, uñ wie das der von Francfurt vier werbe also vil was also der viende, so vingent sü doch zehant ane zu fliehende zu der stat, uñ in der fluht wurdent ir uf XL erslagen, uñ sehs hundert gefangen. Also gelag schemeliche under die beste maht von Frangfurt, uñ muestent sich do noch von der gefengnisse loesen, mit hundert werbe tusent gülden.

Von dem grossen schaden dis krieges. — Die wile dirre krieg alsus werte, do wurdent der sehs herzogen von Peygern lant, uñ irer helfer uñ alles Swoben lant, uñ Franken uñ Elsas, uñ der andern herren uñ stette lant, die des krieges worent zu beden siten, so sere gechediget mit roube uñ mit brande, das me lütes verdarp, uñ me armer lüte wurdent gemaht, denne vor in vil hundert

ioren ie geschach. Wan vil bi alle dorflüte in disen landen muestent den gantzen winter sich in den stetten uñ vesten enthalten von dis krieges wegen. Uñ sunderliche Swoben lant, uñ der herren von Wurtenberg lant, wurdent so gar verherget uñ verbrant, das do an menigen enden ussewendig den stetten uñ vesten in zehen oder XII mylen niergent dorf noch hus stunt. Aber in Elsas wurdent gebrant uñ gebrantschetzet uf II hundert doerffer, uñ menig dorf wart so gerwe verbrant, das weder hus noch kirche do bleip. Doch in oebern Elsas zwo mylen oder drige obewendig Strosburg geschach nüt vil schaden, uñ des bischofes doerffer blibent das mereteil unversert, wan er in disem kriege stille sas. Item über die Ylle uñ Brüsch uñ Rin obewendig Strosburg geschach ouch kein brant noch rouben.

Wie men sich hielt zu Strosburg in diseme kriege. — Also dirre krieg ane ving, do gebot men zu Strosburg uñ ouch in andern stetten bi grossen penen, das alle froemede lüte, die keine kuntschaft hettent in der stat, die soltent sich us der stat machen, uñ alle wurte uñ ander lüte soltent nieman gehalten noch herbergen, men kante in denne. Uñ wan vil viende in dem lande worent, koment denne froemede lüte oder pilgerin, die lies men vor der stat, untz sü ein wortzeichen erwurbent das in hin in wart erloubet, wan men vorhte das es spieher werent, uñ kuntschaft in der stat woltent erfaren, oder heymelichen für ane stossen, wan einre wart gefangen der wolte in krutenouwe eines nahtes haben für ane geleit heymelichen. Item in crutenouwe uñ in andern vorstetten was nahtes grosse hute. Men hurnde ouch keinen Juden blos den ganzen winter, das die scharwehter deste lenger soltent wachen. Uñ do die viende zu Brumat logent, also vor ist geseit, do gebot men zu Strosburg, das ie drü hüser gegen einander durch alle stat, soltent nahtes von einre dorglocken zu der andern us henken eine lucerne mit eime liehte. Do men das gedet wol zwo naht, do wart der mon schindende, do lies men die liehter underwegen. Es worent ouch zu Strosburg tages uñ nahtes beslossen etwie manige porte, uñ alle kleine türlin, also sant Elsabet tor, Spitteler dor, in utengasse, bi sant Steffan, bi sant Andres etc. Die andern porten die men tages uf det, die worent alle besetzet mit hute uñ mit geweffeten lüten, die nütschet liessent us oder in furen, es fute in denne, oder das unschadeber was. Es geturste ouch nieman wol wandeln uf dem Ryne, oder an den lantstrossen, denne in geleite. Do von blibent vil strossen in nyder

lant also ungeuebet, das sü mit grase uñ disteln verwussent. Zu Strosburg wart saltz uñ ysen türe, doch vant men sin genug veile. Ein viertel kornes in der stat galt VI sol oder VII sol d. Aber in dem lande galt es me, wan men lies es nüt us der stat furen. Men lies ouch keinen win den Ryn abe, oder us der stat furen, das gantze ior, die wile der krieg werte.

Der krieg wart gerihtet, uñ lantfriden gemaht. — Disen krieg kunde nieman verrihten, wie vaste men der zwüschent rette, uñ wurdent vil tage uñ stunden gehalten zu Mergentheim uñ zu Bobenberg, die entslugent alle. Do noch koment die herren uñ der stette botten zu samene zu Egern für den roemeschen künig. Do über koment ein teil stette mit den herren also Regelsburg, Nuerenberg, Wissenburg. Und do noch am pfinkest obende des vorgenanten iores, do über koment die ryneschen stette uñ das mereteil der swebeschen stette zu Heydelberg mit den herren, uñ wart der krieg verrihtet noch der herren wille, uñ muestent die stette gros gut den herren geben, und alle usburgere abe lossen, uñ sich vil friheite begeben die sü vor hettent, one die von Strosburg, die blibent bi iren friheiten und usburgern also vor.

Ouch wurdent do vier lantfriden gesworn uñ gemaht sehs ior. Einre in Peygern, der ander in Franken, der dirte in Swoben, der vierde in Elsas. Uñ verbundent sich do zu samene der roemesche künig, die herzogen von Peyern, uñ vil andere herren und stette, den selben lantfriden zu haltende uñ ze schirmende gegen menglichem, uñ das alle strossen, kirchen, stifte uñ kloestere, pfaffen, pfluege mit den pferden uñ aller zu gehorde, uñ bulüte in reben oder ackern und mülen soltent friden haben uñ ungeschedigetet bliben in allen kriegen uñ reysen. Uñ über ieden lantfriden wurdent IX manne gesetzet, fünfe von den herren uñ vier von den stetten. Dise nün manne oder ir das mereteil soltent allewegen ze samene kumen am nehesten sunnentage noch ieglicher frone vasten, oder e, ob es notdurftig were, uñ zu gerihte sitzen, uñ clage verhoeren, uñ besorgen wie alle getot uñ schaden die wider reht geschehent, solt wider kert uñ gebessert werdent noch dem rehten. Uñ vil andere stücke unde artikel wurdent beret uñ gesworn von herren uñ stetten zu haltende in disem lantfriden, also die briefe seitent, die dar über gemaht wurdent. Doch weis got wol wie es gehalten wart. (K. 238ª. L. 239ª.)

1370. — Der dechan von Ohssenstein wart gefangen. — Do men zalte MCCCLXX ior, do was zu Strosburg ein dechan uf der hohenstift genant her Johans von Ohssenstein, uñ ein dumprobest hies her Hanneman von Kyburg. Dise zwene prelaten hettent grosse vientschaft mittenander. Der umb so trug der vorgenant dumprobest ane mit sinen dienern, uñ mit hern Reinharten von Windecke, das sü den dechan vingent in sime hofe zu Strosburg in brantgasse, uñ trugent in mit gewalt uñ mit geschrey, one alle gewer sinre diener die bi ime worent, von brantgasse untz rihters gessellin abe an ein schif, das sü do bestellet hettent, bi naht noch der dirten wahte glocken. Do reit men an stette zu Strosburg us her unde der, uñ suhtent den dechan. Also kunde nieman wissen wer in gefangen hette, oder wer er kumen were uñ do zogete men wider heym.

Der dumprobest wart gefangen. — Do noch am dirten tage befant men das es der probest von Kyburg geton, uñ ane getragen hette, uñ lag heimeliche verborgen in eime huse in oleygesselin bi sant Steffan. Do lief der ammeister hin, und ving den dumprobest, uñ leite in in einen turn. Do inne lag er gefangen mit des bischofes geheisse uñ willen zwei ior uñ drige wuchen, und hute men sin vaste das alle zit zwene von dem rote, uñ vil ander bi ime uf dem turne worent. Do noch wart er us getediget one schatzunge, wan das er gap CCCC lib. d. für den atz.

Eine reyse für Windecke. — Do nu der dechan alsus gefangen wart, uñ men befant, das er gein Windecke gefuert was, do zogetent die von Strosburg mit grosser maht für Windecke, uñ logent do vor XIIII tage, wan es verdros die von Strosburg gar sere, das men one iren wissen, uñ wider ire stette friheit, hette einen in der stat gefangen uñ us der stat gefuert. Der umb woltent sü es nüt ungerochen lossen, uñ zogetent für die vesten Windecke, also vor geseit ist, uñ verhergetent uñ verbrantent die gegene do umb. Doch moehtent sü der vesten nüt getun. Do wart ein ufslag uñ ein fride gemaht zwüschent den von Strosburg, uñ dem von Windecke, uñ zogetent die von Strosburg wider heim.

Zehant gieng der krieg wider uf, uñ mahtent die von Strosburg eine brucke mit schiffen über den Ryn, uñ santent etwie vil gerittens volkes über Rin, uf den von Windecke, uñ die verhergetent Büheler tal, uñ was dem von Windecke zu gehorte. Do schedigete der von Windecke die von Strosburg her wider umb wo er moehte. Do nu dirre krieg vil bi ein ior gewerte, do wart er verrihtet, uñ wart dem von Windecke die stat ewikliche verteilet, uñ ein schade wart

gegen dem andern glich uf gehaben. Hie zwüschent wart der dechan geschetzet uf Windecke umb vier tusent gülden uñ umb LX lib. d. für den atz, uñ kam also us der gefengnisse, uñ wart geriht.

Do noch trug der dechan ane, das der von Windecke von eime froemeden ritter ouch gefangen wart uñ geschetzet umb III tusent gülden. Uñ do noch des von Windecke renner eime enpfiel ein lieht in dem stalle uf der bürge zu Windecke, das der stal uñ die burg ane gingent uñ verbrantent, das nütschet us kam denne die lüte. Do noch buwete her Reinhart von Windecke die burg wider umbe, das sü besser ist denne vor. (K. 227b.)

Korn was türe. — Do men zalte MCCCLXX ior do galt ein viertel kornes in der stat I lib. uñ in dem lande XXX sol. (K. 261a.)

1371. — Lampreht von Burne wart von dem bobeste zu Strosburg bischof gemaht über aller dumherren willen, uñ wart an das bistum enpfangen an unser frowen obende der jünger noch gotz gebürte MCCCLXXI ior.

Dirre was eines einschiltigen ritters sun us Elsas, genant Wilhelm von Burne, uñ was zum ersten ein münich zu Nuwilre. Der noch wart er appet zu Gengenbach, uñ do noch bischof zu Brixen, do noch bischof zu Spire, do noch wart er bischof zu Strosburg, uñ do noch bischof zu Bobenberg uñ des keysers Karlen kantzeler. Also ging er uf von tage zu tage, uñ mahte sine fründe rich, uñ half in vaste. Doch do er von Strosburg kam, do gingent sine fründe wider abe, das sü arm wurdent.

Dirre bischof was wol gelert in künsten uñ in schalgheit. Do mitte brohte er zu vor dem bobeste was er wolte, uñ wan er nüt ein grofe oder frige was, do von was er verhasset von allen edeln lüten, das er unwerlich was, uñ kunde sin lant nüt beschirmen.

Sant Pülte. — Der herzoge von Lutringen gewan disem bischove mit trowene ane das stettelin zu sant Pülte, uñ eine vesten, noch gotz gebürte MCCCLXXIIII ior. Uñ andere herren sattent sich ouch wider in, das das bistum underwilent geschediget wart, uñ wan er nüt gefründet was, do kunde er es nüt erweren.

Er schetzete sin lant vaste, uñ vant vil ufsetze uf gut. Doch hette er liep die pfafheit, uñ nam nüt vil gutes von collecten, noch von confirmieren appete oder ander prelaten, dar ane sine nochkumen sich vaste übergriffent.

Do er drü ior zu Strosburg bischof gewas, do mahte in der bobest einen bischof zu Bobenberg, uñ einen pfleger über das bistum zu Strosburg, noch gotz gebürte MCCCLXXIIII ior.

Do nu die dumherren der meren stift befundent, das dirre bischof Lampreht was zu Bobenberg bischof worden, do woltent sü nüt gestatten, das er das bistum zu Strosburg ouch solte in hendes han, uñ mahtent ein cappittel, uñ erweletent zwene an das bistum, den dechan von Ohssenstein, uñ den schulmeister von Veldentze.

Dise zwene hettent grosse missehelle umb das bistum, uñ keinre wolte dem andern entwichen. Do wart der dechan von Ohssenstein confirmiert von dem bischofe von Mentze. Do wider appellierte der ander, uñ dirre bischof Lampreht wolte pfleger sin über das bistum, also es ime der bobest gegünnet hette, uñ mahte herte briefe uñ processe wider alle die die in dar an irretent. Do wider mahte das cappittel processe wider disen Lampreht, uñ verbien ie einre den andern uf das hynderste. Die wile die missehelle alsus werte, do gap der bobest einen bischof gein Strosburg genant Friderich von Blankenheim, der hie noch geschriben stet. (K. 168ª.)

1372. — Die dirte anderunge des rotes. — Do men zalte MCCCLXXII ior, do duhte die lüte zu Strosburg das der gewalt der vier meistere und des ammeisters were vaste geminret worden, von der kurzen zit wegen ire meisterschafte, wan men alle ior nuwe meistere und ammeister mahte, und ein meister nuwent ein viertel iores rihtete, uñ also e sü den gewalt uñ gewonheit reht begriffent, so was ir zil uñ gewalt us. Her umb sattent die von Strosburg uf, das men solte machen vier meistere uñ einen ammeister, die zehen ior annander werent. Und das worent her Johans Zorn, her Heinze von Mülnheim, her Johans Schilt, uñ gros Fritsche von Heilgenstein. Und der ammeister was her Heinze Arge ein winman. Aber men satte alle ior den rot, also ignoten. (K. 219ª.)

Herlesheim wart gewunnen. — Do men zalte MCCCLXXII ior, do frogete men die edellüte zu Strosburg welre burgere were oder nüt. Do sprach etlicher er were in der stat gesessen also sine vordern, uñ etliche so sü der stette bedurftent, so sprochent sü sü werent burgere, uñ was men in denne heholfen also den burgern. Aber wenne men sü hies etwas tun der stette zu helfe, das in nüt wol

gefiel, so sprochent sü sü werent nüt burger noch hettent mit der stette nüt zu tunde. Sus woltent sü die wege bede han. Der umb gebot men zu Strosburg das ein ieglich edelman zu Strosburg solte sich erkennen in eime monote das er burgere were, uñ solte ouch der stette sweren, also burgere dunt, oder solte aber X ior von der stat bessern. Dis wolte her Johans Erbe ein wol gefründeter ritter nüt tun. Der umb wart ime die stat X ior verbotten. Do wider seite er der stette, uñ mit helfe hern Burkartz von Vinstingen kriegete er uf die stat Strosburg, uñ greif die burgere ane wo er moehte. Nu was her Eppe von Hadestat burger zu Strosburg, uñ was gesessen uf der bürge zu Herlesheim, uñ was gar riche. Uf den stellete her Johans Erbe heymelichen. Und eines moles samelte her Johans Erbe alle die boesewihte und strossenrouber, die uf dise stat oder in dem lande ane griffent, uñ fur mit disen eines nahtes heimeliche gein Herlesheim, uñ gewan die burg, uñ ving hern Eppen von Hadestat, uñ befalch den sinen gesellen, uñ nam uf der bürge das gelt uñ silberin geschirre uñ was er vant, unde furte das enweg, uñ lies sine gesellen alle uf der bürge des gefangen hueten. Dis befant der lantvougt her Mürlin von Walse, uñ rante zu stunt mit den von Sletzstat uñ von Kolmer für die burg, das ir keinre her us moehte kumen. Do zugent die von Strosburg ouch für die burg, uñ das lant do umb des riches stette, uñ gewunnent die stat Herlesheim und die burg, uñ wurdent LVI boesewihte duffe gefangen, die dem lande grossen schaden hettent geton mit roubende uñ mit vohende. Der wurdent drige uf reder gesetzet uñ XVI gehenket, uñ die überigen wurdent enthoubetet, one drige, die wurdent gehalten, mit den men den krieg wolte verrihten. Do noch wurdent die selben drige us der gefengnisze gelossen, mit grosser burgschaft, uñ wart der krieg zwüschent der stette uñ hern Johans Erben gerihtet. Doch mueste er die X ior usse sin. Uñ in den selben zehen ioren wart er erslagen zu Yllekirche von dem wissen Zorne, eime ritter zu Strosburg. Sus wart dis lant gereiniget vil bi von allen roubern, die do zu mole zu Herlesheim zu samene kumen worent, uñ gedoetet wurdent also vor ist geseit, das der stat uñ dem lande eine grosse notdurft was uñ nüt vil tusent gülden hettent do für genommen. (K. 226[b].)

Schutter. — Do noch (noch 1333) über vil ior wart das closter uñ das stettelin zu Schutter wider gebuwen, uñ wart von den von Strosburg anderwerbe gewunnen uñ zerbrochen noch gotz gebürte MCCCLXXII. (K. 226[a].)

Ein ertbideme. — Do men zalte MCCCLXXII ior am ersten tage des brochmonotes kam ein ertbideme zu Strosburg, uñ der noch an unser frowen tage der junger aber ein ertbideme. (K. 258ª.)

Win was türe uñ wolfeil uf einen dag. — Do men zalte MCCCLXXII ior, do was win also türe zu Strosburg das men erloubete win zu dem zappfen zu schenkende, wie hohe men wolte. Do det men den win uf zu IIII sol uñ zu zweigen untzen, uñ den nehesten umb XXXII. Dis was in dem ougeste, uñ e der ougest für kam, do schenkete men nuwen most, eine mosse umb II d. oder umb III d. Des selben iores brohte men win das lant her uf von Wurmesse uñ von Spire, uñ das lant her abe von Zürich und von Basel, gein Strosburg ze verkouffende.

Men gap ouch uf sant Mauricien dag des selben iores eine mosse wines umb I sol d., uñ umb X d., uñ umb VIII d., uñ umb VI d., uñ umb V d., uñ umb IIII d., uñ umb III d., uñ umb II d., uñ umb I d., alles uf einen dag. Men gap ouch do vor uf etlichen dag eine mosse wines umb XIIII d., uñ eine mosse nuwes wines umb II d. Uñ des selben herbestes wart also grosse genuht von wine, das men das gantze ior eine mosse veil vant umb I d. uñ umb einen heilbeling. Men gap ouch zu disen ziten ein viertel wines umb ein viertel rocken, uñ galt iegliches IIII sol d. (K. 261ᵇ.)

1373. — Der erste brant in dem giessen — Do men zalte MCCCLXXIII ior, in der vasten, do brant es in dem giessen das kleine vihegesselin gerwe abe zu beden siten untz an metziger turn, das nuwent vier hüser blibent stonde, uñ die zwei orthuser, vorne an vihegasse wider den giessen, uñ brante in dem giessen von vihegasse untz an Eberlin Betscholtz hus. Uñ worent der hüser uñ schüren die do verbrantent uf LXXX. (K. 205ᵇ.)

Der erste brant zu sant Aurelien. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXIII ior, do worent etliche froemede knehte die hettent gedroeschen bi sant Aurelien, uñ meindent in were unreht geschehen an irme lone, uñ etwas smocheit wider faren. Do von sties einre ein hus heimelichen ane, das es brante von dem wissen turne bi sante Aurelien die zile mit hüsern mittenander abe wider den nuwen graben, untz gegen den dütschen herren über. Uñ geschach dis an sant Iocobes tage in der ernen also das korn in was gefuert. (K. 206ᵇ.)

Der ander brant. — Der noch über syben wuchen in dem vorgenanten iore, do wart ussewendig des wissen turnes aber heimeliche an gestossen, das die zile mit hüsern wider das bruch vor dem wissen turne uñ dem wighuse wider Künigeshoven vil bi gerwe verbrante, uñ geschach gros schade an korne, wan es nuwelingen was in die schüren gefuert. (K. 206[b].)

1374. — **Die dirte witerunge der stette umb das bruch.** — In dem iore also men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXIIII ior, umb sant Martins naht, do mahte men die stat Strosburg ein michel teil witer, uñ begreif die vorstette an steinstrosse, uñ under wagener, uñ das bruch bi bischofes bürgetor allesamt zu der rehten stat. Uñ men ving ane an der steinstrossen bi dem wissen turne. Doch was der selbe wisse turn, uñ der turn bi sant Aurelien, der ouch heisset der wisse turn, uñ der turn zu Cronenburg in dem bruche bi der cappellen, lange vor gemaht. An disen drigen türnen wart eine nuwe ringmure uñ ein guter grabe umb gemaht von steinstrosse untz in die Brüsch bi den dütschen herren, uñ etwie manig gut turn wart uf der selben ringmuren ouch gemaht. Uñ wurdent die mure uñ der grabe mit den turnen und zynnen vollebroht noch gotz gebürte MCCCLXXXX ior. (K. 194[a].)

Das geschoelle zwüschent den von Rosheim und den Rebestoecken. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXIIII ior, an sant Gergen tage noch naht ymbesze, do erhup sich ein krieg uñ ein geschoelle uf der dringstuben bi sant Thoman zwüschent den zweigen geslehten zu Strosburg genant die Rebestoecke und die von Rosheim. Uñ wurdent der von Rosheim drige erslagen. Der umb wart zwelfen von den Rebestoecken die stat verbotten. Der zugent zehen gein Mollesheim, uñ worent do gesessen. Do das die von Rosheim befundent, do slichent sü heimeliche in Mollesheim, uñ logent do etwie manigen dag in eime huse verborgen, uñ wartetent wenne sü über ire viende moehtent kumen. Dis wustent die Rebestoecke nüt, uñ gingent ungewarnet zeren uñ essen uf der edellüte dringstube zu Mollesheim. Uñ do die Rebestoecke eines moles alle zehen uf der stuben zu naht hettent gessen uñ by nander worent, do lieffent die von Rosheim heimeliche geweffent uf die dringstube über die Rebestoecke, und stochent ir ethwe zu tode, uñ zwene junge knaben die entrunnent. Uñ sint dis die ehtewe die erslagen wurdent : her Peter Rebestog, Claus Reinbolt und

Hug sin bruder, Hetzel und Claus genant Rebestoecke, Reinbolt Loeselin, und Bürkelin Bertsche. Uñ do die von Rosheim ir viende also erstochent, do koment sü mit leitern uñ seilen über die ringmure us zu Mollesheim, also sü es vor bestellet hettent, wan es naht was, uñ die porten beslossen worent. Dis geschach an sant Veltins obende noch gotz gebürte MCCCLXXV ior. Do noch clagetent die Rebestoecke, die noch do zu Strosburg worent, disen mort vor dem rote. Do erkantent meister uñ rot das dis kein mort were, uñ verbuttent ieglichem die es geton hettent die stat X ior, also men umb dotslege doet. Do noch kam ouch ein sterbotte under die zwei geslehte, das sü sere abe gingent, uñ ir lützel wart. Do noch wurdent zwene geburen gefangen, die uf diser gedot worent bi den von Rosheim gewesen uñ in geholfen hettent umb gelt, die wurdent geredert zu Strosburg. (K. 221ᵃ.)

Eine reyse in Obrehtz tal uñ für sant Pülte und Bergheim. — Do men zalte MCCCLXXIIII ior, do fur der herzoge von Lutringen in Obrehtz tal mit eime grossen volke, uf die von Mülnheim, uñ verhergete das tal uñ Scherwilre uñ andere doerffer die der von Mülnheim worent. Wan die von Mülnheim hettent vor ouch in sin lant gereiset. Ouch sprach der herzoge die stat zu sant Pülte were sin, uñ gewan sü *in eime herbeste* bischof Lampreht mit trowende ane. Do noch zogete der herzoge an die stat Bergheim uñ stürmete vaste an die stat. Doch erwertent sü sich das er die stat nüt moehte gewinnen.

(K. 230ᵃ u. 224ᵇ.)

Grosse wassere. — Do men zalte MCCCLXXIIII ior do hette es lange zit uñ vil geregent, uñ entsprungent vil ertbrüche uf den bergen do das wasser her us lief, das boume und steine uñ huser enweg furte. Hie von koment drü grosse wasser eines iores, die ein wenig minre worent denne die vorgeschriben wasser. Das erste kam uf den zwelften dag, das ander uf sant Agnesen dag, das dirte umb sant Veltins dag. Ouch zwüschent disen drigen wassern do sü ingefallen worent, do was noch denne das wasser eines halben mannes hoeher denne sin gewoenlich louf ist. Dis werte wol ein viertel iores. Das wasser was so gros, das men mit schiffen durch den giessen fur zu unser frowen brueder tor us. Es ging ouch in die hüser am staden uñ do umb. Uñ wart ouch malen hie zwüschent dicke also türe, das men underwilent kein brot veil vant zu Strosburg. (K. 259ᵇ.)

1375. — Von den andern Engelendern. — Do men zalte MCCCLXXV ior, am nehesten fritage noch sant Michels tage, do kam aber über die steyge her in Elsas zogende ein gros volg genant die Engelender. Doch worent sü nüt Engelender, sunder sü worent Brituner, von dem lande Britanie, one uf fünf hundert glefen die do von den Dütschen worent zu in gesamelt. Dis volkes was unzellichen vil, das men sprach ir werent uf VI tusent gutes stritbers volkes zu ganzem gutem harnesche noch nuwen sitten wol bereit. Und des andern volkes under in die ouch harnesch furtent, aber nüt also gut, uñ das buebesche volg das noch lief uñ reit, der was also vil, *das sü one zal worent. Men kunde sü ouch nüt wol geschetzen, wenne sü nüt bienander worent, untze das sü us dem lande zogetent. Do schetzetent die in den vesten worent, do sü vür zogetent, das sü hettent LX tusent pfert oder me.* Uñ sprach menglich die sü sohent, das sü nie so vil volkes hettent by nander gesehen, *wenne der gezog werte von fruege bitze in die naht.* Sü hettent XXV capitanien under in, der ieglicher etwie vil volkes under ime hette. Die capitanien koment zu samene wenne sü woltent, uñ wurdent zu rote was sü tun oder an griffen woltent. Uñ e sü in dis lant koment, do was dis lant vaste gewarnet, uñ hette men gefloehet in die stette uñ vesten, wan was sü fundent das was verlorn, *doch was von korne uñ von wine was, do noment sü das sü bedurftent, uñ liessent das überige ligen,* uñ was sü ouch lütes begriffent die bundent sü also herte das die bant den lüten durch das fleisch ossent, uñ marteltent sü umb gut, die richen umb gülden *uñ franken* uñ umb hengeste, uñ umb sydin uñ güldin duecher, wan alles ir werben was noch gute. Uñ die armen die nüt hettent gülden zu gende, die schetzetent sü umb roszysen uñ umb rossenagel uñ umb schuhe. Aber die von Strosburg liessent der dinge keis us der stat fueren umb die die armen geschetzet wurdent.

Sü brantent ouch etwie manig dorf, do sü in dis lant koment, uñ truewent ouch sü woltent dis lant gerwe verbürnen, men gebe in denne gut, uñ hieschent LX tusent gülden, uñ LX gülden duecher, uñ LX hengeste. Dis was den von Strosburg ungehoert, uñ woltent in nütschet geben. Doch gobent in das bistum und des riches stette drü tusent gülden, das sü soltent us dem lande varen, also sü ouch dotent. Uñ was frowen oder doehter sü erwüschetent, mit den begingent sü ungewonliche unküscheit uñ schande, *das es schemelich were

zu schribende.* Sü logent in dem lande wo sü woltent, zu Pfaffenhofen, zu Lampartheim, zu Altdorf, *zu Bibelnheim,* zu Barre, zu Erstheim, allumbe uñ umbe.

Ein strit zu Marley. — Do sü nu also logent wo sü woltent, do mahtent sich die geburen zu Marley uñ in den doerffern do umb zu samene mit einre baner, unde über vielent wol XXIIII Engelschen zu Marley. Do sattent sich die Engelschen zu gewer, also sü wol vehten kundent zu rosze uñ ze fusse, uñ erslugent der geburen uf IIII hundert zu tode, uñ vingent ir etwie vil. *Do von rote ich den geburen das sü sich nüt me vehtendes an nement, sü habent denne die bi in die wol do mitte künnent uñ vormols bi den sachen sint gewesen.* Es geturste ouch nieman gewandeln in dem lande one ir geleite oder wortzeichen, uñ wen sü trostent, dem hieltent sü es ouch, wie das men in nüt wol getruwete, wan men hette sü für übel tetige lüte uñ für moerder, also sü ouch worent, wan sü ermürdetent ire gefangen lüte, wele in nüt hettent gut zu gende. Doch entgingent in vil gefangen die sich nahtes von in verstulent.

Ire kleider worent lang uñ kosper. Ir külhuete mit stumpfen zippfeln, also müniches kutten zippfele, uñ die worent einre spannen lang. Ire schüsseln uñ dring geschirre worent silberin. Aber die armen gingent barfus uñ nacket, uñ was sü junger knaben bi fundent, die behubent sü bi in zu rennern.

Uñ do sü etwie manigen dag worent in dem lande gewesen, do zogetent ir ein michel schar von Munoltzheim gein Schaftoltzheim, das sü zwüschent der stat uñ Husbergen furent, an sant Lucas tage, do men mit krüzen ging. Do rufte der wahter her abe, das das volg do her zogete. Do hies der ammeister die mortgloke lüten. Do lief menglich an sine hute uñ an die letzen do sü hin gehortent, uñ die überigen zogetent für das münster ze rosse uñ zu fusse. Do noch am samestage (*an dem nehesten sunnentage*) do koment sü an dem morgen für die stat, uñ hubent ginesite der ketzer gruben uñ bi dem galgen. Do wart die mortglocke aber gelütet, do ging men aber an die huten. Do zwüschent etwie maniger, die do mutwillen woltent, die rittent us der stat, uf das velt, uñ etliche koment in so nohe das sü mit in rettent. Doch geschach kein battellen do. Uñ do sü gehieltent untz mitten dag, do zogetent sü enweg wider Husbergen, uñ koment do noch nüt me mit maht für die stat. Doch furent sü nahtes gar nohe umb die stat uf den beiag.

Die vorstette uñ die cloester hettent in die stat gefloehet lip uñ gut, wan meister und rot hettent sich der vorstette begeben, das men sü nüt behut wolte han. Do botent die lüte under wagener, uñ an steinstrosse, das men in gunde ir vorstette zu behutende, das gunde men in, uñ gap in etwie vil schützen us der stat zu helfe, *uñ verbarg fusysen in die graben.* Men leite ouch hute uf alle türne mit geschütze uñ mit bühssen. Dis befundent die boesewihte, uñ koment nüt me hin zu, wie doch sü hettent gesworn sü woltent in die vorstette kumen. Aber crutenouwe die vorstat bleip gerwe unbehut. Doch kam ir keinre drin. Men satte ouch werke in des probestes hof zum jungen sant Peter, uñ in den kirchof zum alten sant Peter, uñ bi sant Steffan. Der umb werent sü in die vorstette kumen, das men hette zu in geworffen. Die hüsere die uf dem burggraben stundent, den brach men die wende abe die gegen der ringmuren stiessent, das men keine entheltnysse dinne moehte haben. Item den spittel uñ zum gruenen werde leite men obenan vol wellen uñ stro. Wer es das die boesewihte werent hin zu kumen, so hette men es ane gestossen.

Wangen wart gewunnen. — Dis volg die Engelender stürmetent an menig stettelin uñ vesten, doch gewunnent sü keine, denne Wangen das stettelin. Das selbe gewunnent sü mit schalgheit uñ nüt mit gewalte oder mit stürmende. Uñ do inne dotent sü vil unlustes den frowen, uñ doetetent vil kinde, uñ roubetent was do inne was. Doch gewunnent sü die burg nüt, die in Wangen stet.

Brumat. — Ouch globetent sü zweigen mannen vil gutes, die in Brumat woltent hin han gen. Do versohent es die von Brumat, uñ wurdent dise zwene verreter von Brumat gefangen uñ uf reder gesetzet.

Der herre von Küssin. — Do die Engelender alsus mit gewalte uñ one allen widersatz in dem lande herschetent, do kam zu in der herre von Küssin (*Küszü*) mit XV hundert glefen. Und von des wegen worent sü ouch in dis lant kumen, das sü ime woltent helfen kriegen wider den herzogen von Oesterich, den er ane sprach umb sin teil der herschaft das er zu erbe was kumen von sinre muter, die do was herzoge Lüpoldes dohter von Oesterich. Der bleip ouch etwie lange in dem lande bi den Engelendern. Do zwüschent brante der herzoge abe sine eigen doerffere uñ der umbsossen, sü werent vient oder frünt, untz her abe gein Sunthus, das ehte das volg keinen leger noch spise moehte haben in sime lande.

Do noch an sant Kathrinen tage, do zogetent sü us Elsas uf den herzogen. Uñ do sü in des herzogen lant koment, do moehtent sü von bresten wegen der spisen nüt lange do bliben. Do zogetent sü gein Basel über den Howenstein, uñ koment über das wasser genant die Are. Do leitent sich ir ein teil in ein closter genant Frowenburne. Do koment die von Berne mit iren helfern eines nahtes uñ umbe zugent das closter uñ stiessent es ane. Uñ die do her us fluhent die wurdent erstochen, uñ die do dinne blibent die verbrantent, das ir wol tusent gutes volkes do wurdent verbrant uñ erstochen. Do fluhent sü von dannan uñ koment her wider abe untz gein Watwilre, uñ das stettelin gewunnent sü ouch mit stürmende, uñ erslugent ir wol hundert manne, uñ vingent ir etwie vil. Do noch furent sü wider enweg gein Welschen lant. Uñ sprach men das der herzoge dem lande vil me schaden hette geton mit bürnende denne die viende, wan hettent sü gewellet sü hettent dis lant wol gerwe abe gebrant.

Eine genühtige zit erne uñ herbest. — Men sol ouch wissen das des selben iores ein also genühtige erne uñ herbest was, das alle die wile, do das volg in Elsas was, ein gut viertel kornes nie kam über VII sol d. Uñ eine gute mosse wines galt III d., wie wol der herbest lützel zu nutze kam, wan sü den gantzen herbest untz sant Katherinen tage in dem lande logent. Uñ also balde sü enweg koment, do galt ein viertel kornes V sol. Uñ der win der abe gelesen wart vor sant Michels tag, e sü in dis lant koment, der wart gut, aber der do an den reben bleip untz das sü enweg koment, der wart suesse uñ seyger, unde ungesunt zu trinkende, wan das abe lesen verspotete sich, das der win an den reben bleip, an menigen enden untz winahten. Uñ noch disen Engelendern koment vil guter ior nohenander. Uñ der vorgenante herre von Küssin der dis volg in dis lant schuf, umb sine erbeteil zu Oesterich, der mueste ungeton enweg faren, das er sin verdarp uñ ime nütschet wart. (K. 231ᵃ. L. 221ᵃ.)

Friderich von Blankenheim wart von dem bobeste gemaht zu bischove zu Strosburg, uñ las sine briefe über das bistum an sant Mauricien tage noch gotz gebürte MCCCLXXV ior. Do noch an sant Steffans tage wart er zu bischove enpfangen von den burgern, uñ von aller pfafheit zu Strosburg, one die dumherren zum münster, die woltent in an der erste nüt enpfohen. Doch über kam er mit in, das sü in hyndenoch ouch enpfingent. Dirre was ein

junger man uf XX ior alt, do er bischof wart, uñ wol gelert in geistlichen rehten, uñ was strenge uñ unerschrocken, uñ mahte an der erste guten friden in sime bistume. Aber hyndenoch mahte er vil unfriden uñ krieges, also her noch wurt geseit. Er schetzete sine pfaffen uñ armen lüte vaste.

Von collecten. — Er leite ouch grosse collecte uñ stüre uf die stifte uñ kyrspel zu Strosburg noch gotz gebürte MCCCLXXVIII ior. Do appellierten die stifte zu sant Thoman uñ sant Peter wider sine proces, uñ tribent die sache zu Rome mit grossem kosten uf V ior. Do wolte er nüt an den bobest zu Rome glouben, uñ verbot den stiften ire gueter in sime bistum. Do kerte sich der rot zu Strosburg dran, uñ schuffent mit dem bischove, das er den stiften mueste ir gueter entslahen. Ze jüngest wart der krieg gerihtet, das er mueste die stifte mit gemache lon one schetzunge. Dise rihtunge geschach noch gotz gebürte MCCCLXXXVIII ior.

Von confirmieren die eppete. — Dirre bischof Friderich was ouch kriegber uñ gritig noch eren uñ noch gute, uñ das ging ime ouch etwas zu handen. So ein nuwer appet oder eptissin erwelet wart, so mueste men fünf hundert oder sehs hundert gülden geben umb die confirmacio, uñ also koment ime vil bi alle eppete uñ eptissin dis bistumes in sine hende zu confirmierende, die wile er zu Strosburg bischof was, uñ etliche eptyge zwurent oder drige werbe, die ime also dicke gros gut gobent, das die cloester her umb muestent ir eigen uñ ir gut verkouffen uñ versetzen, also swerliche, das sü zu grosser armut kumen sint.

Von den silber bergen. — Bi sinen ziten in dem silber berge zu Brüntzebach ginesit Gengenbach dalp men noch silber, uñ vant men also vil silber ertz das men schetzete, das alle die, die do teil hettent an dem selben berge, usser mossen soltent rich werden. Do dis der bischof enpfant, do sprach er der berg were in sime lande uñ gehorte ime zu. Also nam er das silber mit gewalt me denne tusent marg, uñ sprach er wolte den lüten umb das silber gehorsam sin vor dem künige. Do noch über koment sü mit ime, das sü ime woltent das halbe silber geben, das sü fürbas fündent. Do verswant zehant das silber ertz in dem berge, das men kume also vil silbers vant das den berglüten moehte der koste zu grabende wider werden. Also wart dem bischove do noch nütschet me.

Er warp noch andern bystum. — Er warp uñ stellete ouch allewegen noch eime andern bessern bistume. Also wart bi sinen ziten das bistum zu Metze lidig, do warp er umb, an den bobest uñ an das cappittel, mit grossem kosten, das er kam wol umb XIII tusent gülden. Aber es wart ime nüt, uñ was der koste verlorn.

Zu glicher wise warp er ouch umb das ertzebistum zu Mentze, uñ do noch umb das ertzebistum zu Triere, mit grossem kosten, das er kam über umb LX tusent gülden, doch wart ime ir keys. Uñ do men zu ime sprach, war umb er also grossen kosten uñ kumber uñ erbeit hette umb ander bistum, sit er doch hie genug hette, uñ men ime zuht uñ ere erbütte, do entwurte er er wolte das er der kürfürsten einre moehte werden, das er allen sinen lebetagen nie mer stunde noch dag ruwe hette. Uñ were es das er den kosten hette an dis bistum zu Strosburg geleit, er hette es wol gelidiget von allen versetzeten zinsen, uñ gebessert, das es das beste lant uñ smaltzgrube unde kleinoetter were worden, das in allen landen hie umb were gewesen. Aber er wolte lieber krieg uñ unruwe haben, des ging ime ouch genug ze handen, das es dise stat uñ dis lant ist wol gewar worden, also her noch wurt geseit.

Der grosse krieg zwüschent bischof Friderich uñ den von Strosburg. Uñ zum ersten wie die von Strosburg koment in des küniges ohte. — Do men zalte von gotz gebürte MCCCLXXXVIII ior, do ving her Brune von Roppoltzstein in sime lande einen ritter von Engenlant, genant her Johan Harlesteyn, uñ hielt den in herter swerer gevengnisze *umb gut zu schetzende.* Von des ritters wegen verschreip der künig von Engenlant den burgern von Strosburg, uñ bat sü ussermossen ernestliche das sü soltent iren burger hern Brunen von Roppoltzstein so lych haben, das er den gefangen ritter lidig liesze, wan er kein reht zu ime hette. Das wolte der künig von Engenlant den von Strosburg ewikliche danken, uñ in semelichen uñ groessern sachen tun das in liep were.

Her Brune von Roppoltzstein wart besant uñ kam gein Strosburg, uñ erzalete vor dem rote, uñ uf allen dringstuben, wie gros reht er hette zum ritter, aber do was nieman der es von des ritters wegen verentwurtete. Hie mitte bleip die sache also hangende.

Do noch verschreip der künig von Engenlant aber den von Strosburg dicke uñ vil von des gefangen ritters wegen also vor. Dar uf entwürtetent die von

Strosburg, sü hettent hern Brunen us gedinget, do sü in zu burger enpfingent, was kriege oder sachen er zu in broht hette, dar zu soltent sü ime weder helfen noch enthelfen. Nu were dirre krieg uñ missehelle zwüschent hern Brunen uñ dem gefangen ritter lange vor gewesen, e er burger würde, her umb ginge dise sache die von Strosburg nüt ane, uñ hettent in nüt zu twingende. Uñ also bleip dise sache hangende.

Do sprochent etliche wise lüte in der stat, men solte mit hern Brunen reden, uñ hie zu tun was men moehte, das er den ritter lidig liesse, anders die stat moehte sin hie noch in kumber kumen. Dis hettent etliche für ein gespoette, uñ sprochent es mueste ein lang swert sin, das von Engenlant untze gein Strosburg reichete.

In dem nehesten iore do noch, also men zalte MCCCLXXXIX ior, also der künig von Engenlant sach das sin schriben uñ bitten nüt verfing, do trug er ane, das der roemesche künig Wentzeslaus uñ vil ander herren verschribent den von Strosburg, sü soltent iren burger so lich halten, das er den gefangen ritter lidig liesse. Dar uf entwurtetent sü also vor. Doch so schihtent sü ire erber botten zu hern Brunen, uñ botent in ernestliche das er den ritter lidig liesse. Das moehte in nüt gefolgen, wan ouch her Brune sü ermanete, der fürworte die sü ime us gedinget hettent, do sü in zu burger enpfingent.

Do noch über lang, do kam einre, hies Wiskle, uñ det ime ein lant gerihte machen von des küniges wegen in der stat zu Eger, uñ vorderte do vor dem gerihte men solte die von Strosburg ehten, umb ire ungehorsamkeit gegen dem künige, das sü iren burger hern Brunen nüt so lich hieltent das er den ritter von Engenlant lidig liesze. Do erteiletent die rittere die do zu gerihte sossent, mit urteil, sit das den von Strosburg, nüt dar, vor gebotten were, so solte men sü ouch nüt ehten noch besweren, wolte aber ieman an die von Strosburg ütschet vordern, von der sache oder von andere sache wegen, der solte sü für gerihte laden mit für gebotten uñ anleitz briefen, also do zu gehorte, also es reht uñ gewoenlich were.

Dar über uñ über die urteil, uñ ouch über das in kein für gebot noch ladunge nie geschach, so det sü der selbe Wiskle in des küniges ohte, in der stat Burgalis in Behem, noch gotz gebürte MCCCXC ior, do men doch die uf dem Ryne niergent anderswo ehten sol denne uf frenkeschem ertriche, also etliche sprechent.

Do noch wart den von Strosburg von iren guten fründen geseit, das sü uñ ir stat werent in die ohte geton. Do kertent sü sich an der erste nüt vil ane, uñ hettent es wol mit lützel gerihtet, uñ liessent dise sache also verhangen, untz das etliche kouflüte von Strosburg wurdent in froemeden landen von der ohte wegen gefangen. Do verschribent die von Strosburg dem roemeschen künige, das er ire erber botten für sine gnode vertroste, so woltent sü sich verentwurten mit ir unschulde, das sü truwetent in sinen gnoden zu blibende. Die botten wurdent getroestet zum künige. Do die gein Proge koment, do lies men sü also ligen me denne sehs wuchen, das men sü für den künig nie wolte lossen. Do furent sü ungeton her wider heim.

Under disen dingen, der vorgenant Wiskle, uñ Tristram, uñ andere die gerne gut hettent gewunnen, die erwurbent briefe von dem künige, das sü die von Strosburg moehtent ane griffen von der ohte wegen. Do wandeltent die von Strosburg deste minre in des riches stette, uñ stelletent noch den, die semeliche briefe furtent, uñ vingent einen genant Zebes, uñ dümeltent in gar sere. Des entsossent sich die andern, das sü mit semelichen briefen nüt me nohe zu der stat koment.

Hie zwüschent lies her Brune den gefangen ritter lidig, und kam lihtekliche us der ohte, wie er der sachen ein houbet man was, uñ in aller meist ane ging. Uñ dar zu nam er den von Strosburg die stat Roppoltzwilre wider mit verretnysze, die er in vor langen ziten hette in geben für ir schulde, wider die eyde, die er uñ sine lüte gesworn hettent den von Strosburg.

Do noch in der vasten noch gotz gebürte MCCCLXXXXI ior, des küniges rete her Lampreht bischof zu Bobenberg, her Hynasco von der Tuber, uñ her Wurseboy von Swinnar lantvougt in Elsas uñ in Swoben, koment gein Mentze umb tedung von der ohte wegen, das sü ouch vollen gewalt hettent. Zu den koment der von Strosburg botten gein Mentze. Uñ noch vil worten tedigetent die botten mit in, do ouch zu gegene was herzoge Rupreht von Peyern der eilte, uñ vil ander herren, das die von Strosburg soltent geben fünftehalp tusent gülden Heinriche Jungen zu Menze von des küniges wegen, bitz unser frowen tage der jünger, uñ soltent hie zwüschent die vorgenanten des küniges rete schaffen das die von Strosburg usser ohte werent, uñ in one iren schaden briefe geben die dar zu notdurftig werent. Also gobent die von Strosburg fünf

hundert gülden druf, des küniges reten, uñ woltent von des andern geltes wegen gehorsam sin zu gende so in die briefe wurdent, also es vertediget was.

Die herren irretent die ohte. — Do nu die von Strosburg wondent das die ohte solte also gerihtet sin, so koment heimeliche etwie dicke zu samene her Friderich der bischof, her Bernhart marggrove zu Baden, grove Eberhart von Wurtenberg, juncher Johans von Liehtenberg, her Brune von Roppoltzstein, uñ vil andere herren, die grosse zinse uñ gülte in die stat gebent, uñ meindent das mit der ohte wette zu machende, uñ mit kriegende. Her umb trugent sü heimeliche ane mit dem vorgenanten lantvougte das er die ohte nüt liesse rihten, uñ schuffe das der künig sü uñ ander herren die verlehent werent von dem riche, manete heimeliche zu ziehende uf die von Strosburg, die wile die stat ungewarnet were, so truwetent sü die stat gewinnen, oder aber mit kriege dar zu bringen, das sü muestent gros gut geben dem künige, uñ hern Wurseboy dem lantvougte. Der lantvougt det also der Behemer art ist, die diebe und boesewihte werdent durch gutes willen, uñ manete von des küniges wegen alle herren uñ getruwen des riches, mit ime eine reyse zu tunde von des riches wegen, uf unser frowen dag der eren noch gotz gebürte MCCCLXXXXII ior, uñ seite nüt wie oder wo hin.

Von carten briefe. — Dar zu gap der künig dem bischofe uñ den andern herren wol hundert carten. Das worent birment briefe, do nütschet an geschriben stunt, uñ doch versigelt worent mit des küniges magestete ingesigel, dar an der bischof uñ die andern herren moehtent tun schriben uñ manen mit grossen penen, wen sü woltent, uñ wie sü woltent, also sü ouch dotent. Also wurdent vil briefe hie in disem bistum geschriben mit worten uñ mit daten, also ob sü zu Proge geben werent.

Hie zwüschent der bischof uñ die andern herren spisetent ire vesten uñ sameltent volg, uñ rüstetent sich vaste uf den krieg so heimeliche, das ir eigen rete uñ fründe nüt dar umb enwustent, uñ nieman kunde erfaren, über wen die reyse ginge. Do wurdent die von Strosburg dicke gewarnet von iren guten fründen, doch hettent sü lützel glouben dran, wan sü getruwetent irme bischove wol. Doch schiketent sü etwie dicke ire botten zü ime, uñ seitent ime, wie in geseit were das ein volg wolte uf sü ziehen. Do entwurte er in er wüste nütschet der umb, er wolte sich der noch erfaren, uñ enpfünde er üt, das wolte er sü

lossen wissen, uñ enpfündent sü üt, das soltent sü in ouch lossen wissen. Er verkunte ouch sinen armen lüten das sü nüt soltent floehen, wan er wuste umb keinen krieg, wie doch er des krieges ein antrager was, also men der noch wol enpfant, uñ kam das sinen armen lüten zu grossem schaden, wan in genomen wart das sü hettent.

Do noch über vier tage wurdent die von Strosburg aber ernestliche gewarnet. Do verschribent sü dem bischofe, also er in enpfolhen hette, das gros volg in das lant züge, wuste er üt das er das sü liesse wissen.

Des bischoves brief. — Do verschreip er der stat einen brief, der stunt also:

Minen grus bevor, lieben getrüwen. Also ir uns verschriben hant, do lont wir üch wissen, das wir die unsern geschicket hant die sache zu erfarende. Was uns die her wider bringent, das sü her faren hant, das wellent wir üch lossen wissen. Geben am mentage noch sant Bartholomewes tage noch gotz gebürte MCCCLXXXXII ior.

Gemer wart gewunnen. — Under disen dingen an sant Bartholomewes tage, so gewinnet her Brune von Roppoltzstein mit verretnysse das stettelin Gemer, das er doch hern Heinzen von Mülnheim zu Strosburg hette versat uñ gesworn nüt dar an zu irrende, uñ wider seite do. Do enpfundent alrest die von Strosburg, das die reyse über sü ging, uñ iletent mit droeschende uñ bossende, das in gar vil kornes wart, uñ ouch vil kornes ungedroeschen in dem stro in die stat gefuert wart, das men do noch droeschete in den kirchen uñ hüsern, uñ in den gassen, wan es gar eine genühtige erne was.

Der spittal uñ sant Elzabet closter wurdent verbrant, uñ die boume abe gehowen. — Noch sant Adolfes tage brochent die von Strosburg abe den herlichen spittel bi unser frowen brueder, uñ sant Elzabet closter, uñ vil hüsere umb die stat, die nohe bi der ringmuren stundent, uñ verbranten sü, das sich die vigende nüt soltent dar inne enthalten. Men hiewe ouch die boume abe umb die stat, das men verre moehte gesehen, uñ vermurte etwie manige porte, also sant Elzabet dor, den wissen turn under wagenern, uñ die kleinen tore worent beslossen, also sant Steffans toerlin, sant Andres toerlin und Vinkewilre türlin, den gantzen krieg. Aber was porten offen stundent, do sossent geweffente lüte ane uñ hutent. Do was ouch obewendig der bedecketen brucken die Brüsch mit pfelen über slagen, uñ do durch yserin ketten gezogen, das nieman do her

abe gefaren moehte mit schiffen. Do was ouch ein schif bi sant Steffans brucke mitteln uf dem wasser mit geweffeten lüten, die hutent das nieman die Brüsch abe mohte kumen one iren willen.

Do wart wider seit un̄ erhup sich der krieg. — In disen selben ziten in der nehesten wuchen vor unser frowen tage der jünger, do koment der bischof, der marggrove von Baden, der von Wurtenberg, der lantvougt, un̄ vil andere herren, mit eime grossen volke, uf zwei tusent glefen in dis bistum, un̄ wider seitent do alrest, ir ambaht lüte vor, un̄ die herren dar noch, alle von des riches wegen. Es wider seitent ouch der stat die herzogen von Gelre, von, marggrove Roetel von Hochperg, die herren von Tierstein, von Kyburg, von Lützelstein, von Bitsche, von Liehtenberg, von Ohssenstein, von Naszouwe, un̄ vil andere groven, frygen, herren, rittere un̄ knehte, also das alles das ussewendig der stat was, das was alles vient. Dise herren mit irme volke belogent Strosburg, un̄ leitent sich nyder in des bischoves doerffer zu Eschowe, Vegersheim, Hündesheim, Northus, Erstheim, un̄ in andern doerffern uf der Illen un̄ do umb, un̄ furent in dem lande herschende mit nome, brande un̄ verhergende was der burger was.

Der erste rit für die stat. — Und an der nehesten mittewuchen noch dem vorgenanten unser frowen tage der jünger, do zogetent die vorgenanten herren mit irme volke uf zwei tusent glefen gutes volkes für Strosburg wider metziger owe, un̄ hielt der huffen ginesit des zolhuses un̄ des kalg giessen, un̄ rantent etliche von dem huffen durch den giessen uf metziger owe. Do rantent etliche soldener un̄ junge gesellen zu metziger turne us gegen den vigenden, also nohe, das sü zu samene rettent. Doch hute sich einre vor dem andern, das kein battellen do geschach. Do sü alsus furent rennende uf metziger owe, von pryme zit untz an den obent, do furent die üssern enweg wider an ire legerstette in die vorgenanten doerffer.

Der ander rit für Strosburg. — Do noch am nehesten sunnentage zogete das her aber für Strosburg wider Künigeshoven zu, un̄ hup ir ein gros huffe bi Eckeboltzheim, un̄ ir ein teil bi Husbergen, un̄ do zwüschent. Un̄ rantent ir ein teil von dem huffen in dem lande umb un̄ umb, un̄ brantent die doerffer un̄ ouch Künigeshoven, un̄ in der leymgruben.

Galgen ritter. — Sü verbrantent ouch den galgen un̄ furent do umb rennende,

uñ mahtent vil rittere under in. Uñ woltent ouch Wasenecke uñ spittel müle verbrant han. Do geturstent sü vor geschütze nüt dar kumen. Do rantent ouch etliche von Strosburg hin us, uñ vingent den der den galgen verbrante, uñ rittent den vigenden so nohe das sü zu samene rettent. Doch geschach kein battellen do. An dem obende furent die viende enweg, wider an ir legerstat.

Der dirte rit für Strosburg, uñ die rynbrucke wart gestürmet. — Do noch über ahte tage, das was an sant Mauricien tage, do zogete das her aber für Strosburg, wider metzger owe zu, und rantent durch den kalg giessen. Der was vor allenthalben mit fusysen gespreitet. Do hettent sü arme knehte, die losent die fusysen uf mit rechen, uñ worent ouch die wasser also kleine das men durch den kalg giessen obewendig des zolhuses uñ nydewendig, an vil enden, wol über reit. Ouch worent die fürte an der Illen uñ anderswo mit fusysen verleit, aber es verfing lützel. Do das her durch die giessen uf metziger owe kam, do hup der rehte huffe bi den ziegeloefen am Ryne uf swei tusent glefen, der bischof, der marggrove, der von Wurtenberg, uñ die obgenanten herren, mit ir selbes libe. Ouch lag ir ein teil bi der langen brucken und do umb uf der owen. Do logent die von Offenburg uñ von Gengenbach, uñ vil volkes us des bischoves uñ des marggroven lande, uñ her Heinrich von Lore uñ sin volg, gynesit Rynes, vor der rynbrucken.

Und ir ein teil die hie dissit Rynes worent rantent von dem huffen, uñ verbrantent das zolhus, uñ die ziegelofen, uñ das bürne holtz bi den ziegelofen, uñ etwie vil hüser, bi sant Johans closter zu den hunden, uñ uf der owen, uñ in dem heyritz, uñ verbrantent ouch uf sant Elzabet owe etwie manig hus uñ garten. Ouch woltent sü bi sant Kathrinen closter uñ in krutenowe han gebrant, do geturstent sü vor den schützen uñ vor den knehten, die mit langen spiessen do worent, nüt hin zu kumen, uñ wenne ein harst des huffen gerante uf metziger ouwe her uñ der, bi sant Markes und sant Agnes cloester, bitze nohe an metziger turn, untz das ire pferde muede wurdent, so rantent sü wider zum huffen, uñ kam denne ein ander geruweter harst von dem huffen die ouch do rantent, also schos men vaste abe den zinnen zu in mit bühssen, doch traf men keinen. Die soldener von Strosburg uñ vil junger gesellen rantent ouch hin us uf metziger owe, uñ welre denne ie minre was, die entwichent den andern, das kein battellen do geschach.

Die rynbrucke. — Die wile alsus das gerenne uf metziger owe was, do koment ouch die vorgenanten herren an die rynbrucke mit grossem stürmen zu beden siten des Rynes, mit grossen buhssen uñ geschütze gar vientliche hie dissit uñ gynesite. Uñ sunderliche was hie dissit ein gut bühssen schiesser meister, der schos in die brucke, uñ durch das hüselin uf der brucken, do die inne worent, die der brucken hutent. Doch geschach nieman nüt. Ouch was vor dem hüselin eine heymeliche valle brucke. Were es das die vigende woltent zum hüselin sin, so hette men die valle brucke uñ sü gelossen in den Ryn vallen. Uñ hie zwüschent die wile das stürmen an der rynbrucken werte, do koment zwene noge oder hochport schiffe gefüllet mit holtze, uñ swebele, uñ beche, also es der bischof bestellet hette. Die schiffe stiessent sü ane zu bürnende, uñ liessent sü do triben under die rynbrucke, das sü do von solte verbürnen. Uñ worent die schiffe gemaht hyndenan mit langen hocken uñ querch hoeltzern, do mit sü gehangen soltent an den pfylern under der brucken, uñ do über sich die brucke verbürnen. Also nu die bürnenden schiffe under die brucke koment, do zerhiewent die uf der brucken worent die querch hoeltzer uñ hocken an den schiffen, wan sü furent mit kleinen schiffelin der gegen, uñ wisetent ouch die schif durch die brucke, das sü enweg gingent, uñ der brucken nüt geschach, uñ wertent sich ritterliche mit bühssen uñ geschütze das der vigende keinre geturste der brucken genohen. Noch den schiffen liessent die vigende ouch den Ryn her abe triben zwene grosse breite floesse, gemaht mit grossen hoeltzern also drotteboume, die soltent an die pfyler stossen das die brucke zerbreche. Do fuegete es sich also der Ryn kleyne was, das die floesse gestundent uf eime griene obewendig der brucken, uñ wart zu den vigenden, die uffe dem flosse worent uñ woltent abe den griene schalten, geschossen, das sü der abe entwichent, uñ liessent die floesse ligen, die zoch do noch die stat anden lant, uñ nam das kosper kluge holtz. Uñ also die schyffe uñ floesse nüt enhulfent, do schussent die herren aber zu beiden siten an die rynbrucke. Doch behubent die uf der brucken worent die brucke mit gewalte wider alle ir viende wille, das ir keime nüt geschach.

Dis stürmen an der brucken, uñ das vorgeschriben gerenne uf metziger owe, werte von fruege untz an den obent, uñ wurdent der viende zwene erschossen, uñ etwie menig hengest geletzet, aber den innern geschach nüt,

wan das zwene arme knehte, die uf der ouwen lieffent pfyle uf lesen, die wurdent erstochen.

An dem obende furent die viende enweg wider an ir legerstette, uñ koment do noch nyme zu der brucken, noch mit maht für die stat. Doch rantent der viende ein teil underwilent für die stat, uñ noment das vihe do. Uñ etwenne so errettete men das vihe, etwenne lies men es enweg triben, wan men vorhte das die viende hettent grosse horscharen geleit, also sü ouch dicke dotent, uñ were men dem vihe noch gerant verre, men were in der viende hant kumen, wan der üssern gar vil was, uñ alles das, das ussewendig der muren was, das was vient. Und hassetent die von Strosburg der umb, das sü den burgern vil schuldig worent, uñ ire lant den burgern versetzet sint, uñ wondent mit disem kriege die schulde uñ zinse wette machen, uñ die stat twingen uñ verderben, uñ verderbetent sich selbes, das sü eines tages me schuldig sint denne des andern, uñ minre hant denne vor.

Also logent der herren volg zu leger in dem lande, zu velde uñ in den stetten, von unser frowen tage der jünger untz vastnaht.

Von den blutzappfen. — In dem selben kriege worent vil armer lüte uñ louffende knehte zu Strosburg, ein teil von der stat, doch das mereteil von den doerffern ime lande, die in disem kriege in die stat entwichent. Dise arme knehte, genant blutzappfen oder blutharst, lieffent underwilent us der stat in das lant, etwenne vil mittenander, etwenne lützel, das sü zu essende gewinnent, uñ roubetent uf die viende was in werden moehte. Der selben blutzappfen wurdent uf CL erslagen uf einen dag, ginesit Rynes, von des bischofes uñ des von Lore volke. Do noch in den winaht fyrtagen wurdent der blutzappfen aber erslagen uf II hundert bi Vendenheim. Doch was nieman erbers uuder in der mit in lief. Do noch wurdent sich die armen knehte voerhtende, uñ blibent in der stat.

Von gefangen. — In dem vorgenanten iore, am winaht obende, noch gotz gebürte MCCCLXXXXII, do rittent der von Strosburg etwie maniger us, uñ woltent lugen ob in ouch üt kunde wider varen. Uñ so sü kument gein Wihersheim zum turne, so kument sü an des küniges diener, das worent Beheme, uñ slugent sich mit den, uñ vingent ir XXIIII, uñ furtent die gein Strosburg. Under den gefangen was einre genant der Zender, ein houbetman, der was gar wert in des küniges hofe. Do noch rittent die soldener us, uñ

vingent underwilent zwene oder drige der vigende. Underwilent wurdent etliche der soldener oder der burgere gefangen. Also was der gefangen, die die stat hette gefangen, uf LXX erbere. Aber die üssern hettent kume X gefangen von der stat. Item der von Strosburg soldener uñ andere rittent dicke heimeliche us der stat in eine andere gegene denne do vigende logent, uñ brantent uñ roubetent, uñ zerslugent die mülen, das die vigende deste minre gemalen moehtent, aber in den mülen bi sant Arbogast was eine bühsse uñ geschütze, das der vigende keinre geturste hin zu kumen.

Die von Strosburg reysetent ouch. — Eines moles mahtent sich die von Strosburg uf mit allen iren soldenern, uñ mit allem dem das zu ritende hette, das sü zu samene brohtent uf X hundert gerittens volkes, uñ furent fruege über Ryn, uñ brantent den gantzen tag in des bischoves lant ginesit Rynes, uñ in des von Lore lant, uñ koment des obendes wider her heim, wan sü geturstent nüt über naht usse blyben.

Ouch furent die von Strosburg eines moles heimeliche in des marggroven lant von Baden, uñ fundent do uf XV hundert kuewe uñ pferde, die das mereteil geroubet worent in disem kriege. Die selben pferde und kuewe noment die von Strosburg uñ furtent sü mit in untz an die rynbrucke, uñ bütetent uñ teiletent sü do under sich.

Von den antwerken. — In disem kriege was ouch bestellet, wenne men eine glocke lute zu Strosburg, so zogetent alle antwerg für das münster geweffent, uñ ein teil uf die muren uñ an die letzen, do in denne hin bescheyden was. Uñ blibent do untz das men sü hies wider heim zogen.

Vil erber herren koment gein Strosburg. — Die wile alsus dirre krieg werte, do koment gein Strosburg der grove von Sponheim, der schultheisse von Oppenheim, uñ erbere botten von Wurmesze, Mentze uñ Spire, den gunde men zu beden siten der zwüschent zu redende. Do vorderte her Wurseboy der lantvougt an die von Strosburg, sü soltent usser ohte kumen, uñ dar umb geben hundert tusent gülden, die mueste er den herren teylen. Uñ dar zu die herren mit den er zu velde were *uñ der bischof*, die hettent vil zusprüche uñ anesproche an die von Strosburg. Das solte men an in kumen uñ lossen, so wolte er der selben stücke und anesproche ein gemeiner rihter sin, uñ gap die selben stücke geschriben. Do men die stücke gelas, do sprochent der von

Strosburg botten, die stat were mit den herren allen umb die stücke gerihtet uñ us getragen uñ hettent nütschet mit in der umb zu tunde. Ouch werent die herren nuwelingen in der stat gewesen, uñ hette men in geschenket, uñ zuht uñ ere erbotten, uñ hette ir keinre nie zuspruch geton. Uñ sunderliche die stücke, die der bischof der stat zu spreche, der werent sü indewendig drigen ioren mit ime guetliche gerihtet uñ geslihtet, uñ die hette er ouch gesworn zu haltende, uñ nüt do wider zu tunde, also das die briefe beseitent, die die stat der über hette besigelt, mit sime uñ sinre stifte capittels ingesigeln. Uñ dar zu so hette er zu der stat gesworn, ewikliche die wile er bischof zu Strosburg were, uñ sich zu der stat verbunden ir zu helfende wider alle ir viende, uñ die stat hette sich des selben wider umb ouch gein ime verbunden, also das die besigelten briefe seitent, die sü gegeneinander hettent, uñ duhte sü umbelich das er die briefe nüt enhielte, uñ wider die stat dete, noch den grossen früntchaften die ime die stat hette geton, das er bi lande uñ lüten bliben were, der von er mueste sin kumen, schulden uñ andere sachen halp, hette ime die stat nüt geholfen. Noch vil worten buttent die von Strosburg dem lantvougte drissig tusent gülden, das sü in des küniges uñ des riches gnode kement. Uñ umb die zusprüche, so die herren meindent zu habende an die stat, die woltent sü ouch uf den lantvougt kumen dem künige zu eren, doch mit den fürworten, das er die stat liesse bliben bi allen iren friheiten uñ rehten uñ guten gewonheiten. Das wolte der lantvougt nüt tun. Do woltent sü es komen sin uf herzoge Ruprehl von Peyern, oder uf die kurfürsten, das moehte ouch nüt zu gon, wie vaste der grofe von Sponheim uñ andere der zu rettent. Also furent sü wider enweg in ir lant, uñ wart der krieg nüt gerihtet.

Also nu der bischof, der lantvougt, uñ die andern vorgenanten herren zu velde logent mit irme volke in den doerffern bi der Illen, also vor ist geseit, uñ vaste herschetent in dem lande mit nome uñ mit brande, von unser frowen tage der junger untz zu sant Michels tage, do fur der lantvougt enweg mit eime teil sines volkes, uñ mit grossem roube in sin lant gein Behem, uñ lies bi dem bischove uñ in des riches stetten zu degelichem kriege uf CC glefen. Item der marggrove von Baden, uñ der von Wurtenberg, uñ vil andere froemede herren, die furent ouch enweg, uñ liessent ires volkes bi dem bischove ouch uf CC glefen. Do noch woltent die üssern nime zu velde ligen, uñ leitent sich

in des bischoves stette uñ vesten, uñ in des riches stette in Elsas, uñ tribent tegelichen krieg mit nome uñ mit brande. Sü losent ouch der burgere reben abe, das kein win in dem herbeste in die stat kam. Sü eidigetent ouch umb uñ umb die dorflüte, was sü gülte oder zinse in die stat gebent, oder schuldig werent den burgern, das mueste men alles den herren uñ den vigenden geben.

Sü brochent ouch der burgere hofe abe in dem lande, die vor nüt verbrant worent, uñ furtent die drotten uñ das holtz in ir stette.

Von saltz, holtz, und ysen, uñ malen. — Sü verwertent ouch das kein holtz, saltz, ysen oder ander ding moehte in die stat kumen. Doch was von gotz gnoden nüt gros breste in der stat, wan men gap ein gut viertel kornes umb VI sol d., uñ eine mosse wines umb III d. oder umb IIII d., uñ des vant men ouch genug veile. Aber saltz, holtz, howe, habern uñ ander futer was türe, wan die dorflüte uñ die metziger hettent ir pferde uñ vihe alles in die stat gefloehet, uñ ir howe uñ futer in dem lande wart das mereteil verbrant uñ veretzet von den vienden.

Do wart ouch malen türe, wan die Ille wart obewendig Erstheim verslagen uñ gegraben von des bischoves lüten, das sü das mereteil zu Ryne ging uñ nüt in die stat. Dar zu was es ein dürrer summer, das die Brüsch uñ ander wasser also kleine worent, das gros breste an malende was, das arme lüte, die nüt kuntschaft hettent, dicke weder mel noch brot haben moehtent, das sü korn stiessent oder stampfetent in stampfsteynen. Do mahtent etliche lüte in iren hüsern drettemülen oder wendemülen, uñ koment armen lüten zu helfe. Ouch mahte die stat eine gute müle under der rynbrucken die alle tage XX viertel kornes oder drissig mul, das mel buch die stat, und gap menglichem brot zu kouffende. Dirre breste an malende werte von unser frowen tage der jünger untz sant Andres tage. Do koment winde und regen, das die wasser gros wurdent, uñ men do noch den vollen hette an malende.

Die stat kam usser ohte uñ wart der krieg gerihtet. — Do dirre krieg gewerte untze unser frowen tage der liehtmesse noch gotz gebürte MCCCLXXXXIII ior, do worent erber botten von der stat bi dem künige zu Proge, uñ tedigetent das dirre krieg verrihtet wart, uñ die stat us der ohte kam. Dar umb gobent die von Strosburg dem künige XXXII tusent gülden. Aber dem bischofe uñ den andern herren wart nütschet, denne das sü noment uñ roubetent in dem kriege. Uñ der künig bestetigete den von Strosburg die rynbrucke ewikliche wider der

herren wille, wan die selbe rynbrucke ist den herren gynesit Rynes gar wider, also ein torn in irme ougen, do von das die von Strosburg über die selbe brucke varent uñ reysent über Ryn tages oder nahtes so sü wellent, das die herren her wider über nüt lihtekliche mügent getun. Do von hettent der bischof uñ die herren also grossen kumber uñ ernest die rynbrucke zu stürmende uñ zu gewinnende, das sü doch lützel verfing, also do vor ist geseit.

Dirre krieg wart also verrihtet vor dem künige, das ein schade gegen dem andern solte glich uf sin, uñ alle gefangen zu beden siten soltent lidig sin. Uñ was slos oder vesten oder ander ding, das noch vor handen were, uñ der burgere was, das solte men ouch den burgern wider geben, uñ solte ouch die burger fürbas nüt irren oder hyndern an iren guetern, zinsen uñ gülten, uñ an schulden die in noch usse stundent, ob sü ioch werent anders wo hin globet zu bezalende, uñ vil ander artikel wurdent beret uñ gemaht, also es der übertrag brief bewiset, der dar über gemaht ist. Uñ also gewan dirre krieg ein ende, der der groeste krieg was, den in Elsas ieman verdenken kunde. Uñ meindent etliche das die viende also gerwe hettent das korn uñ howe uñ futer verbrant unde veretzet in dem lande, uñ were es das der krieg nüt gerihtet were worden, so muestent doch die viende enweg sin us dem lande bresten halp.

Noch disem kriege gehup sich der bischof übel, das es nüt gangen was also er wonde das es gon sülte, uñ was gros gut schuldig, das er globet hette sinen soldenern uñ helfern, umb iren dienst, uñ in besigelte briefe dar über hette geben, die gerietent in pfenden uñ ane griffen umb ir schulde. Do warp er enweg in ein ander bystum. Also wart das bistum zu Üttriht lidig, das lech ime der bobest. Do das sin ambaht lüte enpfundent, das er ein ander bistum solte han, do woltent sü ime nyme gehorsam sin, noch in inlossen in sine stette oder vesten. Uñ also entweich er bi naht enweg ellendekliche uñ schemmeliche umb sant Arbogastes dag des vorgenanten iores, also men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXXXIII ior. Uñ kam in sin nuwe bistum gein Üttriht, das ime eine grosse notdurft was, wan er moehte hie vor sinen schuldenern nie mer me ruwe han gehebet. (K. 168ᵇ. L. 244ᵃ.)

1376. — Eine reyse gein Andelo. — Do men zalte MCCCLXXVI ior, do wundete ein herre von Andelo einen soldener von Strosburg. Do zogetent die von Strosburg

zu stunt us in das tal Andelo, uñ verhergetent das tal. Also rette men der zwüschent, uñ globetent zwene herren von Andelo sich zu entwurtende gein Strosburg in die stat, uñ do ze tunde was sü die stat hiesse, also ouch geschach, uñ wart die sache gerihtet. (K. 230b.)

1378. — Der dirte brant bi sant Aurelien. — Do men zalte MCCCLXXVIII ior, in den oster firtagen, also die lüte hettent vaste wider gebuwen, do wart es aber heimelichen ane gestossen, das die vorgenant zile mit hüsern zwüschent dem wissen tunre uñ dem wighuse wider Künigeshoven vil bi aber gerwe verbrantent. Do det men stellen noch den knehten, also wurdent ir drige do noch gefangen uñ verbrant. (K. 206b.)

Müse ossent das korn. — Do men zalte MCCCLXXVIII ior, do ossent die müse das korn uñ die fruht uf dem velde, das kume das dirteil zu nutze kam. Uñ galt doch des selben iores ein viertel rocken XVIII d., und habern X d. (K. 261a.)

1381. — Ein sterbotte zu Strosburg. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXXI ior, do was ein grosser sterbotte in dem summer zu Strosburg, den schetzete men also gros und langewerende also ie keinre vor was zu Strosburg gewesen. Von disem sterbotte wurdent die kirchen also rich, das men die alten kirchen zu Strosburg, zu sant Martin, zu sant Niclawes gynesit Brüsch, und zum alten sant Peter abe brach uñ nuwe witer kirchen dar mahte. (K. 215a.)

1382. — Die vierde anderunge. — Do nu die zehen ior uskoment, also men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXXII ior, do duhte die stat, das es weger were men mahte alle ior nuwe meistere uñ einen ammeister also vor, denne das men den meistern zehen ior den gewalt enpfülhe, uñ vil lihte von der langen zit wegen ires gewaltes hoch tragende wurdent, uñ den lüten wider dries detent. So worent ouch etteliche die gerne werent schiere ammeister worden, uñ sü vaste belangete der zehen iore. Do von sprochent sü, das der vorgenant ammeister her Heinze Arge were ein einfaltig unwissende man, uñ das die stat und die gerihte mit ime unversorget werent, uñ trugent ane das ein ander ammeister, das was her Johans Kantzeler, an sine stat vor dem zile wart gesetzet. Uñ sattent do aber uf, das men alle ior solte setzen vier nuwe meistere, uñ einen nuwen ammeister,

also vor den zehen ioren. Uñ von den edeln solte men XI nemen in den rot, uñ von den burgern XVII, uñ von den antwerken XXVIII, uñ us den allen solte men kiesen die vier meistere, und den ammeister sol men alleine kiesen us den antwerken, also der brief seit, den men alle ior swert vor dem münster zu haltende. (K. 219ª.)

Schetelo wart gewunnen. — Do men zalte MCCCLXXXII ior, do geschach dem lande uñ der stat grosser schade abe der bürge Schettelo, von roubende. Wan es was die boeste burg von roubende, uñ die beste von gelegenheit, die zu den ziten in disem lande was. Dis verdros die von Strosburg, uñ zogetent für die burg und belegent sü. Do noch kam der bischof von Strosburg, uñ der grofe von Lützelstein, und des riches stette ouch für die burg, uñ stürmetent die burg gar sere, das zu beden siten gros schade geschach, uñ do men uf drie wuchen dar vor gelag, do wart getediget, das sü die burg uf gobent, also das men die boesewihte die uf der bürge worent lies alle enweg gon, uñ wart die burg zerbrochen in den pfinkesten des selben iores.

Des von Fersey reyse. — Dise vesten was des grofen von Fersey, unde mute in das men ime sine vesten zerbrochen hette. Der umb samelte er ein gros volg, uñ wolte sinen schaden rechen, uñ fur zum ersten uf den grofen von Lützelstein uñ belag die stat Scherboele in Westerich, uñ schedigete die herren von Vinstingen uñ von Lützelstein gar vaste, uñ meinde er wolte aller welte strites genug geben.

Die von Strosburg furent us uf den von Fersey. — Do zogetent die burger von Strosburg us mit dem bischofe uñ mit iren helfern, uñ woltent mit dem von Fersey striten. Dar zu koment ouch die marggrofen von Baden, uñ vil andere herren und stette, die ouch woltent zum strite. Do das der grofe von Fersey uñ sine gesellen vernoment, do fluhent sü uñ zerrittent. Do zogetent die herren uñ die stette wider heim, uñ dotent grossen schaden an dem her heym farende mit zucken uñ roubende. Alsus zerging dise reyse. (K. 228ª.)

Ohssenstein. — Do men zalte MCCCLXXXII, do zogetent die von Strosburg für Ohssenstein die burg, und gewunnent sü, uñ bestelletent sü mit lüten. Do noch durte die von Strosburg der koste uñ zerbrochent die burg.

Do noch wart die burg wider gebuwen. (K. 226ª.)

Jocop Twinger ein priester zu Strosburg mahte dis buch MCCCLXXXII.

(K. 277ª.)

1383. — DER KOUFLÜTE MESSE. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXXIII ior, do wart mit des roemeschen küniges wille uñ gehelle uñ bestetigunge uf gesetzet und gemaht, das men alle ior sol haben zu Strosburg eine gefrigete messe, zu kouffende uñ verkouffende aller hande koufmanschatz, uñ solte die messe weren vier wuchen, XIIII tage vor sant Martins naht, uñ XIIII tage der noch.

Do dise messe gewerte uf ahte ior, do sprochent die kremer uñ kouflüte zu Strosburg, das dise messe were der stette me schade denne nütze, wan sü, die von Strosburg werent, die gebent zol, uñ diendent mit der stette hohe uñ nohe, so werent die froemeden kouflüte fry uñ gebent keinen zol, uñ vertribent iren koufmanschatz, so den heymeschen ir koufmanschatz blibe, das der stette schedelich were. Uñ noch vil reden komént meister uñ rot uñ die schoeffele über ein, das die vorgenant messe solte abe sin gerwe, wie wol sü gros gut hette kost, das men sü erwarp von dem künige. (K. 202ᵇ.)

DIE ANDER REYSE FÜR HORNBERG. — Do men zalte MCCCLXXXIII ior, do zogetent die von Strosburg und juncher Heinrich von Lore uf die herren von Hornberg, uñ gewunnent das stettelin Hornberg, uñ verbrantent es gerwe, uñ zerbrochent ouch den vorgeschriben nuwen turn (1368), uñ verbrantent uñ verhergetent die doerffer der herren von Horberg, uñ zugent für die zwo bürge genant Horberg, uñ do vor uf eine wuche, do was es also kalt, das men dennen zoch her heim, uñ wolte noch dem winter wider der gezogen sin. Do wart es do zwüschent gerihtet. Dise reyse geschach juncher Heinrich von Lore zu helfe, wan er burger was, uñ ouch das sü eime botten von Strosburg ein unzuht dotent. (K. 223ᵃ.)

1383. — EIN REYSE GEIN HOMBURG, DIE SYMUNT VON SCHOENECKE ENTHIELTENT. — Do men zalte MCCCLXXXIII ior, do worent zu Homburg zwene rittere genant die Peygere von Bochparten. Dise zwene ritter hettent die vesten uñ die stat Homburg verpfendet von dem bischove von Metze, uñ enthieltent uf der selben vesten etwie dicke Symunt von Schoenecke, der der von Strosburg also grosser vient was, das men gebot wer den selben Symunt ersteche, dem woltent die von Strosburg zwei tusent gülden geben, aber wer in gefangen brehte, dem wolte men drü tusent gülden geben. Dis half alles nüt. Er greif ane uf die stat

so heymeliche das ime nieman kunde zu kumen. Uñ wan er nu zu Homburg underwilen enthalten wart, dar umb zogetent die von Strosburg für Homburg, uñ e sü zu der vesten koment, do gobent sich die vorgenanten zwene rittere gefangen den von Strosburg, uñ gobent ouch die stat uñ vesten in der von Strosburg gewalt. Do noch gap men den selben zweigen rittern die vesten uñ die stat wider umb etliche verbüntnysse die sü gegen den von Strosburg dotent, uñ swurent den vorgenanten Symunt nüt me zu haltende.

Ze jungest wart der selbe Symunt von Schoenecke zu Lienstat von drigen von Strosburg erslagen, also her noch wurt geseit. (K. 229ª.)

1384. — Die ander reyse des von Fersey. — Dar noch also men zalte MCCCLXXXIIII ior, zwüschent ostern und pfinkesten, do wolte der vorgenant grofe von Fersey aber sinen schaden rechen, uñ nam eine gesellescbaft an sich uñ zogete durch Westerich untz an die steyge bi Zabern, uñ wolte in Elsas sin gefarn. Hie zwüschent was das lant gewarnet, uñ hette iederman in den doerffern gefloehet in die stette uñ in die vesten lip uñ gut, wan men vorhte das volg gar sere. Uñ der von Fersey sprach er wolte dis lant gerwe verbürnen uñ verhergen, uñ alles das erslahen das yme wurde. Do sprochent etliche herren die mit ime furent sü werent zu ime kumen das sü ime woltent helfen eine slehste reyse tun, sit er aber dis lant verbürnen wolte, uñ die lüte ermoerden, do woltent sü nüt bi sin, uñ furent von yme. Do getürste der von Fersey mit sime andern volke sich nüt gewogen in Elsas. Doch rantent etliche sines volkes über die steyge zu Zabern, uñ verbrantent vier doerffer, uñ fluhent hin wider über, uñ furent enweg. Do sprach der von Fersey er wolte ewikliche in der hellen sin, das er sich an den von Strosburg moehte gerechen noch sime willen. Also lies er do noch sin reysen abe. (K. 228ᵇ.)

Der herzoge von Lutringen ving etwie manigen von Strosburg. — Do men zalte MCCCLXXXIIII ior, also des grofen volg von Fersey zum andern mole in Elsas wolte sin, uñ wendig wart, also do vor stet geschriben, do zogete des selben volkes ein teil uf den herzogen von Lutringen. Do verschreip der herzoge allen sinen guten fründen uñ mogen, herren uñ stetten, das men ime zu helfe keme, er wolte mit disem volke striten. Also kam vil volkes zum herzogen. Ouch koment von Strosburg zu ime uf drissig glefen, ritter und knehte, in die stat

gein Lienstat. Do dis die boesewihte gewar wurdent, do zogetent sü abe dem herzogen uñ fluhent enweg. Do nu die rittere uñ knehte von Strosburg bi dem herzogen worent zu Lienstat, do sach ein edelkneht von Strosburg eines ritters sun, genant Adam Loeselin, den obgenanten Symunt von Schoenecke, der ime sinen vatter hette erslagen, do wolte er sinen vatter rechen, uñ zuckete sin swert, uñ stach disen Symunt von Schoenecke zu tode, mit helfe sines vettern Erbe Loeselins uñ Ruefelin Wassichers von Strosburg. Do dis die Walhe befundent, die ouch zum herzogen kumen worent, das ir geselle Symunt erslagen was, do weffetent sü sich uñ vielent über die Dütschen, uñ woltent sü alle erslagen han. Do wertent sich die von Strosburg, so sü beste moehtent, wan ir was gar lützel wider der Walhe, uñ in diseme überlouffe wart Claus von Westhus, ein edelkneht von Strosburg, erslagen, uñ etwie maniger wunt. Do reit der herzoge do zwüschent, uñ gestillete dis geschoelle, und nam die Dütschen alle gefangen, uñ hies sü sweren sich zu entwurtende uf ein zil das er in do gap, uñ lies sü alle enweg riten, one die drige, die do hettent den vorgenanten Symunt erslagen, die leite er in einen turn zu Lienstat, uñ meinde er wolte abe in rihten. Do wart der herzoge von grossen herren erbetten, das er solte beiten, untz er die sache reht enpfinde. Also logent sü uf XI wuchen in dem turne. Hie zwüschent geschach grosse bette für sü, uñ der herzoge lies die gefangen alle lidig, one die ritter uñ knehte von Strosburg, und von den hiesch er ein gros gut, oder aber das sü sich soltent entwurten uf das zil das er in geben hette. Do hieltent die von Strosburg tage uñ stunden mit dem herzogen. Ze jungest wart getediget, das die gefangen von Strosburg soltent geben zehen tusent gülden dem herzogen uñ lidig sin, uñ ouch die drie, die in dem turne logent, das was Adam Loeselin, Erbe Loeselin und Ruefelin Wassicher. Do noch gobent die drie geschriben was sü gutes hettent. Die andern ritter uñ knehte, die sich soltent geentwurtet han, die gobent ouch ir gut geschriben bi dem eide, den sü der umb dotent. Do wart Adam Loeselin geschetzet umb tusent gülden, uñ Erbe Loeselin umb ahte hundert gülden, uñ Ruefelin Wassicher umb tusent gülden, uñ wurdent deste hoeher geschetzet wan sü der sachen ein anehap worent. Aber die andern ritter uñ knehte wurdent bescheidenliche geschetzet ieglicher noch margzal also er sin gut hette geschriben gen. Also wurdent sü alle lidig umb X tusent gülden, die sü

dem herzogen gobent, das doch dem herzogen ein schemelich ding was, das er gut nam von den rittern uñ knehten, die uf iren eigen kosten ime zu helfe worent gefaren, uñ der umb so rette menglich dem herzogen übel, also es billich was. (K. 229ª.)

ABER EIN REYSE FÜR HAGENOWE. — Do men zalte MCCCLXXXIIII ior, do zogetent juncher Johans von Liehtenberg uñ die von Strosburg für Hagenouwe, uñ logent uf vier wuchen der vor. Do wart ein fride gemaht uf ein zil, uñ do zwüschent wart der krieg verrihtet. Do wolte keyser Karle vaste gezürnet han mit den von Strosburg, der umb das sü uf des riches stat one sine wissen hettent gereyset, also wart er sin kume abe erbetten. (K 226ᵇ.)

DER ANDER BRANT AM RÜNTSÜTER GRABEN. — Do men zalte MCCCLXXXIIII ior, am samestage vor sünigihten, do brante es aber am rüntsüter graben zu beden siten. Zu der inren siten wider die barfussen brante es von der rüntsüter brucke vor stadelgasse untz an der von Goffede hus, neben Friderich von Dunzenheim. Und zu der ussern siten brante es von der vorgenanten brucken in stampfesgasse den graben abe untz an des Gürtelers gotzhus, uñ do erwante es. (K. 205ᵇ.)

1385. — DRIGE GEWELTIGE AMMEISTER WURDENT VERTRIBEN ZU STROSBURG. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXXV ior, do worent drige gewaltige manne zu Strosburg, genant her Johans Kantzeler, her Philippes Hans und her Walther Wassicher. Dise drige worent von antwerg lüte uñ ammeistere gewesen, uñ worent gar wise und louffig noch der welte louf, uñ brohtent zu mit iren listen, uñ mit iren nuwen fünden, wan sü ouch gewaltig worent, das alle grosse sachen in der stat und in dem bistum under pfaffen uñ under leygen uñ under den herren in dem lande guter mossen wurdent durch sü us getragen, uñ noment gut uñ muete, under wilent von beden parten, uñ ouch so sü ammeister oder in dem rote worent, das sü doch versworn hettent, uñ hulfent dicke dem sü woltent, es were reht oder unreht, und hettent sich des gewaltes der stette so gar underzogen, das meniger zu Strosburg in den rot oder an ambaht gesetzet wart noch irme willen. Do von brohtent sü in dem rote durch was sü woltent, uñ dar umb so houbete menglich an sü.

Do men nu in dem vorgenanten iore nuwe meister uñ rot setzen wolte, also es gewonlichen ist, do wolte der driger einre, genant Walther Wassicher, mit

der zweiger helffe, ammeister werden, es were der gemeinde liep oder leit, das ehte der gewalt nüt keme usser iren henden. Dis verdros hern Conzen von Geispoltzheim den brotbecken, der do zu mole in dem alten rote ammeister was, und sprach ob er wolte gestatten, das das ammeistertum wider keme in diser driger gewalt, er wolte e mit der baner uñ mit den antwerken zogen geweffent für das münster, uñ do einen nuwen ammeister kiesen. Hie von vorhte men das ein geschoelle moehte werden in der stat. Do von rettent wise lüte hie zwüchent, uñ mit der rote wart ein nuwer ammeister erkosen, genant her Claus Meyger, von den schiflüten, uñ do noch vier meister uñ ein nuwer rot, also men alle ior dut, uñ erkos nüne wise erber manne von edeln, burgern uñ antwerken, die do soltent heimeliche erfaren, uñ gezügnisse hoeren, was dise drige geton hettent. Uñ noch dem also die gezügnisse verhort wart, uñ für den rot broht, do gebot men dar Walther Wassicher uñ Philippes Hans, uñ Kantzeler was der dirte, der was nüt in der stat, uñ do dise zwene für den rot koment, do las men in vor die stücke die uf sü wol erzüget worent, uñ lies sü zu iedem stücke entwurten, uñ noch der gezüge sage uñ noch ire antwurte erteiletent meister uñ rot, das dise zwene soltent zu stunt us der stat gon, uñ X ior usse sin, tages uñ nahtes ein myle von der stat, uñ niemer me kumen in den rot zu Strosburg, uñ vil andere ding. Das swurent die zwene stete zu hande uñ koment also enweg.

Do noch über drige wuchen kam Kanzeler ouch zu lande, uñ under wegen horte er sagen wie es sinen zweigen gesellen ergangen was. Do entsas er sich gar sere, wan er me misseton hette denne die andern zwene, uñ bleip zu Hagenouwe, uñ wie er vor der gewaltigeste was, so geturste er doch nüt in die stat kumen, noch sich verentwurten, uñ also er nüt kumen wolte für gerihte, do wart erteilet das alles sin gut der stette solte verfallen sin, uñ das er in die stat noch in das bistum zu Strosburg niemer me solte kumen, uñ in drigen tagen us sweren, uñ die stat under zoch sich alles sines gutes. Do er in den drigen tagen nüt wolte kumen, noch us sweren, also es erteilet was, do gebot men, welre in ersteche oder gefangen brehte, dem wolte men geben XV hundert gülden. Do erschrag er, uñ kam uñ swur us, uñ stete zu habende alles das uf in erteilet was, uñ über kam mit der stat, das men ime sin gut wider gap, und do von solte er zinsen alle ior hundert gülden, uñ die moehte er oder sine

erben abe loesen mit XV hundert gülden, also ouch geschach. Sus wurdent dise vorgenanten drige, die die gewaltigesten worent zu Strosburg, umb ir missetot, von der stat verwiset, one slege uñ stoesse, das menglichen umbillichen hette. (K. 219[b].)

Berse wart gewunnen. — Do men zalte MCCCLXXXV ior an sant Mathis tage, do kam der grofe von Sarwerde mit sinen helfern bi naht heimeliche für das stettelin Berse, uñ ersleich es das er in das stettelin kam. Do roubete er alles das er do vant, uñ verbrante die stat, uñ ving etwie vil, die furte er mit ime enweg uñ schetzete sü. Dis det er dem von Ohssenstein zu leide dem dumprobeste der mit ime einen krieg hette, uñ das selbe stettelin inhendes hette. (K. 229[b].)

Grosse wassere. — Do men zalte MCCCLXXXV ior, in der vasten, do was das wasser XIIII tage gros das der Ryn allenthalben us ging, doch was es bi drigen schuhen nüt also gros also das neheste vorgeschriben wasser, aber es werte gar vil lenger denne keis do vor ie gedet, wan es regente gar vil zu herbeste des voerdern iores, das do zwüschent das wasser allewegen groesser was denne sin gewoenlich louf ist. (K. 259[b].)

Die brediger muestent bessern CC lib. d. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXXV ior, do hette ein kneht sinen meister gewundet, uñ entran zu den bredigern in ir hüsel eis. Do lieffent ime der stette knehte noch, uñ woltent in gefangen haben. Do wart er in entwert von etlichen bredigern. Her umb gebot men, das nieman me solte zu den bredigern gon, weder oppfern noch messe oder bredige do hoeren, noch keinre hande ding mit in zu tunde han, bi grossen penen, untze men der stette gebe CC lib. d. für die smocheit, das in der boese kneht entwert wart. Her umb gobent die brediger der stette die CC lib. d. Do wart das gebot abe gelossen, uñ muestent die bredigere versichern, das die stat hie von in keinen kumber noch ban keme von iren obersten. (K. 199[a].)

Die kranyche. — Do men zalte MCCCLXXXV ior, do wurdent bi dem kouf huse an dem saltzhove gemaht die kreniche, do mitte men die wine uf zühet. Das dotent vor mols die vaszieher mit armen knehten, uñ mit seylen. Den geschach do ein übel tage won, das in der nutz enging. (K. L. 143[a].)

Der ander brant zu Rosheim. — Do men zalte MCCCLXXXV ior, an sant Adolfes tage, do hette ein kint zu Rosheim ein für geholet in eime andern huse, uñ also das kint über den weg ging, do enpfiel ime das für in stro, uñ ging

die stat do von ane, uñ verbrante mittenander das kume drissig hüser blibent in aller stat. Do verbrantent ouch die kirchen mit den glocken uñ türnen, was von holtzwerke dran was. Das für was ouch also gros uñ also snel, das vil lüte nüt enzite entrinnen moehtent uñ uf LXXX menschen verbrantent. Die andern in der stat vielent über die muren us in den graben, wan die brucke über das wasser verbrante ouch, uñ wart das wasser, das durch die stat flüsset, so heis das nieman der durch watten getürste. Die burnen uñ das ertrich wurdent ouch also brünstig uñ hitzig, das in vil tagen nieman geturste in die burnen gestigen, her us nemen, das von des füres wegen was drin geworffen, wan in eime burnen verdurbent zwey menschen die drin stigent, uñ ir ding woltent han her us genomen. Sus was das für so gruwelich, das etliche sprochent es were das helesche für. (K. 208ª.)

1386. — Lowestein wart gewunnen. — Do men zalte MCCCLXXXVI ior, do hette juncher Johans von Liehtenberg einen grossen krieg mit zweigen edeln knehten, genant Hennyn Strouffe uñ Hans von Albe, uñ schedigetent zu beden siten vaste einander. Dise zwene edelknehte enthieltent sich uf einre vesten genant Lowestein, das was gar eine gute burg von gebuwe, uñ boese von roubende. Do bat juncher Johans von Liehtenberg die von Strosburg, wan er ir burger was, das sü ime zu helfe kement wider sine vorgenanten viende. Also zogetent die von Strosburg us, mit dem von Liehtenberg, für Lowestein mit bühssen uñ werken, uñ stürmetent die burg vaste, uñ under grubent den berg uñ fels do die burg uffe stunt, das sich die inren entsossent, uñ gobent die burg uf, do men uf ahte tage was der vor gelegen, uñ lies men sü enweg gon. Do wart uf XIIII tusent gulden verzert uñ den grebern uñ werglüten verlonet. (K. 230ª.)

Win was wolfeil. — Do men zalte MCCCLXXXVI ior, do vant men eine mosse wines veil zu Strosburg umb einen heilbeling, wie vil men wolte. Uñ meniger moehte nüt so vil ab dem wine uñ vasse geloesen, also er in dem herbeste alleine umb das vas hette geben. (K. 262ª.)

Der krieg uñ strit zwüschent dem herzogen von Oesterich uñ den Switzern. — Do men zalte MCCCLXXXVI ior, do erhup sich aber grosse missehelle und krieg zwüschent herzoge Lüpolt von Oesterich und den Switzern uñ iren

eitgenossen, das sint die von Lucerne, von Urach uñ von Underwalden, wan der herzoge meinde das die vorgenanten stette uñ ir eitgenossen, wider reht uñ bescheidenheit, ime hettent abe gezogen vil slos uñ telre, die sin werent, uñ enpfingent sinre eigen lüte vil zu burgere, und irretent in an vil rehten die ime zu gehortent. Hie wider umb meindent die vorgenanten stette uñ ir eitgenossen, sü hettent nüt anders denne reht geton, unde hettent sich zu den selben slossen uñ telren verbunden das sü in muestent beholfen sin wider aller menglich, uñ hettent ouch soliche friheit von künigen uñ von keysern, das sü wol moehtent burger enpfohen. So geschehe in uñ den selben iren burgern dicke so gros schade uñ wider dries von des herzogen vougten uñ ambaht lüten, das sü nüt wol moehtent geliden. Uñ her umb kriegetent die vorgenanten stette uñ Switzer uñ ir eitgenossen uf den herzogen, uñ er her wider umb uf sü, das zu beden siten gros schade geschach von roubende uñ von bürnende in dem lande do umbe. Und in disem kriege wurdent dem herzogen ouch ane gewunnen Rotenburg, Züge, Sempach, Entelbruch, Glarys, uñ vil andere stette uñ doerffere.

Do disen krieg nieman kunde verrihten wie vaste men der zwüschent rette, do zogetent aber die von Zürich uñ die Switzer us, mit iren eitgenossen in des herzogen lant, uñ verhergetent uñ verbrantent do vil doerffer, uñ gewunnent eine vesten genant Pfeffinkeim, uñ erslugent uf der selben vesten XXVI manne, uñ verbrantent do die vesten, uñ zogetent wider heim von menglichem umbekumbert. Do noch über einen monot, am nehesten tage noch sant Ulriches tage des vorgenanten iores, do mahte sich der herzoge uf mit eime grossen volke, uf syben hundert glefen gutes gerittens volkes, uñ zugent für das stettelin Sempach, uñ woltent das gestürmet uñ wider gewunnen han, wan es dem herzogen was abe gezogen, uñ vil der Switzer logent in dem selben stettelin zu lantwer. Uñ were es das der herzoge das selbe stettelin nüt gewinnen moehte, so wolte er aber, also men seite, das korn uñ die frühte do umb verherget uñ abe megen geton han den Switzern zu leide. Uñ der umb hette der herzoge ouch bi ime uf CC meder, mit iren senszen uñ mit irme gezüge das dar zu gehorte.

Ein strit. — Dis befundent die von Lucerne, von Switze, von Urach uñ von Underwalden, und mahtent sich ouch uf mit zwei tusent geweffenter fusgenger. Unde worent die von Berne uñ von Zürich nüt do bi in. Uñ do die beide her

einander sihtig wurdent, do was der herzoge uñ ein teil sines volkes also gyrig zu stritende, das sü ze fusse abe sossent von iren hengesten uñ gobent die iren knehten zu habende, uñ ileten ungeordet, ie einre für den andern, zu den Switzern. Ouch worent under des herzogen volke vil junger edeler lüte, die woltent ritter sin worden uñ ire frumekeit erzougen, uñ iletent ouch unfürsihtekliche für die andern, unde schruwent über die Switzer, men solte die bueben erstechen. Hie zwüschent hettent die Switzer iren spitz gemaht uñ sich wol geordent zu strite uñ stelletent sich zu gewer, uñ strittent do mittenander uf eime eben velde vor Sempach, das zu beden siten ritterliche gefohten wart. Nu was es do ze mole der heiseste tag des iores, uñ von der hitze uñ erbeit in dem strite wurdent die herren zehant vermuedet uñ swach, das sü in irme harnesche ersticken woltent. Do von wart den herren zehant der drug ane gewunnen uñ gerietent vaste under ligen.

Vil fluhent. — Do das die andern des herzogen volkes das mereteil die noch do uf iren hengesten hubent, uñ ze rote wurdent was in ze tunde were, sohent wie es iren gesellen ging in dem strite, do kertent sü balde wider umb uñ rantent der von. Do dis sohent etliche herren in dem strite, do brochent sü sich us dem strite, uñ schruwent uñ ruftent noch iren hengesten, und woltent ouch der von sin gerant. Do worent die knehte mit den hengesten vor enweg geflohen, das vil der herren nüt moehtent zu iren hengesten kumen, die wurdent do zehant erilet, uñ von den Switzern ouch erslagen. Hie mitte was der strit ergangen, uñ gesigetent die Switzer den herren ane, uñ behubent das velt.

Wie vil uñ wer erslagen wart. — In disem strite nam men nieman gefangen, uñ wurdent der Switzer erslagen uf CC, uñ uf des herzogen site wurdent erslagen uf CCCC gutes volkes, das vaste grosse landesherren uñ edel lüte worent, der ich ein teil hie nennen wil.

Do wart erslagen der herzoge selber, und her Johans von Ohssenstein, dumprobest zu Strosburg, uñ lantvougt des selben herzogen, item marggrofe Otte von Hochberg, grofe Johans von Fürstenberg, zwene groven von Tierstein, her Johans Ulrich von Hasenburg, her Friderich von Münstertal, her Walter von Geroltzecke, der swarze grofe von Zolre, der von Randecke, her Martin Maltener, her Otte von Walpurg, zwene von Griffenstein, zwene von Stouffen,

einre von Sygenouwe, her Obreht von Rechberg, her Ulrich von Tierberg, zwene ritter von Clyngen, einre von der Dicke, zwene von Andelo, drige von Rotzenhusen, drie von Berenfels, drie von Rotberg, her Werlin von Flahslanden, zwene ritter von Hadestat, zwene Snewelin von Friburg, vier Waldener, her Hürns von Schoenouwe uñ sin dohterman her Johans von Gruenenberg, einre von Landesberg, her Werlin von Liehtenfels, zwene von Wiswilre, her Johans von Huse, her Heinrich vom Steyne, her Heinrich von Schellenberg, her Johans Scholer, her Behtolt Grot, zwene von Hallenwilre, einre von Tegerfelt, ein Stoere, zwene von Emptz, viere von Eptingen, vier von Moersberg, her Heinrich Koele, her Obreht von Mülwen, drie von Rynach, einre zum Wiher, zwene Güssen, der von Bechburg, der von Espendal. Item vier von Strosburg, das worent zwene Kletten, einre von Mulnheim, uñ ein Kraft. Item einre von Goudertheim, einre von Ettenheim, zwene von Bolsenheim, Antheis von Dürmenstein, einre von Liehtenstein, ein Botzheim von Sletzstat. Item XXVIII rittere uñ knehte von Oesterich. Item XXXV rittere uñ knehte von der Etsche, uñ vil andere, das ir ze samene worent uf CCCC gutes volkes die erslagen wurdent in des herzogen her, also vor ist geseit.

Do nu der strit ergangen was, do behubent die Switzer das velt untz an den dirten dag, uñ lusent die iren erslagen us den andern, uñ schihtent sü heim zu begrabende jeglichen do er hin gehorte, uñ noment do den kospern harnesch, kleider uñ kleinoetter die sü bi den herren fundent, die do erslagen logent. Hie zwüschent getürste von der herren wegen nieman hin zu kumen. Am dirten tage noch dem strite, do gobent die Switzer einen friden uñ erloubetent mengelichem zu den doten zu gonde. Do worent die doten libe also sere smackende worden, wan es gar eine heisse zit was, das men mit grossem kumber uñ iomer den herzogen uñ andere grosse herren uf LX gesuhte us den andern, der begrup men uf XL in dem closter zu Künigesfelt, die andern XX wurdent enweg gefuert ieglicher in sin lant zu begrebede. Do noch mit den überigen doten geturste nieman wol umbe gon vor gesmacke uñ hitze. Also mahte men an der selben stat eine grube, uñ warf die doten drin, do sü noch ligent. Uf die selbe grube ist sither eine kleine cappelle gemaht.

Noch disem strite kam des herzogen seligen sun, der eilter, genant herzoge Lüpolt an die herschaft zu Oesterich an sines vatter stat. Diser wolte sinen vatter

rechen uñ besamelte ein gros volg, wider die Switzer, also dotent ouch die Switzer her wider umbe. Do wart der zwüschent geret, uñ ein fride gemaht ein ior. Do zerreit das volg, uñ e das zil ergie, do ging der krieg wider uf, und die Switzer zersleiffetent die stat Rotenburg uñ die burg in der stat ze grunde abe, wan der herzoge gar einen grossen zol do hette, und die strossen den Switzern abe der selben bürge verhalten uñ verleit wurdent. Do noch fur der junge herzoge von Oesterich zu herzoge Albreht sime vetter zu Wiene, uñ hies die wile sine stette uñ ambaht lüte kriegen uf die Switzer, das dotent sü ouch, uñ geschach vil roubendes uñ battellen zwüschent des herzogen volke uñ den Switzern, und wurdent die lant verherget uñ verbrant, und geschach grosser schade zu beden siten. (K. 236ª.)

1387. — Ein siechtage von dem flosse. — Do men zalte MCCCLXXXVII ior, do kam ein gemeinre siechtage in alle lant, von dem flosse uñ husten, das under zehen menschen kume eis gesunt bleip, uñ wurdent die lüte in dem selben siechtagen verrihtet uñ bewart zum tode. Doch koment sü vil bi alle uf, one die alten lüte, die disen siechtagen von alter und von swacheit nüt moehtent über winden, der starp vil. Dirre siechtage was aller groest in der vasten. Do von hette men in der selben vasten veil fleisch, eyger uñ ander ding, also ob es ussewendig der vasten were gewesen. Disen siechtagen nantent etliche den ganser, oder den bürzel. (K. 215ª.)

1388. — Aber ein strit uñ gesigetent die Switzer zu Glarys. — Eines tages noch ostern do men zalte MCCCLXXXVIII ior, do geschach das grofe Johans von Werdenberg, grofe Thoman von Tockenburg, her Johans von Klingenberg, uñ vil andere herren uñ stette mit der herschaft von Oesterich zogetent für Glarys in das tal mit eime grossen volke drü tusent oder me, uñ woltent die von Glarys über fallen han, wan sü zu den Switzern gehortent, uñ gewunnent die letzen unde koment in das lant uñ lieffent in die hüser zu roubende uñ sagman ze machende. Hie zwüschent sameltent sich die von Glarys uñ die Switzer, das ir uf tusent zu samene koment, uñ zugent uf die herren uñ strittent mit in. Do worent die herren zertregelt uñ nüt bynander, wan sü in die hüser noch roube worent gelouffen. Do von gelogent sü under, uñ gesigetent die von Glarys

un̄ die Switzer gegen dem grossen volke, un̄ erslugent ir uf XII hundert, un̄ gewunnent XII baner und tusent harnesche un̄ vil hengeste un̄ rosze, un̄ wart der Switzer kume uf hundert erslagen.

Do noch zogetent die Switzer für die stat Wesen, do worent vil herren inne, die stiessent die stat selber ane mit füre, un̄ zogetent dennan, do koment die Switzer hin zu un̄ fundent vil harnesch un̄ blunders in dem füre.

Die Switzer gelogent under. — Hie noch zehant do zogetent die von Zürich, von Lucerne, die Switzer un̄ ir eitgenossen uf VIII tusent für die stat un̄ vesten Roppeltzwilre, un̄ schussent unde wurffent vaste hin in, un̄ die inren her us, un̄ fute sich uf den meyetag des vorgenanten iores das sü die stat mit grossem stürmende ane gingent, wasser halp un̄ landes halp, un̄ koment der üssern wol XL in die stat zu eime venster in in einen kelre, un̄ woltent durch die muren han loecher gemaht. Des wurdent die inren gewar, un̄ brochent die büne uf obe dem kelre, un̄ wurffent uf sü steine un̄ für das sü muestent entwichen, un̄ ir etwie maniger verdarp. Noch do was das stürmen gros un̄ schussent bedenthalp vaste, das zu beden siten gros schade geschach. Under den üssern verdurbent uf CC die do dot blibent, un̄ wurdent ir geworffen un̄ geletzet uf CCC die der noch wider genosent. Do muestent die üssern entwichen, un̄ furent wider heim mit grossem schaden, und ire katzen un̄ werke wurdent gar zerworffen. Hie noch geschach vil battellendes un̄ roubendes zu beden siten.

Ein fride. — Ze jüngest wart der krieg verrihtet un̄ ein fride gemaht syben ior. Dise rihtunge geschach in der vasten noch gotz gebürte MCCCXCI ior.

(K. 237ª.)

1392. — Der spittel wart abe gebrochen un̄ wider gemaht. — Do noch also men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXXXII ior, do wart der selbe (grosse) spittal abe gebrochen in dem kriege, do die stat in der ohte was, also do vor bi bischof Friderich geschriben stet, un̄ wurdent die siechen geleit in der stette hof uf der bünen bi der bedecketen brucken. Do logent sü uf VI ior, untz das der spittal wart wider gemaht. Un̄ wart der selbe spittal wider gemaht indewendig der ringmuren, do er ignote stet, noch gotz gebürte MCCCXCVIII ior. (K. 200ᵇ.)

Gemer wart aber gewunnen. — Do men zalte MCCCXCII ior do wart Gemer die burg un̄ das stettelin mit verretnysze gewunnen von hern Brunen von

Roppoltzstein, also do vor bi bischof Friderich von Blankenheim geschriben stet. (K. 222ª.)

Adelnhofen wart abe gebrochen. — Do noch also men zalte MCCCLXXXXII ior, in dem kriege den die stat hette mit bischof Frideriche, uñ in der ohte was, do brach men gerwe abe die vorgenanten zwo zilen zwüschent dem wissen turne und dem wighuse wider Künigeshoven. Men brach ouch das dorf zu Künigeshofen gerwe abe, uñ mahte acker uñ velt, do, do vor hüser stundent. (K. 206ᵇ.)

1393. — Von hern Contze Müller. — Do men zalte MCCCLXXXXIII ior, do was her Conze Müller ein alt ammeister zu Strosburg gar hochtrage uñ verhasset von menglichem in der stat, und zigent in etliche das er in dem kriege der in den nehesten voerdern iore was zwüschent der stat uñ bischof Frideriche, uñ er ouch ammeister was, es hielte mit den üssern, uñ der stette were mit untruwen bi. Also klagete Hans Barpfennig von ime ouch etwas stücke, uñ wart hern Conzen Müller für gebotten, uñ verentwurtete die stücke so beste er kunde. Noch klage uñ noch entwürte erteiletent meister und rot, das er solte sweren in einen turn, uñ niemer me dar us zu kumende, uñ sin halp gut solte der stette verfallen sin, das det uf hundert marg, uñ solte ouch nieman uf den turn zu ime gon, noch mit ime reden, one urlop uñ wissen meister uñ rotes, uñ mueste das sweren uñ wol verbürgen stete zu habende, also wart er in den turn gefuert an der almende gegen dem alten sant Peter über. Dar inne wart ime eine stube uñ eine kammer gemaht, do inne was er beslossen uf X ior, untz das er starp, uñ was also verhasset, das ime iederman das unglücke wol gunde. (K. 220ª.)

Zwene von Grostein wurdent vertriben. — Ouch worent zwene ritter zu Strosburg, her Thoman von Grostein uñ her Clawes von Grostein, wie das die der stette burgere worent, so hieltent sü es doch mit dem bischofe uñ mit den herren in dem lande, in dem vorgeschriben kriege. Her umb ving sü die stat, uñ verurteiletent sü über das engelsche mer, do sü soltent ir leben slissen. Das muestent sü sweren uñ verburgen stete zu haltende, also koment die enweg. (K. 220ᵇ.)

1394. — Byschoff Wilhelm. — Anno domini M°CCC°LXXXXIIII, als nach byschoff Fridrichs hinweg kommen, under den tumherren des bystums halp

zweynug was, da herwarb her Wilhelm von Diesch bebstlich brieve, das der bobst inen versehen hette byschoff ze sinde. Dem nach erhub sich ouch spenne zwüschent dem selben von Diesch, und dem von Lützelnstein. Doch mit hülff der statt Strasburg, nachdem der von Diesch sich früntlich zu inen tett, so bleib er by dem bystum, und wart hern Burckarten von Lützelnstein die Oeber Muntat, nemlich die stette Rufach, Sultz und ir zugehoerung.

Da man zalte XIIII^c^XV iare von anfang der zyt, und inn der zyt als das concilium zu Costantz was, nemlich uff zinstag nach sant Andres tag, wart byschoff Wilhelm zu Molsheim gefangen, durch hern Hugelman von Vinstingen den dechan und den von Zolre tumherren, inn bywesen hern Ruellin Barpfennings und hern Micheln Melbrügen, mit vil andern, und geen Straszpurg gefürt.

Anno domini M°CCCC°XVII iare, überkam man inn dem concilio zu Costentz mit künig Sygemunt byschoff Wilhelms gefengnüsse halb.

Da man zalte XIIII^c^XXXVIIII iare, uff mentag nach sant Franciscen tag, starp byschoff Wilhelm. (K. *cont.* 175^b^.)

Aber ein reyse gein Andelo. — Do men zalte MCCCXCIIII ior, do kriegetent umb das bistum zu Strosburg her Burkart von Lützelstein erwelet von dem capittel, uñ her Wilhelm von Diest, dem es der bobest geluhen hette. Nu hielt es die stat mit dem bobest manne wider den von Lützelstein. Der umb zogetent die von Strosburg us uñ verbrantent Andelo das tal, uñ der herren von Andelo uñ von Rotzenhusen doerffer, wan sü mit dem von Lützelstein worent wider die stat, also do vor bi dem bischofe Wilhelm ist geseit. (K. 230^b^.)

1396. — Eine grosse reyse in die heidenschaft, uñ wurdent die cristen erslagen. — Do men zalte MCCCLXXXXVI ior, do erhup sich die aller groeste reyse von der cristenheit in die heidenschaft, die vor in vil hundert ioren ie was gewesen. Uñ koment von fürsten uñ herren uñ rittern uñ knehten ze samene zu Ungern me denne zehen hundert werbe tusent manne, uñ zogetent die mit Sygemunde dem künige von Ungern in die heidenschaft mit grosser herschaft uñ gezierden uñ gute, uñ verhergetent uf XL mylen in die heidenschaft stette uñ doerffer uñ vesten, uñ erslugent uñ erstochent wele in von den heiden werden moehtent, uñ reisetent gar verre in die heidenschaft. Nu fuegete es sich eines moles umb

sant Michels tag des vorgenanten iores, das der vorgenante künig von Ungern uñ die andern fürsten uñ herren die zu ime gezogen worent, belogent eine stat genant Schiltach, gelegen in der heidenschaft uf der Tunowe, uñ woltent die gewunnen han, also sü vormols ander stette uñ vesten gewunnen hettent in der heidenschaft. Uñ hettent die muren undergraben, uñ woltent die stat gestürmet han uf einen mendag. Nu hette der türkische keyser genant der Amorat me denne einest verschriben den cristen er wolte mit in vehten, des woltent die cristen nüt glouben, uñ meindent sü werent so mehtig das nieman sü geturste underston. Uñ am mentage also sü die stat woltent gestürmet han, do zog der Amorat gegen in, uñ hette gemaht drige huffen volkes, uñ sante zum ersten gegen den cristen einen michel grossen harst, die mit den cristen soltent striten. Uñ dis befant der künig von Ungern, uñ fur zu den Franzosen uñ zu den Swoben, uñ rette mit in, das sü yme mit sime volke den Ungerern den vorstrit soltent lossen, wan er vorhte, werent die Ungerer nüt vorne am strite, das sü flühent uñ nüt blibent. Do wider sprochent die Swobe es were ir reht von alterher, das sü den vorstrit soltent han. Do woltent die Franzosen ouch den vorstrit han.

Unordenunge der cristen. — Uñ under disen dingen sohent die Franzosen die heyden kumen. Do rantent die Franzosen an die heiden ungeordet, uñ strittent mit in, uñ erslugent ir vil, uñ entwichent die heyden hynder sich. Do iagetent in noch die Franzosen uñ die andern herren untz in die ander hute ungeordent, uñ wolte iederman der beste sin uñ der erste, uñ wonent sü ouch der nyder legen also die ersten. Do koment die Türken heiden zu samene, uñ furent über die cristen, uñ strittent stergliche mittenander. Nu worent alle Ungerer bynander bi ire baner besunder, uñ hieltent stille, uñ do sü sohent das die Türken so frechlichen strittent, do fluhent die Ungerer, uñ ir künig mit XXVIII banern, oder me, uñ iletent zu schiffe, uñ bleip nie keinre von Ungern wan des grossen grofen sun der furte die baner, der wart ouch erslagen. Do nu die Türken ersohent das die Ungerer also fluhent, do iagetent sü in noch mit zehen tusent pferden, uñ liessent die ersten mittenander striten, und rantent den Ungerern noch uf zwo mylen untz uf die Dunouwe, uñ erslugent alle die in werden moehtent. Etliche Ungerer kument an schiffe uñ koment der von. Etliche wurdent in das wasser geiaget uñ ertrunkent. Do wart ouch manig schif so vol lütes, das das schif under ging und die lüte ertrunkent. Men seite

ouch das die Tunowe vol lütes flos die alle ertrunken worent. Aber der künig von Ungern kam an eine galene, uñ mit ime etwie manig grosser herre, der grove von Zilge, der burggrove von Nuerenberg uñ andere, uñ kam gein Constantinopel zum keiser von Kriechen, uñ bleip do so lange untz er wider moehte kumen gein Ungern. Do nu die Dütschen uñ Franzosen, uñ ouch die andern herren sohent, das die ungetruwen Ungerer von in geflohen worent, do hieltent sü sich alle ze samene Franzos, Engelsch, Behemesch, Bolant, Peyern, Swoben, uñ alle herren, Dütschen und Walhe, uñ hettent erste gerne ordenunge gemaht zu strite. Do was es versumet und fluhent. Do nu die Türken sohent das die ouch hynder sich entwichent zum wasser, do worent sü fro uñ iletent mit gantzem huffen an sü, das wenig ieman der von kam, das doch aller cristenheit ein grosser slag was, uñ ein iemerlich ding. Wan der cristen wurdent erslagen uf zwei hundert werbe tusent manne uñ ertrenket, also vor ist geseit. Uñ wart gefangen der herzoge von Burgunde, uñ ouch vil andere herren, rittere uñ knehte, uñ do der Türken keyser, der Amorat, sach das under sinen dinern ouch etliche erslagen worent, do wart er zornig, uñ det der gefangen cristen, der ein teil grosse herren worent, uf ahte hundert enthoubeten vor sinre anegesiht. Ouch wurdent ein teil der gefangen cristen in ander lant gefuert uñ verkouft, das sü nyme zu lande koment. Doch der herzoge von Burgunde der tedigete sich us der gefengnisse und loste sich selbe sehzehenste mit grossem gute, wol mit hundert tusent gülden, der doch alleine me denne mit tusent glefen hin in fur.

Wele von Strosburg do der nyder logent. — Es worent ouch bi disem strite XIII von Strosburg, das worent drie Zoerne rittere, uñ sehsse von Mulnheim, der wart einre siech under wegen, der ander was her Johans Ulrich der entran von dem strite, uñ die koment bede her wider, aber die andern viere von Mulnheim die blibent do. Ouch bleip do her Friderich von Heilgenstein rittere, Walther von Endingen, uñ ein Suesze, edelknehte, uñ ire diener uñ knehte alle die zu in gehortent.

Uñ also men nüt wuste ob sü erslagen oder gefangen werent, oder dot oder lebendig bliben werent, do dotent ir fründe husse ze lande sü suchen under den heiden in vil landen, mit vil botschaft, uñ mit grossem kosten, doch wart ir keinre funden. (K. 246ª.)

Ein reyse für Gemer. — Do men zalte MCCCLXXXXVI ior, vor aller heilgen tage, do zogetent die von Strosburg us mit werken, katzen uñ anderme gezüge für Gemer, uñ woltent es gewunnen han, wan es her Brune von Roppoltzstein hette hern Heinzen von Mülnheim eime ritter zu Strosburg mit verretnysse ane gewunnen, also vor ist geseit. Uñ do die von Strosburg uf drige wuchen der vor gelogent uñ vaste der in wurffent uñ schussent, do schussent die abe der bürge her wider us mit bühssen, das eime ammeister wart sin sun erschossen, uñ eime andern ammeister sin bruder erschossen. Do kam der herzoge von Oesterich gein Bergheim, uñ besante hern Brunen von Roppoltzstein, uñ die stat von Strosburg für sich, uñ mahte eine rihtunge, das die von Strosburg wider heim zogetent. (K. 222a.)

Do man zalte MCCCLXXXXVI ior do vingent die von Straszburg an die grossen ze slahende und vierer, das doch vormols nie gewesen was. Und in dem selben iore ving man ouch zu Straszburg an heiltwertbroetelin ze bachende, das vormoles ouch nie gewesen was, und in disem iore was her Claus Berman ammeister zu Straszburg. (K. *cont.* 194b.)

1397. — Der ander brant in dem giessen uñ in crutenouwe. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCLXXXXVII ior, am dirten tage noch sant Veltins tage zu naht, also men die dirte gehürnet hette, do ging ein für uf in unser frowen lüte hof zu Grienecke bi unser frowen brueder turne, uñ brante der selbe hof gerwe abe, das nüt dar us kam von snellekeit des füres. Nu was die selbe naht der groeste wint, der in vil ioren ie gewas, der in dem lande hüser uñ schüren der nyder warf, uñ grosse boume mit den wurzeln us dem grunde. Dirre grosse wint warf das für us umb uñ umb, das die bastube zum Gruene do bi ouch verbrante, uñ die hüser der nebent, uñ die herberge zum boume, untz an das steynen hüselin obewendig sant Niclaus cappelle in dem giessen. Do erwante das für an der selben zilen, und slug do das für über den weg obewendig der metziger stube, uñ brante die gantze zile untz an die smytte bi vihegasse, one wol drü hüser. Do brantent ouch abe die hüser uñ schüren hünder der muren von der metziger stube untz an der metziger turn, uñ kleine vihegesselin, uñ gros vihegasse zu beden siten. Das für floug ouch von vihegasse hyndenan wider utengasse zu durch die garten, uñ verbrante do die hüser uñ schüren hyndenan

in den garten uñ etwie menig hus in utengasse, uñ verbrante ouch metziger turn indewendig.

Sant Katherinen kirche. — Und floug das für von metziger turn uf sant Kathrinen glochus, das was mit schyndeln gedecket, uñ brante das selbe glockehus uñ sant Katherinen kirchen uñ kor, uñ was sü in der kirchen hettent, uñ etwie menig hus bi sant Kathrinen am wasser. Uñ von den selben hüsern warf der wint das für über das wasser in crutenouwe, das crutenowe brante von dem hohen stege die zile her abe untz an das hus zum growen manne, uñ die gasse wider sant Niclaus turn uf hin, die ouch heisset vihegasse, brante vil bi gerwe, das wenig hüser do zwüschent blibent stonde, uñ ouch wider das wasser zu gegen sant Kathrinen turn über etwie menig hus uñ schüre. Dis bürnen werte uf sehs stunden, das es nieman geloeschen kunde, untz das sich der wint veranderte uñ gelag. In disem brande verbrantent uf CCCC hertstette in der stat, uñ in crutenowe, uñ verbrante ouch gros gut, wan von snellikeit des füres wenig ieman moehte das sine us getragen. Der wint was also gros, das die antwerg die do stundent vor dem münster geweffent, die muestent ir swebelringe uñ ir liehter loeschen uñ vinsterlingen ston, das sü vorhtent der wint würffe das für von den swebelringen uf die hüser das die stat ouch anderswo ane ginge.

Es brante ouch vaste in andern landen. — In dem selben iore verbrantent ouch zu Ertfurt uf fünf hundert hertstette. Uñ zu Costenze verbrante der augustiner closter, uñ uf das dirteil der stette. (K. 206a.)

Herrenstein. — Do men zalte MCCCLXXXXVII ior, do furent die von Strosburg us heimeliche an eime obende mit geritten volke für die burg Herrenstein, uñ koment dar noch mitternaht, uñ also sü es bestellet hettent, do gingent sü an die mure mit irme gezüge, uñ grubent ein loch durch die mure, uñ koment in die vesten das es in der vesten nieman gewar wart, untz das sü ire liehter enzuntent, uñ do vingent sü uf der vesten zehen man, die furtent sü gein Strosburg gefangen. Doch koment sü alle us mit grosser burgschaft, und do noch bestelletent die von Strosburg die burg, uñ sattent einen vougt druf uñ behuetent sü. (K. 230a.)

Grosse winde. — Do men zalte MCCCLXXXXVII ior, in der vasten, do kam ein grosser wint, der vil schüren uñ hüser in dem lande nyder warf, uñ

boume mit den wurzeln us dem grunde, uñ werte der wint eine gantze naht, uñ det grossen schaden. Uñ uf die selbe naht verbrante ouch der giesse uñ crutenouwe, also do vor ist geseit. (K. 259a.)

Ein sterbotte uñ ein crüzegang. — Do men zalte MCCCXCVII ior do kam aber ein sterbotte gein Strosburg uñ in das lant do umb ein gefueger, doch werte er me denne zwei ior. Aber in Westerich und in Swoben uñ in andern landen was er vil groesser denne zu Strosburg, und sturbent die lüte an der bülen, uñ sturbent junge lüte vester denne die alten.

Und do noch in dem andern iore also men zalte MCCCXCVIII ior, an aller heilgen obent, do mahte die pfafheit zu Strosburg einen crüzegang uñ ging ieder orden umb sin closter mit dem sacramente. Also dotent ouch die stifte uñ weltlichen pfaffen umb ire kirchen, das got solte dis sterben wenden.

Do noch werte das sterben bescheidenliche, uñ ie so es ein ior oder ein halbes uf gehorte, do ving es denne wider ane, doch bescheidenliche, und das treib es wol VIII ior nohenander. (K. 215a.)

1398. — Win was wolfeil. — Do men zalte MCCCLXXXXVIII ior, do gap men ouch eine mosse wines umb einen heilbeling, uñ also der herbest ane ging do galt ein vas VIII sol d., uñ e der herbest zergie do galt ein vas I lib. d. in dem lande. Uf die selbe zit geschach ouch das eine mosse wines uñ ein retich uñ ein beseme gultent gliche vil, jegliches einen heilbeling. (K. 262a.)

1399. — Ein gebot über barfussen. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCXCIX ior, umb sant Ulriches dag, do kam meister uñ rote zu Strosburg für das etliche barfussen, die do messe hettent oder bihte hortent zu sant Cloren uf dem rosse merkete soltent mit den frowen zu schaffende han, das etliche gros kindes ginge. Do verbot meister uñ rot das nieman solte zu den barfussen gon, weder messe noch bredige hoeren noch opffern, noch keinrehande ding do dun. Doch swurent die barfussen das sü des geziges unschuldig werent, uñ noch grosser bette wart das gebot abe gelossen, also das die barfussen nüt me soltent gon visitieren in die beslossen closter, also sü vormols dotent. (K. 199b.)

1400. — Gemer wart gewunnen uñ der von Hohenstein dinne gefangen. — Do

men zalte MCCCC ior, an sant Martins obende, do hettent her Wilhelm von Diest, der bischof von Strosburg, uñ juncher Johans von Liehtenberg eine samenunge heymelichen, uñ hettent zu helfe die von Vinstingen, die von Bitsche, uñ andere herren, ein michel volg, uñ koment heymeliche in der naht gein Gemer, uñ erstigent die stat ungewarnet, uñ gewunnent die burg, uñ vingent duffe hern Rudolfen von Hohenstein, uñ zwene sinre süne, uñ andere die bi ime worent, uñ furtent sü enweg gein Liehtenberg gefangen, und roubetent was in der stat Gemer uñ uf der bürge was, mit falsche uñ unwiderseit. Dis verdros den marggrofen von Baden, wan der von Hohenstein sin rot uñ sin diener was, uñ besamelte uñ bestellete sich mit vil herren in Swoben uñ in ober lant, uñ wolte reysen uf den bischof, uñ uf den von Liehtenberg, uñ das bistum uñ ir lant verbürnen und verhergen. Das were den von Strosburg gar schedelich gewesen, her umb rettent sü der zwüschent, uñ schuffent das der bischof uñ der von Liehtenberg muestent den von Hohenstein zum rehten stellen. Also wart us gesprochen das sü in mit unreht hettent gefangen uñ kein reht zu ime hettent, uñ muestent in uñ sine süne lidig lossen, uñ wart der schade uñ nome farn gelossen. (K. 222[b].)

Metziger turn wart gebessert. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCC ior, do wart metziger turn der inre wider gebuwen, wan er vormols verbrant was von dem brande in dem giessen, uñ wart der usser metziger turn gemaht mit eime geweilbe und mit zinnen, also er ignote ist, uñ vormols was er gedecket mit ziegeln uñ was ein alt gescheffede. (K. 194[b].)

Ein brant in kurdewangasse. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCC ior, am winaht tage noch dem ymbesze, also iederman an der bredigen was, do ging ane das hus vor dem münster in kurdewangasse genant zu der spangen, und verbrante das selbe hus, uñ wol fünf hüser der nebent untz in kremergasse ort, gar schedeliche, das gar wenig den lüten us kam, wan iederman uf die zit am heilgen tage zu bredigen oder zu kirchen was, uñ do die lüte her heyme koment, do was der brant ergangen, uñ wart mit grosser arbeit verloeschen. (K. 206[b].)

Künig Rupreht. — Künig Rupreht was ein pfaltzgraf by Rine und hertzog inn Beyern, wart von den dryen ertzbyschoeven uff dem Ryne erwelet zu eim roemischen künige an dem XXI tage des ougstes da man zalte XIIII C jare. Und

was im selben *iare* uff sant Andres abent zu Straszpurg. Da wart im und sinre gemaheln der kinigin, iren viere sünen, und dryen doehternn, ouch dem hertzogen *von* Lothringen irem dohterman, und andern fürstenn und herren so mit *im zu* Straszpurg warent yeglichem besunder herlich geschencket.

Und darnach im andern jare XIIII C und ein jare, umb sant Laurencyen tag, zoch er über berg mit vil volcks. Darunder hette die statt Straszpurg XX mit glefen, und wolte geen Rome sin und keyser werden. Da begegnete im inn Lamparten widersatz das er wider heim zoch. Und starb da man zalte XIIII C und X jare, an dem XVIII tage des meyen. (K. *cont.* 95[b].)

1401. — Ein crüzegang umb gut wetter. — Do men zalete MCCCCI ior, VIII tage noch der liehtmesse, do wart ein crüzegang zu Strosburg gemaht umb gut wetter, wan es regente vil tage annander, das men zu ernen kume gesnyden moehte, uñ was gros breste an korne uñ an andern frühten in dem lande. Her umb wart dirre crüzegang uf gesetzet, got zu bittende umb gut wetter, uñ wart dirre crüzegang also bestellet das alle stifte, kirspel uñ kloester soltent in der prymen mit dem sacramente umbegon iegliches umb sine kirche, uñ dar noch gon zum münster, uñ was zum münster geordent das die schueler vor gingent mit zwegen fanen, uñ der noch die vicarien uñ dumherren, uñ der noch trugent die barfussen das heilge crüze, das hynder fron alter in dem münster stet. Der noch drug men das sacramente mit kerzen uñ schellen also gewonheit ist. Der noch gingent die manne uñ keine frowe under in. Do noch trugent die brediger unser frowe, uñ gingent die frowen do noch uñ kein man. Es was ouch verbotten bi XXX sol d. das nieman an keyme venster solte ligen noch an keinre türen ston. (K. 215[b].)

Der nyder turn bi unser frowen bruedern. — Do men zalte MCCCCI ior, do wart der usser nyder turn wider unser frowen brueder closter an der brucken gemaht, unde wart die usser mure am graben, die von dem selben turne get, untz an vinkewilre toerlin, einsite, uñ zu der andern siten, untz zu sant Kathrinen türlin vor dem graben uf gebessert uñ hoeher gemaht in dem selben iore. (K. 194[b].)

1403. — Aber ein siechtage von dem flosse. — Do men zalte MCCCCIII ior,

in der vasten, do was aber ein siechtage von dem husten uñ von dem flosse, also gros also der do vor geschriben stet (1387), das in menigem closter die müniche also floessig worent, das sü one singen uñ one messe worent, und uf meniger grossen stift kume zwene oder drige singen moehtent, uñ die andern floessig worent uñ siech. Uñ bleip wenig ieman über in der stat uñ in dem lande in keme dirre siechtage ane, uñ zu ostern was er aller groessest.

(K. 215a.)

1404. — Die vierde witerunge umb crutenouwe. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCCIIII ior, in der vasten, do wart die nuwe mure umb krutenouwe ane gefangen an sant Niclaus turn zu den hunden, wan der selbe turn uñ ouch sant Johans turn worent vormols lange gemaht. Uñ die selbe ringmure wart gemaht von dem vorgenanten sant Niclaus turn untz an die ringmure bi metziger turne zu der einen siten, uñ zu der andern siten hynder sant Niclawes closter her untz an der vischer dringstube am diche, uñ wart vollebroht mit eime guten graben uñ zynnen uñ türnen noch gotz gebürte...... (K. 194a.)

Grosse wasser. — Do men zalte MCCCCIIII ior, umb die sünigihten, do wart das wasser so gros das der Ryn allenthalben us ging über matten uñ ackere. Das werte wol sehs wuchen uñ verdarp alles howe uf den matten, uñ der Ryn der zerfurte uf das dirtel an der rynbrucken enweg, uñ kam men dem huse das uf der rynbrucken stet kume zu helfe das es bleip.

In dem selben iore wart der Ryn der noch wider also kleine das men an etlichen enden mit eime hengeste dar über reit. (K. 260a.)

1406. — Waldesberg. — Do men zalte noch gotz gebürte MCCCCVI ior, drie wochen noch ostern, do wart die burg Waldesberg von den von Strasburg gewunnen und zerbrochen, und beschach das dar umbe das Walther Erbe hern Heinrich von Mülheim, einen ritter von Strasburg, und juncher Lütolt von Mülheim, unwiderseites dinges hette gevangen uñ dar nider geleit, über das das die von Straszburg sich nüt wüsten vor ym ze huetende. (K 226a.)

1407. — Aber kalt winter. — Zu glicher wise was der winter kalt uñ der Ryn über fron von sant Martins naht untz zu der liehtmesse, uñ erfrurent die reben nüt, aber malen was türe, MCCCCVII. (K. 259a.)

1409. — Der CCXIIII bobest. — Allexander der fünfte wart zu Pise erwelet zu bobeste am XXIIII tage des brochmonotes, in dem iore noch gotz gebürte MCCCCIX. Dem erbuttent die landesherren, uñ die von Pise, uñ andere stette zu Italia uñ in Lamparten, uñ ouch die Franzosen, usser mossen grosse ere. Uñ wanne dirre bobest was barfussen ordens, her umb erhoehete er die barfussen durch alle lant, uñ gap in vil friheite uñ alles das das sü woltent, es were zimeliche oder nüt, das die andern orden vaste verdros uñ vil lütes nüt wol gefiel. Er gap ouch bischoven uñ andern prelaten, uñ grossen herren, vil friheite uñ ungewonliche gracien, uñ was sü woltent. Do mitte zoch er die herreñ an sich uñ das volg, das sü an in gloubetent, uñ in für ein bobest hieltent. Also geschach das die ertzebischofe von Mentze, Triere uñ Koelle, uñ andere bischofe, zu dütschen landen uñ anders wo, abe drotent von Gregorio wan er in dem vorgenanten concilio (zu Pyse) entsetzet was, uñ hieltent disen Allexander für einen rehten bobest, unde gebuttent ouch iren undertonen das selbe zu tunde. Hie wider der roemesche künig Rupreht gebot den bischofen uñ den stetten die under ime gesessen worent, uñ allen andern lüten über die er moehte, bi sinen hulden uñ grossen penen, das sü soltent Gregorium für einen bobest han, uñ sich nütschet keren an disen Allexander. Hie von kam die pfafheit zu Strosburg uñ anders wo in grosse angest uñ sorge, uñ vorhtent, were es das sü Gregorium hieltent, also der künig wolte, so moehte sü Allexander berouben ire pfrunden, hieltent sü aber Allexander für einen bobest, so kement sü in des küniges ungenode, unde würdent von ime geschediget an iren guetern. Uñ ging die pfafheit dicke uñ vil zu cappittel uñ zu rote, was in disen sachen ze tunde were. Also ving die unhellikeit uñ irrunge von der bebeste wegen wider an, das men wonde es were in dem vorgenanten concilio alles abe geleit.

Der bobest uñ künig sturbent. — Uñ die wile die pfafheit also in grossen sorgen was, do wolte sü got do von lidigen, uñ nam den bobest uñ den künig bede in XIIII tagen von dirre welte, wan der bobest starp am dirten tage des meygen, uñ der künig do noch zehant am XVII tage des selben meygen, in dem iore noch gotz gebürte MCCCCX. (K. 142ª.)

1411. — Do man zalte noch gotz gebürt MCCCCXI ior do wart der kleine rot zu Straszburg geandert und besetz mit XVIII mannen von den burgern und

von den antwercken, do er doch vormoles nuwent mit XII mannen besetz was, und die selben zwoelfe rihtetent nuwent untz an fünfzig pfunt pfennige, und nüt dar über. So rihtent aber die XVIII manne, von den do vor geseit ist, untz an zwey hundert pfunt, als es rat und meister geordent hat. (K. *cont.* 220[b].)

1412. — Aber von den barfussen. — Do men zalte MCCCCXII ior, do wurdent der provinciale uñ die barfussen etliche geschuldiget von Walther Wassicher eime burger das sü hettent zu schaffen mit den frowen zu sant Cloren uf dem werde, uñ mit den selben frowen furtent ein unküsche uñ unfuerlich leben. Dis verweis der provinciale dem Wassicher uñ stroffete in. Do schuldigete der Wassicher die barfussen uñ frowen noch me denne vor, uñ gap wol LX boeser artikel uf sü geschriben, uñ meinde er truwete es alles wol zu bewisende. Dis klagete der provinciale meister uñ rote, uñ hiesch grosse besserunge über den Wassicher. Also verentwurtete er sich, uñ wart mit urteil lidig, uñ koment die barfussen hie von in einen boesen lymut uñ ruf durch alles lant. (K. 199[b].)

Das lüten zu mittentage am fritage. — Do man zalte noch gotz gebürt MCCCCXII ior, an dem fritage in der osterwuchen, do ving man an zu Straszburg und durch das gantz bystum zu mittem tage in iegelicher kirchen und cappellen ein zeichen ze lütende, und do noch all fritage zu eime angedehtnisse des sterbens unsers herren Ihesu Christi. Und des selben iores was her Iohans Meyger zum ersten mol ammeister. (K. *cont.* 196[b].)

Do man zalte noch gotz gebürt MCCCCXII ior, in dem herbest, do wart die steynen lantvesten am staden by dem gülden turne angevangen. (K. *cont.* 194[b].)

1414. — Aber ein siechtage von dem flosse. — Do men zalte MCCCCXIIII ior, do kam umb die liehtmesse ein gemeinre siechtage in alle lant von dem flosse uñ husten, genant der ganser oder der bürzel, uñ wurdent vil lüte in disem siechtagen bewart uñ verrihtet zum tode. Doch koment sü vil bi alle uf. Uñ die es in dem boubete sterkliche ane kam, der wurdent etliehe unsinnig uñ sturbent stympkliche. Uñ bleip wenig ieman über, hie uñ in andern landen, in keme dirre siechtage ane. Uñ wurdent die brotbecken uñ ire knehte underwilent also siech, das sü nüt erbeiten noch bachen moehtent, das men dicke kein brot veil vant, uñ werte dirre sieche wol I ior. (K 215[b].)

Ein crüzegang für den sterbotte. — Do men zalte MCCCCX.. do geschach ouch ein semelich crüzegang für den sterbotte der do zu mole zu Strosburg was. (K. 215b.)

Künig Sygemunt. — Künig Sygemunt was keyser Karls des vierden sun, und künig Wentzlaus bruder, und wart künig zu Ungern, Dalmacien, Croacien, Ranien, Servien, Gallicien, Lodomeryen, Comarien und Bulgaryen, des jares da man zalte XIII C LXXXVI jare.

Der selbe künig Sigmunt wart roemischer künig da man zalte XIIII C und X iare, und was zweymal zu Straszpurg. Zum ersten uff mentag nach sant Marie Magdalenen tag *anno domini* M°CCCC°XIIII° mit eim cardinal, ouch andern fürsten und herren, und lag inn des lonherren hoff. Und zum andern mol uff mentag nach sant Johanns Baptisten tag nativität, *anno domini* M°CCCC°XVIII°, ouch mit ettlichen fürsten und herren, und wart allemol erlich geschenckt.

(K. *cont.* 95b.)

Ein brant des pfennigturnes. — Do man zalte noch gotz gebürt MCCCCXIV ior, an sant Margreden obent, und was der uff ein samstag, umb den mitten tag, do kam ein grosz wetter mit blixen und dunren, und slug der dunre obnan in den pfennigturn zum helme in, wenn vormols ein hoher helm duffe was. Also nam man nüt war dar zu, und in der vespern do ving der turn obnan an ze bürnende, und brante der helm in ym selbs untz her ab uff den turn das ym nieman ze helfe moehte komen. Doch wart der turn beschüctet das er nüt under sich in brante, sundern nuwent der helm brant ab. An stunt dar noch ving man an den turn wider ze machende mit geweilben und mit zynnen, als er ygnoten ist. Zu disen ziten was künig Sygemunt der roemesche künig zu Straszburg. Als ging der ammanmeister und etteliche andere mit ym zum künige, und sprochent er solte nüt erschrecken, do were gewonheit zu Straszburg so ein für uff ginge das sich denn die antwerg weftent und für das münster zogetent, und blibent do bynander untz das es verloeschen würde. Do antwurtete der künig es were ein gute gewonheit, und soltent by der gewonheit bliben. (K. *cont.* 207a.)

1415. — Künig Sygmund. — Der selbe künig Sygmunt hett ouch so vil dar zu getan das bobst Johannes der XXIII ouch geen Costantz kam, also etwie lang

zweyung der bebste halp gewesen was. Es kam ouch dahin hertzog Fridrich von Oesterrich und was uff bobst Johannes site oder sine parte. Und als den selben bobst beduhte wie das concilium meynte ettlich sin tun zu rehtvertigen, da half hertzog Fridrich dem bobst inn der vasten *anno* MCCCCXV von Costantze hinweg geen Schaffhusen, und erzürnte damit groeslich das concilium, den künig und alle fürstenn und herren der vil zu Costantz warent. Und wart darumb, und umb ander sin unreht, usz getragen das alle sine lande und lüte dem künige und dem rich vervallen und zugehoerig sin solte. Und wart ettlichen fürstenn, herren und stettenn gebottenn sich des mit gewalt zu underziehenn, und was inen des wurde zu hehalten. Dem nach zoch hertzog Ludwig der pfaltzgraf und die richsstette inn Eilsas für das stettelin und das slos zum heiligen crütz, und als das gewonnen wart zog er für Ensisheim, und zugent die eytgenossen für obern Baden, und gewonnent statt und slosz, und ouch anders. Inn der selben zyt, nemliche vor pfingsten *anno* MCCCCXV, wart zwüschent dem künige und hertzog Frydrich ein rihtung troffenn, und berett das bobst Johannes uff den pfingstabent wyder geen Costantz komen solte. Und wart danach entsetzt, und bobst Martin zu einem bobste erwelet.

Item uff gebott und ermanen des künigs hette die statt Straszpurg sich ouch gerüstet ze ziehen, und ir und ouch ir dienere widersagszbrieve dem künig ze helffe wider hertzog Fridrich gevertiget hinweg ze schickenn, und daruff fünfftzig mit gleven geen Ettenheim gesant mit empfelhe nützit für ze nemen, sü hettent dann die widersagszbrieve vor lassen überantwurten. Aber sü wurdent nit überantwurt, deshalb das man seyte es were gerihtet. (K. *cont.* 144ª.)

Ein crüzegang umb gut wetter. — Do men zalte MCCCCXV ior, do regente es also vil das gantze ior das das howe uñ vil frühte vil bi gerwe verdurbent, uñ der win an den reben fulete e er zitig wart, uñ noch herbeste der win das mereteil krang uñ seyger wart uñ fulezete, das men lieber virnen win drang denne den nuwen, wan ouch vil virnes wines was von dem vordern iore. Ouch wart von dem regende die strossen uñ der weg also boese uñ dief das XII pfert vor eime wagen kume moehtent ein fuder wines gefueren, uñ gap men I lib. d. von eime enger III mylen oder viere, noch denne kunde men sü selten vinden. Ouch wurdent die wasser also gros das sü an vil enden us gingent über acker uñ matten, das howe gar türe wart. Her umb, got zu bittende umb

30

gut wetter, wart ein crüzegang gemaht, das iede stift uñ kirspel solte umb sin kirspel gon, mit dem sacramente, also an unsers herren fronlicham tage. Dis geschach in der osterwuchen des vorgenanten iores, uñ wart ouch zestunt gut wetter. (K. 215[b].)

1422. — Grosse wasser. — Do men zalt MCCCCXXII jor, noch winnahten, do wurdent alle wassere also grosz das sü me den mannes dief über alle ouwen liefent. Sant Arbegast ouwe und bi der spitelgruben do sties das wasser die mure umb und fiel in den graben, und stund einere uf der bruken an spiteldor und wosz sin hende in dem wassere, und zerbrochent alle die mülen die in der stat worent, und werte wol VI dage, do wart das wassere wider klein. In dem selben winter do was houltz also türe, das man ein fuder ouwe houltzes umb 10 sol d. gap, und ein hundert fülle wellen umb VII sol d. gap. Es mahte aber nit das wasser, es wasz krieg, der mahte das houltz türe. (K. cont. 260[a].)

1433. — Künig Sygmunt. — Künig Sygemunt wart roemischer keyser da man zalte XIIII C XXXIII jare, und ee er geen Rome zoch da beschreib er sich umb dienst. Und als im weder fürsten, herren noch stette dahin zu dinste rittent, so schickte im die statt Straszpurg ouch nyeman zu dienste. Aber sü trugent den dienst darnach abe mit gelte. (K. cont. 96[a].)

1439. — Von den gecken. — *Anno domini* M°CCCC°XXXIX° uff mitwoch nach sant Mathis tag kame ein grosz unzalich volcke in Elsas, den man sprach den armen gecken von welschen landen, die viengent alle die sie an kamen von frowen und von mannen, und pinigenten und schatzten die umb gut, und begingent grosz schande und mutwille im lande, und besunder mit frowen und jungfrowen. Item sie ranten vor die stat Straszburg by sant Gallen und sant Arbogasts brucken. Da eylten ettliche burger usz der statt mit inen zu schermytzelen, aber sie moehten inen nit angewinnen, und worden deren von Straszburg uff fünfftzig erstochen. Also herschten sie uff wuchen in Elsas mit roub, brant und grossem schaden. (K. cont. 256[b].)

Der von Buhsznang. — Darnach, inn dem selben XXXVIIII jare, erweletent dechan und cappittel zwene byschove, nemlich herrenn Johannsen von

Ohssenstein, tumbrobst, und hern Conraten von Buhsznang. Und wie wol der von Buhsznang der merreteil stymmen inn der walen hette, so meynte doch der von Ohssenstein er were ouch erwelet. Aber darnach durch rahtung stunt er gütlich abe, und kam der von Buhsznang inn das bystum, das im des stifftes stette und slosse swurent und huldetent, und in swie iren byschoff hettent.

Byschoff Ruprent. — Darnach kurtz lies er mit hertzog Stephann usztragenn das sin sun hertzog Rupreht an sin statt inn das bystum versehenn und bestetiget wart durch bobest Felix und das concilium zu Basel, und das der von Buhsnang sinen lebtagen solte haben die ober Muntat, Rufach und andere stette und doerffere.

Byschoff Rupreht, sin vatter hertzog Steffann, und sin bruder hertzog Fridrich kament darnach geen Hagenouw zu dechan und cappittels bottschafft, und der statt Straspurg rateszfründen, und verschreib er sich da gegen dem cappittel und gegen der statt, und swur ouch sü by iren fryheiten und harkommen lassen ze bliben, mit ander verschribung, als sü des versiglete brieve habent. Und geschach dis zu Hagenouw uff mitwuch nach sant Martins tag, *anno domini* M°CCCC°XL°.

Byschoff Ruprehtz erst inryten. — Da man zalte XIIII C XLVIIII jare, uff zinstag nach sant Veltins tag, tett byschoff Rupreht sin erst inriten zu Straszpurg nach byschoevelicher gewonheit, als das cappittel und die rete durch ire fründe in des ettwie dick geladen hettent und gebetten, und reyt mit im hertzog Steffann sin vatter, hertzog Ludwig sin bruder, und vil grafen, herren, rittere und knehte, obe VIII C pferdenn. Wie da ettliche der statt Straszpurg fründe gegen im rittenn und inen im velde empfingent, wie der ammanmeister mit den stettemeistern inen inn der stat empfing by dem rossemarckt, wie die stifft und die oerden in procession gegen im gingent, wa und wie er von den herren zur hohen stifft empfangen und inn das münster under eim stoupffel gefürt, und wie im inn dem münster sin infel uffgesetzt und sin byschoffstap inn sin hant geben wart, und im kore uff den fronalter gesetzt, und danach inn sinen byschoevelichen stul gestalt, und im messe vorgesungen, ouch was schenck im die statt tett, und wie alle andere dinge bestalt wurdent, stat eigentlich geschriben inn der statt buch, das man nennet das rote buch. (K. *cont.* 176ª.)

1444. — Von den gecken. — *Anno domini* M°CCCC°XLIIII[to] kam aber ein grosz volcke den man sprach die gecken, und zogen by zaberner steg herabe in Elsas, und noment vil stettlin und flecken ine, und begingent grossen muttwillen und me wan die vorigen ye getan hetten, und herstochen fünffzehenhundert Swytzer vor Basel in dem guten lüthuse, und blibent also im lande von unser frowen tag der geburt bitz uff sant Gregorien tag. Und was des selben iars win und korn wol veyle, und galt ein mosz wins in der stat Straszburg IIII d. und ein viertel korns V sol d., wan es moecht wenig in die stat kommen wie vil sin was gewahsen. Aber by den ersten gecken was es türe und darzu ein grosser sterbent der pestelentzen. (K. *cont.* 256[b].)

1446. — Ein cardinal wart gefangen. — *Anno domini* M°CCCC°XLVI jar wart her Ludwig cardinal *arrelatennsis* mit ettlichen andern gelertenn von des heiligen conciliums wegen, die wyle es noch dann was zu Basel, geen Franckfurt gesant, dahin des heiligen richs fürsten einen tag bescheiden hattent. Und als der selbe cardinal von sollichem tage haruff geen Straszpurg kam, und an fritag dem XXI tage *octobris* das lant uff hin wolte, und zu Matzenheim zu imbsse gessenn und des byschovės geleit hatte, so komment der von Eberstein und der von Lützelnstein an sü, vingent ir ettliche, noment in silberm geschirre und anders das ire uff der strassenn, und entrann der cardinal geen Benefelt, und wart darnach mit tedinge gerihtet. Und als der selbe cardinal darnach, nachdem das concilio zu Basel verging, wider inn sin lant kam und gestarb, seite man er tete zeichen und wer heilig. (K. *cont.* 145[a].)

Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Schutzenberger, Georges Frédéric

Code historique et diplomatique de la ville de Strasbourg [G. F. Schutzenberger]

Bd.: 1,1

Strasbourg 1843

4 Als. 12-1,1/2
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10220467-8